Store
HA 09750

GLASGOW
UNIVERSITY
Medical
LIBRARY.

FOR CONSULTATION ONLY

VII. 2. 5.

Store
HA 09750

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/b21469696

RECUEIL
DES PIÈCES
QUI ONT CONCOURU
POUR LE PRIX
DE
L'ACADÉMIE ROYALE
DE CHIRURGIE.

TOME III.

A PARIS,
Chez THÉOPHILE BARROIS, Libraire quai des Augustins, n°. 18.

M. DCC. LXXXVI.
AVEC PRIVILÈGE DU ROI.

UNIVERSITY
OF
GLASGOW
LIBRARY

TABLE
DES PIECES CONTENUES
Dans ce Volume.

SUR LA MÉTASTASE; les maladies où elle arrive, & celles qu'elle produit; les cas où l'on doit l'éviter, & ceux où il faut la procurer; enfin les moyens à employer dans ces différens cas. Par M. GOURSAUD. page 3.

Sur le Caractère des Tumeurs ſcrophuleuſes, leurs eſpèces, leurs ſignes, leur cure. Par M. FAURE, de Lyon. 25.
Sur le même ſujet. Par M. BORDEU. 43.
Sur le même Sujet. Par M. CHARMETTON. 142.
Sur le même Sujet. Par M. GOURSAUD. 288.
Sur le même Sujet. Par M. MAJAUT. 311.
Sur le même Sujet. Anonyme. 336.

Mémoire ſur la Queſtion: Le feu ou cautère actuel n'a-t-il pas été trop employé par les Anciens, & trop négligé par les Modernes? En quels cas ce moyen doit-il être préféré aux autres pour la cure des Maladies chirurgicales, & quelles ſont les raiſons de préférence? Par M. DE LA BISSIERE. 357.
Sur le même Sujet. Par M. LOUIS. 413.
Sur le même Sujet. Anonyme. 444.

Mémoire ſur le ſujet: L'amputation étant abſolument néceſſaire dans les plaies compliquées de fracas des os, & principalement celles qui ſont faites par armes à feu; déterminer les cas où il faut faire l'opération ſur le champ, & ceux où il convient de la différer, & en donner les raiſons. Par M. FAURE. 489.
Sur le même Sujet. Par M. LE CONTE. 521.

Mémoire ſur le Sujet: Déterminer les cas où les injections ſont néceſſaires pour la cure des Maladies chirurgicales, & établir les règles générales & particulières qu'on doit ſuivre dans leur uſage. Par M. GRILLON. 547.

Nouveaux Prix établis par l'Académie Royale de Chirurgie, en 1755. 590.

Explication de la Médaille.

LA Médaille fondée par M. de la Peyronie, repréſente d'un côté le Buſte du Roi, avec cette Légende: *Ludovicus XV Rex Chriſtianiſſimus;* & il eſt dit dans ſon teſtament, que ce Buſte y ſera repréſenté à perpétuité. On voit au revers, ſous un palmier où eſt attaché un écuſſon aux armes de M. de la Peyronie, Apollon, Dieu de la Médecine, & Hygie, Déeſſe de la Santé, tous deux caractériſés par leurs attributs. Apollon eſt couronné de lauriers; il tient ſa lyre d'une main; il a ſon carquois ſur l'épaule. Hygie s'appuie de la main gauche ſur le bâton d'Eſculape, & de la droite elle montre au Dieu un ſquelette placé auprès d'elle. A leurs pieds ſont des livres & des plantes. Dans le lointain on apperçoit une portion de l'amphithéâtre des Chirurgiens de Paris. Les mots: *Apolio ſalutaris*, ſe lient avec la Légende tracée ſur l'autre côté de la Médaille, & ils expriment d'une manière ſimple & noble la protection que le Roi accorde à l'Académie. Les mots latins de l'Exergue ſignifient: *Prix fondé en 1747 dans l'Académie Royale de Chirurgie de Paris.*

SUJET

PROPOSÉ EN 1749,

POUR LE PRIX DE 1750.

DÉTERMINER le caractere des Tumeurs ſcrophuleuſes, leurs eſpèces, leurs ſignes & leur cure.

C'EST pour la premiere fois que l'on annonça la médaille d'or de cinq cens livres fondée par M. de la Peyronie pour le prix, & gravée au frontiſpice de ce volume.

Dans les différens Mémoires que l'ACADÉMIE reçut ſur cette matiere, ne s'en étant trouvé aucun qui l'eût pleinement ſatisfaite, elle ne crut pas devoir adjuger le prix, & elle remit le même Sujet pour l'année 1752.

SUJET

PROPOSÉ EN 1750,

POUR LE PRIX DE 1751.

DÉTERMINER ce que c'eſt que la Métaſtaſe, les maladies chirurgicales où elle arrive, & celles qu'elle produit; les cas où l'on doit l'éviter, & ceux où il faut la procurer; enfin les moyens que l'on doit employer dans l'un & l'autre cas.

LE Prix a été adjugé au N. 6, ayant pour deviſe : *Labor omnia vincit improbus.*

L'Auteur eſt M. GOURSAUD, Elève des Hôpitaux de Paris, & des armées du Roi, reçu depuis ce temps-là Maître du College de Paris, & actuellement Conſeiller du Roi, Chirurgien au Châtelet.

A Bamblot inv. J. Huelard sculp.

MÉMOIRE

SUR

LE SUJET PROPOSÉ

PAR L'ACADÉMIE ROYALE DE CHIRURGIE

POUR LE PRIX DE 1751.

SUR LA MÉTASTASE.

Par M. GOURSAUD.

POUR déterminer ce que c'eſt que *Métaſtaſe*, il faudroit ſuivre la Nature dans ſes démarches, ne jamais s'en écarter, porter des yeux clairvoyans pour diſtinguer les différens reſſorts qu'elle fait agir, enfin être parfaitement inſtruit de l'action organique de nos parties. Les travaux des grands Maîtres ont à la vérité applani ces ſentiers épineux, mais ils n'ont pas ôté tous les obſtacles qui peuvent arrêter en les parcourant.

S'il eſt difficile d'y marcher, c'eſt ſans doute pour un Elève; heureux ſi ces premiers efforts peuvent mériter les regards de l'Académie.

Ce que c'eſt que Métaſtaſe.

La Métaſtaſe, en grec Μεταστασις, a été définie par quelques Auteurs*, le tranſport d'une maladie, d'une partie à une autre; mais il eſt inutile de combattre cette définition, puiſqu'il ſe fait des tranſports d'humeurs d'une partie à une autre, ſans que la maladie principale ceſſe. Ainſi la métaſtaſe ne pouvant avoir lieu que dans les maladies cauſées par quelque fluide, on doit plutôt la définir le tranſport d'une humeur morbifique, d'une partie à une autre. Les différentes maladies où elle arrive, la font regarder ſous différens aſpects; ſi elle ſurvient aux apoſtemes, on la nomme *déliteſcence*; ſi elle arrive aux plaies, aux ulcères, on l'appelle *reflux*, réſorbtion de matieres purulentes.

La premiere, c'eſt-à-dire la déliteſcence, arrive quelquefois aux maladies inflammatoires; & pour-lors à raiſon de ce qui en réſulte, on la regarde comme une bonne ou une mauvaiſe terminaiſon. La réſolution & la déliteſcence étant communes aux apoſtêmes & aux inflammations, examinons en quoi elles diffèrent l'une de l'autre.

La réſolution eſt la diſſipation inſenſible de la matiere qui forme un apoſtême: elle ſe fait peu à peu ſans ſolution de continuité, du moins apparente; la tumeur diminue & diſparoît enfin totalement. La déliteſcence au contraire, eſt un retour ſubit de la matiere qui forme la tumeur, dans les voies de la circulation. Dans l'une, l'humeur ſe dépoſe peu à peu dans le tiſſu cellulaire, & rentre lentement dans les vaiſſeaux. Dans l'autre, l'humeur morbifique ſe mêle promptement avec les autres liqueurs, & ſi elle n'a ſubi auparavant la coction néceſſaire, elle porte par-tout en circulant, le mauvais levain qu'elle contient, & laiſſe ſouvent dans quelque

* *Lexicon Blancardi.*

partie de triſtes marques de ſon action. L'une eſt une guériſon parfaite, l'autre n'en a d'abord que les apparences, & produit ſouvent une autre maladie ou une inflammation nouvelle dans quelqu'autre endroit; & c'eſt ce que Boerhaave appelle criſe métaſtatique*. La déliteſcence n'eſt pas toujours ſuivie de le métaſtaſe: elle ſe borne quelquefois à la ſimple détumeſcence de la partie, & produit alors la véritable guériſon de la maladie.

Les matieres purulentes fournies par les plaies & les ulcères, s'ouvrent des voies par leſquelles elles s'échappent d'une maniere ſenſible; & comme cet ouvrage de la nature peut être troublé de différentes façons, il en réſulte quelquefois des accidens connus ſous le nom de reflux ou de réſorbtion de matieres purulentes, que l'on regarde comme des eſpèces de métaſtaſes. Voyons par les dérangemens qui peuvent en réſulter, en quoi diffèrent le reflux & la réſorbtion de matieres purulentes.

Le reflux ſuppoſe ſeulement la ſuppreſſion ou le défaut de ſuppuration. Le pus ſe forme dans les vaiſſeaux, & il n'a ce nom que lorſqu'en étant ſorti, il paroît ſous une forme ſenſible; mais s'il arrive que la ſuppration ne ſe manifeſte pas au-dehors, ou qu'étant établie dans une plaie, elle diminue peu à peu, pour-lors, elle reprend la voie de la circulation, & n'ayant point été expoſée à l'action de l'air extérieur, ni au croupiſſement, comme ſi elle étoit parvenue juſques dans la plaie, elle reprend inſenſiblement la route des vaiſſeaux, & elle ne produit aucun effet ſenſible, & c'eſt ce qu'on doit appeller reflux ou ſuppreſſion de ſuppuration. Il n'en eſt pas de même lorſque le pus s'eſt répandu dans la plaie, il y ſouffre différentes altérations, tant par ſon ſéjour que par l'impreſſion de l'air; & s'il arrive par quelque cauſe que ce ſoit, qu'il ſoit repris par les vaiſſeaux, & qu'il ſuive le torrent de la circulation, la nature s'en débarraſſe quelquefois par la voie des ſécrétions; mais il arrive auſſi ſouvent qu'il n'y rentre pas

* *Inſtitut. Med. N°.* 940.

impunément; il cauſe bientôt des accidens qui font appercevoir ſon retour dans le ſang; & c'eſt ce qu'on appelle réſorbtion du pus.

Le reflux ſe fait peu à peu. La réſorbtion au contraire, ſe fait plus promptement, enſorte qu'une plaie qui fourniſſoit une certaine quantité de pus, devient preſque aride d'un panſement à un autre; de-là on peut conclure lequel de ces deux accidens eſt le plus à craindre.

Il ſe fait encore une eſpèce de Métaſtaſe qu'on doit appeller tranſlation; mais dans ce cas, l'humeur ne reprend point les voies de la circulation, elle ſe gliſſe ſimplement dans le tiſſu cellulaire; ces cas ſont rares, & ils ne peuvent même arriver que dans des parties où ce tiſſu cellulaire eſt extrêmement lâche.

La Métaſtaſe n'étoit point inconnue aux anciens; leur ignorance ſur la circulation leur avoit fait imaginer différentes hypothèſes que les connoiſſances mordernes ſur l'économie animale détruiſent. Le ſentiment de quelques uns étoit que le pus ſe jettoit ſur les parties nobles. Fabrice d'Aquapendente & quelques autres, penſoient que le pus ſe faiſoit jour au travers des pores des parties, & ſe vidoit par les urines; & ce qui les confirmoit dans ce ſentiment, c'eſt qu'ils n'avoient jamais rien trouvé dans les reins ni dans la veſſie de ceux qui étoient morts de Métaſtaſe. D'autres ont eu recours à la communication de la veine *azigos* avec les poumons & les artères émulgentes; mais la matiere des ſécrétions étant portée aux reins par les artères émulgentes, & ces artères n'ayant point leur communication avec la veine *azigos*, il eſt évident que cette méchanique ne pouvoit avoir lieu.

Il ſuit donc de ce que nous venons de dire ſur la déliteſcence, le reflux, & la réſorbtion des matieres purulentes, que la Métaſtaſe n'eſt pas le tranſport ſubit d'une humeur morbifique, d'une partie à une autre: en effet dans tous ces trois cas, l'humeur rentre dans les voies de la circulation, elle ſe porte par conſéquent

également vers toutes les parties, elle ne peut donc pas ſe porter directement d'une partie à une autre. Il eſt vrai qu'après les déliteſcences, des ſuppreſſions & des réſorbtions de pus, on a trouvé des abſcès dans différentes parties intérieures, que l'on a regardés comme une ſuite de ces accidens; mais ces abſcès pouvoient en être eux-mêmes la cauſe. Différens accidens peuvent cauſer des inflammations intérieures; ces inflammations peuvent être ſuivies de ſuppuration; ce qui trouble l'économie animale, en dérange les fonctions, & produit les inconvéniens dont nous venons de parler.

La Métaſtaſe ne peut donc pas ſe faire ſubitement, ni produire tout-à-coup ces abſcès que l'on regarde comme les ſuites de cet accident; car pour que l'humeur purulente qui rentre dans les voies de la circulation, & qui ſe dépoſe ſur quelque partie, puiſſe y former un abſcès, il faut qu'elle produiſe une inflammation, & qu'elle parcoure les mêmes temps que celles qui arrivent dans les autres parties. Les tumeurs critiques nous prouvent ce que je viens d'avancer; nous voyons que ces dépôts qui terminent ſi heureuſement les maladies malignes, pourvu que l'humeur ſe dépoſe en total, ne ſe forment pas auſſi promptement; elles paroiſſent peu à peu & parcourent les mêmes temps que les autres tumeurs. L'humeur des gonorrhées virulentes nous le confirme encore; lorſqu'elle ſe dépoſe ſur quelque partie, elle n'y produit pas tout-à-coup un abſcès; les tumeurs qui en réſultent, parcourent les mêmes temps que celles dont nous venons de parler: puiſqu'il eſt vrai que le pus d'une gonorrhée qui reflue dans le ſang, & qui ſe dépoſe ſur quelque partie, n'y produit pas tout-à-coup un abſcès, pourquoi n'en ſeroit-il pas de même de celui qui vient d'une plaie?

L'humeur morbifique rentrant dans les voies de la circulation, ſe dépoſe quelquefois ſur certaines parties plutôt que ſur d'autres, mais cela ne ſe fait pas ſubitement; l'irritation, la foibleſſe des vaiſſeaux, la lenteur

de la circulation dans la partie, en ſont ſouvent des cauſes éloignées, & produiſent dans les Métaſtaſes un reflux réel, mais qui n'eſt pas ſubit.

D'ailleurs comment ſeroit-il poſſible que le pus d'une plaie qui rentre dans les voies de la circulation, & qui ſe dépoſe ſur quelque partie, pût produire des déperditions de ſubſtance, comme on le remarque très-ſouvent à l'ouverture des cadavres? La choſe ne paroît pas poſſible, la matiere fût-elle des plus dépravées. D'un autre côté, ſi cette matiere étoit ſi rongeante, pourquoi, comme l'a remarqué M. Queſnay, n'avoit-elle pas produit tous ces ravages dans la plaie?

OBSERV. I. J'ai vu un ſoldat de la Milice de Bordeaux, à l'Hôpital de Limoges, qui avoit reçu un coup d'épée au petit doigt; il ſurvint des mouvemens convulſifs dans tout le bras; la fiévre & le gonflement de la partie, ne tarderent pas à ſe manifeſter. On fit pluſieurs ſaignées au malade ſans aucun ſuccès. Au bout de trois jours, il ſentit une douleur ſourde dans l'hypocondre droit; les mouvemens convulſifs ne diminuant point, non plus que le gonflement, on lui coupa le doigt pour appaiſer les accidens qui menaçoient d'une mort prochaine; en effet dès le ſoir même les mouvemens convulſifs ceſſerent, le gonflement diminua peu à peu; mais la fiévre perſiſta toujours, & le malade mourut au bout de vingt jours. A l'ouverture du cadavre, on trouva un demi-ſeptier de pus dans la propre ſubſtance du foie, avec une déperdition de ſubſtance aſſez conſidérable. On attribua la mort du malade à une métaſtaſe, parce que la plaie ſuppura très-peu les derniers jours de ſa vie; mais il n'eſt pas poſſible que le pus d'une plaie de ſi peu de ſurface, reflué dans la maſſe du ſang, ait produit tous ces ravages. Il y a apparence que ce dépôt avoit commencé, comme cela arrive preſque toujours dans de ſemblables cas, à ſe former dès le temps que la fiévre & les convulſions ſe manifeſterent, & que les mouvemens ſpaſmodiques qui arrivent dans ces cas, doivent

doivent être regardés comme la cauſe éloignée.

OBSERV. II. L'on porta à l'Hôpital de la Charité en 1746 un malade qui étoit tombé d'un quatrième étage, & s'étoit fracturé la rotule & le péroné du côté droit; il avoit auſſi une contuſion conſidérable à l'œil gauche, & du délire. Le malade fut ſaigné pluſieurs fois du pied & de la gorge. Le délire ceſſa le ſixième jour; mais il fut ſuivi d'un aſſoupiſſement qui dura deux jours, au bout duquel temps le malade revint dans ſon bon ſens. Ses fractures & ſon échymoſe étant guéries, & le malade prêt à ſortir de l'Hôpital, il fut attaqué d'un aſſoupiſſement léthargique qui le conduiſit au tombeau. A l'ouverture du cadavre, on trouva un abſcès au lobe extérieur du cerveau avec déperdition de ſubſtance, & les nerfs olfactifs preſque détruits. Il faut obſerver que le malade ſe plaignit toujours d'une douleur ſourde dans cette partie, & qu'il ne pouvoit ni ſe moucher ni voir de l'œil du côté affecté. Sans doute que ſi le malade eût eu une plaie, même légere, on n'eût pas manqué d'attribuer ces déſordres à la Métaſtaſe. Cependant l'examen anatomique de la partie a fait voir qu'un tel jugement auroit été faux, cette ſuppuration ayant commencé dès les premiers temps de la maladie.

OBSERV. III. Un homme ayant reçu un coup ſur la partie ſupérieure du tibia du côté droit, preſque ſur la tubéroſité, qui lui occaſionna une vive douleur, il ne parut ſur la partie qu'une ſimple contuſion, qui fut panſée avec des compreſſes trempées dans de l'eau-de-vie camphrée. Le dixième jour de l'accident, le malade fut pris d'une fiévre aſſez conſidérable, & il mourut au bout de cinq jours, c'eſt-à-dire, le quinzième de la bleſſure. A l'ouverture du cadavre, on trouva un abſcès au foie aſſez conſidérable. Sans doute que ſi la chute eût occaſionné une plaie, on n'auroit pas manqué d'attribuer la mort à une Métaſtaſe.

OBSERV. IV. Pigrai, en parlant des plaies de tête, dit avoir vu périr pluſieurs bleſſés auxquels il n'étoit ſurvenu aucun

accident manifeſte, principalement de ceux à qui la fiévre commençoit le troiſième jour de la bleſſure ; & qu'on trouvoit à l'ouverture des cadavres des abſcès au foie.

Ces Obſervations nous font voir combien les plaies où le genre nerveux eſt affecté, ſur-tout dans ſon principe, ſont ſujettes à la ſuppreſſion de la ſuppuration, & peuvent donner lieu à différens dépôts qui ſe font intérieurement. Il arrive dans ces cas, que les eſprits animaux ne ſont pas diſtribués dans les différentes parties avec liberté, & ſouvent même que la quantité en eſt diminuée ; pour lors les fonctions des viſcères ſont dérangées, & les vaiſſeaux qui forment leur ſtructure ont moins de reſſort ; ce qui peut donner occaſion à des obſtructions, & être une cauſe ſeconde d'abſcès dans les différentes parties.

J'ai vu pluſieurs fois des abſcès dont la matiere formée & décidée, étoit rentrée dans les voies de la circulation ſans produire aucun accident. L'on ſçait que le pus qui rentre dans la maſſe des liqueurs, & qui n'eſt pas d'un mauvais caractere, peut y rouler quelque temps ſans l'altérer ; & quand bien même il ſeroit vicié, il ne formeroit pas tout-à-coup un dépôt ; ſoumis aux loix de la circulation & diſtribué dans toutes les parties du corps, il pourroit, tout au plus après pluſieurs circulations répétées, ſe dépoſer ſur quelque partie, & y occaſionner une inflammation.

Maladies où la Métaſtaſe arrive.

Les maladies ſujettes à Métaſtaſe ſont les dartres habituelles, la gale, la petite vérole, la goutte, les rhumatiſmes, les lochies, le lait des femmes nouvellement accouchées, la gonorrhée, les plaies & les ulcères, les bubons vénériens, peſtilentiels, les dépôts critiques, & généralement toutes les tumeurs humorales.

Maladies que la Métaſtaſe produit.

Les maladies que la Métaſtaſe produit, ſont différentes à raiſon des parties où l'humeur ſe dépoſe.

Si l'humeur des dartres habituelles rentre dans la maſſe des liqueurs, & qu'elle ſe dépoſe ſur les poumons, elle produit la péripneumonie, ou l'hémoptoïſie ;

ſi elle ſe porte au foie, elle occaſionne un engorgement qui ſe termine ſouvent par induration; ce qui donne naiſſance à l'hydropiſie. Cette humeur ſe jette quelquefois ſur les inteſtins, & produit des coliques ſuivies ſouvent de dyſſenterie; ſi elle s'arrête à la veſſie, elle cauſe des ardeurs & quelquefois des rétentions d'urine.

Les accidens que la gale produit, ſont à peu près les mêmes.

L'humeur de la petite vérole, lorſqu'elle ſe dépoſe ſur les poumons, produit la difficulté de reſpirer, & un engorgement ſuivi quelquefois de crachement de ſang; ſi elle affecte le foie, ce viſcere s'enflamme; enfin lorſque l'humeur ſe porte à la tête, elle produit preſque toujours le délire & beaucoup d'accidens mortels.

On attribue tous ces déſordres à la rentrée du pus formé dans les puſtules qui paroiſſent au-dehors; mais n'y a-t-il pas plutôt lieu de croire que c'eſt au contraire une portion de l'humeur varioleuſe qui ne peut pas ſe ſéparer de la maſſe des liqueurs, & qui produit tous ces accidens? Cela paroît d'autant plus vraiſemblable, que dans les petites véroles, même confluentes, où les boutons ſe rempliſſent bien, il paroît rarement des accidens, parce que la dépuration eſt complette. Mais il arrive ſouvent que l'humeur varioleuſe eſt en ſi grande quantité, qu'il n'eſt pas poſſible qu'elle puiſſe ſe porter totalement à la peau; pour lors il en reſte une portion qui circule dans le ſang, & tant qu'elle ne s'arrête pas ſur quelque partie intérieure, il n'y a d'accidens que ceux qui ſont ordinaires à cette maladie. Si elle ſe fixe ſur quelque viſcere, elle conduit preſque toujours le malade au tombeau; mais ſi cette portion d'humeur ne ſe dépoſe ſur aucune partie intérieure, les malades en reviennent, & alors ils ſont ſujets, dans leur convaleſcence, à des furoncles & à des dépôts dans différens endroits, qui entraînent ſouvent la perte de la partie où l'humeur s'eſt dépoſée, & quelquefois du malade même.

L'humeur de la goutte portée à la tête, produit un engourdiſſement, une peſanteur, une douleur peu aiguë, un aſſoupiſſement ſuivi quelquefois de délire: dépoſée ſur la poitrine, elle cauſe un reſſerrement, une inflammation ſuivie ſouvent de crachement de ſang: fixée à la gorge, elle produit l'eſquinancie: aux extrémités, un gonflement inflammatoire: lorſqu'elle ſe dépoſe ſur les inteſtins, elle cauſe des coliques; ſur la veſſie, des ardeurs & des rétentions d'urine; ſur le foie, un engorgement qui ſe termine ſouvent par induration; ſur le diaphragme, des mouvemens convulſifs qui font périr quelquefois le malade.

Lorſque l'humeur qui forme l'éréſipèle malin, ſe dépoſe ſur quelque partie, elle y produit une inflammation qui eſt bientôt ſuivie de la mort, ſi c'eſt ſur quelque viſcere.

Il arrive après l'accouchement un écoulement qu'on appelle lochies, occaſionné par le déchirement des vaiſſeaux dans l'expulſion du placenta. Cette évacuation eſt quelquefois ſupprimée, & l'humeur reſtant dans la maſſe des liqueurs ſe dépoſe ſur quelque partie intérieure, & y produit des inflammations qui ſont plus ou moins dangereuſes, ſelon les différentes parties qui ſont attaquées. Je ne crois pas que la ſuppreſſion de cette évacuation produiſe tous les accidens qu'on lui attribue.

Les femmes ont une fiévre de lait vers le trois ou le quatre après leurs couches: cette fiévre ſe termine ſouvent très promptement; mais il arrive quelquefois qu'elle dégénere en fiévre putride-maligne, & fait périr les malades en très-peu de temps. La matrice éprouve, lorſque ces accidens arrivent, ce qui ſurvient à une plaie lorſqu'un bleſſé a de la fiévre, c'eſt-à-dire, une ſupreſſion d'évacuation; mais ce n'eſt pas cette ſuppreſſion qui produit ces accidens, au contraire ce ſont ces accidens qui cauſent la ſuppreſſion. D'ailleurs, l'évacuation qui ſe fait par la marice après l'accouchement, n'eſt pas

d'un mauvais caractere: elle ne pourroit par conſéquent produire rien de fâcheux, quand bien même l'humeur reflueroit dans le ſang.

Le lait des femmes nouvellement accouchées produit de grands déſordres. La plus grande partie des meres ſont dans l'uſage de ne pas allaiter leurs enfans, auſſi en ſont-elles ſouvent les victimes. Le lait qui devroit être ſéparé du ſang pour ſervir de nourriture à l'enfant, devient une humeur étrangere dans le ſang, ſuſceptible d'acrimonie; d'où ſuivent des inflammations dans les viſceres, des fiévres putrides, ou des dépôts dans différentes parties du corps, qui font ſouvent périr l'accouchée.

L'humeur de la gonorrhée ſe porte ſouvent à l'œil, au périné, aux teſticules, aux articulations, &c. & cauſe aux parties non-ſeulement de très-vives douleurs, mais encore inflammation, abſcès, & quelquefois la perte de la partie.

L'humeur des bubons vénériens, produit des douleurs dans les bras, dans les jambes, dans les articulations & dans les reins, des inſomnies, des maux de tête, des gonflemens dans les os, quelquefois la cataracte, la ſurdité, &c.

L'humeur des bubons peſtilentiels détermine une inflammation dans les parties où elle ſe dépoſe, qui éteint le principe vital, & qui eſt bientôt ſuivie de la mort, ſi c'eſt ſur quelque viſcere.

L'humeur des ulcères ſordides des vieillards occaſionne des fievres lentes & des inflammations dans les différentes parties où elle ſe fixe; ces accidens ſont pour l'ordinaire terminés par la mort.

L'humeur des dépôts critiques, dépoſée ſur quelque partie intérieure, eſt preſque toujours ſuivie de la mort des malades.

Enfin toutes les humeurs viciées qui rentrent dans le ſang, produiſent des accidens plus ou moins conſidérables, ſoit par leur degré d'acrimonie, ſoit par leur

quantité, ſoit à raiſon des différentes parties où elles ſe dépoſent.

Cas où il faut éviter la Métaſtaſe.

Les maladies où il faut éviter la Métaſtaſe, ſont la gale, les dartres habituelles, les gonorrhées, les ulcères ſordides, les dépôts critiques, gangreneux, peſtilentiels, la petite vérole, les lochies, la goutte lorſqu'elle eſt ſituée extérieurement, l'éréſipèle malin, les hémorrhoïdes, &c. On conçoit de quelle importance il eſt de prendre garde, dans tous ces cas, de ne rien faire qui puiſſe déterminer l'humeur qui forme ces maladies, à rentrer au-dedans. Nous avons expliqué dans ce Mémoire les accidens qui pourroient en réſulter.

Cas où il faut procurer la Métaſtaſe.

S'il eſt des cas où il faut éviter la Métaſtaſe, il en eſt d'autres où il eſt d'une grande conſéquence pour le malade, de pouvoir la procurer. Les maladies où il faut procurer la Métaſtaſe, ſont l'eſquinancie ſuffoquante, les inflammations des parties intérieures, les dépôts intérieurs, ceux qui ſont extérieurs & qui ſont produits par une humeur bénigne, à moins que l'engorgement ne fût très-conſidérable, les exoſtoſes, la goutte lorſqu'elle affecte quelque viſcere ou quelque partie interne, & même dans les cas où elle eſt vague, c'eſt-à-dire, qu'elle va d'un endroit à un autre ſans s'y fixer, les rhumatiſmes qui attaquent les parties intérieures, la gonorrhée lorſqu'elle ſe porte à l'œil ou en quelqu'autre endroit, les inflammations opiniâtres des yeux, les bubons vénériens, & généralement toutes les inflammations & les dépôts qui ne ſont point d'un mauvais caractere, ſoit qu'ils attaquent les parties internes, ſoit qu'ils occupent les externes, parce que l'humeur qui les produit eſt chaſſée par la voie des excrétions ſans cauſer aucun accident.

Cauſes de la Métaſtaſe.

Je crois qu'avant d'indiquer les moyens qu'il convient de mettre en uſage pour prévenir la Métaſtaſe, il faut dire quelque choſe des cauſes qui peuvent la produire; car ce n'eſt qu'en les éloignant qu'on peut y parvenir.

La ſubtilité de l'humeur, le caractere de certaines

plaies, la disposition du sujet, le vice des humeurs, les passions de l'ame, le mauvais régime, l'air, les purgatifs mal administrés, l'application indue des remèdes répercussifs, astringens, corrosifs, les pansemens peu méthodiques, la fiévre, le dévoiement, les dépôts intérieurs, &c. sont ces causes.

La subtilité de l'humeur devient cause de Métastase, en ce que plus une humeur est ténue, plus elle est facilement resorbée.

Le caractere de certaines plaies doit être regardé comme cause de la Métastase; par exemple, les plaies contuses, & les ulcères qui sont la suite des dépôts par congestion, suppurent beaucoup: le pus de ces sortes de plaies a peu de consistance, & les vaisseaux ont peu de ressort; par conséquent l'humeur qui en découle est facilement repompée, & transmise dans le torrent de la circulation.

Les personnes maigres, exténuées, languissantes, cacochymes, sont plus sujettes à la Métastase que les personnes bien constituées. Dans les premiers, les vaisseaux ont peu de ressort, la suppuration se fait lentement, les liqueurs sont obligées de séjourner long-temps, & peuvent par conséquent refluer facilement dans le sang; d'ailleurs, les liqueurs des cacochymes sont très-âcres, & propres par conséquent à déterminer des inflammations dans les parties intérieures, qui se terminent souvent par suppuration.

Il arrive souvent que les plaies sont compliquées de quelque virus particulier. Dans ce cas, le pus ne peut être que d'une mauvaise qualité, & par son acrimonie, il peut produire un froncement dans les vaisseaux de la plaie, ce qui peut donner occasion au reflux.

Les passions de l'ame portent un trouble subit dans l'économie animale, soit en augmentant le mouvement des parties, soit en le diminuant.

Les blessés qui n'observent point de régime, sont sujets au dévoiement & à la fiévre, ce qui trouble la sup-

puration; la plaie n'en fournit plus la même quantité, parce que le dévoiement entraîne une portion de l'humeur, & la fiévre cauſe une conſtriction dans les vaiſſeaux de la plaie. Le pus dans ces cas, reflue ſouvent dans la maſſe du ſang, & produit quelquefois des accidens.

L'air froid criſpe les vaiſſeaux, & empêche par conſéquent la ſortie de la matiere; il peut être auſſi une cauſe éloignée de Métaſtaſe, en viciant les humeurs ſur leſquelles il agit.

Les purgatifs donnés dans le commencement de la ſuppuration d'une plaie, & dans le temps où il y a encore une phlogoſe, augmentent l'inflammation, & troublent par conſéquent la ſuppuration.

Les corroſifs appliqués ſur les plaies douloureuſes, cauſent un ſpaſme dans les vaiſſeaux, & déterminent ſouvent une inflammation.

Les répercuſſifs en agiſſant ſur les vaiſſeaux, ſoit par leur irritation, ſoit par leur reſſerrement, déterminent l'humeur qui y eſt connue à reprendre les voies de la circulation.

Les aſtringens reſſerrent les extrémités des vaiſſeaux, & obligent l'humeur de rentrer dans le ſang; c'eſt ce qui ſe remarque dans les gonorrhées, lorſqu'on ſe ſert de ces remèdes dans le temps où l'écoulement eſt conſidérable.

Les boiſſons vulnéraires augmentent le mouvement du ſang, & peuvent troubler la ſuppuration.

Lorſqu'on laiſſe ſéjourner le pus dans des ſinus, il devient très-âcre, & eſt facilement repompé & tranſmis dans la maſſe des liqueurs.

Par les panſemens trop fréquens, on donne le temps à l'air d'agir ſur les embouchures des vaiſſeaux de la plaie, ce qui produit une criſpation.

Le trop grand éloignement des panſemens dans les plaies qui ſuppurent beaucoup, & dans celles où le pus eſt d'une mauvaiſe qualité, donne le temps à la matiere d'être reſorbée. Le

Les tentes & les bourdonnets compriment les vaiſſeaux, & ſont un obſtacle à la ſortie de la matiere.

La ſituation du bleſſé mérite encore quelque conſidération, ſur-tout dans les plaies des capacités.

Les bandages trop ſerrés compriment les vaiſſeaux, & empêchent la tranſudation du pus dans la plaie.

Les dépôts intérieurs troublent l'économie animale, en dérangent les fonctions, & cauſent la perte du malade.

Signes de la Métaſtaſe.

Les ſignes de la Métaſtaſe ſont, ſelon les Auteurs qui en ont parlé, la diminution de la ſuppuration, l'affaiſſement des bords de la plaie, la fiévre, des angoiſſes, des oppreſſions, la concentration du pouls, ſa foibleſſe, des ſueurs froides, des friſſons irréguliers, des mouvemens convulſifs, &c. mais ces ſignes doivent être regardés comme des ſymptômes de mort, plutôt que des ſignes de Métaſtaſe. Chaque maladie où la Métaſtaſe arrive, a des ſymptômes particuliers, relativement à la partie affectée, & au caractere de l'humeur qui s'eſt dépoſée; il faut donc rapporter à chaque eſpèce de maladie où la Métaſtaſe peut arriver, les ſignes qui lui ſont propres & qui les caractériſent. Lorſqu'une plaie un peu conſidérable eſt pâle, & qu'elle ne fournit preſque plus de ſuppuration, ſi le bleſſé ſent quelque douleur intérieure, qu'il ait des friſſons irréguliers & de la fiévre, il y a tout lieu de croire qu'il s'eſt fait une Métaſtaſe, ſur-tout ſi les accidens dont nous venons de parler, c'eſt-à-dire, les friſſons, la fiévre, la douleur, ont paru après le défaut de ſuppuration dans la plaie. Si après la diſparition d'une tumeur dans quelque partie, le malade ſent de la douleur dans un endroit oppoſé, & que cette douleur ſoit ſuivie d'accidens, il paroît vraiſemblable qu'il y a une Métaſtaſe. La ceſſation de l'écoulement dans la gonorrhée, & une tumeur qui ſe manifeſte aux teſticules, au périnée, ou une inflammation à la conjonctive, ſont des ſignes non équivoques de la Métaſtaſe de cette humeur. On aura ainſi égard, dans les autres

cas, aux ſignes qui ſont propres à chaque eſpèce.

Moyens pour prévenir la Métaſtaſe.

Si l'humeur eſt diſpoſée à être facilement reſorbée, il faut appliquer des remèdes capables de la fixer ſur la partie; tels que des cataplaſmes maturatifs, ſi c'eſt une tumeur, & des remèdes balſamiques, ſi c'eſt une plaie.

Il ne faut pas attendre la parfaite coction de l'humeur dans les dépôts critiques & malins, pour en faire l'ouverture. Les pierres à cautere ſont préférables à l'inſtrument tranchant dans ces cas, parce que finiſſant de digérer la matiere, elles la fixent dans la partie. Il arrive quelquefois à ces ſortes de tumeurs, que dans l'endroit où le dépôt s'eſt fait, le principe vital y eſt éteint, & que les pierres à cautere ne peuvent pas former d'eſcarre. Je penſe que c'eſt-là un cas où l'on devroit ſe ſervir du cautere actuel.

Lorſque la ſuppuration eſt lente dans une plaie, il faut ſe ſervir d'un digeſtif animé, & appliquer ſur la partie des compreſſes trempées dans du vin chaud, même du vin aromatique.

On fera prendre aux perſonnes maigres, foibles, languiſſantes, de bon bouillon, du potage, de la crême de riz, de la purée de lentilles, quelquefois du lait, quelquefois une peu de vin, s'il n'y a pas de fiévre.

Il faut purger de temps en temps les perſonnes qui ſont cacochymes, avec des purgatifs réſineux, & leur faire prendre des boiſſons qui donnent du mouvement aux liqueurs.

Si la maſſe du ſang eſt empreinte de quelque vice particulier, il faut le détruire.

On doit éloigner les objets capables d'exciter des paſſions.

Le malade doit être à la diete, ſur-tout dans les premiers temps de la ſuppuration, & elle doit être continuée long-temps dans les perſonnes qui ſont robuſtes.

Il faut placer le malade dans un endroit où l'air ſoit tempéré, c'eſt-à-dire, qu'il ne ſoit ni trop chaud, ni

trop froid, ni trop ſec, ni trop humide. On peut le corriger s'il eſt corrompu, par des fumigations appropriées.

Les corroſifs ne doivent point être appliqués ſur les plaies douloureuſes, & ſur celles des parties où il y a beaucoup de nerfs.

Dans la gonorrhée, la goutte, les rhumatiſmes, les dartres, les tumeurs critiques, &c. on ne doit point employer les remèdes aſtringens ni les répercuſſifs.

Il ne faut pas laiſſer ſéjourner le pus dans une plaie, lorſqu'elle ſuppure beaucoup, & que la matiere eſt d'une mauvaiſe qualité. S'il y a des ſinus, il faut les ouvrir; s'ils ſont ſitués dans des endroits où l'on ne peut pas faire d'inciſion, on doit avoir recours aux bandages expulſifs.

La partie affligée doit être placée de façon qu'elle puiſſe faciliter le retour des liqueurs, & l'écoulement du pus.

Les panſemens doivent être faits promptement, & mollement; & on ne doit rien mettre dans la plaie qui puiſſe s'oppoſer à la ſortie de la matiere.

Les bandages doivent être peu ſerrés, lorſqu'il ne s'agit que de contenir un appareil.

Enfin dans la cure des maladies dont nous venons de parler, le Chirurgien doit être attentif à examiner s'il ne ſe forme pas quelque dépôt intérieur, & à éloigner ce qui eſt capable de porter quelque trouble dans l'économie animale.

Moyens pour procurer la Métaſtaſe.

Si l'humeur de la goutte ſe porte à la tête & à la gorge, ou ſi elle affecte particuliérement ces parties, il faut faire tremper ſouvent les pieds dans l'eau chaude, & même avoir recours à la ſaignée du pied. Lorſqu'au contraire cette humeur affecte la poitrine, l'eſtomac, le diaphragme, &c. les ſaignées du bras ſont préférables à celles du pied; & ſi ces moyens ne ſuffiſent pas, il faut appliquer la moutarde ou autres véſicatoires aux pieds. Les mêmes moyens peuvent encore être employés pour déterminer la goutte au-dehors, lorſqu'elle

n'eſt fixée ſur aucune partie. On peut auſſi ſe ſervir de l'urtication recommandée par quelques Auteurs.

L'humeur de la gonorrhée s'étant dépoſée ſur l'œil ou ſur quelqu'autre partie, la ſaignée du bras devient ſouvent néceſſaire; mais il faut avoir attention de ne les point multiplier, car j'ai obſervé que plus l'on ſaigne, moins l'écoulement revient, & plus l'engorgement augmente. Le petit-lait, l'eau de graine de lin, les bains, & les frictions mercurielles, ſont les ſecours efficaces pour diſſiper ces accidens; & ſi la ſuppreſſion de l'écoulement avoit été produite par des injections aſtringentes, il faudroit joindre à ces ſecours, les injections d'eau de graine de lin ou de lait, dans le canal de l'urethre.

Les ophthalmies anciennes ſont ſouvent occaſionnées par quelque vice particulier des liqueurs; il faut donc tâcher de découvrir de quelle nature il eſt pour le combattre: mais il arrive auſſi quelquefois qu'il n'y a qu'un vice général; il faut employer dans ce cas, les délayans, les diurétiques, les purgatifs doux, les ſudorifiques, & appliquer un cautere ou un ſéton, ſi ces moyens ne ſuffiſent pas.

Il arrive quelquefois que les différentes inflammations des viſceres & des parties intérieures, ſont produites par la ſuppreſſion de quelque évacuation; les ſaignées & les délayans ne ſuffiſent pas dans ces cas, il faut avoir recours à des remèdes plus efficaces; ainſi, ſelon les différentes circonſtances, on pourra employer les véſicatoires, les cauteres, les ſétons, les ſangſuës, & autres moyens appropriés ſelon l'eſpèce de maladie.

Les remèdes propres à diſſiper les dépôts extérieurs, ſont la ſaignée, les remèdes répercuſſifs, les aſtringens, les fondans, les purgatifs, &c.

Quoique les bubons vénériens paroiſſent diſpoſés à la ſuppuration, il faut tâcher d'en obtenir la réſolution, attendu qu'il n'y a rien à craindre, lorſqu'on emploie en même-temps les frictions mercurielles, parce qu'il

arrive ſouvent, lorſqu'on les fait ſuppurer, qu'ils ſont très-long-temps à guérir; l'ulcere dégénere même quelquefois en cancer.

On doit tenter, autant qu'il eſt poſſible, la réſolution des exoſtoſes; il faut avoir égard pour y parvenir, au virus qui produit cette maladie, afin qu'on puiſſe employer les remèdes convenables, comme les remèdes mercuriels appliqués extérieurement ou pris intérieurement dans le cas de vice vénérien, les remèdes apéritifs & fondans dans les virus ſcrophuleux, &c.

Lorſque la ſuppuration manque dans une plaie, les remèdes relâchans; ſi la plaie eſt enflammée, la ſaignée, la diete, les topiques anodyns, rempliront les indications convenables.

Si la Métaſtaſe a été occaſionnée par le mauvais régime, il faut tenir le malade à la diete, & le purger, pour enlever les crudités qui ſont dans les premieres voies.

Enfin ſi l'humeur hétérogene qui aura été cauſe de quelque inflammation ou de quelque maladie, rentre tout-à-coup dans les voies de la circulation, l'uſage des boiſſons apéritives, diurétiques, diaphorétiques, ſudorifiques, les purgatifs même, employés avec précaution, lorſqu'il y a quelque indication qui ſemble l'exiger, préſentent de grandes reſſources dans ces cas; & c'eſt aux Maîtres de l'Art à diſtinguer quels ſont les moyens qu'il convient d'employer, ſelon les circonſtances.

SUJET
REMIS EN 1751.
POUR LE PRIX DE 1752.

DETERMINER le caractere des Tumeurs ſcrophuleuſes, leurs eſpèces, leurs ſignes, leur cure.

L'ACADÉMIE, obligée de propoſer ce Sujet pour la ſeconde fois, n'eut qu'à ſe féliciter du ſuccès, par la quantité de Mémoires qu'elle reçut. Elle déclare qu'ayant balancé équitablement le mérite de ſix Mémoires mis au concours, elle a été embarraſſée pour adjuger le Prix, parce qu'aucun des Auteurs n'avoit ſatisfait exactement à toutes les parties de la propoſition; cependant, comme elle a trouvé dans ces différens Mémoires des choſes très-intéreſſantes ſur différens points de la matiere, elle a cru contribuer aux progrès de l'art, en les faiſant imprimer tous les ſix, après avoir partagé entre deux, le Prix qui étoit double.

LE premier a été adjugé au Mémoire N°. 12, qui a pour deviſe cette phraſe de Celſe: *Struma quoque eſt tumor in quo ſubter concreta quædam ex pure & ſanguine quaſi glandulæ*

oaiuntur, quæ vel præcipuè fatigare medicos ſolent. Il y a dans ce Mémoire une bonne pratique chirurgicale. L'Auteur eſt M. FAURE, Chirurgien d'une grande réputation à Lyon, devenu depuis Correſpondant de l'Académie.

Le ſecond prix a été adjugé au Mémoire N°. 13, qui a pour deviſe : *Que de maux en la vie !* L'Auteur eſt M. BORDEU fils, Médecin, pour-lors Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences, depuis Docteur en Médecine de la Faculté de Paris. L'on trouvera dans ce Mémoire des remarques utiles ſur les Ecrouelles endémiques des habitans des montagnes; & pour la pratique chirurgicale, l'on voit que l'Auteur a bien mis à profit celle des Chirurgiens de l'Hôpital de la Charité, qu'il a ſuivis pendant pluſieurs années.

Le N°. 11 a pour deviſe : *Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.* L'Auteur eſt M. CHARMETTON, Maître-ès-Arts & en Chirurgie, Profeſſeur en Anatomie, ancien Chirurgien en Chef de l'Hôpital de la Charité à Lyon. Il étoit Correſpondant de l'Académie, lorſque le Sujet a été propoſé ; il a été mis ſur la Liſte des Aſſociés, lorſque le Roi a adopté l'Académie. Ce Mémoire contient une bonne théorie, mais un peu diffuſe.

Le N°. 9 a pour deviſe: *Pugnare non inglorioſum.* L'Auteur eſt M. GOURSAUD, qui a gagné le Prix ſur la *Métaſtaſe.*

Le N°. 10 a pour deviſe: *Nonne moræ ſatis eſt? finem mihi ponet Apollo.* L'Auteur eſt M. MAJAUT, Licencié en Médecine dans la Faculté de Douay, & Chirurgien-Major du Régiment de la Reine, cavalerie.

Le N°. 6 a pour marque diſtinctive un cercle avec ces lettres inſcrites: *J. ad. hoc. m.* L'Auteur ne s'eſt point fait connoître. La théorie de ce Mémoire eſt foible; mais dans la partie qui concerne la cure, l'Auteur annonce qu'il a fait beaucoup de guériſons avec des remèdes différens de ceux que nous employons ordinairement, qui paroiſſent très-bons, & dont il donne généreuſement la compoſition au public.

L'Académie a vu avec peine que quelques Auteurs impatiens d'avoir leurs Ouvrages imprimés, n'ont pas attendu qu'elle les publiât. L'exactitude avec laquelle elle donne les Mémoires des Prix à l'impreſſion, à meſure qu'il y a de quoi en faire un volume, devroit rendre les Auteur plus circonſpects, & peut-être même plus jaloux de ſe trouver honorablement aſſociés aux autres.

MÉMOIRE

SUR

LES ECROUELLES.

Par M. FAURE.

IL y a eu des maladies qui ont paru & disparu, comme la lépre ou ladrerie, une espèce de gangrene appellée feu de S. Antoine, la sueur Angloise, &c. D'autres ont eu un commencement connu, & depuis leur apparition, elles n'ont cessé de se faire sentir en différens endroits, comme la petite vérole, la maladie vénérienne, le *Rachitis*, &c. Mais les Ecrouelles semblent être aussi anciennes que le monde, & n'ont jamais cessé de paroître. Hippocrate les connoissoit; il en a écrit, & après lui, les Médecins Grecs, les Latins, les Arabes, & ceux des différens pays. Effectivement, cette maladie est de tous les lieux; elle attaque toutes les parties du corps humain. Elle a été traitée de toutes les façons; mais jusqu'ici on n'a pu la dompter. Elle exerce principalement sa fureur sur la jeunesse, & elle peut se communiquer aux familles nombreuses & ramassées.

En parcourant les Auteurs qui en ont écrit, on voit qu'il n'y a presque point de cause qu'on ne lui ait assignée, qu'il n'y a presque point de remèdes que l'on n'ait pratiqués pour la vaincre. *Hippocrate* accuse la pituite, & veut qu'en la purgeant, on guérisse les Ecrouelles (*a*); *Galien* dit tantôt que c'est une matiere froide, tantôt une surabondance de pituite (*b*) qu'il faut sécher, ou

(a) *De Glandulis.*
(b) *In Isagoge.*

qu'il faut diſſiper par l'uſage du *cyclamen* ou de l'*adianthum* (*a*). Ce même Auteur blâme *Archigene*, de prétendre guérir les Ecrouelles par une aſperſion réitérée d'eau chaude : il blâme *Dioſcoride* d'aſſurer que l'uſage de la coriandre les guériſſe ; & néanmoins il a la ſimplicité de conſeiller de la belette à manger.

Celſe dit que l'Ecrouelle eſt un concret de ſang & de pus (*b*) ; & après avoir conſeillé des topiques préparés avec le ſoufre, le nitre, la myrrhe, l'encens, le ſel ammoniac, il ajoute que l'on guérit de cette maladie en mangeant un ſerpent. Ce qui eſt, dit-il, fort connu de certains payſans.

Ætius qui eſt entré dans un aſſez grand détail ſur les Ecrouelles, les a diſtinguées avec ordre, ſans trop en déterminer la cauſe ; il donne pour moyens de guériſon, de manger des viperes, & l'application de différens topiques ; mais il paroît n'avoir confiance qu'aux moyens que la Chirurgie fournit (*c*).

Les Médecins Arabes, *Averrhoës*, *Rhaſis*, *Avicenne*, *Albucaſis*, conſeillent une infinité de topiques.

Suivant *Veſale*, l'humeur mélancolique (*d*) eſt la cauſe des Ecrouelles ; les diviſions qu'il donne de cette maladie, ſont comme celles de la plus grande partie des anciens, ſi nombreuſes, qu'à peine peut-on les retenir : ces diviſions ſuperflues jettent de la confuſion ; elles multiplient les difficultés, loin de ſervir à les diſſiper. Il preſcrit pour la cure, l'uſage des moëlles, des graiſſes de grand nombre d'animaux, & des mucilages de plantes ; & finit en recommandant de recevoir ſur les tumeurs, la vapeur des pierres à fuſil, jetées brûlantes dans l'eau bouillante.

Fallope a donné ſur cette matiere, preſque mot à mot, tout ce qu'on trouve dans *Veſale* (*e*).

(a) *Ad Glauc. Libr.* II.
(b) *Libr.* I. *cap.* XXVIII.
(c) *Tetrabibl.* 4. *Sermon.* 3.
(d) *In Chirurgiâ.*
(e) *De tumoribus præter naturam.*

Marc-Aurele Severin (a) rapporte l'opinion de plusieurs Auteurs sur les Ecrouelles, & tâche d'accorder les divers sentimens de *Celse* & de *Galien* sur cette maladie. Il excuse *Hippocrate* sur ce qu'il a dit que les Ecrouelles sont des glandes endurcies, friables cependant comme des pelotons de laine; disant que la comparaison ne tombe que sur la figure de ces tumeurs. Il n'approuve pas le sentiment de ceux qui disent que les Ecrouelles sont renfermées dans des membranes, ou des kistes particuliers; la cause qu'il assigne aux Ecrouelles, est une pituite limoneuse. Il reconnoît la difficulté presque insurmontable qu'elles opposent aux remèdes. Il entre dans quelques détails sur leurs différences; & cependant, si je ne me trompe, il les confond avec d'autres sortes de tumeurs, comme la glande dont il dit avoir été atteint lui-même sous l'aisselle, qui étoit skirroïde. Il prétend enfin guérir les Ecrouelles, en les ouvrant par le moyen d'un caustique, en les faisant suppurer, &c.

Duret reconnoît pour cause des Ecrouelles, une pituite putride & salée; & à l'exemple d'*Ætius*, il ne sçait de meilleur moyen de les guérir, que ceux que donne la Chirurgie: *Tantùm præsidia sunt in manu* (b).

La difficulté de guérir les Ecrouelles a paru insurmontable à *Sanctorius*. Il en attribue la cause à l'affluence perpétuelle de l'humeur excrémentitielle que filtrent les glandes, & il ne propose d'autre expédient pour la curation, que l'extirpation: *Ergo strumæ nunquam sanabuntur, nisi evellantur.*

On trouve dans *Riviere* plusieurs Observations sur les Ecrouelles (c). La malade qui fait le sujet de la 76e Observation, fut traitée avec poudres, fomentations, parfums, emplâtres, bochets de salsepareille, infusions appropriées, eaux minérales, régime de vie, desficatifs; cependant tout cela fut inutilement employé. On en

(a) *De recondità abcessuum naturâ.*
(b) *In Coacis.*
(c) *Centur.* 1.

vint à l'ouverture par le cauſtique, & la ſortie d'une certaine quantité d'eau claire diſſipa la tumeur qui ſuppura, & guérit. Une autre Obſervation du même *Riviere* roule ſur la guériſon d'une malade opérée par l'application d'un cataplaſme compoſé de feuilles de concombre ſauvage, le régime, & un opiat où entroit le mercure doux. Cet Auteur, quoique grand Obſervateur & grand Praticien, ne donne cependant aucune méthode fixe & réglée pour la guériſon des Ecrouelles.

On peut voir dans *Sydenham* (*a*), ce qu'il penſe de certaines glandes engorgées dans le méſentere, *ſtrumæ ſoboles*, dont la cauſe eſt établie dans le trop fréquent uſage des purgatifs, qui occaſionne l'affluence des humeurs, & donne lieu à l'engorgement : ce qu'il prétend guérir par l'uſage du vin d'Eſpagne, des herbes corroborantes, & par l'application d'un liniment fort compoſé dont il donne la deſcription.

Donatus, Médecin Napolitain, dans ſon chapitre des Parotides (*b*), donne pour cauſe aux Ecrouelles, une humeur froide & groſſiere; & procéde à leur guériſon, par l'application de différens topiques, dont pluſieurs ſe trouvent décrits dans *Galien* & *Ætius*. Il recommande d'appliquer les ventouſes, pour déterminer efficacement ces ſortes de tumeurs à ſuppuration.

Le Commentateur de MESUÉ, (*François de Piémont*) reconnoît la cauſe des Ecrouelles dans l'humeur appellée mélancolique; & après avoir dit qu'il croit cette maladie incurable, lorſqu'elle n'eſt accompagnée d'aucune douleur, *quibus dolor non aſſociatur*, il entre dans le détail d'une grande quantité de remèdes tant internes qu'externes, & finit par recommander l'extirpation.

Il ſeroit certainement trop long, & peu inſtructif, de rechercher un plus grand nombre d'Auteurs qui aient écrit ſur les Ecrouelles, ſoit en général, ſoit *ex profeſſo*.

(a) *Diſſert. epiſt. tom.* I.
(b) *Cap.* 36.

Il ſuffira de dire que preſque tous les Auteurs modernes juſqu'à ceux de nos jours, & tous les Praticiens d'aujourd'hui, reconnoiſſent pour cauſe des Ecrouelles, l'épaiſſiſſement de la lymphe, dont *Thomas Bartholin* découvrit les vaiſſeaux en 1652. A la place de tout ce fatras d'onguens, de cataplaſmes, de fumigations, d'onctions, de linimens, &c. tirés des trois regnes, ils ont ſubſtitué les préparations mercurielles de toutes les eſpèces; l'*æthiops*, la panacée, le mercure doux, intérieurement: & pour l'uſage extérieur, les frictions, emplâtres, cataplaſmes & parfums. Dans tous ces remèdes appellés fondans, le mercure tient toujours le premier rang & fait la principale eſpérance du Praticien. On ajoute à ces préparations de mercure, les tiſannes ou bochets des bois ſudorifiques, des ſcrophulaires, & des plantes aromatiques; on ſe ſert auſſi des purgatifs mercuriels, & de la confection hamech.

Mais le fruit qu'on en a retiré eſt-il bien grand, eſt-il bien sûr? en eſt-on venu à avoir une méthode certaine dans le traitement des Ecrouelles? Il paroît au contraire, que l'on ne peut pas compter ſur le mercure, comme ſur un ſpécifique certain.

La difficulté de guérir les Ecrouelles a fait recourir nos anciens aux prieres, & aux miracles. Le Roi de France, ſelon Guibert abbé de Nogent (*a*), touchoit les malades, & les guériſſoit; ce dont il dit avoir été témoin oculaire, en accompagnant Louis-le-Gros dans cette cérémonie.

Le Continuateur de Monſtrelet dit avoir vu Charles VIII. Roi de France, dans ſon ſéjour à Rome, toucher les malades, les guérir, & ravir d'étonnement les Italiens qui en étoient témoins.

On dit auſſi que le Roi d'Angleterre a le même privilége; & M. Freind (*b*) ne néglige rien pour appuyer ce point conteſté. Il apporte en preuve le témoignage

(*a*) *De pignoribus Sanctorum.*
(*b*) Hiſtoire de la Médecine.

de plusieurs de ses Compatriotes.

Le peuple attribue encore le même pouvoir au septiéme des fils nés de suite d'une même mere, sans qu'elle ait fait aucune fille entre eux sept. On l'attribue aussi au fils aîné de la maison d'Aumont en Bourgogne: mais, si tout cela étoit vrai, comment pourroit-il se faire qu'il y eût tant de malades travaillés d'Ecrouelles dans tous les pays, sur-tout dans certains où cette maladie est, pour ainsi dire, endémique & presque générale, comme en Espagne?

Le résultat de cette narration historique, prouve que cette maladie est de toute ancienneté, & fort difficile à guérir. C'est ce qui doit engager à faire de nouveaux efforts pour en démêler le caractere, en découvrir les véritables causes, en rechercher les différences essentielles, en connoître les progrès & les suites, trouver des remèdes généraux & particuliers pour la guérir, enfin lui opposer des antidotes capables de la prévenir.

Mais qui peut se flatter de parvenir à un but si désiré? Si l'on ne peut y atteindre, il faut du moins tâcher de concourir aux vues d'une Académie attentive à se procurer des biens qu'elle veut répandre au profit du genre humain.

Caractere & diagnostic des Ecrouelles.

Cette maladie que l'on cache fort soigneusement par une sorte de préjugé, est aisément apperçue par les vrais connoisseurs de l'art de guérir, au maintien, à la figure, au visage, à la couleur, & à je ne sçais quel air de ceux qui en sont attaqués.

Elle passe pour être héréditaire: mais, outre qu'il n'est pas démontré qu'il y ait des maladies de cette espèce, nous tâcherons de faire voir, en parlant des causes, que nous n'avons pas besoin d'embrasser cette opinion pour expliquer la succession & la propagation de cette maladie.

Elle paroît rarement avant l'âge de quatre ou cinq ans, souvent vers la septième ou huitième année, jamais après l'âge de puberté ou de vingt ans. Pour l'or-

dinaire, à cette derniere époque, elle disparoît, ou tout au moins elle diminue insensiblement. A cette même époque, on la voit aussi changer de caractere, & devenir skirre, tant dans les parties internes qu'externes. En général, les enfans n'ont jamais de skirre, & les gens âgés n'ont jamais d'Ecrouelles.

Cette maladie sévit sur-tout dans les lieux où plusieurs jeunes personnes vivent en commun, sont nourries de mets grossiers, mangent beaucoup de pain, sont vêtues mal-proprement, respirent un air mal-sain: & sur-tout, si ces jeunes gens sont renfermés, & couchent dans des lieux humides.

Un autre caractere distinctif de cette maladie, c'est d'être indolente. On voit tous les jours des tumeurs scrophuleuses ouvertes, ne causer que peu de douleur, quoique leur siége soit dans des parties fort sensibles, comme aux pieds & aux mains. Celles de ces tumeurs qui ne sont pas ulcérées, sont moins sensibles, à moins qu'elles ne soient près de s'ouvrir.

La qualité de la matiere qui sort, sur-tout au moment de l'ouverture d'un abscès scrophuleux, sert encore d'indice à un vrai Observateur. Ce sont des grumeaux d'une matiere endurcie, que l'on ne voit guères sortir à l'ouverture des autres abscès.

Il arrive assez souvent que les tumeurs scrophuleuses diminuent peu-à-peu, au point de faire penser qu'elles vont se dissiper entièrement: mais elles ne tardent pas à reparoître, soit dans la partie qu'elles ont d'abord attaquée, soit dans quelqu'autre. J'ai vu une jeune demoiselle, en qui pendant trois années de suite on a apperçu une diminution de plus de la moitié, d'une tumeur à la parotide droite; & ce qu'il y avoit de plus singulier, c'est que cette tumeur commençoit réguliérement à diminuer à la fin du mois de juin jusqu'à la fin de décembre, & qu'elle augmentoit depuis ce temps jusqu'au mois de juin suivant. I. Observ.

Les Ecrouelles sont fréquemment annoncées par une

élévation à la lévre ſupérieure, & par une ophthalmie: elles n'ont ſouvent qu'un de ces deux ſymptômes extérieurs, d'autant plus caractériſés qu'ils réſiſtent plus opiniâtrément aux applications extérieures. Une choſe digne d'être remarquée, c'eſt que les ſcrophuleux guériſſent aiſément des opérations de Chirurgie qu'on leur fait, ſoit en extirpant la partie affectée de ſcrophules, ſoit que l'on opere ailleurs pour quelque autre maladie.

Cauſes des Ecrouelles.

En réfléchiſſant ſur ces diverſes particularités, on pourra peut-être découvrir quelque choſe ſur les cauſes des Ecrouelles : elles nous paroiſſent en général dépendre, d'une part, de la laxité & de la foibleſſe des parties ſolides ; d'autre part, de la ſurabondance des liqueurs épaiſſies, ſur-tout chez les enfans ; ajoutez à cela, la diſpoſition particuliere des parties attaquées de cette maladie.

Puiſque cette maladie n'attaque que les enfans, il faut rechercher dans leur conſtitution générale, ce qui peut donner lieu à la production de cette ſorte de tumeurs. Il eſt inconteſtablement reconnu qu'avant l'âge de puberté, & l'entier accroiſſement des enfans, leurs corps n'ont pas encore le dégré de ſolidité qu'ils acquierent dans la ſuite. D'ailleurs les fluides de toute eſpèce, ſi l'on en excepte la ſemence, ſont en plus grande quantité ; & cet excès eſt produit par la voracité des enfans, qui les porte à prendre beaucoup d'alimens ſans choix. De plus, les glandes étant formées par les replis & contours des arteres, veines & autres vaiſſeaux qui les conſtituent, & la force élaſtique des fibres, dans les enfans, étant moindre, la circulation y eſt plus retardée, & l'obſtruction plus aiſée. Les fluides n'étant pas repouſſés hors des lieux où il ne doivent pas ſéjourner, il doit arriver accumulation de liqueurs d'autant plus grande, que la réſiſtance des ſolides ſera moindre, & l'abord des fluides plus grand. C'eſt en général de cette maniere que ſe forment toutes les tumeurs du corps humain, ſoit qu'elles ſoient produites par l'arrêt d'une humeur ſeule

ſeule & ſimple, ou par le mélange de pluſieurs.

Nous avons dit que les parties ſolides des enfans n'ont pas encore acquis la force qui ne peut leur arriver que par ſucceſſion de temps, après le développement fait: mais, ſi cette foibleſſe expoſe les enfans à pluſieurs maladies, elle procure aux parties la flexibilité néceſſaire à leur accroiſſement. De même, dans cette ſurabondance de liquides, il y a une grande quantité de ſucs nourriciers, & cela étoit également néceſſaire pour le développement & l'accroiſſement des parties.

Mais, comme cette ſurabondance eſt produite en partie par la voracité des enfans qui prennent quantité d'alimens ſans choix, ce n'eſt pas une choſe ſurprenante, que la lymphe nourriciere ne ſoit pas toujours bien conditionnée; la bouche, l'eſtomac & les autres organes de la digeſtion, ne travaillent pas toujours le chyle avec exactitude; le ſang qui en réſulte eſt ſouvent fort viſqueux, & le ſuc nourricier ſe reſſent du vice du ſang.

Le plus prochain dérangement qui réſulte de la viſcoſité du chyle, ſe fait appercevoir dans les glandes du méſentère qui en ſont tuméfiées; & le dérangement qui procéde de la viſcoſité du ſuc nourricier s'apperçoit dans la tuméfaction des glandes, ſur-tout de celles qui, répandues à la ſuperficie du corps, ſont expoſées à l'impreſſion de l'air extérieur: ce qui eſt fort capable d'arrêter des ſucs viſqueux, très-propres, par cette diſpoſition, à la ſtagnation. Elle eſt même, pour ainſi dire, naturelle au ſang. Il eſt aiſé de ſe convaincre de ſa viſcoſité, en laiſſant refroidir, entre deux doigts, quelques gouttes de ce liquide qui vient de ſortir d'un vaiſſeau, même artériel.

Cette viſcoſité du ſang eſt néceſſaire dans tous les âges pour l'agglutination; elle l'eſt encore plus dans la jeuneſſe, par les raiſons déduites ci-deſſus. Elle eſt indiſpenſable dans le ſuc nourricier; néanmoins, ſi elle eſt exceſſive, les glandes en ſont bientôt obſtruées par la quantité qu'elles en reçoivent pour leur propre nutri-

tion, & pour leurs fonctions particulieres, telles que la filtration de certaines liqueurs, &c.

Si donc le ſuc nourricier eſt trop viſqueux, il ſéjournera dans le tiſſu de la glande; & par l'abord d'un nouveau ſuc de même qualité, il ſe fera un commencement d'obſtruction, une augmentation de volume dans les glandes, & un engorgement de la liqueur: & ſi ce que dit *Arbuthnot* (*a*) eſt vrai, qu'il entre dans l'eſtomac une livre de ſalive, quand on avale une livre de pain que l'on a mâché, à quelle groſſeur ne pourront pas parvenir les parotides, les maxillaires, &c. par l'affluence d'une liqueur ſi abondante?

L'indolence ſuit naturellement de ce que le ſuc qui forme le fond des Ecrouelles n'a de ſa nature, aucun mauvais caractere, & ne contient aucune qualité capable de cauſer dilacération ou picotement aux nerfs; d'ailleurs on ſait que les tumeurs qui ſe forment lentement, ce que nous appelons par congeſtion, ne ſont ordinairement point accompagnées de douleur: la raiſon en eſt que la tumeur venant par ſucceſſion de temps, les tuyaux nerveux ſont peu à peu preſſés, & le paſſage eſt interdit au fluide qui les traverſe, de même qu'il arrive dans la paralyſie.

Beaucoup d'enfans qui vivent en commun, ſont nourris d'alimens groſſiers, ſont vêtus mal proprement, ſe lavent & changent de linge rarement; delà le mauvais air qui les environne, & qui contribue beaucoup auſſi à fomenter ces cauſes. Le même raiſonnement peut être fait à l'égard des Eſpagnols, chez qui les Ecrouelles ſont endémiques; leur pareſſe, leur mal-propreté, leur indolence, leur maniere de ſe nourrir (on parle du peuple en général), leur climat: tout concourt à diſſiper les plus ſubtiles parties de la maſſe des liqueurs, & à n'y laiſſer que le plus groſſier & le plus viſqueux. A ces conſidérations, on doit en ajouter une autre ſur le mélange d'une liqueur, qui, vers l'âge de ſept ou huit ans,

(*a*) De la nature & du choix des alimens.

commence à se mêler avec le sang, comme récrément. C'est la semence, sur-tout dans le sexe masculin. Il est certain qu'à mesure que nous avançons en âge, & que les glandes qui servent à la filtration de cette liqueur grossissent & se fortifient, il s'en sépare une plus grande quantité; & cette liqueur ne s'évacuant point encore par les voies qui lui seront ouvertes dans la suite, est obligée de refluer dans la masse; peut-être y cause-t-elle quelque altération.

Quoi qu'il en soit de cette considération du mélange de la liqueur séminale, si l'on n'en peut rien conclure *à priori*, du moins on aura des phénomènes, qui mériteront quelque attention.

En effet, on voit souvent les Ecrouelles se terminer à l'âge de puberté, lorsque la semence a un libre cours par les voies que la nature lui a frayées, ou lorsqu'elle peut être ramassée comme en réserve dans les vésicules destinées à la contenir. *Quincy* remarque que l'acte vénérien diminue la quantité de l'humeur scrophuleuse. Les Ecrouelles attaquent principalement les glandes des émonctoires; & c'est dans ces parties, qu'à l'age de puberté, les poils croissent en même-temps que les tumeurs scrophuleuses diminuent, & s'évanouissent.

Quoique l'on ait en quelque façon, fixé l'âge de puberté pour les deux sexes, à quatorze ou quinze ans, on voit cependant que cette crise n'est entièrement terminée que vers la vingtième année. J'ai vu une Demoiselle affligée d'Ecrouelles dans les glandes maxillaires qu'on lui avoit ouvertes à l'âge de sept ou huit ans, sans avoir pu détruire la plus grande partie de leur grosseur & de leur dureté, parvenir peu à peu, depuis sa quinzième année jusqu'à la dix-huitième, à guérir entièrement, sans qu'il restât aucun vestige du mal, quoique les régles ne coulassent ni régulièrement, ni abondamment; ce qui pourroit faire penser qu'autre chose est aux filles l'âge de puberté, & le libre cours des menstrues. II. Observ.

Il ne ſera donc pas néceſſaire de donner pour cauſe des Ecrouelles, les ſels, les acides, les âcres, les humeurs mélancoliques, la pituite dégénérée, &c. La viſcoſité de la lymphe nourriciere, & le mélange de la liqueur ſéminale, conſtituent une cauſe plus vraiſemblable, & d'autant plus opiniâtre qu'elle eſt plus naturelle.

Mais doit-on admettre la ſucceſſion héréditaire de cette maladie ? Elle ne paroît pour l'ordinaire que vers la quatrième ou cinquième année; elle n'attaque pas tous les enfans d'une même famille; le nourriçon ne la communique point à ſa nourrice, ni la nourrice au nourriçon, comme la maladie vénérienne, qui, malgré cela, ne peut être regardée que comme acquiſe. Enfin les Ecrouelles ne commencent que lorſqu'on ſe nourrit d'alimens ſolides, &c.

La diminution & l'augmentation ſucceſſives que l'on voit arriver quelquefois aux glandes affectées d'Ecrouelles, ſe rendent plus ſenſibles aux parotides & aux maxillaires par l'abondance remarquée & reconnue de la liqueur ſalivale qui y abonde en plus grande ou en moindre quantité : mais le fond conſiſte en la lymphe nourriciere y ſtagnant par ſa viſcoſité.

Si l'on reconnoît que les ſcrophuleux ont le ſuc nourricier viſqueux, on doit auſſi reconnoître qu'il eſt chez eux fort abondant; ainſi les réparations ſe feront promptement, ils guériront bien vîte des opérations qu'on leur fera, ils jouiront dans les parties exemptes de ſcrophules,
III. OBSERV. de la plus parfaite ſanté. J'ai vu un jeune homme d'environ douze ans, fort ſcrophuleux, guérir en quatorze jours de l'amputation d'un bras. Par conſéquent, lorſqu'on verra que les Ecrouelles formeront des tumeurs douloureuſes, des ulcérations, des inflammations, &c. on en imputera la cauſe à quelque mélange de liqueur capable d'altérer la lymphe nourriciere, qui ſeule ne ſçauroit produire aucun ravage.

Eu égard à quelques rapports qu'on a cru appercevoir entre la maladie vénérienne & les Ecrouelles,

quelques-uns ont confondu ces deux maladies : mais outre qu'il eſt démontré que cette derniere eſt de toute ancienneté, & la premiere connue ſeulement depuis environ la fin du quinzième ſiècle, les ſymptômes de l'une ſont bien différens des ſymptômes de l'autre.

De l'erreur des cauſes, on a paſſé à celle du traitement ; mais inutilement a-t-on prétendu guérir les Ecrouelles par les mêmes voies que l'on guérit les maladies vénériennes : il arrive même fort rarement que les Ecrouelles guériſſent par le traitement fait à un ſujet attaqué de ces deux maladies tout à-la-fois. J'ai eu entre les mains une fille âgée d'environ vingt ans qui, dès l'âge de ſept ou huit ans, avoit des glandes ſcrophuleuſes au col, aux aiſſelles & aux deux avant-bras : cette maladie fut compliquée de la maladie vénérienne que cette fille contracta dès l'âge de quatorze ans, avant que ſes régles paruſſent. Par les frictions mercurielles, la maladie vénérienne fut entierement diſſipée, & les Ecrouelles n'ont commencé à céder qu'après l'adminiſtration du remède qu'on verra ci-après. IV. OBSERV.

Des diverſes cauſes d'Ecrouelles détaillées précédemment, & différemment combinées, ſuivant que ces diverſes cauſes agiront enſemble ou ſéparément, il en doit réſulter des différences infinies. Il ne ſera pas difficile à quelqu'un verſé dans l'art de guérir, de diſcerner les Ecrouelles d'avec l'éréſipéle, le phlegmon, l'œdème, &c. qui ont leurs ſignes caractériſtiques ; mais on doit reconnoître qu'il y a quelque reſſemblance, ſur-tout pour les cauſes, entre les tumeurs appellées enkiſtées, et les Ecrouelles ; entre cette derniere maladie & le *rachitis*, le goêtre, le *ſpina-ventoſa*, le skirre. La lymphe nourriciere ſimplement viſqueuſe, peut être regardée comme le germe de toutes ces maladies qui ne changent de manière d'être, que par le mélange ou l'addition de quelqu'autre matière, & par la partie du corps humain & de la glande qu'elles occupent. Différences & prognoſtic des Ecrouelles.

De cette addition ou mélange, dépendent les ſup-

purations fauſſes & bâtardes qui arrivent à ces ſortes de
V. OBSERV. tumeurs. J'ai trouvé à l'ouverture du cadavre d'un enfant de ſept ou huit ans, mort rachitique & ſcrophuleux, la tête du fémur droit, & toute la cavité de l'articulation infectées & rongées par l'effet d'une diſſolution putride du ſuc nourricier qui abordoit & ſe corrompoit aux environs de cette partie, ſans cauſer la moindre inflammation. Le méſentère étoit rempli de tumeurs ſcrophuleuſes, les vertèbres du col étoient contournées, & leurs cartilages rongés.

Les Ecrouelles ſont internes, ou externes. Les premieres attaquent principalement le méſentère, quelquefois elles forment des tubercules aux poumons, ſuivis d'oppreſſion, d'aſthme, de ſuppuration, de phthiſie: au cerveau, elles peuvent cauſer des épilepſies, des vertiges, des paralyſies, des apoplexies, &c.

Les externes ſont viſibles & ſenſibles; elles paroiſſent dans toutes les parties du corps humain, mais principalement dans les parties glanduleuſes, ſur-tout au col, aux aiſſelles, aux aînes, &c. elles diffèrent encore en figure, en dureté, en nombre, en ancienneté, &c.

La figure peut permettre ou défendre l'extirpation; la ſituation profonde exclut ou rend peu avantageuſe l'application des topiques; la dureté marque l'embarras dans le fond des glandes; le nombre des glandes affectées, ſon opiniâtreté, &c.

Certaines autres différences conſiſtent dans le mélange & la complication de quelqu'autre maladie ou virus, qui exige un traitement particulier & diſtinct. D'ailleurs les tumeurs ſcrophuleuſes ſont ouvertes, ou ne le ſont pas; le ſujet a atteint ou paſſé l'âge de puberté, ou n'y eſt pas encore parvenu: c'eſt ſur tous ces différens états que doit être réglé le traitement qui, pour être méthodique, doit rouler ſur deux intentions générales, remplies par les moyens qu'il faut employer intérieurement, & extérieurement. On voit rarement les Ecrouelles ſe borner à attaquer les parties internes; elles

ſont toujours accompagnées d'accidens extérieurs ; tel que le gonflement des glandes : il eſt donc néceſſaire d'étendre le traitement ſur l'intérieur & ſur l'extérieur.

Cure des Ecrouelles.

Pour y procéder avec ordre, & ſe conduire avec clarté, on ſe rappellera que les Ecrouelles étant cauſées principalement par les viſcoſités du chyle, du ſang, du ſuc nourricier, & par le changement arrivé dans l'organiſation de la partie affectée & tuméfiée, on viendra à bout de remédier à l'un & à l'autre de ces inconvéniens, ſi l'on trouve un remède, lequel pris intérieurement, puiſſe détruire la viſcoſité des ſucs dans leur propre ſource, & pénétrer juſqu'au foyer de la maladie, & ſi on emploie extérieurement un topique capable, en s'inſinuant ſans irritation, de déglutiner, de délayer & de réſoudre la lymphe viſqueuſe.

Je crois avoir trouvé un remède ſpécifique pour produire ces effets : mais la pratique, l'expérience, & le ſuccès, m'ont convaincu que l'effet du remède qu'il faut employer intérieurement, doit être ſoutenu par un régime exact dans lequel on évitera la pareſſe, la malpropreté, le froid exceſſif, les alimens groſſiers, &c. Ce ſpécifique conſiſte dans le bol ſuivant que l'on proportionne pour la doſe, à l'âge & à l'état des malades, avant ou après la puberté, les remèdes généraux ayant précédé.

Spécifique propoſé contre les Ecrouelles.

Prenez *du ſavon d'Alicante, depuis quinze grains, juſqu'à une dragme ; de la poudre d'éponge brûlée & calcinée, depuis dix grains juſqu'à demi dragme ; de la poudre des deux ſcrophulaires, depuis ſix grains juſqu'à un ſcrupule ; de la limaille d'acier, depuis ſix grains juſqu'à un ſcrupule : liez le tout avec ſuffiſante quantité de ſirop des cinq racines.*

Si ce remède manquoit d'activité, on pourroit y ajouter de la poudre de vipères : on doit d'ailleurs donner aux

malades pour boiſſon ordinaire, de l'eau ſeconde de chaux, ſe ſervant pour l'affuſion, d'eau de fontaine, autant qu'il eſt poſſible, dans laquelle on aura fait bouillir auparavant une pincée de ſommités de romarin.

Il faut éviter les trop fréquens purgatifs; il ſuffit de vider de loin en loin avec la manne & la confection hamech.

C'eſt par analogie que je me ſuis ſervi de ce remède, avec lequel j'ai guéri entièrement deux dames attaquées
VI. & VII. Obs. de skirre à la matrice. L'une eſt une religieuſe âgée d'environ quarante-quatre ans, que pluſieurs perſonnes de l'art & pluſieurs empiriques avoient déja traitée ſans ſuccès; & l'autre une dame âgée d'environ quarante ans, qui n'a jamais fait d'enfans. La religieuſe avoit ſon skirre depuis plus de quatre années. Les régles qui, à l'une & à l'autre malade, couloient rarememet & fort irrégulièrement, quelquefois trop abondamment, ſe ſont parfaitement rétablies.

Je fais donner le bol aux ſcrophuleux chaque jour, ou de deux jours l'un, obſervant de leur faire avaler par-deſſus, une taſſe d'infuſion de romarin.

A l'égard des moyens que j'emploie extérieurement, ſi la tumeur eſt ouverte, ils ſont différens de ceux qu'il faut employer lorſqu'elle eſt ſans ſolution de continuité. Dans ce dernier cas, j'applique une pommade ou liniment, compoſé de ſavon ordinaire, diſſous dans de l'eau de chaux première, & je fais tenir la partie extrêmement chaude, ſoit par l'application d'un ſachet de ſon renouvelé ſouvent, ſoit par une compreſſe de flanelle d'Angleterre. Si au contraire la tumeur eſt ouverte, je fais fomenter pluſieurs fois dans la journée, & appliquer chaudement une compreſſe trempée dans une diſſolution liquide de ſavon, dans laquelle je fais jeter des cendres chaudes & neuves de ſarment.

On ſera étonné du ſuccès que l'on aura par cette leſſive qui n'irrite jamais, ni ne cauſe aucune inflam-
VIII. Obsery. mation. J'ai traité une jeune demoiſelle ſcrophuleuſe, âgée

âgée d'environ dix ans, qui me fut amenée d'une petite Ville voiſine de la nôtre, avec une main reſſemblante à celle que l'on trouve dépeinte dans *M. A. Severin*, page 374e, *de Pœdarthrocace ;* avec cette différence, que les doigts de ma malade étoient, de même que la main, tuméfiés à l'excès. Par le moyen de ma leſſive, je ſuis parvenu à en diminuer plus des deux tiers. On lui avoit fait une ouverture dans la paume de la main, qui s'eſt cicatriſée, ainſi que deux autres qui ſe ſont faites au-deſſus. A cette obſervation, j'en ajoute une autre, d'un jeune homme âgé d'environ quinze ans, peu formé pour ſon âge, qui avoit une tumeur ſcrophuleuſe ouverte ſous le jarret, de laquelle il a été guéri en très-peu de tems par le même remède. OBSERV. IX.

Quant à l'extirpation que pluſieurs Auteurs conſeillent, on ne ſauroit y apporter trop d'attention. L'expérience a ſouvent fait voir que la maladie ne conſiſtoit pas en la ſeule glande engorgée que l'on extirpoit; & la reproduction ſubite d'autres ſymptômes de ſcrophules a rendu l'opération infructueuſe. D'ailleurs, il faut faire réflexion ſcrupuleuſement aux vaiſſeaux principaux, dont la ſituation eſt quelquefois voiſine des glandes ſcrophuleuſes, & à la figure de ces glandes, parce que l'extirpation eſt délicate.

On demande préſentement s'il convient d'ouvrir les tumeurs ſcrophuleuſes, lorſque la matière paroît être amaſſée en un foyer, & prête à percer les tégumens. Je crois que le plus ſûr moyen eſt de la laiſſer agir elle-même, par pluſieurs raiſons. 1°. C'eſt qu'il eſt ſouvent arrivé que la réſolution s'en eſt faite, malgré les apparences d'ouverture prochaine. 2°. C'eſt que ſi la tumeur eſt au viſage, ou au cou, ou à quelqu'autre partie à découvert, on attribue toujours la difformité de la cicatrice, à l'impéritie ou à la précipitation du Chirurgien. 3°. C'eſt qu'eu égard au traitement on ne gagne rien, étant obligé d'en uſer à peu près comme ſi la tumeur n'étoit point ouverte. 4°. C'eſt que l'on

peut ouvrir avant l'entière maturation des matières.

On ſera peut-être ſurpris du peu de remèdes que je propoſe : le mauvais ſuccès de ceux qui ont été mis en uſage juſqu'ici, tant par les Anciens que par les Modernes, m'a paru autoriſer cette réforme, étant aſſuré d'ailleurs par les cures que j'ai faites, qu'avec le peu qui a été preſcrit, on viendra à bout de vaincre une maladie que certains ont cru avoir guérie, lorſque la nature ſeule avoit opéré la guériſon à l'âge critique, & que les autres ont regardée comme honteuſe, incurable, épidémique, héréditaire, &c.

Cure préſervative des Ecrouelles.

Le meilleur moyen de la prévenir, conſiſte à tenir les jeunes gens qui vivent en commun, vêtus proprement, les faiſant laver ſouvent, & changer de linge. Il faut en hiver allumer des poëles dans les lieux qu'ils habitent, les nourrir avec des alimens les moins groſſiers & les moins peſans que faire ſe pourra, obſervant de leur donner de tems en tems un bol de ſavon d'Alicante, ou d'autre ſavon, & pour boiſſon, de l'eau de chaux ſeconde; mettre dans leur pain de la poudre de romarin, d'anis, de ſafran, de fenouil, &c.; dans le beau tems, renouveller ſouvent l'air des lieux où ils ſont renfermés, leur faire prendre un exercice modéré & journalier, les occuper aſſidument au travail de corps, pour éviter la pareſſe.

DISSERTATION
SUR LES
ECROUELLES,

Où l'on tâche de déterminer le caractère des Tumeurs ſcrophuleuſes, leurs eſpèces, leurs ſignes, & leur cure.

SUIVANT L'INTENTION
DE L'ACADÉMIE ROYALE
DE CHIRURGIE.

Par M. BORDEU.

L'ACADÉMIE a ſans doute jugé, en propoſant un Problême ſur les Ecrouelles, que tout ce qui ſe trouve dans les Auteurs au ſujet de cette maladie, ne ſauroit ſuffire, lorſqu'on veut procéder avec connoiſſance de cauſe, & d'une manière avantageuſe pour les malades.

Il paroît qu'il n'eſt rien de plus juſte qu'un pareil jugement : & l'on ne peut voir en effet, ſans un étonnement ſingulier, combien les Auteurs s'accordent peu ſur cette matière.

Il y en a qui ſe fixent ſur le cours de la lune, pour traiter les Ecrouelles ; d'autres veulent les guérir en faiſant boire le malade dans un crâne enterré trois fois ; ou bien en lui faiſant porter de la racine d'aigremoine

ou de verveine, pendue au cou; d'autres enfin, en lui faisant toucher les parties malades par le septième mâle, comme on le trouve dans bien des Auteurs qui ne sont pas même des plus anciens; tels qu'un *Gruelingius*, un *Mizault*, & *Allen* lui-même.

Ces prétentions étonnantes ne sont que le résultat du peu de connoissance que l'on a de la maladie; elles sont une suite de l'ignorance que la superstition accompagne toujours de près: l'on sait combien celle-ci s'est glissée dans le traitement des Ecrouelles.

Il est vrai qu'il y a des Médecins qui se sont formé un plan sur cette maladie; *Galien* & son Ecole, *Rondelet*, *Baillou*, *Hecquet* & bien d'autres, ont proposé des traitemens méthodiques, qui indiquent, au moins, que ces grands hommes se mettoient au-dessus des erreurs populaires, sans se livrer au pur Empirisme.

Il est vrai encore qu'il s'est trouvé de ces génies singuliers qui n'ont pas fait de façon de s'opposer aux idées ordinaires. *Potier* a avancé en propres termes, *qu'il ne sauroit approuver ce que les Médecins disent de la cause & de la génération des Ecrouelles : on attribue*, dit-il, *leur origine à un certain mélange de pituite ; mais ce n'est rien dire*, ajoute-t-il. *Baillou* rioit de ceux qui *promettent merveilles* au sujet des Ecrouelles, & il dit que *ce mal se moque d'eux*. *Lommius* prétend que *strumæ omnes magno negotio tolluntur ;* & *Rhases* n'avoit pu s'empêcher de s'écrier avant eux tous, que *ceux qui ont des Ecrouelles, ne vivent pas en assurance.* Qui ne sait que cette maladie passe communément pour l'*opprobre de la Chirurgie ?*

Mais quels que soient les embarras que les différentes opinions, & les bévues mêmes des Auteurs font naître, il ne faut pas se rebuter pour cela; le Pyrrhonisme seroit encore plus à craindre, que l'attachement servile à une méthode particuliere.

Pourquoi douterions-nous de la sincérité de bien des hommes respectables qui ont travaillé sur cette matiere?

Pourquoi ne pas s'en rapporter à *Ruland*, qui assure avoir guéri des Ecrouelles avec son baume & son huile de soufre; ainsi qu'à *Lotichius*, qui en a guéri par le secours des ventouses, des pilules céphaliques, & des emplâtres; de même qu'à *Tragus*, qui en a guéri aussi par la ligature? Pourquoi ne pas compter sur ce que *Chauliac*, *Fuschius*, *Fumanellus*, *Baillou*, *Etmuller*, & plusieurs autres, assurent sur l'utilité des purgatifs réitérés dans cette maladie? Il est des assertions de certains Auteurs qui font, pour ainsi dire, une sorte de loi.

On est même obligé de s'en rapporter jusqu'à un certain point, à quelques observations particulieres; ainsi on peut assurer que *Pline*, ou ceux qu'il copioit, avoient quelque raison pour avancer que l'os de la queue de la raie, est bon pour les Ecrouelles; de même qu'*Oribaze* qui recommande la chaux vive avec le miel; *Panarole* qui fait grand cas des feuilles d'aloès, pilées & appliquées sur la partie; *Gumanus*, qui vante les feuilles de pêcher; enfin, *Fuller*, qui met la décoction des feuilles de tussilage, au rang des spécifiques pour les Ecrouelles.

Ces observations ne doivent pas servir de regle générale, sans doute; mais elles peuvent trouver leur application dans un système complet, tel que celui qu'on veut tâcher de trouver.

Cette découverte seroit toute faite, si on pouvoit s'en rapporter à de certaines gens que rien n'arrête, & qui avancent simplement & avec beaucoup de confiance, comme *Dionis*, *qu'on guérit les Ecrouelles par un bon régime de vie, & par les remedes tant généraux que particuliers, comme la panacée, une opiate fondante, & l'application de l'emplâtre de Vigo.*

S'il ne falloit que suivre cette méthode, le traitement seroit aisé; mais il faut peu compter sur de pareilles promesses, & sur ces regles générales; on l'éprouve lorsqu'on en vient à leur application.

L'Académie l'a très-bien ſenti, & ſes doutes marquent aſſez ſur quel pied il faut prendre certaines propoſitions haſardées, qui n'en impoſent qu'à ceux qui n'ont aucune ſorte d'expérience.

Il s'agit de profiter des lumières de ceux qui nous ont précédés, & même de leurs fautes, s'il ſe peut. Il eſt important de joindre nos propres obſervations aux leurs; c'eſt le moyen de remplir les vues de l'Académie.

Ainſi, mettant à part toutes les ridicules hiſtoires que l'ignorance a répandues ſur le traitement des Ecrouelles, & qui ſont marquées au coin de la ſuperſtition; profitant des opinions des Médecins ſyſtématiques, autant que des reproches que les plus ſéveres Praticiens leur ont faits; & enfin, rappellant les remarques précieuſes des ſages Obſervateurs, ſans montrer trop de confiance pour ceux qui paſſent légérement ſur les matieres, nous tâcherons d'éclaircir une queſtion auſſi embrouillée par elle-même, que par tout ce qu'on en a dit.

Notre plan eſt ſimple, il eſt pris dans la Nature; il ſe réduit à un enchaînement de *Faits* & *Obſervations*, qu'on éclaircira les unes par les autres, en les liant autant qu'il ſe pourra; de façon que les diſcuſſions purement théoriques ſoient la moindre partie de l'Ouvrage.

PREMIER FAIT.

On regarde ordinairement comme écrouelleux, ceux qui ſont ſujets à des fluxions aux yeux, à des maux aux oreilles, qui ont la lèvre ſupérieure gonflée, le nez morveux, rouge & douloureux, les joues élargies, les glandes du cou gorgées, & toutes les autres plus ou moins tuméfiées, le ventre bouffi, & les extrémités amaigries, les os recourbés.

Tous ces ſymptômes venant à ſe développer, les glandes du cou ſuppurent, les yeux deviennent chaſſieux & s'éraillent, les levres ſe gercent, les extrémités

des os groſſiſſent; il ſe forme des ulceres aux articulations & ailleurs; la toux & la fievre ſe mettent de la partie; la maigreur, le maraſme, & le dévoiement, précedent la mort de ceux qui ſuccombent.

Ceux qui réſiſtent, reſtent avec des glandes gorgées au cou, ſous les aiſſelles & aux aînes, avec des ulceres & des caries aux os, avec des toux, des fievres paſſageres, des indigeſtions plus ou moins fréquentes, & des tumeurs aux viſceres du bas-ventre.

Il y a des filles qui guériſſent de toutes leurs infirmités, lorſque leurs regles paroiſſent; comme des garçons qui deviennent ſujets à quelque évacuation naturelle.

Il y a auſſi des ſujets dans leſquels tous les mauvais ſymptômes ſe diſſipent d'eux-mêmes, ſans nulle ſorte de criſe ou d'évacuation évidente.

Ces accidens arrivent à tout âge, aux enfans à la mamelle, ou lorſqu'ils vivent d'alimens ſolides, & ſoit qu'ils ſoient nés de parens reconnus écrouelleux, des gens du peuple ou des nobles, malades ou ſains, ſoit qu'on les tienne avec ſoin, ou qu'on les néglige dans le régime.

Les adultes y ſont auſſi ſujets, mais beaucoup moins que les enfans; les habitans des Villes, comme ceux des villages, ſur-tout ceux qui habitent des lieux marécageux, les montagnes & les bords des rivieres; ceux qui ſe nourriſſent mal.

Telle eſt en racourci l'hiſtoire des Ecrouelles; ceux qui auront quelque expérience, reconnoîtront cette maladie à ce tableau; la plupart des auteurs qui en ont fait mention, l'ont décrite à peu près de cette façon.

Mais tous les ſymptômes dont il eſt queſtion, ne ſe trouvent pas toujours à la fois, dans le même ſujet; les uns ſont plus évidens que les autres, ſuivant la différence des tempéramens. Les tumeurs aux glandes du cou, d'où la maladie a tiré ſa dénomination, ſont des ſignes des plus ordinaires; bien des gens paroiſſent s'arrêter à ceux-ci, & ſemblent croire qu'ils caractériſent uniquement

la maladie : on verra dans la ſuite le fondement de cette opinion.

Nous n'avons beſoin pour le préſent, que de faire quelques réflexions ſur la deſcription que nous venons de donner : elle vaut mieux, ce ſemble, que toutes ſortes de définitions ; elle nous dirigera dans nos recherches ſur cette maladie bizarre & ſinguliere.

Le premier pas qu'il y ait à faire eſt de tâcher de connoître, autant qu'il ſe pourra, les cauſes de tous les ſymptômes des Écrouelles, & de bien ſuivre les changemens dans leſquels paſſent les parties affectées ; c'eſt le moyen le plus aſſuré pour en venir à l'établiſſement d'une curation méthodique & heureuſe.

Les cauſes des Ecrouelles.

Ne nous aheurtons pas à courir après les premieres cauſes, que nous ne connoîtrons vraiſemblablement jamais ; bornons-nous à découvrir, par l'analogie, des rapports utiles à ceux qui ont l'eſprit de l'art.

Il eſt dit dans notre *premier Fait*, que les enfans ſont plus ſujets aux Ecrouelles, qui ſe montrent principalement à la tête, que les adultes ; l'expérience journaliere confirme cette vérité, que *Lommius* a apperçue ; car il dit avec bien des auteurs, que *ſtrumæ maximè pueris accidunt.*

Il ſuit de cette remarque, que l'état des liqueurs & des ſolides dans les enfans, eſt plus ſuſceptible des diſpoſitions écrouelleuſes, quelles qu'elles ſoient, que dans les adultes ; & que nous ſerons en droit d'avancer, que les adultes qui ſont attaqués des Ecrouelles, ont plus de rapport avec le tempérament des enfans, que ceux qui ne ſont pas ſujets à cette infirmité.

Mais quel eſt cet état particulier à la jeuneſſe ? en quoi conſiſte-t-il ? N'entrons pas dans des détails inutiles ; laiſſons parler la nature, & ceux qui l'ont étudiée avec ſoin.

SECOND FAIT.

Stahl a fort bien remarqué, après quelques Anciens, que les humeurs ſe portent en plus grande abondance, & avec beaucoup plus de force vers la tête pendant l'enfance, que pendant l'âge viril; le développement de l'embryon, que *Malpighi* a vu commencer par la tête, eſt une ſuite de cette tendance des liqueurs vers les parties ſupérieures.

Il ne faut donc pas être ſurpris que les enfans ſoient ſujets à des maux à la tête, au viſage, au cou, puiſque le torrent du ſang y dirige la plus grande partie des ſucs excrémentitiels, & doit naturellement y faire des ravages. Ce torrent diminue avec l'âge, il change de direction; ces changemens fourniſſent la raiſon que nous cherchions: il n'eſt pas queſtion de ſavoir comment ils ſe font, & quel eſt leur uſage; il ſuffit qu'ils apprennent, pourquoi les glandes du cou des enfans s'engorgent plus aiſément que celles des adultes.

L'application de cette obſervation qu'on fera dans la ſuite, juſtifiera ſa juſteſſe; elle indique, en général, outre ce que nous venons d'en conclure, que les Écrouelles ſont de ces maladies qui ſuivent quelquefois les mouvemens des humeurs.

Il y a encore dans les enfans d'autres diſpoſitions particulieres, qui les rendent plus ſujets aux tumeurs des glandes, qui ſont un des principaux ſymptômes des Écrouelles; (1. *Fait.*) les ſolides & les liqueurs ſemblent concourir à favoriſer la formation de ces ſortes de tumeurs: il convient d'examiner cette vérité, & de la mettre dans un plus grand jour.

TROISIEME FAIT.

Toutes les parties de l'embryon paroiſſent être des portions de pâte, de pulpe ou de bave, dans leſquelles

il eſt impoſſible de diſtinguer des vaiſſeaux ; la ſtructure organique ſe développe avec l'âge plus tôt ou plus tard, ſuivant l'uſage des parties ; les glandes ſont celles dans leſquelles ce développement ſe fait le plus lentement ; elles reſtent long-tems mollaſſes & paroiſſent ſans reſſort.

Tout le monde convient de la vérité de cette obſervation. Les *Malpighiens* & les *Ruiſchiens* y trouvent leur compte ; ceux qui auroient une autre opinion ſur la ſtructure des parties, ſeroient tout auſſi peu embarraſſés. Il y a des moyens de retourner les obſervations, ſuivant le ſyſtême qu'on embraſſe.

Il paroît qu'en donnant à ceux de *Malpighi* & de *Ruiſch*, l'étendue qui leur convient, & en les mariant, ſi l'on veut, l'un avec l'autre, on peut encore aller plus loin, & prendre chaque partie de l'embryon ſur le pied d'une portion de ſubſtance pâteuſe, qui ſe change enſuite en tiſſu cellulaire, & qui ſoutient les vaiſſeaux, ou les veſſicules qui germent dans ſon intérieur.

Ce ne ſera ici, s'il le faut, qu'une façon d'énoncer ce que l'on apperçoit au premier coup d'œil : qu'un petit corps qui doit être muſcle, ou glande un jour, ſoit dans l'embryon un morceau de pâte nourriciere, comme nous le penſons ; une eſpece de matrice propre à donner aux nerfs & aux vaiſſeaux la tournure qui leur convient ; une portion de tiſſu cellulaire ; ou bien enfin, une grape de veſſicules, ou un peloton de vaiſſeaux & de houpes nerveuſes, peu importe pour ce que nous examinons ; encore une fois, chacun pourra s'en tenir à l'opinion qui lui paroîtra la plus vraiſemblable.

Il eſt toujours évident que le mouvement eſt très-lent dans un corps auſſi peu élaſtique que les rudimens de la glande, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi ; celle-ci même formée, reſte mollaſſe, pulpeuſe, & ſujette aux effets des mouvemens ſpontanés, que les humeurs peuvent prendre d'elles-mêmes dans ſa cavité ; la circulation s'y fait avec plus de lenteur que par-tout ail-

leurs ; les liqueurs y ſont ſans action, elles paroiſſent preſque paſſives, & elles ont beſoin d'être excitées ou dégourdies.

Nous avouerons aux *Mécaniciens*, que les vibrations, & les oſcillations des ſolides entrent pour beaucoup dans le mouvement qui fait l'accroiſſement des glandes & leur nutrition ; mais nous croyons avec les *Chimiſtes*, que les humeurs elles-mêmes ont une ſorte de jeu par lequel elles deviennent plus égales, plus liantes, & plus actives ; ce jeu ſe réduit vraiſemblablement à un mélange des parties entre elles, & avec les ſucs, que les vaiſſeaux ſanguins apportent ; ces unions vivifient les humeurs qui croupiroient ſans cela.

Toutes les parties, & notamment les glandes, ſont donc dans les jeunes ſujets, beaucoup moins élaſtiques que dans les adultes ; on peut même conclure, ce ſemble, de ce que nous venons d'expoſer, que l'action des glandes eſt moindre chez les enfans, par rapport à toutes les parties, que dans les adultes ; en effet, il ne peut y avoir preſque aucun rapport entre l'action des parties organiques déja formées dans l'enfant, & celle des glandes qui ne ſont qu'une eſpece de pâte qui n'a preſque aucun reſſort : les glandes des adultes ont leur action particuliere, qui contrebalance, à certains égards, celle des autres parties : ces glandes réſiſtent par leur reſſort, celles des jeunes ſujets n'en ont point, & ne réſiſtent que par leur inertie ; allons plus loin encore.

QUATRIEME FAIT.

La comparaiſon des humeurs des adultes, & de celles des enfans, prouve que celles-ci ſont moins élaſtiques, moins vives, & plus glaireuſes : le poids reſpectif de ces liqueurs, la différence de leur ténacité, & les changemens par où elles paſſent, lorſqu'on les expoſe à l'air libre, démontrent ce que nous avançons ; les humeurs des enfans auroient trop peu de reſſort pour les adultes,

& celles des adultes seroient trop lourdes, trop massives & trop fortes pour les enfans.

Supposons que la partie rouge du sang soit le résultat de l'union des parties mucilagineuses, & séreuses, jointes par un *gluten* phlogistique; il paroît qu'il y a plus de ce ciment phlogistique dans le sang des adultes, que dans celui des enfans; le sang des premiers est plus intimement uni, ses parties sont plus rapprochées, elles sont mieux liées, & elles s'opposent davantage à la désunion à laquelle le sang des enfans est plus sujet.

Supposons encore que la bile soit un récrément, dont les parties sont essentielles, pour donner aux humeurs la tournure qui leur convient : celles des adultes sont plus bilieuses que celles des enfans, elles ont aussi communément plus de penchant à tomber dans les changemens que souffre la bile, tandis que les autres se laissent beaucoup plus aller aux mouvemens spontanés auxquels le suc bilieux peut résister.

Bien des gens trouveront peut-être à redire aux suppositions que nous faisons ici; mais qu'on les réduise à leur juste valeur : nous ne les donnons que comme un moyen d'expliquer un fait qu'on ne sauroit désavouer, c'est que les liqueurs des jeunes sujets ont plus de penchant à devenir acides, que celles des adultes.

CINQUIEME FAIT.

Il en est des liqueurs comme des parties solides elles-mêmes; chacun peut éprouver que celles-ci, sur-tout les glandes, les ligamens & les extrémités des os, fourniſſent dans les jeunes animaux un suc gélatineux qui devient beaucoup plutôt acide, que celui que fourniſſent les vieux; l'acide est moins masqué dans les parties des jeunes animaux, il s'y démontre davantage & plutôt.

On est donc en droit d'avancer que les glandes, les os & les tendons des enfans livrés à eux-mêmes, & arrosés d'une liqueur qui ne s'oppose pas directement

aux mouvemens ſpontanés dont ils ſont ſuſceptibles, permettent le développement d'un acide plus ou moins rapproché, qui peut aiſément faire beaucoup de ravages.

Or, c'eſt préciſément dans cette diſpoſition des parties, que conſiſte, à notre avis, l'état écrouelleux.

Tout ce que nous avons dit juſqu'ici, & dont chacun peut faire les applications convenables, fournit au moins des préſomptions, qui favoriſent une opinion que nous ne donnons pas pour nouvelle, & qu'on pourra trouver dans différens Auteurs : ce que nous dirons encore, l'établira plus évidemment, & nous mettra à même de la développer de plus en plus.

En effet, on convient (1. *Fait.*) que les gens qui habitent les bords des rivieres & les montagnes, & qui ſe nourriſſent de mauvais alimens, ſont plus ſujets aux écrouelles, que tous les autres; il n'eſt point d'Auteur qui n'ait fait cette obſervation. *Dionis* a remarqué de plus, que *de cent écrouelleux qui ſe préſentent, les trois quarts ſont payſans;* ce qui eſt plus vrai en France, que dans d'autres pays. Il eſt pourtant aſſuré que, quoique les habitans des villes ſoient ſujets à cette maladie, elle doit être regardée comme appartenant plus particuliérement aux gens de la campagne, ſur-tout aux montagnards.

Or, l'*Eau*, l'*Air* & les *Alimens* des montagnes, concourent à diſpoſer la machine aux écrouelles, & à leurs ſuites; elles favoriſent l'état des humeurs & des ſolides, dont nous parlions plus haut.

SIXIEME FAIT.

L'Eau.

Hippocrate a avancé que les eaux de neige & de glace ſont toutes très-mauvaiſes, parce qu'une eau qui a été gelée, ne recouvre jamais ſa premiere qualité; *elle perd*, ajoute-t-il, *en ſe glaçant, ce qu'elle a de plus clair, de plus léger, & de plus doux.*

Quoi qu'il en ſoit, les eaux de tous les torrens qui ſe trouvent dans les montagnes, viennent de certains réſervoirs toujours pleins de neige & de glace; elles ſont crues, dures, & froides, chacun l'éprouve en les buvant; & il eſt aiſé d'appercevoir que les gens qui en boivent habituellement ne ſont pas bien ſains.

Il faut avouer que, comme le dit Heiſter, *on ignore la maniere dont cet élément opere pour cauſer des maladies* (telles que les Écrouelles,) *quoiqu'on ait avancé un grand nombre d'opinions ſpécieuſes ſur ce ſujet ;* ce n'eſt pourtant pas à dire, qu'on ne puiſſe trouver quelques raiſons d'un fait auſſi évident; il paroît même que quelques corollaires tirés de certaines obſervations avérées, ſuffiſent pour éclaircir cette matiere.

Les eaux des montagnes ne prennent pas bien le ſavon, elles ne blanchiſſent pas le linge comme il faut, elles ſont plus rudes au tact que toutes les autres; elles ne cuiſent pas bien la viande, & les légumes; elles les durciſſent, au lieu de leur donner cette molleſſe égale qui convient ; elles ne font jamais du pain parfait.

N'en voilà-t-il pas plus qu'il n'en faut, pour faire préſumer qu'elles font ſur la digeſtion à peu près les mêmes effets? Elles ſe lient mal avec les parties qui doivent former le chyle ; elles ne ſe marient pas avec les ſels & les huiles du ſuc nourricier, & celui-ci devient par-là moins liant & moins coulant.

D'ailleurs, l'eau des torrens des montagnes, n'eſt pas égale à toutes les heures du jour; nous en connoiſſons pluſieurs, dont l'eau n'eſt pas la même le matin, à midi, & le ſoir : ces variations journalieres dépendent de l'action du ſoleil qui fond plus ou moins les neiges, & des pluies, & des orages qui arrivent ſur les montagnes. Quelles révolutions ſingulieres ne doit pas exciter une pareille eau! *Hippocrate* l'a dit, *il eſt impoſſible qu'une eau ſoit en tout ſemblable à une autre eau ; les hommes qui boivent de toutes ſortes d'eaux, ſont ſujets à bien des maladies.* Les habitans des montagnes ſont évidemment dans ce cas.

C'eſt à deſſein, que nous ne diſons rien du poids des différentes eaux ; on avance communément, que les plus légeres ſont les meilleures ; nous avons pourtant obſervé que celles des montagnes ſont quelquefois plus légeres que celles qui jailliſſent dans les vallées : cependant il y a une grande différence pour leur bonté ; celle-ci dépend peut-être d'une certaine terre, ou des ſels avec leſquels l'eau ſe joint ; la plus pure, celle qui approche le plus de l'état élémentaire, eſt trop vive, trop ténue, trop dure.

Mais arrêtons-nous aux expériences dont nous venons de parler ; elles indiquent que les humeurs de ceux qui boivent de l'eau de neige, & des torrens, n'ont pas la lubricité, la douceur & l'égalité convenables.

L'Air. Les éloges qu'on fait de l'air des montagnes, peuvent en impoſer ; les obſervations mêmes ſur leſquelles on fonde ces éloges, ſont ſouvent ſuſpectes ; les *Citadins* habitués à l'air impur des grandes villes, ſe trouvent quelquefois à merveille de l'air des montagnes ; mais il agit alors, comme une ſorte de médicament ; il eſt queſtion de connoître les impreſſions qu'il fait ſur ceux qui le reſpirent continuellement.

Quels effets ſinguliers ne doit-il pas produire ? il change de conſtitution pluſieurs fois dans le jour ; ici, il eſt toujours ombrageux & froid ; là il s'échauffe prodigieuſement pendant les fortes chaleurs, & devient tout d'un coup extrêmement frais, dès que le ſoleil diſparoît. Il y a des vallées où il reſte des mois entiers, chargé de brouillards épais ; il y en a où le ſoleil ne paroît preſque point. Enfin, celui du pied des montagnes eſt ſouvent marécageux ; & celui du ſommet n'eſt reſpiré que difficilement, vu ſa légéreté.

Qui ne voit que toutes ces variations doivent néceſſairement porter ſur la tranſpiration, & la rendre fort imparfaite ?

D'ailleurs, il ſemble qu'on peut conſidérer l'air comme l'eau ; celle-ci trop pure, trop élémentaire, porte ſur

le tempérament, comme nous le disions ci-dessus; il faut de même, peut-être, que l'air soit chargé de certains miasmes qui *masquent* son ressort, & qui l'adoucissent, afin qu'il soit moins vif, & moins nuisible.

S'il est vrai que de certaines exhalaisons dont l'air se charge, sont comme autant de *mephitis* pernicieuses aux animaux & aux végétaux eux-mêmes; ne peut-on pas avancer aussi que les exhalaisons douces & nouvelles des animaux & des végétaux, rendent l'air plus analogue à la poitrine, & aux autres parties? Après tout, il semble que la nature ait craint de les exposer à l'air le plus pur; la transpiration qui sort du poumon, celle qui entoure tout le corps des animaux, charge l'air de certaines parties qui l'adoucissent, & qui le rendent plus propre à l'animal qui va le respirer; ces préparations sont une espece de digestion à laquelle l'air doit se prêter, & à laquelle un air *vierge*, comme celui des montagnes, résiste peut-être trop.

Il n'y a qu'à faire attention à ce qui se passe dans les jeunes animaux, pour convenir de ce que nous avançons. Tous leurs sens ont été munis de certaines forces qui s'opposent à l'effort des corps qui les environnent; l'organe de la vue, celui de l'ouie & la peau elle-même, ne s'accoutument que peu à peu à leurs fonctions; le poumon a pour se préserver des impressions de l'air, une grande quantité de transpiration; & c'est dans cette transpiration qui fomente une chaleur convenable que les animaux déja formés vivent, & que les jeunes grandissent. Prenez garde à la nature de l'air que ceux-ci respirent dans leurs nids, dans des grottes, sous la terre, où l'air ne se renouvelle qu'imperceptiblement, tout comme dans un bercail. Enfin, voyez comme les Bouchers & les Cuisiniers engraissent & deviennent vigoureux, dans une atmosphère que bien des gens craindroient.

Ces exemples, & bien d'autres que nous pourrions rapporter, prouvent que le froid, les vents & l'air subtil des montagnes, détruisent l'atmosphère animale, s'il

est

eſt permis de parler ainſi ; ils mettent la peau à nud, ils l'irritent trop bruſquement, & conſéquemment ils la dérangent dans ſes fonctions.

On ne nous accuſera pas ſans doute d'ignorer combien il eſt ſouvent important de renouveler l'air trop chargé d'exhalaiſons pernicieuſes, mais il y a un milieu raiſonnable en toutes choſes ; & encore une fois l'air des montagnes ne nous paroît pas auſſi utile pour ceux qui en uſent habituellement, qu'il eſt agréable à ceux qui ne le reſpirent que pendant les belles ſaiſons.

L'acide qu'il contient eſt moins *maſqué*, & peut-être plus abondant qu'il ne l'eſt dans les plaines ; ce qui ſe prouve, ſoit par la grande quantité qu'on peut en ramaſſer, en renouvelant ſur une montagne l'expérience de *Stahl*, avec la diſſolution de ſel de tartre, ſoit en ne faiſant qu'une légere attention aux vives couleurs des fleurs des montagnes, & l'efficacité & la quantité des ſels que les plantes y contiennent auſſi-bien qu'à celui qu'on trouve en cryſtaux, ſur la ſurface de la plûpart des rochers. On ſait que tous ces phénomenes dépendent de la préſence d'un acide qui doit néceſſairement déranger la nature des humeurs des montagnards.

Rappelons, pour preuve ultérieure, les impreſſions que font la chaleur & le froid ſur les montagnes ; on peut avancer qu'elles ne ſont pas préciſément les mêmes qu'on ſent dans les villes, ou dans les plaines : le froid eſt ſec, vif & pénétrant ſur la montagne ; c'eſt de lui qu'il convient de dire, *Penetrabile frigus adurit*, & la chaleur y eſt toujours mêlée d'une ſorte de fraîcheur importune à bien des gens ; oui, quelque chaud qu'il faſſe au ſoleil ſur une montagne, on ſent ſa peau picotée par un air vif, qui irrite en rafraîchiſſant ; on ſent en même tems le froid & le chaud ; on eſt dans un état pareil à celui où l'on ſe trouve lorſqu'on a paſſé deux ou trois nuits, & que l'on tâche de s'échauffer au ſoleil, ou devant un bon feu ; la peau eſt dans un reſſerrement ſingulier, qui démontre ſa gêne.

Ainſi, ſans parler des effets de la gravité, & de l'élaſticité de l'air des montagnes, ni des vapeurs & des exhalaiſons dont il s'y charge; nous nous en tenons à des obſervations que tout le monde peut faire. Elles prouvent que l'inconſtance de cet air le rend moins précieux, moins ſalutaire qu'on le croit communément. Nous parlerons plus ſpécialement un peu plus bas, de la modification que nous croyons qu'il donne aux liqueurs & aux ſolides.

Les Alimens. Le lait, le petit-lait, le fromage & les farineux, ſont la nourriture ordinaire des montagnards. Ils combinent différemment ces ſortes de mets, pour en faire des bouillies, de la pâte & du pain; ce qu'il eſt eſſentiel de remarquer, c'eſt qu'ils font aux Pyrenées avec le *Mays*, qui eſt leur bled le plus ordinaire, beaucoup de pain ſans levain; ils font cuire la farine dans l'eau ou le lait; ils en forment une pâte qu'ils font griller ſous la cendre; tous ces mélanges n'ont pas été préparés par la fermentation; qui ne voit combien ils doivent être de difficile digeſtion? Ils forment une ſorte de colle, ou de glue, dont l'eſtomac ne peut ſe défaire qu'avec beaucoup de peine; le chyle qui en réſulte eſt viſqueux, & lent, & il porte avec lui tous les principes de la fermentation; il a beaucoup plus de penchant à s'aigrir que celui qui eſt fait avec la viande.

La maſſe des humeurs ſe reſſent, ſans doute, de cette diſpoſition du chyle; il eſt évident que l'acide viendroit à prendre le deſſus, ſi les travaux de la ſanguification, & le mélange des ſucs bilieux ne s'y oppoſoient, & ſi les différentes excrétions ne l'emportoient à proportion qu'il ſe développe.

L'urine des habitans des montagnes, donne plus communément des ſignes d'acidité, que celle des gens des villes; nous avons éprouvé qu'elle rougit plus ſouvent le ſirop violat; cette expérience, qu'il eſt aiſé de refaire, n'eſt pas moins vraie, quoiqu'elle ſoit oppoſée, à ce que des Auteurs de réputation en ont dit. L'urine

des enfans ſent principalement l'acide; elle eſt ſouvent laiteuſe, ſe concret comme de la crême, ou de la colle légere.

La tranſpiration de ces mêmes habitans eſt ſi évidemment chargée d'acides, qu'il eſt impoſſible de reſter dans un endroit où ils ſont aſſemblés; on y ſent l'aigre le plus vif. Ainſi la nature fait ſon poſſible pour chaſſer toutes les parties nuiſibles qu'un chyle mal travaillé fournit habituellement.

Mais à proportion que les urines, la tranſpiration & les autres excrétions emportent les acides ſuperflus, les variations de l'air s'oppoſent, comme nous l'avons remarqué, à ces évacuations, elles les ſuſpendent ou les dérangent. D'ailleurs, l'air lui-même chargé d'acide, le communique aux humeurs, & l'eau vive favoriſe l'action de ce ſel, de maniere que les montagnards ſont continuellement expoſés à un enchaînement de cauſes qui fomentent l'acrimonie acide des humeurs, ou la diſpoſition la plus prochaine aux écrouelles. (5. *Fait.*)

Il n'y a qu'à les voir, & étudier leur tempérament, pour en mieux juger: quelque brillante que ſemble leur ſanté, quoiqu'il paroiſſe qu'ils n'ont rien à ſouhaiter à cet égard, & qu'on vante beaucoup leur embonpoint, il eſt de fait cependant, qu'ils ne ſont pas auſſi vigoureux que les payſans des plaines; ils ſont mous, lents, pareſſeux, & moins capables qu'on ne pourroit le croire de ſupporter de violens exercices; en un mot, ils approchent de l'état qui caractériſe le tempérament des enfans, ils ont avec eux des rapports qui font qu'ils ſont ſujets aux mêmes maladies.

SEPTIEME FAIT.

Rapportons ici une obſervation qui nous paroît ſinguliere, & peu connue, & que nous avons faite en ouvrant les cadavres de quelques enfans morts des écrouelles. Nous avons trouvé leur foie gros, & blanc, ou du

moins d'un jaune fort clair : la véſicule du fiel étoit pleine d'une ſubſtance blanche & tranſparente, comme de la colle de poiſſon, & l'intérieur même du foie étoit ſec & blanc comme l'extérieur.

Ceci nous rappelle ce qui ſe paſſe dans les animaux que l'on nourrit avec de la pâte & du lait; leur foie devient fort gros & fort blanc, il n'a ni la couleur ni l'amertume qui caractériſe ce viſcère dans les animaux vigoureux.

Qu'eſt-il arrivé à ces animaux ainſi engraiſſés ? Il eſt évident que la bile a perdu ſon action, & que les liqueurs acides ont pris le deſſus; le même accident arrive aux enfans écrouelleux. Cette preuve nous ſemble convaincante pour notre opinion; car enfin, les animaux engraiſſés comme ceux dont nous parlons, deviennent ſujets à des dépôts à la tête, & au croupion, qui ont bien du rapport avec les tumeurs écrouelleuſes: & quoiqu'ils ſemblent fort ſains, ils le ſont bien moins que ceux de leur eſpece qui ſont maigres. D'ailleurs, les écrouelles ne maigriſſent pas toujours les enfans qui les ont : il y en a au contraire, qui en ſont attaqués & qui ſont fort gras.

Mais éclairciſſons, avant d'aller plus loin, une obſervation qui paroît contradictoire à celle que nous venons de rapporter, & qu'on ne manqueroit pas, ſans doute, de nous oppoſer.

HUITIEME FAIT.

Il y a des écrouelleux d'un âge déja avancé, & qui ſont évidemment bilieux; ils ſont maigres, jaunes, noirâtres, & enfin, on trouve après leur mort leur foie d'un brun noirâtre, & la véſicule du fiel pleine d'uue bile extrêmement jaune, épaiſſe & abondante; comment imaginer que l'acide domine dans de pareils tempéramens ?

L'obſervation eſt vraie, mais elle ne conclut rien

contre nous. Ceux qui examineront les choſes de près, verront que ces gens qui paroiſſent bilieux, ont en effet, des humeurs diſpoſées à devenir acides ; il y en a dont la bile eſt fort âcre, mais leurs ſucs lymphatiques ſont glaireux, & *aceſcens*, on diroit que les deux acrimonies exiſtent dans ces tempérammes; ceci eſt plus conforme à l'obſervation, qu'à ce que l'on apprend dans les Auteurs claſſiques ; comment concevoir que l'acide & l'alkali dominent dans le même ſujet?

Ce qu'il y a de poſitif, c'eſt que nous trouvons tous les jours des gens qui vomiſſent des matieres aigres & acides, & puis des ſucs bilieux fort amers & fort âcres; il ſemble que ceux-ci ſoient ſi tenaces, qu'ils ne peuvent pas ſe mêler avec les premiers, & comme ils ne ſe mêlent point, chacun prend la tournure qui lui eſt naturelle, les ſucs glaireux deviennent acides.

En un mot, tout concourt à prouver que les humeurs ont beaucoup de penchant à devenir acides, & qu'elles le ſont même déja dans les écrouelleux. Examinons cette vérité plus particulièrement, tâchons de découvrir la diſpoſition que les ſolides & les humeurs prennent.

Changemens dans leſquels paſſent les parties affectées.

NEUVIEME FAIT.

Ceux qui ont ouvert des cadavres de ſujets morts des écrouelles, ſe ſont apperçus que toutes leurs glandes lymphatiques, notamment celles du cou, & même ſouvent les glandes conglomérées, & les viſceres glanduleux, ſont plus ou moins engorgés, durcis & comme on dit, skirreux, ou tuberculeux.

Mais on n'a pas exactement déterminé la nature de ces tumeurs, on ne les a pas ſuivies dans toutes les modifications qu'elles ſouffrent, on n'a pas aſſez bien marqué leurs différences. Voici nos obſervations à cet égard.

Tantôt les glandes ſont ſimplement tuméfiées, ou

plus étendues que dans l'état naturel ; la ſubſtance qui les compoſe eſt une ſorte de parenchyme ; ni trop dur, ni trop mou ; on diroit que la glande a ſeulement groſſi.

Cet état eſt bien différent de celui où elles ſe trouvent deſſéchées, maigries, *recoquillées* ſur elles-mêmes, ſans être toujours dures, comme ſi elles avoient été ſeulement arrêtées dans leur accroiſſement.

Tantôt elles ſont plus ou moins groſſes, dures, & calleuſes, comme de la coenne de lard ; elles paroiſſent pleines d'une ſubſtance ligamenteuſe qui occupe leur cavité, leur écorce, ou quelqu'un de leurs côtés ; cette ſubſtance naît ſouvent au centre, & s'étend vers la circonférence en maniere de rayons : il ſemble que la glande ait été déprimée, ſerrée, & que ſes différentes portions ſe ſoient collées pour compoſer un tout ; ce qui paroît d'autant plus ſingulier, qu'il y en a ſouvent de ſemblables qui ont groſſi au lieu de diminuer.

Enfin, on les trouve quelquefois plus ou moins pleines d'une ſubſtance, comme du ſuif, de la graiſſe, de la chaux, ou de la terre blanchâtre.

Celles qui ont ſuppuré ſont calleuſes, irrégulièrement groſſies, ſouvent imbibées de ſucs étrangers, & *carnifiées*, ou dénaturées, au point qu'il eſt impoſſible de reconnoître la ſtructure naturelle qui les diſtingue des autres parties.

Au reſte, quelle que ſoit leur modification, elles ſont quelquefois renfermées dans une ſorte de capſule ligamenteuſe, cartilagineuſe, plus ou moins épaiſſe, & connue ſous le nom de kiſte ; les glandes qui ſont ſimplement engorgées, & celles qui ſont deſſéchées, ſont moins communément enkiſtées que celles qui ſont devenues calleuſes. Le kiſte paroît beaucoup plus ordinairement dans celles qui ſont changées en ſubſtance ſébacée & pierreuſe, mais il ne s'y trouve pas toujours, même dans ces cas.

Ces obſervations reviendront lorſqu'il ſera queſtion

du traitement des tumeurs écrouelleuſes : il s'agit ici de connoître, autant qu'il ſe pourra, la méchanique de ces changemens ; ils ſont ſans doute, une ſuite du dérangement qui arrive à la nutrition du corps glanduleux : & voici comment nous concevons ce dérangement.

La glande ayant pris quelque conſiſtance, n'eſt qu'un peloton de ſubſtance cellulaire, ſur lequel les vaiſſeaux rampent & s'étendent ſinguliérement. (3. *Fait.*) Cette ſubſtance ſe développe par couches dont les unes paroiſſent avant les autres, & ſe durciſſent, dans le même rapport des humeurs aqueuſes qui arriveront en grande quantité vers la glande ainſi conſtituée, engorgeront ſes vaiſſeaux, & les relâcheront ; ils en rendront tout le parenchyme plus mollaſſe, plus gonflé ; ce qui fera l'engorgement ſimple de la glande.

Le ſuc nourricier étant appauvri, & ſe trouvant en petite quantité, ne ſera porté que fort difficilement vers le corps glanduleux, où les vaiſſeaux ſont preſque ſans reſſort ; celui-ci, ne ſe nourriſſant preſque plus, ne groſſira point, au contraire ; il ſe flétrira, & on le trouvera deſſéché & *rapetiſſé*.

Si ce ſuc eſt abondant, & en même tems trop tenace, trop gluant, ou peu aqueux, la glande groſſira pendant un tems, mais les feuillets de la ſubſtance cellulaire n'étant plus ſéparés par une roſée aqueuſe qui leur eſt néceſſaire, pour qu'ils ne ſe collent pas, ſe colleront en effet ; ils ne formeront qu'un corps, la glande ſera calleuſe ou ligamenteuſe, & ces calloſités paroîtront le plus dans les endroits où la preſſion des vaiſſeaux aura été la plus forte.

Ce ſuc nourricier croupiſſant, livré à lui-même, & qui n'aura pas les qualités néceſſaires pour former des lames de ſubſtance cellulaire, durables, s'aigrira & fermentera, ſa conſtitution ſe bouleverſera, il deviendra comme du ſuif, comme de la terre, ſuivant que ſes mouvemens ſpontanés ſeront plus ou moins dérangés.

Or, comme la glande, qui eſt elle-même diviſée en

mille & mille feuillets de ſubſtance cellulaire, eſt auſſi renfermée toute entiere dans des productions de cette ſubſtance ; il eſt évident qu'à proportion qu'elle groſſira, pluſieurs lames ſeront appliquées les unes contre les autres, ce qui formera le kiſte plus apparent, lorſque le ſuc nourricier eſt abondant, & qu'il s'épanche irrégulièrement, parce qu'alors il eſt lui-même étendu en couches concentriques, par la preſſion des parties du voiſinage, & par les nouveaux ſucs qui entrent dans la cavité de la glande, ou bien en couches excentriques, ce qui fait des kiſtes multipliés qu'on trouve ſouvent dans un ſeul.

Quant à la *carnification* du corps glanduleux, qui ſe trouve ſur-tout dans ceux qui ont ſuppuré ; elle n'eſt autre choſe qu'une diſpoſition irréguliere de la ſubſtance cellulaire qui prend le deſſus ſur toutes les autres parties ; ce qui arrive dans toutes ſortes de cicatrices, comme nous le remarquons plus bas.

Telle eſt à peu près la méchanique de tous les changemens qui arrivent aux glandes des écrouelleux ; des obſervations réitérées en démontrent les fondemens, & ce que les Auteurs en diſent s'accommode fort bien à notre Théorie. En effet, *Tulpius* a remarqué dans les glandes d'un écrouelleux, une grande quantité de petits tubercules, comme des lupins qui gardoient *toujours cet ordre ; que les plus gros étoient ſur les plus petits, qui alloient toujours en diminuant, tant qu'ils étoient enfin comme des grains de ſéſame, qui ne laiſſoient pas d'avoir leur petite peau, de laquelle il pouvoit ſe former une petite Ecrouelle.* Ce qui revient à ce que nous avons dit, des couches de la ſubſtance cellulaire.

Ainſi *Rhodius* a guéri un tubercule aqueux au front, *qui ſe ſeroit*, dit-il, *converti en melliceris ou ſtéatôme.* Ce qui prouve l'épanchement d'une matiere propre à ſe *concrêtre* par degrés, comme nous l'avons dit ; & *Riviere* a trouvé dans une Ecrouelle, *comme de l'eau claire, qui ſe ſeroit certainement épaiſſie*, ainſi que la matiere gluante, que

que *Fabricius Hildanus* tiroit d'un skirre, & qui *s'apierriſſoit à l'air.*

En un mot, il arrive à toutes les glandes, ce qui ſurvient aux ſublinguales qui ſe changent en grenouillettes, que *Salmuth*, *Thomas Bartholin*, *Aquapendente*, *Severinus*, *Baillou*, & bien d'autres, ont vu contenir de la matière comme du blanc d'œuf, un ſuc mielleux, blanc ou noirâtre ; ou une ſubſtance ſébacée, ou plâtreuſe. Nous avons vu ces glandes skirreuſes, en impoſer à des ignorans, qui les prenoient pour des vers, parce que les skirres remuoient dans les mouvemens de la langue. Au reſte il n'eſt pas douteux que toutes les parties ſolides ne ſe reſſentent dans les Ecrouelleux, de la diſpoſition dans laquelle leurs glandes ſe trouvent; elles ſont moins bien nourries; la ſubſtance cellulaire qui les forme en partie, n'a pas l'égalité & la ductilité convenables ; ce qui doit néceſſairement déranger la digeſtion, la tranſpiration & les autres excrétions plus ou moins ſenſiblement.

Les liqueurs ſont de même plus ou moins atteintes des mauvaiſes tournures qui ſe développent plus évidemment dans les ſucs des glandes ; ce qui ſe prouve, outre ce que nous avons remarqué ci-deſſus, en examinant attentivement le ſang qu'on tire à des Ecrouelleux ; on apperçoit aiſément, qu'il eſt plus aqueux, plus glaireux, moins *rutilant*, moins vif, que celui des gens qui ſe portent bien ; il a beaucoup de rapport avec le ſang des filles qui ont les pâles couleurs, & quelque reſſemblance avec le ſang des hydropiques, c'eſt-à-dire, qu'il eſt moins bien travaillé ; ce qui dépend du dérangement des fonctions dont nous parlions tout à l'heure.

Explication des ſymptômes ordinaires des Ecrouelles.

On peut la tirer aiſément, de ce que nous avons établi ſur les cauſes, & des obſervations que nous avons rapportées.

La partie plus affectée, celle qui réſiſte le moins au

penchant que toutes les humeurs ont à devenir acides, eſt ſans doute la partie blanche du ſang.

Nous croyons, pour étendre ce que nous avons inſinué plus haut, que c'eſt elle qui nourrit les différens organes, en s'appliquant couche par couche ſur les premières fibres, comme M. *Duhamel* l'a démontré à l'Académie des Sciences, au ſujet de la lame extérieure du périoſte, qui fait l'accroiſſement dans les os.

Or ces feuillets compoſés d'une pâte mal travaillée, ne ſauroient avoir la ſoupleſſe & la conſiſtance convenables, ni s'arranger, comme il eſt néceſſaire, pour former des corps plus ou moins durs; ainſi, les os des Ecrouelleux, ſont ſujets à ſe plier & à groſſir irrégulièrement, par la mauvaiſe diſpoſition du ſuc nourricier.

Toutes les glandes ſont par la même raiſon, & par rapport à celles que nous avons rapportées ailleurs, ſujettes à des engorgemens plus ou moins conſidérables, que *Morton* attribuoit à ce que les vaiſſeaux des glandes étoient diſpoſés, non *rectis lineis*, comme dans les muſcles, mais *ſpiratim*, *undè remora*; & comme les paupières ſont compoſées dans leurs bords, de vaiſſeaux très-grêles, & de petites glandes ſébacées, qui ont naturellement très-peu de reſſort; il eſt naturel que ces parties ſoient auſſi priſes à proportion plus que les autres, ce qui caractériſe la diſpoſition aux maux des yeux auxquels les Ecrouelleux ſont très-ſujets; diſpoſition qui augmente certainement dans les habitans des montagnes, par l'effort que font les yeux, en fixant ſouvent les rochers eſcarpés, couverts de neige, ou éclairés par les rayons du ſoleil, comme chacun peut l'éprouver aiſément.

En effet, il n'eſt perſonne qui en parcourant les montagnes, ne ſe ſente la vue très-fatiguée, & les yeux atteints d'une ſorte de cuiſſon fort incommode; nous avons vu des gens qui avoient acquis par-là, l'habitude de clignoter, dont ils ne ſe défaiſoient qu'avec peine dans les plaines; joint à ce que l'air, les brouillards, & les

différentes vapeurs des vallées, ou des gorges des montagnes, portent néceſſairement ſur la vue.

Le nez, ou du moins les membranes qui le tapiſſent intérieurement, ainſi que les lèvres, étant de même très-garnies de glandes, & formées par une ſubſtance cellulaire fort lâche, il n'eſt pas ſurprenant qu'elles s'engorgent dans les Ecrouelleux, au plus léger changement de temps, parce qu'elles ſont plus délicates & plus ſenſibles, qu'elles ne devroient l'être.

Les Anatomiſtes qui ont obſervé les différens degrés d'accroiſſement dans le fœtus, ſavent comment, & avec quelle lenteur, la lèvre ſupérieure ſe forme; & combien, ſi on peut s'exprimer ainſi, la Nature évite difficilement le bec de lièvre naturel. *Blondel* a tiré parti de cette remarque, contre l'opinion de ceux qui croient que l'imagination de la mere fait de certaines impreſſions ſur l'enfant; nous en conclurons, qu'il paroît naturel de penſer que cette lèvre ſupérieure, formée d'un ſuc nourricier mal conſtitué, & plus nouvelle que toutes les autres parties, ſoit auſſi plus mollaſſe, & ait plus de penchant à s'étendre dans ceux qui ſont nés de parens Ecrouelleux; ce qui revient à ce que nous obſervions ci-deſſus, ſur l'engorgement des glandes.

Les gencives mêmes des Ecrouelleux, ſe reſſentent de la mauvaiſe conſtitution de la ſubſtance cellulaire; non point qu'elles ſoient conſtamment rougeâtres, bouffies, mollaſſes & ſaignantes, comme dans bien des ſcorbuts décidés; mais c'eſt qu'elles ſont ſouvent *blaſfardes*, calleuſes, deſſéchées irrégulièrement, & racornies, comme dans certaines eſpèces de ſcorbut, qui ne ſont quelquefois, comme on le ſçait, que des Ecrouelles déguiſées; cette diſpoſition des gencives, pour le dire ici en paſſant, fait que les habitans des montagnes paroiſſent avoir les dents beaucoup plus longues, que les habitans des villes. Cette groſſeur apparente, & l'éclat qui en réſulte, en impoſent quelquefois; on prend au premier coup d'œil, des bouches gâtées, pour des bou-

ches fort saines, comme *Bunon* Dentiste l'a remarqué. En un mot, les gencives des montagnards ne sont pas ordinairement aussi souples, aussi douces, aussi liantes, que celles des habitans de la plaine ; & ces vices sont beaucoup plus marqués dans ceux qui sont évidemment Ecrouelleux : leurs dents ne durent pas longtemps, elles ont en général l'émail peu luisant, peu cassant, & sujet à la carie.

Enfin, comme les parotides & les maxillaires tiennent une bonne partie du fond du visage, il est évident, que pour peu qu'elles soient tuméfiées, la portion inférieure de la face s'élargira ; ce qui établira la disposition que les Praticiens nomment quelquefois *ganache*.

Au reste, nous sommes bien assurés d'avoir observé, que bien des enfans Ecrouelleux ont le col court & gros, la mâchoire inférieure plus étendue qu'à l'ordinaire, la bouche plus grande, les lèvres plus grosses; ce qui est naturel aux habitans de certaines vallées des Pyrénées. *Lommius* a dit : *Pueris accidunt strumæ, si breve his collum, & pressa tempora, & largæ maxillæ.*

N'oublions pas que tous les symptômes dont nous parlons, paroissent plus dans la jeunesse qu'à tout autre âge ; non-seulement, parce que les parties croissent actuellement, & qu'elles prennent les modifications dépendantes de la disposition du suc nourricier ; mais encore parce que, comme nous le remarquions (2. *Fait.*) d'après *Stahl*, le torrent des liqueurs est dirigé vers la tête dans le jeune âge, & parce que, comme *Dionis* l'a dit, les enfans mangent souvent, & tiennent toujours leurs glandes salivaires en haleine ; ce qui fait qu'il s'y passe à proportion plus de changement, qu'aux extrémités : au contraire, le torrent des humeurs changeant avec l'âge, les maladies se portent ailleurs qu'à la tête, ce qui a été remarqué ; car il est rare, comme nous le dirons ailleurs, que les Ecrouelles se démontrent pour la premiere fois dans les adultes, par des glandes au col.

Quoi qu'il en soit, en voilà ce semble assez, pour

rendre raiſon des ſymptômes que nous avons examinés, ainſi que de bien d'autres, tels que les maladies de la poitrine, celles du bas-ventre ; & les ulcères irréguliers, auxquels les Ecrouelleux ſont ſujets, & qu'on voit dépendre évidemment de la cauſe que nous avons aſſignée. Paſſons de ſuite à d'autres ſymptômes plus importans, ou qui ſont du moins plus particuliérement du reſſort de la maladie dont nous parlons.

Remarques ſur quelques ſymptômes ſinguliers.

DIXIEME FAIT.

Des Obſervations réitérées nous ont appris : 1°. Que tous les ſymptômes des Ecrouelles ſe diſſipent quelquefois, dans les filles, à l'âge de puberté, lorſque leurs regles paroiſſent, ainſi que dans les enfans mâles, dont la conſtitution change avec l'âge, & devient bilieuſe & hémorroïdale, ſoit qu'il y ait des évacuations ſenſibles, ou qu'il n'y en ait point. 2°. Qu'un ulcere ou une dartre diminuent ou augmentent les tumeurs Ecrouelleuſes dans bien des Sujets, ſuivant que l'écoulement eſt plus ou moins copieux. 3°. Que les tumeurs Ecrouelleuſes, ou les ulceres déterminés, ſont ſouvent de bon augure, & délivrent tout le corps de bien des incommodités qui paroiſſent, ſi les tumeurs diminuent d'elles-mêmes, ſi les ulceres ſe déſſechent, ou ſi l'on vient à les faire diſparoître : & 4°. enfin, que les tumeurs Ecrouelleuſes vont & viennent quelquefois, & ſe tranſportent d'un endroit du corps à l'autre.

On trouve dans les différens Auteurs, des Obſervations qui ſont conformes à celles que nous rapportons. Nous nous contenterons de citer *Riviere*, qui a vu des Ecrouelles au col, à la ſuite d'une ſuſpenſion des regles. *Fabrice Hildan* qui a obſervé des tumeurs Ecrouelleuſes à une jambe par la ſuppreſſion d'un écoulement qui ſe faiſoit autrefois vers l'œil ; *Amatus Luſitanus* qui parle

de quelques tumeurs écrouelleuſes qui alloient du col aux tempes, & de-là à la nuque ; *Jacotius* qui a vu des tumeurs au col, diſſipées par des ulceres à la tête, formés par une grande quantité de poux ; ſans parler de *Baillou*, qui a vu dans un enfant, des tumeurs qui alloient & venoient; ni de *Warton*, qui obſerve que, *Juvenes cælibes ſtrumoſi fiunt, poſteà verò matrimonio ſponte curantur ;* ni enfin de bien d'autres, que chacun peut conſulter.

Tous ces ſymptômes ne ſauroient être attribués uniquement à la cauſe dont nous avons parlé ; mais ils ont un rapport immédiat avec les différens mouvemens organiques, qui donnent aux humeurs des directions particulières, & qui développent même des maladies qui étoient cachées ou aſſoupies.

La théorie de ces mouvemens n'eſt pas de ce lieu ; elle regarde la plupart des maladies tant chroniques qu'aiguës, & elle tient ſur-tout à la théorie des métaſtaſes de certains ulceres, & des cauteres, dont l'Académie de Chirurgie vient de propoſer l'examen pour le Prix de l'année 1753.

Il ſuffit que nous ſachions, que quelle que ſoit la méchanique de ces mouvemens, il y en a qui cantonnent, pour ainſi dire, toute la diſpoſition Ecrouelleuſe dans un endroit, & qui la tranſportent d'un lieu à un autre. Il en eſt comme des cancers auxquels la moindre cauſe donne naiſſance dans les Sujets mal conſtitués ; puiſque *Baillou* en a vu ſurvenir au nez, à la ſuite d'une plaie faite en arrachant un poil, &c.

Ce n'eſt pourtant pas à dire, que nous penſions que tout le levain Ecrouelleux va toujours former un dépôt particulier, ou bien ſe répandre plus ou moins dans les humeurs ; nous l'avons déja inſinué, nous regardons les Ecrouelles comme une maladie générale du ſuc nourricier, maladie qui ſe démontre dans une partie plutôt que dans une autre, ſuivant la diſpoſition particuliere de cette partie, ou ſuivant les directions des mouve-

mens des vaiſſeaux & des nerfs, & des mouvemens toniques de toutes les portions de la ſubſtance cellulaire qui ont acquis la conſiſtance des membranes. *Hecquet* a donné pour la cauſe des Ecrouelles, le ſuc nerveux dépravé dans la huitiéme paire. Encore une fois, nous ne ſaurions aller plus avant ſur cette matière, ſans nous écarter du ſujet que nous traitons; ajoutons ſeulement, que ceux qui ont regardé les Ecrouelles comme une maladie particuliere du col, ont pris un ſeul ſymptôme pour toute la maladie; les glandes au col, ſont l'effet de la diſpoſition Ecrouelleuſe, & des mouvemens qui la développent dans cet endroit plutôt que dans un autre, par les raiſons que nous avons indiquées plus d'une fois, & qui ont fait qu'on a comparé cette infirmité à une maladie des cochons, qui en ont en effet une pareille, tant peut-être, à cauſe du ſiége de la maladie elle-même, qu'à cauſe que ceux qui ont le col garni de tumeurs, font ſouvent, comme nous l'avons remarqué, en reſpirant & en touſſant, un bruit pareil à celui que font les cochons.

Voyons, avant d'aller plus loin, ſi les tumeurs à la glande thyroïde, & les gouëtres, ſont des ſymptômes des Ecrouelles. Les Auteurs paroiſſent partagés là-deſſus, & nous avons vu des gouëtres avec des Ecrouelles, mais moins communément que des gouëtres ſans Ecrouelles; il ſemble que la premiere incommodité ſoit un ſupplément de la derniere, dans les habitans des vallées des Pyrénées; car la plupart, ſur-tout les femmes, ont des gouëtres ou des Ecrouelles, & quelquefois l'un & l'autre.

Au reſte, quoique *Freind* prétende que les tumeurs à la thyroïde ſont ſcrophuleuſes, mais non point les tumeurs des tégumens de cette glande, qu'il nomme des gouëtres, nous croyons que toutes les tumeurs au col, excepté celles qui viennent par quelque accident, ou à la ſuite d'une inflammation, ne ſont que les ſymptômes d'une diſpoſition Ecrouelleuſe plus ou moins détermi-

née. Ce qui nous engage à penſer ainſi, c'eſt qu'outre que le traitement & la théorie de ces deux maladies ſont les mêmes, nous avons obſervé qu'il y a des cantons entiers dans nos vallées, dans leſquels les femmes ont preſque toutes des gouëtres, & qui ne ſont ſéparés d'autres cantons, où l'on ne trouve preſque point de gouëtres, que par un torrent; avec ceci de ſingulier, que les habitans des deux bords du torrent ſe nourriſſent de même, boivent de la même eau, qui eſt pour l'ordinaire celle du torrent mitoyen; mais que les villages dont les habitans ſont ſujets aux gouëtres, ſont tournés vers le Nord au pied des montagnes, qui leur cachent le ſoleil levant, au lieu que les autres ſont au Levant & au Midi; ce qui prouve évidemment, que la formation des gouëtres dépend moins de la nature de l'eau, à laquelle on les attribue généralement, que de l'action du ſoleil, ou de l'air plus ou moins chaud, qui fait ſur le corps des impreſſions générales, dont les gouëtres ne ſont que les ſymptômes; impreſſion qui n'eſt autre choſe que la diſpoſition Ecrouelleuſe.

Ceci nous conduit naturellement à une réflexion de *Chauliac*, que nous ne ſaurions rendre mieux que *Joubert*, ſon Traducteur, qui dit, que *glande*, *écrouelle*, *nœud*, *loupe*, *tortuë*, *nate*, *gouëtre & bubon fugilin*, *ſont mis ſous le genre des exitures*, *& excroiſſances phlegmatiques*. Tout le monde conviendra aiſément, que toutes ces maladies ont bien des rapports; c'eſt ce que *Wiſeman* a prétendu, lorſqu'il dit, d'après *Allen*, que *Struma*, *ſeu ſcrophula*, *ubique in glandulas*, *muſculos*, *membranas*, *in ipſa oſſa incidit*, & que le *ſpina ventoſa eſt hujus morbi ſpecies*. Toutes ces tumeurs peuvent être compriſes, comme on le fait ordinairement, dans la claſſe des tumeurs froides; ainſi, il paroît qu'il eſt inutile d'entrer dans de longs détails, pour concilier les Auteurs, ſur les différences qu'ils trouvent entre ces maladies. Ceux qui voudront diſtinguer, comme *Warton*, *ſtruma* de *ſcrophula*, ou regarder, avec *Severinus*, le *pædartrocace* comme une

une tumeur Ecrouelleuſe, ou conſidérer celle-ci comme une eſpèce de skirre, avec *Rondelet*, ſont au fond très-libres ; cependant, il eſt bon de ſe fixer juſqu'à un certain point, & de ne pas regarder tous les skirres, les ſtéatômes & les loupes, comme de vraies Ecrouelles. Ce ſont, ſi l'on veut, des maladies qui n'en different que par quelques nuances, mais ces différences ſont eſſentielles à connoître ; nous ne ſaurions par conſéquent regarder dans toutes les occaſions, comme des Ecrouelles véritables, les tumeurs au col, qui ſont la ſuite des inflammations, quoiqu'on le trouve en termes exprès, dans le Livre de *Glandulis*, attribué à *Hippocrate*. Il ne convient pas de décider légèrement qu'une maladie eſt Ecrouelleuſe, ne fût-ce qu'à cauſe de l'impreſſion, qu'une ſemblable déciſion fait toujours ſur le malade, & ſur les aſſiſtans. Il faut d'ailleurs, diſtinguer les différens degrés d'une maladie, ſes commencemens, d'avec ſon développement & ſon état fixe, comme nous le dirons plus bas. (*Traitement particulier des différens états des Ecrouelles.*)

Au reſte, telle eſt la nature de bien des maladies, qu'elles ont ſouvent, quoique différentes dans leur origine, une même fin. On a dit que la plupart des maladies chroniques peuvent dégénérer en ſcorbut ; on peut de même avancer, que bien des maladies finiſſent, en prenant un caractere Ecrouelleux.

Nous avons vu des dépôts de lait dans les femmes aux mammelles, ou dans d'autres parties, auxquelles ſuccédoient à la longue, la carnification de quelques os, la formation de pluſieurs glandes au col, & aux aiſſelles ; & enfin des ulceres, dont le pus étoit liquide & mal travaillé, & les chairs baveuſes & blanchâtres.

Nous avons encore vu les cancers, la vérole, la gale, les dartres, & l'excrétion de la ſueur arrêtée, ſous les aiſſelles ou aux pieds, dégénérer de même en Ecrouelles très-bien caractériſées, ainſi que d'autres maladies. L'état Ecrouelleux étoit ſecondaire dans ces cas, au lieu

qu'il eſt indépendant de toute autre maladie dans les Ecrouelleux ordinaires, dans ceux qui ont cette maladie par leur conſtitution naturelle & par celle du climat qu'ils habitent, &c.

Contagion des Ecrouelles.

Voyons enfin, ſi les Ecrouelles peuvent ſe communiquer d'un ſujet à l'autre. Les Auteurs ne nous éclairent pas à cet égard; contentons-nous de nos propres obſervations. Une jeune fille très-bien conſtituée épouſa un homme de famille Ecrouelleuſe, & elle fut atteinte de la maladie, dont le mari mourut.

Un jeune femme dont l'époux eut la gale, & puis les Ecrouelles, eut elle-même la gale & les Ecrouelles.

Un homme dont la femme mourut pulmonique à la ſuite de tumeurs Ecrouelleuſes, devint lui-même pulmonique, & mourut de cette maladie.

Il eſt fort ordinaire de voir que les nourrices Ecrouelleuſes, communiquent leur mal à leurs nourriſſons; nous avons vu cela, même dans les brebis qui ont quelquefois des tumeurs au col, fort ſemblables aux tumeurs Ecrouelleuſes.

Quant à ce qui concerne la communication des Ecrouelles des peres & meres aux enfans, elle eſt aſſez connue.

Ainſi nous croyons que les Ecrouelles peuvent ſe communiquer quelquefois, comme la vérole ou la gale; mais ce ſoupçon de contagion eſt peu alarmant; parce qu'il eſt aſſuré que quelqu'un n'en eſt atteint que très-difficilement, à moins qu'il n'ait du penchant à la maladie, ce que d'autres obſervations qu'il eſt inutile de rapporter, nous ont appris.

Il exiſte donc dans la Nature, une ſorte de miaſme ſcrophuleux, qui eſt ſans doute formé quelquefois par les révolutions qui arrivent aux différentes humeurs, & qui peut fort bien, en paſſant d'un ſujet à l'autre, aller

comme le levain dans la pâte, gâter des humeurs saines; mais encore une fois, il faut qu'il trouve une disposition particuliere dans le sujet pour y agir, il a besoin d'y être mis en action par un certain jeu des organes, & par l'état particulier des liqueurs. Quoi qu'il en soit, ces questions qui ne sont, après tout, que de pure curiosité, ne regardent pas plus spécialement les Ecrouelles, que tant d'autres maladies. Passons à quelque chose de plus essentiel.

Traitement général des Ecrouelles.

Il ne faut pas moins, pour guérir un Ecrouelleux décidé, que changer entiérement sa constitution, ou donner une nouvelle tournure à son tempérament. Il seroit inutile de s'attacher aux symptômes uniquement, il est important d'aller à la cause.

Le penchant que les humeurs ont à s'aigrir dans cette maladie, & le peu de consistance qu'a acquis le suc nourricier sont nécessairement accompagnés d'un dérangement plus ou moins sensible dans la digestion & dans la transpiration, comme on peut aisément le conclure de tout ce que nous avons dit jusqu'ici; ce que nous avons déja remarqué ci-dessus.

Il est essentiel de porter d'abord ses vues sur les premieres voies, puisque c'est dans ces parties que prend sa source une humeur pernicieuse, qu'il faut nécessairement épuiser, & que d'ailleurs elles influent singuliérement, & par une méchanique peu connue, sur toutes les fonctions.

Purgatifs. Emétiques.

Les purgatifs sont nécessaires; quelques bons Praticiens, que nous avons indiqués au commencement, les conseillent. *Aux Ecrouelles*, dit *Joubert*, d'après *Chauliac*, *les purgatifs font grand profit. Etmuller* veut qu'on y emploie l'hellebore noire. *Baillou* conseille une poudre laxative; & enfin, l'usage du mercure doux est recommandé par tout le monde, pour cette maladie.

Il eſt vrai qu'il paroît qu'on donne ce dernier remède à titre d'altérant, & que la plupart des Auteurs n'ont pas fait grand uſage des purgatifs décidés pour les Ecrouelles. Nous n'en trouvons gueres qui aient vanté l'uſage des vomitifs autant que *Fuſchius ;* il dit que, *vomitus debet aſſiduè provocari ad ſcrophulas.* Malgré cela les vomitifs ont été communément regardés comme des remèdes trop vifs, ce qui eſt enfin dégénéré en habitude, qui a ſouvent en Médecine la force de loi.

Mais ayant réfléchi ſur ce que *Galien*, & après lui *Montanus*, diſent avoir guéri des skirres cancéreux par des purgatifs réitérés, & l'expérience nous ayant inſtruit là-deſſus, nous ne ſaurions nous empêcher de dire, que quelle que ſoit la diſpoſition d'un Ecrouelleux, les purgatifs réitérés font toujours de bons effets ſur lui, pourvu qu'il ſoit en état d'en ſupporter l'action ; les vomitifs mêmes, donnés plus ſouvent qu'on ne pourroit le croire, nous ont toujours paru avoir des ſuccès très-heureux.

D'un côté, l'évacuation ſouvent copieuſe des ſucs glaireux, qu'ils procurent dans cette maladie, dégage efficacement les premieres voies, répare le défaut de tranſpiration, remet la digeſtion, & emporte des levains de matiere acide ; & d'autre part, ces remèdes remontent le ton des nerfs gaſtriques, & redonnent par-là, une force notable à toutes les parties du corps.

En un mot, les vomitifs & les purgatifs, employés ſagement, mais avec une confiance & une fermeté qu'on acquiert par les ſuccès, ſont auſſi néceſſaires dans les Ecrouelles, que dans toutes les autres maladies chroniques & aiguës.

C'eſt au praticien éclairé à préparer le corps par la ſaignée & les autres remèdes ordinaires, & à bien ſaiſir les contre-indications qui peuvent ſe préſenter, par l'état de la poitrine & du bas-ventre. Mais pluſieurs exemples nous ont appris qu'il ne faut pas trop s'amuſer à des remèdes préparatoires, ni ſe multiplier à ſoi-même, par des idées puiſées dans la théorie, les motifs de

crainte : nous ne nous ſommes fait les loix dont nous parlons, qu'après avoir vu des cas où nous n'oſions pas nous décider, & qui réuſſiſſoient entre les mains de gens plus hardis que nous. Ceci pourroit regarder d'autres maladies que les Ecrouelles ; mais c'eſt à celles-là ſeulement que nous nous bornons ici.

Le vomitif qui nous a paru lui être le plus approprié, eſt l'*ipecacuanha*. On a dit, qu'il fondoit les ſucs viſqueux des premieres voies ; ce qu'il y a d'aſſuré, c'eſt qu'il en fait ſouvent rendre une quantité prodigieuſe ; nous oſons en appeller à l'expérience. Qu'on le donne dans ces enfans, dont le col eſt gorgé & bouffi dans ſa totalité ; dans ces filles qui ont des glandes au col, des maux aux yeux, & qui ſont dans un abattement général, ainſi que dans ceux qui ont de vieux ulceres Ecrouelleux ; on verra, malgré les terreurs paniques des malades, que tout change en bien, deux ou trois jours après l'effet du vomitif. Nous n'indiquons ici aucun cas que nous n'ayons vu bien des fois, avec toute la réflexion qu'ils exigent.

Quant à l'eſpèce des purgatifs, les doux, tels que la manne & la caſſe, nous ont manqué quelquefois, quoiqu'ils procuraſſent des évacuations ; elles n'étoient pas plénieres, ſi on peut parler ainſi ; elles ne nous paroiſſoient être, que l'excrétion des humeurs déja mobiles, & contenues dans les inteſtins, dont l'intérieur étant enduit d'un vernis glaireux, avoit beſoin d'être irrité, juſqu'à un certain point ; auſſi, nous ſommes-nous reſtreints à employer en pareil cas, autant qu'il eſt poſſible, le ſéné & le jalap, dont l'uſage devient ſi rare, parce qu'ils excitent quelquefois de certaines douleurs paſſageres : comme ſi ces douleurs mêmes, que l'on prétend éviter, n'étoient pas l'effort le plus ſalutaire qui puiſſe arriver aux inteſtins, & la ſuite néceſſaire de l'heureuſe impreſſion des remèdes. Nous employons auſſi ſouvent les purgatifs avec le quinquina, dont nous parlerons ci-deſſous ; les ſels catartiques nous ſembleroient

convenir à certains égards, mais nous n'avons point d'expérience là-dessus, & nous laissons ce point à discuter, à ceux qui ont accoutumé de les employer plus que nous ne le faisons.

Absorbans. Les absorbans sont presque de tous les remèdes pris intérieurement, ceux qui ont le plus réuni le suffrage des différens Auteurs. Il en est peu qui n'en recommandent l'usage, comme *Etmuller*, *Ruland*, & tant d'autres. L'éponge brûlée & la pierre ponce, ont été très-communément données pour tels. *Thomas Burnet* parle de quelqu'un, qui juroit qu'il avoit souvent guéri des Ecrouelles avec des pilules faites de miel, & les cendres d'une taupe.

Tous ces témoignages ne peuvent que donner un grand poids à l'usage de ces remèdes, qui sont aussi employés ordinairement dans les Pyrénées; on en combat les gouëtres, comme les Ecrouelles, & nous en avons vu quelquefois des effets surprenans.

Nous employons les absorbans les plus communs, comme les plus assurés; tels sont les coraux, les yeux d'écrevisse, & la magnésie blanche, que nous avons vu que des Charlatans gardoient comme un secret rare & précieux, & dont ils n'accordoient la connoissance qu'à ceux qui avoient en eux une confiance aveugle, & à l'épreuve; ou bien, à ceux qui la leur payoient bien cher.

Ces remèdes n'agissent pas tant, sans doute, en enlevant aux sucs contenus dans les premieres voies, quelques parties d'acide auxquels ils se joignent, qu'en purgeant souvent très-efficacement par leur union avec ces acides; ce que nous avons vu arriver à la magnésie blanche, avec un succès marqué. D'ailleurs, ils réveillent aussi l'action de l'estomac & des intestins, qui étant irrités dans une seule partie, reprennent leur jeu dans toute leur longueur; ce que *Junker* a très-bien remarqué après *Stahl;* or c'est de cette action tonique, surajoutée aux intestins des Ecrouelleux, que nous attendons la

révolution favorable à leurs premieres voies.

Amers. Quinquina.

Baillou nous ayant indiqué l'uſage de la pimprenelle, de la véronique & de la fumeterre dans les Ecrouelles, & ayant trouvé dans *Thomas Burnet*, le chamædris & la ſcolopendre en décoction, fort vantées pour la même maladie ; nous avons jugé, vu la conſtitution glaireuſe ou pituiteuſe de l'eſtomac de ceux qui en ſont atteints, & l'inertie aſſez évidente dans laquelle leur bile ſe trouve, que les amers étoient très-convenables dans ces cas.

Nous nous ſommes bornés au Quinquina, que nous regardons comme un des ſtomachiques des plus efficaces. Il n'a jamais manqué de redonner l'appétit, de diſſiper les langueurs d'eſtomac, & la ſorte de dévoiement & de foibleſſe qui arrivent ſouvent aux Ecrouelleux, bien entendu que nous avions fait précéder les évacuans.

D'ailleurs, le Quinquina eſt un des amers qui étend le plus évidemment ſon action ſur le ſang, & ſur toute la machine. Les belles cures que *Morton* a faites avec ce remède (& qui le lui ont fait trop vanter) ſuffiroient pour établir ce que nous avançons, ſi l'on ne ſavoit outre cela, les effets ſurprenans qu'il a produits ſur quelques gangrènes. Nous lui avons vu, pour ce qui nous concerne, opérer des guériſons qui ſemblent incroyables ; & pour nous renfermer dans la maladie que nous traitons, nous avons ſouvent obſervé, comme nous venons de le dire, qu'il redonne l'action, le jeu de la reſpiration, la couleur & la gaieté aux Ecrouelleux, & qu'il change en moins de tems qu'on ne ſauroit le croire, l'état de leurs ulceres, en leur donnant un coup d'œil, une conſiſtance & une ſenſibilité quelquefois néceſſaires, ce que les baumes ne produiſent pas ; joint à ce qu'il y a preſque toujours dans les Ecrouelleux, des eſpèces de redoublemens de fièvre, de douleurs ou de tumeurs, plus ou moins marqués : ce qui vient de la débilité de leur eſtomac, qu'il faut ſouvent relever avec les précautions convenables.

Anti-ſcorbutiques. Nous avons encore tiré de grands avantages de l'uſage des anti-ſcorbutiques alkalins, tels que le creſſon & le cochléaria, dont il n'eſt pas néceſſaire de vanter la vertu, & dont on voit évidemment le rapport avec l'état glaireux, & tendant à l'acidité, qui rend les humeurs des Ecrouelleux ſans preſque aucune vivacité, & leurs ſolides ſans jeu.

Ainſi l'ipécacuanha & les purgatifs réitérés, l'uſage des abſorbans, des plantes cruciferes & du quinquina, différemment combinés, & adminiſtrés avec les précautions convenables, ſuivant que le cas l'exige, ſont les principaux ſecours que nous fourniſſons aux premieres voies des Ecrouelleux, afin de leur donner la force néceſſaire pour vaincre le penchant des humeurs qui y croupiſſent & de celles qui y aboutiſſent, & pour les diſpoſer à fournir un chyle plus vif, & à ſoutenir leurs oſcillations qui influent ſur tout le reſte du corps.

Laitage. On nous oppoſera peut-être ce que *Baillou* oppoſoit à *Rondelet ;* c'eſt que ce dernier ordonnoit pour les Ecrouelles des médicamens qui ont trop de chaleur, & que l'humeur des Ecrouelles étant âcre, mordante & ſalée, il convient de l'adoucir, & de diminuer ſon activité, par des incraſſans & des relâchans, au lieu de l'effaroucher par des toniques & des ſpiritueux. Enfin, bien des gens ſeront peut-être de l'avis du même *Baillou*, qui conſeilloit le petit lait & le lait d'âneſſe, avec pluſieurs autres Auteurs, & notamment *Wiſeman*, qui le met au rang des ſpécifiques pour les Ecrouelles.

Il s'en faut beaucoup que nous ſoyons éloignés de l'uſage de ces remèdes adouciſſans, lorſqu'on ne les donnera que pour ce qu'ils valent, & dans des cas où il eſt important de relâcher & d'humecter beaucoup, comme il y en a, ce que nous dirons plus bas : mais autre choſe eſt de donner un remède comme préparatoire ; autre choſe eſt de le regarder comme ſpécifique ou curatoire.

Le lait, par exemple, eſt ſouvent très-bon pour préparer,

préparer, pour corriger de certains symptômes urgens; il peut même être employé à titre d'aliment : mais l'expérience apprend tous les jours, à ceux qui suivent de près les maladies, & qui savent ne pas prendre un faux calme pour une guérison, qu'il ne fait rien moins que les effets qu'on en attend.

Il est d'ailleurs directement contraire à l'indication principale qu'il y a à remplir, autant qu'il est possible, dans le traitement des Ecrouelles; c'est celle qui est tirée de la cause qu'on doit combattre. En un mot, le lait favorise l'état d'inertie, de foiblesse, d'affaissement, & même de sécheresse, dans lequel les solides se trouvent dans les Ecrouelleux, & il porte dans les liqueurs un chyle prêt à s'aigrir pour peu qu'il trouve des dispositions dans le Sujet : ce que nous prouvons principalement par les femmes Ecrouelleuses, qui, lorsqu'elles deviennent nourrices, sont souvent sujettes à des engorgemens extraordinaires dans le genre glanduleux; par celui des enfans à la mammelle, qui sont très-communément attaqués de tumeurs qui ont plus ou moins de rapport aux Ecrouelles; & enfin par celui de nos montagnards, qui se nourrissent de laitages, & qui sont plus Ecrouelleux que ceux qui boivent du vin.

On verra pourtant ci-dessous, que nous employons ce remède, mais ce n'est qu'en l'aiguisant, ou lorsque nous y sommes forcés; notre intention est de faire sur les Ecrouelleux, un changement qui a du rapport à celui que l'on fait dans les enfans que l'on sévre; c'est de leur donner des forces, en accoutumant leur estomac à la digestion de quelque chose de plus actif que le lait, & à fournir au sang un suc nourricier plus solide.

L'effet de tous les remèdes dont nous venons de parler, est passager; ils n'agissent presque que sur les premieres voies; mais il s'agit de renouveller toute la lymphe, de fournir des sucs mucilagineux plus abondans à tout le tissu cellulaire, d'ouvrir les couloirs de la peau,

ſans compter qu'il faut aller emporter les embarras des glandes, & quelquefois des os.

Eaux minérales. Il eſt donc important d'avoir un médicament général, ſi on peut s'exprimer ainſi, ou qui agiſſe ſur toute la machine, qui faſſe des révolutions permanentes, & qui ait enfin le degré d'efficacité néceſſaire, avec la douceur convenable.

Les eaux minérales, les Bonnes en Béarn, & celles de Bareges en Bigorre, nous ont fourni cette ſorte de remède. On ſait tout ce qui a été dit ſur leur nature ſavonneuſe, huileuſe, ſulfureuſe, ſur leur odeur d'œuf cuit, ſur leur chaleur de différens degrés, & ſur leurs ſels neutres, le marin, & un ſel vitriolique ſemblable à celui d'Epſom qu'elles contiennent en très-petite quantité; voici ce qui nous a engagé à les employer pour les Ecrouelles.

1°. Elles font tranſpirer, priſes en bains, beaucoup plus qu'un bain d'eau commune chaude au même degré; ce que nous avons prouvé, en faiſant peſer deux hommes qui ſe ſont baignés, l'un dans l'eau naturelle chaude, l'autre dans l'eau Bonne & celle de Bareges: celui qui prit le bain d'eau minérale, perdit de ſon poids beaucoup plus que l'autre. L'état de ſoupleſſe & de douceur qu'elles donnent à la peau, indiquent la même propriété, auſſi-bien qu'une moiteur ſouvent abondante qu'elles excitent, étant priſes intérieurement.

2°. Elles font rendre, quand on les boit pour de certaines maladies, une grande quantité de glaires, ou du moins elles les diſpoſent à ſortir, par l'action du moindre purgatif, & quelquefois d'un ſimple lavement. Elles remettent l'appétit & la digeſtion, & elles redonnent des forces, & ſouvent de l'embonpoint.

3°. Elles donnent au ſang une conſtitution plus vive, plus forte, plus élaſtique; ce qui ſe prouve, par les couleurs qu'elles procurent à la plupart des filles *chloroſiques*; par l'inſpection de leur ſang, lorſqu'elles ont pris des

eaux un certain tems, on s'apperçoit aiſément qu'il eſt devenu rutilant, vif, quelquefois comme celui des pleurétiques; ce qui eſt encore indiqué par l'effet qu'elles produiſent ſur le ſang extravaſé, car elles le raréfient, & lorſqu'on fait bouillir un mélange d'eau minérale & de ſang, ce dernier ne ſe coagule point, comme cela lui arrive avec toute autre eau : la fièvre légere & ſalutaire que ces eaux excitent, eſt encore une preuve de la même propriété.

4°. Nous leur avons vu, entre mille cas que nous pourrions citer, redonner la ſoupleſſe & le mouvement à des membres, des jambes & des bras, qui étoient dans une ſéchereſſe extraordinaire, & en convulſion, depuis des années entieres, & de plus, diſſiper des dépôts de lait dans pluſieurs parties du corps, & dans les mammelles; fondre quelques tumeurs aux aînes, au dos, ſous les aiſſelles & au col; cicatriſer de vieilles fiſtules, ſans carie ou avec carie, dans tous les os du corps humain, depuis les pieds juſqu'à la tête, aux orbites, au palais, dans les narines, dans les oreilles, à la nuque, au col, à l'épine du dos, aux côtes, au *ſternum*, à l'*os ſacrum*, aux os innominés, & à tous ceux des extrémités; ſans parler de ce que nous leur avons vu faire ſur des maladies internes.

Enfin, nous avons éprouvé que les concrétions de la bile, ou les pierres de la véſicule du fiel, les tumeurs skirreuſes, certaines eſpèces de pierres des reins & de la veſſie, étant miſes à tremper dans ces eaux, diminuent à la longue, & ſe diſſolvent, du moins en partie; nous avons obſervé qu'elles ſe mêlent avec le pus, mieux que l'eau commune, ainſi qu'avec la lymphe, & ſur-tout avec le lait, qu'elles ne caillent pas même par l'ébullition, & qu'elles rendent plus propre à réſiſter à l'action des acides. Mais ces dernieres expériences, n'étant ni auſſi déciſives ni auſſi multipliées que les obſervations faites ſur le corps vivant, c'eſt auſſi aux premieres que nous nous en tenons.

Il n'eſt perſonne qui n'en conclue, qu'elles indiquent que nos Eaux peuvent être très-ſalutaires aux Ecrouelleux; l'événement confirme cette idée à bien des égards; mais l'expérience nous ayant appris qu'il y a des Ecrouelles qui réſiſtent à nos eaux, & que celles qu'elles guériſſent ſont ſujettes à des récidives, nous avons cru qu'il falloit leur joindre un autre remède.

Frictions mercurielles.

Nous n'avons pas été long-temps à nous déterminer; le mercure s'eſt bientôt préſenté à nous, comme ayant les qualités néceſſaires pour faire le complément qui manque à nos eaux. Inſtruits par *Varton*, qui dit que *frequenter ſtrumæ evaneſcunt mercurii ſalivatione*, & par *Amatus Luſitanus* qui en a guéri *inunctione mercurii*; raſſurés d'ailleurs, contre l'opinion de bien des Auteurs, qui n'en diſent pas un mot dans le traitement des Ecrouelles, par celle de tant d'autres qui ne ceſſent de vanter l'uſage du mercure doux, & des autres préparations mercurielles, nous nous ſommes déterminés pour les frictions; non que le mercure ou ſes préparations priſes intérieurement, ne nous ait paru avoir quelques bons ſuccès; mais c'eſt que nous avons cru qu'introduit immédiatement dans le tiſſu de la peau, il agit plus efficacement.

Nous ne doutons pas que pris intérieurement, & appliqué extérieurement, il ne puiſſe entrer dans les voies de la circulation, ou dans les arteres & les veines qui tiennent au cœur; mais, à dire vrai, il nous ſemble que s'il y entroit, comme on le penſe communément, il devroit s'accumuler dans les ventricules du cœur, & y cauſer bien des ravages: or, comme nous n'avons jamais vu ce cas, & que des Auteurs que nous nous rappellons, il n'en eſt qu'un cité dans le Dictionnaire de Médecine, qui dit avoir trouvé le mercure ainſi accumulé dans le cœur, comme d'autres qui l'ont trouvé dans des cavités oſſeuſes, & comme *Cheyne* qui l'a apperçu ſur la peau même; nous ſommes portés à croire que ce minéral agit très-ſouvent ſans entrer dans la cavité des vaiſſeaux,

en paſſant d'un lieu à un autre, dans la ſubſtance cellulaire & ſes interſtices.

Le mercure confondu avec les humeurs, dans les vaiſſeaux, s'accumuleroit comme dans une bouteille, dans laquelle on le mêleroit avec du ſang, & qu'on ſecoueroit ſans faire un changement notable ſur ce même ſang, comme on peut l'éprouver. Ce que le mercure fait dans une bouteille, il le feroit dans un vaiſſeau ſanguin, ou dans un lymphatique; les veines ne ſauroient le faire mouvoir, & les arteres ne l'empêcheroient pas de ſe joindre à celui qui arriveroit de nouveau. Encore une fois, n'étant pas miſcible avec les humeurs, & étant d'une peſanteur ſpécifique ſi différente de la leur, il s'accumuleroit; on auroit beau l'avoir diviſé, dès que deux parties de ce minéral circuleroient dans le même vaiſſeau, elles ſe joindroient dans le tronc ou dans les ramifications.

Au lieu qu'en ſuppoſant, comme nous le penſons, qu'il paſſe d'une cellule à l'autre, qu'il va & vient en parcourant les mêmes routes, dans leſquelles il eſt toujours auſſi gêné que lorſqu'il y eſt entré, il paroît ſenſiblement qu'il doit faire une grande quantité de compreſſions qui ſeront comme autant de petites ligatures qui étrangleront les vaiſſeaux, & qui en augmenteront l'action; il agira ſur la ſubſtance cellulaire, en la comprimant, en l'étendant, en donnant à ſes couches une groſſeur égale, & en facilitant les voies à celles qui doivent ſe former de nouveau; il briſera, ſi l'on veut, les concrétions qu'il rencontrera, mais ſon effet principal ſera toujours d'exciter un mouvement comme fébrile, dans les derniers capillaires, qui ſont ceux qui doivent fournir la matiere de la nutrition, & que nous croyons être dans les Ecrouelleux, dans un état d'inertie, d'abattement & d'amaigriſſement pareil à celui qui ſe trouve dans l'eſtomac, ou pour mieux dire, qui fait lui-même la ſéchereſſe, la délicateſſe & la foibleſſe des viſceres.

Quoi qu'il en ſoit de toutes ces queſtions, qui tiennent plus qu'on ne pourroit le penſer à de grandes recherches ſur l'économie animale, il eſt évident que nos eaux & le mercure s'aident mutuellement, & que l'effet que ces deux cauſes produiſent, doit être bien plus aſſuré; joint à ce que chacune agit à ſa maniere, chacune combat la maladie ſelon ſes forces.

Les eaux, outre ce que nous en avons dit, agiſſent à titre de menſtrue, qui diſſout les concrétions que le mercure a briſées, & elles les emportent avec les excrétions générales. Ce qu'il y a encore de plus notable, c'eſt qu'elles s'incorporent avec la lymphe nourriciere qui s'étend avec aiſance dans les eſpaces que le mercure a parcourus.

Ce qui nous fait penſer ainſi, c'eſt que ces eaux augmentent dans tous les ulceres, la ſuppuration ou le travail de la cicatriſation; elles épaiſſiſſent en même-temps le pus, & le rendent plus égal, plus liant, plus propre à réparer les pertes, ou à coller les parties les unes aux autres; c'eſt ce qui fait leur qualité vulnéraire ſi connue.

Or nous jugeons, que ce qui ſe paſſe dans un ulcere évident, ſe paſſe de même, à peu de choſe près, dans toutes ſortes de maladies; les parties ſe relâchent, elles acquierent leur mouvement naturel; les tumeurs qu'elles contiennent ſe diſſipent, parce qu'il s'y fait une ſorte de cicatriſation qui commence par des fentes ou par une ſuppuration qui diſſipe la matiere des arrêts que les excrétions emportent, & qui donne occaſion à l'épanchement d'une matiere plus louable, qui doit ſuccéder à celle qui s'en va.

Ainſi, guérir un Ecrouelleux, c'eſt à notre avis, (pour donner une autre face à ce dont nous parlions ci-deſſus au ſujet des premieres voies) c'eſt mettre en ſuppuration inſenſible preſque toutes les couches du tiſſu cellulaire, dont la ſubſtance eſt mal conſtituée, & réparer les pertes, ou remplacer les exfoliations; c'eſt ce que nos eaux font par le ſecours du mercure.

Remarquez, que l'un & l'autre de ces remèdes, s'oppoſent à l'effet de l'acrimonie acide, que nous avons ſuppoſée dans le ſang des Ecrouelleux ; les eaux l'embaument, & le mercure lui donne une tournure bilieuſe qui le fait pencher du côté de la pourriture, plutôt que vers l'acidité, comme l'odeur fétide de ceux qui ſalivent, le fait aſſez voir.

Tout concourt à rendre l'alliage de ces deux remèdes, ſi efficaces par eux-mêmes, bien plus recommandable ; ils s'aident mutuellement, comme nous l'avons déja dit, les eaux diminuent la férocité du mercure, & rendent ſes effets plus durables, en fourniſſant un baume qui répare toutes les pertes que le poids, la ſéchereſſe, & l'action du minéral, occaſionnent ; elles facilitent la digeſtion, & remettent les excrétions, en nourriſſant les vaiſſeaux à proportion qu'elles leur donnent les diſpoſitions favorables aux évacuations ; ce qui fait que ceux-ci conſervent long-temps le pli qu'ils reçoivent, & ce qui s'oppoſe à des rechutes.

Nous ne nous ſommes pas bornés pour le traitement des Écrouelles, à l'application des médicamens dont nous venons de parler ; nous ſentions bien, & tous les Auteurs ſont de même avis là-deſſus, qu'il y avoit beaucoup à attendre du régime, ainſi que de l'uſage des autres choſes non naturelles. Régime.

Quant au régime, certains Auteurs le demandent deſſicatif. Il peut en effet convenir dans la diſpoſition mollaſſe & foible de quelques Ecrouelleux ; mais il faut ſouvent employer les incraſſans & les adouciſſans. Il y a enfin à cet égard, bien des réflexions à faire, qui s'oppoſent à l'établiſſement d'une loi générale. C'eſt au Praticien à ſe retourner, ſuivant l'occaſion qui ſe préſente. Nous nous contenterons de placer ici quelques remarques au ſujet des médicamens qui ſemblent combattre directement l'acrimonie acide qui ſe trouve établie dans les eſtomacs de la plupart des Ecrouelleux.

Il paroît d'abord, que le lait ne convient pas dans cet

état d'acrimonie, ce qui, joint à ce que nous avons dit ci-deſſus de ſon uſage, devroit le faire exclure dans le traitement des Ecrouelles : mais il faut avouer qu'il paſſe quelquefois à merveille, malgré l'acidité des ſucs des premieres voies : peut-être même cette acidité eſt-elle néceſſaire pour la bonne digeſtion des laitages; ce qu'il y a d'aſſuré, c'eſt, encore une fois, qu'ils paſſent quelquefois très-bien.

Le meilleur remède que nous ayons trouvé pour l'empêcher de déranger la digeſtion, c'eſt de le mêler avec nos eaux; ce mélange purge ſouvent les premiers jours, mais dans les ſuites il ſe digere à merveille par des eſtomacs qui ne peuvent ſupporter que ce remède médicamenteux; il y en a qui ſont dans ce cas, & c'eſt alors qu'on eſt obligé d'avoir recours au lait, non comme médicament, mais comme aliment.

C'eſt toujours malgré nous, que nous l'employons; nous lui préférons, autant qu'il ſe peut, les farineux fermentés, & les ſucs de viandes légeres; mais nous ſommes quelquefois réduits au lait, & cela, parce qu'il faut, pour que la digeſtion ſe faſſe bien, non-ſeulement un certain rapport entre les humeurs de l'eſtomac & l'aliment dont on ſe nourrit, mais encore entre ces mêmes alimens & les forces de l'eſtomac.

Les acides dominent dans les eſtomacs des enfans, ou dans celui de quelques adultes, dont les forces digeſtives ſont auſſi débiles. Cependant on riroit d'un *Boerhaavien*, qui fidèle à ſes principes, viendroit propoſer dans ces cas, des viandes tendantes à la pourriture, du ſanglier, du gibier, des alouettes; parce que M. *James*, très-ſcrupuleuſement attaché à cette doctrine des acrimonies, auroit dit dans ſon Dictionnaire, que l'*alouette faiſant beaucoup d'exercice, ſes ſels volatils doivent être très-exaltés, & ſes ſucs alkaleſcens.* Les abſorbans ſont alors les principaux remèdes, parce qu'ils agiſſent, comme nous l'avons remarqué, en réveillant le reſſort de l'eſtomac, ainſi que les eſprits volatils huileux

leux de *Silvius Deleboe*, bien ménagés, dont nous avons vu de fort bons effets, préciſément dans les cas de tumeurs froides, & d'épanchement de lait.

D'ailleurs, le lait convient pendant l'uſage des frictions mercurielles; nous l'employons quelquefois, mais nous le quittons le plutôt qu'il eſt poſſible, pour en venir aux alimens que l'habitude du malade, le goût & les circonſtances qu'on ne peut pas prévoir, indiquent au Praticien. Nous ne ſaurions par conſéquent, conſentir à ce qu'avance *Dionis*, que les enfans qui vivent de légumes & de fruits, ſont preſque tous Ecrouelleux. Nous pouvons certifier, ſans prétendre être du nombre des *Pytagoriciens* auſſi rigides que MM. *Hecquet* & *Cheyne*, avoir obſervé que les légumes, ſur-tout les choux, ſont fort bons pour les Ecrouelleux, ne fût-ce que parce qu'ils tiennent le ventre libre. Nous avons auſſi vu plus d'une fois, que le grand uſage des châtaignes & des raiſins les ſoulagent beaucoup, en diſſipant les embarras d'entrailles, en calmant des fievres & des toux opiniâtres, & en procurant de l'embonpoint.

Enfin, nous avons vu des gens qui regardoient la rhue comme ſpécifique pour les écrouelles, & qui en nourriſſoient, pour ainſi dire, les Ecrouelleux, des années entieres, & nous avons appris à n'en pouvoir douter, quelques bons effets de cette plante, dont les Anciens avoient fait la baſe du Mithridate, & que tous les Auteurs recommandent, comme *Alexipharmaque*, contre le phlegme & les tumeurs froides & pituiteuſes, mais que nous ne regardons point comme ſpécifique contre les Ecrouelles, parce que nous avons vu que ceux qui l'emploient comme telle, ſe trompent ſouvent.

Changement d'air.

Rien ne nous paroît plus utile aux Ecrouelleux, que le changement d'air & d'habitudes. Les habitans des villes doivent toujours ſe flatter de trouver dans l'air de nos montagnes, un remède qui produira d'heureuſes révolutions ſur la machine. L'exercice qu'on y fait, les

objets qui s'y préſentent, les alimens moins déguiſés par l'art dont on y vit, la vie libre qu'on y mene, tout concourt à favoriſer ces révolutions, dont nous pourrions rapporter des exemples ſans nombre, outre qu'il eſt important d'uſer de nos eaux à leurs ſources.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que quoique l'air de nos montagnes convienne aux habitans des villes, celui des villes ne convient pas à nos montagnards, qui étant devenus écrouelleux dans leur air natal, devroient naturellement ſe flatter de trouver un remede dans un air différent du leur; mais celui des villes eſt pour eux ſi peu convenable, les alimens dont on les y nourrit, ont ſi peu de rapport avec leur eſtomac, les mœurs mêmes des villes les tiennent dans un état ſi éloigné de celui qui leur eſt propre dans leurs hameaux, qu'ils ne ſauroient le ſupporter. Nous en avons vu pluſieurs qui ſont tombés malades, par cette raiſon ſeule, qu'ils étoient dans des villes; leur ennui aggrave ſingulièrement leurs maux; les Ecrouelles ſe déclarent quelquefois en peu de tems dans des montagnards devenus habitans des plaines, tandis qu'ils ſe portoient fort bien chez eux. Contentons-nous de quelques obſervations à ce ſujet, qui ne laiſſe pas que d'être fort important.

1°. Les cadets de certaines bonnes maiſons de payſans de nos montagnes, ſe deſtinent ordinairement à l'étude; le ſéjour qu'ils font, en conſéquence, dans les villes, change quelquefois leur tempérament d'une maniere ſi remarquable, qu'ils ſont conſtamment, ou les ſeuls Ecrouelleux de la famille, ou du moins les plus foibles, tandis que leurs freres qui vivent ſix mois de l'année ſur les montagnes, ſous de ſimples cabanes, ſujets à toutes les injures du tems, ſe portent mieux qu'eux.

2°. Nos vieillards ont obſervé que depuis que les mœurs des montagnards deviennent plus douces, & plus reſſemblantes à celles des villes, ils deviennent eux-mêmes plus foibles, plus timides, plus ſujets à un grand nombre d'infirmités qu'ils ne connoiſſoient pas

même de nom autrefois, & notamment aux Ecrouelles.

Il y a des cantons entiers où les hommes ont évidemment dégénéré, depuis qu'ils ſe ſont interdit les danſes & les jeux de force, la paume & les autres violens exercices. La race de ces anciens Cantabres, ſi redoubles aux Romains, s'eſt perdue.

3°. Entre pluſieurs exemples que nous pourrions rapporter, nous nous contenterons d'obſerver ce qui eſt arrivé l'année derniere à un enfant, qu'une Princeſſe prit en affection à Baréges. Il couchoit ſur la dure, ou tout au plus ſur le gazon qu'il partageoit avec ſes brebis, il n'avoit pour vivre que le peu de mauvais pain que ſes parens pauvres pouvoient lui fournir avec quelques verres de petit lait ſouvent fort aigri. Il s'aviſa de mendier, il frappa tout le monde par ſa candeur, & par ſes ſaillies naturelles, il mérita les bontés de la Princeſſe; mais il en a peu profité, car depuis qu'il a été placé comme il faut, couché a ſon aiſe, nourri mollement, & qu'on lui a donné les premiers principes d'éducation, il eſt devenu très-malade, ſon foie & ſon méſentere ſe ſont engorgés, les Ecrouelles ſe ſont décidées, il eſt aujourd'hui mort ou mourant. Cette révolution s'eſt paſſée dans un an, car il ſe portoit à merveille l'année paſſée, & paroiſſoit plus vigoureux & plus ſain que ſes freres, ſes aînés, qui ſont aujourd'hui très-forts, quoique les Ecrouelles ſe laiſſent entrevoir chez eux.

C'eſt un mauvais ſervice à rendre à nos montagnards, que de leur changer la nourriture, & de leur preſcrire des exercices nouveaux pour eux. Ceux qui s'attendriſſent ſur leur ſituation, en les voyant mal couverts, mal logés, mal nourris, toujours ſur des rochers eſcarpés, ne connoiſſent pas la valeur réelle de cet état; il approche plus de celui qui eſt naturel à l'homme, que celui des habitans des villes. La multiplicité des ſenſations que ceux-ci éprouvent, leurs coutumes, leur maintien, leurs occupations, leurs alimens, tout les tient dans une

gêne, qui arrête le cours des mouvemens néceſſaires pour exécuter pleinement toutes les fonctions.

Il arrive aux humeurs des montagnards qui paſſent dans les villes, ce qui arrive à l'eſtomac des enfans qu'on ſurcharge de viandes; il s'y décide une ſorte de putridité qui eſt la cauſe de mille infirmités.

La ſolidité, le poids, la lourdeur des alimens pâteux, dont nos montagnards ſe nourriſſent, & qu'on peut comparer au pain groſſier de Veſtphalie dont *Hoffman* a parlé, ſont néceſſaires pour exciter leurs forces digeſtives; ils languiſſent lorſqu'on leur donne quelque choſe de plus léger. Il eſt vrai qu'il leur arrrive de faire des digeſtions qui les rendent ſujets aux Ecrouelles, mais la difficulté qu'ils ont à digérer, ſuſpend le développement du virus Ecrouelleux, ou paroît, en fixant les oſcillations vers l'eſtomac, les empêcher de ſe porter irrégulièrement vers le ſyſtême glanduleux.

Quoi qu'il en ſoit, on ne doit pas toujours ſe flatter de faire une révolution heureuſe dans le corps de nos Ecrouelleux des montagnes, en les tranſportant dans les villes; mais comme il eſt bon de les diſtraire de leurs occupations ordinaires, au moins pendant le tems du traitement de leurs infirmités, il convient de les faire voyager de vallée en vallée, d'une ſource à l'autre. Il eſt de fait que celle auprès de laquelle ils ſont nés, quoique ſemblable à celle qu'ils iront prendre un peu loin, leur eſt moins utile. Tout ce qui a un air d'habitude, n'eſt plus un objet de ſenſibilité. Ceux qui ont tant recommandé l'uſage des remedes que chaque pays fait naître, n'ont pas aſſez ſenti la néceſſite ou l'utilité de ces maximes; d'ailleurs, nos montagnes ſont pour celui qui les connoît bien, un petit monde où l'on trouve tous les climats dans la même ſaiſon.

RÉCAPITULATION.

On voit par tout ce que nous venons de dire, que nos

principaux remedes dans les Ecrouelles, ſont les *vomitifs*, les *purgatifs*, les *abſorbans*, le *quinquina*, les *antiſcorbutiques*, les *frictions mercurielles*, & les *eaux Bonnes* ou celles de *Baréges*. Le mercure & les eaux ſont ſans doute les principaux; les autres ne ſont faits que pour aider & modifier leur action. Il n'eſt pas poſſible de preſcrire exactement la doſe, la durée, & les différentes combinaiſons qu'on peut faire de tous ces remedes. On réuſſira ſouvent avec les eaux en bain, en douche, ou bien intérieurement, ou de toutes ces trois façons, & avec les frictions locales ou générales, avec ou ſans ſalivation, ſuivant les cas que la prudence du Praticien doit diſtinguer.

Nous obſerverons ſeulement en paſſant que, comme le dit *Hoffman* dans ſa Diſſertation ſur le mercure: *Plurimorum timiditate præpoſterâ, præcipuè in determinandis medicamentorum doſibus fit, ut morborum chronicorum pertinacia adeò rarò devincatur medicamentorum efficaciâ, quæ quidem, adeò parcè datis ut plurimùm, nulla eſt.*

Cette remarque générale ſuffira par rapport à tous les autres remedes, mais nous ajouterons au ſujet des eaux, que les craintes de ceux qui en défendent l'uſage intérieur ou extérieur, ou qui du moins, le bornent à de très-petites doſes, viennent de l'inexpérience. On ne prend plus ces eaux en tremblant & en tâtonnant; on en uſe aujourd'hui très communément en boiſſon ordinaire, en bain, en douche, & de toutes les façons.

Ceux qui ſavent les manier, ne craignent pas leurs mauvais effets, & ne regardent pas ſur ce pied la chaleur qu'elles donnent quelquefois, & la vivacité qu'elles apportent dans le ſang; ce ſont des changemens néceſſaires pour que les eaux ayent quelque effet; tant il eſt vrai que, comme nous l'avons indiqué, il faut, pour guérir une maladie chronique, telle que les Ecrouelles, retourner, pour ainſi dire, un tempérament; imiter la Nature qui s'ouvre quelquefois des voies, au moyen

desquelles l'action du virus écrouelleux est sans effet; développer la constitution bilieuse du sang, puisque c'est elle qui fait que les Ecrouelles sont plus rares dans les adultes. *Warton* a remarqué, comme nous l'avons indiqué ci-dessus, que *strumosi matrimonio curantur, quia succus albumini ovi similis* (qu'il croit être la cause des Ecrouelles) *ad testiculos vergit.* Quoi qu'il en soit de cette explication, il est assuré que la révolution qui suit le mariage est salutaire, & qu'on peut dire dans bien des cas, au sujet de cette maladie, ce que disoit *Hippocrate*, (*de virginum affectibus.*) *Ego impero virgines his morbis affectas, quàm citissimè cum viris conjungi.*

Nous avons aussi recours, pour combattre les Ecrouelles, outre le changement d'air, & le régime, à un remede ou une manœuvre que les Anciens mettoient en usage aussi souvent, & avec aussi peu de ménagement, que les Modernes l'emploient rarement; c'est l'application des cauteres qui supplée quelquefois à bien d'autres remedes, & qui augmente ou assure souvent leur action.

Les rapports de notre Méthode avec celle des bons Praticiens.

Les Auteurs qui recommandent les sudorifiques, avoient en vue une indication que nous remplissons avec nos eaux, auxquelles nous ne croyons pas qu'on puisse substituer les tisannes sudorifiques, ni l'eau de goudron; ne fût-ce que par rapport à la grande quantité que nous sommes d'avis qu'on prenne des eaux minérales, sans parler des bains, & de leur degré de chaleur.

Les Professeurs de Montpellier, qui voulurent il y a plusieurs années, employer les frictions mercurielles pour les Ecrouelles, trouverent des inconvéniens que nos eaux préviennent; c'est pourquoi nous en appellons à l'expérience.

Morton, qui prétend que *scrophulæ curantur longo usu*

medicaminum balſamicorum, *mercurialium*, *millepedum*, *chalibeatorum*, *præcipuè aquarum mineralium*, ne differe de notre opinion, que par la nature des eaux minérales que nous propoſons, & par l'uſage des martiaux, que nous ne croyons pas être un remede approprié aux Ecrouelles, parce qu'ils donnent en général trop de ton, & que nous avons éprouvé qu'ils portent à la poitrine des écrouelleux; ce qui arrive à nos eaux de Bannieres, qui ſont ſalées & vitrioliques, & que bien des gens croyent bonnes pour les écrouelleux; opinion à laquelle nous ne ſaurions nous rendre, parce que quoiqu'on puiſſe dire, nous avons obſervé qu'elles augmentent les tumeurs, les arrêts aux viſceres, la fievre, & la ſéchereſſe des Ecrouelleux, quoique d'ailleurs elles puſſent leur être favorables, à certains égards, en vuidant bien les premieres voies.

Quant aux cloportes, quoique *Wiſeman* les mette au rang des ſpécifiques pour les Ecrouelles, nous avouons que nous les avons toujours vu employer, & même que nous les avons ſouvent employés ſur l'autorité des auteurs, ſans obſerver des changemens bien notables, peut-être, parce que nous les employons à trop petite doſe.

Ruland employoit beaucoup pour les Ecrouelles, le ſoufre, ſon baume & ſon huile de ſoufre; il rapporte avoir fait de fort belles cures; & il nous paroît que le ſoufre fait ſur le ſang, & ſur l'organe de la peau, le même effet que nos eaux, qui ſont elles-mêmes ſulphureuſes, ou bitumineuſes, ou du moins ont tant de qualités par leſquelles elles approchent de ces minéraux.

Dioſcoride recommandoit pour les tumeurs Ecrouelleuſes, les cendres d'écorce de ſaule: *Lotichius*, un emplâtre avec le ſoufre, le creſſon & la moutarde: *Amatus Luſitanus*, un onguent avec l'encens, le maſtic, le poivre. On voit que tous ces remedes ont du rapport avec les nôtres, & que les effets qu'ils doivent naturellement produire, prouvent, vu les ſuccès qu'on en a éprouvés,

l'exiſtence de la diſpoſition acide, que nous avons ſuppoſé établir l'état écrouelleux dans le ſang.

On peut conclure la même choſe au ſujet des feuilles d'aloës & de pêcher, que quelques-uns ont conſeillées, ainſi qu'à l'égard de la ſcrophulaire que *Baillou* a prétendu être *naturæ humoris ſcrophuloſi;* dont les Chimiſtes ont dit qu'elle contient du ſel volatil, & de l'huile, & dont nous nous ſervons quelquefois en décoction, tant ſur ce que les Auteurs en diſent pour les Ecrouelles, que parce qu'il y en a qui prétendent qu'elle emporte, étant bouillie avec le ſéné que nous employons ſouvent, la mauvaiſe odeur de ce purgatif, & qu'elle empêche ſes effets pernicieux.

Nous finirons cet article en rapportant une recette avec laquelle *Valleriola* traitoit des Ecrouelles.

℞ *Turpet. Hermodact. ana.* . . . . . ʒ *ij.*
Radic. utriuſq. ſcrophular. . . . . . ℥ *j.*
Radic. Angelic. major. . . . . . ʒ *ij.*
Folior. Orient. . . . . . ℥ *j.*
Scamon. crud. . . . . . ℈ *iv.*
Fiat ex omnibus pulvis, & cum ſirup. roſar. pallid. S. Q. maſſa pilul.
Cujus doſis ad dracm. ij.
addendo cuilibet, mercurii dulcis gr. xx.

Voyez quelle activité ces pilules doivent avoir, & remarquez en même tems, qu'elles rempliſſent les mêmes indications que nos eaux, le mercure, les purgatifs, & le quinquina, mais qu'elles ne ſauroient le faire auſſi ſûrement, pour des raiſons qui ſe préſentent très-naturellement.

Ce ſont-là les réflexions précieuſes des vrais Maîtres de l'art, que nous diſions au commencement, devoir être recueillies avec ſoin; c'eſt par ces réflexions que nous prétendons appuyer notre méthode, que l'envie de nous ſinguliſer, ne nous fera jamais regarder comme abſolument

abſolument différente, au fonds, de celle des grands Praticiens; mais qui paroît avoir bien des avantages, une étendue & une ſimplicité qui doivent la faire préférer. Etabliſſons ſa ſûreté.

OBSERVATION PREMIERE DE PRATIQUE.

Un Eſpagnol, dont le pere ni la mere n'avoient jamais eu de maladie vénérienne, âgé de vingt ans ou environ, & qui avoit depuis l'âge de quinze des tumeurs indolentes au cou & aux viſceres du bas-ventre, & outre cela un gonflement aux os du carpe, & un ulcere avec carie aux vertebres des lombes; qui étoit maigre, ſec avec les yeux chaſſieux, & les gencives calleuſes; ſujet à des dévoiemens paſſagers, à la fievre & même à la toux de tems en tems; qui étoit d'ailleurs ſans appétit & ſans forces, & qui avoit été traité en Eſpagne où l'on avoit fait fort inutilement toutes ſortes de remedes, juſqu'à lui ouvrir des cauteres qu'on avoit enſuite laiſſé fermer, vint aux eaux Bonnes, où il prit ces eaux en boiſſon ordinaire, en douche, en injection, & de deux jours l'un en bain, avec des frictions mercurielles de ſix gros d'onguent, au tiers de mercure, faites au ſortir du bain, au cou, ſur les hypocondres, au dos & au poignet, & des bols purgatifs avec le jalap & le mercure doux, une ou deux fois la ſemaine. Ce traitement dura près de trois mois, au bout deſquels tous ſes ſymptômes diſparurent; le malade fut mis à l'uſage du lait avec les eaux pendant quelques jours; il mangea enſuite, reprit des forces, & partit quelque tems après parfaitement guéri; il n'a point eu de rechûte. Cette obſervation a été faite il y a trente ans.

OBSERVATION II.

Un enfant de douze ans, d'un tempérament très-déli-

cat, & qui avoit été nourri d'un lait de femme enceinte, avoit depuis l'âge de ſix ans, les yeux chaſſieux & larmoyans, les joues élargies, les glandes du cou fort gorgées & douloureuſes, un ulcere qui réſiſta aux remedes ordinaires à la partie poſtérieure de l'oreille, le ventre bouffi, les extrémités amaigries, un fonds de fievre lente, avec un dérangement d'appétit ſingulier, & des indigeſtions qui finiſſoient par des dévoiemens ſouvent ſéreux & fétides, & qu'on traitoit depuis long-tems par les ſecours ordinaires : il fut envoyé à Barèges, ſeulement pour l'ulcere ; on prit tous les éclairciſſemens néceſſaires ſur la conduite de ſes parens, on ne trouva rien de ſuſpect ; on mit le malade à l'uſage des eaux & des bains tempérés ; on lui donna des frictions de trois jours l'un, & de demi-once chacune, avec l'onguent fait à moitié, en le baignant les deux autres ; on lui donnoit de légers abſorbans, preſque chaque ſoir ; on le purgeoit toutes les ſemaines ; on le nourriſſoit de potage & de lait : on parvint enfin, à la longue, à guérir la fievre, diſſiper les tumeurs, rétablir les yeux, cicatriſer l'ulcere, & rendre la ſoupleſſe au ventre, & l'embonpoint aux membres. Cet enfant a eu depuis lors, la petite vérole ; il lui eſt arrivé des accidens, des chûtes & des plaies, dont il eſt très-bien guéri, & il ſe porte fort bien depuis pluſieurs années.

OBSERVATION III.

Une fille de vingt ans, née dans un de nos villages des montagnes des plus élevées, & qui eut dès l'âge de quinze ans, les pâles couleurs, devint bientôt ſujette à un vomiſſement preſque habituel, qui fut ſuivi d'une tumeur indolente à une des mammelles, d'une pareille à la région de la matrice, & de pluſieurs autres au cou ; elle avoit outre cela, la phyſionomie plombée, les levres groſſes & violettes, les gencives délabrées & fétides, les yeux ternis, une groſſeur à l'articulation du doigt

index avec le métacarpe, & une enflûre aux pieds. Elle fut traitée fort inutilement, juſqu'à ce qu'elle alla aux eaux Bonnes, où elle prit les eaux en boiſſon ordinaire, ne vivant preſque que de pain & de fromage grillé, ſe purgeant deux fois la ſemaine avec le jalap, le quinquina, & les abſorbans, ſe baignant une fois par ſemaine ſeulement, & ſe frottant elle-même deux fois avec ſix gros d'onguent mercuriel fait à la moitié, & diſtribué entre le ventre, la mammelle, le cou & le doigt; elle vécut ainſi pendant deux mois, au bout deſquels elle reprit des forces, & ſes tumeurs diſparurent; mais comme ſes aigreurs d'eſtomac & ſes vomiſſemens avoient réſiſté, l'ipécacuanha fut placé deux ou trois fois, on appuya avec le quinquina, & les regles qui avoient ceſſé pendant la formation des tumeurs, ayant diſparu, la malade fut très-bien guérie, ſauf ſa tumeur au doigt, qu'elle emporta, la ſaiſon prochaine, aux eaux Bonnes, avec des frictions mercurielles locales.

OBSERVATION IV.

Un jeune homme de vingt ans, d'un tempérament mélancholique, & qui étoit extrêmement ſec & un peu jaune, eut vers l'âge de quinze ans une douleur au côté droit avec des coliques convulſives qu'on guérit par les remedes ordinaires; il parut quelque tems après des tumeurs au cou qui augmenterent peu à peu juſqu'à la groſſeur d'un œuf de pigeon chacune; il eut outre cela, une eſpece de tumeur à l'olécrâne qui s'abſcéda, & fit un ulcere; ſes yeux devinrent très-chaſſieux, & il fut traité par de bons maîtres qui ne ſongerent jamais au mercure, parce qu'ils ne trouverent rien qui pût fonder leurs ſoupçons à cet égard; mais l'ulcere ni les tumeurs ne guériſſoient point. Il fut préparé avec des apozêmes légèrement anti-ſcorbutiques, précédés de l'ipécacuanha & de quelques purgatifs; on fit prendre les eaux Bonnes tranſportées: les tumeurs groſſirent, il ſe déclara un autre

ulcere au poignet ; on continua les mêmes remedes ; une des glandes vint à ſuppurer, & le doigt *index* de la main s'engorgea ; on fit prendre quelques bains aux eaux Bonnes, où le malade ne put pas reſter ; on lui donna des frictions chez lui de deux en deux jours, de demi-once chacune, avec l'onguent fait à moitié, on donna vingt frictions ; le malade buvoit toujours les eaux Bonnes, & vivoit de potage ; enfin, il fut envoyé à Barèges, pour y prendre les eaux, les douches, & quelques bains, & ſes tumeurs diſparurent totalement, ſes ulceres ſe cicatriſerent ; & il prit, de retour chez lui, des apozêmes avec un nouet de rhubarbe, & du quinquina, ce qui remit ſes forces & ſon embonpoint.

Traitement particulier des différens états des Écrouelles.

Les loix générales peuvent induire en erreur dans la pratique de la Médecine, & de la Chirurgie ; il eſt important de ſpécifier les cas & leurs différences ; ceux qui, convaincus de la bonté de la méthode que nous propoſons, croiroient pouvoir guérir toutes ſortes d'Ecrouelles avec nos eaux, le mercure, & nos autres remedes, riſqueroient de ſe tromper dans l'application qu'ils pourroient en faire. La doſe des remedes qu'il faut donner, la façon de les adminiſtrer & les différens mélanges qu'on peut en faire, exigent des connoiſſances & des précautions ſingulieres ; & outre cela, il eſt eſſentiel de ne pas entreprendre le traitement de toutes ſortes d'Ecrouelleux.

En un mot, il y a des regles importantes que la pratique ſeule apprend, & que nous allons tâcher d'expoſer du mieux qu'il ſera poſſible.

Bien des gens pourroient s'imaginer que rien n'eſt ſi aiſé ; mais les vrais Praticiens connoiſſent la difficulté qu'il y a à mettre chaque obſervation à ſa place, à en conclure ce qu'il faut ſeulement, & même à expliquer ce qu'on ſent ſoi-même. Eſſayons de rendre ce que les

malades nous ont appris, ſur des matieres dans leſquelles les Auteurs nous ont manqué.

Nous trouvons dans toutes ſortes d'Ecrouelles, trois états différens, quels que ſoient l'âge & le tempérament de ceux qui en ſont atteints.

Elles ſe réduiſent à une ſorte de diſpoſition Ecrouelleuſe encore cachée, ou peu décidée, qu'on ne diſtingue que lorſqu'on eſt vraiment connoiſſeur, ainſi que les premiers degrés d'une fievre lente; c'eſt-là ce que nous nommons le premier état, ou le premier tems des Ecrouelles.

Ou bien elles ſe développent actuellement, elles ſe montrent, leurs ſymptômes augmentent, ou ſe décident; on peut les comparer à ces maladies aiguës, qui ſont au point que les Anciens nommoient *perturbatio critica*. La dépuration du ſang ſe fait, pour nous exprimer comme *Sydenham*; les malades qui ſont dans cet état, ont quelque rapport aux filles qui ſont au moment d'avoir leurs regles pour la premiere fois; c'eſt-là ce que nous appellons le deuxieme état des Ecrouelles.

Elles ſont enfin bien déterminées, bien caractériſées; tout le monde les reconnoît, elles n'augmentent ni ne diminuent (au moins pour l'ordinaire), & c'eſt-là leur troiſieme état par lequel nous croyons devoir commencer, parce qu'il apprendra à connoître les bornes des deux autres.

Cet état eſt le plus commun, ou du moins celui pour lequel nous ſommes le plus conſultés: il eſt généralement connu, & il importe, comme on va le voir, de le bien examiner.

OBSERVATION V.

Une femme avoit depuis ſon enfance des tumeurs Ecrouelleuſes au cou, qui étoient bien caractériſées par les autres ſymptômes ordinaires; la malade vint à perdre ſes regles par ſon âge, les Ecrouelles groſſirent un

peu, elles furent regardées comme une maladie nouvelle, par des gens qui avoient oui parler de la vertu des eaux Bonnes, & de l'action du mercure; la malade fut traitée par notre remede, elle mourut dans le traitement, les tumeurs au cou ayant ſuppuré.

Un homme naturellement ſec & bilieux, qui avoit depuis long-tems des tumeurs Ecrouelleuſes au cou, devint ſujet à de vives coliques, à la ſuite deſquelles parut une tumeur fort conſidérable au méſentère; on ſoupçonna que c'étoient des glandes Ecrouelleuſes, comme celles du cou, on traita le malade par des apozêmes, des frictions mercurielles, & les eaux de Baréges; il mourut hydropique très-peu de tems après.

Nous avons encore vu périr par l'action des eaux Bonnes, un enfant qui vivoit depuis bien du tems avec tout le méſentère skirreux, & le cou plein de tumeurs Ecrouelleuſes, ainſi qu'un jeune homme qui avoit le foie pris, & les glandes du cou fort gorgées: enfin, nous avons vu une femme qui avoit depuis long-tems, des glandes au cou, avec un skirre à la matrice & d'autres ſymptômes des Ecrouelles, périr au retour des eaux de Baréges.

Nous pourrions encore parler de bien d'autres, que nous avons vu ſuccomber aux mêmes eaux, & au mercure, adminiſtrés inconſidérément & ſans méthode, pour des tumeurs aux mammelles & ſous les aiſſelles, pour des caries & des ulceres écrouelleux, ſans parler de ceux dont les tumeurs étoient internes.

Telles étoient les tumeurs écrouelleuſes dont parle *Fabrice Hildan*, qui étoufferent un malade qui avoit le cou plein de glandes, & qu'on traitoit avec les eaux de Baden, ainſi que celles d'un autre malade cité par le même Auteur, & qu'un charlatan fit mourir en lui faiſant des opérations ſur des tumeurs écrouelleuſes: telle étoit la tumeur à la rate, qu'on opéra contre l'avis de *Lotichius*, & dont le malade mourut.

Rien n'eſt ſi grand, rien ne mérite tant d' êtrebien

médité, rien enfin ne fait tant d'honneur à l'art de guérir, conſidéré comme il doit l'être, que ce qu'*Hippocrate* dit, au ſujet des Cancers occultes, *non curati longius perdurant tempus.*

Le plus court parti qu'il y ait à prendre, eſt d'abandonner de certaines maladies à elles-mêmes; on a beau faire, lorſqu'elles ſont à un certain point, on ne ſauroit en venir à bout. Ce précepte eſt plus important qu'on ne pourroit le croire; il n'eſt pas douteux, qu'étant bien entendu, il ne puiſſe ſauver la vie à bien des Ecrouelleux, ainſi qu'à bien d'autres malades atteints de maladies chroniques, qu'on ne fait ſouvent qu'irriter, par des remèdes appliqués mal-à-propos.

Mais comment faire ſentir à bien des gens, le prix de cette modération? comment la concilier avec ce que tant d'Auteurs recommandent ſur l'importance, & même la néceſſité de certains remèdes?

OBSERVATION VI.

Nous fumes conſultés, il y a neuf ans, par une fille de vingt-cinq ans, qui depuis l'âge de quinze ans avoit des glandes au col, qui avoit toujours été mal réglée, dont le ventre ſe bouffit & ſe durcit enſuite, ſans doute, par des tumeurs au méſentere ou à la matrice; qui avoit les deux mammelles skirreuſes, qui vomiſſoit preſque tout ce qu'elle prenoit, qui avoit de tems en tems les extrémités inférieures fort enflées, la face bouffie, pâle & plombée, qui avoit perdu ſes dents, craché du ſang, & des purulences; & qui enfin, ne pouvoit uriner qu'en ſe fondant elle-même; ce qu'elle ne faiſoit jamais qu'en ſe bleſſant, & en rendant du ſang avec l'urine.

Tout bien examiné, nous crûmes qu'il étoit de notre prudence de ne point attaquer une pareille maladie; car par où commencer, & comment s'y prendre? En un mot, nous conſeillâmes à la malade de vivre comme

elle l'entendoit, ſans pourtant faire aucun excès, & d'éviter ſur-tout toute ſorte de donneurs de remedes, de quelque état qu'ils fuſſent. Qu'eſt-il arrivé ? c'eſt que cette malade vit encore, elle va & vient; elle travaille autant qu'il eſt poſſible, avec les mêmes infirmités qu'elle a toujours; elle fait preſque tous les jours du ſang par les urines, en ſe fondant; elle crache tantôt des matieres purulentes, tantôt du ſang, elle a des accès de fievre fort vifs de tems en tems; & avec tout cela, elle vit, & nous ne doutons pas qu'elle n'eût ſuccombé à nos remedes.

C'eſt après des expériences réitérées, que nous ſommes forcés de faire cet aveu, qu'il nous ſeroit bien aiſé d'appuyer de pluſieurs autres obſervations ſemblables. Nous avons comme tant d'autres, en ſortant des Ecoles, payé le tribut aux idées des maîtres qui inculquent aiſément leurs dogmes dans l'eſprit des jeunes gens, qui viennent, s'ils ſont ſages, à découvrir dans la pratique, combien ils ſont loin de compte, avec les plans qu'ils s'étoient formés; mais nous avons enfin connu combien il eſt important de ſavoir diſtinguer, *quæ ſunt artis*. Ainſi notre premier ſoin, en voyant un Ecrouelleux, eſt d'examiner s'il eſt incurable, ou s'il n'eſt pas dangereux de le traiter.

L'âge du malade nous fixe d'abord à cet égard; il eſt ſûr que ſi c'eſt un adulte, il guérit plus difficilement qu'une jeune perſonne : non pas que nous regardions toujours les adultes comme incurables, ainſi que *Wiſeman;* mais c'eſt qu'en effet, il faut toujours dans ces cas modérer ſon eſpérance, ſur-tout lorſque les Ecrouelles ſont anciennes.

D'ailleurs, ſi c'eſt une femme qui n'eſt pas réglée, & dont on ne puiſſe pas ſe flatter de rétablir les regles, ſoit à cauſe de ſon âge, ſoit à cauſe de ſa conſtitution, nous n'entreprendrons point de la traiter.

Enfin, quand même le malade ſeroit un enfant, ſi ſon méſentere eſt pris depuis long-tems; s'il ſouffre

juſqu'à

juſqu'à un certain point ; s'il a la fievre, & ſouvent le dévoiement ; s'il eſt ſujet à la toux ſeche, & à des difficultés de reſpirer, avec les hypocondres élargies, la face pâle, & tout le corps fort maigre, nous croyons qu'il convient de ne pas lui adminiſtrer des remedes, & qu'il eſt vraiſemblablement incurable : l'état d'enfance exige pourtant des conſidérations particulieres, dont nous parlerons tout à l'heure.

Au reſte, il convient de diſtinguer dans les maladies incurables, celles qui ne peuvent qu'empirer par un traitement quelconque, & dont on eſpere qu'abandonnées à elles-mêmes, elles ne tueront pas le malade, d'avec celles où le malade eſt évidemment mort, ſi on ne lui fait pas des remedes.

Il eſt permis dans ce dernier cas, de tenter quelque médicament ; *extrema*, comme on dit, *extremis*. Il ſeroit bon cependant qu'on modérât la pente que bien des gens ont à éprouver de certains remedes, & à ſe conduire ſeulement par la Médecine & la Chirurgie rationnelles.

Quant à nous, nous croyons avoir fait tout ce qui convient, en diſtinguant avec attention les écrouelleux qu'il faut abandonner à eux-mêmes, d'avec ceux qu'on peut traiter avec eſpoir ; mais comme nous l'avons remarqué, l'expérience nous a convaincus qu'il ne faut pas ſe déterminer trop tôt à regarder une maladie comme incurable, ou faite pour réſiſter aux remedes & au régime ; ce qui ſe voit, ſur-tout dans les enfans écrouelleux ; il y en a qui paroiſſent perdus ſans reſſource, & qui pourtant ſe remettent quelquefois ſans aucune ſorte de remedes. Nous pourrions citer des obſervations de pareils malades, dont nous n'avons pas oſé entreprendre le traitement, & qui ont repris par la ſuite des forces & de l'embonpoint ; tant il eſt vrai que la révolution du tempérament, & la mutation de l'âge puéril, comme dit *Chauliac*, expliqué par *Joubert*, font des effets ſurprenans ſur les écrouelleux ; ce qu'il ne faut

jamais perdre de vue, & dont nous parlerons encore ci-après.

Traitement palliatif du troisième état.

Les remedes que nous ne croyons pas convenables dans ce cas, ne ſont que ceux que nous nommons *curatifs*, mais les ſimples palliatifs conviennent ſans doute. Le corps d'un écrouelleux décidé, s'étant accoutumé aux ulceres, aux tumeurs, & aux autres infirmités, il y auroit de l'imprudence à tenter une révolution impoſſible : cicatriſer ſes ulceres, diſſiper les tumeurs, donner des fondans & des évacuans dans ces cas, c'eſt évidemment vouloir tuer le malade ; mais on peut le ſoulager, l'aider à ſupporter plus aiſément ſes infirmités, & empêcher qu'elles n'aillent en empirant : c'eſt ce que nous avons fait dans bien des occaſions, outre celle dont nous avons parlé. (*Obſerv. 6.*)

OBSERVATION VII.

Une Eſpagnole âgée de trente ans, avoit des tumeurs Ecrouelleuſes fort groſſes au cou, du mal aux yeux, un skirre au foie, une toux ſeche & vive, avec difficulté de ſe coucher ſur le côté gauche, un gonflement au pied, & un ulcere à un des doigts de la main ; cet ulcere ayant rongé une phalange, & s'étant cicatriſé à la faveur des baumes ordinaires, la malade ſe croyoit en voie de guériſon, lorſque les tumeurs & ſon mal aux yeux augmenterent, ce qui fit qu'elle nous conſulta. Nous fûmes d'avis qu'après la ſaignée & quelques purgatifs entremêlés avec la boiſſon de nos eaux, pendant douze jours ſeulement, la malade ſe fît ouvrir deux cauteres, un à un bras, & l'autre à la jambe ; dès que leur ſuppuration fut en train, le mal aux yeux diminua, les tumeurs revinrent à leur premier état, & nous conſeillâmes à la malade de s'en tenir là, obſervant ſeulement de ſe purger de tems en tems.

OBSERVATION VIII.

Une femme de quarante-cinq ans, qui avoit depuis long-tems trois groſſes tumeurs Ecrouelleuſes au cou, ſans compter un gouëtre conſidérable, & qui étoit d'ailleurs ſujette à des attaques de vapeurs ſi vives, qu'elles gonfloient prodigieuſement ces tumeurs, vint à perdre ſes regles, & devint depuis lors ſujette à un aſthme, & à un crachement de ſang périodique; les glandes du cou augmenterent même, & elle étoit dans une ſituation ſi triſte, qu'on auroit dit qu'elle alloit étouffer à chaque inſtant. Nous nous bornâmes à tâcher de la remettre dans l'état où elle étoit avant d'avoir perdu ſes regles; nous lui fîmes prendre les eaux de Baréges ſeules, pour l'aſthme, après la ſaignée & quelques purgatifs, & nous ouvrîmes deux cauteres; ce qui diminua tous les accidens, & rendit les tumeurs auſſi ſupportables qu'elles l'étoient depuis quinze ou vingt ans.

Ces deux exemples ſuffiſent pour montrer comment nous nous comportons dans le cas dont il eſt queſtion: le régime, le lait & les cauteres précédés de quelques doſes de nos eaux, ſont alors nos ſecours; nous prétendons augmenter les voies des excrétions par les cauteres, & fournir moins de vivacité, de force & d'excrémens par le régime, en diminuant la quantité des alimens, & par l'uſage du lait dont les effets ordinaires, qui ſont l'affaiſſement & la foibleſſe, ſont favorables dans ce cas: nous conſidérons les tumeurs écrouelleuſes, comme faiſant corps à part, par rapport au reſte des organes; il ne faut ni les agacer, ni les augmenter; il faut tâcher d'empêcher les humeurs d'aller y aboutir en grande quantité, & les traiter comme un skirre au foie, comme un calcul aux reins, comme des tuberculés au poumon, en tenant les vaiſſeaux le moins pleins qu'il ſe pourra.

Remarquez que nous inſiſtons plus ſur le défaut de

ſang, de ſuc nourricier & d'excrémens, par lequel nous prétendons maſquer, ou éluder, pour ainſi dire, la maladie, que ſur les lavages, les délayans, & tant d'autres remedes qu'on vante beaucoup comme propres à remplir les indications que nous avons en vue; & cela parce que l'expérience nous a appris que ces remedes prétendus adouciſſans irritent au lieu d'adoucir, & hâtent le cours du mal au lieu de l'arrêter: ils gâtent la digeſtion, ils allument la fievre, & bouleverſent les excrétions, qui vont enfin aboutir à la partie affectée, comme nous le prouverons par l'obſervation ſuivante.

OBSERVATION IX.

Un homme de cinquante ans, avoit depuis plus de vingt, quelques groſſes tumeurs Ecrouelleuſes au cou: dès qu'il faiſoit quelque débauche, dès qu'il ſe dérangeoit de ſa façon de vivre ordinaire, même en prenant des choſes qu'il croyoit pouvoir lui être utiles, comme des apozêmes, & même du lait; enfin, lorſqu'il ſurvenoit quelque épidémie particuliere, il devenoit ſujet à des gonflemens ſinguliers de ſes glandes, qui formoient quelquefois des attaques périodiques, comme des attaques d'aſthme, & dans leſquelles il imitoit évidemment en reſpirant, le bruit que font les cochons; (ce que nous avons indiqué ci-deſſus, 10. *Fait.*)

Nous avons encore vu périr quelques écrouelleux, par des *rejets* d'une maladie qui portoit ſur la poitrine de ceux dont le tempérament étoit bien conſtitué, & qui alloit aboutir aux glandes des Ecrouelleux. Ainſi tout eſt quelquefois dirigé vers les glandes, & les ulceres des Ecrouelleux; & on eſt bien étonné, lorſqu'on ne s'y attend point, de voir de ces mauvaiſes directions des matieres excrémentitielles, ſuccéder même à l'uſage des remedes délayans & adouciſſans, ainſi que des inciſifs.

Ce qu'il y a de plus utile à faire, eſt de modérer les

malades ſur la nourriture. Il faut leur laiſſer celle dont ils uſent ordinairement, & à laquelle leur eſtomac eſt fait; ne leur donner, pour ainſi dire, ni de plus mauvais, ni de meilleurs alimens, mais leur en diminuer la doſe autant qu'il ſe pourra.

OBSERVATIONS PARTICULIERES.

Nous finirons cet article, en rapportant quelques Obſervations particulieres ſur des Ecrouelleux, que nous ne pourrions pas placer ailleurs.

Thomas Bartholin parle d'un payſan qui eut en deux ans de tems, un pouce ſi gros, qu'il approchoit de la tête d'un homme. Nous avons vu tous les doigts de la main, ayant chacun trois ou quatre tumeurs, ſi prodigieuſes, que la moindre étoit de la groſſeur d'un œuf de poule; il y avoit une pareille tumeur au milieu du rayon. Ces tumeurs s'étoient formées peu à peu en trois ans; elles ſembloient des veſſies, dans leſquelles on ſentoit craquer quelque choſe de cartilagineux, ou comme du parchemin ſec: elles paroiſſoient auſſi emphyſémateuſes; elles avoient quelques rapports avec celles qui ſont repréſentées dans une figure de la Chirurgie de *Heiſter;* & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'elles étoient traitées par des gens qui ne viſoient pas à moins que de les fondre, au moyen des mercuriaux, dont nous fîmes ceſſer l'uſage, parce qu'ils commençoient à éprouver le malade qui auroit infailliblement été la victime de ces remedes.

Le même *Thomas Bartholin* parle d'un ſtéatome à la veſſie. Nous en avons auſſi trouvé dans les cadavres des écrouelleux, & notamment trois ou quatre qui avoient été pris pour des pierres à la veſſie dans un Sujet dont nous trouvâmes tout l'os innominé du côté gauche fondu, depuis le pubis juſqu'au bord poſtérieur

de l'*iſchium*, & comme une bouillie très-claire, ſentant plus l'aigre puant que le pourri; les cartilages de la cavité cotyloïde, celui de la tête du fémur, & le ligament rond, qui nageoient dans une eſpece de matiere glaireuſe, étoient ſains dans leur état naturel, ſéparés de leurs os, comme par un menſtrue qui n'auroit fondu que ceux-ci, (car le col du fémur & ſa tubéroſité étoient auſſi fondus).

Paracelſe parle des *nattes* cartilagineuſes, des charnues, & des ligamenteuſes. On en a vu dans ce pays une aux os innominés, qui commença par une légere exoſtoſe ſur la ſurface externe, & qui vint à acquérir le volume du plus gros potiron, qui étoit en partie cartilagineuſe, en partie oſſeuſe, & pleine d'une matiere couleur de lie, & qui fut opérée par un Charlatan, entre les mains duquel le malade mourut..

Enfin, *Severinus* parle d'une tumeur prodigieuſe à la cuiſſe, qu'il appelle *œdemoſarca*. Nous avons vu toute l'extrémité inférieure de la groſſeur d'un homme ordinaire; la jambe avoit plus de trois pieds de circonférence, & elle étoit pleine d'ulceres, ainſi que tout le tour du cou; il arrivoit à cette prodigieuſe extrémité, à peu près ce que nous avons vu arriver à un gonflement général de tout le bras, qui augmentoit ou diminuoit à vue d'œil, ſuivant le tems & les paſſions du malade, de ſorte qu'on pouvoit aiſément voir s'il ſentoit vivement quelque choſe, par le gonflement ſubit de ſon avant-bras & de ſes doigts; il ne penſoit point, il ne faiſoit pas le moindre effort ſans que ce bras ne s'en reſſentît; ce qui paroît moins ſingulier à ceux qui ont bien étudié l'économie animale, qu'à ceux qui n'ont que quelques notions générales & indéterminées.

Venons au deuxieme état, que nous avons dit être caractériſé par des ſignes qui indiquent le développement de la maladie, dont l'augmentation des glandes,

la formation des ulceres, & les autres ſymptômes plus ou moins urgens, indiquent les progrès.

Cet état, que nous avons comparé à la fievre d'évacuation des maladies aiguës, ou à ce que les Anciens nommoient *perturbatio critica*, nous paroît n'être autre choſe, qu'une ſorte de fievre qui doit fondre les feuillets de ſubſtance cellulaire, dans leſquels le virus écrouelleux s'eſt tenu caché, juſqu'à ce que le tems l'ait enfin enveloppé. C'eſt à cette ſorte de ſuppuration que nous attribuons la fievre, les indigeſtions, les foibleſſes, & les tumeurs qui ſe montrent dans cet état, ainſi que la maigreur qui n'eſt cependant pas toujours bien apparente; ce que nous avons remarqué dès le commencement. (7. *Fait.*)

Ce point de vue ſous lequel nous conſidérons ce deuxieme état des écrouelles, fait d'abord ſentir que nous les regardons à certains égards comme une ſorte de travail dépuratoire, dont nous ne ſommes pas alarmés, pourvu qu'il ſoit contenu dans des bornes convenables.

En un mot, nous trouvons dans ce développement de la maladie, un commencement, une fin, des effets, des criſes, ou des évacuations par les urines, les ſueurs, les ulceres, & les tumeurs skirreuſes mêmes. Nous ne doutons point que, ſi nous nous étions attachés à le peindre à la façon d'*Hippocrate*, nous n'euſſions trouvé un certain ordre dans ſa marche; mais nous avons abandonné cette préciſion ſcrupuleuſe, comme n'étant que de pure curioſité.

Quoi qu'il en ſoit, l'expérience nous a appris que, quelle que ſoit la vertu de nos remedes, il n'eſt pas queſtion de les employer ſans conſidération. Il eſt important de laiſſer aller la maladie juſqu'à un certain point, de ne pas faire de trop promptes révolutions, & de ne pas ſe preſſer dans l'application des remedes qui ne font, comme nous l'avons inſinué ci-deſſus, que donner une ſorte de fievre, qui doit néceſſaire-

ment, pour avoir quelque bon effet, avoir un certain rapport avec celle que la Nature excite. Tout ce que nous avançons peut être conclu des Obſervations ſuivantes.

OBSERVATION X.

Un enfant de treize ans, décidé Ecrouelleux, par des ulceres & des tumeurs qui augmentoient de jour en jour, & par d'autres ſymptômes ordinaires, fut traité à Baréges par les bains tempérés, la boiſſon des eaux, & les frictions : il guérit en fort peu de tems; tous les ſymptômes de la maladie diſparurent entierement; mais il retomba l'année d'après. Il fallut revenir aux mêmes remedes, qui étant adminiſtrés avec plus de modération, & ſoutenus par des amers, le quinquina & les abſorbans, réuſſirent enfin à rétablir une curation aſſurée; ce que les ſuites ont prouvé, puiſqu'il n'y a point eu de rechûte.

OBSERVATION XI.

Un homme de quarante ans, qui avoit vécu dans ſa jeuneſſe dans un climat fort marécageux, où il ne buvoit que de l'eau de puits fort mauvaiſe, fut attaqué en même temps de trois tumeurs Ecrouelleuſes, l'une au cou, l'autre au doigt *index* de la main, & l'autre au pied : nous le mîmes, après les remedes généraux & les vomitifs réitérés qui procurerent des évacuations très-glaireuſes, à l'uſage des eaux Bonnes & des frictions mercurielles, qu'il ſe donnoit lui-même. Il fut tellement ſoulagé après la quatrieme friction, c'eſt-à-dire, au huitieme jour, & après trois ſemaines d'uſage des eaux, qu'il ſe crut guéri; & comme il attribuoit ſa guériſon aux eaux ſeules, qu'il buvoit avec délices, il s'en gorgea; il négligea le mercure, il cicatriſa ſes tumeurs qui avoient ſuppuré : il ne lui reſtoit qu'un point de carie au doigt de la main;

main ; il reprit des forces : nous l'exhortions tous les jours à ne pas ſe croire ſi-tôt guéri, à aller aux eaux Bonnes pour y finir ſes remèdes, & même à ſe faire ouvrir un cautere (ce que ſon âge nous ſembloit exiger) ; il ne nous écouta point : enfin, il vint quelque-temps après à cracher le ſang, & il ne nous avertit que lorſqu'ayant traité & guéri ſon crachement de ſang par les mêmes eaux Bonnes, ſes favorites, il ſentit une tumeur dans le bas-ventre ; nous le trouvâmes avec la fièvre ; il n'étoit plus tems de détourner le coup, tout le méſentère étoit pris : le malade mourut enfin avec une ſuppuration dans les glandes de cette partie.

Ainſi, il convient de ne pas trop ſe preſſer, afin de produire un changement durable, & qui n'empire pas l'état du malade ; il faut même ſe raſſurer contre la crainte que pourroit cauſer l'augmentation des ſymptômes, qui ſuit quelquefois les premieres priſes de nos remèdes ; car outre qu'il eſt très-naturel d'imaginer qu'ils ne peuvent agir qu'en augmentant un peu les accidens, ce que nos eaux font ordinairement dans toutes ſortes de maladies, c'eſt que nous avons obſervé que cette augmentation eſt de bon augure, comme on peut le voir dans l'Obſervation quatrième.

OBSERVATION XII.

Nous nous contenterons, entre quelques cas que nous pourrions rapporter ici, de choiſir celui d'un payſan âgé de quarante ans, qui ayant depuis quelques années, des tumeurs au col, un ulcere fiſtuleux avec carie de deux côtes, & un gonflement au genou, qui ſembloit tenir de l'anchyloſe, fut guéri radicalement à Baréges, au moyen des eaux & des frictions mercurielles.

C'eſt ce qui nous faiſoit dire contre *Wiſeman* (*Obſerv.* 6.) & quelques autres, que les Ecrouelleux adul-

tes ne ſont pas toujours incurables. Il paroît qu'on a confondu les Ecrouelleux, que nous diſons être dans le troiſiéme état, avec les Ecrouelleux d'un âge avancé. On peut être fort jeune, & avoir des Ecrouelles fort avancées, & qu'on peut regarder comme anciennes ; & nous en avons vu de fort récentes dans des vieillards mêmes.

Cependant l'enfance eſt l'âge le plus favorable à la curation des Ecrouelles : nous l'avons déja dit ; & nous pourrions rapporter, ſi tout le monde ne convenoit de cette vérité, des guériſons faites avec nos eaux, & les frictions locales, ſur des enfans même auſſi jeunes que celui dont parle *Ruland*, qui en guérit un de douze jours avec l'huile de ſoufre.

Quelques purgatifs, des vomitifs, des croûtes au viſage, ou à la tête, une coqueluche, une attaque de vermine, ſuffiſent ſouvent pour diſſiper des tumeurs Ecrouelleuſes dans des enfans. On les voit quelquefois aller & venir, & il ne faut pas les craindre juſqu'à un certain point, pourvu cependant qu'elles ſoient ſi légeres, qu'elles ne riſquent pas d'avoir des ſuites ; ce que l'uſage apprend à diſtinguer.

Il eſt un temps où les jeunes filles ſont ſouvent attaquées des Ecrouelles au deuxième degré, qui eſt auſſi fort favorable à leur guériſon, ou à l'action des eaux & du mercure ; c'eſt celui où elles ſont à la veille d'avoir leurs régles : l'action, que l'approche des régles excite, la révolution qu'elle fait ſur toute la machine, jointe à celles des remèdes, finiſſent heureuſement par une évacuation naturelle, qui diſſipe, pour peu qu'on l'aide, toutes ſortes de ſymptômes.

Le quinquina nous paroît eſſentiel dans ces cas ; nous lui avons même quelquefois joint le ſafran, afin d'augmenter ſa vertu emménagogue ; il ſemble avoir plus de penchant à porter à la matrice, que le mercure & les eaux, qui ſe laiſſent quelquefois conduire par le courant des excrétions, qui vont aboutir

aux organes ſpécialement affectés par les Ecrouelles. Nous ne croyons pas qu'il ſoit néceſſaire de rapporter des obſervations de cures faites dans ces occaſions, qui ſont évidemment plus aiſées à conduire à une fin heureuſe que toutes les autres dont nous avons parlé, pourvu que la matrice n'ait pas totalement perdu ſon action; ce qui fait alors que les Ecrouelles des jeunes filles rentrent dans la claſſe de celles qui ſont du troiſieme état : car, comme l'évacuation des régles favoriſe la guériſon des Ecrouelles, de même auſſi leur ſuſpenſion les aggrave ſingulièrement, & leur fait parcourir leur temps bien plus vîte qu'elles ne le font ſur les Ecrouelleux du ſexe maſculin.

Traitement palliatif du deuxiéme état.

On peut trouver des oppoſitions à la cure radicale de la part des malades & des aſſiſtans; & il eſt même quelquefois impoſſible de l'entreprendre, quelque bonne volonté qu'on ait, vu la compplication qui peut ſe rencontrer; outre que, comme nous l'avons déja remarqué, il ne faut pas toujours en venir bruſquement à cette curation. Il faut, dans tous ces cas, avoir recours à des palliatifs dont les occaſions font aſſez ſentir la néceſſité.

Nous ſerions fort portés à regarder nos eaux ſeules, & priſes à l'ordinaire, comme un palliatif convenable & très-approprié; tant eſt grand le nombre des Ecrouelleux qui viennent en uſer à chaque ſaiſon, & qui ſe retirent ayant calmé de beaucoup leurs maux: mais comme il y a bien des gens, qui s'en rapportant aveuglément à la réputation que nos eaux ont acquiſe depuis quelque-temps, en eſpèrent trop, & viennent quelquefois s'y rendre plus malades; nous croyons qu'elles ne doivent être données à titre même de remède palliatif, qu'après un mur examen de l'état du malade, & du changement ſouvent trop favorable que ces eaux font dès les premiers jours de leur uſage.

Le lait convient encore, ainſi que les toniques, les abſorbans & les purgatifs dans ces cas; mais leur

uſage demande auſſi bien des précautions.

De tous les remèdes palliatifs, le cautère eſt celui qui ſuſpend le plus efficacement le progrès des Ecrouelles, ou qui retarde le plus leur développement. Nous voyons tous les jours des Eſpagnols chargés d'Ecrouelles, qu'ils ont ſuſpendues par les cauteres qui conviennent, & que nous employons, ſur-tout lorſque le mal gagne, par exemple, les yeux, qu'il eſt important de dégager fort vîte, parce que, pour peu qu'il ſe faſſe de ſuppuration dans ces parties, elles ne reprennent jamais leur diſpoſition naturelle, & reſtent toute la vie ſujettes à des fluxions fort incommodes. Les cauteres nous ont ſouvent empêché ces accidens, & nous donnent le temps de préparer la cure radicale, qu'il faut toujours diriger ſans ſe preſſer.

Nous voici enfin parvenus au premier état des Ecrouelles, le plus difficile à connoître & à traiter; & en même-temps celui qu'il ſeroit le plus important de pouvoir guérir radicalement. Il eſt ordinairement mieux caractériſé dans les enfans nés de parens Ecrouelleux, ſoit que l'ayant porté dès le ventre de leur mere, ils ſe trouvent déja plus près du deuxieme état, ſoit qu'on y faſſe plus d'attention à cauſe de la conſtitution des parens; ſoit enfin, parce que ceux qui deviennent Ecrouelleux par accident, ſont mieux conſtitués, & réſiſtent plus aux effets du virus.

Quoi qu'il en ſoit, il ſeroit bien conſolant de pouvoir dire : voilà un enfant Ecrouelleux au premier degré, il faut le traiter, arrêter les Ecrouelles, les empêcher de parcourir leur temps; & voici quels ſont les remèdes qu'il faut employer.

On ſauveroit par-là bien des peines à des malades, chargés d'infirmités d'autant plus fâcheuſes, qu'elles tiennent toujours du virus qui fomente leur principale indiſpoſition. On épargneroit à bien d'autres des douleurs, des opérations, & des traitemens douloureux;

enfin, on empêcheroit peut-être que ce virus ne vînt à ſe tranſmettre des peres & des meres aux enfans; ce qui couperoit racine à une infirmité qui ne porte que trop ſur l'eſpèce humaine.

Mais outre qu'il eſt impoſſible de réſoudre les parens d'un enfant, à le livrer à un traitement dont il ne leur ſemble pas avoir beſoin; c'eſt que n'étant pas aſſez ſûrs de nos remèdes, nous n'oſerions jamais les recommander d'une certaine façon. Après tout, il ne nous eſt pas permis de tenter des manœuvres qui paroiſſent pouvoir avoir quelque heureux ſuccès, mais qui pourroient auſſi avoir de mauvaiſes ſuites.

En un mot, nous ne ſaurions, ſur ce qui regarde le traitement radical de ce premier état des Ecrouelles, rapporter que des préſomptions fondées, à la vérité, ſur quelques obſervations; mais qu'à dire vrai, nous ne regardons pas nous-mêmes comme concluantes, quelque bonne envie que nous euſſions de faire quelque découverte utile ſur une matiere auſſi importante.

Rappelons d'abord ce que nous avons remarqué, en peignant les Ecrouelles en général, (1. *Fait.*) la pâleur, la groſſeur des lèvres, la maigreur, la foibleſſe, & quelquefois même, la vivacité d'eſprit, dont nous n'avons pas parlé, & que quelques Auteurs mettent au rang des ſymptômes des Ecrouelles; joignez à cela, la voracité, un certain air *luride*, *have*, une voix rauque, des propos d'enfans gâtés, les épaules élevées, & un je ne ſais quoi, qu'on ne peut pas exprimer, & qui excite ſur un connoiſſeur, une méfiance qu'il trouve preſque toujours fondée; vous aurez les caracteres du premier état des Ecrouelles.

Or, comme nous l'avons dit bien des fois, tout cela dépend de la conſtitution du ſuc nourricier, qui, étant appauvri par les acides développés dans les humeurs, a perdu ſa ductilité, & a fourni moins de ſubſtance cellulaire aux fibres des nerfs, qui, étant dépourvus des gaînes que la Nature leur ménage ordinairement, ſe trouvent plus *vibratils*.

C'eſt donc l'amélioration du ſuc nourricier, que l'on doit avoir en vue, dans le traitement du premier état des Ecrouelles, afin d'empêcher ſes progrès.

Il nous paroît qu'il eſt bon d'entreprendre cette curation, *ab ovo*, & de commencer, lorſqu'on le peut, par traiter le pere & la mere; en effet, nous avons obſervé que des parens Ecrouelleux, ont eu des enfans plus vigoureux après avoir été guéris, après avoir changé d'air, & avoir pris nos eaux qui ſont ſingulièrement prolifiques, qu'avant qu'ils euſſent fait aucun remède.

L'enfant étant né, pourquoi ne pas lui donner avec une nourrice choiſie, comme on le fait ordinairement, des remèdes qui puiſſent emporter l'impreſſion héréditaire? pourquoi ne pas traiter ſa nourrice, afin de lui faire teter un lait chargé de parties qui puiſſent s'oppoſer aux progrès du virus? Nous avons ſouvent, comme tant d'autres, purgé les enfans de cette maniere.

Mais comme le lait de femme nous paroît avoir plus d'analogie, avec toutes les modifications que peuvent prendre les ſucs des enfans; nous croyons que le lait des animaux, réſiſteroit plus à la diſpoſition Ecrouelleuſe; & nous choiſirions le lait de vache & de chévre, par préférence à celui des brebis, parce que ces derniers animaux ſont ſujets à des tumeurs, qui ont beaucoup de rapport aux Ecrouelles. Nous avons vu dans les montagnes, des enfans nourris de cette façon, & qui étoient plus ſains & plus vigoureux que leurs freres, qui avoient été nourris par leur mere, qui avoit des Ecrouelles.

Comme le lait, quel qu'il ſoit, a toujours par lui-même du penchant à prendre la tournure acide, que nous avons dit ſe trouver dans le ſuc nourricier des Ecrouelleux; il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût lui ſubſtituer, même dans l'enfance, une liqueur plus active, & plus directement oppoſée au levain que l'on craint. Les panades faites avec de la pâte cuite & fermentée, auroient peut-être les qualités propres pour cela; nous les croirions très-convenables, ſur-tout, ſi l'on y ajoutoit un peu de

vin ; toutes nos nourrices ont éprouvé, que le pain trempé dans le vin, rend les enfans plus robuſtes : c'eſt préciſément ce que nous voudrions faire dans les Ecrouelleux, dont nous craignons la foibleſſe & la débilité ; c'eſt pourquoi nous ſerions d'avis qu'on leur fît des panades, avec un peu de vin cuit, ſi l'on veut ; & quelques aromatiques, comme la canelle, qu'on pourroit auſſi ſoutenir par quelques priſes de chocolat de ſanté, dont le principal ingrédient nous ſemble avoir les qualités convenables, pour combattre l'état des Ecrouelleux, & auquel nous joindrions encore l'uſage des chataignes bien cuites, & miſes en bouillie. Nous aurions auſſi recours à nos eaux, que nous avons déja fait prendre à des enfans, & dont une fille qui eſt d'une conſtitution Ecrouelleuſe, a fait ſous nos yeux depuis cinq ans, ſa boiſſon ordinaire. Elle ne vit que d'eau Bonne & de caffé ; elle ne peut abſolument retenir que ces deux liqueurs ; elle vomit toute autre choſe, même l'eau pure très-ſouvent, & elle a avec cela de l'embonpoint.

Un enfant nourri, comme nous le propoſons, deviendroit encore plus fort, ſi on l'accoutumoit à des bains froids. Nous avons vu un jeune homme, dont tous les freres étoient Ecrouelleux, & qui s'étoit préſervé de cette maladie, en ſe baignant ſouvent dans l'eau froide, en rompant même quelquefois la glace, comme on le fait dans certains pays du nord.

On voit que notre intention eſt de rendre le ſuc nourricier plus compacte. Il nous paroît que chaque digeſtion apporte aux premieres fibres, une ſorte de couche de ſubſtance nourriciere, qui devient enſuite cellulaire ; nous croyons que la nutrition ſe fait dans toutes les parties, comme dans les os, couche par couche, ainſi que dans les végétaux ; ce que nous avons déja indiqué plus d'une fois. Or, les alimens que nous propoſons, joints à un régime convenable, appliqueroient plus intimement toutes les couches du tiſſu cellulaire, les unes contre les autres ; ce qui rendroit les vaiſſeaux plus forts,

plus actifs & plus propres à pétrir, & à mêler les humeurs, & à faire les excrétions.

Tout ce que nous venons de propoſer, n'eſt à proprement parler, qu'une ſorte de traitement prophylactique ou préſervatoire, puiſqu'il ne s'agit que d'empêcher que le ſuc nourricier ne ſe charge de mauvais miaſmes, qui viendroient à faire des ravages dans la ſuite; mais ce n'eſt pas là détruire ou déloger ceux que l'enfant peut avoir déja, quelques précautions qu'on ait priſes; on pourroit peut-être parvenir à les *maſquer* de façon, qu'ils ne ſe montreront pas auſſi aiſément, mais ils ſeront toujours nichés dans quelques couches de tiſſu cellulaire, qui étant comprimées & ſoutenues par de nouvelles couches ſaines, pourroient, à la vérité, ne pas changer grande choſe à la conſtitution des parties, mais qui reſteroient toujours, & qui ne joueroient pas à proportion comme les autres.

Nous ſeroit-il permis de propoſer nos préſomptions ſur la façon dont on pourroit les détruire ou les faire ſuppurer, comme nous diſions plus haut (2. *Etat.*) que cela doit arriver? L'innoculation des Ecrouelles nous paroîtroit (s'il étoit poſſible) devoir produire cet effet; elle exciteroit d'abord quelques orages, mais ils ſeroient ſalutaires; on pourroit les ménager pour cet âge tendre où les parties ſont ſi ſouples, qu'il n'eſt pas à craindre qu'il arrive des éclats fâcheux.

On pourroit, s'il en étoit beſoin, préparer les malades avant de leur donner, ou bien de leur développer les Écrouelles. Ceux qui les ont au premier degré, doivent vraiſemblablement payer le tribut entier, & paſſer par les deux autres, auxquels ils riſquent de ne pas réſiſter; pourquoi ne pas les hâter, dès que l'enfance paroît plus favorable à leur terminaiſon, que l'âge plus avancé?

En un mot, nous procéderions, s'il étoit permis de le faire, au ſujet des Ecrouelles, comme on procède en Angleterre, au ſujet de la petite vérole, & comme nous

nous avons nous-mêmes procédé, après d'autres Praticiens, à l'égard de quelques galeux pleins de dépôts & de tumeurs singulieres, que nous avons dissipées en redonnant la gale.

Mais quelque bien fondée que nous semble cette manœuvre, quoique nous pensions qu'elle pourroit avoir lieu dans bien d'autres maladies, nous nous garderions bien de la mettre en œuvre ; nous ne la proposerions pas même, si nous croyions que quelqu'un fût assez hardi pour en user contre l'authenticité des loix, & avant que cette méthode fût revêtue de leur autorité ; nous en parlerons seulement en passant, pour la soumettre à des gens plus éclairés, & plus à portée de la répandre, s'il le falloit, que nous, qui nous contenterons d'ajouter, que nous avons observé que de tous les écrouelleux, ceux qui résistent le mieux, ce sont ceux dont les Ecrouelles commencent dès l'âge le plus tendre, & parcourent vîte le premier & le second état. Il y a plus, c'est que ceux mêmes qui arrivent jusqu'au troisieme, s'y accoutument mieux, quand ils sont jeunes, & n'en sont pas pour cela moins propres au travail, &c.

Traitement palliatif du premier état.

L'indication principale à remplir dans ce cas, outre la curation prophylactique qu'il faut ménager bien sagement, comme l'exemple de cet enfant dont nous avons parlé plus haut, ainsi que bien d'autres nous le démontrent, est d'empêcher, s'il se peut, que les ravages du deuxieme état n'aillent aboutir au col & au visage, ou du moins de faire ensorte qu'ils s'y montrent le plus tard qu'il sera possible.

Les cauteres aux extrémités inférieures nous paroissent très convenables dans ces vues, sur-tout dans les jeunes filles, en attendant que leurs regles paroissent.

C'est aussi le cas du mariage que *Warton* propose. Tous ceux qui sont mariés de bonne heure s'en trouvent bien ; c'est peut-être là une des raisons qui ont fait que l'usage de se marier fort jeune s'est établi dans nos montagnes.

La ſanté des enfans qui doivent provenir de ces mariages, nous paroiſſant auſſi dépendre de la jeuneſſe des peres & des meres, nous ne ſaurions qu'approuver & recommander, autant qu'il nous eſt permis, ces ſortes de mariages pour les jeunes gens écrouelleux.

Nous avons obſervé que les écrouelleux au premier degré ſont des enfans plus ſains que ceux qui le ſont au deuxieme ou au troiſieme : on voit auſſi quelquefois que les aînés des familles ſont plus vigoureux que les cadets : ainſi il convient de marier les écrouelleux fort jeunes, tant par rapport à eux que par rapport à leurs enfans.

Nous avons même cru entrevoir, en comparant ce qui ſe paſſe dans les différentes familles de nos montagnes où les alimens, l'air, l'eau & la façon de vivre ſont les mêmes, qu'en mariant les écrouelleux fort jeunes, on pourroit enfin parvenir à détruire peu à peu le virus, ou du moins à le rendre ſi léger, qu'il feroit peu de ravages.

La révolution que produit l'âge de puberté, développe quelquefois les Ecrouelles, à moins qu'on ne la dirige à ſa deſtination par le mariage. Cette direction faite au moment qu'il faut, pendant trois ou quatre générations, ne ſerviroit pas peu, jointe à d'autres ſecours, à *châtrer* le virus.

Il faudroit, ſi on vouloit faire uſage de ces précautions, pour combattre l'*endémicité* de la maladie, que les écrouelleux du deuxieme & du troiſieme état s'interdiſſent le mariage, & qu'ils euſſent aſſez de courage pour ne pas vouloir engendrer des malheureux : mais ce qu'il y a de fâcheux, outre bien d'autres raiſons, c'eſt que nous ſavons, à n'en pouvoir douter, que les écrouelleux au deuxieme & au troiſieme degré, ſont d'une *ſalacité* ſinguliere : ils ſont auſſi vifs, auſſi ardens que les pulmoniques, & que tant d'autres malades. Ils croyent ſe ſoulager en ſe livrant à leur paſſion, & même il ſemble qu'ils s'en trouvent d'abord mieux ;

mais on voit qu'à l'uſer, ils abregent leurs jours.

Au reſte, il eſt aiſé de concevoir comment le mariage peut contribuer à prévenir & à diſſiper même certains ſymptômes des Ecrouelles; la choſe parle d'elle-même, dans les filles, ſur-tout dans celles qui ſont mal réglées: mais pour ce qui eſt des mâles, ils deviennent vigoureux par un exercice modéré; ce qui fait que toutes les lames du tiſſu cellulaire s'approchent plus les unes des autres, & font un total mieux lié & plus ſolide: il arrive à tout leur corps, à proportion, ce qui arrive aux mains d'un manœuvre; les calloſités dont elles ſe couvrent ſont une forte image de celles qui ſe forment dans tout le corps par des ſecouſſes réitérées, & par une expreſſion des ſucs trop aqueux, qui imbibent tout le tiſſu cellulaire; joint à ce que des exercices réglés diſtribuent, ménagent & dirigent les oſcillations du mouvement tonique, comme il convient.

Remarques importantes.

I.

Tout ce que nous avons dit des différens états des Ecrouelles ne renferme pas ſi préciſément tous les cas, qu'on ne puiſſe en trouver quelqu'un qui s'écarte plus ou moins des diviſions que nous avons établies: mais nous ne nous ſommes déterminés à ces diviſions qu'après avoir vu un grand nombre d'écrouelleux de toutes les eſpeces. Nous ſavons qu'ils diffèrent entre eux par différentes nuances, & que ces nuances ſont plus ou moins marquées, & plus ou moins apparentes, ſur-tout au paſſage d'un état à l'autre.

Il y a plus, c'eſt que les trois états ne ſont pas toujours de même durée dans tous les ſujets; les uns reſtent long-tems dans le premier, & paſſent fort vîte au troiſieme. Il y en a qui reſtent toute leur vie au deuxieme état, & qui n'avancent ni ne reculent, pour ainſi dire: tout cela dépend ſans doute de la différence des tempéramens.

Quant à ce qui concerne les âges, celui de la jeuneſſe eſt en général plus ſujet au premier état, qu'un âge plus avancé; & les adultes ſont plus communément dans le troiſieme état, que dans les deux autres: cependant il n'y a rien de fixe là-deſſus. Les Ecrouelles ſe montrent & ſe développent plus tôt ou plus tard, ſuivant des circonſtances qui nous ſont encore inconnues.

II.

On a dû s'appercevoir que nous ne parlions que des Ecrouelles eſſentielles, idiopathiques, ou pures & ſimples; nous les avons conſidérées en les dépouillant de tout ce que les autres maladies peuvent y ajouter, & comme une maladie de naiſſance, ou bien acquiſe, dans laquelle il n'y auroit aucune ſorte de complication ou de mélange.

Mais la pratique apprend tous les jours qu'il eſt des Ecrouelles qui ſemblent être les ſymptômes ou les effets d'autres maladies, ou qui du moins ayant été excitées par ces maladies, ont pris un caractere qui en dépend ſingulièrement. Par exemple, il y a des Ecrouelles vénériennes & des Ecrouelles galeuſes, des cancéreuſes, des ſcorbutiques, des hémorrhoïdales, ſans parler de celles qui peuvent être le réſultat de l'aſſemblage de pluſieurs virus, & l'effet des maladies aiguës.

Chacun peut aiſément ſentir qu'il eſt important, pour traiter ces ſortes d'Ecrouelles ſymptomatiques, d'avoir toujours égard à la maladie qui leur a donné naiſſance, qui les entretient, qui les défigure, ou qui les maſque.

III.

Nous n'avons pas parlé de la diviſion des Ecrouelles en ſanguines & en phlegmatiques, comme diſoient les Anciens, en bénignes & malignes; parce que toutes ces différences ne nous ſemblent fondées que ſur des ſymptômes, ou plutôt des accidens très-variables, &

que d'ailleurs elles rentrent toujours, ſoit bénignes, ſoit malignes, ſoit ſanguines, ſoit phlegmatiques, dans quelqu'une des claſſes que nous avons aſſignées.

Cependant ces conſidérations doivent avoir lieu dans la pratique, & on doit ſe tenir pour dit, quand on veut traiter cette maladie, qu'elle prend bien des formes qui la défigurent, & qui demandent des manœuvres variées.

En un mot, il en eſt comme de preſque toutes les autres maladies qui exigent de la part de celui qui les traite, une attention ſcrupuleuſe, pour les diriger & les faire rentrer dans le plan des traitemens généraux. Il n'eſt pas de maladie, ſoit aiguë, ſoit chronique, qui ne prenne quelquefois des tournures ſingulieres qu'il ſeroit auſſi difficile de décrire, qu'il ſeroit ridicule de ne pas ſuppoſer que les Praticiens les moins accoutumés à voir des malades, ne s'y trompent pas, & ſavent les diſtinguer des caracteres diſtincts & invariables des maladies.

DES TUMEURS SCROPHULEUSES,

& de quelques autres ſymptômes.

Nous plaçons les tumeurs ſcrophuleuſes au rang des ſymptômes des Ecrouelles : elles ne ſont, ſuivant le plan que nous avons expoſé, que l'effet de la ſuppuration qui arrive aux couches du tiſſu cellulaire, mal conditionnée, & qui ſe développe dans le deuxieme état des Ecrouelles.

Mais comme elles exigent quelquefois des traitemens particuliers, il eſt bon de les examiner avec un peu plus d'attention, afin de connoître plus évidemment les rapports qu'elles ont avec la cauſe des Ecrouelles, & comment il faut s'y prendre pour s'oppoſer à leurs progrès, & aux mauvaiſes ſuites qu'elles peuvent avoir.

1°. Elles affectent ordinairement tout le genre glanduleux, pour des raiſons que nous avons expoſées fort

au long ailleurs (3. 4, & 5. *Fait.*) mais outre cela, on en trouve ſouvent ſur le périoſte, vers les articulations; en un mot, par tous les endroits où le mouvement du ſang ſe fait peu ſentir, & où les couches de la ſubſtance cellulaire, ſont moins élaſtiques, plus mollaſſes, & plus ſujettes aux changemens ſpontanés de la glue qui les forme.

Mais, quoique ces tumeurs ſoient l'effet du peu de mouvement que les humeurs ont dans leurs couloirs, cependant elles viennent à éclore à la ſuite de l'action des courans des liqueurs qui ſe portent dans une partie plutôt que dans une autre; ce qui a été démontré plus haut (2. *Fait.*),& qui ne contredit pas ce que nous avançons, de la lenteur des ſucs qui croupiſſent.

2°. Il paroît qu'on n'a juſqu'ici regardé ces tumeurs ſcrophuleuſes, que comme des accidens ou des phénomenes bizarres & ſinguliers, qui n'avoient aucune ſorte de type, aucune régularité dans leur accroiſſement & dans leurs effets; cependant elles ne laiſſent pas que d'avoir un ordre aſſez fixe dans leur développement; ce que nous allons tâcher de prouver.

3°. Il faut rappeler ici ce que nous avons obſervé (9. *Fait.*) ſur les changemens qui arrivent aux glandes des écrouelleux, & ſur les différentes diſpoſitions dans leſquelles on les trouve après la mort; ces diſpoſitions ont des rapports ſinguliers avec les trois états des Ecrouelles.

En effet, les glandes ſont maigres, rapetiſſées & ſans action dans le premier état; elles ſont arrêtées dans leur accroiſſement, elles manquent de nourriture, elles ſont livrées à elles-mêmes; au lieu que dans le deuxieme, elles ſont au commencement mollaſſes, imbibées de mauvais ſucs, engorgées & quelquefois ſuppurées & imparfaitement carnifiées; enfin les glandes ſont dans le troiſieme état des Ecrouelles, totalement carnifiées, skirrheuſes, enkiſtées, dolentes ou indolentes, ſuivant la délicateſſe de la partie dans laquelle elles ſe trouvent.

4°. Voilà donc trois façons d'être, des tumeurs ſcrophuleuſes, qui méritent, comme on le voit aiſément, de n'être point négligées, & qui nous font déja ſentir la régularité de leur marche.

Il y a plus, c'eſt qu'elles ont entre elles des rapports bien différens de ceux que leur donne la diſpoſition générale des Ecrouelles : & voici en quoi ces rapports conſiſtent.

Il eſt fort ordinaire de voir en pratique, que lorſqu'une glande du cou, par exemple, a paru, les glandes des aiſſelles, celles des viſceres, les tumeurs des articulations, & les fluxions aux yeux, aux nez & aux oreilles, ſe montrent du même côté; ce qui prouve qu'elles agiſſent en quelque façon l'une ſur l'autre, ou que du moins elles ſont les effets d'une cauſe générale qui affecte plus particulièrement tout un côté. Il y a pourtant des exceptions à faire à cette regle, dont l'examen n'eſt pas de ce lieu; elle tient à la théorie des *départemens* des viſceres.

Enfin, il eſt rare que pluſieurs tumeurs écrouelleuſes un peu éloignées l'une de l'autre, ſe développent en même tems préciſément. Il eſt au contraire fort ordinaire d'obſerver, que ce développement arrive tantôt au cou ſeulement, tantôt au méſentere, tantôt aux extrémités, & cela ſuivant le plus ou le moins de réſiſtance que les parties oppoſent, & ſelon l'action des différentes cauſes occaſionnelles qui nous ſont inconnues.

5°. Cela poſé, un Praticien méthodique ſaura d'abord ſe fixer ſur une tumeur ſcrophuleuſe; il verra ſi elle eſt dans le premier état, ainſi que les Ecrouelles, ou bien au deuxieme, ou bien enfin ſi elle a atteint le troiſieme; ce qui n'eſt pas inutile à remarquer, puiſque de ces trois états découlent, comme on va le voir, des regles de traitement fort différentes entre elles.

En effet, qu'y a-t-il à faire dans le premier état, ſi l'on eſt appelé par hazard? On diſtingue la diſpoſition écrouelleuſe par les ſignes que nous avons expoſés (1.

Fait.) : pour ce qui eſt des tumeurs ou des glandes, on les ſent au cou, ſous les aiſſelles, aux aînes, arrondies, flottantes dans une ſubſtance graiſſeuſe, mollaſſe & peu fournie. Elles ſont, comme on le ſait par l'ouverture des cadavres, ou ſimplement flétries, ou tout au plus un peu durcies : comment remédiera-t-on à cette conſtitution ?

Il eſt évident qu'on irriteroit les parties en pure perte; la raiſon & l'analogie le dictent, mais l'obſervation nous l'a démontré plus d'une fois; les emplâtres, les embrocations, les douches, tout eſt inutile, on ne fera que décider plus vîte le deuxieme état. Il faut, ſi l'on n'a pas cela en vue, en revenir au traitement que nous avons dit convenir au premier état des Ecrouelles; les topiques n'aboutiſſent à rien dans ce cas.

6°. Le deuxieme état demande plus d'attention; il eſt plus compliqué : tâchons de le ſimplifier autant qu'il eſt poſſible. Commençons par ſuivre les changemens qui arrivent à une ſeule glande, indépendamment des rapports qu'elle a avec toutes les autres.

Elle étoit originairement, c'eſt-à-dire, dans le premier état, ſeche, maigre, un peu dure, & comme rapetiſſée : elle commence dans le deuxieme par ſe gonfler, comme nous l'avons dit ailleurs (9. *Fait.*); les humeurs ſe ſont accumulées & arrêtées dans les couloirs; la groſſeur qui ſe manifeſte eſt en partie l'effet de cet arrêt des liqueurs & cet arrêt ne s'eſt formé que dans les parois ou les environs de la premiere petite glande qui fait le noyau de la tumeur, & qui eſt enveloppée, comme par une écorce, dans les parties engorgées, qui font la groſſeur actuelle. Tout ceci eſt fondé ſur l'ouverture des cadavres, & ſur ce qui ſe paſſe dans les maladies; cet état eſt peint d'après la Nature.

Le Praticien doit pénétrer dans les cauſes évidentes de cet engorgement, & en prévoir les ſuites. S'il eſt cauſé, comme dans les jeunes filles, par l'action qui arrive à toute la machine, & qui tend à determiner un courant

courant d'humeurs vers la matrice, il y a lieu de ſe flatter que cet engorgement ſe diſſipera à la faveur de l'ouverture que la Nature ménage ; il ne faut alors que la ſuivre, exciter cette action ſi elle eſt languiſſante, l'appuyer & la diriger par les remedes généraux & contraires au virus écrouelleux, & par quelques topiques, non point emplaſtiques, tels que ceux dont nous parlerons plus bas ; mais par quelques très-légeres douches de nos eaux, par quelques frictions mercurielles, & quelque embrocation, ſans charger la partie d'aucune ſorte de poids qui puiſſe l'irriter.

Si l'on ne peut pas ſe flatter que la Nature fourniſſe un aboutiſſant aux humeurs qui ſont en mouvement, c'eſt à l'Artiſte prudent à ménager les excrétions par des purgatifs, les autres évacuans, & les fondans que nous avons propoſés ailleurs, ſans oublier les cauteres, s'il le faut, & prenant toujours ſoin de proportionner les changemens qu'on veut produire dans la tumeur, à tous ceux qu'on fait dans tous les excrétoires, puiſqu'on ne ſauroit la diminuer avec ſuccès ou la diſſiper, qu'autant qu'on aura ouvert une route aux humeurs qu'elle contient.

C'eſt-là une de ces tumeurs qui ſe guériſſent quelquefois d'elles-mêmes, & qui cedent très-communément à nos eaux & au mercure. Elles nous indiquent ce qui ſe paſſe dans les réſolutions, qui ne corrigent preſque jamais (ce qu'il faut bien remarquer) la diſpoſition qui conſtitue le premier état d'une glande ſcrophuleuſe ; celle-ci reſte ordinairement comme un petit corps à part, qui eſt même ſouvent devenu plus calleux qu'il ne l'étoit : car il n'eſt point de réſolution qui ne ſoit ſuivie de calloſités, ou d'une ſorte de cicatriſation qui ſuccede à l'exfoliation de quelques lames de ſubſtance cellulaire qui ſe fondent, ou qui ſe collent plus intimement, dans quelque réſolution que ce ſoit.

7°. On n'arrive pas toujours au moment favorable de la réſolution ; la glande qui a été engorgée pendant

quelque tems, s'eſt durcie; elle a acquis, comme les diſſections le démontrent, un degré de carnification, fort différent de ce qu'on paroît penſer ordinairement; toutes les membranes, toutes les cellules, preſque tous les vaiſſeaux gorgés, ſe ſont collés les uns aux autres, comme les arteres ombilicales ſe collent dans les enfans; le total fait un corps irréductible.

On juge que cet état eſt formé par la longueur de la maladie, par la dureté de la tumeur, par ſon inſenſibilité; & dans ce cas, quand même les remèdes généraux auroient détruit la diſpoſition écrouelleuſe, il ne faut pas ſe flatter que la glande reprenne ſon premier état. Elle reſtera toujours comme elle eſt. Il eſt inutile de chercher des fondans, il n'en eſt point qui puiſſe décoller les parois des vaiſſeaux; nous leur avons toujours vu produire des effets funeſtes; le plus court eſt d'abandonner la tumeur à elle-même; ou bien, il faut l'emporter, pourvu que rien ne s'y oppoſe, ce qui eſt aſſez rare.

Ce ſont-là des glandes ou des tumeurs qui réſiſtent à toutes ſortes de traitemens. On peut être fort bien guéri des Ecrouelles, & avoir de pareilles glandes; & celles-ci n'ont pas de mauvaiſes ſuites, pourvu qu'on les ménage avec ſoin, & qu'on ne s'aheurte pas à les vouloir fondre.

8°. Mais la glande groſſit quelquefois ſans meſure; le courant des excrétions va aboutir à cette tumeur, comme à une eſpece de centre que la Nature affecte; ce qui ſe voit ſur-tout dans les femmes qui ont perdu leurs regles, ou dans les mâles dont quelque excrétion eſt dérangée.

On connoît cet état, lorſqu'on s'apperçoit que la glande ne pouvant plus groſſir, elle s'étend ſingulièrement; elle ſe durcit ſouvent avec douleur & inflammation, & puis elle ſe ramollit par degrés, avec des ſignes d'une ſuppuration ſourde ou évidente; le pouls change encore dans ce cas, il acquiert une nouvelle force, par

l'effet de la partie affectée qui devient désormais une sorte de foyer d'irritation; & les urines, ainsi que les autres excrétions, deviennent claires, ou ne charrient plus les débris de la substance cellulaire qui doit sortir.

Il est évident par tout ce que nous avons dit plus haut (2. *Etat.*) qu'il faut prendre cet état pour une sorte de crise, qu'il importe de ménager & de favoriser; par conséquent, il faut bien se garder d'avoir la résolution en vue, au contraire on doit favoriser la suppuration.

Or, la tournure que la glande a prise, fournit des vues, qu'il s'agit de ne point laisser échapper. Cette glande qui étoit presque carnifiée, ainsi que nous le disions tout à l'heure, & composée d'une seule substance homogène, comme ligamenteuse, devient pleine de petites loges, qui sont de petits centres ou foyers, qui prennent un air de purulence. Ces loges sont souvent éloignées l'une de l'autre, communément elles coupent le milieu de la glande; elles semblent n'être que la dissolution de la primitive qui servoit de noyau: ceci est encore tiré de ce qui se trouve sur les cadavres.

C'est ici le cas des topiques, des emplastiques, de la poix de Bourgogne, de l'emplâtre de *Vigo*, suivant le plus ou le moins de douleur de la partie.

Ces emplâtres fixent d'abord la direction du courant général, qui doit aller déposer les excrémens qui sont l'effet de la maladie ou des remèdes; elles agissent alors comme un corps à électriser, appliqué sur un corps électrique, duquel les rayons de matiere partent avec force, & s'élancent vers l'obstacle; ainsi les emplâtres sont une sorte d'obstacle qui agit en irritant, en attirant les oscillations, en empêchant l'évacuation de la transpiration, & en ramassant tous les sucs qui viennent aboutir dans cette partie, comme une espece de miroir concave, qui assemble les rayons de lumière dans un foyer.

Cette action excite dans la glande, un mouvement dont le foyer principal, qui est souvent le centre, acquiert une force centrifuge, qui fait que le petit dépôt

augmente, en rongeant la tumeur couche par couche, tout comme elle s'étoit formée; les couches qui ont été les premières obſtruées, étranglées, & privées du mouvement vital, en acquièrent un ſpontané plus ou moins développé, qui fait qu'elles réſiſtent à l'effort des couches voiſines, qui viennent elles-mêmes ſe briſer contre l'obſtacle qui eſt à leur centre, par les ſecouſſes des vaiſſeaux, par le mouvement expanſif de la chaleur, & par les diſtenſions qu'elles ſouffrent, vu la quantité des humeurs excrémentitielles qui abordent à chaque inſtant.

Ce travail eſt difficile, ſouvent très-lent & fort imparfait, lorſqu'il eſt livré à la Nature ſeulement, ou lorſque l'art le dérange par des évacuations, & des révulſions hors de ſaiſon, que nous avons vu avoir de funeſtes ſuites.

On dit que le pus fait le pus; & cela eſt vrai dans cette occaſion, ainſi que dans tant d'autres: mais les ſecours de l'Art ſont ici néceſſaires. Nous venons de donner l'uſage des emplâtres; on ſait qu'ils attirent la matiere, ce qu'ils operent vraiſemblablement, outre ce que nous venons de dire, en formant un étranglement ou un appui contre lequel les parois de la glande & les tégumens viennent s'uſer imperceptiblement: ce qui, joint à l'action que les remèdes généraux excitent, doit avoir de bons effets.

Les douches de Barèges ſont encore un remède très-commode & très-utile dans ce cas; elles commencent par rétrécir & *recoquiller* ſur elle-même une tumeur; elles l'animent & la réveillent, au point d'exciter en peu de temps une ſuppuration abondante. Nous leur avons vu ramaſſer & circonſcrire des tumeurs irrégulièrement étendues, & cauſer des fontes & des ſuppurations, que tous les autres remèdes n'avoient pu exciter.

Quels que ſoient les remèdes mis en uſage, un Praticien doit redoubler ſon attention dans le traitement de la tumeur dont il eſt queſtion; elle paroît ſouvent totalement ſuppurée, tandis qu'elle n'eſt qu'à moitié pleine

d'une liqueur puriforme. Il y a encore des calloſités qu'il faut détruire ; ce qui ne peut ſe faire que par le tems, & en inſiſtant ſur des manœuvres qui acheveront ce qu'elles ont commencé.

Il faut donc bien ſe garder d'ouvrir ces tumeurs dès qu'on ſent la fluctuation ; mais il eſt auſſi néceſſaire de prendre garde qu'elles n'échappent par quelque ſorte de clapier, & que la matiere qu'elles contiennent n'aille tomber dans quelque cavité. Il eſt queſtion de les ménager, de façon que tout le corps de la glande vienne enfin à être diſſous. *Quandiu fieri poteſt, abceſſus clauſus linquendus eſt, ut eò major glandulæ ſtrumoſæ pars per maturationem in pus abeat; nam tota, ſi fieri poteſt, abſumenda*, dit *Etmuller;* & c'eſt là le langage de tous les bons Praticiens. Les différens cas qui peuvent ſe rencontrer, leur apprennent à donner plus ou moins d'extenſion à cette regle générale : *Il faut ouvrir, auſſi tard que faire ſe peut, les tumeurs ſcrophuleuſes qui ſont en ſuppuration.*

9°. Mais on n'eſt pas d'accord ſur la façon dont l'ouverture de la tumeur ou de l'abcès doit être faite : quelques-uns propoſent le fer, & la plus grande partie, les cauſtiques ; il y en a même eu qui ont employé le cautère actuel.

Nous croyons qu'il y a des cas indifférens, dans leſquels ces trois méthodes peuvent avoir lieu ; c'eſt à celui qui doit faire l'opération à choiſir la maniere qu'il jugera la plus convenable ; mais il y a auſſi des cas propres au fer, & d'autres qui ſont faits pour les cauteres : enfin, il y en a pour leſquels il eſt bon d'employer le feu. Voici ce que nos Obſervations nous ont appris à cet égard, & les regles que nous ſuivons dans la pratique.

De trois façons d'employer le fer, nous préférons le biſtouri fin, mince, étroit & bien emmanché, à toutes ſortes de lancettes, comme étant plus aiſé à manier & à diriger dans les chairs. Quelques-uns donnent la préférence ſur le biſtouri même, aux ciſeaux bien affilés : & quoiqu'il paroiſſe que le biſtouri, coupant plus net,

doit moins faire ſouffrir, cependant nous avons remarqué que les douleurs qu'il excite ſont ſi vives & ſi ſubites, que les malades les comparent à la douleur de la brûlure ; & nous en avons trouvé beaucoup qui aiment mieux les ciſeaux, quoiqu'ils agiſſent un peu moins promptement, & qu'ils mâchent un peu les chairs; apparemment parce que le froiſſement même ou la conſtriction qu'ils font avant de couper, eſt capable d'engourdir la partie.

Quoi qu'il en ſoit, nous employons le fer lorſque nous avons lieu de ſoupçonner que toute la glande étant détruite, le fond du ſac évacué portera ſur une baſe qui pourra ſervir de fondement à la cicatrice : or, voici ce que nous entendons par cette baſe & ce fondement. Les diſſections des ſujets qui avoient eu des plaies, des ulceres, & auxquels on avoit fait des amputations, nous ont appris que toute cicatrice eſt toujours établie ſur un endurciſſement, une ſorte de calloſité ou de carnification des parties voiſines, qui ont changé de nature, & acquis une conſiſtance pareille à la couëne de lard, dure, ſouple, homogène, ſans fibres ni vaiſſeaux apparens, & intermédiaire entre les os, les ligamens & les chairs proprement dites. Cette ſubſtance nous ſemble n'être autre choſe que la cohéſion des couches du tiſſu cellulaire, faite au moyen du ſuc nourricier épanché dans leurs interſtices.

Il arrive à chaque ouverture qui fournit du ſuc nourricier dans une plaie, ce qui arriveroit dans un petit tuyau qui fourniroit un jet de matiere qui auroit la vertu de ſe pétrifier à l'air : cette matiere s'aſſembleroit autour du tuyau ; & s'il y en avoit pluſieurs qui fuſſent près les uns des autres, ils viendroient à ſe coller, au moyen du ſuc qu'ils fourniroient, & qui ſe nicheroit dans leurs interſtices.

La même choſe arrive au ſuc nourricier; il colle les parties les unes aux autres : peut-être a-t-il encore la vertu de les fondre, ou de les diſſoudre, à moins qu'elles

ne ſoient fort dures & oſſeuſes, pour les rendre plus propres à l'union. Il en eſt comme des ſoudures des métaux, qui ſont d'autant plus parfaites, que le corps ſoudant aura mieux pénétré le corps à ſouder : le ſuc nourricier, qui eſt de la même nature que les parties, agit ſur ces parties comme un métal fondu ſur un métal froid ; il s'incorpore avec elles, & fait un mélange qui conſtitue un tout homogène, & qui fait que les parties perdent leur forme.

Les grains charnus d'une plaie, en voie de cicatriſation, ne ſont peut-être autre choſe que de petits amas de ſuc nourricier, qui s'appliquent couche par couche, dans les vides que les fibres laiſſent entre elles : ce qu'il y a de vrai, c'eſt que celles-ci ſont preſque affaiſſées, la ſubſtance carnifiée prend le deſſus, dans un eſpace plus ou moins étendu ; elle forme une baſe, dont les prolongemens, ou les fuſées qui s'étendent dans les parties, ſont les racines de la cicatrice, qui n'eſt pour ſa plus grande portion, qu'une ſorte de calloſité.

Si le fond du ſac qu'on vide, peut s'appuyer ſur un pareil fondement qu'il ne faut pas confondre avec les duretés qui doivent ſe diſſiper, ſi les environs ſont aſſez ſolides, nous ne trouvons point de danger à faire l'ouverture avec le fer.

Mais il faut obſerver que la paroi du ſac où l'on fait l'ouverture, ne venant à ſe coller que rarement & difficilement avec le fond, nous ſommes d'avis de l'emporter au moins en partie, en faiſant une ouverture convenable, & en emportant une portion de la peau, ou bien en donnant à l'ouverture la forme d'un T, ou d'une croix, pour rogner les lambeaux dans les ſuites du panſement, s'il eſt néceſſaire.

10°. Si aucontraire, ce qui arrive ordinairement, la glande qu'on veut vider n'eſt qu'une eſpece de corps mobile & flottant dans les graiſſes, dont les parois ne forment qu'une ſorte de ſac qui ne tient pas à un bon fond de chairs, il eſt néceſſaire d'employer le cauſtique.

Mais il ne faut pas se contenter de faire tomber en escarre la paroi externe du sac, comme nous l'avons vu souvent pratiquer; on doit emporter le fond du sac: c'est pourquoi il convient d'employer le caustique à deux & à trois reprises, ou bien de faire d'abord une ouverture, avant d'appliquer le caustique; ce qui fait que l'on parvient jusqu'au vif, & qu'on coupe assez de vaisseaux pour établir le foyer ou le magasin de suc nourricier, qui doit former la cicatrice.

Le caustique a encore d'autres avantages sur le fer; outre qu'il est moins douloureux, c'est qu'il agit à titre d'irritant qui plie & qui dirige tout l'effort de la maladie vers la partie où l'on l'applique, & qu'il donne, ainsi que les vésicatoires, une secousse plus ou moins vive à tout le genre nerveux, ce qui assure les évacuations qui doivent se faire par l'abcès; chose qu'il ne faut jamais perdre de vue, mais en même tems qui doit être bien ménagée, puisqu'on a vu tout un côté en convulsion à la suite de l'action d'un caustique.

Le caustique peut encore exciter de nouvelles fontes dans le corps même de la glande, qui étant devenue trop calleuse, résiste aux autres moyens que l'on emploie pour la faire suppurer; on pourroit alors se résoudre à la couper en deux, & à la faire tomber peu à peu par différentes escarres. Nous avons du moins vu que des glandes ayant été ouvertes avant leur parfaite maturité, & se trouvant ou devenant dures ou calleuses, les caustiques dissipoient à merveille ces obstacles.

Les caustiques que nous employons, sont la pierre infernale, l'eau mercurielle, l'acide vitriolique, lorsqu'il ne s'agit que de faire une escarre légere dans une tumeur déja ouverte, de mettre les grains charnus au niveau les uns des autres, & d'en diminuer la hauteur: le précipité rouge, l'alun brûlé & la chaux vive, quand on ne veut que donner du ton, absorber des sucs aqueux, & agacer les chairs. Enfin, nous nous servons de la pierre à cautere pour faire l'escarre de l'ouverture, &

pour

pour diſſiper des calloſités, & nous l'employons à petits morceaux ou en poudre, ſeule, ou mêlée avec un emplâtre, en l'appliquant ſeulement ſur la partie, ou en l'y introduiſant de force, ſuivant qu'il faut aller plus ou moins profondément. Ces différens cauſtiques, & bien d'autres dont les Auteurs parlent, agiſſent en faiſant une ſorte de croûte qui ſe forme, & qui tombe peu à peu, par une méchanique qui ne nous paroît pas avoir été développée juſqu'ici.

11°. Quant au cautere actuel, il nous paroît avoir été en général trop négligé par les Modernes, & être fort utile dans les tumeurs ſcrophuleuſes, lorſqu'elles ont été ouvertes; que leur fond eſt ſi mollaſſe & ſi ſpongieux, que la pierre à cautere s'y fondroit en pure perte; & qu'il faut pénétrer juſqu'à quelque os, qu'on ſoupçonne devoir être gonflé ou carié, & qui doit s'exfolier. On rend par cette méthode la plaie plus profonde; on augmente les ſources du ſuc nourricier, & on empêche que les chairs ne pouſſent ſi vîte, ce qu'il ne faut pas négliger. C'eſt pourquoi la plaie doit être entretenue long-tems & avec ménagement; & comme les chairs ſont ſouvent mollaſſes & blafardes, & que le pus eſt ſéreux, mal formé, peu nourriſſant, plus excrémentitiel que récrémentitiel, il eſt important d'ajouter aux digeſtifs ordinaires quelque choſe d'un peu actif, ainſi que le baume de *Fioraventi*, l'eſprit de térébenthine, le quinquina en poudre, ou ſa décoction; & ſur-tout les douches, & les lavages de nos eaux.

12°. Remarquez que, comme nous l'avons indiqué ci-deſſus (6°.), nous n'avons conſidéré juſqu'ici que les changemens d'une tumeur ſolitaire, & la façon dont il faut la traiter. Ce traitement ſeroit aſſez ſimple & uniforme, ſi les tumeurs ſe préſentoient ainſi dans la pratique, mais il eſt rare qu'on en trouve une ſeule; il y en a ordinairement pluſieurs dans un même ſujet; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt qu'elles ne ſe développent pas enſemble, qu'elles dépendent ſouvent l'une de

l'autre, & qu'elles font l'effet d'un changement qui arrive à toute partie, aux dépens d'une autre.

En un mot, pour rendre en raccourci quelques-uns des cas principaux qui ſe ſont préſentés à nous, une tumeur ſcrophuleuſe au col eſt ſouvent tellement liée avec du mal aux yeux, que vous ne ſauriez réſoudre l'un ſans l'autre; ou bien elle eſt dans le voiſinage d'une autre glande qui groſſit, ſi vous diſſipez la premiere, & qui augmentera ſi vous la faites ſuppurer; ou bien enfin, le col étant pris & irrité par des topiques, quels qu'ils ſoient, les aiſſelles, la poitrine, le méſentère, la matrice & les autres viſcères, viennent à ſe prendre; ce qui fait ſentir de plus en plus la néceſſité de nos remèdes généraux.

Rien n'eſt ſi compliqué que ces tumeurs, rien n'eſt ſi difficile à diriger; c'eſt à ceux qui l'ont éprouvé à le ſentir & à le dire. Quant à nous, nous nous en tiendrons à ce que nous avons expoſé d'après des obſervations multipliées qui nous ont inſtruits là-deſſus; & nous ne nous arrêterons point ici à faire la critique de bien des Auteurs, qui ont propoſé leurs traitemens, ſans parler des obſtacles qui peuvent s'y rencontrer, & qui ſe ſont contentés d'établir des loix générales, auxquelles il ſeroit fort imprudent de s'en tenir uniquement.

13°. Au reſte, nous n'avons pas parlé des glandes skirreuſes, ſtéatomateuſes, cancéreuſes; elles appartiennent pour l'ordinaire au troiſieme état des Ecrouelles, que nous ne ſommes pas d'avis de traiter; ou bien elles peuvent être traitées, en ſuivant une méthode qu'il eſt aiſé de tirer de celles que nous avons données; ou bien enfin, être emportées, comme nous l'avons dit (7°.): ce qui ſe fait, lorſque les glandes ſont mobiles, en pratiquant une ouverture à la peau, par laquelle on fait paſſer la tumeur, dont on a ſoin de lier le péduncule, ou le paquet des vaiſſeaux & de ſubſtance cellulaire qui formoient, pour ainſi dire, ſes racines; il eſt rare de

pouvoir employer la ligature, ainſi que *Tragus* dit l'avoir fait une fois.

L'Art eſt aujourd'hui trop avancé, pour qu'il faille prendre les précautions de rappeler les effets fâcheux des opérations mal faites, rapportées par *Fabricius Hildanus*, qui vit tuer un homme auquel on emporta une glande du col; par *Baillou*, qui a vu un malade rendu muet par la même opération; & enfin par *Albucaſis*, qui vit, au rapport de *Freind*, ouvrir les artères du col. Les remarques qu'on pourroit faire là-deſſus, ainſi que bien d'autres petits détails ſur le manuel des opérations, ſeroient inutiles & hors de ſaiſon.

Nous remarquerons cependant en paſſant, que nous avons vu emporter de groſſes glandes ſous l'aiſſelle & aux mammelles, des teſticules ſcrophuleux, des doigts des pieds, des mains, & des jambes auſſi ſcrophuleuſes: toutes ces opérations avoient été faites avec adreſſe, & ſelon les regles; cependant les malades moururent, & nous trouvâmes dans les cadavres, des ſuppurations internes, des développemens de glandes écrouelleuſes, qui nous ſembloient être la ſuite des manœuvres employées pour combattre les extérieures.

Ces obſervations nous ont fait penſer qu'il eſt fort néceſſaire de ſe bien fixer ſur le troiſième état des Ecrouelles, & de ne pas ſe contenter d'avoir égard à ce qui paroît. On voit aiſément l'importance de ces réflexions.

14°. Nous finirons, en en faiſant une ſur la parotide; nous en avons vu couper la moitié, & le malade mourir, partie par l'hémorragie, partie à la ſuite de la ſuppuration; nous nous convainquîmes que la glande avoit été ſeulement coupée, parce que nous en trouvâmes une grande portion ſur le cadavre. *Heiſter* dit l'avoir emportée, & donne la façon de le faire. *Heiſter* étoit Anatomiſte, il faut s'en rapporter à lui; mais il nous reſte bien des doutes à cet égard.

1°. Tous ceux qui diſent avoir emporté la parotide,

l'ont-ils fait? nous l'avons trouvée dans les cadavres, & apperçue ſur des vivans, auxquels on nous avoit dit l'avoir enlevée. Il eſt aiſé de ſe tromper là-deſſus, & de prendre quelques lymphatiques engorgées, ou une portion de la parotide elle-même, pour ſa totalité.

2°. Ceux qui connoiſſent bien la poſition de ces parties, ſavent qu'outre la portion extérieure de la parotide, il y en a une grande partie qui eſt enchaînée entre les éminences ſtyloïde, maſtoïde & la condyloïde de la mâchoire inférieure, dont elle fait quelquefois le tour pour s'aller joindre à la glande molaire. A dire vrai, nous avons de la peine à concevoir qu'un Opérateur puiſſe ſans danger, aller fouiller dans ce creux, & arracher la glande qui y eſt nichée.

3°. La grande quantité des nerfs & des vaiſſeaux qui traverſent la glande doivent faire trembler l'Opérateur le plus expérimenté; outre qu'étant coupés, la moitié du viſage doit néceſſairement s'en reſſentir, c'eſt qu'il eſt bien difficile d'arrêter l'hémorragie: il eſt vrai qu'on a des points d'appui; il eſt vrai qu'on a découvert récemment, des ſecours aſſez aſſurés pour remédier à cet accident; mais il eſt vrai auſſi que les compreſſions & les ſpécifiques approuvés, ſont quelquefois inutiles, & très-difficiles à mettre en œuvre, (ſous les aiſſelles, aux aînes, au fond de la gorge, dans les narines, ainſi qu'aux côtés du col); nous en appelons à cet égard à ceux qui voyent des malades, & qui ſentent les difficultés que mille circonſtances font naître.

4°. La parotide arrachée, l'hémorragie arrêtée, il faut faire ſuppurer ces parties, il faut faire exfolier les os qui ſont à découvert, & établir une cicatrice dans une partie où il n'y a point de fond; combien ce traitement ne doit-il pas traîner en longueur! que d'accidens à craindre dans ce long intervalle!

Au reſte, nous ne propoſons nos doutes, que comme un moyen de modérer la regle de *Heiſter*, qu'il ſeroit peut-être dangereux que de jeunes gens priſſent au pied

de la lettre, & pour donner occaſion à ceux qui auront plus d'obſervations que nous là-deſſus, à ne pas les laiſſer perdre.

Nous croyons en avoir dit aſſez pour faire entendre quel parti l'on doit prendre ſur le traitement de bien d'autres ſymptômes des Ecrouelles, ainſi que les maux aux yeux, aux oreilles, au nez, à la poitrine, au bas-ventre, aux articulations, les ulcères & les caries. Il faut toujours combattre la cauſe avec précaution par nos ſpécifiques, & remédier aux ſymptômes, ſuivant l'état des parties affectées.

L'Académie demandoit l'examen des tumeurs ſcrophuleuſes : nous ne nous flattons pas d'avoir mis cette matiere dans le jour qui lui convient ; mais nous eſpérons qu'on pourra, ſur ce que nous avons dit, déterminer le caractère des tumeurs ſcrophuleuſes, par l'examen des pere & mere du malade, par la connoiſſance du pays qu'il habite, de la façon dont il ſe nourrit, & des ſymptômes qui ſe préſentent en lui ; ce qui eſt un corollaire de tout ce que nous avons dit des cauſes & des ſymptômes des Ecrouelles. On peut auſſi connoître & diſtinguer les eſpeces de ces tumeurs, leurs trois états, celui de maigreur, de développement, de ſuppuration & de calloſité, ainſi que les différens traitemens palliatifs, de réſolution, de ſuppuration & d'extirpation, qui ſont néceſſaires dans ces cas.

Il y a long-tems que, conduits par les vues & la méthode que nous propoſons, nous combattons avec quelque ſuccès une maladie qui eſt des plus ordinaires dans nos climats, qui eſt même la principale qui dérange & qui maſque ſingulièrement toutes les autres, tant aiguës que chroniques.

ESSAI
SUR
LES ECROUELLES.

Par M. CHARMETTON.

ENTREPRENDRE de fixer l'époque des premiers ravages causés & produits par le virus scrophuleux, & chercher dans les siecles reculés des traces & des vestiges de ce levain formidable, ce seroit s'arrêter à des objets plus capables d'amuser la curiosité, que d'éclairer l'esprit. L'histoire des maux auxquels le genre humain est en proie, ne peut être en effet véritablement intéressante, qu'autant qu'elle nous instruit de leurs causes, qu'elle en développe les progrès, qu'elle en marque les changemens, qu'elle en indique les remedes, & qu'elle réunit en un mot les expériences & les observations.

Que l'origine des Ecrouelles remonte, si on le veut, à la naissance du monde; qu'elles aient été connues des Phéniciens, des Grecs & des Egyptiens; que l'on trouve dans les ouvrages des prédécesseurs du pere & du prince de la Médecine, des traits que nous devions envisager comme des monumens de leur ancienneté; si l'assemblage & la combinaison des idées, des opinions, des variations, des disputes, des succès & de la méthode de ceux qui en ont traité, & dans les écrits desquels nous fouillons, ne nous aident à former un corps de doctrine, & à élever un édifice de lumieres, nos

travaux ne nous menent à aucun avantage réel, & nos recherches ſe terminent à l'inutilité.

Dans un Art auſſi ſérieux que le nôtre, des ornemens étrangers & des ſoins qui ſouvent éteignent la force du génie, ſont toujours à dédaigner. Je fuirai donc attentivement ici tout ce qui pourroit m'empêcher de ſaiſir avec préciſion les diverſes parties du ſujet qui m'eſt préſenté. Le genre, le génie, le caractere, les ſymptômes, la ſource funeſte des Ecrouelles, les moyens & la maniere de les combattre : tels ſont les points uniques & généraux auxquels je m'attacherai, & de la diſcuſſion deſquels, malgré l'étendue & l'obſcurité de la matiere, il réſultera peut-être un enſemble de connoiſſances utiles, & telles qu'elles pourront répondre aux vues d'une ſociété reſpectable, qui tient compte à ceux dont elle anime & dont elle ſoutient l'émulation, des efforts même ſuperflus qu'ils ont faits pour les remplir.

S'il eſt vrai que les trois conditions néceſſaires à une bonne définition, conſiſtent en ce qu'elle ſoit claire, en ce qu'elle ſoit propre, & en ce qu'elle ſoit univerſelle ; je ne vois rien que d'imparfait dans celle que les Anciens & les Modernes nous ont donnée des Ecrouelles, puiſqu'elle ne peut convenir, pour parler le langage des Logiciens, ni au ſeul défini, ni à tout le défini: *Neque ſoli, neque omni.*

Je crois donc devoir les conſidérer comme un vice de la lymphe, qui ſe manifeſte intérieurement & extérieurement ſur diverſes parties, de différentes manieres, & le plus communément par l'engorgement des glandes conglobées, leſquelles ſe tuméfient inſenſiblement, dont le gonflement n'eſt le plus ſouvent accompagné d'aucune douleur, & qui d'ailleurs ont la dureté, la rénitence, & tous les autres ſignes qui caractériſent des tumeurs skirreuſes. C'eſt ſur cette premiere explication que ſera fondé tout le plan de ce diſcours ; le développement des idées qu'elle préſente en fera le partage.

Je dis, que je conſidere les Ecrouelles comme un

vice de la lymphe : or, qu'eſt-ce que c'eſt que la lymphe? & quel eſt le vice dont je la ſuppoſe infectée dans cette maladie ?

Perſonne n'ignore que l'humeur à laquelle on donne préciſément ce nom, eſt une des ſubſtances cachées ſous la couleur rouge du ſang ; c'eſt la matiere blanche qui lui donne du corps, qui en fait la principale conſiſtance ; c'eſt cette huile atténuée qui, après avoir circulé dans les canaux ſanguins avec toutes les humeurs raſſemblées, ſe porte au-delà du courant général, enfile les artères plus déliées, nées du décroiſſement exceſſif des tuyaux qu'elle a parcourus, & qui ne peuvent, vu leur ténuité, admettre les globules rouges ; c'eſt ce fluide ſubtil, appelé par les Anciens, *humor innominatus*, qui pouſſé ainſi dans les détours obſcurs & dans les ſentiers innombrables du corps humain, fournit la matiere des ſécrétions, opere la nutrition des parties, & dont le réſidu repris par une multitude de veines, eſt rapporté & dépoſé dans les glandes conglobées, s'y perfectionne, & parvient enfin dans le réſervoir du chyle, ou dans des tuyaux veineux ſanguins, où il ſe réunit encore à la maſſe & reçoit toujours de nouvelles préparations. Son origine, ſa formation ſont pour nous des myſteres inconnus, & que l'on a vainement tenté de pénétrer : ce dont nous ſommes unanimement perſuadés, c'eſt de l'extrême facilité que les molécules lymphatiques ont à ſe rapprocher & à s'unir dans l'intérieur même des corps, & de la force de leur cohéſion qui eſt telle, qu'elle élude tous les effets des battemens des arteres & du cœur, & qu'elle réſiſte à l'action de preſque tous les menſtrues. De-là concluons-nous auſſi que le principe de la coagulation réſide dans la lymphe : mais ce n'eſt pas aſſez d'être convaincu de cette propriété, qui la rend le lien des ſucs qui compoſent le ſang ; voyons pour commencer à donner quelque jour à la matiere que nous traitons, quelles peuvent être les différentes cauſes de l'épaiſſiſſement de cette humeur, & de cet excès de conſiſtance qui ſou-

vent

vent occaſionne des skirres, & produit des concrétions plus ou moins fâcheuſes.

Ces cauſes ſont dans nous & hors de nous.

Celles qui ſont dans nous, ſont les diverſes altérations des ſolides & des fluides; & celles qui ſont hors de nous, réſultent du vice & de l'abus des ſix choſes non naturelles.

L'excès de la ſyſtole & de la diaſtole, c'eſt-à-dire, l'augmentation ou la diminution de l'élaſticité & de la force des fibres & des vaiſſeaux, conſtituent la léſion des ſolides.

Par l'augmentation de cette élaſticité, je n'entends pas ſeulement une tenſion exceſſive des vaiſſeaux & des nerfs, telle qu'elle exiſte dans la fievre ou dans les convulſions, mais une rigidité dans le ſyſtême vaſculaire, qui met les canaux hors d'état de prêter & de réagir ſur les fluides avec une aiſance naturelle; & l'on conçoit que dès-lors le liquide chaſſé avec moins de véhémence, ſera retardé dans ſon cours, la lenteur de ſa progreſſion donnera lieu ſur-tout dans les plus petits vaiſſeaux à une plus étroite cohérence de ſes parties; & de-là conſéquemment la viſcoſité des ſucs lymphatiques.

De l'atonie, de la diminution, de la perte du reſſort ſyſtaltique, naîtront les mêmes inconvéniens; les liqueurs ne ſont plus expoſées à une action capable de conſerver leur chaleur, d'accélérer leur marche & d'entretenir leur fluidité. La lymphe, ainſi que les autres liquides, circule avec peine; les tuyaux qui la contiennent ſont plus remplis de cette humeur; elle en eſt moins élaborée; elle y ſouffre même inſenſiblement une ſorte de compreſſion, ſoit de la part du liquide qui la précéde, ſoit de la part de celui qui y aborde : cette compreſſion augmente à meſure que le fluide enfile des canaux plus étroits; la partie la plus ſubtile & la plus aqueuſe s'échappe par leurs pores, ou s'inſinue dans les plus petits vaiſſeaux latéraux, s'ils ne ſont pas obſtrués; la maſſe générale eſt néceſſairement plus ſerrée & plus compacte,

le ſang en devient d'autant plus gluant & d'autant plus épais, que les arteres lymphatiques préoccupées & dans une eſpece d'*amphraxie*, il n'eſt pas poſſible à la lymphe de ſe ſéparer & de ſe perfectionner dans ſes couloirs; & cette liqueur ſurabondante dans les vaiſſeaux ſanguins, ne peut qu'augmenter & le volume & la conſiſtance du ſang, avec lequel elle demeure confondue.

Les fluides peuvent pécher par la quantité & par la qualité.

La quantité peut être diminuée ou augmentée. Dans le premier cas, les vaiſſeaux ne ſont plus dilatés, ils tombent dans un affaiſſement que quelques Auteurs déſignent par le mot de *ſinexie;* leur inertie produit les mêmes effets dont nous avons accuſé leur foibleſſe.

Dans le ſecond cas, il y a ou vraie ou fauſſe pléthore.

La vraie pléthore conſiſte dans la quantité trop conſidérable du ſang, il ne trouve pas aſſez d'eſpace dans les vaiſſeaux qu'il occupe, les molécules des parties qui le compoſent, ſe raſſemblent & s'uniſſent plus intimément, attendu la gêne & la contrainte qu'elles éprouvent; il n'eſt donc pas étonnant, que la lymphe acquière dès-lors une qualité viſqueuſe & groſſiere.

Dans la fauſſe pléthore, la raréfaction équivalant à l'augmentation de la quantité, eſt la ſource des mêmes troubles, outre que le degré de chaleur ſupérieur à celui de l'état naturel, hâte l'évaporation des parties ſubtiles, & favoriſe un prompt épaiſſiſſement.

Enfin, les humeurs peuvent être altérées, ou par le changement de la portion naturelle des parties intégrantes de la maſſe, ou par un vice quelconque dont cette même maſſe peut être infectée; & ſoit en un mot, que le vice vaſculeux ait donné lieu à cette altération, ſoit que les fluides eux-mêmes aient occaſionné le vice vaſculeux, ſoit encore que les liquides & les ſolides aient été affectés en même-tems, il eſt conſtant que ces différens dérangemens peuvent être enviſagés comme les cauſes générales internes de la ténacité &

de la groſſiéreté des ſucs lymphatiques.

De ces cauſes générales internes, paſſons à l'examen de celles que nous avons dit être hors de nous. *Galien* les réunit en peu de mots en recherchant celles du skirre : *Qui diù vigilias, famem, labores, ſollicitudines & quodlibet aliud ſuperfluum exercitium paſſi fuerunt, aut craſſis cibis uſi, &c. ſæpè ſchirris affliguntur.* Mais de toutes les choſes non naturelles qui peuvent nuire, celles dont les effets ſont le plus fréquemment funeſtes, ſont 1°. Un air froid, groſſier, épais, marécageux, infecté de particules virulentes, qui ne hâte point aſſez la circulation, & qui ne pouvant atténuer & briſer ſuffiſamment le ſang, lui laiſſe le tems de s'épaiſſir, ainſi qu'à la lymphe qui s'embarraſſe dans ſes couloirs, & acquiert toujours plus de conſiſtance à meſure que le volume augmente. 2°. Des alimens qui pris en trop grande ou trop petite quantité, donnent naiſſance à autant de maux, que s'ils péchoient par la qualité.

Un eſtomac rempli, eſt en effet toujours fatigué, les arteres gaſtriques ſont comprimées, & les fibres nerveuſes tiraillées par le poids des matieres alimentaires; la digeſtion eſt troublée, le broiement & la décompoſition ne s'en fait qu'imparfaitement, elles ſéjournent plus long-tems, & l'air qu'elles renferment ſe raréfie: que produit une préparation de cette eſpece, ſi ce n'eſt des gonflemens, des borborygmes, des cardialgies, la cacochylie, la cacochymie, & enfin la cachexie, & un trouble univerſel dans l'économie animale? Les crudités qui en réſultent, ne font ſouvent pas appercevoir d'abord des accidens; mais en paſſant des premieres voies dans la maſſe, elles diſpoſent la lymphe à des productions pernicieuſes, ou à perpétuer & à multiplier même les levains qui peuvent exiſter déja dans le ſang, & qui ſeront plus ou moins actifs, conſéquemment aux différentes fermentations qu'elles auront ſuſcitées. Si ces fermentations ſont vives, les crudités ſe briſeront plus exactement, & les alliages n'épaiſſiront pas les hu-

meurs auxquelles elles s'uniſſent; mais ſi au contraire, le ſang n'eſt que foiblement agité, & qu'elles ayent quelque propenſion à la viſcoſité, elles ſe ſépareront difficilement & avec peine, les éclats en ſeront groſſiers & chargés de ſoufres indigeſtes, propres à rendre la lymphe croupiſſante, à l'épaiſſir, & à lui faire contracter une qualité vicieuſe.

La diſette ou la trop petite quantité des alimens, ne cauſe pas des maladies moins difficiles à vaincre. *Hippocrate* dit qu'on commet plus de fautes en obſervant une diette trop ſévere qu'en mangeant trop, ſur-tout dans un état de ſanté; il ſe fait effectivement toujours une diſſipation continuelle, les fluides ne ſont donc pas par conſéquent remplacés, les ſolides dont l'action exige néceſſairement une flexibilité, ſont eux-mêmes briſés, conſumés & détruits, les humeurs les plus ſubtiles & les plus balſamiques s'exhalent & ſe diſſipent, celles qui reſtent en ſont plus épaiſſes; les huiles & les ſels s'échauffent par un frottement continuel, ils deviennent âcres, corroſifs, & putréfient les liqueurs: auſſi éprouvons-nous que l'urine, la ſueur, l'haleine même ont une odeur d'autant plus fétide, que l'on a jeûné plus long-tems, & que de cette abſtinence trop ſévere, arrive non-ſeulement la lenteur & l'épaiſſiſſement de la lymphe, mais encore la conſomption, l'exténuation, &c.

La qualité des ſubſtances alimenteuſes, peut être bonne ou mauvaiſe. Au premier cas, ſi les organes digeſtifs ſont bien diſpoſés, ces ſubſtances ſeront tranſformées en un chyle balſamique, neutre, c'eſt-à-dire, qui ne ſera ni acide, ni alkali, qui conviendra parfaitement à nos humeurs avec leſquelles il s'aſſimilira & ne formera plus qu'une maſſe homogène; mais ont-elles un mauvais ſuc, & ces mêmes organes ſont-ils inſuffiſans pour en corriger le vice originel? le chyle en participera, & nos fluides tiendront inévitablement de leur nature.

Ne parlons point ici de ces acrimonies fermentantes, pénétrantes, ſpiritueuſes, aromatiques, alkaleſcentes, ſalines, muriatiques, &c. qui engendrent différentes maladies. N'enviſageons les alimens que relativement à notre objet, c'eſt-à-dire, qu'eu égard aux parties groſſieres, viſqueuſes & indigeſtes qu'ils peuvent contenir, & eu égard à l'acidité accompagnée de plus ou moins d'âcreté, dont ils peuvent être chargés.

Les pains de ſon, les parties gélatineuſes de tous les animaux, la chair de la chevre, du bouc, du ſanglier, du cochon, du lievre, du renard, du chameau, des limaçons, des gros poiſſons de mer, les châtaignes, les truffes, les champignons, les choux, les fromages viſqueux, les coagulations de lait; toutes ces ſubſtances groſſieres & peſantes, ne ſont digérées qu'avec peine, les particules n'en ſont point aſſez diviſées; & ſi les organes deſtinés à l'élaboration du chyle, ne peuvent ſuppléer à l'inertie & à l'impuiſſance de ceux qui doivent accomplir l'ouvrage de la digeſtion, elles ne perdront preſque rien de leur groſſiéreté; & tranſmiſes ainſi dans le torrent de la circulation, il en réſultera des engorgemens plus ou moins prompts, ſelon la plus moins grande foibleſſe du reſſort ſyſtaltique des vaiſſeaux, dont l'action ne pourra affiner ces ſucs, & redonner à la lymphe qui en eſt formée, ſa fluidité naturelle. Ajoutons que ces particules s'introduiſent avec facilité dans le ſang de ceux, dans le ſyſtême vaſculeux deſquels on reconnoît ce défaut. Les embouchures des veines lactées plus lâches & plus béantes en eux, peuvent les admettre ſéparément & avec moins de peine; réunies enſuite dans les différens couloirs du chyle, ou dans la veine cave, ou dans l'oreillette & le ventricule droit du cœur, elles communiquent à la maſſe un excès de conſiſtance & de viſcoſité plus ou moins conſidérable; la lymphe s'épaiſſit, ſon cours eſt plus lent & plus tardif, les engorgemens ſe multiplient & ſe montrent en divers endroits, & un mouvement ſpontané ou de fermentation,

rendant les acides que contient ce fluide, plus volatils & plus âcres, il en réſulte un levain, dont le développement eſt annoncé par un appareil plus ou moins formidable.

Ces acides, que des ligamens groſſiers & viſqueux peuvent fournir, que des congeſtions, que des mouvemens ſpontanés dont la lymphe croupiſſante eſt ſuſceptible, peuvent multiplier, & d'où dérivent leur plus ou moins d'acrimonie, doivent principalement leur reproduction aux alimens naturellement acides par eux-mêmes, & à ceux qui peuvent le devenir par fermentation; ceux-ci ſont la plûpart des ſubſtances groſſieres & indigeſtes, dont je viens de faire l'énumération, ainſi que celles que l'on appelle communément farineuſes; telles ſont, par exemple, le froment, le ſeigle, l'orge, l'avoine, les feves, le millet, le riz, les pois, &c.: lorſqu'elles ſont humectées à un certain point, elles fermentent & s'aigriſſent; & dépourvues au contraire d'humidité, la fermentation eſt moindre, elles ſont viſqueuſes & tenaces.

Quant aux autres alimens dans leſquels réſide l'acidité, ils ſont tirés des végétaux; ainſi nous comptons, par exemple, dans les fruits d'Eté, les pommes, les poires, les abricots, les pêches, les prunes, les oranges, les limons, les citrons, les grenades, les mûres, les groſeilles, les pavies, les ceriſes, les framboiſes, les fraiſes, les figues, les melons, les concombres, auxquels on peut ajouter l'oſeille, le vinaigre, le lait aigri, ſéreux & mal travaillé. La ſaveur plus ou moins aigre & piquante des uns & des autres, en décele la nature; & c'eſt ſelon la conſtitution & la force du tempérament, que ces matieres aceſcentes excitent & procurent plus ou moins d'acide; car de même que dans des Sujets débiles, dans des enfans, dans des filles, dans des perſonnes qui menent une vie oiſive & ſédentaire, & en qui le ſang eſt mal travaillé & appauvri, elles occaſionnent de grands déſordres: dans des Sujets robuſtes, dont

les organes peuvent assimiler une plus grande quantité d'alimens, & qui digerent sans travail, leur usage même le plus constant, ne peut que difficilement donner lieu à des indispositions.

Je dis que dans des enfans, dans des filles, dans ceux en qui le sang est mal travaillé & appauvri, elles occasionnent de grands désordres. En effet, rien n'est plus capable de former une mauvaise constitution, que le vice des premieres nourritures; le lait, la bouillie faite avec de la farine, sont nos premiers alimens: or ils ne peuvent en fermentant, que produire une acrimonie acide dans la masse, sur-tout lorsque l'enfant a sucé d'une femme nouvellement enceinte, vieille ou cacochyme, un lait séreux, aigre, grumelé ou imbu de quelque virus; ou bien lorsque la bouillie lui a été donnée avant que l'estomac eût acquis la force nécessaire pour la digérer. On conçoit donc que parvenu à un âge plus avancé, s'il mange des fruits cruds, verds, ce qui communément arrive aux enfans de la campagne, il farcira son sang, déja mal disposé, de quantité d'acides qui contracteront dans la suite un caractere plus ou moins pernicieux.

La laxité des fibres, l'action affoiblie des vaisseaux & des viscères des filles, principalement de celles qui ont les pâles couleurs, & des adultes qui menent une vie oisive, feront que les acides dominant dans les alimens ne pourront pas être détruits par les digestions; ils s'insinueront conséquemment dans le sang, où ils se subtiliseront & deviendront nécessairement âcres: ceux en qui le sang est mal travaillé & comme appauvri, essuieront par l'usage des alimens acescens des acrimonies acides; car le chyle, en ce cas, s'aigrira de même que le lait, parce qu'il n'est point mêlé avec une quantité de sang suffisante pour sa parfaite assimilation; c'est ce que l'immortel *Boerhaave* (*a*) confirme en parlant des maladies spontanées, causées par des sucs acides: *Hinc*

(*a*) Hermani Boerhaav. *morbi spontanei ex acido humore*, §. 6. 8.

patet cur pueris, pigris, virginibus, pauperibus & certis artificibus hic morbus familiaris sit; car les ouvriers exposés à un air chargé de beaucoup d'acidité, tels que ceux qui travaillent aux mines vitrioliques, ceux qui font la biere, du vinaigre, & qui préparent des eaux fortes, sont tributaires, selon ce Médecin inimitable, des impressions de ces particules qui s'insinuent continuellement dans la masse, soit par l'habitude du corps, soit par l'inspiration, soit par la voie du ventricule & des intestins; leurs travaux & leur force, quelque immense qu'on puisse la supposer, ne sauroient les en garantir.

Enfin, les alimens liquides, les eaux, ont différentes qualités, & contiennent différens corps, selon la constitution & les qualités de l'air, & selon les terres par où elles coulent & se tamisent: aussi, outre les parties unies & glissantes dont elles sont essentiellement composées, on y découvre des parties salines, terreuses, métalliques, &c. qui leur communiquent différens goûts, & qui décident des différens effets qu'elles produisent dans nos corps. On doit rejetter celles que l'on puise près des sources chaudes & des mines métalliques, des carrieres, des lieux où il y a du soufre, de l'alun. Elles se chargent dans leur cours de quantité de parties âpres, austères, astringentes ou métalliques, qu'elles enlevent des fossiles & des minéraux sur lesquels elles coulent: peu propres à diviser les alimens dans l'estomac, leur usage constant peut troubler les digestions; & si ce viscere est foible, ces alimens se corrompront, & suivant leur nature acescente ou alkalescente, les sucs qui en résulteront auront une acrimonie acide ou alkaline; les eaux qui découlent des rochers, les eaux bourbeuses & croupissantes qu'on retire dans des réservoirs, qui forment des étangs, qui humectent des terres marécageuses, & au fond desquelles on apperçoit un sédiment onctueux, terrestre & bitumineux. Celles qui ont demeuré long-temps, dit *Hippocrate*,

Hippocrate, à l'ardeur continuelle du soleil qui leur enleve plus que les pluies continuelles ne leur rendent; les eaux de glace & de neige, dont les parties déliées se sont concentrées dans la congélation; les eaux, en un mot, qui abondent en parties dures, salines, austeres, grossieres, impures & pesantes, épaissiront la lymphe en arrêtant le mouvement de ses particules, engendreront des crudités, & formeront un chyle grossier, mal conditionné, & empreint des mêmes qualités qu'elles.

Il n'est pas encore tems de faire l'application de ces principes; la maniere dont la masse lymphatique s'épaissit, & les causes du changement de sa consistance, suffiroient pour expliquer la formation des tumeurs scrophuleuses; mais donnons une nouvelle force à nos idées, & épuisons la matiere, s'il est possible, en cherchant dans les divers genres d'actions des sels acides, & dans les suites & les effets de l'impression de ces sels, la source de la perversion & de la dépravation de cette humeur.

Imaginons un corps dont les parties sont actives, subtiles, aiguës, & pénétrantes, qui fermente avec les alkalis, d'un mouvement tantôt apparent, tantôt imperceptible; non toujours absolument suivant le degré de son acidité, mais selon le rapport & la proportion de ses particules avec les pores des corps qui doivent être dissous; celui-là est proprement appelé parmi nous, un corps acide. Ses parties aiguës se lient & s'embarrassent dans les parties rameuses & sulphureuses du lait, du sang & de la lymphe des animaux; il fixe les unes & les autres de ces substances, tandis qu'au contraire, il décompose les métaux en en pénétrant, & en en écartant les corpuscules.

On pourroit d'abord demander, s'il est des sels dans le sang, & si des substances acides y résident. Je n'ai garde, à l'exemple de quelques Médecins qui ne parlent qu'oscillations, & qui ne reconnoissent dans les corps animés, que des agens solides, de bannir du tissu

de ce fluide les matieres salines ; je ne dirai point aussi, sur la foi de quelques observations suspectes, que malgré la confusion des liqueurs qui circulent, on apperçoit les molécules des sels dans les vaisseaux mêmes ; mais je ne craindrai pas d'avancer qu'il n'est pas douteux qu'il y en ait de renfermés dans la masse des humeurs, qu'ils y sont mêlés & confondus, qu'ils les forment en partie, qu'ils leur donnent de la consistance ou de la fluidité, & qu'ils sont, en un mot, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, les instrumens des mouvemens spontanés.

A l'égard des acides, les Anciens, bien loin d'en nier l'existence dans le sang humain, pensoient qu'ils étoient nés avec nous. Il est, dit *Hippocrate*, du sel acide, du sel doux, du sel amer, du sel alkali volatil dans le sang : lorsque ces sels conservent leur union & leur caractere particulier, toutes les fonctions s'exécutent sans trouble : *Nam inest in homine amarum salsum, dulce, acidum, quæ mixta inter se, unâque confusa non hominem lædunt ; cum verò quid eorum separatur, tunc hominem lædit.* (*a*)

M. *Maloüin*, dans sa Chimie médicinale, a suivi l'opinion de cet homme divin ; nous y lisons, *qu'il peut y avoir, & qu'il y a réellement dans l'homme, du doux, de l'amer, du salé, de l'acide & de l'âcre ; tant que ces choses*, continue M. *Maloüin*, (*b*) *qui sont des qualités différentes, ne sont point à part & en dépôt, & qu'elles sont proportionnées entre elles, & dans un mouvement naturel, elles font la santé ; si au contraire, elles dominent sensiblement les unes sur les autres, qu'elles restent en repos, ou qu'elles soient dans un trop grand mouvement, elles produisent la maladie, & l'espèce de la maladie est différente, selon la différente nature de ce qui domine.*

Il est certain qu'il n'est pas besoin des Expériences d'*Homberg* & de *Lemery* pour être persuadé de la réalité des sels acides dans la masse ; mais je ne vois pas qu'*Hippocrate* & *Galien* ayent eu raison de les envisager comme

(*a*) *Lib. de veteri Medicina.*
(*b*) Pag. 76. Tom. 1.

naturels, innés & propres à la conſervation de notre être : car quoique l'on puiſſe préſumer que les acides du ſang de la mere doivent paſſer à l'enfant, & quoiqu'il ſemble, attendu l'intimité de cette communication, que l'on puiſſe dire qu'ils naiſſent avec nous, je ne conçois point comment ils pourroient contribuer à la perfection des opérations, d'où dépendent l'entretien & l'intégrité de la machine. Revenons en donc à la doctrine de *Van-Swieten*, & concluons avec lui qu'ils doivent leur origine aux alimens qui n'ont pas été aſſez travaillés par les organes digeſtifs, & qu'ils ſont étrangers au corps humain : *Acidi ergo in corpore humano origo videtur deberi ingeſtis non ſatis mutatis per corporis vires, peregrinum ergo corpori acidum eſt.* (*a*)

C'eſt auſſi conſéquemment à cette idée que j'en fixerai avec *Boerhaave*, le ſiege principal dans l'eſtomac & dans les inteſtins : (*b*) *Sedem habet jam nata maximè primas digeſtionis officinas, inde tardiùs ſanguinem, denique omnes humores inficit.* Le ventricule eſt en effet, rarement ſans acides ; la plûpart des alimens & des végétaux, ſurtout, contiennent une acidité qui ſubſiſte après la digeſtion, & qui ne trouvant rien qui la ſubjugue & qui la détruiſe, s'exerce fortement quelquefois ſur les tuniques de ce viſcere. Ce ſont ces acides ſubtiliſés par la chaleur & la volatilité des ſucs gaſtriques qui, en picotant la membrane nerveuſe de l'eſtomac, excitent un apétit exceſſif & dévorant, inſenſiblement ils acquierent de l'âcreté & de la force ; la qualité ſouvent corroſive du lait qui a ſéjourné dans l'eſtomac des enfans, & la diſſolution des corps les plus durs en ſont une preuve ; inſenſiblement auſſi, ils ſont portés dans la maſſe, où d'abord abſorbés par les huiles & par la terre, ils ne ſe développent pas aiſément, mais ils s'y renouvellent ſans ceſſe & ne dominent que trop fréquemment : car enfin,

(*a*) *Comment. in Herman. Boerh. Aphor. de cogn. morbis* §. 60.
(*b*) *Aphor.* §. 62.

que d'exemples n'avons-nous pas de leur accroiſſement & de leur dégénération !

Suppoſons la maſſe lymphatique épaiſſie, viſqueuſe, lente dans ſa progreſſion ; elle ſéjourne en partie, plus qu'à l'ordinaire, dans ſes plus petits vaiſſeaux, & elle ne participe que foiblement aux mouvemens qui tenoient dans le ſang les ſels ſéparés les uns des autres ; ces ſels ainſi gênés acquierent peu à peu plus de maſſe, & s'embarraſſent dans les parties ſulphureuſes de la lymphe qui ſtagnante, pourvue de parties aqueuſes & ne rempliſſant pas tellement les petits vaiſſeaux qu'ils ne contiennent de l'air, eſt, au moyen de la chaleur naturelle, ſelon ſon état plus ou moins alkaleſcent, & ſelon la conſtitution du Sujet, plus ou moins ſuſceptible d'un mouvement ſpontané ou de fermentation. Les acides, dont ces engorgemens ne ſont point exempts, s'exaltent & ſe dégagent des parties rameuſes de cette même humeur qui leur ſervoient d'entraves. Mis en liberté, & ſéparés des autres principes, ils ſont entraînés dans la maſſe où ils ſe meuvent & agiſſent avec plus d'aiſance ſur la lymphe dont ils rapprochent les molécules, & de cette fermentation excitée par le mélange des acides & des alkalis, réſulte le changement de nature de ces ſels ; la diſpoſition des pores de ceux-ci, n'eſt plus la même, & quelques particules des premiers qui ſe multiplient, non-ſeulement par de nouveaux fermens vicieux provenant des premieres voies, mais encore à raiſon de la quantité des engorgemens qui ſubſiſtent, & du changement qu'éprouvent auſſi les ſels eſſentiels qui deviennent eux-mêmes acides, rendues plus ou moins volatiles, acquierent un degré plus ou moins grand d'acrimonie.

C'eſt à cet état de dépravation de la lymphe, à ſon épaiſſiſſement, aux acides, à leur qualité plus ou moins ſalée, plus ou moins acrimonieuſe, que nous devons reprocher tous les déſordes qui décelent ce virus, que nous diſtinguons des autres poiſons qui peuvent infecter

la maſſe par le nom de virus ſcrophuleux. Je ſais que la nature de ces levains funeſtes, ne peut nous être dévoilée que par leurs opérations & par leurs effets; mais ſi dans les unes & dans les autres de ces cauſes, je trouve un rapport immédiat avec cette chaîne de maux dont les ſcrophuleux ſont attaqués; ſi je prouve que ces maux ne ſont que des ſymptômes, & une ſuite de l'épaiſſiſſement & de l'acidité acrimonieuſe & ſalée de la lymphe; ſi ſur les divers degrés de perverſion de cette humeur, j'établis les divers degrés de cette maladie, n'en aurai-je pas ſaiſi la ſource, le caractere, le génie, le genre & les différences ?

Reprenons notre définition. Les Ecrouelles ſont un vice de la lymphe qui ſe manifeſte intérieurement & extérieurement ſur diverſes parties. Je m'arrête à cette premiere propoſition, & je ſoutiens d'abord que ce qui nous démontre que les Ecrouelles conſiſtent dans le vice & dans la dépravation de la maſſe lymphatique, c'eſt qu'il n'eſt aucune partie du corps humain qui ne puiſſe en reſſentir les funeſtes effets, & qu'il n'eſt aucun organe qui ne puiſſe en recevoir les fatales atteintes: or, ſi cette maladie peut attaquer & affecter généralement toutes les parties ſimples & organiques, internes & externes, & ſouvent les unes & les autres en même têms; car il eſt rare de voir extérieurement des veſtiges, qu'il n'y en ait des traces réelles dans l'intérieur; ſi cette maladie, dis-je, peut inſenſiblement troubler toutes les fonctions, & détruit enfin les principes mêmes de la vie, il s'enſuit néceſſairement qu'elle doit avoir ſa ſource dans un fluide qui parcourt infailliblement tous les détours de la machine entiere. Quel ſera ce fluide ? quand je voudrois me faire illuſion à moi-même, à la vue des gonflemens fréquens, & des engorgemens multipliés des vaiſſeaux lymphatiques, & des glandes conglobées, telles que ſont les jugulaires, les occipitales, les cervicales, les parotides, les maxillaires, les auxillaires, les inguinales, les méſentériques,

les œsophagiennes, gastriques, hépathiques, spléniques, épiploïqnes, cistiques, iliaques, sacrées, &c.; à l'aspect de la dureté & de l'indolence de ces tumeurs; lorsque j'apperçois encore une multitude & une foule d'affections particulières fixées sur les yeux, au nez, aux lèvres, aux oreilles, sous la langue, au col, aux jointures, aux mammelles, aux parties membraneuses & aponévrotiques, sur la tête, sur les tendons, sur les ligamens, sur le périoste, sur les os, & dans les viscères enfin les plus essentiels à notre conservation, pourrois-je méconnoître les assauts d'une lymphe plus ou moins dépravée, & les effets de l'alliage d'un virus avec les différentes humeurs, qui ne doivent leur dégénération qu'à la participation du vice de cette même lymphe infectée, dont elles tirent leur origine?

J'ai dit en second lieu, que ce vice s'annonce de différentes manieres. Toutes les tumeurs scrophuleuses en général, sont en effet susceptibles de différentes altérations. Eu égard aux degrés par où elles passent, aux effets qu'elles produisent, à la maniere dont elles se terminent, je les divise en tumeurs bénignes, & en tumeurs malignes; les unes & les autres sont occultes ou ulcérées. Sont-elles superficielles, circonscrites, égales, médiocrement dures, mobiles, flottantes, sans inflammation, indolentes? se forment-elles peu à peu? les progrès n'en sont-ils pas rapides? se terminent-elles même par suppuration & l'ulcére qui en résulte se ferme-t-il sans peine? Ce sont les tumeurs scrophuleuses bénignes. Mais sont-elles au contraire dures, inégales, profondes, fixes, adhérentes? se multiplient-elles? font-elles des progrès en peu de tems? attaquent-elles les glandes conglomérées, les parties membraneuses, tendineuses? sont-elles suivies de douleur & d'une inflammation plus ou moins considérable? la matiere dont elles sont formées, est-elle parvenue à un point de dépravation & d'âcreté qui détruit le tissu des parties molles ou dures qu'elles attaquent? donnent-elles lieu à

des ulcères plus ou moins mauvais, d'où découle une matiere ſanieuſe? ces ulcères ſont-ils accompagnés de fiſtules & de caries? les bords en ſont-ils calleux, renverſés & douloureux? ont-ils enfin tous les caractères d'un ulcère chancreux? Telles ſont les Ecrouelles malignes, & ce dernier degré de corroſion déſigne de plus les Ecrouelles chancreuſes.

Je diſtingue encore les tumeurs dont il s'agit, en compoſées & en compliquées.

Celles qui tiennent eſſentiellement de la nature du skirre, ne dégénerent pas ſeulement en cancer, elles participent auſſi quelquefois des trois autres tumeurs génériques; dès-lors, & ſuivant les ſymptômes prédominans de ces mêmes tumeurs, elles ſont compoſées & nommées tumeurs ſcrophuleuſes, éréſipélateuſes, ou phlegmoneuſes, ou œdémateuſes; & ſi elles ſont accompagnées d'un levain étranger dont le génie ſe dévoile par certains accidens, elles ſont appellées Ecrouelles compliquées.

Les unes & les autres de ces tumeurs reçoivent diférens noms, conſéquemment aux parties qu'elles affectent; ainſi ſur les tendons, ſur les ligamens, ſur le périoſte, ſur les os, nous leur donnons celui de ganglions, de tophe, de *nodus*, d'exoſtoſes: ſi la tumeur réſide dans la glande thyroïde, nous la nommons bronchocèle, trachéocèle, ou gouëtre; & ſi les glandes des émonctoires, c'eſt-à-dire, celles des aînes, des aiſſelles, du col, ſont engorgées, nous appellons ces tumeurs des bubons. Quelques Auteurs accordent par préférence à celles des glandes du col le nom d'Ecrouelles; j'avoue que les tumeurs ſcrophuleuſes ont le plus ſouvent leur ſiege dans celles-ci, ſans doute parce que ces glandes ſont naturellement plus ſerrées & plus remplies de cellules & de détours; mais je ne vois pas pourquoi cette dénomination leur conviendroit ſpécialement, & plutôt qu'à celles qui lèſent les autres parties, & qui reconnoiſſent la même cauſe.

La dépravation de l'humeur qui provoque l'engorgement, change & différencie la couleur & la consistance de la matiere ; & relativement à ce changement, le nom de la tumeur varie. La consistance de cette matiere est-elle épaisse, semblable à du suif? la tumeur est-elle dure? c'est un stéatome. Est-elle blanche? ressemble-t-elle à de la bouillie, & la tumeur a-t-elle moins de dureté? c'est un athérome. La tumeur enfin, est-elle molle? la couleur de l'humeur qui la forme, imite-t-elle un jaune brun? a-t-elle la consistance du miel? c'est un melliceris : en un mot, cette même humeur tient-elle en même tems du caractere de celle qui occasionne le stéatome ou l'athérome? la tumeur qui en résulte est doublement désignée par les noms qu'on assigne à ces engorgemens particuliers. Il faut néanmoins convenir que cette regle souffre des exceptions ; car il est nombre de cas dans lesquels nous ne distinguons point par des termes & par des mots consacrés, le genre de la matiere renfermée dans le même kiste ou dans la tumeur, comme lorsqu'il est question d'un abcès scrophuleux enkisté ou non enkisté, rempli d'une substance gypseuse ou plâtreuse, ou garni d'un suc semblable à du lait caillé ou à du fromage mou, suivant son épaississement ou sa fonte ; ou comme quand il s'agit de ces tumeurs le plus souvent non enkistées, qui surviennent au voisinage des parties membraneuses & aux jointures, & qui contiennent un pus blanchâtre & sanguinolent, fort peu lié, & d'une nature ichoreuse, ce qui est un indice assuré du vice qui existe dans la masse.

Il n'est pas possible, au surplus, de déterminer le volume & la figure de toutes les tumeurs scrophuleuses; j'en ai vu dans le mésentère, à chaque côté des parotides & de la mâchoire inférieure, ainsi qu'aux aînes & aux aisselles, dont la grosseur étoit monstrueuse, & celles-ci étoient telles, qu'elles distendoient & faisoient soulever considérablment le muscle pectoral. Il en est qui, formées dans les glandes ou dans un vaisseau lymphatique,

lymphatique, ont la forme d'un gland, d'une aveline, d'un œuf, d'une châtaigne : d'autres qui ſont oblongues, rondes, plus ou moins élevées ; telles ſont par exemple, les tumeurs que nous nommons *talpa*, *teſtudo* ; d'autres, dont la baſe eſt plus ou moins large, plus ou moins étroite, & qui paroiſſent alongées ou détachées des parties qui les avoiſinent, ce qui en rend le traitement plus aiſé ou plus difficile ; quelques-unes encore qui ne ſont que de ſimples puſtules, des ſortes différentes de dartres ou de galles qui ſe montrent ſur la ſuperficie du corps, des tubercules qui affectent divers endroits, ſoit dans l'intérieur ou à l'extérieur ; & nous obſervons enfin dans les engorgemens des glandes, ſi elles ſont ſéparées des tumeurs plus ou moins applaties ou circonſcrites, d'où réſulte principalement aux parties latérales du col, une eſpece de chapelet, & des tumeurs boſſelées extérieurement, diſpoſées en forme de grappe, auxquelles quelques-uns ont donné le nom de tumeurs conglomérées, lorſque ces glandes tuméfiées ſont jointes, unies & entaſſées.

Quoi qu'il en ſoit, dans quelque lieu & de quelque maniere que ſe préſente & que ſe montre le virus ſcrophuleux, rien n'eſt plus certain que ce que j'ai avancé pour compléter une définition. Les glandes conglobées & les vaiſſeaux lymphatiques, ſont les parties les plus expoſées à l'impreſſion de ce levain ; car toutes les autres affections dont j'ai parlé ne caractériſent point auſſi poſitivement ce que vulgairement nous nommons Ecrouelles ; elles n'en ſont, pour ainſi dire, que des ſymptômes communs : cette conſidération ſeule ſuffiroit pour juſtifier mes idées ſur la perverſion de la lymphe dans cette maladie ; mais je ne veux rien laiſſer à deſirer, & je vais en conſacrer l'évidence par des faits qui ne laiſſeront aucun prétexte au doute.

Les glandes conglobées ſont des eſpeces de pelottons formés par les replis & l'entortillement de pluſieurs vaiſſeaux ſanguins, nerveux, lymphatiques, ſécrétoires &

excrétoires; ces vaiſſeaux ſont enveloppés d'une membrane commune, & l'uſage de ces glandes eſt de filtrer & de perfectionner la lymphe.

Que l'obſtruction de ces canaux atteints de quelque vice organique, comprimés, reſſerrés, affaiſſés, meurtris par une cauſe quelconque, arrive fréquemment; nous en trouvons d'abord une raiſon dans leur propre conformation, dans leur diſpoſition naturelle, dans leur arrangement & leurs contours dans les glandes, dans leur délicateſſe, dans leur exiguité dans le peu de mouvement dont ils ſont ſuſceptibles: ainſi à raiſon de la ténuité de leur cavité, de leur exilité, & de l'obſcurité de leur action, nous devons penſer que ces vaiſſeaux, ainſi que ceux des parties, dont le tiſſu eſt infiniment compact & ſerré, comme ceux des membranes, des tendons, des ligamens, des os, s'embarraſſeront toujours plus aiſément que des tuyaux dont le diamètre, la force, le reſſort & le jeu ſont beaucoup plus conſidérables. Ajoutons à cette réflexion celles qui naiſſent de l'état dans lequel ſe trouve la lymphe contenue dans les vaiſſeaux lymphatiques de ces mêmes parties. Cette humeur virulente, ſéparée de la partie globuleuſe, & parvenue dans les vaiſſeaux blancs, y eſt aſſurément moins méable, ſes particules rameuſes ſéparées de toute autre molécule, ſe touchent par une plus grande ſurface, elles s'uniſſent plus intimement par le moyen & l'entremiſe des ſels, la lymphe n'en eſt conſéquemment que plus viſqueuſe, & elle eſt d'autant plus diſpoſée à former des obſtacles, que les canaux lymphatiques plus ou moins étroits, plus ou moins foibles, mieux ou plus mal conformés, ſont dès-lors moins en état d'agir ſur ce fluide; les parties les plus groſſieres, contraintes & forcées de ſéjourner dans ces vaiſſeaux, s'oppoſent donc au libre cours de celle qui aborde ſans ceſſe, & qui dans l'impoſſibilité de ſuivre ſa route ordinaire, donne inévitablement lieu à un embarras dans le couloir ou dans la glande, dont ſa portion la plus épaiſſe augmente le

volume. Tel eſt le premier effet que nous obſervons; c'eſt là ce que nous appellons glande gonflée, la lymphe circulant encore; mais ſuivons les gradations.

Les molécules de cette humeur, auxquelles on peut reprocher ce commencement d'interception, acquièrent plus ou moins de conſiſtance par leur ſéjour. Sa fluidité, ſa ténuité, n'eſt plus proportionnée au diamètre des vaiſſeaux excrétoires; elle eſt donc comme immobile & fixée dans le corps glanduleux; elle s'y durcit de plus en plus par l'évaporation de ſes parties les plus ſubtiles, & celle qui ſurvient, ou du moins ce que ce nouveau fluide a de plus groſſier & de plus ſalin, s'y arrêtant avec elle & s'y épaiſſiſſant, l'obſtruction eſt complette. C'eſt alors que n'étant plus ſoumiſe à l'action oſcillatoire des vaiſſeaux, la lymphe ſe deſſeche toujours davantage, l'engorgement augmente, la portion ſaline & ſulphureuſe demeure dans la membrane propre de la glande, tandis que la portion liquide regorge dans les vaiſſeaux qui entourent la tumeur; ces vaiſſeaux en ſont ſurchargés & prodigieuſement gonflés; l'extenſion de leurs parois eſt telle, que leurs fibres écartées livrent un paſſage à la partie la plus ténue qui s'échappe & qui tranſude; de maniere que (ſelon M. *Garangeot*, & ſuivant M. *Petit*, dont la perte doit nous être toujours préſente), il en réſulte une ſorte d'œdème qui relâche & qui humecte la membrane de la glande ou du vaiſſeau lymphatique engorgé, & qui forme le kiſte ou le ſac de la tumeur; cette humidité, cette vapeur donne à ce ſac la facilité de s'étendre & de prêter à l'abord des nouveaux ſucs qui n'entrent dans le kiſte qu'après quelques efforts, attendu la diſtenſion ſinguliere de cette membrane qui étrangle en quelque façon les vaiſſeaux qui les y portent; de plus, ces mêmes ſucs ne trouvant plus aucune iſſue, parce que les tuyaux excrétoires, qui ſeuls pouvoient la favoriſer, ſont trop déliés, trop foibles, & ſont encore plus incapables d'action que les vaiſſeaux qui les ont chariés; ces mêmes

ſucs, dis-je, s'accumulent peu à peu, & forment enfin une tumeur d'une groſſeur & d'un volume plus ou moins grand, ſuivant l'affluence de la matiere, & ſuivant la dilatation dont peut être ſuſceptible le tiſſu vaſculeux du kiſte & des parties voiſines.

L'humeur ſéreuſe qui tranſude, qui en ramollit & qui en relâche les parois, aide non-ſeulement à l'extenſion de cette membrane & à l'entrée de la lymphe; mais elle contribue encore à la rendre plus épaiſſe, en diſpoſant les vaiſſeaux qui s'y diſtribuent, à admettre une certaine quantité de ſuc nourricier; car de même que les parois de la matrice acquierent en s'étendant, plus d'épaiſſeur par la dilatation des vaiſſeaux différens qui s'y répandent, l'épaiſſeur du kiſte ne peut vraiſemblablement être attribuée, qu'à cette dilatation & à la plénitude de ceux dont cette membrane eſt parſemée.

Ce kiſte ou ſac, dont la ſurface externe eſt liſſe & polie, devient dans ſa ſurface intérieure, dur, calleux & inégal; cette conſiſtance n'eſt dûe qu'à l'union des ſels & des ſoufres de l'humeur qui y eſt renfermée; & je ne doute point que ces ſubſtances chaſſées & pouſſées à la circonférence, ne s'y attachent & ne s'y appliquent, à peu près comme le tartre s'incruſte aux parois intérieures des tonneaux où le vin a fermenté. Du reſte, on remarque encore qu'il eſt ſouvent plus mince & plus foible dans certains endroits, & que ſa figure varie; ce qui ne doit point être un ſujet d'étonnement, ſur-tout ſi la tumeur eſt variqueuſe, ou formée par la dilatation d'un vaiſſeau lymphatique, puiſque la baſe en doit être plus ou moins large, ſelon par exemple le point dans lequel le conduit a le plus ou le moins prêté.

Dans nos recherches ſur la génération, ſur la formation, ſur l'augmentation de ces tumeurs enkiſtées, qui ne ſont autre choſe que des engorgemens vaſculaires & glanduleux, je n'ai eu garde de perdre de vue la lymphe; mais ſi je veux porter mes regards plus loin, les matieres que j'y découvrirai, & que la plûpart de ces

tumeurs contiennent, m'indiqueront en quelque façon le vice qui domine dans la masse.

La fluidité, la couleur jaunâtre & rougeâtre de l'humeur, telle qu'elle existe dans le melliceris, annonceront inévitablement la qualité acrimonieuse du sel dont la lymphe sera chargée; car ce sel en brisant les soufres, rend la matiere renfermée dans le kiste, & plus fluide, & d'une couleur plus foncée; ce qui arrive assez communément à toutes les parties sulphureuses dissoutes par des sels alkalis; la dilacération de quelques petits vaisseaux sanguins peut aussi lui donner un œil d'un jaune rougeâtre,

La consistance moyenne, la blancheur de celle qui forme l'athérome, prouvera l'existence d'un acide capable de produire ces effets.

Enfin, si les soufres sont visqueux & plus grossiers au moyen de l'acide prédominant, la matiere sera plus dure, sébacée, ressemblante à du suif, & conséquemment la tumeur sera un stéatome ayant son siege ordinaire dans les vaisseaux adipeux, dont les sucs épaissis & figés prennent un corps capable d'opposer une grande & une forte résistance; au lieu que le melliceris & l'athérome naissent de la stagnation de l'humeur lymphatique dans quelques-uns des vaisseaux ténus qui la charient, ou dans quelques interstices de leurs valvules.

Sa dépravation, sa viscosité dans ces deux dernieres tumeurs, se manifestent par de plus prompts & de plus fréquens ravages, que dans le stéatome qui subsiste long-tems sans des accidens marqués, pourvu qu'il ne blesse pas quelques fonctions.

Soit au surplus, que la matiere qui provoque ces engorgemens, ait été la même dès les premiers tems, soit que celle qui remplit le kiste se soit extravasée après avoir été long-tems épaissie, ainsi que le prétendent la plûpart des Auteurs, & que par un mouvement intestin, cette lymphe croupissante ait dégénéré en une espece de pus qui la rend entièrement méconnoissable,

& reſſemblante ou à de la bouillie, ou à du miel, ou à du ſuif, ſuivant les différens vaiſſeaux dans leſquels elle s'arrête, tous ces changemens peuvent être des preuves d'une perverſion parvenue au point de former ce que nous nommons le virus ſcrophuleux, malgré l'état conſtant de ces tumeurs qui peuvent, pendant un tems aſſez long, ne rien préſenter de bien redoutable.

Cet état eſt celui dans lequel nous les enviſageons comme des tumeurs ſcrophuleuſes bénignes, & par conſéquent comme des tumeurs indolentes & qui ne ſont accompagnées d'aucune inflammation; elles acquièrent ſouvent un volume extraordinaire ſans être douloureuſes, parce qu'elles ne ſe forment que peu à peu, & que l'amas de la matiere, ainſi que la dilatation des vaiſſeaux ſe faiſant inſenſiblement & par degrés, la compreſſion & la divulſion ſur les fibres nerveuſes, n'eſt ni aſſez ſubtile, ni aſſez violente, & le reflux des eſprits au cervau, ni aſſez précipité, ni aſſez fort pour ébranler les fibres de cet organe, de maniere à exciter un ſentiment de douleur: elles ne ſont ſuivies d'aucuue inflammation; ce qui eſt démontré par la couleur naturelle de la peau, & ce qui peut être expliqué par le peu de mouvement de la lymphe en congeſtion, & par la compreſſion douce & inſenſible qu'elle fait ſur les vaiſſeaux voiſins de l'engorgement qui n'ayant été gênés que par gradation, ou ne l'étant preſque pas, offrent, pour ainſi dire, le même diamètre aux liqueurs qu'ils charient, & auxquelles ils donnent paſſage.

Les tumeurs ſcrophuleuſes malignes, au contraire, ſeront plus dures, vu, comme je l'ai dit, la prédominance des acides & la qualité des ſels eſſentiels de la lymphe, qui plus fixes & plus groſſiers, rapprocheront plus exactement les parties ſulphureuſes de cette humeur, & donneront lieu à une cohéſion qui la rendra d'autant plus tenace & d'autant plus viſqueuſe, que ces ſels eſſentiels auront plus de maſſe, & que les acides ſeront plus abondans.

Elles ſeront inégales, parce que cette lymphe ainſi épaiſſie, ſe trouvant ſéqueſtrée & cantonnée, & l'emportant par ſa ſolidité ſur la foibleſſe qui ſe rencontre en certains points de la membrane du kiſte, ſoulévera inégalement le corps glanduleux à meſure qu'elle augmentera; & ſi ces inégalités ne ſont point remarquables dans les tumeurs bénignes, c'eſt qu'alors la lymphe moins endurcie & moins fixe, ne forme pas des corps auſſi durs & auſſi capables de forcer & de contraindre les fibres du kiſte à prêter dans de certains points.

Elles ſeront immobiles, & la cauſe de leur immobilité ſera la ſituation contrainte dans laquelle elles ſe trouveront lorſqu'elles auront un certain volume, & plus encore les attaches que contracteront les fibres & les vaiſſeaux des parties voiſines avec la ſurface externe de la membrane de la glande, dont la ſubſtance folliculeuſe fournit cette union & cette communication, qui d'ailleurs ne forment pas parfaitement ce que quelques Auteurs appellent des adhérences intimes.

Elles ſeront enflammées, douloureuſes, parce que plus les ſalés acides donnent à la lymphe un caractere d'acrimonie, plus elle eſt piquante & plus elle cauſe d'irritation dans les parties où elle ſéjourne; il en réſulte un gênement dans la circulation; l'irruption du ſang dans les canaux lymphatiques collatéraux, occaſionne une chaleur qui agitant & raréfiant l'humeur, développe les ſels, qui s'exercent enſuite ſur les fibres & les vaiſſeaux, & de cette action irritante naît une ſenſation & une perception plus ou moins vive & plus ou moins douloureuſe, ſelon la qualité de ces ſels, & le plus ou le moins de force de leur impreſſion.

Enfin ces tumeurs ſe multiplieront, & leurs progrès en ſeront plus prompts, eu égard à la quantité plus copieuſe du virus répandu dans la maſſe; car ſon abondance produira des engorgemens, non-ſeulement dans les vaiſſeaux lymphatiques, mais encore dans ceux qui ſe diſtribuent aux glandes conglomérées, aux parties tendineuſes, membraneuſes, &c.

De toutes les liqueurs qui émanent d'un ſang ainſi infecté, il eſt certain qu'il n'en eſt aucune qui doive conſerver ſa pureté; il eſt conſtant auſſi que parmi ces liqueurs, celles qui ſont naturellement graſſes & viſqueuſes, occaſionnent plutôt que les autres des embarras dans les parties où elles ſe filtrent, ſoit par l'aptitude & le penchant qu'elles ont à s'épaiſſir, ſoit par la foibleſſe de leurs couloirs, ſoit peut-être encore par une analogie & une ſorte d'affinité du virus ſcrophuleux avec ces humeurs qui ne peuvent d'ailleurs que ſe reſſentir du vice de la lymphe.

Telle eſt ſans doute la ſource de cette quantité de maux qui marchent ſi ſouvent à la ſuite des tumeurs des glandes conglobées, & des couloirs lymphatiques. Le gonflement des paupieres & de la lèvre ſupérieure, celui du nez, les galles cruſtacées ſous cette partie & aux commiſſures des lèvres, auront pour cauſe non ſeulement la dépravation de l'humeur qui ſe ſépare dans les petits grains glanduleux, mais encore la foibleſſe & la délicateſſe des vaiſſeaux ténus de la lymphe qui, gonflés & embarraſſés, compriment les glandes & les canaux voiſins dans leſquels la liqueur s'accumule & provoque une enflure qui paroît à diverſes repriſes.

L'amas d'une lymphe groſſiere, & plus ou moins viſqueuſe dans ſes vaiſſeaux foibles & déliés, qui avoiſinent les ranules, donnera naiſſance à la grenouillette, & cette tumeur tenant d'un caractere ſcrophuleux, eſt aſſez communément accompagnée des engorgemens des glandes lymphatiques du col, & de deſſous le menton.

Le bronchocèle, de la nature du melliceris ou de l'athérome, ſera un produit de ce même virus, plutôt que le gouëtre ſarcomateux, graiſſeux ou ſtéatomateux.

Les congeſtions & les gonflemens des jointures aſſez fréquemment occaſionnés par l'épaiſſiſſement de la lymphe, ſont très-ordinairement des produits d'un levain ſcrophuleux, ſur-tout lorſque cet épaiſſiſſement vient d'une cauſe interne; il ſe fait des embarras dans les

les glandes mucilagineuſes ; leur volume augmente & gêne peu à peu le cours de la lymphe qui circule dans les tuyaux voiſins, & de-là ſurvient un gonflement de toute la partie, lequel eſt plus ou moins prompt & plus ou moins douloureux, ſuivant la qualité ſalſugineuſe de cette humeur, & le vice de cette eſpèce de mucoſité, dont la diſette cauſée par l'obſtruction des petits grains glanduleux qui la filtrent, & qui dans cet état ne peuvent rien ſéparer, met les articulations à ſec, de manière qu'elles n'opérent aucun mouvement, & qu'il s'y fait même une ſoudure que nous nommons ankiloſe ; cette ſoudure relativement à la perverſion des humeurs, ſera ſuivie d'accidens plus ou moins violens, & les douleurs qu'elle excitera ſeront d'autant plus aiguës, que les ligamens ſeront appuyés ſur des corps durs : enfin, l'inflammation s'emparant de la partie, entraînera des dépôts d'un mauvais caractere, des ſuppurations longues, des fiſtules, des caries, les deſſéchemens des tendons, les courbures des membres, & d'autres accidens qui jetteront le malade dans le maraſme & dans la langueur.

La quantité excédente & l'amas de la ſynovie, pourront produire les mêmes effets ; je ſuppoſe que cette humeur, quoiqu'empreinte d'un virus qui l'a rendue trop épaiſſe, ait été néanmoins librement filtrée, ſi elle ne peut enfiler les pores abſorbans obſtrués par le vice régnant dans le fluide qui y paſſe, elle s'accumulera inconteſtablement ; elle remplira les jointures, & chaſſée ſur les côtés dans de certains mouvemens, il y aura gonflement ; de plus, ſon épaiſiſſement augmentant à raiſon de ſon ſéjour, elle collera les os aux endroits où ils s'entretoucheront le plus intimement ; nous verrons naître en peu de tems une ankyloſe parfaite, qui ne ſe montrera d'abord que par la difficulté du mouvement du membre, mais qui inſenſiblement préſentera des ſymptômes dont nous tirerons des inductions certaines ſur l'excès plus ou moins grand de la dépravation de

cette mucoſité, & des autres liqueurs qui abreuvent la partie. La diſſolution de cette humeur, les gonflemens des ligamens, leur relâchement, ainſi que leur criſpation, les hyperoſtoſes ou les gonflemens des épiphyſes, qui ſont autant de maladies ſouvent ſuſcitées par le virus dont il s'agit, occaſionneront encore conſéquemment à ce virus différentes eſpèces de tumeurs dans les jointures, & des anchyloſes ſuivies de ſuppurations, de fiſtules, de caries, &c.

Aux engorgemens ſcrophuleux des glandes axillaires, ſuccède fréquemment le cancer des mammelles; ces engorgemens ne peuvent en effet, que s'oppoſer au cours & à la progreſſion de la lymphe qui vient de ces parties, & qui contrainte d'y ſéjourner, donne lieu par ſa viſcoſité à des tumeurs skirreuſes dont la dégénération en cancer dépend des principes plus ou moins âcres & ſalins de cette humeur; c'eſt ce qui a fait dire à *Meges* (*a*), ce Chirurgien célébré par *Galien*, que les ſcrophules ont leur ſiége, non-ſeulement au col, aux aiſſelles, aux aînes, mais auſſi aux mammelles des femmes.

Ne nous laſſons point de ſuivre les effets de la lymphe pervertie; elle porte indiſtinctement dans toutes les parties, & dans les organes même les plus délicats, le trouble & la confuſion.

Je la vois qui s'exerce ſur le tiſſu de la peau; l'obſtruction de ſes canaux nous eſt annoncée par des éréſipèles qui diſparoiſſent, qui reviennent & qui s'éclipſent de nouveau: dans les lieux où réſident les glandes ſébacées, comme à la tête, à la face, derriere les oreilles, & dans les différens replis cutanés, elle engendre des teignes opiniâtres, des puſtules, des galles, des dartres cruſtacées, des tubercules plus ou moins indolens, d'un rouge foncé, qui après avoir ſuppuré, ſe reproduiſent ſouvent, & dont réſulte enfin une cicatrice preſque toujours difforme; dans les vaiſſeaux adipeux, dont le ſiége eſt dans le tiſſu cellulaire, elle forme les loupes graiſſeu-

(*a*) Chap. 7. Liv. 6. de la Méthode.

ſes, & des abſcès qui ſuppurent après un certain tems, & dont la guériſon eſt très-difficile ; dans le corps des muſcles, de pareils embarras produits par le ſuc nourricier, donnent naiſſance à des tumeurs qui deviennent premièrement skirreuſes, qui s'enflamment enſuite, qui s'ulcèrent, & dont les ſuites ſont plus ou moins fâcheuſes, ſelon que ce ſuc eſt plus ou moins vicié ; dans les parties membraneuſes & aponévrotiques, ſurviennent des tumeurs qui ſe terminent par des abcès très-longs & très-opiniâtres, & qui ne nous permettent pas d'en méconnoître la ſource ; c'eſt ainſi que ſur la membrane qui recouvre les côtes, ſur le *ſternum*, au voiſinage des articulations, & de l'aponévroſe du *faſcia lata*, ſe montrent encore des abcès le plus ſouvent glaireux qui ſe changent en ulcères ſinueux, & ſont accompagnés de fiſtules incurables.

Cette lymphe virulente infecte-t-elle les ſucs qui ſe diſtribuent dans les tendons, dans les ligamens, dans les cartilages, & dans les os mêmes ? nous en ſerons bientôt inſtruits par des tumeurs gommeuſes, des ganglions, des tophes, des *nodus*, des exoſtoſes, des hypéroſtoſes ; par des caries, principalement aux os du métatarſe, du métacarpe, des doigts, des orteils, du *calcaneum ;* par des gonflemens & des caries aux côtes & à leurs cartilages, au *ſternum*, aux clavicules, aux os de la pomette, aux os du crâne même, ſoit à la ſuite du *talpa*, du *teſtudo*, ſoit par un *ſpina-ventoſa*, & enfin par le *rachitis*, qui, dans nombre d'occaſions, n'eſt qu'une production des Ecrouelles.

Les yeux, les oreilles, le cerveau, les poumons, l'eſtomac & les autres viſceres, ne ſeront point exempts des fatales impreſſions de ce levain.

Outre le gonflement des paupiéres, nous aurons à combattre des ophthalmies opiniâtres & périodiques, l'opacité ou l'épaiſſiſſement de la cornée, des abcès, des ulceres, des tayes, des cataractes, des glaucômes, des gouttes ſereines, des fiſtules lacrimales.

Les oreilles ſouffriront par la dépravation de l'humeur cérumineuſe, des inflammations, des ſuppurations capables d'abolir entièrement ce ſens.

La membrane pituitaire ſera enflammée, & de l'action de ce virus, naîtront des polypes, des *ſarcoma*, ſuivis d'ulceres ou d'ozênes dangereux.

Le cerveau ſera léſé, & ſes fonctions bleſſées, en conſéquence des exoſtoſes qui ſeront dans la ſubſtance des tables des os du crâne, enſuite des tubercules qui s'éleveront en divers endroits de ce viſcere, ſur-tout au ſinus longitudinal ſupérieur, à raiſon des gonflemens de la glande pituitaire; & ſelon l'arrêt & la ſtagnation du ſang ou de la lymphe épaiſſie, ſelon le peu de fluidité des eſprits animaux, le Scrophuleux aura des peſanteurs, des douleurs de tête; nous verrons des hydrocéphales, des épilepſies, des paralyſies, &c.

Les tubercules dans les poumons, les tumeurs gommeuſes, ou les concrétions ſcrophuleuſes capables de retarder le cours du ſang dans ce viſcère, produiront différentes eſpèces d'aſthme, des hémophthiſies, des hydropiſies de poitrine, des vomiques, des phthiſies, &c.

Les engorgemens des glandes œſophagiennes & cardiaques, la dépravation du ſuc ſtomacal, des tumeurs skirreuſes, & même des fungus au pylore, occaſionneront la difficulté de la déglutition, des peſanteurs, des douleurs ſourdes au milieu de la région épigaſtrique, des indigeſtions, des rapport aigres, un obſtacle au paſſage des alimens dans les inteſtins, des vomiſſemens opiniâtres & dangereux.

Enfin, les glandes conglobées du méſentère, le foie, la ratte, le pancréas, la matrice, & généralement tous les viſcères contenus & renfermés dans le bas-ventre, ne ſeront pas moins ſuſceptibles d'engorgemens; de-là les cours de ventre ſéreux, bilieux, lientériques, cœliaques; de-là des jauniſſes, des ſuppurations clandeſtines dans l'abdomen, des hydropiſies, des ſupreſſions de régles, des opilations, des fleurs blanches, des skirres,

des carcinômes, des cancers à la matrice occultes ou ulcérés, une fièvre lente, une bouffiſſure univerſelle, l'atrophie, le maraſme, l'abattement des forces, & enfin la mort.

Je pourrois encore expoſer les déſordres qui réſultent de la plupart des embarras que cauſent les différens récrémens dans leurs couloirs, tels ſont la ſalive, l'humeur des amygdales, la ſemence, l'humeur des proſtates, &c. dont les engorgemens tenant du caractère ſcrophuleux, préſentent tous les ſymptômes du skirre; je pourrois même m'étendre ſur les troubles qu'excitent les récrémens & excrémens retenus dans la maſſe, mais je ne dois ni je ne veux franchir les limites qui me ſont preſcrites.

Pour les atteindre, du moins en ce qui concerne la nature, le génie & la ſource du virus dont il s'agit, & dans lequel à en juger par tous les effets que je viens de décrire, & dont j'ai ſcrupuleuſement recherché les cauſes, les ſels acides dominent plutôt que les ſels alkalis ou âcres, qui en déchirant les parties rameuſes & ſulphureuſes de la lymphe, auroient au contraire rendu cette humeur plus fluide, & lui auroient donné un caractère tout différent; conſidérons encore cette maladie comme contagieuſe, comme héréditaire, comme acquiſe.

La groſſièreté des particules du virus Ecrouelleux, ſemble d'abord anéantir la poſſibilité de la contagion; il n'eſt pas néanmoins douteux que les Ecrouelles ſe communiquent & ſe répandent ainſi que toutes les maladies contagieuſes : 1°. A une certaine diſtance : 2°. Par une fréquentation plus ou moins intime : 3°. Par un contact plus ou moins immédiat.

Elles ſe répandent à une certaine diſtance, à la faveur de l'air chargé des particules putrides & les plus volatiles de ce levain, qui s'exhalant par la tranſpiration pulmonaire ou cutanée d'un Sujet atteint d'une cachexie Ecrouelleuſe, peuvent s'introduire & pénétrer

dans un corps ſain ou par l'inſpiration, ou en paſſant immédiatement de la bouche dans l'eſtomac, & cette voie eſt vraiſemblablement celle par laquelle ces particules s'inſinuent le plus communément.

Cette manière de s'étendre n'offre rien que l'on ne conçoive aiſément. Dans un lieu qui renferme pluſieurs perſonnes, l'air eſt néceſſairement échauffé, principalement pendant la nuit par la quantité de corpuſcules qui s'échappent de leurs corps. Si les corps ſont infectés, s'ils ſont atteints de ce virus, les corpuſcules qui en émanent, participeront eſſentiellement de ce vice, & ſeront eux-mêmes infailliblement virulens; il eſt vrai qu'ils sont naturellement fixes & groſſiers, mais atténués & volatiliſés par la chaleur de façon à pouvoir s'exhaler en forme de vapeurs, ils ſeront attirés par l'inſpiration, pénétreront dans les véſicules pulmonaires, ſe porteront juſques dans la maſſe; ou bien en ſe mêlant & avec la ſalive & avec les alimens, ils enfileront immédiatement l'eſtomac, & prendront avec le chyle la route de la circulation.

On pourroit même ajouter que les divers alimens qui ont été gardés dans ce même lieu, peuvent avoir été pénétrés par ces particules vicieuſes; en effet, nous liſons dans *Laurentius*, que les Médecins de Paris nommés par le Parlement pour prononcer ſur la poſſibilité de la contagion des Ecrouelles, déciderent qu'elles peuvent ſe communiquer, & que le pain même peut être infecté par l'haleine de pluſieurs perſonnes attaquées de ce même mal, & habitant une même chambre: il obſerve enſuite que les Ecrouelles bénignes ne ſont pas contagieuſes comme les Ecrouelles malignes, dont les ulcères rendent des exhalaiſons & des vapeurs putrides capables de faire de ſiniſtres impreſſions.

Par la fréquentation intime, par le contact plus ou moins immédiat, j'entends non-ſeulement l'action de boire & de manger avec des Scrophuleux, mais encore la cohabitation dans un même lit; il eſt certain, & nous

avons tous les jours des exemples qui nous prouvent que des particules morbifiques chariées & parvenues avec la ſueur à l'habitude du corps d'un homme malade, ſont reçues & pénètrent dans des corps ſains par les pores de la peau, plus ou moins facilement, ſelon la diſpoſition de ces pores, les approches ou le contact plus ou moins immédiat, & ſelon que le ſujet Ecrouelleux eſt plus ou moins vivement affecté. Si outre les différentes tumeurs qui paroîtront, il y a des dartres, mauvaiſes galles, la ſanie virulente qui découlera de ces petits ulcères, atténuée & rendue plus volatile & plus pénétrante par la chaleur du lit, s'introduira ſans peine dans les pores de la perſonne couchée avec lui, & ſera bientôt portée dans le ſang avec la lymphe qui revient de ces parties; mais quelles que ſoient les voies que choiſiſſent ces miaſmes contagieux, ces corpuſcules virulens, il eſt rare qu'ils s'impriment ſur la partie qui les reçoit, comme ceux qui émanent du virus vénérien, du virus pſorique, &c. c'eſt dans la maſſe, & principalement ſur la lymphe, que ce levain formé par des acides volatils & âcres, exerce ſon action; ſes ravages ſont plus ou moins multipliés, & plus ou moins funeſtes, ſelon la quantité & la qualité des particules exhalées; & ſi dans les autres cas, l'épaiſſiſſement & la viſcoſité de la lymphe ſont une cauſe de la maladie, ici & enſuite de l'introduction de ces particules, ce même épaiſſiſſement & cette même viſcoſité en doivent être regardés comme l'effet.

S'il étoit beſoin au ſurplus de chercher dans les Obſervations écrites, des preuves de la qualité contagieuſe du virus ſcrophuleux développé à un certain point, nous en trouverions une foule que nous pourrions joindre à celle de M. *Leſeq*, Médecin de Montpellier, & que *Riverius* nous a tranſmis. Ce Médecin, perſuadé de la facilité avec laquelle ce virus peut ſe répandre & ſe communiquer, dit qu'il avoit cru devoir faire tranſporter dans l'Hôpital de la Charité un homme âgé de

trente ans, ayant des tumeurs ſcrophuleuſes au col & aux aiſſelles, pour le ſéparer des perſonnes ſaines, & dans la crainte de la contagion. M. *Devaux*, en nous inſtruiſant de la manière dont nous devons opérer, lorſqu'il s'agit des rapports que nous devons faire, s'exprime très-énergiquement à cet égard. Nous voyons en effet, dans le modèle qu'il nous trace des rapports concernant les Ecrouelles, combien il redoute la communication ; *après avoir reconnu ces quatre enfans attaqués de tumeurs ſcrophuleuſes*, ce ſont ces termes ; *ſavoir, le nommé.... leſdits enfans en conſéquence, doivent être ſéparés des autres, cette maladie étant contagieuſe.*

Elle eſt de plus héréditaire, c'eſt-à-dire, que ce venin peut être tranſmis des peres & meres aux enfans : cette tranſmiſſion eſt poſſible de deux manieres ; 1°. Par la ſemence infectée qui communique le vice aux élémens mêmes de l'embrion. 2°. Par les fluides viciés que fournit au fœtus une mere cachectique, atteinte de quelque virus, ou qui s'eſt nourrie des alimens capables de donner naiſſance au levain écrouelleux. Je n'ignore point qu'il eſt des Auteurs qui prétendent que les maladies communiquées ainſi par la mere, ſont des maladies acquiſes, parce qu'elles n'ont affecté le germe qu'après la fécondation ; je ſais qu'il en eſt d'autres qui ſoutiennent qu'on ne peut ſuppoſer un vice humoral dans le germe ſans en concevoir la deſtruction, & qui, ce principe une fois poſé, concluent qu'il n'eſt point de maladies héréditaires : mais ſans nous arrêter comme les premiers, à une diſpute de mots, & ſans nous laiſſer entraîner, par ce que le paradoxe ingénieuſement avancé par les ſeconds, a de ſéduiſant & de captieux, nous dirons que dans le cas où le fœtus participe de l'infection du ſang de la mere qui le nourrit pendant neuf mois, la maladie eſt héréditaire ; & que dans celui où le germe a été, même avant la conception, imbu de quelque virus dont la mere étoit entichée, elle eſt originelle ou innée, comme lorſque la maſſe des liqueurs du

du pere a été chargée de quelque levain ſcrophuleux ou vérolique; car alors la ſemence qui vient de cette ſource commune, ne peut qu'être empreinte des virus différens qui s'y rencontrent. La portion la plus ſubtile, ou plutôt l'eſprit ſéminal & fécondant, porte avec lui ce vice dans l'ovaire, c'eſt-à-dire, dans le lieu où il doit développer tout ce qui compoſe l'embrion; il imprime ſon caractere dans les premiers linéamens du fœtus; il s'unit avec les humeurs primigénies de ce petit corps, qui ont le plus de diſpoſition à le retenir, & communique même aux couloirs qui contiennent ces humeurs, le vice qui exiſte dans le pere:

Qui viret in foliis venit à radicibus humor:
Sic patrum in natos abeunt cum ſemine morbi.

Ainſi, il naîtra d'un pere ou d'une mere atteints du virus ſcrophuleux, des enfans dans leſquels ce virus ſe manifeſtera plus tôt ou plus tard par des ſymptômes très-marqués: je dis plus tôt ou plus tard; car communément les enfans dont la lymphe eſt fort abondante, n'en paroiſſent ſenſiblement attaqués qu'après un certain tems, ſoit parce qu'il n'eſt point encore aſſez multiplié, & que les ſucs viciés étant en petite quantité, ſont aiſément entraînés par le mouvement circulaire, ſans ſe fixer en aucun lieu, ſoit parce que les ſels qui le compoſent n'ont pas aſſez d'activité, ou que la chaleur naturelle d'un âge un peu plus avancé, donne lieu à ſon développement, ſoit enfin, parce que ce virus s'étant d'abord exercé au dedans, y forme des embarras, ſans qu'il en paroiſſe aucun veſtige au dehors. Ces premiers embarras intérieurs arrivent ſur-tout dans le méſentère, dont les glandes d'ailleurs, très-ſuſceptibles d'obſtructions, attendu leur ſubſtance mollaſſe, ſont les premieres entrepriſes, parce qu'elles ſont les premieres qui admettent un chyle viſqueux: auſſi les Anciens les trouvant ſouvent farcies de tumeurs skirreuſes, n'en rencontrant dans aucune autre partie, regardoient-ils

ce viſcère comme la ſource des tumeurs ſcrophuleuſes. C'eſt aſſez ordinairement vers l'âge de ſix, huit ou dix ans que ce virus ſe déclare : quelquefois il ſe décele plus tard, & après quelques maladies qui ont ſoulevé le ſang, comme la petite vérole, un accès de fièvre qui en le mettant en mouvement, en hâte l'action & la multiplication, & le diſpoſe à produire des ſymptômes plus ou moins formidables, ſuivant ſa force, ſa complication avec quelqu'autre virus, ſa qualité pernicieuſe, l'état des ſolides, & la conſtitution du ſang & des humeurs du ſujet, & des parties qui en ſont affectées; d'où il eſt à préſumer que plus la force des vaiſſeaux ſe conſervera dans ſon état naturel, plus elle éludera les arrêts & les engorgemens, plus elle entretiendra les fluides dans la progreſſion ordinaire, moins le levain écrouelleux fera de progrès; & d'où nous devons conclure au contraire que plus il y aura de rigidité ou de foibleſſe dans ces mêmes vaiſſeaux, plus la lymphe ſera dépravée, plus le virus acquerra de malignité & produira au dedans & au dehors tous les effets des Ecrouelles malignes qui affligent les adultes ſouvent pendant toute leur vie, parce qu'elles naiſſent & croiſſent avec eux.

Celles qui viennent du pere ou de la mere, atteints du levain ſcrophuleux, ne ſont point d'un caractere auſſi redoutable que s'ils étoient l'un ou l'autre infectés du virus vénérien, quoique celui-ci ait pu perdre par ſa tranſmiſſion & par quelque traitement imparfait, une partie de ſa force & de ſon activité, quoique en ſéjournant dans la maſſe & en s'alliant avec d'autres parties ſalines, il ſoit devenu plus fixe & plus groſſier, & conſéquemment moins âcre & moins corroſif qu'il ne l'étoit avant ſa dégénération; il donne fréquemment naiſſance aux tumeurs ſcrophuleuſes les plus malignes, puiſqu'il eſt encore dans ce virus dégénéré des ſels âcres qui n'ont pas été tellement enlevés & détruits par les remèdes, ou tellement rapprochés & affoiblis par leur tranſmiſ-

ſion & par leur ſéjour, qu'ils ne puiſſent occaſionner des tumeurs ſcrophuleuſes & les conduire à des inflammations, à des ulcérations, à des caries & à nombre d'autres effets, qui, quoique moins prompts & moins vifs que ceux de la vérole, n'en ſont pas moins rebelles & moins opiniâtres; ſur-tout ſi ce levain ſcrophuleux eſt encore compliqué avec un levain ſcorbutique qui peut, de même que le vénérien, ſes particules ſalines acquérant plus de maſſe, dégénérer auſſi par tranſmiſſion; car j'ai vu pluſieurs fois des enfans Ecrouelleux nés de peres & de meres évidemment ſcorbutiques, & ces mêmes enfans n'ayant aucuns des ſymptômes qui annoncent le ſcorbut; peut-être qu'auſſi les peres & les meres avoient quelque vice vérolique, mais ce vice ne ſe manifeſtoit en aucune façon.

Parmi les Ecrouelles que nous appelons adventices ou acquiſes, il en eſt de primitives, & de conſécutives ou de ſecondaires.

Les primitives ſont celles qui ſe dévoilent d'elles-mêmes & ſans qu'aucune indiſpoſition précédente y ait donné lieu; les conſécutives viennent à la ſuite de quelque maladie, comme d'une fièvre qui dégénere en une congeſtion de matiere, ou par une métaſtaſe ou tranſlation d'humeur d'une partie à l'autre.

Nous plaçons encore au nombre des Ecrouelles adventices celles qui attaquent particulièrement certains pays, & que nous nommons endémiques; elles regnent dans la Suiſſe, dans la Savoie, dans les Alpes, dans certaines Provinces d'Eſpagne, &c. & ſi nous voulons ſonder les cauſes qui aſſerviſſent les habitans de ces climats ſous le joug de cette maladie, nous les trouverons dans la perverſion de la lymphe, produite par le vice des ſix choſes non naturelles, & principalement par l'air qu'ils reſpirent, & par les eaux dont ils s'abreuvent: en un mot, de quelque maniere & par quelque voie que ce virus puiſſe ſe former, prendre naiſſance, & s'introduire dans nos corps, nous en accuſerons toujours avec

raiſon cette humeur imbue d'un caractère virulent plus ou moins pernicieux. Achevons de démontrer cette vérité; une diſcuſſion exacte ſur les différentes terminaiſons des tumeurs ſcrophuleuſes, ſoit qu'elles aient un kiſte particulier, ſoit qu'elles aient leur ſiége dans la propre ſubſtance des parties, la mettra dans un dernier degré d'évidence, & commencera de plus à fixer nos idées ſur les routes que nous devons tenir pour en tenter & pour en opérer la guériſon.

Ces tumeurs ſont, de même que toutes les autres, aſſujetties à quatre tems, mais le cours en eſt beaucoup moins prompt; elles ſe forment peu à peu, elles exiſtent long-tems dans leur état, & deviennent ſouvent incurables; cependant lorſqu'elles éprouvent les différens changemens dont elles ſont ſuſceptibles, elles ſe terminent ordinairement ou par réſolution, ou par ſuppuration, ou par induration, ou par mortification, ou par déliteſcence. Les quatre tems qu'elles doivent parcourir, & les ſymptômes qui annoncent le genre de leurs terminaiſons, méritent conſtamment l'attention du Praticien; car d'un côté les remèdes qui conviennent dans leur commencement, peuvent être nuiſibles dans l'augmentation & dans l'état; & d'une autre part, telle terminaiſon peut être avantageuſe ou funeſte, ſuivant les circonſtances qui accompagnent la tumeur, & qui doivent continuellement régler les indications curatives.

Nous entendons par réſolution, la diſſipation lente & inſenſible de la matiere morbifique, ſuivie de la diſparition de la tumeur. Cette diſſipation peut être opérée par la nature ou par des médicamens, & le plus ſouvent par les ſecours réunis de la nature & de l'art; les pores de la partie & les veines capillaires, tant ſanguines que lymphatiques, ſont les voies générales par leſquelles l'humeur s'évapore, ou reprend le cours de la circulation, ſelon que la tumeur eſt plus ſuperficielle ou profonde. Cette réſolution & cette double iſſue ſuppoſe donc, 1°. du côté de l'humeur en congeſtion, non-ſeule-

ment assez de fluidité pour être reprise par les vaisseaux voisins, mais encore une division, une atténuation, une volatilité qui la subtilise de maniere à lui permettre de s'exhaler au travers des pores de la peau; & 2°. du côté de la partie, une force & une contractilité naturelle, & capable d'exciter une chaleur suffisante.

Toutes ces conditions indispensables dans la résolution, nous apprennent d'avance combien la dissipation des tumeurs scrophuleuses est difficile. Leur siége ordinaire, la froideur & la dureté qui en sont des symptômes univoques, la constitution ordinairement lâche & phlegmatique du sujet qui en est attaqué, sa cacochymie ou le vice qui existe dans ses humeurs, plutôt disposées à former de nouveaux engorgemens, qu'à contribuer à dissiper ceux qui existent, sont autant d'obstacles qui semblent nous ravir l'espérance de cette terminaison. Considérons en effet, les replis & les différens contours que forment les vaisseaux dans les glandes conglobées, la lenteur & la grossiereté de l'humeur qui est en congestion dans leurs diverses cellules, & nous verrons bientôt que l'oscillation & la contraction des fibres & des vaisseaux qui composent le tissu de ces glandes, ne pouvant donner assez de mouvement & de fluidité à la lymphe engorgée pour lui faire reprendre son cours, & que cette humeur ne pouvant être tenue en fonte, faute d'une chaleur suffisante, la résolution est comme impossible, à moins que par une cause quelconque, la vélocité du sang, le battement des artères, & la chaleur, ne soient assez augmentés pour la procurer; encore ces agens seront-ils impuissans, si l'humeur qui est dans la masse & qui continue à se séparer est toujours de la même nature; car bien loin d'aider à la dissipation de ces tumeurs, elle en sollicitera l'accroissement. Mais, me dira-t-on, la résolution est-elle absolument à desirer, & n'est-elle pas plutôt à craindre? Je conviens que la matiere qui forme les tumeurs scrophuleuses, n'est pas douce & bénigne, & qu'après la résolution provoquée

par la nature, ou par l'uſage des remèdes indiqués pour combattre la cauſe antécédente, il peut arriver d'autres engorgemens dans d'autres parties; ce qui dénoteroit une fauſſe réſolution plus ou moins dangereuſe, ſelon le lieu où l'hétérogène qui a regagné la route du ſang, n'ayant pu s'évacuer par les voies naturelles de l'excrétion, auroit formé un nouvel arrêt des ſucs: mais ſi enſuite de la diſparition de la tumeur, il ne ſurvient aucun accident qui nous prouve que la maſſe eſt conſidérablement infectée; cette terminaiſon doit être enviſagée comme un événement très-heureux, & l'on doit voir avec ſatisfaction la diminution inſenſible du volume & de la dureté de cette tumeur, ainſi que des autres ſymptômes dont elle étoit accompagnée, & dont l'abſence eſt une véritable marque d'une réſolution parfaite, que l'on connoît auſſi pendant le traitement, ſi l'on s'eſt ſervi de topiques, à la moiteur ou à l'eſpèce de roſée qui ſe montre ſur ces mêmes topiques & ſur la peau.

Les mêmes obſtacles qui s'oppoſent à la réſolution, rendent la ſuppuration tardive, difficile & irréguliere. Il eſt inutile de dire, que la transformation de la matiere renfermée dans les tumeurs en pus, eſt ce que nous nommons ſuppuration.

Elle s'anonce & ſe forme de diverſes manieres, ſuivant la nature de la tumeur, conſéquemment à la partie qu'elle occupe, & au vice qui exiſte dans la maſſe. De quelque façon que ſe préſente cette terminaiſon, elle eſt précédée & accompagnée aſſez ordinairement d'une inflammation: j'ajoute aſſez ordinairement, car il eſt des tumeurs ſcrophuleuſes qui y parviennent ſans aucune inflammation apparente; mais lorſque cette inflammation a lieu, elle eſt ſuſcitée ou par quelque intempérance, ou par des veilles, ou par quelques exercices violens, par un accès de fievre, par l'activité des remèdes, tant internes qu'externes; en un mot, par tout ce qui eſt capable, en général, d'augmenter conſidérablement les mouvemens du ſang & de la lymphe. Ainſi ſi

par une de ces cauſes le ſang eſt échauffé; ſi ſa marche eſt accélérée, s'il eſt porté avec plus de vélocité dans le voiſinage d'une tumeur récente, d'une dureté médiocre & d'un caractère ſcrophuleux, ſon cours ſera inconteſtablement gêné, il dilatera par conſéquent les vaiſſeaux ſanguins qui s'y diſtribuent, & qui ſeront ſurchargés par le nouveau ſang qui abordera, & qui ne pouvant traverſer la partie, refluera ſur les côtés; il fera une irruption dans les vaiſſeaux lymphatiques, & cauſera une inflammation qui ſera bientôt accompagnée, vu l'augmentation de l'embarras, de battemens & de pulſations qui répondent à celles du cœur, & qui ſont d'autant plus ſenſibles, que les artères dilatées agiſſent avec plus d'effort ſur les parties voiſines. Cette chaleur & la douleur pulſative caractériſent les tumeurs ſcrophuleuſes phlegmoneuſes; enfin, ces mouvemens violens & répétés des vaiſſeaux artériels, & la chaleur qu'ils produiſent, ſont les agens de la ſuppuration; & comme ils s'étendent juſques ſur les vaiſſeaux lymphatiques, & juſques à la lymphe qui circule à la circonférence de la tumeur, & qui en occupe le centre, l'agitation développe les ſels plus ou moins âcres qu'elle contient; ces ſels délivrés de leurs chaînes, déchirent les parties ſulphureuſes; ils pénetrent, ils agacent, ils irritent les fibres & les vaiſſeaux au point que ceux du centre de la tumeur qui ſont les plus engorgés & les plus expoſés à leur action, éclatent & laiſſent écouler la liqueur qu'ils contiennent; cette liqueur ainſi extravaſée plus tôt ou plus tard, ce qui dépend de ſa conſiſtance & de la force des ſolides, ſe raréfie & ſe décompoſe, ſoit à raiſon de l'effervescence, ſoit à raiſon de l'oſcillation des vaiſſeaux qui reſtent entiers. Cette effervescence, cette oſcillation en diſſipent les parties les plus fluides; elles en déſuniſſent les principes, & forment avec les débris des vaiſſeaux dilacérés, cette matiere qu'on appelle pus, & qui raſſemblée en un ſeul foyer, paroît quelquefois louable, bien conditionnée, ſem-

blable à celle que l'on trouve dans les phlegmons ordinaires ; ſon écoulement ayant procuré une fonte preſqu'entiere de la dureté médiocre dont la tumeur étoit accompagnée.

C'eſt dans ce cas que les tumeurs ſcrophuleuſes, quoique ſuppurées, peuvent être placées dans la catégorie des Ecrouelles bénignes, & que cette terminaiſon peut être enviſagée comme ſalutaire : c'eſt auſſi ſans doute de cette eſpece de ſuppuration qui conduit la tumeur à une guériſon complette, que parle *Foreſtus* (a) d'après *Avicenne : Scrofulæ ſeu ſtrumæ quibus conjungitur dolor & apoſtema calidum, cum materia calida tendente ad maturationem, ſunt magis curabiles.* J'obſerve néanmoins que cette ſuppuration ne peut être avantageuſe que relativement aux tumeurs des parties externes ; car celles qui ont leur ſiége dans l'intérieur, ne peuvent ſe terminer ainſi ſans danger.

J'admets encore en général, relativement aux tumeurs ſcrophuleuſes, trois autres eſpèces de ſuppurations que je ne regarde point d'un œil auſſi favorable, & ces trois eſpèces de ſuppurations m'aſſurent de leur malignité. Telles ſeront 1°. les tumeurs dont la ſuppuration eſt principalement excitée par un mouvement ſpontané qui décèle l'âcreté & la pourriture qui domine dans la matiere qui les occaſionne. Telles ſeront en ſecond lieu, celles qui, quoique ſuppurantes conſéquemment à l'action des vaiſſeaux & à la chaleur, formeront des collections purulentes, irrégulieres, ſéparées, plus ou moins ſuperficielles, & dont la baſe ne ſuppurant qu'imparfaitement, demeurera dans un état de dureté & de rénitence. Telles ſeront enfin celles qui dans cette terminaiſon n'offriront aucune collection de cette ſorte, mais qui s'ouvriront à leur ſuperficie par une eſpèce de déchirement, d'où réſultera un ulcère qui aura le véritable caractère d'un cancer ulcéré.

Les premieres de ces tumeurs ont été formées par un

(a) *P. Foreſt. Schol. 9. de ſtrumis.*

amas

amas insensible de la lymphe; cette humeur n'a point obstrué la glande ou la substance de la partie, de maniere à interdire toute entrée aux sucs qui pouvoient la tenir dans une certaine fluidité, & la rendre par conséquent susceptible d'un mouvement spontané; ce mouvement en la faisant dégénérer, excite une suppuration difficile à déterminer, & conduit souvent ces tumeurs avec une fluctuation très-apparente jusqu'à leur dernier période, sans causer de douleur, sans provoquer une chaleur sensible, & sans altérer, pour ainsi dire, la couleur de la peau dont les vaisseaux ne sont que peu ou même point pressés. On pourroit appeller cette suppuration plutôt putride que purulente : elle est plus ou moins tardive, selon que la matiere a plus ou moins de consistance; car je pense avec le célebre M. *Quesnay* (a), que plus il se trouve d'humidité dans un mixte, plus il est en butte aux mouvemens spontanés.

Ces sortes de dépôts arrivent souvent dans les glandes près des aponèvroses, lorsqu'elles occupent des parties dont le tissu est lâche, à la circonférence de la poitrine ou de la tête, derriere le col, au voisinage extérieur des articulations, &c.

Les signes & les symptômes de cette suppuration semblent doux & benins, puisqu'il n'y a ni fièvre, ni douleur pulsative, & que d'ailleurs il y a peu de rougeur; les suites en sont néanmoins dangereuses. En effet, la matiere en partie séreuse, en partie grumelée, & quelquefois ichoreuse, communément contenue dans les abcès, nous apprend que le mélange de la lymphe & du sang n'est pas dans une égalité & dans une proportion telle qu'il en puisse résulter un pus louable; c'est donc la lymphe seule croupissante, chargée d'impuretés & abandonnée à elle-même, qui après un très-long séjour est entièrement dégénérée, & n'a conservé un certain degré de fluidité, que par l'action des âcres qui dominent, ainsi que je l'ai dit en parlant du melliceris

(a) Mém. sur la dépravation des humeurs.

& de l'athérome ; or cette humeur ichoreuſe ou cette eſpèce de ſanie déchire & ronge peu à peu & ſous œuvre, s'il m'eſt permis de me ſervir de cette expreſſion, le tiſſu vaſculaire de la glande, lequel eſt diviſé par des cloiſons qui pourroient donner lieu à des collections ſéparées, mais qui détruites auſſi par les particules âcres de l'humeur, ne laiſſent qu'un ſeul foyer recouvert par la peau, laquelle eſt inſenſiblement rongée par la matiere qui ſe fraye une route au-dehors par *diabroſe* ou par corroſion; auſſi voyons-nous fréquemment à la ſuite de ces ſortes de ſuppurations, des ulcères ſinueux & des fiſtules incurables, que nous devons moins attribuer au poids de l'humeur, qu'à ſon acrimonie.

Ajoutons que les congeſtions ſcrophuleuſes formées par la graiſſe, ſe terminent quelquefois ainſi, c'eſt-à-dire, que par un mouvement ſpontané, elles acquierent un caractère de dépravation nuiſible & pernicieux, à peu près comme les graiſſes & les huiles qui trop longtems échauffées deviennent rances, piquantes & cauſtiques.

Les tumeurs à la ſuperficie deſquelles nous appercevons un ou pluſieurs petits abcès qui ſuppurent imparfaitement, dont les bords ſont calleux, dont la baſe eſt dure & gonflée ou préſente pluſieurs glandes skirreuſes, ſont celles qui ſe terminent par la ſeconde eſpèce déſavantageuſe de ſuppuration; cette terminaiſon eſt aſſez commune, ſoit que les engorgemens affectent les glandes ou les parties charnues, ſoit qu'ils affectent les parties tendineuſes, le métacarpe, le métatarſe, les jointures, &c.

Nous devons d'abord être certains que ces mêmes tumeurs ſe ſont montrées dès leur commencement avec tout l'appareil qui annonce des tumeurs skirreuſes; or toute humeur qui conſerve une certaine dureté réniten-te, ne s'enflammera & ne ſuppurera que difficilement, parce que les principes ſalins, fixes & groſſiers, dont eſt chargée la lymphe qui les forme, ſont dépourvus de

tous les véhicules capables d'exciter en eux un certain mouvement, & de les dégager des parties terreſtres, ſulphureuſes & deſſéchées qui les lient & qui les enchaînent; mais par une cauſe quelconque, il ſurvient une chaleur & une action qui en déterminant la fonte de cette lymphe épaiſſie, dégagent & délivrent les parties ſalines qu'elle contient: alors ces mêmes particules, ces ſels, heurteront avec force contre les parois des vaiſſeaux, tant ſanguins que lymphatiques; ils irriteront, ils réveilleront l'oſcillation de ces canaux qui réagiront ſur le fluide qu'ils contiennent. La chaleur réſultant de cette réaction répétée avec force, fera raréfier les particules d'air contenues dans ce fluide; cette raréfaction portera enfin la plûpart des vaiſſeaux à une diſtenſion qui cauſera l'éclat de ceux qui ſeront le moins en état de réſiſter, & la lymphe extravaſée & mêlée avec plus ou moins de parties globuleuſes, fermentera, ſe dépravera, & acquerra, ſouvent même ſans le ſecours des topiques, une qualité purulente.

L'établiſſement de cette ſuppuration n'eſt donc pas dans ces ſortes de tumeurs l'ouvrage de quelques jours; la lymphe épaiſſie qui les forme, auſſi difficile à émouvoir qu'à échauffer, ne peut l'exciter promptement; d'ailleurs, & M. *Queſnay* l'a judicieuſement obſervé dans ſon Traité de la ſuppuration, les vaiſſeaux qui ſont renfermés dans les glandes réſiſtent beaucoup plus long-tems aux différens chocs que le tiſſu graiſſeux, dont les cellules communiquent aiſément enſemble, & ne font pour l'ordinaire qu'un ſeul foyer. N'eſt-ce point auſſi à raiſon de cette réſiſtance de la part des vaiſſeaux glanduleux, qu'il eſt communément dans les tumeurs de ces parties pluſieurs petits abcès, pluſieurs collections irrégulieres & ſéparées? Si quelques uns de ces vaiſſeaux éclatent, il en eſt d'autres qui conſervent en effet toute leur intégrité, & qui empêchent la communication des amas purulens. La ſéparation de ces collections eſt de plus favoriſée & entretenue par les cloiſons

membraneuſes qui diviſent le tiſſu des glandes conglobées, qui ſe trouvent quelquefois pluſieurs compriſes dans la même tumeur ; ce qui forme dès-lors ces eſpèces d'Ecrouelles que l'on nomme conglomérées, & dont la ſuppuration forme avec encore plus de raiſon des foyers diſperſés.

De ſemblables dépôts ſe montrent encore en d'autres parties, comme au milieu des extrémités, dans les jointures où les vaiſſeaux ſont aſſez reſſerrés & aſſez ſolides, dans les parties tendineuſes ou dans leur voiſinage ; car j'ai remarqué que ces tumeurs affectant le métatarſe ou le métacarpe, cauſoient un gonflement dans toute la partie, & j'y appercevois ſouvent divers points de ſuppuration, dont les accidens étoient incomparablement plus vifs & plus prompts que dans les corps glanduleux. Du reſte, que le foyer ſoit unique, ou qu'il y en ait pluſieurs, ces ſuppurations produiſent fréquemment, lorſque la matiere s'eſt fait jour, des ulcères accompagnés de calloſités plus ou moins dures & plus ou moins épaiſſes, proportionnément à la groſſeur des fibres de la partie, & ſuivant que ces mêmes fibres ont été criſpées, froncées, reſſerrées par l'âcreté de l'humeur, ou que la lymphe croupie dans les bords a plus ou moins de conſiſtance. Nous trouvons dans ces mêmes ulcères, des clapiers ou des ſinus creuſés plus ou moins profondément dans l'interſtice des parties ; ils y font différens contours, & ſont plus ou moins multipliés, conſéquemment à l'âcreté de la matière & à la réſiſtance des parties ſur leſquelles elle s'exerce. Ces ſinus calleux à leurs orifices, forment de véritables fiſtules qui pénetrent dans les cavités, qui attaquent les chairs, les os, les tendons, les ligamens, & qui font des progrès rapides & funeſtes, ſi par un traitement méthodique on ne s'efforce pas de s'y oppoſer. Le pus que fourniſſent & ces ulcères ſinueux & ces fiſtules qui en ſont les ſuites, a une couleur, une conſiſtance, une acrimonie & une fétidité relative au mélange plus ou moins égal de la lymphe

avec le ſang, au degré de coction, & au vice qui exiſte dans les fluides de la tumeur, & conſéquemment dans la maſſe. Ainſi, ces ſuppurations donnent-elles une matiere blanchâtre, ſéreuſe & limpide ? nous accuſerons la lymphe ſeule, & nous dirons que les âcres occaſionnent cette fluidité; l'humeur ſera-t-elle glaireuſe, grumelée, ou plâtreuſe ? nous reconnoîtrons des acides en plus ou moins grande abondance, qui y coagulent les ſoufres; la matiere ſera-t-elle enfin d'une couleur jaunâtre, verte, noirâtre ou ſanguinolente ? nous attribuerons ces diverſes couleurs au mélange d'une quantité plus ou moins proportionnée de ſang avec la lymphe, & à la diviſion plus ou moins exacte des ſoufres par des ſels âcres, vitrioliques ou cauſtiques; & c'eſt cette déſunion des principes ſalins & ſulphureux qui ſont volatiliſés, & qui s'exaltent, qui donnent lieu à la puanteur & à la fétidité.

Quelque redoutables que ſoient les ſinuoſités, les calloſités, les glandes endurcies, les caries, les éroſions des tendons & des ligamens, les ulcères enfin dont je viens de parler, nous pouvons nous livrer à l'eſpérance de quelques ſuccès en les combattant; mais les tumeurs qui aboutiſſent à la troiſième eſpèce de ſuppuration, ſont d'une nature à nous précipiter dans un découragement total; nous n'y appercevons aucun foyer décidé; elles n'ont ni diſpoſition à ſuppurer, ni diſpoſition à ſe réſoudre; la matiere obſtruante eſt fixe, & chargée de ſoufres terreſtres & groſſiers : en un mot, ces tumeurs skirreuſes dans leur principe, n'ont aucune apparence ſiniſtre; mais après un certain tems, les ſels corroſifs qu'elles contiennent, mus & dégagés par la chaleur & le battement des artères, font face de tous côtés; ils picotent, ils ébranlent les fibres nerveuſes de la circonférence de ces tumeurs; car c'eſt de cette circonférence que partent les premieres impreſſions douloureuſes, & non du centre, où les progrès doivent être conſidérables avant que les douleurs s'y manifeſtent; la chaleur, l'engorgement & la rénitence augmen-

tent, la douleur ſe fait ſentir par intervalle, les lancinations ſe rapprochent en peu de tems, & la matiere ſe raréfiant de plus en plus, les tumeurs groſſiſſent, la peau qui les couvre eſt rouge & fort tendue; elle s'entr'ouvre, & laiſſe ſuinter une ſéroſité âcre; enfin, après avoir reconnu tous les ſymptômes d'un cancer confirmé, mais occulte, nous voyons des ulceres dont les bords épais, durs & renverſés, ne nous laiſſent aucun doute ſur leur caractere chancreux.

Ce n'eſt que trop fréquemment que ſe terminent ainſi les tumeurs ſcrophuleuſes des émonctoires, des jointures, du voiſinage des parties tendineuſes où elles cauſent des douleurs véhémentes, des joues, de la partie poſtérieure de la jambe, &c. L'humeur qui en flue & qui en découle eſt ſordide, ſanieuſe, ou ſanguinolente; quelquefois elle eſt jaunâtre, rouſſâtre, ou livide; ſon abondance & ſa fétidité dépendent du vice qui ſe rencontre dans la matiere qui a provoqué les engorgemens, & dont la maſſe participe toujours.

Il ſuffit de connoître le fluide qui eſt la cauſe matérielle des tumeurs ſcrophuleuſes, pour être perſuadé de la diſpoſition qu'elles doivent avoir à l'induration; les glandes & les jointures en ſont les ſiéges principaux, & ces parties ſont pourvues de vaiſſeaux foibles, ténus & peu capables de donner à la lymphe ce mouvement néceſſaire pour opérer une réſolution; d'ailleurs ces engorgemens ſe forment lentement; le ſang gêné au commencement dans ſon cours, paſſe donc avec quelque peine dans les vaiſſeaux collatéraux: or cette introduction ne ſe faiſant qu'inſenſiblement, conformément à la formation de la tumeur, ces vaiſſeaux ne ſe dilatent que peu à peu, & le ſang y coule bientôt naturellement, & ſans exciter une chaleur d'où réſulteroit la fluidité de la matiere engorgée.

Repréſentons-nous donc la lymphe groſſiere, telle qu'elle eſt dans le virus écrouelleux, arrêtée par voie de congeſtion dans les vaiſſeaux des glandes ou de quelques autres parties dans leſquelles il n'aborde que peu

de ſang; il eſt certain qu'elle acquerra, par l'union de ſes molécules les plus tenaces, une conſiſtance d'autant plus ſolide, que les fibres & les vaiſſeaux de ces parties auront plus de débilité : ce qui nous prouve que quoique les tumeurs inflammatoires ſe terminent quelquefois par induration, celles qui ſont formées par congeſtion, ſont généralement plus ſuſceptibles de cette terminaiſon, à laquelle ne contribuera pas peu l'application mal entendue des répercuſſifs, des réſolutifs, ou des fondans qui occaſionneront l'endurciſſement; les uns en criſpant, en reſſerrant les ſolides, & en ralentiſſant par ce moyen le mouvement de l'humeur engorgée; les autres en cauſant la diſſipation de ce que la matiere, dont les tumeurs ſont formées, contient de plus fluide & de plus ſubtil.

L'augmentation de leur dureté, leur rénitence au toucher, leur circonſcription, & même leur diminution nous annoncent d'une maniere non équivoque cette terminaiſon.

S'agira-t-il de prononcer ſur les avantages ou les déſavantages de cet événement? la déciſion ne peut être qu'épineuſe & qu'embarraſſante.

Si l'on étoit aſſuré que la tumeur demeurera conſtamment dans le même état d'endurciſſement, il ne ſe préſenteroit rien d'évidemment fâcheux; il pourra même être réputé favorable, principalement ſi l'engorgement eſt intérieur, comme auſſi ſi la tumeur eſt extérieure, à moins que l'induration n'ait été ſollicitée par l'application des topiques, ou que la poſition de la tumeur ne ſoit telle, qu'elle gêne quelque partie ſenſible garnie de vaiſſeaux, & deſtinée à l'exécution de quelques mouvemens. D'ailleurs cette induration permanente ne doit pas faire craindre le tranſport de cette matiere dans la maſſe, & nous apprend encore qu'elle n'eſt pas imbue d'un vice conſidérable, tel que celui qui occaſionne des ſuppurations malignes.

Les engorgemens ſcrophuleux ſe terminent auſſi par

mortification, c'eſt-à-dire, par la deſtruction ou l'abolition de l'action des ſolides & du cours des fluides qui ſe diſtribuent dans les parties ſur leſquelles réſident ces tumeurs : ces parties ſont donc alors comme mortes; car il n'eſt pas douteux que le jeu non interrompu des vaiſſeaux qui s'y répandent, & la liberté de la progreſſion des fluides qui y abordent, n'entretiennent l'affluence des ſucs nourriciers & ſpiritueux qui conſtituent la force, la chaleur & la vie.

Les différentes cauſes de l'interception du ſang & des eſprits donnent lieu à pluſieurs ſortes de mortifications plus ou moins complettes, & que nous nommons, eu égard à leurs cauſes, mortification ſeche, mortification humide.

L'appauvriſſement du ſang, quelques vices qui ont fait perdre aux liqueurs leur qualité nutritive, la foibleſſe & la perte du reſſort des ſolides, occaſionnent ordinairement la premiere. L'abondance exceſſive des liqueurs arrêtées dans une partie, eſt la cauſe prochaine de la ſeconde.

Que le ſang ſoit engorgé & contraint de ſéjourner dans les capillaires artériels d'une partie quelconque, qu'il s'y amaſſe en une grande quantité, nous appercevrons d'abord une tumeur d'un rouge vif, accompagnée d'une chaleur brûlante, & d'une violente pulſation. Que l'embarras augmente de plus en plus par le ſang qui afflue continuellement, l'action organique des vaiſſeaux du lieu marqué par l'arrêt, ſera tellement gênée & ſuffoquée, que le cours de ce fluide ſera totalement interrompu; ſes parties ſulfureuſes, ſalines & terreſtres, diviſées auparavant par le mouvement, ſe rapprocheront, tandis que les principes volatils s'évaporeront; la chaleur, la douleur & la rougeur qui étoient des ſuites néceſſaires de la raréfaction, diminueront & ceſſeront avec elle; la partie deviendra livide ou noire, & répondra à la couleur qu'a acquiſe le ſang qui eſt arrêté; la tumeur s'abaiſſera; elle ſera froide, inſenſible;

ſon

ſon tiſſu paroîtra plus ſolide ; mais cette ſolidité n'exiſtera pas long-temps ; car la ſéroſité exprimée de ce fluide croupiſſant, s'épanchera bientôt ſous l'épiderme qu'elle ſéparera de la peau par ſon ſéjour dans la partie ; elle ramollira, elle relâchera ce tiſſu, de maniere que dans peu de temps il ſera réduit en une eſpèce de bave purulente qui fournira une ſanie d'une odeur plus ou moins fétide, relativement au vice & à la qualité pernicieuſe qui peut avoir donné lieu à cette corruption. On ne doit pas préſumer en effet, que la mortification ſoit toujours produite par l'abondance des ſucs, & par la ſimple quantité du ſang ; car l'inflammation elle-même reconnoît le plus ſouvent pour cauſe une malignité qui eſt quelquefois portée à un tel point, qu'à peine a-t-elle attaqué quelque partie, que la mortification ſe manifeſte & fait les progrès les plus rapides.

Mais ſi nous réfléchiſſons ſur la manière dont le ſang l'occaſionne, & ſi nous enviſageons la nature & la formation des tumeurs ſcrophuleuſes, nous conviendrons qu'elles doivent moins éprouver cette terminaiſon par un ſimple excès d'inflammation qui aura ſuccédé au volume du ſang arrêté, que par quelque cauſe pernicieuſe & maligne ; & que la pourriture ſuit d'autant plus rarement ces tumeurs, qu'elle n'a lieu que dans des cas graves & peu fréquens.

Sous ces cauſes pernicieuſes, je pourrois comprendre différens genres de malignité ; mais j'avoue qu'il me ſeroit impoſſible d'en déterminer le caractère d'une manière ſatisfaiſante. Je dirai donc ſimplement, que les ſymptômes qui s'offrent dans la mortification des tumeurs ſcrophuleuſes, me montrent que les cauſes qui peuvent en général concourir à la produire, & dont les effets ſe manifeſtent plus ſenſiblement, ſe réduiſent à la putréfaction & à l'acrimonie.

La cauſe putride dépend non-ſeulement de la diſpoſition du fluide qui forme ces tumeurs, mais encore de ſon ſéjour, qui ſeul ſeroit capable d'altérer ce fluide,

& de lui donner un degré de putréfaction. Ainſi lorſque la matière qui a provoqué les engorgemens a porté les vaiſſeaux à un point de dilatation exceſſif, elle en affoiblit entièrement le reſſort ſyſtaltique. Cette humeur dès-lors croupiſſante dans les canaux, & d'ailleurs ſuſceptible de pourriture, achève d'éteindre l'action organique de la partie tuméfiée, & la mortification ſurvient plus ou moins promptement, ſelon que les ſucs engorgés ſont diſpoſés à ſe corrompre, & conſéquemment au volume plus ou moins conſidérable de la tumeur. Si elle eſt d'une certaine groſſeur ; ſi elle eſt ſituée dans un lieu où il paſſe un nombre conſidérable de vaiſſeaux, elle les comprimera infailliblement, elle interceptera la marche des liqueurs qu'ils charrient, & elle accélérera les ſymptômes fâcheux qui accompagnent cette terminaiſon.

Quelque prompts qu'en ſoient les progrès dans le cas des engorgemens ſcrophuleux, ils ne ſont jamais auſſi violens que dans les tumeurs inflammatoires, ſoit parce que les tumeurs ſcrophuleuſes contiennent une humeur groſſiere, lente, & difficile à mettre en mouvement, ſoit parce que les acides qui dominent dans ce virus, préviennent, en entretenant l'union des particules des humeurs, une diſſolution redoutable dans toutes les diſpoſitions gangréneuſes.

Il eſt évident que l'acrimonie des humeurs doit être comptée parmi les cauſes de la dégénération de l'inflammation en gangrène ; elle en eſt le plus communément la cauſe primordiale : mais les tumeurs formées par congeſtion, qui ſont d'une nature ſcrophuleuſe, & dans leſquelles les âcres ne dominent point, ne doivent pas être, à beaucoup près, ſi ſuſceptibles de cette eſpèce de mortification.

Perſonne n'ignore que nous entendons par l'acrimonie des humeurs, une qualité piquante, âcre & corroſive, qu'elles empruntent des différens ſucs qui entrent dans leur compoſition.

On ne ſauroit penſer que cette acrimonie doive ſimplement ſon origine au ſéjour & au croupiſſement de la matiere dans la tumeur ; on ne peut ſe diſpenſer d'imaginer que ce caractere pernicieux lui vient de la maſſe du ſang, ſoit par une complication du virus vénérien, ou du virus ſcorbutique, avec le virus ſcrophuleux, ſoit par quelques autres raiſons, dont le détail ſeroit immenſe.

D'abord, il paroît incroyable qu'une acrimonie auſſi corroſive que celle qui termine les tumeurs ſcrophuleuſes par mortification, puiſſe réſider dans la maſſe ſans détruire les petits vaiſſeaux, & ſans occaſionner une infinité de déſordres ; mais ces âcres ſont diſperſés dans cette même maſſe, & mêlés avec les autres liqueurs ; & ils ne peuvent produire des effets auſſi marqués que lorſque ſéparés du ſang, ils ſe fixent & ſe raſſemblent dans quelques parties : alors ils agiſſent ſur le tiſſu de la tumeur ; ils rongent l'adhérence de la peau avec l'épiderme ; ils forment des puſtules véſiculaires remplies d'une ſéroſité qui conſomme la deſtruction de la ſubſtance de la peau, laquelle eſt convertie en une bave purulente, dont l'odeur fétide & cadavéreuſe eſt inſupportable. Ces changemens dans la plupart des tumeurs ſcrophuleuſes, & principalement dans les engorgemens glanduleux, arrivent ſans cette douleur véhémente, ſans cette rougeur, ſans cette chaleur brûlante qui précèdent ordinairement la mortification des tumeurs inflammatoires, ſur-tout de celles qui avoiſinent les parties tendineuſes.

Cette acrimonie, que j'ai enviſagée comme une cauſe de la mortification, eſt au ſurplus conſidérée comme telle par tous les Auteurs qui ont approfondi la matiere. *Si ergo à quâcumque cauſâ liquidis noſtris major concilietur acrimonia, deſtruentur vaſa, atque ſic impedietur vitalis influxus & effluxus humorum, adeoque naſcetur gangræna*, dit le célèbre van Swienten dans ſes Commentaires ſur les Aphoriſmes de l'immortel *Boerhaave*.

Quelques Praticiens se félicitent dans de certains cas, comme dans des engorgemens glanduleux de quelque nature qu'ils puissent être, des apparences d'une mortification ; mais dans ceux où cette terminaison aura pour cause celles que je viens de lui assigner, quelles seront les circonstances qui pourront les flatter ? Je conviens que par le secours des remèdes qu'ils auront employés, ils parent aux accidens dont la partie étoit menacée ; mais que l'ulcère soit même disposé à une bonne fin, comment pourront-ils compter sur une guérison assurée, tandis que la masse est toujours prête à fournir à ces ulcères des sucs dépravés, qui pour peu qu'ils croupissent, acquerront une qualité putride, affoibliront l'action des chairs, & feront reparoître une pourriture, si par l'usage des médicamens convenables, & par un régime exact, on ne la prévient point ?

Mais interprétons favorablement le sentiment de ces mêmes Praticiens ; supposons que la mortification des tumeurs scrophuleuses ait été occasionnée par une simple inflammation phlegmoneuse, & que cette inflammation ait été produite simplement par quelque intempérance sans présumer d'autre vice ; je ne vois pas encore que l'on puisse regarder cette terminaison comme avantageuse, puisque l'on n'est pas sûr de borner les progrès de cette mortification causée par une inflammation, qui ayant mis les sels de la lymphe en mouvement, doit faire redouter même après la séparation de ce qui étoit pourri, les suites d'un skirre ouvert & d'un ulcère de la plus mauvaise qualité.

Dans les différens Hôpitaux où j'ai pratiqué, j'ai examiné de près des terminaisons de l'une & de l'autre espèce ; mais je confesse que celles mêmes de ces tumeurs dont la mortification n'a pas laissé après elle des ulcères incurables, & qui sont parvenues au contraire à une consolidation, ont été suivies de délabremens surprenans, de cicatrices difformes, & souvent de dépôts rebelles qui se forment sous les brides de ces cicatrices, & qui renouvellent la maladie.

Les tumeurs ſcrophuleuſes diſparoiſſent-elles ſubitement, nous diſons qu'elles ſe terminent par déliteſcence.

Pluſieurs choſes occaſionnent conjointement ou ſéparément cette prompte diſparition. 1°. Tout ce qui eſt capable d'augmenter le reſſort des vaiſſeaux, & de les déterminer à une eſpèce de contraction ſpaſmodique, contraction qui contraint le fluide qu'ils contiennent à rentrer dans les voies de la circulation; telles ſont la froideur de l'air, une terreur, l'application des remèdes répercuſſifs. 2°. Tout ce qui peut augmenter conſidérablement la chaleur intérieure, & donner à la matiere qui forme la tumeur, un mouvement ſubit, qui non-ſeulement la rend plus fluide, mais qui dilate tellement les vaiſſeaux de la partie, qu'ils préſentent à cette humeur une voie aiſée par laquelle elle eſt repompée dans la maſſe; tels ſont un régime mal obſervé, la fièvre, des exercices violens. 3°. Enfin, tout ce qui peut opérer une ſoudaine diverſion, empêcher le cours des liqueurs vers la partie, obliger l'humeur ſtagnante de revenir ſur elle-même, & de regagner le torrent; tels ſont la diarrhée, la ſaignée, les remèdes internes adminiſtrés à contre-temps, & mille autres cauſes qui donnent lieu à ce reflux & à ce tranſport des matieres ſuppurées ou non ſuppurées, mais du détail deſquelles je ſurchargerois inutilement cet ouvrage.

Quelle que ſoit leur action, il faut toujours ſuppoſer dans la matiere déliteſcente une fluidité; & ce point eſſentiel ſeroit ſeul capable, ſi l'expérience journaliere ne nous apprenoit le contraire, de nous convaincre de l'impoſſibilité de la déliteſcence relativement aux tumeurs ſcrophuleuſes; elles ſont en effet preſque toutes formées par une lymphe épaiſſie; or, cette humeur n'a point par conſéquent la fluidité requiſe, elles occupent communément des parties dont les vaiſſeaux ſont *circonvolus*; or, ces vaiſſeaux en cet état, ne ſont pas capables de ce mouvement d'inverſion par lequel l'hu-

meur engorgée renfile les routes circulaires : on ne peut donc dans l'eſpèce préſente admettre cette terminaiſon, qu'autant que la matiere n'aura pas été diſpoſée, ou n'aura pas eu le temps d'acquérir une certaine tenacité ; auſſi ai-je remarqué qu'elle eſt plus commune à l'égard des enfans qu'à l'égard des adultes ; ſans doute, parce que la lymphe des premiers n'a pas autant de conſiſtance, & parce que leurs fibres ſont moins éloignées de leur contraction ſpaſmodique capable de répercuter l'humeur.

Le virus qui occaſionne les engorgemens ſcrophuleux, me confirme la défaveur de cet événement ; car alors l'humeur morbifique eſt le plus ſouvent portée dans la maſſe, ſans que la cauſe ait été attaquée ni combattue ; & quand même on auroit eu intention de réſoudre la tumeur, pourra-t-on attribuer raiſonnablement à la ſeule application des médicamens une diſparition auſſi ſubite ? Nous devons donc attendre, & pour ainſi dire, être ſûrs que cette humeur viciée, après avoir parcouru le cercle de la machine, & ſe fixant tôt ou tard ſur quelque partie intérieure, y exercera ſa fureur, ou ſur quelque partie extérieure, & ſe manifeſtera de nouveau par des accidens ſiniſtres, & peut-être indomptables.

Il eſt temps de nous arrêter ; un moment ſeul ſuffira pour décider ſi j'ai rempli mon premier objet.

Loin de m'en tenir à la définition ordinaire des Ecrouelles, définition dans laquelle on a enviſagé les ſymptômes du mal, plutôt que le mal même, j'en ai d'abord ſuppoſé & recherché la ſource dans la lymphe. L'épaiſſiſſement, l'acidité acrimonieuſe & ſalée de cette humeur, ont fixé mes premiers regards. En en établiſſant les cauſes, je me ſuis flatté de ne rien laiſſer à deſirer ſur celles du virus dont j'ai dû m'efforcer de démontrer la nature ; & comme il ne m'étoit poſſible de la démêler que par ſes opérations & par ſes effets, je me ſuis livré au détail de tous les ſymptômes qui l'an-

noncent ; j'en ai marqué les gradations & les différences, la bénignité & la malignité ; je l'ai accompagné dans tous les lieux où il laiſſe & où il imprime des traces de ſon action ; j'ai dévoilé les différentes manieres dont il prend naiſſance, & dont il s'introduit dans nos corps ; j'ai ſuivi la formation, l'augmentation, les progrès, les terminaiſons des tumeurs qu'il occaſionne, & toutes les explications que j'en ai donnés, ont eu pour fondement les vices que j'avois enviſagés dans la maſſe lymphatique. En faut-il donc davantage pour prouver & pour conclure que le virus ſcrophuleux eſt principalement formé par un acide plus ou moins prédominant & groſſier, qui, comme une eſpèce de préſure, épaiſſit les liqueurs, ſur-tout les ſucs lymphatiques, & dont les particules ſe développent, ſe multiplient, devenant plus ſubtiles, plus déliées, plus volatiles, contractent par la chaleur & par le mouvement qu'elles reçoivent une acrimonie, d'où réſulte cet enchaînement de maux ſous leſquels l'homme ſuccomberoit infailliblement, s'il n'avoit trouvé dans ſon induſtrie des reſſources & des armes pour les combattre.

Mais & ces reſſources & ces armes ſeroient ſuperflues, ou plutôt dangereuſes, en des mains que le génie ne conduiroit point. Les maladies ſe maſquent ſous mille formes, & ſe préſentent ſous mille faces différentes : au milieu de tant de variations, comment les diſtinguer les unes des autres, ſi des ſignes déciſifs ne nous inſpirent, ne nous ſuggérent des vues utiles, & ne nous préſervent de ces erreurs meurtrieres, & de ces déciſions précipitées qui déshonorent ſi ſouvent la Médecine ?

La plupart des Auteurs anciens & modernes, ſe contentent d'enviſager les engorgemens skirreux & opiniâtres des glandes lymphatiques, les engorgemens des glandes, des lèvres & du nez, ſuivis d'écoulemens pituiteux & de larmoiemens, la dureté du ventre, la pâleur du teint, comme des preuves caractériſtiques des

Ecrouelles; & satisfaits de ces témoignages généraux, ils appellent du reste à celui de leurs sens. Je conviens que les tumeurs scrophuleuses une fois reconnues, leur étendue nous fera juger de leur volume; leur dureté & leur mollesse, de la grossiéreté de l'humeur qu'elles renferment; leur situation, de leur danger, vu la sensibilité des parties qu'elles occupent, le nombre des vaisseaux qui s'y distribuent, & les fonctions auxquelles elles sont destinées; leur rougeur enfin, & leur ouverture, de leur malignité, de leur exulcération, de leur caractere chancreux: mais s'il s'agit, par exemple, de déterminer celui de certains dépôts formés par congestion, & de discerner les symptômes écrouelleux qui peuvent être en même-temps des symptômes d'autres maladies; des principes aussi vagues suffiront-ils pour nous guider? Abandonnons-nous donc à de nouvelles recherches sur ce point, & faisons tous nos efforts pour découvrir les voies qui peuvent nous assurer de la réalité du mal, & nous mettre en état non-seulement de prévenir les événemens, mais encore de proportionner le traitement de ces tumeurs aux différentes circonstances capables de les faire varier.

Tous les signes en général ont rapport à trois temps; les signes commémoratifs se tirent du passé; les signes démonstratifs se tirent du présent; les signes prognostics regardent l'avenir.

C'est avec raison que *Galien* a envisagé les premiers comme les truchemens des causes de la maladie; le souvenir de ce qui a précédé, est en effet un grand acheminement & un moyen presque certain de les reconnoître. La maniere de vivre du Sujet, le pays qu'il a habité, l'air dont il a joui & qu'il a respiré, les personnes qu'il a fréquentées, la constitution de ses pere & mere, le temps où l'indisposition a commencé, les remèdes qui ont été administrés, les effets qu'ils ont produits, sont autant de points qu'il importe de se rappeller. Ainsi, si je soupçonne que telle tumeur peut devoir sa naissance

naiſſance au virus ſcrophuleux, je m'informe d'abord de tous ces faits; & ſi le malade s'eſt nourri d'alimens groſſiers, viſqueux, acides, farineux; ſi la perſonne qui l'a allaité étoit enceinte, ſi elle étoit cacochyme ou atteinte de quelque vice particulier, s'il eſt né dans des pays où cette maladie regne, s'il y a ſéjourné long-tems, s'il a cohabité avec des ſcrophuleux, ſi les perſonnes dont il tient le jour ont eu quelque maladie vénérienne, ſcrophuleuſe, ou ſcorbutique; je raſſemble toutes ces préſomptions, & je les compare avec ce que nos ſens apperçoivent & découvrent par des ſignes démonſtratifs.

Ceux-ci ne ſont pas tous également certains & déciſifs; les uns ſont eſſentiels aux Ecrouelles & ne conviennent qu'à cette maladie, je les nomme ſignes univoques; les autres, que j'appelle ſignes équivoques, ne caractériſent pas ſeulement ce mal, mais ils en peuvent déceler d'autres: ce n'eſt pas que parmi les premiers il n'y en ait qui, quoiqu'ils ſoient des fruits ordinaires du virus dont il s'agit, peuvent dépendre auſſi de quelqu'autre vice; mais en les appréciant, j'aſſignerai des regles en quelque façon aſſurées & conſtantes, & j'établirai des diſtinctions qui ſauveront des écarts dans leſquels on peut tomber.

Les engorgemens skirreux des glandes lymphatiques du col, des aiſſelles, des aines, tiennent le premier rang parmi les ſignes univoques; ils n'ont beſoin d'être aſſociés à aucun autre ſymptôme, pour caractériſer les Ecrouelles; ils fixent notre jugement ſur la valeur de ceux qui peuvent les accompagner, ſur-tout ſi ces tumeurs ſcrophuleuſes ſont multipliées, & ſi elles regnent depuis un certain tems; car des engorgemens nouveaux & médiocres, une ou deux glandes ſous le menton, aux parotides, ſous les aiſſelles, tuméfiées par congeſtion, qui ſe diſſipent, & qui cedent en peu de tems aux remedes, ne ſuffiſent pas pour l'aſſertion poſitive du virus Ecrouelleux.

Il faut de plus faire une grande différence des embarras glanduleux qui tiennent de la nature de ce levain, d'avec certaines tumeurs catarrheuſes qui arrivent par fluxion auprès des parotides, & que l'on nomme vulgairement oreillons; celles-ci ſont mollaſſes, légèrement ſenſibles, & ſe réſolvent avec aiſance. J'ajoute encore que les reſſemblances en impoſent aux plus Savans; & que celui qui, ainſi que le dit *Hippocrate*, s'applique par tous les moyens à diſcerner les choſes ſemblables des non-ſemblables, acquiert ce qu'il y a de principal dans la pratique. On doit faire une grande attention aux divers genres de tumeurs des glandes conglobées. Nous ne confondrons donc point les tumeurs ſcrophuleuſes du col avec des tumeurs enkiſtées, d'un caractère ſtéatomateux & benin, qui ſe fixent en quelques endroits du tiſſu cellulaire de cette partie, & forment ſouvent des loupes d'un gros volume; nous ne regarderons point comme une production du virus dont il eſt queſtion, les engorgemens des glandes occipitales, des glandes jugulaires qui, principalement dans les enfans, ſont cauſés par la ſuppreſſion du ſuintement que doit fournir cette eſpèce de teigne humide, que nous appellons croûte laiteuſe. La ſimilitude des bubons ſimples, des bubons peſtilentiels, ſcorbutiques & vénériens avec les ſcrophuleux, ne nous égarera point; & loin de chercher avec quelques Auteurs des indices dans leur forme & dans leur ſituation, nous reconnoîtrons les bubons bénins, d'un génie phlegmoneux, œdémateux ou ſimplement skirreux, & qui ne ſont d'ailleurs ſuivis d'aucune marque qui puiſſe faire ſoupçonner une cauſe virulente, aux ſignes qui leur ſont propres. Nous nous rappellerons que le bubon peſtilentiel naît en tems de peſte ou dans un air contagieux, qu'il eſt douloureux, enflammé, & d'un rouge obſcur; que le bubon vérolique n'eſt point auſſi prompt, qu'il demeure quelquefois long-tems ſans s'enflammer, & que l'aveu du malade, ainſi que les effets qui ſubſiſtent ou qui ont

précédé, en conſacrent le genre. Nous dirons enfin que le bubon ſcorbutique ſe préſente avec plus ou moins d'appareil, ſelon le vice qui domine dans la maſſe, & ſelon ſon ancienneté; qu'il ſe déclare communément ſous la forme d'une tumeur froide, mais qui s'enflamme bientôt, & produit une ſuppuration dont la matiere eſt preſque toujours ſanguinolente, fétide & de peu de conſiſtance; tandis que le bubon ſcrophuleux naît plus lentement qu'aucun autre, & nous montre des glandes plus détachées; & ſi nous voulons nous mettre en garde contre l'erreur qui nous inviteroit à prendre celui-ci, dont le ſiége ſeroit à l'aîne, pour une hernie inguinale, ou plutôt pour une hernie crurale, nous nous reſſouviendrons que l'entérocèle eſt unie, ronde, & cede ordinairement au toucher; que cette hernie rentre s'il n'y a pas inflammation; qu'elle eſt beaucoup plus étroite par ſa baſe, c'eſt-à-dire du côté de l'endroit par où l'inteſtin eſt ſorti; au lieu que le bubon ſcrophuleux eſt plus inégal, plus dur, la baſe en eſt plus large, & il n'occaſionne d'ailleurs ni borborygmes ni coliques, &c.

Les gonflemens de la levre ſupérieure, du nez, des paupieres, ſuivis d'écoulemens pituiteux & de larmoiemens, la dureté du ventre, un teint pâle & plombé, ſont, avec les engorgemens glanduleux, des ſignes univoques du premier ordre; ils ne ſont pas néanmoins auſſi certains, car ils ne prouvent d'une maniere indubitable la préſence du virus ſcrophuleux, qu'autant qu'ils s'allient avec ces tumeurs ou avec quelques autres ſymptômes dont je parlerai dans un moment. On conçoit cependant toute la différence qu'il y a entre les enflures des lèvres, du nez & des joues, qui arrivent aux enfans pendant l'hiver, & celles qui ſubſiſtent en tout tems & dont le caractère eſt plus marqué; & l'on comprend auſſi que la dureté & le gonflement du ventre peuvent avoir d'autres ſources que l'obſtruction des glandes méſentériques: ce gonflement n'offre qu'un témoignage

équivoque, s'il eſt ſeul; & il peut être enviſagé comme une marque déciſive, s'il eſt aſſocié.

Le gouêtre qui tient de la nature du melliceris ou de l'athérome; la grenouillette contenant une humeur groſſiere & viſqueuſe; les différens dépôts, les divers gonflemens des articulations du genou, du coude, du métatarſe, du métacarpe, formés par congeſtion, & ſuivis d'hyperoſtoſes ou d'anchyloſes, ſont ceux des ſignes équivoques, qui le plus ſouvent occaſionnés par le virus ſcrophuleux, peuvent dépendre auſſi de quelques autres cauſes. Unis au nombre de deux ſeulement, ils forment un indice de l'exiſtence de ce levain. D'ailleurs, ces gonflemens ou ces anchyloſes qui peuvent lui être reprochés, ſont communément ſans douleur; ils ſont long-tems à ſe former; lorſqu'ils viennent à ſuppuration, ils parviennent ſouvent à leur fin ſans cauſer d'inflammation décidée, & ſans exciter de vives douleurs, à la différence des gonflemens & des anchyloſes produites par le virus vérolique, & même, quoique plus rarement, par un virus ſcorbutique, dont la formation eſt beaucoup plus prompte, & qui ſont bientôt très douloureuſes.

Les ſignes que je déclare équivoques, ſont ceux qui ne pouvant qu'inſpirer le doute & l'incertitude, ne ſont jamais concluans, à moins qu'ils ne s'uniſſent de concert avec les premiers: il en eſt qui par la diſpoſition des parties ſur leſquelles ils paroiſſent, ou par le vice de l'humeur qui leur donne naiſſance, ſont plutôt que les autres regardés comme des effets du virus ſcrophuleux. Je place dans ce rang les teignes & les gales cruſtacées & opiniâtres, les divers tubercules qui ſe montrent à l'habitude du corps, qui ſont rebelles aux remedes, & qui ſuppurent difficilement, les tumeurs froides dans les parties charnues, membraneuſes ou aponévrotiques, qui après de longues ſuppurations, laiſſent des fiſtules preſqu'indolentes, mais accompagnées de calloſités conſidérables, les ganglions, les tophes, les *nodus* qui ſont

adhérens, incirconſcrits, qui s'étendent ſur les parties voiſines, & qui ſont entrevoir pendant long-tems les apparences prochaines d'une ſuppuration, les exoſtoſes, les hyperoſtoſes & les caries qui arrivent en différens lieux, ſur-tout aux os ſpongieux, ſans que quelque cauſe externe y ait donné lieu, & ſans avoir été accompagnées de douleur bien ſenſible; les abcès & les ſuppurations des oreilles qui ſuccedent à des teignes opiniâtres dans des enfans qui ont le teint mauvais, & un air de bouffiſſure; les ophthalmies qui ne cèdent point, les *ankilops* enfin qui paroiſſent prêts à ſuppurer, & qui forment dans le coin de l'œil une tumeur qui étant comprimée, décharge dans le nez une partie de la matiere qu'elle contient, ce qui en prouve la lenteur & la viſcoſité. Quelques Auteurs appellent cette maladie une fiſtule borgne; ce n'eſt qu'après quelque tems que la liqueur ſtagnante dans ces *ankilops*, & dans l'impuiſſance, vu ſon épaiſſiſſement & ſa ténacité, de ſe frayer une route, ou par les points lacrymaux, ou par le conduit lacrymal, excite par ſon amas & par ſa raréfaction, une inflammation qui hâte la ſuppuration de l'abcès; ſuppuration toujours fort abondante, enſuite de ſon ouverture qui préſente un ulcère calleux. Tels ſont vraiment les ſymptômes de la fiſtule lacrymale, qui provient d'un virus ſcrophuleux; mais comme cette fiſtule annoncée par ces mêmes ſymptômes, peut réſulter d'autres cauſes, il eſt difficile de la déclarer ſcrophuleuſe, à moins que quelques autres preuves indicatives de ce virus ne nous y déterminent.

A l'égard des autres ſignes incertains, & dont le détail ne ſeroit ici qu'une répétition de ce que j'ai dit en recherchant les effets de la dépravation de la lymphe, je me contenterai d'obſerver qu'ils comprennnent principalement tous les dérangemens ſuſcités dans les fonctions capitales; dérangemens qui concluent d'autant moins pour l'exiſtence du levain dont il s'agit, qu'ils dérivent très-communément de tout autre principe.

L'expoſition, la comparaiſon, l'évaluation des ſignes univoques & équivoques, m'inſpirent le deſir de découvrir des moyens de m'inſtruire des changemens & de la différence des degrés & des complications des tumeurs ſcrophuleuſes.

Que l'on ſe rappelle à cet effet que je les ai diviſées en tumeurs bénignes, en tumeurs malignes, en tumeurs ulcérées, en tumeurs chancreuſes; que dans la diſcuſſion de leurs terminaiſons, on recherche les variations qu'elles éprouvent, & les témoignages diſtinctifs de leurs diverſes qualités; que l'on n'oublie point les changemens notables qu'elles eſſuient conſéquemment à la matiere qui les forme; que l'abondance de la ſuppuration, que le gonflement de la circonférence d'un ulcère, que la calloſité de ſon entrée, que ſon étroiteſſe plus conſidérable que celle du fond; que les chairs baveuſes, que la fièvre, que l'amaigriſſement, ſoient toujours des points préſens à nos yeux; & que nous enviſagions comme des indices ſûrs des fiſtules dont j'ai parlé tant de fois, & dont nous pouvons encore nous aſſurer par le cours d'une compreſſion faite avec la main aux environs de l'ulcère, pour ramener le pus, & par celui de la ſonde qui nous dévoilera le trajet, la profondeur & la quantité des ſinus. Il eſt bon de remarquer auſſi qu'en ce qui concerne la matiere, on ne peut prononcer ſur ſa qualité qu'après que la tumeur eſt ouverte; comment diſtinguer autrement le melliceris de l'athérome? En vain dit-on que le melliceris renfermant une humeur plus fluide, réſiſte moins que celui-ci quand on le comprime, & revient plutôt dans ſon premier état; car la couleur de la peau n'ayant rien de différent dans ces deux tumeurs, il ne faut qu'un peu plus d'épaiſſeur dans le kiſte, plus de profondeur, un peu plus de conſiſtance dans la liqueur contenue dans le melliceris, & un peu plus de fluidité dans celle de l'athérome, pour les confondre. Cet inconvénient n'eſt point à craindre, relativement au ſtéatome qui a plus de ſolidité, & qui d'ailleurs eſt déſigné

par des inégalités, & par une dureté plus rénitente.

Quant à la connoiſſance des diverſes complications, elle ſe tire des ſymptômes particuliers qui caractériſent chacune des maladies qui les forment. Les tumeurs ſcrophuleuſes ſont-elles accompagnées d'une toux, d'une fièvre lente, du maraſme; y a-t-il des crachats purulens? je dirai qu'elles ſont compliquées de phthiſie, & qu'il y a des tubercules ſuppurés dans les poumons. Si elles ſont jointes à un vice ſcorbutique, le malade naturellement mélancolique ſe plaindra de laſſitudes, de douleurs dans les bras, dans les jambes; il aura les gencives gonflées, enflammées, fongueuſes, ſaignantes ou ulcérées, les pieds ou les jambes tachetés, ou marqués de plaques violettes, noires, livides, &c. & l'expérience m'a appris que les ulcères ainſi compliqués, ſont plus douloureux que ceux qui ſont ſimplement ſcrophuleux, que les bords n'en ſont pas ſi calleux, mais plus livides, & que quoique les Ecrouelleux produiſent naturellement beaucoup de chairs fongueuſes, il en eſt néanmoins une plus grande quantité dans ceux-ci; les âcres, la diſſolution des liqueurs, ſuffiſent pour expliquer ce phénomène.

Enfin, le malade avoue-t-il qu'après un commerce impur, il lui eſt ſurvenu des chancres, des poulains qui ont été traités imparfaitement; a-t-il des condylomes, des poireaux, des verrues; les tumeurs qui ont paru ſont-elles plus chaudes; les ulcères qui en ſuivent l'ouverture ſont-ils beaucoup plus ſenſibles; y obſerve-t-on les ſymptômes ordinaires, & font-ils des progrès rapides? la complication du virus vénérien & du virus ſcrophuleux n'eſt pas douteuſe.

En général, les ſuites des Ecrouelles ſont toujours à redouter; la difficulté d'en détruire la cauſe & d'en diſſiper les effets, les rend avec raiſon formidables, mais elles ne le ſont pas toutes également. Je porterai un prognoſtic plus favorable des tumeurs ſcrophuleuſes récentes, qui conſerveront pendant un certain tems un

caractere bénin, & qui ne ſe multiplieront pas, ſur-tout ſi le ſujet attaqué eſt jeune, d'un bon tempérament, & en état de ſoutenir & de favoriſer l'action des remèdes, que des tumeurs ſcrophuleuſes anciennes, invétérées, les liqueurs pouvant être aiſément dans ce dernier cas perverties, les ſolides altérés, & les fonctions conſidérablement troublées. J'augurerai mal de celles qui ſeront enflammées, malignes & ulcérées; & quoique quelques-unes de ces tumeurs ſe terminent heureuſement après s'être ouvertes, je les regarderai néanmoins comme ſiniſtres, attendu qu'elles ſont dans la voie de devenir fiſtuleuſes, chancreuſes, ou d'en venir à la mortification, pour peu que le vice des humeurs y concoure. Je craindrai infiniment plus pour les petits enfans & pour les vieillards, que pour les jeunes gens; la conſtitution lâche & délicate des premiers, ne pouvant ſupporter l'action des remèdes propres à affiner l'humeur épaiſſie, & à anéantir le virus; & la rigidité & le deſſéchement des fibres des ſeconds s'oppoſant à leurs effets ou ne les favoriſant point; ſans parler de la difficulté que leur ſang auroit à ſurmonter pour acquérir ſon degré naturel de fluidité.

La conſtitution cacochyme du malade, les divers tempéramens procureront à ces tumeurs des variations pernicieuſes. Un ſang naturellement épais & ſalé donnera inconteſtablement plus de priſe à la malignité du virus, que celui dont la liquidité, le juſte mélange & la douceur feront ſon principal caractère; elles s'enflammeront plus aiſément dans un ſujet d'un tempérament bilieux, leurs accidens ſeront plus funeſtes dans des mélancoliques, parce que les parties tartareuſes qui abondent dans le ſang de ceux-ci, communiqueront au virus dont il eſt queſtion, une qualité corroſive qui procurera à ces tumeurs une diſpoſition cancéreuſe, & dès lors la guériſon eſt très-équivoque.

Les Ecrouelles héréditaires permettent d'autant moins d'eſpoir, que l'énormité du vice des humeurs eſt comme

me certaine. Celles qui attaquent les parties intérieures, les portions de nos corps prépoſées à quelques fonctions eſſentielles, ſont d'un danger éminent, puiſque d'ailleurs on ne peut y appliquer aucun remède. Si elles abcedent, quelles eſpérances peut-on en concevoir? Si elles deviennent skirreuſes, elles peuvent précipiter dans l'hydropiſie. En un mot, les Ecrouelles intérieures ſont d'autant plus à craindre, qu'il y a plus de fonctions bleſſées, & que ces fonctions ſont plus importantes.

Celles qui établiſſent leur ſiége ſur des parties extérieures, comme des tumeurs ſcrophuleuſes dans les glandes du col, dont le volume comprime la trachée-artère ou l'œſophage, & qui gênent conſéquemment la reſpiration ou la déglutition, ou comme des tumeurs ſituées dans le voiſinage des gros vaiſſeaux qu'elles compriment, & ſur leſquelles on ne peut pratiquer les opérations néceſſaires, ni appliquer des remèdes actifs ſans des riſques évidens, pourroient-elles n'être pas dangereuſes? Quelles ſuites funeſtes n'ont-elles pas encore, lorſqu'elles affectent les jointures, les tendons, les ligamens, les os; puiſque lorſqu'elles abcedent, elles forment ſouvent après une longue ſuppuration des fiſtules qui pénetrent dans les articles? fiſtules incurables ſans doute, car la ſynovie qui abreuve ces parties, ſe corrompt facilement, & met un obſtacle invincible à la cicatrice. Quelle iſſue affreuſe n'ont pas ces ſortes de dépôts à la circonférence de la poitrine, ſur les muſcles du bas-ventre ou près des lombes, ſur-tout s'il eſt des ſinus qui pénetrent dans les graiſſes & dans les interſtices des muſcles & des aponévroſes? Que n'annoncent pas enfin les complications, ou l'union de ces diverſes maladies qui fourniſſent continuellement des âcres ſi pernicieux dans la maſſe, & qui pervertiſſent tellement toutes les humeurs que toutes les reſſources de l'art ſont impuiſſantes, & ne peuvent éloigner le fatal moment où le ſujet attaqué & vaincu paye enfin à la nature le tribut que nous lui devons tous?

Cure des Ecrouelles.

Si le virus ſcrophuleux conſiſte, ainſi que j'oſe me flatter de l'avoir démontré, dans l'épaiſſiſſement & dans l'acidité acrimonieuſe & ſaline de la lymphe, on ne peut avoir dans le traitement des maux qu'il ſuſcite, d'autre indication que celle de rendre à cette humeur ſa fluidité, ſon mouvement naturel, ſa douceur & ſon onctuoſité.

Je n'ai garde de penſer qu'elle peut être remplie au moyen des ſecrets, & des prétendus remèdes que l'ignorance & l'erreur populaire ont conſacrés; eſpérer un véritable ſuccès d'un attouchement fait à jeun pendant trois ou quatre jours conſécutifs, par le ſeptieme des enfans mâles nés ſans interruption, ou de celui de la main d'un cadavre, dont l'effet eſt tel, ſelon *Bartholin* (*a*), que la tumeur diſparoît à meſure que le cadavre pourrit; croire avec *Celſe*, qu'une couleuvre avalée eſt même un préſervatif; vanter avec *Avicenne*, la poudre des écailles d'huîtres brûlées, répandue ſur le mal après y avoir ſoufflé du vin; adopter la cautériſation du cartilage des oreilles, pratiquée par les Maures, par les Arabes, depuis par les Eſpagnols, & rapportée par *Fragoſus*; preſcrire avec les Chinois, l'application extérieure de la limaille de plomb, & le mélange de cette limaille avec l'ariſtoloche ronde; recommander la racine d'oſeille, la graine de *naſſator*, les cendres de bette mêlées avec le miel, la peau d'un ſerpent ſous une forme d'amulette; ordonner après *Hippocrate* & les *Galéniſtes*, de tirer le jus de bette avec la décoction d'orge par le nez, de ſe ſervir enſuite des errhines & des ſternutatoires pour commencer à décharger les ſuperfluités, d'évacuer la pituite par le ſecours d'une plume trempée dans l'oxymel, & introduite dans la bouche, & de fortifier le cerveau par celui de quelques ſachets compoſés

(*a*) *Th. Barth. Cent. 3. Hiſt. 66. De morb. tranſplant.*

avec les feuilles de marjolaine, de ſauge, de *ſtœchas*, de bétoine, avec des baies de laurier, des ſemences d'anis & de fenouil ſéchées au feu & appliquées chaudement ſur la tête; avoir recours enfin, de concert avec *Galien*, à l'uſage des aromatiques, de la thériaque, du mithridate, de l'ambroſie, du *diacalamenthum*, dans l'intention de réſoudre par leur chaleur la matiere en vapeurs, & de remettre par leur vertu ſpécifique, le cerveau & les autres viſcères en leur force; ce ſeroit opérer ſur la foi de préjugés vains & abſurdes, & non conſéquemment à une connoiſſance certaine des cauſes & de la nature de la maladie (*a*); elle eſt telle, que parvenue à un certain degré, nous la plaçons dans la claſſe des maladies chroniques, c'eſt-à-dire, dans le rang de celles que tous les efforts de la nature ſeule, qui dans les maladies aiguës triomphe ſouvent d'elle-même, ne peuvent la ſoumettre & la diſſiper.

L'art nous fournit pour la combattre le régime, les médicamens & l'opération. L'état, le degré, les ſymptômes & les complications des tumeurs qui l'annoncent, l'âge, la force & la conſtitution du ſujet, réglent le choix & l'ordre que nous devons ſuivre dans l'uſage de ces trois moyens.

Je ne ſais ſur quels fondemens certains Praticiens regardent le régime, comme d'une très-petite conſéquence dans le traitement d'une maladie. Abandonner les ſecours diététiques dans celles qui ſont longues, & ſur-tout dans celles qui peuvent dépendre des crudités, c'eſt agir inconſidérément. L'air fait une partie eſſentielle de la nutrition; il fournit la plus grande quantité des parties élaſtiques du ſang; il contribue non ſeule-

(*a*) Je ne confonds point avec ces ſecours chimériques, le don miraculeux & le pouvoir héréditaire dont nos Rois jouiſſent à l'égard de la curation des Ecrouelles; pouvoir qui, ſelon quelques Auteurs, eſt auſſi accordé aux Rois d'Angleterre. Voyez *Freind*, *Hiſt. Medic. Jean Browne*, *Adénocoiradelogia. Raph. de Voltaire. François Petrarque*, *Gilbert*, *Andr. Laurentius*, *&c.* mais cette conceſſion n'entre pour rien dans un Ouvrage de Chirurgie.

ment à la ſanguification, mais encore à la digeſtion; car l'on digere plus ou moins aiſément, ſuivant les diverſes températures; & l'on perd ou l'on recouvre l'appétit, ſelon les différens lieux que l'on habite: il eſt en un mot, dit *Hippocrate* dans ſon *Traité des Vents*, la cauſe de la vie ou des maladies, puiſque, continue-t-il, quel eſt l'air, tels ſont les eſprits; quels ſont les eſprits, telles ſont les humeurs: or dès qu'il ſera pur, ſerein, libre, proportionné dans ſes qualités naturelles, pourvu de parties délicates, douées de reſſort, & convenables à l'équilibre & au maintien de l'économie animale; il ſera ſalutaire & préférable à celui qui péchera par le trop de chaleur, le trop de froideur, le trop d'humidité, le trop de ſéchereſſe, le trop de peſanteur, le trop de légéreté, & qui ſera épais, nébuleux, groſſier, marécageux, chargé de parties hétérogènes.

Il n'eſt pas moins important de preſcrire une diète convenable, d'interdire inſenſiblement au malade la quantité des alimens proportionnément à ſon tempérament & à la gravité du mal, de lui retrancher inſenſiblement ceux qui pourroient le fomenter, & de leur ſubſtituer les liquides & les ſolides de bonne qualité, qui forment un chyle propre à aſſimiler & à réparer les fluides que nous enlevent les exercices continuels; tels ſeront parmi les alimens liquides, les eaux de fontaine, principalement celles qui roulent avec rapidité ſur une terre ſabloneuſe, pierreuſe, qui ſeront limpides, légères, pures, douces, qui s'échaufferont aiſément, & n'auront rien de métallique ni d'étranger; le vin qui tenant un milieu entre les ſaveurs douces & auſteres, ne ſera ni trop fumeux, ni trop violent, & d'un moyen âge. Tels parmi les alimens ſolides, ſeront les viandes de moutons, de veaux, de bœufs, celles de chapons, de poulardes, de poulets, rôties ou bouillies; les pains faits avec de la farine de froment, bien levés & bien cuits; tous les mets enfin de facile digeſtion, & qui n'auront aucune acidité; & l'on obſervera cependant que les alimens

légers ſont plus convenables à ceux qui ſont peu d'exercice, qu'aux perſonnes qui ſont contraintes d'en faire beaucoup & dont le tempérament eſt moins délicat.

La modération dans le ſommeil, dans la veille, dans les divers mouvemens du corps, la tranquillité de l'ame ſeront également recommandées.

Le ſommeil qui paſſe les bornes ordinaires, appeſantit, engourdit les ſens, s'oppoſe à la parfaite exécution des fonctions; il produit la lenteur & l'épaiſſiſſement de la lymphe & des humeurs. Les veilles diſſipent ce que nous avons de plus ſubtil & de plus ſpiritueux; alors les digeſtions ſont imparfaites, parce que les levains ſont affoiblis, & le chyle qui paſſe dans le ſang eſt groſſier & indigeſte. L'exercice modéré n'eſt pas nuiſible dans la maladie dont il s'agit; le repos trop long rend les fibres muſculaires impropres aux mouvemens, il engendre des crudités & des humeurs viſqueuſes; en un mot, les paſſions de l'ame, la triſteſſe, par exemple, diminue conſidérablement la force des ſolides, elle rend les fibres flaſques & lâches, elle détruit leur tenſion, leur vigueur, & jette par conſéquent les fluides dans une eſpèce d'inaction ou dans le rallentiſſement.

Le régime ne peut que ſeconder ici l'opération des médicamens tant internes qu'externes.

Leurs effets ſe réduiſent en général à corriger & à chaſſer la matiere morbifique; auſſi en eſt-il que nous nommons altérans, & en eſt-il que nous nommons évacuans.

La ſcience de leurs qualités, de leurs préparations, de leurs doſes, de l'ordre & du tems de les placer, ſuivant la ſingularité des circonſtances, diſtingue le Praticien éclairé de celui qui ne marche qu'en aveugle; ainſi commençons par le détail de ceux qui peuvent accomplir l'indication générale, & ſatisfaire nos vues en redonnant à la lymphe pervertie & ſon baume & ſa fluidité, en en tempérant l'acrimonie trop exaltée, en fondant doucement, en diviſant, en atténuant ſes mo-

lécules trop épaiſſes, en en briſant, & en en évacuant les ſels groſſiers.

Il s'agit de procéder méthodiquement à un traitement auſſi long & auſſi délicat : or, pour mieux aſſurer le ſuccès des remèdes particuliers, nous devons débuter par les remèdes généraux.

La ſaignée doit précéder tous les autres dans le commencement de la cure ; on la réitérera même ſi le ſujet eſt pléthorique. Les vaiſſeaux déſemplis, leur action eſt plus libre, ils réagiſſent avec plus de force ſur les fluides, ils en hâtent la progreſſion, ils en diminuent la cohéſion & la groſſiéreté ; mais cette évacuation qui diſpoſe ſeulement le malade, & qui favoriſe l'action des médicamens qui doivent la ſuivre, doit être ménagée, eu égard à certains ſujets phlegmatiques dont on pourroit jetter les ſolides dans une langueur capable de traverſer la cure que l'on ſe propoſe.

Si le malade a des rapports aigres ou nidoreux ; ſi ſa bouche eſt amere, ſi ſa langue eſt chargée, ſi ſon appétit eſt languiſſant ; s'il a des nauſées, on paſſera à l'adminiſtration d'un vomitif, pour délivrer l'eſtomac des mauvais levains qui troublent les digeſtions, qui portent des crudités dans la maſſe ; par-là on les rectifiera ces digeſtions, on réveillera l'action de ce viſcère, on le préparera à recevoir les particules des autres médicamens qui paſſeront plus librement dans le ſang : & tel étoit ſans doute l'objet d'*Avicenne*, qui louoit & qui élevoit cette pratique, en diſant : *De evacuationibus laudabilibus in ſcrophulis eſt vomitus.* Enſuite & le ſurlendemain, on preſcrira une potion purgative ; mais comme il n'eſt queſtion encore que d'un remède préparatoire, on s'en tiendra à ceux d'entre les purgatifs dont l'activité n'eſt pas capable de ſoulever le ſang, & d'exciter la fougue des humeurs.

Ces médicamens généraux ſuffiront ſi les Ecrouelles ne ſont pas compliquées ; dans le cas où elles ſeroient jointes à quelque diſpoſition ſcorbutique, à une phthiſie,

à une maladie vénérienne, on attaquera les complications avant tout ; & ſelon le ſuccès que l'on aura eu, on ſe déterminera ſur les aſſauts à livrer au virus ſcrophuleux.

Les remèdes particuliers & intérieurs les plus efficaces pour adoucir, pour combattre, pour anéantir ce levain, & pour dégager le ſyſtême lymphatique des entraves & de l'embarras qui l'oppriment, ſont parmi ceux qui compoſent la claſſe des altérans, les humectans ou délayans, les apéritifs, les atténuans ou les fondans ; quelques-uns y ajoutent encore les abſorbans, & parmi ceux qui compoſent la claſſe des évacuans, les purgatifs, les ſudorifiques & même les diurétiques, qui peuvent être mis dans le rang des apéritifs, & auxquels quelques Auteurs accordent une action mixte en les nommant évacuans altératifs.

Les humectans & les délayans préviennent l'incendie & le ſoulévement qui pourroient être ſuſcités par l'action, quoique ménagée, des autres remèdes atténuans, purgatifs, &c. Les adminiſtrer les premiers, c'eſt ſe conformer à la loi ſouveraine & générale établie par *Hippocrate* & par *Galien*, qui nous ordonnent de commencer toujours par les médicamens doux & bénins dans les maladies qui l'exigent. Les tumeurs ſcrophuleuſes ſe préſentent-elles d'une maniere qui préſage de l'âcreté ou de l'ardeur dans la maſſe, on choiſira ceux de ces premiers remèdes qui ſeront les plus doux, relativement aux indications & aux ſymptômes, & on en continuera l'uſage plus ou moins long-tems, ſelon la ſéchereſſe ou l'irritation que l'on préſumera dans les ſolides, & ſelon la ſalure ou l'acrimonie que l'on ſuppoſera dans les fluides. Il eſt en effet des circonſtances où leur prompte ceſſation ne peut nuire, & où l'on peut même ſans redouter les événemens, paſſer ſur le champ des remèdes généraux aux apéritifs, aux fondans & aux évacuans ; mais il eſt auſſi d'autres occurrences où leur continuation eſt indiſpenſable, ſoit pour donner aux filtres deſ-

tinés à donner passage aux sucs que l'on veut évacuer; une souplesse qui assure la liberté de leur sortie, soit pour rendre les parties du sang & de la lymphe plus coulantes & plus méables, en en interposant d'autres entre elles qui en font la premiere division, & qui en empêchent la cohésion & le contact : d'ailleurs ces médicamens contiennent, selon le choix qu'on en fait, des parties mucilagineuses qui fourniſſent aux sucs morbifiques un véhicule doux, qui en tempere l'âcreté, laquelle est quelquefois si considérable, qu'aucun filtre ne pouvant en supporter l'irritation, ces sucs ne trouvent aucune issue, l'évacuation ne s'en fait qu'imparfaitement, & la masse en demeure infectée; c'est ce qui n'arrive que trop souvent par le défaut de leur usage, ou parce qu'on ne les emploie pas assez long-tems; & alors ces mêmes remèdes, plus ou moins doux, sont avec quelques minoratifs la seule ressource qui nous reste pour pallier des symptômes & des maux qui ne peuvent être radicalement détruits.

L'eau est la base & le meilleur de tous les humectans. Pour lui donner une qualité adouciſſante & capable de tempérer l'acrimonie, on en fait des bouillons, des tisannes, des apozèmes, avec les plantes propres à cet effet, telles que les racines & les feuilles de nénufar, d'oseille, d'*althæa*, les fleurs de mauve, de violette, de nénufar, les graines de lin, de *psillium*, de pavot blanc, l'avoine, l'orge, les quatre semences froides majeures.

La salure, l'acrimonie ne sont-elles pas censées aussi considérables; on conseillera des humectans moins mucilagineux, comme les racines de fraisier, de chicorée sauvage, de pissenlit, de chiendent; des feuilles de pimprenelle, de cerfeuil, d'alleluia, d'aigremoine; des fleurs de bouillon-blanc, de tussilage; les quatre semences froides mineures, le petit lait clarifié & édulcoré avec quelque syrop adouciſſant: les bouillons que l'on fait avec ces différentes plantes, tireront encore une nouvelle vertu de la viande du veau, du poulet,

ou

ou des grenouilles, avec leſquelles on les compoſera; & nous compterons auſſi entre ces remèdes les bains domeſtiques, qui par leur chaleur humide, ramolliront, aſſoupliront le tiſſu fibreux des parties, & les mettront en état de ſoutenir ſans accident les efforts des atténuans & des évacuans qui n'operent que par l'entremiſe des ſolides, leſquels doivent avoir une ſoupleſſe & une flexibilité qui regle leur réaction ſur les fluides, dont ils doivent accélérer le mouvement.

Les apéritifs ou les atténuans, augmentent la fluidité des humeurs; ils en facilitent le cours & l'iſſue, en les diviſant & en les fondant; enſuite de cette altération qu'ils provoquent, les obſtructions diſparoiſſent, les liqueurs viſqueuſes engorgées circulent avec aiſance, les ſolides reprennent leur ton & leur élaſticité. Ces remèdes précédés par les médicamens adouciſſans, ſurtout eu égard aux tempéramens ſecs, bilieux, mélancoliques, & aux ſujets dans leſquels nous jugeons par les ſymptômes que nous appercevons, qu'il eſt beaucoup de parties ſalines, tartareuſes & groſſieres, ſe diſtribuent avec plus de facilité dans la maſſe; ils trouvent moins de réſiſtance dans la déſunion des ſels groſſiers, & des molécules de la lymphe qui a été détrempée, & leur action n'eſt point ſuivie de cette effervescence dangereuſe qui donne ſouvent aux tumeurs ſcrophuleuſes un caractère de malignité.

Ils reçoivent des noms différens, ſelon les effets qu'ils produiſent, conſéquemment au plus ou moins d'activité dont ils ſont pourvus, & ſelon les maladies auxquelles on les oppoſe. Souvent ils augmentent les urines, alors on les appelle diurétiques: il en eſt qui, agiſſant plus vivement, excitent la tranſpiration pour peu que le ſujet y ſoit diſpoſé; en ce cas, ils ſont nommés diaphorétiques: rétabliſſent-ils les évacuations menſtruelles, ils portent le nom d'emménagogues: ſont-ils deſtinés à déſobſtruer le foie, celui d'hépatiques. Ne pouvons-donc pas, par la même raiſon, accorder la dénomination

d'anti-ſcrophuleux à ceux qui répondent à nos vues dans le traitement des Ecrouelles?

Leurs parties doivent en général, être déliées & plus dures que celles des fluides, qu'elles doivent pénétrer & diviſer, autrement elles ſouffriront elles-mêmes une décompoſition; or cette roideur & leurs aſpérités en rendent l'action ſtimulante, & nous déterminent à les donner ſouvent en lavage, c'eſt-à-dire, en tiſanne, en bouillon ou en apozèmes, pour peu que nous connoiſſions qu'il y a du danger d'échauffer & de trop émouvoir les humeurs; au contraire, lorſque nous n'avons pas à redouter ces inconvéniens, nous les adminiſtrons en ſubſtance, ou en opiat, ou en pilules, &c.

Les apéritifs que nous tirons du regne végétal, ſont ceux qui nous permettent de remarquer le plus aiſément leurs différences, relativement au plus ou moins de vivacité de leur action; mais il n'en eſt pas de plus puiſſant & de plus ſûr que ceux que nous fournit le regne minéral.

Parmi ces apéritifs, tant ſimples que compoſés, nous employons le plus communément pour la cure des tumeurs ſcrophuleuſes, les racines de ſcrophulaire, de ſaxifrage, de chélidoine, de filipendule, de fougere mâle, de verge dorée, de patience, de tamariſc, d'énula-campana, de camphrée; les cinq racines apéritives majeures, qui ſont celles d'ache, de fenouil, d'aſperge, de petit houx, & de perſil; les cinq racines apéritives mineures, ſavoir celles de chiendent, de garence, de chardon-roland, d'arrête-bœuf, & les capres; les feuilles de velvote, de ſcolopendre, de creſſon, d'yvette, de fumeterre, de marrube, de cerfeuil, d'houblon, de véronique, de vulnéraires de Suiſſe; les fleurs de geneſt, de ſouci, d'*hypericum*, de mélilot; les baies de genièvre; les fruits d'alkekenge, les cloportes, la gomme ammoniac; les conſerves de petite centaurée, de fleurs de geneſt, de lierre terreſtre, d'*enula-campana*, de baies de laurier; les ſels de mars, de tamariſc, de geneſt, de

Glauber, d'*arcanum-duplicatum ;* les teintures, extraits & fleurs de mars, le tartre martial ſoluble, la limaille d'acier ou de fer, le ſafran de mars apéritif; l'*Ens veneris*, le petit lait chalibé, les eaux minérales.

Celle de ces plantes que j'ai nommée ſcrophulaire, & que ſans doute quelques perſonnes qui ignorent qu'elle eſt ainſi appellée, vu la reſſemblance des nœuds & des tubercules que l'on voit à ſa racine, avec les tumeurs ſcrophuleuſes & glanduleuſes, & non par rapport à ſes effets, imaginent être un ſpécifique admirable, a été très-vantée par *Céſalpin*, *Sylvaticus*, *Planis Campi*, *& Guy de Chauliac.*

Sybaldi, *Tragus*, *Dodonée*, décrivent un onguent fait avec le ſuc de ſa racine, & le beurre de mai; d'autres prennent ſes feuilles, ils les font bouillir avec la panne de porc, l'ortie morte, la langue de chien & la digitale; mais ni l'un ni l'autre de ces onguens ne font évanouir les tumeurs ſcrophuleuſes; & je regarde cettte plante, abſtraction faite de tout préjugé, comme un bon apéritif capable, ainſi que les autres, de diſſiper les embarras des différens couloirs.

L'efficacité des cloportes, & des remèdes tirés des minéraux, me ſollicite de dire un mot ſur leurs préparations, & ſur la propriété qu'ils ont d'affiner les ſucs, & de diſſiper les engorgemens qui ſont, & la baſe, & une production du levain ſcrophuleux.

Les cloportes blanches, luiſantes, que l'on trouve dans les campagnes, ſont meilleures que celles qui ſont noirâtres, que l'on rencontre dans du fumier ou dans d'autres lieux mal-propres; elles contiennent un ſel nitreux, provenant peut-être des choſes dont elles ſe nourriſſent, qui briſe les ſels groſſiers de la lymphe, & les emporte avec les urines; priſes en ſubſtance & écraſées vives dans les bouillons ou dans les apozèmes, elles font plus d'effets qu'en poudre. Quelques Praticiens conſeillent même de boire ces bouillons ou ces apozèmes, ſans leur donner le tems de dépoſer,

crainte, disent-ils, qu'une grande partie de la matiere saline ne tombe au fond.

La meilleure maniere de les préparer à être réduites en poudre, est de les nettoyer, de les mettre dans un pot de terre, dans lequel on versera du vin blanc jusqu'à ce qu'elles surnagent. On fera évaporer ce vin à une chaleur douce, jusqu'au moment où elles seront assez seches pour être pulvérisées, après quoi on passera par le tamis. Cette évaporation est préférable à la méthode d'ôter les cloportes du vin pour les faire sécher séparément; on les prive par ce moyen de beaucoup de parties que la premiere préparation laisse. Au surplus, cette poudre dont la vertu est incisive & apéritive, est d'un grand usage dans les maladies scrophuleuses; on l'associe avec les martiaux, les antimoniaux, les mercuriels, & même avec les purgatifs. On en compose des bols, des opiats, suivant l'indication.

Toutes les préparations du fer, que je place dans la classe des apéritifs & des atténuans, sont autant de remèdes altérans qui hâtent souvent nos succès. Les particules ferrugineuses passant dans le sang, & faisant partie de la circulation des fluides, elles en brisent, elles en atténuent ainsi que celles des autres métaux, les molécules avec d'autant plus de force, qu'elles les surpassent en pesanteur; ainsi en supposant une égalité dans le mouvement des unes & des autres, le heurt des particules métalliques l'emportera, vu leur poids, sur le choc des parties qui sont plus légeres; & conséquemment ces particules métalliques, dont les figures tranchante, pointue ou angulaire, assurent encore en elles une faculté apéritive, dissiperont plutôt les obstructions.

Toutes ces préparations martiales agissent dans les premieres voies d'une maniere astringente. Les particules arrivées dans l'estomac ou dans les intestins, excitent par leur dureté & par leur forme pointue des picotemens, sur-tout dans les membranes des intestins, qui dès lors se contractent & se resserrent de façon,

que les tuyaux excrétoires des glandes ſont rétrécis; de-là moins de fréquence des ſelles, & plus de conſiſtance des excrémens; mais parvenues dans les vaiſſeaux, les vibrations fortes & ſouvent réitérées des artères, leur donnent un mouvement qui empêche la ſenſibilité des contacts; elles parcourent avec vélocité le cercle de la circulation; elles pénetrent juſques dans les plus petits vaiſſeaux, & là elles agiſſent ſur tout ce qu'elles rencontrent; elles diviſent, elles broyent, elles atténuent les liquides dont elles font, pour ainſi dire, partie; elles déſobſtruent, elles diſſipent les embarras qui s'étoient formés.

Je mets dans la cathégorie des apéritifs le petit lait chalybé, attendu les parties ferrugineuſes dont on l'empreint, ſoit en y éteignant des clous rouillés & rougis au feu, ſoit en le faiſant bouillir avec un nouet de limaille de fer ou d'acier: ce petit lait, qui ſeul & ſans mélange eſt compté parmi les humectans & les délayans, devient rafraîchiſſant, béchique, apéritif, purgatif, conſéquemment aux différentes additions que l'on y fait; & on l'emploie, ſuivant l'indication, au commencement ou à la fin de la cure.

Les eaux minérales ſont encore indiquées dans le traitement des Ecrouelles: celles qui ſont aigrelettes, ferrugineuſes & même ſulphureuſes, & qui ont une certaine activité, ſont d'excellens apéritifs; elles paſſent dans les veines lactées ſans échauffer; elles irritent moins que les eaux chaudes qui contiennent plus de parties ſalines & métalliques: celles-ci ne conviennent pas moins dans la cure de cette maladie, mais elles agitent beaucoup plus le ſang, elles y portent plus d'ardeur, & l'on ne doit en faire uſage qu'à l'égard des ſujets d'une conſtitution humide & phlegmatique, robuſtes, & qui n'ont pas la poitrine affectée.

Les eaux minérales ferrugineuſes de moyenne activité, ſont celles de Saint-Alban, de Sainte-Reine, de Pougues, de Paſſy, de Forges, de Cranſac, de Spa,

de Vals, &c. les eaux chaudes ou thermales, & qui ſont un peu ſulphureuſes, ſont celles de Plombieres, de Vichy, de la Motte, de Bourbonne, de Bagnols, d'Aix-la-Chapelle; ainſi que celles de Barèges, qui priſes avec attention & modérément, ont été très-ſalutaires.

Outre les différentes claſſes d'apéritifs dont l'action eſt reconnue, pluſieurs perſonnes en font une particuliere des abſorbans, qu'ils nomment des apéritifs par accident: je conviens qu'ils peuvent, en émouſſant les acides & les aigres des premieres voies, prévenir les viſcoſités & les coagulations dans la maſſe, énerver & adoucir, en pénétrant dans le ſang, les acides acrimonieux qui s'y rencontrent; mais ils ſont dès-lors plutôt regardés comme des correctifs & comme des adouciſſans, que comme des apéritifs; & quand même on conviendroit à cet égard de leur énergie ſuppoſée, un trop long uſage de ces remèdes ſeroit dangereux dans une maladie chronique; parce que d'une part les abſorbans n'attaquent pas la cauſe matérielle, & que de l'autre, il eſt à craindre que les ſubſtances terreſtres qu'ils contiennent ne ſe coagulent enfin par les aigres, ne s'embarraſſent elles-mêmes dans les matieres glaireuſes & indigeſtes, & n'augmentent les obſtructions. Ces conſidérations doivent toujours être préſentes; & l'on doit, autant qu'il eſt poſſible, unir ces médicamens avec des apéritifs ou des fondans, dont l'activité ſe trouve d'ailleurs émouſſée par ce mélange.

Les abſorbans les plus uſités ſont les coraux, les yeux d'écreviſſes, le ſuccin, les coquilles d'huitres, de limaçon, la nacre de perle, l'os de ſeche, la mâchoire de brochet pulvériſée, la rapure d'ivoire, celle de corne de cerf; les diverſes eſpèces de bols, d'argile & de terre ſigillée, la craie, l'oſtéocolle; on y ajoute la limaille d'acier & le ſafran de mars aſtringent: ce dernier remède peut abſorber & inciſer; mais dans la maladie dont il eſt queſtion, l'emploi des véritables apéri-

tifs, qui d'ailleurs agiſſent auſſi utilement que les abſorbans dans les premieres voies, eſt toujours préférable.

Les atténuans les plus marqués, tels que les différens ſels & les diverſes préparations de mars, ſont particulièrement auſſi regardés comme de véritables fondans; il en eſt de même des remèdes que nous fourniſſent les préparations particulières ou combinées des mercuriels & des antimoniaux, qui fondent, qui atténuent, & qui excitent la tranſpiration & les ſueurs.

L'action du mercure, par ſa peſanteur, lui eſt commune avec celle de toutes les autres ſubſtances métalliques; mais ſa diviſibilité lui donne des propriétés particulieres; il peut ſe ſéparer en effet en un million de globules d'une petiteſſe indéterminable; & c'eſt de la poſſibilité de cette diviſion multipliée & infinie, que réſulte ſa principale efficacité. Qu'il ſoit introduit dans le ſang par les pores de la peau au moyen des frictions, ou par les vaiſſeaux chyliferes, en le faiſant avaler au malade, il y ſera réduit, par l'agitation qu'il recevra de l'action oſcillatoire des vaiſſeaux, en parties extrêmement déliées; elles en enfileront toutes les diviſions; elles ſeront de nouveau briſées & ſéparées à chacune de leurs embouchures; elles s'inſinueront avec d'autant plus de véhémence & de force dans les plus petits canaux lymphatiques, que quelle que ſoit leur ténuité, leur poids ſera toujours ſupérieur à celui des autres fluides: ainſi elles broieront, elles affineront, elles fondront le ſang & toutes ſes parties, elles en détruiront la viſcoſité & l'épaiſſiſſement, elles diſſiperont les engorgemens, elles réſoudront la plûpart des tumeurs ſcrophuleuſes, récentes & bénignes, ſans cependant que nous puiſſions eſpérer qu'elles en aient anéanti la cauſe; car ce virus, qui ſouvent eſt un virus vénérien devenu plus fixe, étant trop maſſif & pourvu de ſels trop groſſiers pour être pénétré par le mercure, ne cede point aux efforts de ce remède, quoique d'ailleurs ſpécifique contre le levain vérolique, qui dégénéré peut l'avoir produit.

La ſeconde maniere d'adminiſtrer le mercure, eſt dans le traitement des Ecrouelles, celle à laquelle on doit donner la préférence; les frictions ont opéré quelquefois ſous mes yeux la diſparition de quelques ſymptômes, comme des tubercules cutanés, & des gales qui ſe montrent à l'habitude du corps; mais les engorgemens glanduleux qui ſembloient ſe ramollir & diminuer, revenoient en peu de tems dans leur premier état; d'autres fois auſſi les ſymptômes augmentoient à la ſuite de ces frictions, principalement les tumeurs qui attaquoient les parties tendineuſes, comme celles qui avoient leur ſiége ſur le métatarſe & ſur le métacarpe. Ces tentatives, faites à deſſein de m'aſſurer par moi-même du bon ou du mauvais effet qui pouvoit en réſulter, m'ont convaincu que le mercure ainſi donné, peut quelquefois adoucir ou même diſſiper quelques ſymptômes des Ecrouelles, en atténuant, en diviſant la lymphe, peut-être même en détruiſant quelques ſels analogues au virus vénérien, mais qu'il ne lui ſera pas poſſible, ſans le ſecours de quelques préparations tirées des altérans ou des évacuans, & combinées ſuivant les indications, de ſubjuguer le virus dont il s'agit, & de conſumer les molécules viciées qui l'entretiennent: or, ces combinaiſons ſont impraticables dans l'adminiſtration du mercure par les frictions. Nous devons donc conclure que les préparations mercurielles données intérieurement, le combattront avec plus de ſuccès, pourvu néanmoins que nous prévenions par un choix éclairé de celles qui ſont les plus douces, les moins capables d'agir tumultueuſement, & par une ſcrupuleuſe attention ſur les doſes proportionnées à l'âge, au tempérament du ſujet & au degré de la maladie, les inconvéniens qui peuvent en réſulter.

Les préparations les plus uſitées dans la cure des tumeurs ſcrophuleuſes ſont, 1°. le mercure violet, qui ſe fait par une ſublimation de l'æthiops minéral préparé par le feu, & d'égale quantité de ſel armoniac. Il affine

la

la lymphe, il augmente la tranſpiration, ſans exciter un flux par la bouche. La doſe eſt depuis 10 grains juſques à 20 en bol ou en pilules.

2°. La panacée ordinaire, qui produit aiſément la ſalivation, ſi elle n'eſt pas donnée avec ménagement.

3°. L'aquila-alba, ou le mercure doux, qui doit être placé parmi les purgatifs.

4°. L'æthiops minéral, qui n'eſt autre choſe que le mercure éteint dans du ſoufre par une trituration faite à une chaleur douce ou même à froid. On fait autant d'eſpèces particulières d'æthiops qu'il y a de matières différentes avec leſquelles on peut unir le mercure, toujours par trituration. Son mélange avec le baume du Pérou forme l'æthiops Péruvien, & l'on nomme improprement æthiops blanc celui qui réſulte du broiement du mercure avec les yeux d'écreviſſes. Il n'eſt pas inutile d'obſerver auſſi que l'æthiops déflagré ou préparé avec le feu doit ici être préféré à celui dont la préparation s'eſt faite à froid; car ce dernier pénètre plus difficilement dans les veines lactées, attendu que les gouttes mercurielles, moins bien liées, ſe réuniſſent, ne peuvent en enfiler les orifices, & ſuivent la route des inteſtins; ce qui ſe reconnoît aiſément par l'examen des ſelles. La même choſe arrivera ſi l'intermède employé pour l'extinction dans les autres préparations quelconques, n'eſt pas capable d'éluder & d'échapper à la première digeſtion, de porter le mercure dans la maſſe, de s'y diſſoudre lui-même, pour laiſſer à ce médicament une entière liberté : ſans ces conditions, le remède ſera dévoyé dans le canal inteſtinal, & ne produira aucun changement dans cette même maſſe, à laquelle il ne parviendra pas.

La doſe de l'æthiops minéral eſt depuis cinq grains juſqu'à vingt, en bol ou en opiat; elle eſt la même que celle de l'æthiops minéral, qui eſt un mélange de parties égales d'antimoine & de mercure unis avec le ſoufre. La vertu de l'un & l'autre æthiops eſt de diviſer,

de fondre les humeurs, & d'exciter la tranſpiration. M. *Malouin* propoſe le dernier dans le cas d'une corruption d'humeurs, de quelque affection ſcorbutique, & il le conſeille avec la tiſanne des bois dans les Ecrouelles. Nous découvrons deux ſubſtances principales dans l'antimoine, l'une métallique, & l'autre ſulfureuſe : la métalllique ou le régule en eſt la partie la plus dure; c'eſt dans celle-ci que nous faiſons conſiſter ſa vertu émétique, tandis que nous attribuons à la ſeconde ſa vertu ſudorifique; il n'évacue ni par le haut ni par le bas, quand il eſt donné crud; on l'emploie pour les décoctions ſudorifiques, mais on ne doit rien y mettre d'acide, car il s'ouvriroit, & deviendroit émétique. On le prend auſſi crud & en ſubſtance, comme un déſobſtruant, mais non en grande doſe, parce que ſi les humeurs qui peuvent ſe rencontrer dans l'eſtomac le changeoient en une eſpèce de régule, il exciteroit le vomiſſement. Au reſte, je l'ai moi-même adminiſtré avec quelque ſuccès dans des obſtructions ſtrumeuſes, crud & en poudre, avec partie égale de ſafran de mars preparé à la roſée, à la doſe chacun de 6, 8, ou 10 grains.

Les préparations antimoniales auxquelles on peut recourir dans l'eſpèce dont il s'agit, ſont l'æthiops antimonial dont j'ai parlé, l'antimoine diaphorétique, le bézoard minéral, l'antihectique de La Poterie, & le remède fondant de Rotrou.

On ſait que l'antimoine diaphorétique ou diaphorétique minéral, eſt une calcination de l'antimoine crud ou de régule, mêlé avec le nitre; il ſuſcite la tranſpiration, il briſe, il atténue la lymphe; la doſe en eſt depuis 6 grains juſqu'à un ſcrupule.

Le bézoard minéral, découvert, ſelon quelques-uns, par *Crollius*, eſt une eſpèce d'antimoine diaphorétique; il produit, ainſi que l'antihectique, les mêmes effets, & ſe donne à la même doſe.

Le remède de Rotrou ne m'a pas paru avoir plus d'efficacité que les autres préparations des minéraux,

soit que j'aye usé de la poudre fondante, seule, ou associée avec l'æthiops, le mercure doux, la poudre de cloportes, le safran de mars apéritif, &c. soit que je l'aie donné avec les cinq préparations prescrites pour l'administrer dans toutes les règles.

La matière morbifique attaquée avec succès par ces divers médicamens altérans, il s'agit de lui procurer une issue par le moyen de ceux que nous nommons évacuans, & qui agiront en provoquant les excrétions des urines, du bas-ventre, de la transpiration & de la sueur.

La plupart des atténuans dont j'ai parlé sont de véritables diurétiques; je ne m'arrêterai donc ici qu'aux cathartiques ou purgatifs, & aux diaphorétiques.

Les premiers agissent tous par irritation; ils picotent plus ou moins vivement les tuniques du ventricule ou des intestins; & leur action s'étend non-seulement sur les solides, mais encore sur les fluides.

Ceux que nous envisageons comme des purgatifs doux, ne passent point dans le sang; ils évacuent seulement les matières contenues dans le canal intestinal, sans en irriter trop les fibres, & sans exciter des selles fréquentes ni copieuses; de-là, leur nom de laxatifs, parce qu'ils détrempent les matières endurcies, & lubrifient les parois intérieures de ce canal. Il en est parmi eux qui sont plus agissans, & qui renferment des parties irritantes, mais tellement embarrassées dans les autres parties visqueuses, qu'elles ne s'en séparent point, & qu'elles ne s'introduisent pas dans les vaisseaux lactés; ils bornent leur action à l'agacement des fibres intestinales, à l'expression, à la division de la mucosité.

Les purgatifs médiocres s'impriment avec plus de vivacité & plus sensiblement sur les tuniques des intestins & de l'estomac, que les minoratifs; ils en dégorgent plus abondamment les glandes; d'ailleurs, ils n'opèrent pas seulement en irritant; leurs particules plus ou moins actives & subtiles, s'ingèrent dans le sang, elles en sus-

citent la fermentation ; elles en diſſolvent la tiſſure ; elles détruiſent le contact immédiat de ſes molécules, elles diviſent, elles briſent les cohéſions, d'où réſultent les obſtructions ; elles ſéparent les impuretés, elles les entraînent dans les inteſtins, & des inteſtins au dehors. C'eſt ainſi que ces cathartiques attirent du méſentère & des parties voiſines des matières lymphatiques & ſéreuſes, dont les tuyaux excrétoires inteſtinaux ſe vuident à diverſes repriſes. Ajoutons que, dans la claſſe de ces purgatifs médiocres, les plus agiſſans ſont appellés hydragogues, & ſont les plus capables de remplir les vues que nous nous propoſons ici, puiſqu'il s'agit de faire une ample dépuration des ſucs vicieux qui exiſtent, qui ſe reproduiſent ſans ceſſe dans la maſſe, & qui ne trouveroient par aucune autre voie une iſſue auſſi facile ; mais ces évacuations doivent être ménagées.

Les purgatifs forts agiſſent de la même manière que les médiocres, avec plus de véhémence : quelques Praticiens les recommandent dans le traitement des Ecrouelles ; on court néanmoins ſouvent le riſque de cauſer des ſuperpurgations, ſi on ne les aſſocie avec des correctifs, encore doit-on faire beaucoup d'attention à la force & au tempérament du malade.

Dans la claſſe des purgatifs minoratifs nous pourrons choiſir les feuilles de mercuriale, de violier, de poirée, les fleurs de pêchers, de roſes pâles, de violettes, les tamarins, les myrobolans, le méchoacan, le polypode, la manne, la caſſe & ſon extrait, les follicules de ſéné, les ſirops de roſes ſolutif, de fleurs de pêchers, la magnéſie blanche.

Les purgatifs médiocres, dont l'action eſt relative à la cauſe que nous devons attaquer, ſont les racines de rhapontic, de turbith, de rhubarbe ; les feuilles d'hyeble, de ſéné ; l'hermodacte, l'agaric, la coloquinte, la gomme gutte, le mercure doux, la poudre cornachine ; les poudres d'aloès, de bryone, de rhubarbe, de ſcammonée, de diagrede, de jalap ; les trochiſques d'agaric,

alhandal ; les ſels de *Glauber*, végétal, polycreſte, *arcanum-duplicatum ;* les électuaires *diaphœnic*, *de pſillio*, confection *Hamec*, caryocoſtin ; les ſirops de nerprun, de chicorée compoſé, de pommes elléboré.

La coloquinte, dont ſont faits les trochiſques alhandal, la gomme gutte, l'aloès, le diagrede, ou la ſcammonée & le jalap, peuvent occuper une place parmi les purgatifs forts.

Le kermès minéral, pris à la doſe de 4, 6, ou 8 grains au plus, dans un véhicule convenable, qui ne ſoit pas liquide, occaſionne, ſuivant la délicateſſe du ſujet, un doux vomiſſement ; en plus petite doſe, il purge légèrement ; mêlé avec quelques apéritifs, à la doſe d'un ou deux grains, & en en continuant ainſi l'uſage pendant un certain tems, il a la propriété de corriger les impuretés du ſang, il pouſſe par la tranſpiration & par les urines.

Nous aſſocions ſouvent les purgatifs avec ceux d'entre les autres remèdes qui ſont capables de remplir les indications préſentes ; dans la cure des Ecrouelles, par exemple, notre deſſein eſt de lever les embarras & les obſtructions entretenues par un levain putride & vicieux ; auſſi les uniſſons-nous avec les apéritifs dans l'intention d'évacuer les humeurs, à meſure qu'elles ſont diviſées & atténuées, & qu'elles ont pris la route de leurs canaux excréteurs.

A l'uſage des remèdes apéritifs, des fondans, & même des purgatifs, nous ſommes communément contraints de faire ſuccéder celui des diaphorétiques & des ſudorifiques, s'ils n'ont pas été indiqués dès le commencement, ou ſi quelques affections cutanées, quelques ſuppurations opiniâtres, nous annoncent que la lymphe eſt empreinte de ſels âcres, ou que des molécules viciées trop ſubtiles ont éludé l'action des autres médicamens : dès-lors ceux-ci expulſent, par les pores de la peau, les fluides, qui, ayant été précédemment broyés & atténués, le ſont encore de nouveau par ces inciſifs

ou ſubtiliſans, qui, donnés à propos, opèrent ces effets ſalutaires.

Les premiers, c'eſt-à-dire les diaphorétiques, excitent ou augmentent la tranſpiration; les ſeconds, c'eſt-à-dire les ſudorifiques, chaſſent abondamment & ſenſiblement par les pores les impuretés ſubtiles de la maſſe; ils ne diffèrent les uns & les autres que du plus ou du moins, puiſque le plus ſouvent les diaphorétiques font l'office des ſudorifiques : ceux-ci, comme ceux-là, pénètrent également dans les voies de la circulation; leurs particules ſont plus légères que celles des minéraux; elles ont aſſez d'activité pour raréfier le ſang, pour atténuer la lymphe & dégager la ſéroſité; elles augmentent auſſi l'action oſcillatoire des vaiſſeaux; elles accélèrent conſéquemment la circulation, & de ce mouvement augmenté, de cette progreſſion accélérée, réſulte cette tranſpiration ſenſible.

Les diaphorétiques & les ſudorifiques qui répondront à nos vues dans le traitement des tumeurs ſcrophuleuſes, ſeront les racines de contrayerva, de domptevenin, de fraxinelle, de valériane, de ſcorſonère, de zédoaire, d'eſquine, de ſalſe-pareille; les bois de gayac, de ſaſſafras, de buis, & les ſantaux; les feuilles de ſcabieuſe, de chardon-bénit, de ſcordium, d'origan; les fleurs de ſureau, de coquelicot, de tilleul, de ſafran; le ſuccin préparé, la myrrhe, le ſtorax, le ſel ammoniac, l'encens mâle, le cinabre naturel, l'antimoine crud, & pluſieurs des atténuans & des fondans dont j'ai parlé; la corne de cerf préparée, la poudre de caſtor, l'eau, le ſel, & la poudre de vipère, ainſi que les écreviſſes, que quelques-uns rangent dans la claſſe des adouciſſans, & d'autres dans le rang des apéritifs : il eſt vrai que nous les adminiſtrons dans le deſſein d'adoucir, de purifier le ſang, & de ſurmonter les embarras; mais les obſervations des effets qu'ils produiſent nous garantiſſent que, pour peu que le ſujet y ſoit diſpoſé, ils ex-

citent des ſueurs copieuſes, ou provoquent des urines abondantes : ainſi nous pouvons les regarder comme de véritables diaphorétiques, qui deviennent apéritifs ou diurétiques ſuivant les circonſtances.

La trop grande diſſolution du ſang, ſon épaiſſiſſement, ſont deux extrémités dangereuſes, & que nous devons redouter dans l'emploi des ſudorifiques. La tiſſure de ce fluide ne réſiſte-t-elle preſque pas à ſa décompoſition ? ſes globules ſe diviſent-ils, s'atténuent-ils fort aiſément ? l'agitation qui arrivera dans la criſe des ſueurs, en opérera la diſſolution. Ses molécules au contraire, ont-elles une denſité qui répugne à l'action des ſudorifiques ? il ne ſe fera qu'une expreſſion des parties les plus fluides & les plus groſſières, plus étroitement unies, le ſang acquerra un degré d'épaiſſiſſement.

Si ces médicamens accélérent la circulation, c'en eſt aſſez pour les proſcrire dans les diſpoſitions inflammatoires, dans les cas où les premières voies & la maſſe ſeront farcies d'humeurs corrompues, où les ſujets ſeront pléthoriques, ou d'une foible conſtitution, ou d'un tempérament ſec & bilieux, dans les circonſtances enfin où ils auront la poitrine affectée : car l'âcreté de ces remèdes, ou l'excès des ſueurs, peuvent, en détruiſant les parties balſamiques du ſang, précipiter le malade dans un maraſme, dans une atrophie, dans une fièvre hectique, dans une conſomption, dans une phthiſie incurable.

Adminiſtration méthodique des remèdes internes.

C'eſt peu que d'avoir expliqué la nature & les propriétés des armes dont nous devons nous ſaiſir pour anéantir le virus ſcrophuleux; c'eſt peu d'avoir démontré l'action de tous les remèdes que l'Art nous ſuggère, & d'avoir preſſenti ſur l'utilité & ſur le danger de leur adminiſtration ; c'eſt peu enfin que d'en avoir, pour

ainſi dire, marqué les tems & les bornes; établiſſons encore une méthode générale conſacrée par d'heureux ſuccès, & dans laquelle on trouvera des moyens de remédier aux ſymptômes particuliers & aux variations dont ces maladies ſont ſuſceptibles.

Je ſuppoſe d'abord l'exiſtence récente ou ancienne des Ecrouelles; je ſuppoſe de plus que les tumeurs qui les décèlent, ont quelque diſpoſition à ſe réſoudre, ou qu'ayant ſuppuré imparfaitement, elles préſentent des corps rénitens, des duretés glanduleuſes, des fiſtules: dans les unes ou les autres de ces circonſtances, nous avons toujours à combattre le même mal; mais elles exigent des procédés différens & des remèdes divers, que je preſcrirai en ſuppoſant encore que le malade eſt un adulte de moyenne conſtitution.

Premièrement, je preſcrirai le régime, conſéquemment aux maximes que j'ai avancées, & j'entamerai la cure par les remèdes généraux. Je pratiquerai donc une ou deux ſaignées, ſelon le beſoin; après quoi je preſcrirai pendant trois ou quatre jours, pour peu que les ſymptômes qui ſe montrent marquent une conſtitution ſaline & inflammatoire, des bouillons rafraîchiſſans & humectans, compoſés avec une livre de rouelle de veau que l'on fera bouillir ſeule pendant trois quarts-d'heure dans environ trois chopines d'eau; on y ajoutera enſuite des feuilles de chicorée blanche & ſauvage, des feuilles de laitue, de poirée & d'endive, le tout bien lavé, de chacune une demi-poignée, qui bouillira avec le veau pendant demi-heure; on coulera pour le partager en deux bouillons, dont l'un ſera pris le matin à jeun, & le ſecond trois ou quatre heures après le dîner.

Le malade ainſi humecté, je chercherai à déſemplir les premieres voies; & ſi j'ai des indications d'une plénitude dans l'eſtomac, je le ferai vomir avec une doſe d'émétique proportionnée à ſes forces; le ſyrop ſtibié de Charas, à la doſe d'une once ou d'une once & demie, dans un véhicule approprié, comme dans trois

ou

ou quatre onces d'eau de chardon bénit, ſera celui que je conſeillerai ; ou bien la potion laxative avec 8 ou 10 grains de tartre ſtibié ſoluble : l'un ou l'autre émétique ſera pris avec les précautions ordinaires ; une ample boiſſon d'eau tiéde ſimple ou miellée, ou bien de l'onde du pot, adoucira & favoriſera l'action du reméde ; elle délayera, elle détrempera les mucoſités & les humeurs gluantes dont le ventricule eſt ſouvent farci, & elle les diſpoſera à en être chaſſées.

Je purgerai le ſurlendemain, à moins que quelque inconvénient capable de s'y oppoſer ne ſurvienne. Cette premiere médecine ſera liquide, afin de ne pas ſoulever le ſang.

℞. Des racines de chiendent & de nénufar, coupées par morceaux ; des feuilles d'aigremoine, de chicorée ſauvage ; des fleurs de petite centaurée, & coriandre écraſée, de chaque une pincée. Faites bouillir doucement le tout enſemble dans eau commune, ℥ viij. Coulez & faites infuſer feuilles de ſéné mondé ʒ ij, agaric ʒ ß ; fondez dans cette infuſion, manne ℥ j ß. ſel végétal ʒ j. & vous délayerez dans la colature conf. Hameq. ʒ iij. pour une médecine en une verrée.

On pourroit ſubſtituer à la confection Hamec, la même doſe d'électuaire *de pſillio*, ou les ſyrops de fleurs de pêchers, de chicorée compoſé, ou autres ſemblables, à la doſe proportionnée pour un adulte, & ſuivant le tempérament.

A cette potion purgative, je ferai ſuccéder les médicamens qui pourront détremper les humeurs & donner de la ſoupleſſe aux vaiſſeaux, tels ſeront les humectans & les délayans ; je les emploierai plus ou moins longtemps, ſelon la crainte que j'aurai de trop agiter ou de raréfier le ſang par les remèdes qui les ſuivront.

Ils ſe donnent en bouillons ou en apozèmes. Voici une formule de bouillon.

℞. Rouelle de veau ℔ j. des racines de chicorée ſauvage & de piſſenlit, *ana* ℥ ß; des feuilles de cerfeuil, de pimprenelle & d'aigremoine, *ana* m. ß; des fleurs de tuſſilage & de violettes, *ana* p. j. on lavera & on nettoiera toutes les plantes, on coupera le veau en tranche, & on le fera bouillir ſeul dans deux pots d'eau pendant demi-heure; enſuite on y ajoutera les plantes que l'on fera bouillir avec le veau juſqu'à la diminution du tiers; on coulera & on partagera en trois parties pour trois bouillons, dont deux par jour à prendre.

Avec les mêmes plantes on pourra préparer des apozèmes humectans & délayans, en ſupprimant le veau, & ajoutant dans chacun deſdits apozèmes ſyrops d'*althæa* ou de tuſſilage, ℥ ij.

Le malade ne pourra-t-il ſupporter les bouillons pendant quinze jours au moins, & les adouciſſans ſeront-ils cependant néceſſaires ? on leur ſubſtituera le petit lait clarifié & édulcoré avec le ſyrop de violettes, que l'on donnera chaque matin à jeun, ou bien le lait coupé avec la décoction de la racine de ſcrophulaire, ou autres ſemblables apéritifs, & on ordonnera pour l'après-dîné un apozème.

On s'en tiendra à ces remèdes, ſi la diſpoſition phlegmatique du Sujet s'oppoſe à l'uſage des bains domeſtiques; mais s'ils ſont indiqués par ſon tempérament pléthorique, fort, bilieux ou ſalin, il en prendra un ou même deux par jour, & à la ſortie de chaque bain on lui donnera un des bouillons humectans, ou un apozème dans le cas où les bouillons répugneroient; on purgera après les bains ou après la quinzaine des bouillons ou des apozèmes, avec la médecine en boiſſon preſ-

crite ci-devant. L'ardeur eſt-elle conſidérable, y a-t-il quelque maladie cutanée, quelque ophthalmie opiniâtre ou quelques autres inflammations ? on preſcrira quatre ou cinq verrées par jour d'eau de poulet dans l'intervalle des repas, ou des apozèmes, ou bien d'une tiſanne faite avec les racines de chicorée ſauvage & de nénufar, de chiendent & de réglisſe, obſervant de ne la pas laiſſer bouillir auſſi long-temps que les apozèmes qui ſont toujours plus chargés : on pourra encore faire diſſoudre dans chaque bouteille de cette même tiſanne, une dragme de ſel de prunelle : enfin on tiendra le malade aux délayans & aux humectans, autant qu'on le croira néceſſaire, pour prévenir ou pour réprimer totalement l'âcreté & la rareſcence à laquelle les humeurs peuvent être déterminées par les apéritifs. Je conviens qu'il eſt des occurences où ces médicamens peuvent ſuivre immédiatement les remèdes généraux ; mais il en eſt d'autres où ils doivent être abſolument précédés par ceux que je viens de décrire ; & dans toutes les occaſions quelconques, ces mêmes apéritifs demandent qu'on les emploie avec beaucoup de circonſpection. On les adminiſtre en bouillons ou en apozèmes, & on doit débuter par ceux qui ſont les plus doux.

Pour faire un bouillon apéritif, ℞. Poulet maigre coupé en quatre parties n°. 1. des racines mondées de patience, de verge d'or, de chardon roland, & d'arrête-bœuf, *ana* ℥ ß. des feuilles de creſſon, de cerfeuil, de véronique & de capillaires, le tout bien lavé, *ana* m. ß. Vous ferez premiérement bouillir le poulet dans deux pots d'eau pendant une petite demi-heure ; enſuite vous y jetterez les plantes que vous laiſſerez bouillir avec le poulet juſqu'à diminution du tiers : retirez du feu, & le partagez en trois bouillons, que l'on donnera comme les bouillons humectans que je viens de preſcrire.

En ſupprimant la viande, on peut avec les mêmes

plantes faire des apozèmes que l'on édulcorera avec le ſyrop des cinq racines.

L'apozème ſuivant opére à peu près le même effet; on en conſeillera quelques verrées pendant l'uſage des bols ou opiats apéritifs, fondans & purgatifs.

℞. Des racines mondées d'aulnée, d'ache, de tamariſc, *ana* ʒ ß. des feuilles de capillaire, de cerfeuil, & de véronique, *ana* m. ß. limaille de fer ſuſpendue dans un nouet, ʒ ß. Faites bouillir le tout dans deux pots d'eau juſqu'à diminution du tiers; coulez & partagez en quatre parties pour quatre apozèmes.

Le petit lait chalybé dans lequel on aura fait bouillir légérement dix ou douze cloportes, eſt un apéritif adouciſſant qui peut ſuppléer aux apozèmes ou aux bouillons du matin, & qui n'eſt pas ſi dégoûtant; à chaque priſe on ajoutera teinture de mars ʒ ß.

Ce petit lait, les bouillons ou les apozèmes apéritifs donnés l'eſpace de dix ou douze jours conſécutifs, il eſt de régle de purger, afin que les humeurs rendues plus coulantes au moyen des remèdes qui ont précédé, ſoient évacuées par les ſelles. On préparera donc le bol ſuivant.

℞. Poudre cornachine & ſel d'abſynthe, *ana* ʒ ß. trochiſques d'agaric & *aquila-alba*, *ana* gr. xij. trochiſques alhandal gr. ij. mêlez avec Q. S. de ſyrop de chicorée compoſé ou de nerprun, pour un bol.

Que l'on ſe rappelle, au ſurplus, que les doſes de tous ces remèdes ſont preſcrites pour un adulte. On doit retrancher ou ajouter ſuivant les forces, le tempérament & l'âge.

J'ordonne communément trois heures après ces bols, une verrée de l'apozème décrit ci-devant, dans lequel je fais fondre deux ou trois onces de manne.

A meſure que j'avance dans la cure, je réitere plus

ſouvent ces mêmes bols ; je les preſcris quelquefois tous les quatre ou cinq jours, & je me régle à cet égard, & ſur les forces du Sujet, & ſur l'abondance des ſucs impurs.

Le bol ſuivant tend au même but que le premier, mais il eſt plus actif & plus fort.

℞. Mercure doux & gomme ammoniac, *ana* gr. xv. turbith, gr. vj. gomme-gutte & ſcammonée, *ana* gr. iij. tartre vitriolé, gr. ij. électuaire diaphœnic, ʒ j. mêlez & faites un bol avec extrait de genièvre quantité ſuffiſante.

On donnera, ainſi que je l'ai dit ci-deſſus, deux ou trois onces de manne fondue dans une verrée d'apozème apéritif, trois heures après le bol.

On pourra auſſi, lorſqu'il ſera queſtion de purger dans les intervalles des remèdes, prendre une priſe de l'opiat décrit dans la Pharmacopée de *Quincy*, ſous le titre d'opiat méſentérique.

Enſuite des bouillons & des apozèmes apéritifs, on paſſera à l'adminiſtration des pilules apéritives qui ont beaucoup plus d'activité.

℞. Conſerve liquide d'*Enula-campana*, ſafran de mars apéritif, extrait de gentiane, *ana* ʒ ß. antihectique de La Poterie, ſafran orient. *ana* ʒ i ß. mêlez avec ſuffiſ. quantité de teinture de mars pour une maſſe de pilules dont la doſe ſera ʒ j. chaque matin.

Lorſque le malade ne ſe ſentira pas échauffé, lorſque les bouillons, les pilules & les apozèmes apéritifs ne ſouleveront point le ſang, on ſe déterminera pour des bouillons apéritifs plus agiſſans, dans leſquels on fera entrer les cloportes ainſi que les écreviſſes, qui ſouvent prennent, ſuivant la diſpoſition du Sujet, la qualité apéritive des plantes avec leſquelles on les aſſocie. On

n'oubliera pas, au ſurplus, dans les intervalles de ces opiats ou de ces bouillons, de recommander quelques verrées d'eau de poulet ou de la tiſanne légere que j'ai preſcrite.

Dans les maladies ſcrophuleuſes qui attaquent l'habitude du corps, dans les mauvaiſes gales, dans les inflammations ou éréſipèles miliaires qui reviennent à diverſes repriſes, lorſqu'il s'agit, en un mot, d'adoucir le ſang & les humeurs en atténuant, les bouillons d'écreviſſes ſont parfaitement indiqués. Pour en faciliter l'effet, ainſi que celui des apozèmes, il ſeroit bon, ſi l'on ne ſoupçonne pas de ſuppuration interne, & que le Sujet n'ait aucune diſpoſition à la bouffiſſure, de joindre à leur uſage celui des bains domeſtiques, quand même on en auroit fait prendre dans le commencement du traitement, attendu que l'intervalle a été aſſez long pour les ordonner de nouveau, ſans crainte de trop affoiblir; ces bains ſont d'ailleurs convenables pour modérer les oſcillations des vaiſſeaux ſur leſquels les apéritifs s'exercent. Le malade peut prendre ſon bouillon dans le bain, ſçavoir, un par chaque jour, pendant quinze : on purgera avant & après les bouillons & les bains, avec l'opiat méſentérique ou le bol purgatif, & la manne donnée trois heures après.

Les bols fondans ſuivront les bouillons d'écreviſſes, & ſi l'on veut atténuer en adouciſſant les acides acrimonieux, ou en émouſſant les aigres, on y aſſociera des abſorbans. On conſeillera donc le bol ſuivant, dès qu'on en reconnoîtra la néceſſité.

℞. Æthiops minéral, ſafran de mars apéritif, & cloportes pulvériſées, *ana* gr. viij. corail & yeux d'écreviſſes préparés, *ana* gr. x. Mêlez avec Q. S. de ſyrop d'*eryſimum* pour un bol.

Ces bols, dans leſquels les apéritifs & les fondans ſont unis aux ſubſtances capables d'abſorber, peuvent

être pris pendant long-temps ; on en prescrira un pour chaque matin, & un quatre heures après le dîner, auquel on ajoutera, peu de temps après, un apozème apéritif. Dans le cas où on n'en conseilleroit pas l'après-midi, le malade prendra toujours un apozème, & on aura grande attention de purger par intervalle avec l'opiat ou les bols purgatifs précédemment formulés. Il peut se faire aussi que les aigres ne dominent point ; alors il ne faut que briser, qu'atténuer la lymphe & ses sels grossiers : si d'ailleurs la délicatesse du Sujet, l'effervescence de ses humeurs, ne sont point une contre-indication, le bol suivant substitué au premier, & administré avec ménagement, sera d'une grande efficacité.

℞. Æthiops minéral, poudre de cloportes, fondant de Rotrou, tartre chalibé, *ana* gr. x. extrait de mars, anti-hectique de La Poterie, *ana* gr. vj. myrrhe & sel armoniac épuré, *ana* gr. iij. Mêlez le tout avec suffisante quantité de teinture de mars pour un bol à prendre chaque matin durant quinze jours de suite ; on pourra le réitérer après quelques jours de repos. Si l'estomac étoit fatigué, on en diminueroit la dose.

Quelques verrées d'eaux minérales aigrelettes, seroient très-bien placées en même-tems que l'administration des bols ou opiats apéritifs ; ou bien quelques bouillons humectans, ou la simple tisanne délayante, pareront à l'exaltation des sels.

Dans le traitement des maladies, il est absolument indispensable de remonter à leurs véritables causes ; c'est en effet sur la connoissance que nous en avons, que nous réglons le choix de nos médicamens. Il n'est pas douteux que les remèdes apéritifs & les fondans n'attaquent avec succès le virus scrophuleux produit par le simple épaississement de la lymphe, pourvu que l'on emploie des purgatifs par intervalle ; mais si cette mala-

die eſt occaſionnée & entretenue par le vice des digeſtions qui fourniſſent continuellement dans la maſſe, des ſucs impurs, ſi elle eſt héréditaire, on comprend l'importance qu'il y aura de recourir aux remèdes qui paroîtront alors plus convenables.

La cauſe eſt-elle dans le vice des digeſtions, & le malade eſt-il par conſéquent cacochyme & d'un tempérament phlegmatique? on adminiſtrera plus fréquemment les purgatifs; on les donnera même ſans interruption & à petite doſe, en les aſſociant avec les atténuans & les fondans.

L'opiat que je vais décrire, eſt propre dans ces circonſtances.

℞. Electuaire caryocoſtin, ℥ j. ſafran de mars apéritif en poudre fine, & magnéſie blanche, *ana* ʒ iij. ſéné, rhubarbe, cloportes pulvériſées, & mercure doux, *ana* ʒ ij. tartre ſoluble, ſel de geneſt, & diaphorét. min. *ana* ʒ j. turbith, & racine de jalap pulv. *ana* ʒ ß. Faites un opiat ſelon l'Art, avec S. Q. de ſyrop de nerprun, ou de pommes elléboré.

On uſera de cet opiat l'eſpace de huit jours conſécutifs; chaque matin on en prendra à la doſe d'une dragme, que l'on augmentera ou que l'on diminuera ſelon l'effet, & deux heures après on avalera un bouillon humectant. Ces huit jours écoulés, le malade ceſſera l'opiat pendant quatre ou cinq jours; dans ce délai, on reviendra aux apozèmes apéritifs, & on repaſſera delà à l'opiat pendant une huitaine au moins chaque mois. Dans le cas où il ſera cacochyme, il en prendra plus ſouvent, ſi cependant la ſaiſon le permet; & il n'oubliera pas dans les jours où il s'en ſera privé, les bouillons, ou les apozèmes, ou les bols apéritifs, & l'eau de ſquine.

L'état du malade, le vice de ſes digeſtions, ſon tempérament phlegmatique, indiquent auſſi les eaux minérales,

rales, pourvu qu'il n'y ait point d'affection notable dans la poitrine. Ces eaux, & ſur-tout les eaux chaudes nettoieront efficacement les premieres voies des viſcoſités & des aigres qui y croupiſſent; leurs ſubſtances actives & ſalines les expulſeront au-dehors.

Enſuite des eaux minérales priſes pendant douze ou quinze jours, relativement aux forces du ſujet, on le purgera avec une médecine en boiſſon, qui aura pour baſe des minoratifs, & l'on ſuſpendra tout remède pendant quelque tems, obſervant néanmoins dans cet intervalle de lui donner des bouillons humectans, pour tempérer l'ardeur que ces eaux auroient pu cauſer, & même pour le diſpoſer encore à quelques autres médicamens, ſi ceux-là n'ont pas produit de changemens notables.

Ces autres médicamens ſeront, par exemple, les bouillons de vipères. L'expérience nous prouve que ce reptile a non-ſeulement, ainſi que les écreviſſes & les cloportes, la propriété de détruire certains âcres qui corrompent les humeurs, mais de fournir à ces mêmes humeurs de nouveaux principes, de ranimer & de fortifier les digeſtions, & de purifier la maſſe.

Ces bouillons opèrent avec des ſuccès étonnans dans les maladies qui dépendent d'une cachexie, ou dans leſquelles quelque vice intérieur ſe déclare par des éruptions à la peau, comme par des éréſipèles fréquens, par des gales, des dartres, par des ulcères opiniâtres ſouvent accompagnés d'un prurit & d'une chaleur incommode, qu'il faut prendre garde cependant de confondre avec ces chaleurs inflammatoires dont la ſource eſt ou dans une pléthore ſimple, ou dans la rareſcence de la maſſe, & pour leſquelles les bouillons de vipère ſeroient abſolument pernicieux.

Ils conviennent dans les Ecrouelles occaſionnées par le vice des digeſtions, & dans celles qui ont toute autre cauſe; il faut ſeulement que le malade ſoit bien préparé, qu'il ait la force de les ſupporter, qu'il ne ſoit pas

ſuſceptible d'un prompt échauffement, que les tumeurs ſcrophuleuſes n'aient pas un caractère inflammatoire & de malignité; car alors, & ces bouillons & tout autre remède, en agitant conſidérablement le ſang, feroient exalter les ſels de la lymphe, & donneroient à ce fluide ſtagnant, un caractère corroſif de la nature de l'humeur cancéreuſe.

C'eſt auſſi pour prévenir ces inconvéniens, que je ne fais entrer dans ces bouillons, que des plantes apéritives, ou légérement ſudorifiques.

Je dois de plus obſerver, que faute de vipères, on peut ſubſtituer leur poudre ſuſpendue dans un nouet. Elle entre dans les différens mélanges dont on fait des opiats ou des bols.

Juſqu'ici nous avons paſſé, dans la cure des tumeurs ſcrophuleuſes, par gradation & avec ménagement, des médicamens les plus adouciſſans & les plus humectans, à ceux qui ont le plus d'activité. Parmi ces derniers, les purgatifs ont tenu un rang marqué, attendu qu'ils ſont, par le mélange & l'uſage que l'on en fait, très-propres à détruire la cacochymie inſéparable ſur-tout du virus, produit par le vice des organes digeſtifs, & par l'uſage des alimens nuiſibles; mais s'il eſt héréditaire, ſi l'on eſt aſſuré de l'exiſtence d'un virus vénérien dans les pere & pere, les préparations mercurielles ſeront la baſe du traitement; par elles on tendra non-ſeulement à affiner la lymphe, mais auſſi à en ſéparer & à en anéantir les particules qui pourront être analogues au virus vénérien, & qui n'excitent pas de médiocres déſordres dans les tumeurs Ecrouelleuſes: ainſi, après avoir préparé & purgé le malade avec les bols ou l'opiat méſentérique, on lui fera premièrement uſer pendant quelques jours des atténuans, enſuite des purgatifs auxquels on aſſociera des préparations tirées du mercure.

℞. Trochiſques alhandal & gomme ammoniac, *ana* gr. iij. trochiſques de myrrhe, panacée & tartre

vitriolé, *ana* gr. vj. Mêlez le tout avec S. Q. de ſyrop de fleurs de pêchers, pour un bol qui ſera pris huit jours de ſuite, plus ou moins, ſelon que le ſujet ſera d'ailleurs replet ou phlegmatique. Les premieres voies étant ainſi diſpoſées, on emploiera les bols fondans non purgatifs.

Les préparations mercurielles ſeules m'ont ſouvent réuſſi, lorſque j'ai préſumé dans le malade un virus ſcrophuleux provenant d'une dégénération du vénérien. J'ai fait uſer de la panacée dans la conſerve de roſes, à la doſe de cinq ou ſix grains, pendant huit jours de ſuite, au bout deſquels je preſcrivois une purgation; j'ai fait reprendre quelques jours après la même doſe de panacée, & j'en ai fait uſer ainſi à des perſonnes robuſtes l'eſpace de deux, & même de trois mois. Lorſque le ſujet en a été échauffé ou fatigué, ou lorſqu'il a été trop ſuſceptible de ſalivation, malgré les purgatifs & ces intervalles, j'ai adminiſtré l'æthiops minéral de la même maniere pendant le même tems, & à la doſe de dix, douze ou quinze grains, ſuivant les forces; & j'ai preſcrit dans l'entre-deux des repas l'eau de ſquine légere qui devient apéritive.

Je me ſuis ſuffiſamment expliqué ſur l'action des diaphorétiques & des ſudorifiques, & j'ai marqué aſſez ſenſiblement les cas où ils peuvent être nuiſibles ou ſalutaires. Lorſqu'ils ſont indiqués dans la cure des Ecrouelles, ceux qui paroiſſent y mieux convenir, ſont le bois de gayac & de ſaſſafras, les racinès de ſquine & de ſalſepareille. On fait bouillir enſemble ces bois & ces racines, pour en faire des tiſannes connues ſous le nom de tiſannes ſudorifiques ou tiſannes des bois; la doſe de ces drogues varie ſuivant les circonſtances.

Quelques-uns y mettent de l'antimoine; d'autres du mercure doux, ou de la panacée ſuſpendue dans un nouet, à la doſe de ʒ ß. ou plus, ſur trois pots d'eau; cette addition augmente les bons effets de la tiſanne.

Les ſudorifiques peuvent encore être pris en ſubſtance; on pulvériſe à cet effet les bois & les racines enſemble, & l'on unit cette poudre avec des fondans & des purgatifs. Il eſt poſſible auſſi de rendre la tiſanne ſudorifique purgative, & on s'en ſert avec efficacité dans les tumeurs ſcrophuleuſes où domine la cacochymie; celle qui ſuit eſt de *Planis Campy:* j'oſe aſſurer qu'elle m'a conduit aux ſuccès que l'on peut attendre de ces tiſannes dans les cas où le virus ſcrophuleux ſe manifeſte à la peau; elle ſeroit inſuffiſante pour diſſiper des engorgemens glanduleux.

℞. Rapure de cœur & d'écorce de gayac, ℥ iv. ſalſepareille fendue, ℥ ij. ſquine en petites pièces, ℥ ij. ſemence de carthame, chicorée, bugloſe, ſcabieuſe, *ana* ℥ ij. aigremoine, bétoine, *ana* ℥ j. anis ℥ ß. ſéné mondé ℥ iij. turbith & agaric, *ana* ℥ j. eaux de méliſſe & de fumeterre, *ana* ℔ ß. Faites macérer le tout dans trois pots de vin blanc & autant d'eau de fontaine, au bain-marie, le vaiſſeau bien clos pendant trois ou quatre jours. Coulez par la manche d'Hippocrate; ajoutez un peu de ſucre & de canelle, & tartre vitriolé ℥ ij. on en prendra pendant dix jours un verre ſoir & matin.

Je craindrois qu'on ne me reprochât l'omiſſion du remède du ſieur Rotrou, qui a eu dans ces derniers tems une grande réputation pour la maladie dont il eſt queſtion. Il conſiſte en cinq préparations toutes différentes par la maniere dont elles ſont faites, mais qui, à l'exception des pilules purgatives, ont toutes l'antimoine pour baſe. Telles ſont la teinture aurifique, l'élixir aurifique, la poudre fondante, l'alkali & les pilules purgatives. En rapporter ici les formules & la compoſition, ce ſeroit copier ce que nous en ont appris M. *Aſtruc*, dans ſon Traité des maladies vénériennes; M. *Col-de-Villars*, dans ſon Cours de Chirurgie; &

M. *Malouin*, dans ſa Chimie. Je ne m'attacherai donc qu'à la méthode de l'Auteur, eu égard à leur uſage.

Il annonce d'abord que ce remède n'exclut point ceux par leſquels généralement on débute. Il commence par les pilules purgatives, dont la doſe eſt depuis deux grains juſqu'à quinze, ſelon l'âge & les forces du ſujet auquel il les adminiſtre; ſi elles n'évacuent pas aſſez, il ordonne un lavement pour le ſoir, & une médecine ordinaire pour le lendemain, après quoi il augmente la doſe de ces pilules; on les réitère ſouvent, inſenſiblement l'uſage en devient moins fréquent: on les prend en effet d'abord tous les cinq jours, enſuite tous les huit jours, tous les quinze jours, tous les mois; on s'éloigne néanmoins de cette pratique ordinaire, & l'on vuide plus ou moins le malade, ſoit par le moyen de ces mêmes pilules, ſoit par celui de quelqu'autre purgatif, ſelon qu'il eſt plus ou moins farci d'humeurs; alors on ſollicite l'évacuation de deux en deux jours, juſqu'à ce qu'on ait apperçu du changement: au moment où on la trouve ſuffiſante, on a recours à la teinture ou à l'élixir; la teinture eſt préférée, quand on ſoupçonne qu'il y a relâchement & affaiſſement, & l'on y ſubſtitue l'élixir, ſi les aigres ou les glaires dominent; on ordonne l'un comme l'autre tous les jours après le dîné & après le ſoupé, la teinture à la doſe de douze ou quinze gouttes, l'élixir à la doſe de vingt ou vingt-cinq, le tout dans un véhicule tel qu'une cuillerée d'infuſion de capillaire, de thé, ou dans une décoction de gayac; on peut les conſeiller les jours de médecine, & les jours où le malade n'eſt pas purgé. A l'égard des poudres, on ne les recommande que dans l'intervalle des purgatifs, deux fois par jour, le matin à jeun, & quatre heures après le dîné; ſi le mal étoit extrême, on en donneroit une troiſième fois trois heures après le ſoupé. On mêle les deux poudres, on les réduit en bol en les noyant dans quelque ſyrop, ou en les enveloppant dans quelque conſerve convenable; on obſervera cependant que la doſe de celle qui eſt alkaline, ſoit moindre que celle

de la poudre qui eſt fondante; par exemple, on mettra trois grains de celle-ci ſur deux grains de l'autre, telle eſt la doſe convenable pour les enfans; on l'augmentera à proportion de l'âge, & on peut la porter juſqu'à concurrence de vingt grains de la premiere, & de douze grains de la ſeconde.

Il eſt cependant des occurrences où on les doſe également, comme, par exemple, quand les humeurs ſont ſubjuguées par les aigres; de plus, dans un même ſujet on augmente la doſe proportionnée à chaque purgation: ainſi, ſi l'on a commencé à donner à un enfant de ſix ans trois grains de celle qui fond & deux grains de celle qui abſorbe, en augmentant par degrés, l'on en donnera juſques à quatre fois plus, ſi la cure eſt longue. Ce bol ſera accompagné de quelque boiſſon appropriée; ordinairement on preſcrit ou l'eau de ſquine, ou l'eau de feuilles de noyer. Enfin, ces remèdes opérent-ils; les ſymptômes commencent-ils à s'évanouir & à ſe diſſiper d'une manière ſenſible? on diminue également les doſes, ſur-tout celles du fondant: du reſte il eſt peu de cas qui en exigent l'interruption; on peut en faire uſage même dans le tems du flux des menſtrues, à la vérité peu abondantes; car ſi elles étoient copieuſes, on auroit la précaution de les ſuſpendre.

Le ſieur *Rotrou* veut, ſi les circonſtances le demandent, qu'on conſeille le lait pendant cette adminiſtration, obſervant de ne donner le remède que quatre jours après le lait; mais il eſt certain qu'il eſt plus néceſſaire de donner le lait après la cure, quelque iſſue qu'elle ait eue, que de le recommander en même tems que ces médicamens.

La teinture aurifique eſt encore bonne en topique pour les glandes ulcérées: on applique des plumaceaux imbibés de cette liqueur, que l'on peut auſſi injecter dans les fiſtules.

Je pourrois de plus détailler ici un nombre infini d'autres remèdes moins embarraſſans, plus ſimples,

avoués par certains Praticiens, & dont, ſelon les apparences, les effets n'ont pas répondu à la réputation qu'ils avoient acquiſe parmi eux : tels ſont la racine de petit houx, priſe à la doſe d'un gros dans du vin, avec dix gros de poudre de racine d'iris, pendant quarante jours, & conſeillée par *Gabriel Fallope ;* la décoction faite avec la racine de *vincetoxicum* ou domptevenin, pour une boiſſon que l'on continuera quelque tems, preſcrite par *Reuſnerus ;* les pilules ſavonneuſes, & compoſées avec le ſavon & partie égale de poudre d'*enula campana* & de vipères, données chaque jour à la doſe de deux dragmes ; un électuaire fait avec la poudre de lézard & le miel : *Scultet* en donnoit la groſſeur d'une noix muſcade chaque matin pendant un mois ; la racine de ſcrophulaire en poudre, recommandée par *Arnaud de Villeneuve*, chaque jour deux fois, à la doſe d'un ſcrupule ; l'uſage conſtant de l'eau de goudron, ſelon le rapport de M. *Berkley ;* enfin, une boiſſon ordinaire de l'eau diſtillée de fleurs de geneſt, que *Joannes Tiengius*, Médecin d'Amſterdam, aſſure être admirable, ſoit pour guérir, ſoit pour préſerver des Ecrouelles ; mais je ne peux en garantir ni les bons, ni les mauvais ſuccès, & d'ailleurs cet ouvrage m'a jeté déja malgré moi dans d'aſſez longues diſcuſſions (*a*).

Quoi qu'il en ſoit, dans la méthode curative des tumeurs ſcrophuleuſes attaquées intérieurement, on a vu que j'obſerve trois tems. Dans le premier, j'emploie les humectans & les délayans, pour diſpoſer les vaiſſeaux & les humeurs à l'action des autres remèdes qui ſuivent ceux-là ; dans le ſecond, je preſcris les atténuans, les fondans, les purgatifs, les ſudorifiques, qui émeuvent le ſyſtême vaſculeux, & qui agitent conſidérablement les fluides : dans le troiſième, je m'efforce de rendre au ſang ce que les agitations & les diverſes fermentations lui ont enlevé de balſamique, & de par-

(*a*) On a même omis pluſieurs autres formules qui auroient groſſi ce volume.

ties propres à en entretenir la fluidité; je ne cherche qu'à le rappeller à une chaleur douce & tempérée. Quelque attentif, en effet, qu'on ait été à prévenir l'ardeur dont il peut être atteint, & que les remèdes que j'ai décrits peuvent porter dans la masse, il est certain que les divers mouvemens qu'ils ont excités pendant un traitement aussi long, l'ont inévitablement dépouillé des principes qui constituent sa douceur & sa qualité naturelle, & ont jeté le malade dans l'abattement; aussi, après les atténuans, les fondans, les sudorifiques, &c. je me tourne du côté des adouciſſans & des analeptiques, dont le propre est de rembaumer ce fluide, & de fortifier le sujet affoibli.

Les bouillons humectans & adouciſſans prescrits dès le commencement, le petit lait clarifié, le lait de vache entier, ou coupé avec une légère infusion de squine, ou le lait d'ânesse continué plus ou moins long-tems, selon le besoin, & accompagné d'un régime humectant, sont les uniques moyens de remplir ces objets importans, & de mettre le malade en état de supporter de nouveau, s'il en est besoin, l'administration des remédes actifs, que l'on n'ordonnera qu'autant que ceux que l'on aura déja tentés auront produit des changemens notables & avantageux, & qu'autant que le malade aura des forces pour les supporter.

Si les symptômes ont réſisté à un traitement long, entrepris & répété dans diverses saisons; si, bien loin de céder aux médicamens les mieux ordonnés, les tumeurs qui existoient acquièrent un caractère de malignité, on s'obstineroit vainement à combattre la cause; dès-lors on ne doit plus se proposer une cure radicale, mais une cure palliative: il ne s'agit donc que de s'opposer aux progrès du mal, & l'on doit être satisfait si l'on parvient à en réprimer & à en modérer la violence.

On purgera à cet effet de loin en loin avec les minoratifs, pour évacuer les impuretés que le chyle laisse dans les premieres voies, & la bile trop âcre qui y coule.

coule. Les tumeurs ſcrophuleuſes, ſoit dans les glandes, ſoit dans les parties tendineuſes, ſont-elles ſuivies de chaleur & de douleur? on déſemplira les vaiſſeaux par la ſaignée, ſi l'état du ſujet affecté le permet, dans l'eſpérance de faire évanouir ces accidens, en diminuant la force de l'oſcillation des artères qui battent autour de ces mêmes tumeurs; on preſcrira quelques doux narcotiques; on recommandera les humectans & les adouciſſans dont j'ai parlé, & que j'ai conſeillés après l'uſage des remèdes actifs. Ces adouciſſans & ces humectans ſeront plus ou moins mucilagineux, relativement à la conſtitution & à la néceſſité dans laquelle on ſera d'embarraſſer les parties ſalines des fluides, & de rallier leur principes; & l'uſage de ces remèdes emportera avec le tems quelque choſe de la maladie principale. Enfin, ſi le malade ſe trouve fortifié, on fera paſſer quelques bouillons apéritifs, toujours dans la ſeule intention de prévenir l'accroiſſement du mal, & l'on fera un emploi alternatif de quelques priſes d'opiat apéritif. Pour prévenir le trouble que peut cauſer le reflux de la matière purulente, lorſqu'il y a quelques ſuppurations habituelles ou quelques fiſtules, on adminiſtrera de tems en tems de légers purgatifs; car on admet rarement dans une cure palliative ceux qui ſont capables d'expulſer avec violence les parties hétérogènes du ſang par la voie des excrétoires des inteſtins, & ceux qui chaſſent ces ſucs impurs par les ſueurs.

Les déſordres qu'ils occaſionneroient nous ont engagés à rechercher une autre route pour cette dépuration. Nous entamons la peau par le moyen d'un cauſtique, d'où réſulte une eſcarre dont la chûte eſt ſuivie d'une ſuppuration qui décharge d'autant la maſſe de la matière morbifique. Cet ulcère ou cette eſpèce d'égoût, eſt qualifié du nom de cautére, qui déſigne en même tems & l'opération & l'effet qu'elle produit. Les Latins l'ont appelé *fonticulus;* les Italiens, *fontanelle*, pour exprimer ſans doute que ce qu'il y a d'impur ſort de

cette iſſue frayée, comme d'une fontaine.

L'ancienneté des fontanelles, les divers endroits du corps où les Anciens les pratiquoient pour la guériſon de différentes maladies, la manière dont ils appliquoient le cauſtique, les matières différentes qu'ils employoient à cet effet, ne doivent pas m'arrêter ici; je dirai ſeulement que ce dont nous nous ſervons le plus fréquemment aujourd'hui, eſt la pierre à cautère. Les lieux que nous adoptons & auxquels nous nous ſommes fixés par les conſeils de l'expérience même, ſont, 1°. le bas de la cuiſſe, dans l'eſpace que l'on remarque entre le vaſte interne & le couturier; 2°. la partie interne & ſupérieure de la jambe au-deſſous de l'attache de ſes muſcles fléchiſſeurs; 3°. la partie moyenne ſupérieure du bras au bas du muſcle deltoïde; 4°. la nuque entre la premiere & ſeconde vertèbre du col. C'eſt dans ce dernier endroit que ſe fait plus communément cette application, parce que les ſymptômes les plus rebelles, & pour leſquels ces égoûts ſemblent être les plus avantageux, ont le plus ſouvent leur ſiége à la tête; telles ſont les mauvaiſes gales, les gonflemens de pluſieurs parties de la face, notamment des lèvres & du nez, les ophthalmies, l'opacité & les ulcères de la cornée, les fiſtules lacrymales, les ſuppurations des oreilles, les ulcères & les fiſtules des parotides, des maxillaires, &c.

Des Praticiens préfèrent le ſéton quand il eſt queſtion d'établir une ſuppuration à la nuque pour quelque maladie de la tête, pour éviter, diſent-ils, la difformité de la cicatrice. Cette opération, dont l'ancienneté ſe perd dans l'obſcurité des ſiècles, conſiſte à faire paſſer avec une grande aiguille au travers de la peau de quelque partie, une mèche de coton, de ſoie ou de lin, imbibée, enduite, ou garnie d'un médicament propre à exciter & à entretenir une ſuppuration qui n'eſt jamais ſi abondante que celle que provoque le cautère, ſurtout quand l'eſcarre eſt nouvellement détachée. Quoi qu'il en ſoit, ces égoûts, ces eſpèces de filtres, ſont

très-utiles dans les cas où l'on ne peut ſans inconvénient procurer une autre route aux ſucs vicieux dont la maſſe des humeurs eſt ſurchargée. Le ſoulagement que les malades en reçoivent, nous démontre l'utilité de cette méthode dans nombre de maladies habituelles, ainſi que dans les affections ſcrophuleuſes.

Adminiſtration des remèdes externes.

Tandis que d'un côté nous employons les remèdes intérieurs pour dompter le virus ſcrophuleux, pour diminuer & pour changer la détermination de l'humeur morbifique, nous devons d'une autre part remédier par des médicamens topiques aux engorgemens qui ſe manifeſtent extérieurement.

Sous le nom de topiques, nous comprenons toutes les applications extérieures qui agiſſent préciſément ſur la partie, ſoit que ces applications ſe bornent aux divers inſtrumens de Chirurgie, ſoit qu'elles conſiſtent dans l'uſage des cataplaſmes, des onguens, des emplâtres, &c. auxquels nous donnons des noms divers, conſéquemment aux effets qu'ils produiſent, & aux différentes parties pour leſquelles nous les deſtinons.

Je trouve dans *Galien* même les intentions générales que nous devons avoir dans la cure externe des tumeurs ſcrophuleuſes : *Curationis ipſorum*, dit-il, *indicationes ſunt nempè id quod continetur, vel digerere, vel totum putre reddere, vel excidere.* Elles ſe réduiſent donc à ces trois points principaux, qui ſont de réſoudre, de conduire à ſuppuration, ou d'extirper ; & d'ailleurs la nature & le degré de ces tumeurs, les matières diverſes qu'elles renferment, les formes ſous leſquelles elles ſe préſentent, les parties enfin qu'elles occupent, ſont autant de circonſtances qui doivent nous en ſuggérer le choix.

J'ai prouvé la difficulté de remplir le premier objet en parlant des terminaiſons, & je crois qu'on ne doute

plus que la dureté & la froideur, ſymptômes diſtinctifs & caractériſtiques des engorgemens ſcrophuleux, & qui annoncent la lenteur & la groſſièreté de l'humeur en congeſtion dans les vaiſſeaux, dont l'action organique eſt affoiblie, ſont, ainſi que le vice qui exiſte dans la maſſe, de véritables obſtacles à la réſolution.

Juſques ici j'ai porté des coups dans l'intérieur; j'ai cherché à diſſiper les embarras qui dépendent de la *dyſcraſie* du ſang, je veux dire, de l'infection & de la groſſièreté de l'humeur, qui rendue plus fluide, peut elle-même en abordant à la partie engorgée, délayer la matière épaiſſie, & lui faire reprendre le chemin de ſon canal excréteur; mais ces tentatives en demandent d'autres: il faut ſeconder les premiers remèdes lorſqu'il eſt queſtion des tumeurs ſuperficielles, par des topiques prépoſés pour en aider la diſparition lente & inſenſible: or ces topiques ne ſont autre choſe que ceux que nous appellons réſolutifs; ils exigent de la part du Chirurgien, une connoiſſance parfaite & de leurs qualités & de leur action, ainſi qu'un diſcernement pour diſtinguer les cas où ils doivent être précédés par des médicamens moins vifs & moins agiſſans; tels que ceux qui peuvent relâcher le tiſſu fibreux de la partie engorgée, augmenter la fluidité des humeurs, & favoriſer par cette voie leur efficacité.

Toutes ces différentes propriétés ſe rencontrent dans les Emolliens; ils abondent en parties aqueuſes, ſouples & mucilagineuſes, & aſſez déliées pour pénétrer l'interſtice des fibres & pour s'inſinuer dans la cavité des vaiſſeaux, où elles ſe mêlent avec les fluides qu'elles délayent & diviſent ſans exciter un mouvement dans les ſolides. Je dis ſans exciter un mouvement dans les ſolides; & en effet ces mêmes particules douces & non douées d'élaſticité ne réfléchiſſent pas celui qu'elles ont reçu; la matière qui a été diviſée ne s'échappe pas, elle détrempe le reſte de l'humeur qui acquiert aſſez de liquidité pour obéir à l'action ſyſtaltique des vaiſſeaux qu'elle engorge.

Les Emolliens ſimples ſont la brancurſine, la guimauve, la mauve, la violette, la pariétaire, la bryone, la mercuriale, le ſeneçon, le lis blanc, le nénufar, le bouillon-blanc, le tuſſilage, la poirée, l'oignon de lis, la graine de lin, le fénugrec, le blanc de baleine.

Les Emolliens compoſés ſont les fomentations & les cataplaſmes faits avec quelques-unes de ces plantes, les huiles d'amandes douces, de lin, de lis, d'olives, les onguens d'*althæa* de *populeum*, de la mere; les emplâtres de mucilage, de mélilot, de blanc de baleine; on y ajoute quelques anodyns, le cataplaſme de *mica panis* qui eſt un émollient des plus adouciſſans, & qui eſt fort uſité dans les tumeurs dures & inflammatoires.

On peut uſer indifféremment des uns ou des autres dans toutes les tumeurs ſcrophuleuſes accompagnées de dureté, ſans que l'on en doive redouter de fâcheuſes ſuites; car ils n'irritent point, & donnent au contraire aux fibres de la partie, une ſoupleſſe qui les diſpoſe à être enſuite excitées ſans danger par les médicamens réſolutifs qui doivent leur ſuccéder.

On doit ſe rappeller la propriété que j'ai ſuppoſée dans ceux-ci. Si dans la diſcuſſion des terminaiſons, j'ai dit que la réſolution dépendoit de trois conditions eſſentielles, c'eſt-à-dire, de la fluidité de l'humeur ſtagnante, de la contractilité des fibres & des vaiſſeaux de la partie, & d'une chaleur ſuffiſante pour tenir la matière dans un point de liquidité; nous devons ſuppoſer dans les remèdes qui la provoquent, la faculté de rendre les liqueurs plus mobiles, de les diſpoſer à rentrer dans les voies de la circulation, ou à s'exhaler par les pores de la peau, ſoit en diviſant ou en atténuant ces mêmes liqueurs, ſoit en déterminant les fibres de la partie à des contractions plus fortes ſur le fluide arrêté. Or cette faculté ne peut exiſiſter en eux, qu'autant qu'ils ſeront pourvus de particules actives, ſubtiles, qui pénétreront au travers du tiſſu des fibres & des vaiſſeaux des parties ſur leſquelles on les appliquera, qui agaceront

& ſolliciteront les ſolides, & opéreront ainſi la diviſion & le mouvement, & la chaleur déſirée pour cette terminaiſon.

Les réſolutifs ſimples ſont le marrube, la grande ſcrophulaire, le ſureau, l'hyeble, la menthe, la camomille, la ſauge, le romarin, la lavande, l'origan, l'hyſſope, le laurier, les farines d'orge, de lupin, d'orobe, de fèves, celles de ſeigle, de froment, le marc de vin, le camphre, le mercure, les différentes eſpèces de gommes ammoniac, galbanum, bdellium, opopanax, laudanum, élémi, oliban.

Les réſolutifs compoſés ſont les fomentations & cataplaſmes faits ſelon les indications avec quelques-unes de ces plantes; les leſſives de cendres de ſarment; les huiles de laurier, de camomille, de vers, de vipère, de romarin, roſat; le ſavon, les onguens *martiatum*, de ſtyrax, de la mere; les emplâtres diachylon ſimple ou avec les gommes, ou avec iris, de mélilot, de Nuremberg, de *manus-dei*, divin, de ciguë, de ſavon, de baies de laurier, diabotanum, de *Vigo cum mercurio*.

Dans les tumeurs dures & de la nature de celles dont il eſt queſtion, ſi on commençoit par l'emploi des réſolutifs, le plus ſubtil de l'humeur épaiſſe qui les forme, ſeroit exprimé & ſe diſſiperoit à meſure de l'atténuation; le plus groſſier reſtant acquerroit une ténacité & une conſiſtance qui augmenteroit la dureté; l'application continuelle de ces remèdes ne feroit qu'agacer inutilement les fibres & les vaiſſeaux déja trop tendus, & remplis d'une matière endurcie au point de ne pouvoir pas être mue, & obéir à l'action de ces vaiſſeaux irrités, ce qui cauſeroit dès-lors plutôt uue ſuppuration dangereuſe, que la réſolution méditée; d'où l'on doit conclure en même tems que les raiſons qui nous engagent à proſcrire dans les commencemens les réſolutifs, lorſqu'il s'agit de tumeurs dures & non enflammées, les excluent encore davantage quand la dureté eſt accompagnée de quelque diſpoſition inflammatoire. Ainſi,

pour éviter tout inconvénient, tout accident fâcheux, on variera l'uſage de ces remèdes & leurs mélanges avec des émolliens plus ou moins relâchans, eu égard aux différens degrés de dureté ou de chaleur des tumeurs, & au point de ſenſibilité ou d'inertie des vaiſſeaux engorgés. On aura recours, par exemple, à quelques-uns de ceux que j'ai décrits; on les appliquera ſeuls, ou on les aſſociera ſelon les circonſtances avec les réſolutifs; on s'en tiendra enſuite uniquement à ceux-ci pour terminer la cure, ſi la tumeur a pris la voie de la réſolution; & on appliquera les uns & les autres ſous les diverſes formes que j'indiquerai dans la méthode générale que j'expoſerai; car je ſuis, quant à l'adminiſtration des remèdes externes, le même ordre que je me ſuis impoſé en établiſſant la méthode curative interne.

Mais ſi l'embarras des vaiſſeaux eſt inſurmontable, ſi les molécules groſſières du fluide qui y donne lieu, n'ont pas été déplacées par l'action des médicamens, d'où devoit réſulter une réſolution; & ſi l'on reconnoît à des ſignes certains que les tumeurs ſe diſpoſent à la ſuppuration, à laquelle néanmoins elles parviennent rarement, à moins qu'elles ne ſoient aidées, alors on ne s'occupera que du ſoin de ſeconder la nature, & on favoriſera l'opération ou la fin qu'elle choiſit, par le moyen des maturatifs.

On n'ignore pas que nous nommons ainſi les topiques, qui placés ſur quelques tumeurs, convertiſſent en pus les humeurs qui les forment, & qui n'obéiſſent plus à la loi générale de la circulation.

Nous avons deux objets à diſtinguer lorſque nous projettons d'amener une tumeur à ſuppuration. Le premier eſt d'occaſionner l'extravaſion de la matière arrêtée, & qui ne peut ſe réſoudre; tel eſt le cas où nous uſons des maturatifs. Le ſecond eſt de faciliter la collection de cette matière, qui ſe mêle avec les débris des ſolides, & ſe transforme en pus : tel eſt le cas où nous employons les ſuppurans.

J'ai dévoilé déja les principaux agens de cette terminaiſon, & j'ai prouvé qu'elle ne s'opéroit que conſéquemment au mouvement des vaiſſeaux libres ſur les engorgés, à la chaleur & à la rareſcence de l'humeur croupiſſante : de-là on doit néceſſairement inférer que la fonction de maturatifs ou ſuppurans deſtinés à ſuppléer à l'inſuffiſance de ces agens, doit être d'exciter cette action. Ils la ſuſcitent auſſi de différentes manières, & on les a diviſés relativement à ces diverſes manières de s'exercer, en pluſieurs eſpèces.

Il en eſt d'émolliens ou de relâchans, dont la propriété eſt d'attendrir & de relâcher le tiſſu des vaiſſeaux engorgés qui doivent être dilacérés, & de déterminer par ce moyen les parties mobiles du liquide à ſe porter au lieu où le pus doit ſe former. Ce genre de maturatifs convient dans les tumeurs où les mouvemens des vaiſſeaux libres ſont ſuffiſans pour accélérer la ſuppuration, & où il n'eſt beſoin que de diminuer la réſiſtance des vaiſſeaux engorgés ; telles ſont les tumeurs ſcrophuleuſes qui ſont inflammatoires, & qui ſe terminent par la première eſpèce de ſuppuration que j'ai admiſe.

Il en eſt d'irritans : leurs particules ſont actives & pénétrantes; elles aiguillonnent, elles agacent les vaiſſeaux, elles en augmentent le mouvement; elles procurent à l'humeur qui doit ſuppurer de la chaleur, & même un degré de fluidité qui n'eſt cependant pas aſſez conſidérable pour lui permettre de reprendre quelque route particulière. Cette augmentation du mouvement des ſolides & de la chaleur du fluide, ſupplée à la lenteur de l'humeur arrêtée & à la débilité des forces naturelles de la partie, & de pareils maturatifs doivent avoir la préférence dans les tumeurs difficiles à ſuppurer, & dans leſquelles il n'y a ni inflammation, ni dureté conſidérable, telles que ſont celles qui finiſſent par la première eſpèce de ſuppuration déſavantageuſe que j'ai établie. Quelques-uns de ceux ci ſont tirés de la claſſe des réſolutifs forts, qui deviennent ſuppuratifs

dans

dans certaines occurrences; effets qui ne dépendent pas tant de la vertu des remèdes, que de la diſpoſition & de l'état de l'engorgement.

Du mélange de ces deux ſortes de maturatifs, il en réſulte une troiſième ſorte qui eſt de moyenne activité, c'eſt-à-dire, que d'une part ils diminuent la réſiſtance des vaiſſeaux engorgés, & que de l'autre ils provoquent l'action des vaiſſeaux ſains.

Quelques Auteurs enfin font encore une eſpèce particulière de ces médicamens eu égard à leur maniere d'agir; ils les nomment emplaſtiques ou emphractiques. Ceux-là étant appliqués ſur la peau, s'y attachent & en bouchent exactement les pores, enſorte que la tranſpiration cutanée étant arrêtée, & les vaiſſeaux ſains ſe trouvant plus diſtendus & plus pleins par l'amas de cette humeur, ils ſe contractent, ils battent plus violemment à la circonférence de la tumeur, & ſuggèrent du mouvement à la matière qui la compoſe. On peut encore ajouter que ces topiques retenant ainſi l'humide qui devoit s'exhaler, diminuent la ténacité de la matière en congeſtion & la réſiſtance des vaiſſeaux obſtrués; ils favoriſent par ce relâchement, la collection du pus, & ils la déterminent plus près de la peau. Cette eſpèce de maturatifs employés dans la pratique, eſt convenable à l'égard des tumeurs dont la baſe eſt dure & rénitente, & qui forment à leur ſuperficie des collections irrégulières ſans une inflammation caractériſée, c'eſt-à-dire, qu'on peut en faire uſage dans la circonſtance d'une tumeur ſcrophuleuſe, dont la ſeconde ſorte de ſuppuration défavorable dont j'ai parlé, fait la terminaiſon.

Les maturatifs émolliens relâchans ſont les plantes émollientes, les oignons de lis, les figues graſſes, les graiſſes de bœuf, de mouton, de porc; le miel, le jaune d'œuf; les huiles de lin, de camomille, d'olives, de lis; les onguens d'*althæa*, de *baſilicum*, de la mere; les emplâtres de mélilot, de mucilage, diachylon ſimple, &c.

Les maturatifs irritans ſont les racines d'*arum*, de ſerpentaire, de paſſerage, de bryone, les graines de panais, de ſeſeli, de ſtaphiſaigre, de moutarde; les gommes ſagapénum, opopanax, bdellium, &c. le ſavon noir, la fiente de pigeon, de chèvre, &c.

On met au rang des maturatifs emplaſtiques, les cataplaſmes faits avec les pulpes des herbes émollientes, & les huiles ou les graiſſes dans leſquelles on diſſout une certaine quantité de gommes; on y place auſſi la poix noire, le levain, le miel rendu tenace par la coction, & les emplâtres chargés de gommes.

C'eſt en ſe repréſentant ſans ceſſe les moyens dont la nature ſe ſert pour hâter l'ouvrage de la ſuppuration, & la maniere dont il eſt poſſible que les maturatifs y contribuent, que le Chirurgien prononcera déciſivement ſur le choix qu'il en doit faire pour la ſecourir à propos dans les efforts qu'elle fait pour ſe délivrer du poids importun des humeurs croupiſſantes dans quelques parties. Ou il s'agit de modérer la violence de ces mêmes efforts, ou il s'agit de les ranimer. Au premier cas, les maturatifs émolliens & relâchans accompliront l'indication, puiſqu'ils détendront & qu'ils calmeront la véhémence de l'inflammation; & dans le ſecond les irritans ſeront mis en uſage. Si dans la premiere circonſtance propoſée on employoit ceux-ci, on ſolliciteroit, on agaceroit, on aiguillonneroit des fibres & des vaiſſeaux déja dans une tenſion conſidérable, & qui ne ſont que trop diſpoſés à étendre les progrès de l'abcès dans les parties voiſines; & ſi dans la ſeconde occurrence indiquée, on préféroit les maturatifs émolliens, on comprend quelle ſeroit leur inutilité. Il faut ſe reſſouvenir néanmoins que quand il ſera queſtion de réveiller l'action des vaiſſeaux, & de rendre la matière mobile & fluide, on doit faire attention au degré de dureté de la tumeur, à ſa ſituation, à ſa profondeur; car des irritans convenables, lorſque la matière qui fait l'engorgement peut ſe transformer en pus, deviennent totalement nuiſibles lorſque cette

même matière eſt ſi denſe & ſi dure, que les contractions ſyſtaltiques qu'ils ſuſcitent dans le tiſſu de la glande, ne ſervent qu'à échauffer l'humeur, & à la pervertir encore davantage.

Quèlques Praticiens enviſageant les cauſtiques comme des maturatifs puiſſans, & dont l'irritation n'entraîne pas après elle des accidens auſſi fâcheux, les propoſent avec confiance dans les cas de la ſuppuration imparfaite des tumeurs ſcrophuleuſes; ils ne les rejettent pas même eu égard à celles qui ſont dures, pourvu qu'ils aient fait précéder les émolliens. J'avoue que ces médicamens ſont pris dans certaines occaſions pour de véritables maturatifs, & qu'enſuite de l'irritation & de l'eſcarre que provoque, par exemple, l'application d'une pierre à cautère, il ſurvient une inflammation capable de déterminer une ſuppuration parfaite & de l'attirer à l'extérieur; mais cet emploi des cauſtiques, qui eſt très-uſité dans la cure externe des engorgemens dont il s'agit, exige une grande ſagacité de la part du Chirurgien.

Il en eſt d'actuels, il en eſt de potentiels. Les premiers brûlent & conſument dans l'inſtant les parties qui ſont expoſées à leur action; les ſeconds ne produiſent leur effet qu'après avoir été appliqués quelque tems.

Les cautères actuels réſident dans différentes matières échauffées & chargées de particules ignées. Je ne parcourrai point ici celles qui ſolides ou liquides ont été miſes en uſage par les Anciens, & je ne parlerai point des divers endroits du corps ſur leſquels ils leur propoſoient de s'exercer; il me ſuffira de dire que les cautères actuels qui nous ſervent aujourd'hui dans la pratique, ſont des fers chauds & ardens que nous appliquons principalement dans des caries qui occupent une portion plus ou moins conſidérable de l'os, ſoit qu'elles aient été cauſées par une exoſtoſe, ſoit qu'elles aient été occaſionnées par une tumeur ſtrumeuſe qui ayant commencé dans les parties molles, aura dans la ſuite

gâté & corrompu la ſubſtance oſſeuſe ; alors on doit en ſolliciter l'exfoliation pour tarir des fiſtules qui ſans ce ſecours demeurent totalement incurables. Ainſi, dès qu'on aura vainement recouru aux exfoliatifs tels que la poudre d'euphorbe, de ſabine, les teintures de myrrhe, d'aloès, d'ariſtoloche, on en viendra à l'application des fers brûlans qui conſumeront & déchireront dans le moment, & avec une activité ſurprenante, la portion cariée de l'os qui leur ſera préſenté; ils deſſécheront les fibres oſſeuſes qui ſont au-deſſous; ils excluront toute communication avec la partie ſaine ; dès-lors les ſucs qui circulent dans la ſubſtance de l'os ſain s'accumuleront, ils s'efforceront de ſe pratiquer une iſſue, ils s'épancheront ſur la ſurface de ce même os, ils y acquerront une certaine conſiſtance ; & cette conſiſtance acquiſe, il en réſultera un tiſſu charnu qui ſoulevera & fera ſéparer ou exfolier plus ou moins promptement, ſelon la profondeur de la carie, la portion d'os qui aura eſſuyé cette application. Il n'eſt pas difficile au ſurplus de reconnoître l'importance de l'attention avec laquelle elle doit être faite, ſoit eu égard aux parties qui recouvrent & qui avoiſinent l'os carié, ſoit par rapport aux différentes manieres de découvrir cet os, & à l'étendue que l'on doit donner à la dilatation, ſoit enfin par rapport au choix des différentes eſpèces de cautères dont on doit ſe ſervir, & dont le détail augmenteroit beaucoup la longueur d'un ſujet ſur lequel on ne trouve d'ailleurs que trop à s'étendre.

L'uſage des cauſtiques potentiels dans le traitement dont il eſt queſtion, eſt infiniment plus fréquent ; ſans être chauds & brûlans, ils rongent, ainſi que je l'ai obſervé, le tiſſu des parties. Ou leurs particules ſont ſimplement ſalines ou âcres ; telles ſont celles des cauſtiques ſimples ou naturels : ou elles ſont ignées, & quelquefois mêlées avec les premières ; telles ſont celles des cauſtiques compoſés, dans leſquelles ces mêmes particules ignées ſe ſont frayé des routes par les prépa-

rations qu'ils ont ſubies au moyen des opérations chymiques ou galéniques.

Les unes & les autres n'agiſſent, 1°. que par le concours de la vie de la partie ſur laquelle ils doivent s'imprimer; 2°. qu'autant que l'humidité de cette même partie vivante diſſout les ſels & en favoriſe l'action ſur les ſolides; 3°. qu'autant enfin que ces mêmes ſolides réagiſſent contre les pointes & les angles de ces mêmes ſels.

Je me repréſente donc des cauſtiques ſimples appliqués ſur une partie jouiſſant de la vie, & pourvue de chaleur & d'humidité; & je dis que les ſels de ces cauſtiques diſſous & dégagés par cette humidité, agiront d'une part ſur les fibres & ſur les vaiſſeaux, tandis que de l'autre ces mêmes fibres réagiſſant & heurtant avec violence contre les parties angulaires & pointues des ſels qui les ont agacées, ſe briſeront contre elles, & ſe déchireront elles-mêmes avec plus ou moins de force, ſuivant le degré d'âcreté. Je ſuppoſe à préſent ſur cette même partie, des cauſtiques compoſés, renfermant des particules ignées, & de plus des ſels avec ces particules, & je comprends que l'humidité diſſoudra les ſels, & ſéparera les parties inhérentes de ces médicamens compoſés. Dès-lors les portions ſalines, enſuite de leur diſſolution, s'exerceront de leur côté ſur le tiſſu qui leur ſera offert, tandis que les particules ignées développées par la ſéparation & par la deſtruction de leur inhérence, ſeront raréfiées par la chaleur, auront l'activité naturelle du feu, & opéreront conjointement avec les ſels la ruine de la partie. La nature & la quantité de ces ſels, l'embarras dans lequel les particules ignées ſe trouveront, les différentes conſiſtances de ces remèdes, le plus ou le moins de tems qu'ils demeurent appliqués, décident au ſurplus de la vivacité de leurs effets.

Quoi qu'il en ſoit, nous diſtinguons trois ſortes de cauſtiques, eu égard à la variation de ces mêmes effets,

Les premiers appliqués ſur la peau, n'en ſéparent que la cuticule; tels ſont les véſicatoires ou épiſpaſtiques: les ſeconds en détruiſent le tiſſu, & forment une eſcarre; tels ſont les ruptoires ou eſcharrotiques: les troiſièmes enfin n'agiſſent pas ſur la peau, mais ſur les chairs: tels ſont les cathérétiques.

Les véſicatoires, qui ne ſéparent que la cuticule, ont des parties ſi ſubtiles, qu'elles pénètrent les pores & s'introduiſent dans les petits vaiſſeaux qui donnent iſſue à l'inſenſible tranſpiration & à la ſueur; ces particules qui ſont âcres, fermentent, & ſe raréfient avec la ſéroſité contenue dans ces petits vaiſſeaux, dont les tuniques ſouffrent une dilacération, d'où naît l'épanchement du liquide qui fait ſoulever l'épiderme. Les cantharides, l'euphorbe, les graines de moutarde, ſont la baſe des véſicatoires; du reſte, les particularités de ces topiques, qui dans le traitement des tumeurs ſcrophuleuſes, ne ſont ordinairement employés que pour faire une diverſion des humeurs qui affligent quelques parties, comme les yeux, les oreilles, &c. n'ont rien ici de bien intéreſſant pour nous.

Les eſcharrotiques pourvus de particules ignées & de ſels plus âcres, plus groſſiers, & qui tiennent de la nature des ſels lixiviels, dont la diſſolution ſe fait à la moindre humidité, rompent & corrodent non-ſeulement la peau, mais ils pénètrent les chairs, ils s'exercent même ſur les corps durs & calleux qu'on expoſe à leur action; ils réduiſent les unes & les autres de ces parties en une eſpèce de croûte plus ou moins ſèche, & formée par les débris des fibres & des vaiſſeaux qui en ont ſubi l'impreſſion.

A l'égard des cathérétiques, ils n'en font aucune, ou ils n'en font qu'une très-légère ſur la peau; mais ils laiſſent ſur les chairs découvertes de vives traces de leurs effets: ſans doute que les parties qu'ils contiennent, moins ſubtiles que celles des véſicatoires, ne peuvent pénétrer les pores, & plus embarraſſées que celles des

eſcharrotiques, ont beſoin de toute l'humidité des chairs pour l'extraction & pour la diſſolution de leurs ſels corroſifs, & pour acquérir la faculté de brûler & de conſumer les humeurs tenaces & les chairs baveuſes, & même de produire des eſcarres. Quoiqu'ils n'agiſſent pas en effet avec autant de véhémence que les eſcharrotiques, le méchaniſme de leur opération n'a rien de diſſemblable; leurs particules ignées & ſalines pénètrent d'abord les ſolides; les fluides contraints de ſéjourner, laiſſent exhaler ce qu'ils renferment de plus ſubtil, tandis que ce qu'ils ont de plus groſſier, deſſéché & confondu avec les vaiſſeaux dilacérés, forme une partie morte qui s'oppoſe au cours des liqueurs qui circulent dans les vaiſſeaux ſains. Les oſcillations de ces vaiſſeaux plus pleins & plus remplis, redoublent; ils pouſſent conſéquemment les liqueurs avec plus de force contre l'obſtacle; ces coups répétés facilitent la ſéparation du mort d'avec le vif, & produiſent enfin dans la partie une chaleur qui contribue à la coction de la matière arrêtée, & à une bonne ſuppuration: c'eſt ainſi que les médicamens cauſtiques aident & ſuppléent à l'inſuffiſance des maturatifs, lorſqu'il s'agit de recourir au ſecond moyen dont parle *Galien*, *totum putre reddere*, dans la cure des tumeurs ſtrumeuſes.

Les eſcharrotiques doux ſont les eaux phagédénique, mercurielle; les huiles de mercure, de tartre par défaillance; l'eſprit de vitriol, &c. Les eſcharrotiques forts ſont le beurre d'antimoine, l'eau-forte, l'eſprit de nitre, l'huile de vitriol, la pierre infernale, la pierre à cautère, &c.

Les cathérétiques doux ſont les poudres d'alun brûlé, de vitriol blanc, de cuivre brûlé, de chaux vive, de verdet, de ſabine, &c. le collyre de *Lanfranc*, le baume verd de Metz. Les cathérétiques forts ſont les poudres de ſublimé corroſif, de précipité blanc, de précipité rouge, d'orpiment; les trochiſques de *Minio*, de *Jean de Vigo;* l'onguent égyptiac, l'onguent brun; le baume d'acier.

Ces remèdes, ainſi que tous ceux que la Médecine & que la Chirurgie mettent en nos mains, peuvent être auſſi nuiſibles qu'avantageux : ſoit que nous ayons des tumeurs à ouvrir, des chairs baveuſes, des bords calleux à conſumer, ſoit que nous voulions ſéparer des glandes ou les amener à ſuppuration, nous devons toujours les proportionner à l'âge & à la délicateſſe du ſujet, éviter autant qu'il eſt poſſible, dans l'application que nous en ferons, les os, les tendons, les membranes, les gros vaiſſeaux de tout genre, & n'en point faire uſage, ſi nous ne pouvons nous empêcher de donner quelque atteinte à quelques-unes de ces parties : au ſurplus, nous les préférerons à l'inciſion quand il ſera queſtion d'ouvrir une tumeur froide, dure, & dont la ſuppuration ſera lente ; car alors ils en établiront une favorable, & d'autant plus copieuſe, qu'on leur aura donné plus de tems pour agir, tandis que l'inciſion ne produira pas les mêmes avantages : en effet, les vaiſſeaux qui auront ſouffert la ſection, ſe videront du fluide qu'ils contiennent, & les tuyaux voiſins qui lui auront échappé, ſolliciteront eux-mêmes cette évacuation ; en ſorte que les ſucs qui abordent à cette partie, s'écouleront ſans exciter aucun engorgement capable de gonfler, d'échauffer la tumeur, & d'occaſionner une ſuppuration auſſi ſalutaire. Dans les tumeurs ſcrophuleuſes, au contraire, qui ſeront accompagnées d'inflammation, ou qui auront quelque diſpoſition à un cancer occulte, ces remèdes cauſeroient inévitablement des douleurs véhémentes, & en dévoileroient bientôt le caractère. Cette théorie ſuffiſamment développée, appliquons-en tous les principes, & ramenons-les à une ſage pratique.

Uſage méthodique des remèdes externes.

Une ou pluſieurs tumeurs ſcrophuleuſes encore récentes, attaquant les glandes, les jointures, ou quelques autres parties indolentes, médiocrement dures, & non enflammées

enflammées dans les commencemens, ne nous annoncent ni rareſcence ni mouvement dans la matière qui les forme; elles nous garantiſſent qu'elle eſt encore contenue dans ſes vaiſſeaux, & que conſéquemment nous pouvons tenter la réſolution. J'obſerve cependant que dans ces circonſtances, c'eſt-à-dire, dans ces ſortes de tumeurs ſuperficielles, nouvelles, & qui ne ſont ſuivies d'aucun accident, nous nous repoſons du ſoin de les faire diſparoître plutôt ſur l'adminiſtration des remèdes internes, que ſur l'application des topiques, & nous employons encore rarement ceux-ci lorſque ces tumeurs ſont diſperſées & multipliées, lorſqu'elles ſe montrent ſous la forme d'autant de grains glanduleux d'un volume égal, parſemés autour du col, ſous les oreilles, aux aînes, lieux où la multitude des applications ſeroient d'une conſidérable incommodité pour le malade. Mais ſi quelques-unes d'entre elles s'élèvent au-deſſus des autres, ſi elles groſſiſſent infiniment, s'il n'en a paru qu'une ou deux aux parotides, ſous l'aiſſelle, &c. nous en examinerons la dureté plus ou moins rénitente, & ſelon l'indication, nous employerons les médicamens émolliens par leſquels on peut toujours débuter ſans danger. Ainſi, la tumeur n'excède-t-elle pas le volume d'une noix, la dureté en eſt-elle médiocre? on appliquera l'emplâtre de mucilage, de blanc de baleine, ſéparément, ou mêlés enſemble à parties égales; on pourroit même faire uſage du mélilot, ou du diachylon gommé, que quelques Praticiens mêlent d'emblée dans ce cas-ci avec le *de Vigo*, & qu'ils continuent avec ſuccès; ſi au contraire elle eſt plus groſſe & plus dure, dans quelques parties qu'elle ſoit ſituée, on commencera par l'application des cataplaſmes émolliens.

En voici un bien ſimple, propoſé par *Peccetius*, dans l'intention d'amollir doucement.

℞. Racine d'*althæa*, & graiſſe de chapon, part. égale.

Le ſuivant eſt plus compoſé.

℞. Racines d'*althæa* & de bryone, *ana* ℥j. oignons de lis écrasés, n°. ij. feuilles de mauve, de pariétaire, de violier, de mercuriale, *ana*. m. 1. figues grasses, n°. 4. fleurs de camomille & de mélilot, *ana*. P. 1. Nettoyez & coupez menu les racines; faites-les bouillir avec les oignons dans S. Q. d'eau, jusqu'à ce que le tout soit ramolli; ensuite ajoutez les feuilles & les figues, & faites cuire ensemble jusqu'à ce que le tout soit réduit en pulpe, que vous passerez par le tamis, & vous y ajouterez onguent d'*althæa*, ℥ j. Après s'être servi de ce cataplasme pendant quinze ou vingt jours, selon que la tumeur se ramollira, on le rendra en partie résolutif en y ajoutant des quatre farines résolutives, *ana* ℥ j.

Pendant ce même tems on prescrira suivant les attentions & le ménagement que j'ai recommandé, les humectans, les délayans, & ensuite les apéritifs.

Après avoir cherché à détremper les sucs épaissis & en congestion, & à donner de la soupleſſe aux enveloppes de ces corps glanduleux, qui continuant d'étrangler les vaisseaux excrétoires, fermeroient toute issue à l'humeur arrêtée; si à raison de cet usage combiné des émolliens & des résolutifs, nous appercevons de la molleſſe & quelque diminution dans la tumeur, nous pouvons présumer alors que l'humeur qu'elle contient est assez fluide pour être déplacée, & que la route qu'elle doit tenir pour arriver au lieu de son transport, est libre de tout obstacle, & que les vaisseaux engorgés sont assez souples & ont assez d'élasticité pour chasser cette matière, pourvu qu'ils soient secourus à propos. Il est donc tems de recourir aux remèdes résolutifs qui peuvent diviser de plus en plus l'humeur stagnante, soutenir & augmenter sans violence le ton & la contractilité de ces mêmes tuyaux; tel est le cataplasme suivant.

℞. Feuilles de marrube, de grande scrophulaire & de

menthe, *ana* m. j. fleurs de camomille, de ſureau & de mélilot, *ana* P. 1. Faites cuire le tout dans S. Q. d'une leſſive douce de cendres de ſarment, juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en une conſiſtance molle. Paſſez par le tamis; ajoutez à la pulpe, des quatre farines *ana* ℥ j. ſafran ʒ ß. onguent de ſtyrax ℥ ij.

Ce cataplaſme eſt convenable, non-ſeulement dans les tumeurs glanduleuſes, mais encore dans toutes celles qui attaquent les jointures ou les parties tendineuſes. On peut y mêler du cataplaſme émollient & même anodyn, ſi ces parties conſervent un peu de ſenſibilité & de dureté.

Dans quelques occaſions, les emplâtres de mélilot, de Nuremberg, & même le diachylon gommé, peuvent ſuppléer à ces cataplaſmes; ils ont à peu près le même degré d'activité, ainſi que l'emplâtre ſuivant qui eſt de *Muſitan*, & dont il dit s'être ſervi avec ſuccès dans les tumeurs ſtrumeuſes.

℞. Huile commune ℔ iij. Faites-y bouillir juſqu'à conſomption de l'humidité, des racines de roſeaux d'étang & de lis blanc, mondées & coupées par petits morceaux, ou pilées, *ana* ℥ iij. racines d'*althæa*, ℥ j. ß. Coulez la décoction, & ajoutez céruſe en poudre ℥ iij. tuthie préparée ℥ ß. Faites cuire le mélange en conſiſtance d'emplâtre, l'agitant continuellement avec une ſpatule; enſuite faites-y fondre cire ℥ iij. & le tout hors du feu, mêlez-y baume du Pérou noir, ʒ ij.

On trouve dans les Auteurs diverſes recettes de cataplaſmes & d'emplâtres propres à réſoudre les engorgemens ſcrophuleux; mais je propoſerai ſeulement celles dont j'ai le plus de connoiſſance, & je les rangerai ſuivant leur activité & leurs forces.

Galien conſeille le cataplaſme de farine de lupin cuite dans l'oxymel; il eſt fort doux.

Laurentius approuve fort l'huile de crapaud, mêlée avec le diachylon, & réduit en forme de cérat, pour en appliquer ſur les tumeurs dont il s'agit, ouvertes ou non ouvertes.

Langius décrit l'huile ſuivante, qu'il vante beaucoup pour réſoudre les Ecrouelles.

℞. Huile des Philoſophes, ℔ ß. encens, maſtic, gomm. arab. térébenthine, *ana* ʒiij. mêlez, diſtillez à l'alambic; ajoutez un peu de ſel de cendres de *cerrus* *, & diſtillez une ſeconde fois.

Roger propoſe l'emplâtre fait avec les racines de fougere, aſphodèle & hiebles, Q. V. cuites dans du vin, & écraſées au mortier, auxquelles on ajoute un peu de ſoufre, & de cire Q. S.

Guillaume de Salicet a laiſſé celui-ci.

℞. Litharge ʒij. huile commune ʒv. mucilages de fenugrec & graine de lin, *ana* ʒiv. mucilage d'*althæa*, ʒij. Le tout bouilli à petit feu, & à conſiſtance d'emplâtre; ajoutez ſur la fin poudre d'iris ʒij.

L'emplâtre décrit dans la Pharmacopée de *Quincy*, peut encore ici trouver ſa place.

Laurent Brunnink exalte l'emplâtre qui ſuit, ſur quelque partie que ſoient ſituées les tumeurs ſcrophuleuſes.

℞. Diachylon, ʒiv. poudre de racine d'iris, ʒj. mucilage d'*althæa*, ʒj. fiente de pigeon déſſéchée, ʒß. huile d'iris, Q. S.

Il recommande, lorſqu'on levera l'emplâtre pour en

* Le *Cerrus* eſt un arbre aſſez haut qui porte des glands, & qui eſt décrit par Pline *L.* 16. *cap.* 5 & 6.

appliquer un autre, de fomenter la partie avec une éponge trempée dans la décoction ſuivante.

℞. Ecorce de ſaule, racine d'ortie, *ana* ℥ ß. graine de lin, ℥ j. Faites une décoction avec l'eau des forgerons, & le vin blanc, *ana* ℔ j. juſqu'à la conſomption du tiers.

La leſſive de cendres de ſarment, pourroit ſuppléer à cette décoction.

De tous les cataplaſmes décrits juſqu'ici, celui que propoſe *Oribaſe* eſt le plus agiſſant; il convient par conſéquent pour les tumeurs mollaſſes qui occupent des parties qui ne ſont pas des plus ſenſibles.

℞. Fientes de pigeon, de bœuf, de chèvre, d'oie, *ana* ʒ ij. farines d'orge, de lupin, de lolius, *ana* ʒ ij. de graine de lin, de fenugrec, *ana* ʒ ij. gommes ammoniac, bdellium, galbanum, diſſoutes dans le vinaigre, *ana* ℥ v. miel ℥ iij. graiſſe de porc, Q. S.

Les emplâtres de ciguë, de baies de laurier, diabotanum, ſeuls ou mélangés, ont à peu près la même activité que le cataplaſme précédent: mais nous n'en avons pas de plus forts que ceux *de ranis* ou *de Vigo cum mercurio;* auſſi les mêle-t-on ſouvent avec les emplâtres diachylon, de mucilage, divin, &c. ſelon l'indication, pour en adoucir l'activité; car ſi on les applique ſeuls, ſur-tout ſur des parties délicates, ils cauſent quelquefois un prurit & une inflammation qui provoque la ſuppuration. J'ai vu arriver ces prurits ſur des tumeurs dont je déſeſpérois en quelque ſorte la réſolution, & qui à la ſuite de cette inflammation ſuperficielle, ont pris aſſez promptement cette voie pour ſe terminer; mais cette iſſue eſt rare, ſur-tout à l'égard des tumeurs glanduleuſes.

Enfin, lorſque les engorgemens commencent à dimi-

nuer & à disparoître, on emploie les emplâtres mêmes les plus agissans, à moins que la partie n'ait conservé une certaine sensibilité; ce qui a communément lieu à l'égard des jointures qui souvent demeurent quelque tems dans un état de roideur qui nous détermine à user, quoique sur la fin, des cataplasmes, des fomentations, des douches, &c. Du reste, je ne parle plus des apéritifs, des fondans, des purgatifs qui doivent être pris intérieurement pour accélérer une terminaison aussi heureuse.

Je n'ai, quant à présent, envisagé que la résolution des tumeurs que nous nous proposons de dissiper & de détruire; mais tous les résolutifs peuvent être impuissans & infructueux, & nous pouvons reconnoître à des signes décisifs & assurés que ces mêmes tumeurs se disposent à suppurer: or il est question d'aider cette opération, & pour cet effet, on ne doit perdre de vue ni les maximes que j'ai établies en admettant & en distinguant plusieurs sortes de suppurations, ni les principes que j'ai avancés en expliquant les effets des maturatifs & des suppurans.

Il est des tumeurs scrophuleuses, qui peu de tems après leur naissance s'échauffent, s'enflamment, & qui en s'apprêtant à suppurer, sont accompagnées de tous les symptômes d'un véritable phlegmon; les maturatifs que le Praticien adopte en ce cas, sont des plus doux; le cataplasme de *mica panis* alors sera parfaitement indiqué, principalement si la tumeur a son siége dans quelque lieu sensible & délicat, en en oignant le centre avec de l'onguent suppuratif; & si cet abcès scrophuleux inflammatoire a attaqué des corps glanduleux, on pourra mêler ce cataplasme avec le cataplasme émollient, ou bien se servir du cataplasme émollient seul, dont les plantes auront bouilli dans l'hydromel; le tout toujours conséquemment au degré d'inflammation, & observant en même tems de faire le liniment avec l'onguent suppuratif.

Les tumeurs qui arrivent près des parties glanduleuses, charnues ou membraneuses, se déterminent pour

l'ordinaire lentement à ſuppurer ; elles parviennent même aſſez ſouvent à leur dernier période, ſans faire changer, pour ainſi dire, de couleur à la peau ; elles préſentent toujours un peu de dureté ; elles forment une collection aſſez uniforme, & ſont dès lors dans le cas de la ſeconde eſpèce de ſuppuration. Or les maturatifs & les émolliens ſimples, ſeroient inſuffiſans pour aider à la collection du pus, & il eſt néceſſaire de recourir à d'autres cataplaſmes ſuppurans, ou à d'autres emplâtres plus agiſſans.

℞. Oignons communs & oignons de lis blanc, cuits ſous la cendre, *ana* ℥iij. feuilles d'oſeille m. iij. Faites-les cuire dans une S. Q. d'hydromel : pilez bien le marc, & y mêlez de l'onguent baſilicum & de vieux levain, *ana* ℥ij.

Peccetius conſeille celui-ci :

℞. Farines de fèves, d'orge, *ana* ʒx. racines de régliſſe, d'*althæa*, poix, *ana* ℥v. cire blanche, graiſſe d'oie, *ana* ʒx Faites-en un cataplaſme avec de vieille huile, & de l'urine d'un jeune enfant, Q. S.

Il faut avouer que les emplâtres maturatifs conviendroient mieux dans ces cas où il n'y a point de chaleur, & où l'on eſt contraint de continuer ces applications long-tems avant que la ſuppuration ſoit à ſon dernier terme.

Les emplâtres de mélilot, diachylon ſimple ou compoſé, avec les gommes, renouvellés tous les quatre ou cinq jours, rempliront notre intention ſur ce point, ainſi que les emplâtres décrits par *Paul* & *Chaumette*.

Toutes ces formules de ſuppuratifs pourront être utiles pour les tumeurs qui font l'objet de la troiſième eſpèce de ſuppuration, avec cette attention néanmoins de donner la préférence aux cataplaſmes, ſur-tout dans les commencemens, attendu les duretés quelquefois

inflammatoires dont cette eſpèce de ſuppuration irrégulière eſt accompagnée ; on continuera même plus long-tems ces ſortes d'émolliens, ſi ces tumeurs affligent des parties ſenſibles, que ſi elles attaquent des parties glanduleuſes, charnues, &c. Dans celles-ci en effet, on craint moins de fatiguer par l'uſage des maturatifs irritans la partie malade, d'enfler & d'étendre l'abcès ſur les parties voiſines ; & l'on uſe avec moins de circonſpection des emplâtres maturatifs, qui agiſſant en qualité d'emplaſtiques, achèvent la coction de l'humeur arrêtée dans ces glandes, & en facilitent la collection.

Enſuite de l'emploi plus ou moins long des différens peptiques, les tumeurs ſcrophueuſes parviennent enfin à maturité, & forment un abcès dont les ſignes s'annoncent différemment, ſelon leur nature & l'eſpèce de ſuppuration qui s'eſt établie. La diminution de la douleur, de la chaleur, & le changement de la couleur de la peau, nous apprennent dans les tumeurs ſcrophuleuſes inflammatoires, que la collection de la matière eſt faite ; mais ces ſignes ne nous éclairent point dans celles où la ſuppuration eſt lente, & où l'inflammation eſt peu apparente ; la fluctuation dont il eſt plus ou moins difficile de s'aſſurer, ſuivant la profondeur de la tumeur, nous garantit ſeule alors l'exiſtence de l'abcès.

Suppoſons-le néanmoins reconnu, il s'agit de nous déterminer ſur l'ouverture que nous en devons faire plus tôt ou plus tard, & ſur la manière d'y procéder.

Pour nous décider ſur le tems, nous devons conſidérer l'eſpèce de ſuppuration par laquelle la tumeur s'eſt terminée. Si elle a formé un foyer égal ; ſi ſa baſe eſt ſans dureté, ainſi qu'on le voit ordinairement dans la premiere eſpèce de ſuppuration que j'ai admiſe, & même ſouvent dans la ſeconde ; rien n'oblige alors d'attendre, comme dans la troiſième eſpèce de ſuppuration, qui forme le plus fréquemment des collections diſperſées, accompagnées, il eſt vrai, de peu d'inflamma-

tion,

tion, mais de dureté & d'engorgemens qui nous invitent à retarder l'ouverture, & à laiſſer ſéjourner le pus qui dès-lors eſt enviſagé comme un parfait maturatif capable de délayer, de fondre les matières viſqueuſes, d'agir ſur le tiſſu des parties où il eſt renfermé, de détruire les brides & les cloiſons qui ſéparent les différens foyers. Il faut cependant prendre garde que la partie où ſéjourne ce pus, permette ce retardement.

A l'égard du choix de l'inciſion ou des cauſtiques, que l'on ſe rappelle ce que j'en ai dit, & l'on prendra le parti d'ouvrir avec l'inſtrument, les tumeurs qui ſe ſeront terminées par la ſuppuration phlegmoneuſe, & même celles qui ſeront froides & indolentes, pourvu qu'elles ſoient ſans dureté, qu'elles aient un foyer égal, & que le malade ne craigne pas les approches du fer. Quant aux engorgemens ſcrophuleux ſuſceptibles de la troiſième eſpèce de ſuppuration, c'eſt-à-dire, qui nous offrent une matière à digérer, & des duretés de toute eſpèce à détruire, nous préférons les cauſtiques.

Les ouvertures par inciſion ſollicitent notre attention relativement à la ſituation plus ou moins profonde de l'abcès, aux parties qu'il avoiſine, & à l'étendue qu'il occupe; & ces diverſes conſidérations ſuppoſent dans le Chirurgien des lumières anatomiques, & une manière méthodique d'opérer. L'inciſion n'a rien de bien dangereux, lorſque l'abcès eſt ſuperficiel, ou lorſqu'il fait une ſaillie conſidérable qui fait préſumer un vide dans lequel on peut pénétrer; mais ſi l'abcès eſt profond & entouré de tendons & de vaiſſeaux de toute eſpèce, outre que l'on a une peine infinie à s'aſſurer de l'exiſtence du foyer, n'y a-t-il pas un danger éminent de donner atteinte à ces parties? Quoi qu'il en ſoit, l'inſpection inſpire le véritable Praticien, & le guide dans le choix de la lancette ou du biſtouri. S'agira-t-il donc d'un petit abcès, il fera avec le premier de ces inſtrumens une ouverture allongée, toujours autant qu'il le pourra à la partie déclive, & cette ouverture ſera ſuffi-

ſante pour mettre le fond à découvert ; lorſque l'abcès eſt grand, outre l'ouverture pratiquée avec la lancette, on achevera de dilater avec les ciſeaux, ou pour exciter moins de douleur, on ouvrira la tumeur avec le biſtouri ; & ſi le tégument qui recouvre l'abcès, n'eſt pas mince & ruiné, on ſe contentera d'une ouverture dans toute la longueur, car il faut néceſſairement qu'elle ſoit ample, pour n'être pas obligé dans la ſuite d'en venir à de nouvelles inciſions ; que ſi au contraire la peau n'a pas beaucoup d'épaiſſeur, ſi elle eſt rongée & changée de couleur, on emportera du premier coup avec le biſtouri, un morceau du ſommet de la tumeur en rond ou en ovale, & l'on découvrira ainſi une grande étendue de l'abcès que l'on panſera par ce moyen juſqu'au fond, & qui ſe déchargera du pus plus aiſément.

Dans le premier panſement, on emploie communément la charpie ſèche, on en fait des bourdonnets d'une groſſeur proportionnée, on en garnit mollement le fond, & ſans les trop ſerrer les uns contre les autres, ſur-tout dans les abcès inflammatoires, on attache le premier de ces bourdonnets avec un fil ; lorſque l'abcès eſt profond, on l'introduit avec délicateſſe & avec légéreté, le plus avant qu'il eſt poſſible : ces mêmes bourdonnets ne doivent pas être regardés comme des dilatans, mais plutôt comme des abſorbans, car ils ſe chargent des matières retenues, & excluent l'air qui pourroit accélérer la dépravation de l'humeur ſuppurée ; enfin on recouvre la plaie avec des plumaceaux & quelques compreſſes, & on aſſujettit le tout avec un bandage convenable.

On laiſſe ordinairement ce premier appareil l'eſpace de vingt-quatre heures ; quelquefois moins, lorſque la ſuppuration eſt abondante, & plus long-tems, lorſqu'il y a eu quelque hémorrhagie : on diſpoſe enſuite pour le ſecond panſement, pluſieurs bourdonnets mollets & des plumaceaux, que l'on couvre d'un digeſtif, parce que la ſuppuration doit être accélérée, ſoit pour faire

tomber en fonte le reſte du kiſte que l'action du pus n'a pas détruit, ſoit pour diſſiper quelques duretés qui s'y rencontrent aſſez ſouvent. On peut même, après quelques jours de panſemens, garnir les bourdonnets d'un onguent brun fait avec alun calciné & précipité rouge, *ana* ʒ j. ſuppuratif, ℥ j. le tout mêlé pour un onguent. On en fait encore un autre de même en mêlant une quatrième partie de pierre à cautère diſſoute ou pulvériſée avec une partie d'onguent baſilicum; on augmente ou l'on diminue néanmoins la quantité de la pierre à cautère, ſuivant la force que l'on veut donner à l'onguent brun, qui ſert non ſeulement à détruire le kiſte, lorſqu'il en reſte, mais encore les brides & les chairs de mauvaiſe qualité. Enfin, de quelque onguent que l'on ſe ſerve pour enduire les bourdonnets que l'on introduit, on recouvre les bords de l'ulcère avec un plumaceau chargé de digeſtifs. S'il s'agit de parties glanduleuſes, on applique par-deſſus ces plumaceaux des compreſſes ſèches; dans le cas où l'abcès en occuperoit d'autres, & où la ſuppuration ſeroit d'ailleurs copieuſe, on les trempera dans une décoction vulnéraire faite avec la racine d'ariſtoloche ronde, les feuilles de *ſcordium*, d'aigremoine, & les fleurs d'*hypericum*; & après avoir exprimé ces compreſſes, on les appliquera, & on les ſoutiendra par le moyen d'un bandage.

Ces panſemens réguliers ſeront faits une ou deux fois chaque jour, ſelon l'abondance de la matière ſuppurée, & on examinera ſcrupuleuſement tant dans les abcès qui auront eu leur ſiège dans des corps glanduleux, que dans ceux qui ſe ſeront établis ſur des parties charnues membraneuſes, s'il ne ſe forme point de clapiers; car ils pénètrent quelquefois ſi avant, lorſqu'on n'y fait pas attention, que l'on n'eſt plus à tems de découvrir le fond de ces ſinus pour y remédier. Il n'arrive que trop fréquemment, en effet, que ces ulcères ſinueux forment des routes dangereuſes, malgré les bandages expulſifs, les injections, & autres précautions que l'on prend,

pour prévenir & pour arrêter les progrès d'une matière âcre qui ſe fait jour à travers les tendons, les membranes, & qui pénètre juſqu'aux os dans leſquels elle cauſe des caries que ſouvent on ne peut détruire, ſoit par rapport à la ſubſtance ſpongieuſe de ces mêmes os, ſoit par rapport aux parties qui les environnent. Ces accidens ſe manifeſtent aux os des jointures, à ceux du métatarſe, du métacarpe, aux côtes, aux vertèbres, dont les parties ne peuvent ſe découvrir, & qui réſiſtent à tous les remèdes.

Décrire toutes les reſſources que l'on doit mettre en uſage conſéquemment à tous les différens cas que préſentent les différentes eſpèces de fiſtules, ce ſeroit s'engager dans un trop grand détail. Je ne dois ici enviſager que celles que l'on peut entreprendre avec quelque eſpoir de ſuccès; telles ſont celles des parties glanduleuſes, celles des parties charnues, comme le gras de la jambe, le bras, l'avant-bras, la circonférence de la poitrine ou de la tête, & dont les ſinuoſités n'ont pas frayé des routes que l'on ne peut ſuivre.

Après en avoir reconnu la qualité & les détours, on jugera ſi la dilatation pourra en opérer la guériſon; alors on introduira, ſuivant leurs directions, une ſonde canelée qui ſervira comme de guide & de ſoutien aux ciſeaux ou au biſtouri, & on coupera exactement juſques au fond la peau qui recouvre les différens ſinus, on emportera en même tems les calloſités qui pourront exiſter de part & d'autre, on remplira tous les vides avec la charpie ſèche, & dans les autres panſemens, on emploiera un digeſtif doux, légèrement ſuppurant; on eſt même quelquefois obligé, après quelque tems, de recourir à l'onguent brun plus ou moins animé, ſelon la ſenſibilité de la partie, & le beſoin de ronger & de conſumer des calloſités & des chairs ſuperflues.

La fiſtule peut être accompagnée de carie; or, ſi par la dilatation l'os carié a été découvert, on en tentera l'exfoliation par la voie des remèdes exfoliatifs, ou par

celle du cautère actuel, ſi nulle circonſtance n'y répugne ; mais on attendra avec patience cette exfoliation, en s'oppoſant conſtamment à la germination des mauvaiſes chairs, c'eſt-à-dire, en ſaupoudrant le fond & les bords de l'ulcère avec les poudres de précipité, d'alun brûlé, ou en les touchant légèrement avec la pierre à cautère ; car ces bords, de même que les chairs ſuperflues du fond, peuvent gêner la ſortie de la portion oſſeuſe qui doit être ſéparée.

Les ſinus pénètrent-ils ſous des parties délicates qu'il ſeroit dangereux d'endommager par l'inciſion ? on tentera de dilater leurs entrées par les cathérétiques ou eſcarrotiques, tels que le précipité, l'alun calciné, un petit morceau de pierre à cautère, les trochiſques *de minio*, &c. Ces remèdes ouvriront inſenſiblement une voie, & nous donneront la liberté de porter dans le fond les mondicatifs de différentes claſſes, les ſuppurans, ou même les cathérétiques, tels que l'onguent brun, le baume verd, l'ægyptiac, &c. ; & ſi l'on a le bonheur de conſumer & de faire ſuppurer parfaitement ces calloſités, de mondifier le fond de ces fiſtules, & de le voir remplir de chairs fermes, ſerrées, grenues & vermeilles, on ne s'occupera plus que du ſoin de procurer la cicatrice, on ſe tiendra toujours en garde contre les fongoſités, & l'on continuera ſur la fin les panſemens avec la charpie ſèche que l'on couvrira d'un emplâtre divin, de diapalme ; ou bien du cérat de Galien, du du pompholix, ſuivant la délicateſſe de la partie.

A l'égard des tumeurs qui ſe terminent par la troiſième eſpèce de ſuppuration, il faut procéder à leur ouverture avec la pierre à cautère.

La force de ce cauſtique décide du plus ou moins de tems que nous devons le laiſſer ſur la partie, ainſi que la délicateſſe du ſujet, la profondeur & le volume de la tumeur, la conſiſtance de la peau, & les organes ou les parties qui avoiſinent l'abcès.

Nous ne devons en tenter l'ouverture que lorſque la

collection du pus eſt ſenſible ; encore dans les tumeurs glanduleuſes peut-on laiſſer ſéjourner la matière purulente, qui fond & qui diſſout mieux qu'aucun autre agent les humeurs viſqueuſes qui occaſionnent les dureretés & la lenteur de la ſuppuration : il eſt même des circonſtances où l'on peut attendre que le pus ſe ſoit frayé lui-même une iſſue ; ce retardement eſt avantageux lorſque ces glandes forment un corps rénitent, pourvu que la tumeur ſoit ſituée près des parties auxquelles le ſéjour du pus ne puiſſe porter aucun dommage. Enfin, que l'on ait pris le parti d'ouvrir la tumeur, ou qu'on l'ait laiſſé ouvrir d'elle-meme, on n'appliquera pas moins la pierre à cautère, dans le premier cas, pour donner iſſue à la matière ; & dans le ſecond, pour détruire les duretés qui pourront exiſter dans la baſe.

Ayons pour cet effet un emplâtre agglutinatif de figure & de grandeur convenable, ouvert dans le milieu, proportionnément au volume de la tumeur ou à l'étendue que nous voudrons donner à l'eſcarre ; appliquons-le ſur l'endroit que nous voulons ouvrir, en le mouillant avec de la ſalive ; plaçons dans l'ouverture de cet emplâtre une ou pluſieurs pierres plus ou moins groſſes & plus ou moins diſtantes les unes des autres ; couvrons-les avec de la charpie ſèche, qui les aſſujettira & qui abſorbera l'humidité, qui quelquefois s'écarte & ſe gliſſe au-deſſous de l'emplâtre fenêtré, & plaçons, pour prévenir un pareil inconvénient & pour borner les progrès de ce cauſtique, autour de l'ouverture de l'emplâtre, ſurtout à la partie déclive, pluſieurs petits morceaux de linge ou d'emplâtre repliés, & de diverſes figures ; recouvrons le tout d'un grand emplâtre & d'une compreſſe que nous contiendrons par un bandage.

Ce pyrotique ayant agi plus ou moins long-tems, deux, trois ou ſix heures, levons l'appareil, faiſons avec un biſtouri des ſcarifications ſur l'eſcarre, ou perçons d'abord le milieu de cette eſcarre, qui ſe trouve rempli d'un liquide noirâtre ; paſſons la pointe du biſtouri ou

des ciseaux par l'ouverture qui doit donner issue à la matière, & ayant pénétré dans l'abcès, coupons autant qu'il sera possible cette croûte noirâtre, qui est très-dure; appliquons par dessus des plumaceaux chargés d'un onguent digestif suppurant, capable de ramollir & de faire séparer l'escarre. Lorsqu'elle sera tombée, nous découvrirons des corps durs ou glanduleux, qui quelquefois paroissent être détachés les uns des autres; alors comme nous ne pourrions sans quelque danger nous servir pour les consumer de la pierre à cautère, parce que l'humidité des chairs étendroit trop son action, qui porteroit quelque atteinte aux parties voisines; nous préférerons l'usage des trochisques *de minio*.

Nous larderons avec ces trochisques les corps glanduleux dans leur centre, ou nous les mettrons dans les interstices de ces glandes, observant de ne les point placer à la circonférence, si nous redoutons l'inflammation des parties voisines.

Dans le cas où la tumeur est dure, & n'a pas de disposition à suppurer, les trochisques caustiques que je vais décrire, ont beaucoup plus de succès, car ils produisent sur les chairs un effet plus léger, mais presque semblable à celui de la pierre à cautère.

℞. Cendres gravelées, & chaux vive, *ana* ʒ ij. encens mâle & sublimé corrosif, *ana* ʒ vj. eau de roses S. Q. On mêle les poudres, on verse peu à peu l'eau de roses pour donner une consistance de pâte; on fait des trochisques que l'on laisse sécher.

Pour éviter la douleur que quelquefois ils procurent, on y ajoute de l'opium desséché sur une lame de fer & mis en poudre, à la dose de demi-once sur une once de sublimé corrosif; & cette addition forme ce que nous appellons des trochisques septiques.

Quels que soient ceux que nous employerons, nous n'en appliquerons pas quantité dans le même tems, de

peur d'attirer une inflammation qui s'étendroit dans le voiſinage, & qui augmente quelquefois le volume de la tumeur. Nous laiſſerons ces trochiſques juſques à ce qu'ils tombent avec l'eſcarre qu'ils auront formée; & comme les ulcères de ces parties glanduleuſes ſont très-ſujets à produire de mauvaiſes chairs, nous employerons plus communément l'onguent brun dans les panſemens. Il eſt néanmoins à propos que les plumaceaux couverts de cet onguent, ne touchent pas les bords de l'ulcère, ou que l'on mette de cet onguent brun ſeulement dans le centre de ces plumaceaux couverts d'un digeſtif ſuppurant; car lorſque les bords d'un ulcère n'exigent pas une ſuppuration, ces corroſifs long-tems appliqués criſpent & deſſèchent les petits vaiſſeaux de ces bords qui en deviennent durs, & la cicatrice difforme; mais s'ils ſont naturellement durs & calleux, on les détruit par l'attouchement d'un eſcarrotique, tel que la pierre à cautère qui, préſentée avec ménagement, produit une légère eſcarre & une douce ſuppuration. Enfin, on réitère ces attouchemens & l'application des trochiſques juſques à ce que les duretés du centre & des bords de l'ulcère ſoient détruites; après quoi on rejette tout corroſif, on procède aux panſemens, ainſi que je l'ai dit, en ſe ſervant ſeulement & par intervalles de légers conſomptifs propres à morigéner les chairs baveuſes & fongueuſes qui pourroient s'oppoſer à la cicatrice. On opère de même pour ce qui concerne l'application de la pierre à cautère ſur les tumeurs ſcrophuleuſes qui occupent d'autres parties que les glandes, & on ſe comporte avec le ménagement & les réſerves qui conviennent.

Il arrive aſſez ſouvent que le premier moyen qui eſt de réſoudre la tumeur, a été tenté ſans ſuccès, & que l'on n'a pas mis le ſecond en uſage; cette tumeur ne montrant aucune marque de ſuppuration, paroiſſant au contraire plus diſpoſée à ſe terminer par induration, à s'accroître, & à acquérir un caractère pernicieux: la ſeule reſſource qui nous reſte alors, eſt dans le troiſième

moyen

moyen proposé par *Galien*, *excidere*, c'est-à-dire, que nous devons en faire l'extirpation.

Avant de former cette entreprise, nous considérerons l'état du malade, la nature de la tumeur, son volume, sa mobilité, sa situation.

L'état du malade doit être tel, qu'il ait assez de force & de courage pour supporter l'opération, & qu'il ne soit pas atteint d'une cacochymie déclarée, ou de quelque maladie capitale, comme de bouffissure, de phthisie, d'obstructions dans le bas-ventre, &c. car dans les uns & dans les autres cas, on ne pourroit raisonnablement espérer de conduire la plaie à une heureuse guérison.

A l'égard de la nature de la tumeur, quelques Praticiens n'en tentent point l'extirpation, si elle a quelque disposition carcinomateuse; mais si elle est seule, le Chirurgien peut s'y livrer en faisant son prognostic sur les suites douteuses qu'elle peut avoir; car il vaut mieux se déterminer dans le commencement, pour l'opération qui est l'unique remède que nous ayons, que de laisser passer la tumeur à un degré cancéreux qui nous ôteroit tout espoir. Elle ne sera point praticable, si cette tumeur occupe quelque jointure; ou si attaquant les glandes, elle est suivie de plusieurs autres engorgemens de la même espèce; car il seroit superflu, par exemple, de faire l'extirpation d'une tumeur sous l'aisselle droite, s'il s'en trouve une pareille sous l'aisselle gauche ou aux parotides, attendu que ces tumeurs multipliées décèlent un vice dans la masse qui ne nous permet aucune espérance de succès.

La répugnance du malade, l'indécision où nous sommes long-tems nous-mêmes sur le parti que nous avons à prendre, laissent quelquefois à la tumeur le tems d'accroître si considérablement, qu'elle remplit totalement l'endroit qu'elle occupe, & semble communiquer intimement avec les parties voisines; alors le défaut de mobilité de la tumeur, qui est une condition essentielle

pour le ſuccès de l'extirpation, rend l'opération très-difficile, & ſouvent impraticable, ſur-tout ſi ſa ſituation eſt telle qu'on ne puiſſe y porter l'inſtrument ſans courir le riſque d'offenſer quelques parties principales. *Hildanus* dit avoir emporté des glandes skirreuſes ſous l'aiſſelle & aux parotides, quoique profondes & très-voiſines des artères axillaires & carotides; M. *Palfin* dit avoir fait avec ſuccès cette opération aux parotides. MM. *Petit* & *Garengeot* regardent toutes les tumeurs enkiſtées comme extirpables, à moins qu'elles ne ſoient parvenues à un certain point où tout eſt déſeſpéré, & ils enviſagent comme un foible empêchement les prétendues adhérences; ainſi, ſur la foi de ces obſervations, on peut ſe déterminer, mais néanmoins avec toute la prudence & le diſcernement qui diſtingue l'habile Praticien. Pour cela nous commencerons à préparer le malade par les remèdes généraux; nous paſſerons même à l'uſage des délayans, des apéritifs, des fondans, des purgatifs, &c. ſi cela n'a pas encore été fait. Cette adminiſtration ſera continuée pendant un mois ou deux; enfin l'opération décidée, nous nous déterminerons ſur celle des deux méthodes que nous pouvons mettre en pratique. Dans la première on diſſèque les tégumens, & on met la tumeur à découvert pour l'extirper; dans la ſeconde on emporte la tumeur avec les tégumens.

Son état fixe notre choix. Eſt-elle petite, je ferai ſimplement une inciſion longitudinale, & en pinçant les bords de la peau avec des pincettes à diſſéquer, je détacherai la tumeur avec un ſcalpel; eſt-elle plus groſſe & à découvert, comme aux parties latérales du col, au dos, à la tête, &c. je leverai un morceau de la peau en ovale de la longueur de la tumeur, & environ de la moitié de ſa largeur; j'acheverai enſuite de la découvrir entièrement par le moyen des pincettes & du ſcalpel; je la dégagerai de toutes les parties qui l'avoiſinent en la faiſant ſoulever par un aide, ou la ſoulevant moi-

même avec une errhine: cette manœuvre facilite beaucoup la ſection de toutes les attaches intimes qu'elle pourroit avoir contractées. Cette manière d'opérer pare à la difformité, mais elle ne peut pas ſe pratiquer dans tous les endroits du corps, comme ſous la mâchoire, à l'aîne, ſous l'aiſſelle, où l'on eſt obligé de faire des inciſions cruciales ou en T pour dégager & pour extirper plus facilement les glandes engorgées qui s'y trouvent. Mais de quelque manière que j'aie fait l'inciſion à la peau, ſi en ſéparant les tégumens de la tumeur, j'ai donné atteinte au kiſte qui ſe vide de la matière qu'il contenoit, pour peu que cette matière ait de liquidité, comme par exemple dans l'athérome; alors avec le ſecours de l'errhine, je ſépare auſſi légèrement qu'il m'eſt poſſible ce kiſte, & je l'emporte, ce qui n'eſt pas aiſé à exécuter, mais qui eſt moins douloureux & plus ſûr que les eſcarrotiques auxquels on eſt quelquefois contraint de recourir; car il eſt eſſentiel de détruire entièrement ce ſac qui favoriſeroit la formation d'une nouvelle tumeur. Eſt-il au ſurplus beaucoup de peau de reſte après cette extirpation, j'en coupe proportionnément à la configuration & au mouvement de la partie, & je fais un bandage, capable de procurer ſeul dans certains cas la réunion; ou bien je fais, ſi j'en conçois le beſoin, des points de ſuture, après avoir ajuſté les lambeaux que je maintiens par le même bandage.

La ſeconde manière d'opérer conſiſte à emporter la tumeur avec les tégumens; elle eſt convenable dans les cas où cette tumeur eſt d'un volume conſidérable, dans le cas où la baſe en eſt étroite, & dans celui où elle adhère avec la peau, qui d'ailleurs eſt fort mince ou ruinée par quelque ſuppuration.

Pour cet effet, je fais avec le biſtouri une ſection par les côtés ou par la baſe, & j'emporte cette tumeur en ménageant les parties voiſines; il en réſulte, ſur-tout dans celles qui ſont d'un gros volume, une plaie conſi-

dérable, qui exposée à l'air peut faire craindre, lorsque la suppuration sera établie, une résorption capable d'infecter la masse : quelquefois l'on ouvre quelque artériole pendant l'opération ; on fait mettre alors le doigt d'un aide sur la route du vaisseau ouvert, ou bien sur son orifice, jusqu'à ce que l'on ait fini, après quoi l'on arrête le sang. Si l'artère n'est pas considérable, l'on applique dessus quelques petits tampons de charpie sèche ou trempée dans de l'eau de *Rabel*, ou dans l'eau stiptique ; on en aide l'effet par une compression modérée ; on peut aussi employer le bouton de vitriol. Mais si tous ces moyens sont insuffisans, ou si la sensibilité de la partie ne permet pas de les mettre en usage, on a recours à la ligature. L'astringent découvert par M. *Brossard*, & qui a mérité l'approbation des plus célèbres Chirurgiens du Royaume, sera encore d'une grande utilité ; les épreuves que j'en ai faites dans quelques cas, à dire vrai assez simples, m'ont montré son efficacité. J'avois employé ci-devant les cendres de l'amadou ordinaire dans plusieurs hémorrhagies ; j'en saupoudrois les plumaceaux ou les tampons que j'appliquois sur l'ouverture des artérioles qui donnoient du sang, soit après l'amputation des mammelles, soit après l'extirpation des glandes skirreuses de dessous l'aisselle, des parotides, &c. & j'en ai vu des effets merveilleux.

Quelque méthode enfin que j'aie employée pour l'extirpation dont il s'agit, si l'absence de la tumeur fait un vide considérable, je le garnis mollement avec des bourdonnets de charpie sèche. Ce vide n'est-il pas profond ? ai-je rapproché les lambeaux, ainsi que je viens de le dire ? j'applique des plumaceaux secs, je panse dans la suite la plaie avec un digestif, dont je couvre les bourdonnets ou les plumaceaux ; je me conduis dans le reste du traitement de la manière que je l'ai fait à l'égard de l'ouverture de l'abcès, & de la cure des fistules.

Il eſt indiſpenſable de dire un mot ſur la cure externe que peuvent nous ſuggérer l'induration, la déliteſcence, & la mortification des tumeurs ſcrophuleuſes; j'ai décrit les topiques convenables à la première de ces terminaiſons, parlant des moyens que l'on emploie lorſqu'on veut tenter méthodiquement la réſolution de ces tumeurs, & je mets l'opération que je viens de détailler au rang des reſſources qui nous reſtent, lorſque toutes les autres y ont été employées ſans fruit.

La déliteſcence n'exige, ainſi que je l'ai dit ailleurs, que des médicamens intérieurs qui préviennent les ſuites funeſtes qui pourroient l'accompagner, & n'a beſoin d'aucune application.

Quant à la mortification, j'ai démontré les cauſes d'une pareille terminaiſon dans les tumeurs ſcrophuleuſes; j'ai annoncé de quel œil elle doit être enviſagée par rapport aux diverſes complications qui l'accompagnent, & qui demandent des remèdes différens de ceux que l'on emploie pour dompter le virus ſcrophuleux; le détail que je pourrois en faire n'eſt pas de mon ſujet; je me renferme conſéquemment dans le rapport que cette terminaiſon peut avoir avec l'objet qui m'eſt offert, & je dirai ſuccinctement que de quelque cauſe que provienne la mortification, la méthode pour en arrêter le progrès, eſt à peu près la même. Je fais des ſcarifications juſques au vif, ſelon la profondeur de la pourriture, & la partie où elle arrive; j'applique ſur cette eſcarre des plumaceaux chargés d'un digeſtif animé, auquel j'ajoute le ſtyrax; je trempe ces plumaceaux & les compreſſes dans des liqueurs ſpiritueuſes, dont l'activité doit être néanmoins émouſſée dans de certains cas par une décoction émolliente. Dans des parties glanduleuſes, le digeſtif ſeul ſuffit le plus ſouvent pour faire cerner la pourriture, laquelle étant ſéparée laiſſe un ulcère que je panſe & que je conduis à cicatrice, plus ou moins aiſément, ſuivant la cauſe qui

a produit la mortification; car ſi cette cauſe ſubſiſte, l'effet eſt toujours diſpoſé à ſe montrer de nouveau.

Mais tous nos efforts ne nous conduiſent ſouvent à rien; ſouvent auſſi la ſituation & la nature du mal, l'état déplorable du malade, le privent de nos ſecours & de nos ſoins; des tumeurs conſervent leur dureté manifeſte ſans être ouvertes, ou elles ſe terminent par ſuppuration, & ſont ſuivies de fiſtules incurables, accompagnées de caries, de ſuppurations dans les jointures, dans les tendons, dans les parties membraneuſes, dans les parties charnues & glanduleuſes, & acquièrent un caractère cancéreux. Or, que devons-nous faire dans ces circonſtances affreuſes, ſi ce n'eſt pallier la maladie par les remèdes intérieurs, & en arrêter le progrès extérieurement par les topiques qui peuvent ramollir, appaiſer la douleur, exciter ou entretenir une douce ſuppuration? Pour ramollir, nous tiendrons continuellement ſur la tumeur un emplâtre de mucilage, de blanc de baleine, ou d'un mélange de l'un & de l'autre: s'il eſt des fiſtules ſuppurantes, nous appliquerons des emplâtres de diapalme, divin, de l'onguent de la mère, ou autres ſemblables: s'il ſurvient quelque inflammation à ces fiſtules, nous mettrons ſur leurs ouvertures un digeſtif doux, ou de l'onguent ſimple de baſilic, nous en couvrirons un plumaceau; par deſſus le tout, nous placerons des compreſſes trempées dans une décoction émolliente & anodyne, ou bien un cataplaſme de *mica panis*. Si l'ulcère a un caractère cancéreux, nous emploierons les onguens les plus doux, tels que le *nutritum;* ceux qui ſont faits avec le blanc de baleine & l'huile d'amandes douces, ou nous appliquerons des plumaceaux trempés dans les eaux de plantain, de roſes, de frai de grenouilles, &c. Si, enfin, il eſt néceſſaire de conſumer & de détruire quelques chairs ſuperflues qui troublent la ſuppuration, nous nous ſervirons des cathérétiques doux, tels que la poudre d'alun calciné, celle d'ocre, de ſabine,

de borax, d'iris de Florence, &c. que nous incorporerons avec l'onguent baſilic ou le digeſtif doux. C'eſt ainſi que, travaillant également dans l'intérieur, nous appaiſerons des accidens qui cauſent des ſymptômes dont les ſuites ne ſont que trop funeſtes, & que dans l'impuiſſance où nous ſerons d'attaquer la ſource même du mal, nous préviendrons les reflux dangereux que pourroient occaſionner l'intempérance & le mauvais traitement, & nous procurerons du moins au malade des momens de calme & de tranquillité.

MÉMOIRE
SUR
LE SUJET PROPOSÉ
Par l'Académie Royale de Chirurgie,
POUR LE PRIX DE 1752.
Sur les Tumeurs ſcrophuleuſes.

Par M. GOURSAUD.

POUR remplir les vues de l'Académie ſur les Tumeurs ſcrophuleuſes, il faudroit par de longues expériences & de longues réflexions, pouvoir dévoiler la nature du vice qui produit ces maladies. De grands Maîtres ont donné des ouvrages qui ont diſſipé quelques nuages ſur cette matière; cependant ils nous ont laiſſé à déſirer des choſes de difficile accès pour un Elève; je ne puis donc me flatter que mon ouvrage approche de ce degré de juſteſſe qui enlève les ſuffrages, & je crains qu'il me reſte le regret de n'être pas parvenu au point de perfection que je m'étois propoſé d'atteindre.

Caractère des Tumeurs ſcrophuleuſes.

Les Ecrouelles, ou Scrophules, appellées vulgairement, humeurs froides, & en latin *Strumæ*, *ſcrophulæ*, ſont des tumeurs dures, preſque skirreuſes, indolentes, qui ſe forment peu à peu, ſans douleur, rougeur, inflammation, ni changement de couleur à la peau, à moins qu'elles n'arrivent ſous des parties aponévrotiques, &

& qui attaquent principalement les glandes conglobées. Elles ſont dures, parce que la lymphe étant arrêtée, la partie la plus fluide, c'eſt-à-dire, la ſéroſité s'échappe & relâche les vaiſſeaux, ce qui les rend plus propres à prêter à l'engorgement; la partie gélatineuſe reſtée, qui eſt la ſeule affectée dans cette maladie, dépourvue de ſon véhicule, ſe condenſe, & obſtrue les vaiſſeaux de la partie engorgée; ce qui forme la dureté de ces ſortes de tumeurs. Elles ſe forment lentement, par ce que l'engorgement ne ſe fait que peu à peu; elles ſont indolentes, parce qu'étant formées peu à peu les diſtentions qu'elles occaſionnent dans les vaiſſeaux, ſont graduées, & conſéquemment inſenſibles. Elles ſont ſans inflammation, parce que la lymphe ſeule fait l'engorgement, & la lymphe arrêtée ne produit ni rougeur ni chaleur, parce qu'elle n'a ni l'une ni l'autre

Les glandes externes ne ſont pas ſeules ſujettes à ces engorgemens; car les internes peuvent être affectées & ſubir le même ſort. L'ouverture des cadavres morts à la ſuite de quelque maladie ſcrophuleuſe, le confirme. *Paré* rapporte une obſervation de *Philippe Ingraſſias*, dans laquelle il dit qu'il trouva ſoixante-dix glandes ſcrophuleuſes dans le méſentère d'un cadavre. J'ai vu une fille âgée de neuf ans, qui mourut ayant une tumeur ſcrophuleuſe ſous l'aiſſelle; j'ouvris ſon cadavre, & je trouvai preſque toutes les glandes méſentériques engorgées, ce qui l'avoit jetée dans le maraſme, & une atrophie générale. Il n'eſt pas de Praticien qui n'aie vu de ſemblable cas. Il arrive ſouvent que cette maladie commence par ces corps, & que la rate, le foie, le pancreas, la matrice, les glandes bronchiales, & pluſieurs autres parties internes ſont ſcrophuleuſes.

Les anciens penſoient qu'il n'y avoit que les glandes ſeules ſuſceptibles de cette maladie, & ils ne reconnoiſſoient pour maladie ſcrophuleuſe que les ſeuls engorgemens de ces corps; mais puiſque c'eſt la lymphe qui produit immédiatement cette maladie, qu'elle circule dans

toutes les parties, & que toutes ces parties ſont ſuſceptibles d'engorgemens; nous ne devons pas être ſurpris qu'elle puiſſe produire des maladies ſcrophuleuſes ailleurs que dans ces organes. Il eſt cependant vrai qu'il eſt des parties où ces engorgemens arrivent plus fréquemment que dans d'autres, comme dans les glandes du col, & aux articulations.

Je dis que les glandes du col ſont plus ſujettes à cette maladie; premièrement, parce que la nature de la lymphe eſt froide, & que lorſque ſon mouvement ſe trouve diminué, ſoit par le défaut du reſſort des ſolides, ou par une cauſe particulière qui l'épaiſſit, elle doit circuler difficilement, & s'engorger plus facilement dans ces parties qui ſont toujours à découvert & expoſées à l'action de l'air qui, par ſon contact, concourt d'autant plus facilement à y coaguler la lymphe, qu'elle eſt déja viciée dans ſon principe, & que le ton de ces parties eſt foible, relâché, & peu ſuſceptible de reſſort.

Les articulations ſont encore plus ſujettes à ces engorgemens; premièrement, par le contact de l'air, comme nous venons de le dire; ſecondement, c'eſt qu'il entre beaucoup de vaiſſeaux lymphatiques, & de glandes mucilagineuſes dans la compoſition de ces parties, ce qui les dénue, pour ainſi dire, de reſſort; auſſi naît-il de l'inertie de ces parties, des tumeurs froides aux pieds, aux mains, aux coudes, aux genoux, mais principalement aux doigts, qui ſont ſuivies fort ſouvent de carie & de gonflement dans les têtes des os. Lorſque l'humeur s'arrête ſous le périoſte, elle s'y endurcit, & forme l'hyperoſtoſe; s'il arrive qu'elle s'engage dans la ſubſtance interne des os, la ſéroſité qui s'en ſépare en s'inſinuant dans leurs poroſités, y produit un relâchement; il arrive par ce relâchement, que la lymphe nourricière s'y accumule, s'y endurcit, parce qu'elle ne peut en être expulſée par rapport à l'inertie des vaiſſeaux, & produit le gonflement des os; accident d'autant plus commun aux enfans, qu'ils ont encore ces parties peu ſuſceptibles d'action.

Nous venons d'établir que la cauſe immédiate de cette maladie, eſt le ſéjour de la lymphe dans quelque partie du corps; que cette lymphe circuloit dans toutes les différentes parties, & que toutes les parties étoient ſujettes à des engorgemens: en effet, c'eſt ce qui fait que cette maladie dérange les fonctions de l'œconomie animale de tant de façons différentes; car elle ſe montre ſous des formes tout-à-fait différentes les unes des autres, quoiqu'elles aient toutes pour cauſe ce même principe; tantôt elle produit l'anchyloſe, tantôt le cliquetis, des engorgemens aux aînes, aux aiſſelles, des tumeurs dures dans les parties muſculaires, graiſſeuſes, des inflammations blanches aux lèvres, au nez, aux environs des articulations, des œdèmes particuliers, des ophthalmies fréquentes, des fiſtules lacrymales, des ulcères rebelles & de difficile guériſon. Nous ne parlerons pas ici des affections qu'elle produit dans les parties internes, parce que nous en avons parlé ailleurs; nous rapporterons ſeulement les ſymptômes qui leur ſont les plus communs.

A l'engorgement des glandes du méſentère, ſuccèdent les mauvaiſes digeſtions, la tenſion du ventre, la maigreur, la fièvre lente; à celui de la rate, du foie, du pancreas, l'ictéritie, l'hydropiſie aſcite; de l'obſtruction des glandes bronchiales, vient la difficulté de reſpirer (ce qui a auſſi pour cauſe le skirre du foie), l'hydropiſie de poitrine; & de celles qui ſe font dans les ſinus & dans les autres parties du cerveau, ſe déduiſent l'apoplexie, la paralyſie, & l'épilepſie.

On ne doit pas être étonné que la lymphe produiſe tant de maladies différentes, ſi-tôt que nous avons établi ſa circulation dans toutes les parties. Or en circulant dans toutes ces parties, elle peut y occaſionner différentes maladies, ſoit qu'en s'engorgeant, ſoit qu'en paſſant dans certaines parties, elle y produiſe, par ſon acrimonie quelque inflammation, comme à la conjonctive où elle produit l'ophthalmie.

Cette maladie attaque plus ſouvent les enfans que les adultes; parmi les premiers, ceux qui ſont voraces & mal nourris en ſont, toutes choſes égales, plus ſouvent infectés; les gens dormeurs, oiſifs, les femmes & les filles qui ont les pâles couleurs, y ſont extrêmement ſujettes. Cette maladie eſt endémique dans certains pays, tels que les Alpes & l'Eſpagne, ſoit par rapport aux eaux, ſoit par rapport à l'air ou à quelque autre cauſe.

Différences des Scrophules.

Les différences des Scrophules ſe tirent premièrement des différens caractères qu'elles prennent par rapport aux parties où elles arrivent; car celles qui ſe forment dans les glandes ont un caractère différent de celles qui ſurviennent aux articulations, en ce que dans le premier cas elles ſe forment ſans douleurs, rougeur, ni inflammation, & qu'elles ſont dures; au lieu que dans le ſecond elles n'ont point tous ces carractères, mais elles ſont ſuivies pour l'ordinaire de douleur, parce qu'il ne ſauroit arriver un engorgement dans ces parties ſans qu'il ne gêne le mouvement, & n'occaſionne une diſtenſion; d'où il s'enſuit néceſſairement la douleur: ſecondement, les unes ſont internes & les autres externes: troiſièmement, il y en a de ſimples, de compliquées, de bénignes & de malignes: quatrièmement, il y en a d'ulcérées & de skirreuſes: cinquièmement, les unes ſont adhérentes, & les autres ne le ſont pas.

On entend par Scrophules ſimples celles qui n'ont qu'une ſeule indication pour la cure; les Scrophules compliquées ſont celles qui ſont jointes à quelques vices particuliers, comme au vénérien, au ſcorbutique, au chancreux, &c. & qui demandent chacun une cure particulière; les Scrophules ulcérées ſont celles qui étant venues à ſuppuration, forment une plaie dont les bords ſont devenus durs & calleux. Les Scrophules bénignes ſont celles qui ne ſont accompagnées d'aucun ſymptôme fâcheux, & qui cèdent facilement aux remèdes; les Scrophules malignes ſont celles qui ſont ſuivies de ſymptômes fâcheux qui font craindre pour la vie du

malade, & qui réſiſtent aux remèdes les plus ſagement adminiſtrés; de ce nombre ſont celles qui dégénèrent en cancer, & qui ſe forment dans les viſcères, ou dans quelque partie abſolument néceſſaire à la vie.

Les cauſes capables de produire les Scrophules, ſont toutes les choſes capables de dépraver la lymphe & de la rendre propre à former des engorgemens, par exemple, les alimens cruds & indigeſtes, l'air humide, l'eau de neige fondue & croupiſſante, la mauvaiſe qualité du lait d'une nourrice, la ſuppreſſion des règles, &c. Cauſes des Scrophules.

Les alimens cruds & de mauvaiſe digeſtion, fourniſſent un chyle mal élaboré & de mauvaiſe qualité; le chyle ne ſauroit être vicié, ſans que le ſang ne le ſoit auſſi, puiſqu'il eſt vrai que c'eſt lui qui le forme; la lymphe qui en émane doit par conſéquent avoir le même caractère, ce qui forme un obſtacle à ſon cours dans ſes propres vaiſſeaux, ſur-tout dans ceux des glandes qui ſont extrêmement fins & dénués, pour ainſi dire, d'action; & comme le mouvement de cette humeur eſt extrêmement lent dans ces organes par ſon ſéjour, elle relâche le tiſſu des glandes & y forme ces engorgemens connus ſous le nom de Scrophules. L'air humide relâche les ſolides; les ſolides ne ſauroient ſouffrir aucun changement, que les liquides ne l'éprouvent auſſi; car l'on ſait que le mouvement des liquides dépend de l'action des ſolides: or, ſi cette action ſe trouve diminuée, il doit s'enſuivre que la circulation ſera ralentie, & que la lymphe qui ſe portera dans les glandes y formera des engorgemens, non-ſeulement par rapport à ſon peu de mouvement, mais encore à cauſe du peu d'action des vaiſſeaux; & cela arrive d'autant plus facilement dans les glandes qui ſont expoſées à l'action de l'air, par les raiſons que nous avons indiquées ailleurs.

L'eau de neige fondue & les eaux croupiſſantes, ſont très-propres à former des Scrophules, parce que ces eaux ſont chargées de beaucoup de parties nitreuſes qui épaiſſiſſent la lymphe, & la diſpoſent à former des engorgemens.

Nous voyons par ce que nous venons de dire, que l'inertie des ſolides ne concourt pas moins à former les Scrophules, que le vice des humeurs : en effet, ceux qui ſont attaqués de cette maladie nous en fourniſſent des exemples bien frappans; nous voyons que ces perſonnes ſont d'une molleſſe extraordinaire, & qu'elles font de mauvaiſes digeſtions à cauſe de la foibleſſe des organes qui concourent à cette fonction; ce qui doit être regardé comme cauſe première de cette maladie

La mauvaiſe qualité du lait d'une nourrice peut concourir à former les Scrophules aux enfans qu'elle allaite: s'il eſt viſqueux & épais, l'eſtomac le digérera mal, ce qui altère la lymphe & la rend d'autant plus propre à former des engorgemens, que les organes foibles de ces enfans ſont hors d'état de pouvoir la diviſer, & lui donner ce degré de mouvement ſi néceſſaire pour la circulation.

Le changement de nourriture aux enfans dans celui qu'on les ſèvre, contribue beaucoup à engendrer cette maladie : nous voyons même que c'eſt un tems critique pour eux; car c'eſt celui où ils ſont le plus ſujets à cette maladie; mais principalement ceux qui ſont nourris d'alimens d'une mauvaiſe qualité, & qui d'ailleurs ont les organes de la digeſtion en mauvais ordre. Il arrive ſouvent même que ces engorgemens ſe forment dans les glandes du méſentère, ce qui les jette dans le maraſme, l'atrophie, & les fait périr en peu de tems.

La conſtitution des humeurs des pères & des mères, peut engendrer les Scrophules; s'ils ſont cacochymes, ou qu'ils aient été attaqués de cette maladie, il eſt ſûr que leurs enfans pourront être ſuſceptibles de pareils inconvéniens.

La ſuppreſſion des règles peut être cauſe des Scrophules, parce que les filles & les femmes ne ſauroient être privées de cette évacuation ſans qu'il arrive une pléthore; les vaiſſeaux ne peuvent être ſurchargés qu'ils ne ſouffrent une extenſion, laquelle extenſion les fait

tomber dans l'inertie, & les diſpoſe à n'oppoſer qu'une foible réſiſtance à l'arrêt de la lymphe; ce qui, joint aux diſpoſitions particulières, forme ces eſpèces de tumeurs.

La dentition eſt encore une des cauſes des Scrophules, parce qu'elle eſt ſouvent ſuivie de fièvre & de convulſion; & comme pendant ce tems on ne fait obſerver pour l'ordinaire aucun régime aux enfans, il n'eſt pas poſſible qu'ils ne faſſent de mauvaiſes digeſtions; d'où réſulte un chyle épais & viſqueux, qui forme fort ſouvent des engorgemens dans les glandes du méſentère, non-ſeulement par ſon épaiſſeur, mais encore à cauſe des mouvemens ſpaſmodiques qui ſe paſſent dans ces parties & dans tout le corps. Mais on dira ſans doute, qu'une partie des cauſes que nous venons de détailler, peuvent engendrer le cancer & le ſcorbut, comme les Scrophules; cela eſt vrai au fond, puiſque ces tumeurs dégénèrent quelquefois en cancéreuſes & ſcorbutiques; mais on ſait auſſi que les mêmes cauſes fomentent des maladies de différentes natures, ce qui dépend des diſpoſitions des ſolides & des fluides qui ſe trouvent plus ou moins ſuſceptibles de telle ou telle impreſſion, & diſpoſés à produire tel ou tel vice.

Il eſt des Auteurs (*Col de Villars*) qui font conſiſter cette maladie dans un vice vénérien dégénéré; mais l'expérience dément ce ſentiment; car les frictions mercurielles ſont un remède infaillible pour la vérole, & ſi le vice ſcrophuleux étoit de cette nature, le mercure devroit le combattre. Or, c'eſt ce qui n'arrive point; donc il eſt d'une nature différente. Bien plus, ſi un père & une mère ont la vérole, il eſt preſque certain qu'ils la communiquent à leurs enfans, comme l'expérience journalière le confirme: ce vice peut produire des tumeurs, mais on a tort de les appeller ſcrophuleuſes, puiſqu'elles ſont produites par un virus vénérien. Je ne dis pourtant pas qu'il n'y ait des Scrophules compliquées de vérole; mais je dis que toutes les fois que cela arrivera, il y aura

des ſignes particuliers qui caractériſeront l'un & l'autre virus. Secondement, on voit tous les jours des enfans ſcrophuleux nés de père & de mère qui n'ont jamais eu la moindre atteinte de vérole. Troiſièmement, ſi les Scrophules étoient produites par le virus vénérien, cette maladie ſeroit preſque endémique dans Paris; cependant cette Capitale n'en eſt guère affligée, vu le grand nombre d'habitans qui la compoſent. Quatrièmement, la vérole eſt auſſi commune chez les grands, ſinon plus, que chez le commun du peuple; cependant leurs enfans ſont rarement attaqués de Scrophules. De toutes ces choſes, nous pouvons conclure que le virus vénérien dégénéré ne doit pas être regardé comme la ſource des Scrophules.

Mais, dira-t-on, on a vu des perſonnes ſcrophuleuſes être guéries, enſuite gagner la vérole, & les Scrophules reparoître. M. *Petit* rapporte une Obſervation dans ſon Traité des maladies des Os, qui ſembleroit d'abord le prouver; mais ſitôt qu'on examine la choſe, il eſt facile de ſe convaincre du contraire. Une jeune femme qui avoit été guérie de deux tumeurs ſcrophuleuſes, ſe maria dix ans après ſa guériſon, & ſon mari lui donna la vérole. Peu de tems après, les glandes du col, des aiſſelles, des aînes ſe gonflèrent, les anciennes plaies ſe rouvrirent, le tarſe & l'angle de la mâchoire s'exoſtoſèrent de nouveau; on la traita long-tems avec les anti-ſcrophuleux qui n'eurent aucun ſuccès. Comme on tiroit peu de fruit des remèdes qu'on avoit employés, on lui fit des queſtions, & on découvrit qu'elle avoit la vérole; pour lors on mit les anti-vénériens en uſage, & la malade guérit. Mais cette obſervation ne prouve autre choſe, ſinon que c'étoit un virus vénérien qui exiſtoit, & non pas un vice ſcrophuleux; la première fois elle fut guérie par les anti-ſcrophuleux, & la ſeconde ils n'eurent aucun ſuccès, parce que la maladie étoit différente.

On dira encore que les Eſpagnols ne ſont ſujets aux Scrophules

Scrophules, que parce qu'ils négligent de se faire guérir de la vérole; mais si nous avions occasion d'en voir, peut-être pourrions-nous nous assurer que c'est réellement la vérole qui existe chez eux, & non pas les Scrophules.

On a cru jusqu'ici que cette maladie étoit contagieuse; cependant nous voyons des enfans très-sains, qui couchent, boivent & mangent avec des Scrophuleux, & ne gagnent point la maladie. En outre, quoiqu'un homme ait commerce avec une femme scrophuleuse, il n'est pas attaqué pour cela de cette maladie; & *vice versâ*.

Mais de quelle nature est-il donc ce vice? c'est ce qui est très-difficile à déterminer; car nous ne le connoissons que par ses effets. Malgré toutes les expériences qu'on a faites sur des glandes scrophuleuses, par le moyen de la chymie, on n'a pu découvrir aucun vice particulier, & peut-être même n'en existe-t-il pas. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a grand nombre de ces tumeurs dont la cause n'existe que dans l'inertie des solides qui n'ont pas assez d'action sur les fluides, puisque nous voyons souvent des enfans guérir de semblables tumeurs sans avoir fait aucun remède. Or, si dans ce cas il eût réellement existé un vice particulier, ils ne seroient certainement pas guéris. Il n'est pas de Praticien qui n'ait vu des cas semblables.

Nous dirons cependant qu'il y a tout lieu de présumer qu'il existe un âcre & une cacochymie dans les liqueurs; & c'est cette altération plus ou moins considérable qui les rend plus ou moins malignes. Que cette altération épaississe ou dispose la lymphe à s'épaissir, c'est ce qui passe pour certain dans l'esprit des meilleurs Auteurs; voyez *Viseman*, *Heister*, *Deidier*, *de la Motte*, &c. Le témoignage de ces habiles gens, joint aux observations faites sur des glandes scrophuleuses, nous empêchent d'en douter. En effet, qu'est-ce qu'on apperçoit dans l'examen de ces sortes de tumeurs? l'on voit une matière épaisse qui s'étant accumulée peu à peu, a formé

des tumeurs dures & skirreuſes; ces maladies ne reconnoiſſent pas d'autres cauſes qu'un arrêt de la lymphe, ou dans les vaiſſeaux, ou dans les glandes; par-là elle eſt rendue moins coulante, ce qui, joint à la foibleſſe des vaiſſeaux, la diſpoſe à former ces engorgemens. Les concrétions polypeuſes qu'on trouve dans leurs vaiſſeaux, en ſont encore une preuve convaincante.

Preſque tous les Anciens qui ont écrit ſur les Scrophules, ont fait exiſter cette maladie dans l'humeur mélancholique & atrabilaire; mais il n'eſt pas poſſible de faire conſiſter une maladie dans des humeurs qui n'exiſtent pas; car on ne ſauroit les démontrer, ni par le raiſonnement, ni par l'expérience. *Riolan*, *Guidon*, *Ingraſſias*, aſſurent qu'il n'arrive jamais de maladies ſcrophuleuſes dans les parties externes, que de préalable les glandes du méſentère ne ſoient engorgées, parce que, diſent-ils, dans tous ceux qu'ils ont ouverts morts à la ſuite de quelque maladie ſcrophuleuſe, ils ont trouvé ces corps engorgés; mais l'expérience & le raiſonnement démentent ce ſentiment; car il paroît bien plus probable que les glandes externes s'engorgent préalablement aux internes; d'ailleurs, ſi cela étoit, les Scrophules ſont bien rebelles, mais elles le ſeroient encore plus, & même preſque toutes mortelles.

Pour qu'on puiſſe avoir une idée juſte des ſignes des Scrophules, il ſemble qu'il eſt à propos de rapporter ceux qu'elles ont de commun avec certaines tumeurs, pour qu'on puiſſe les diſtinguer par ceux qui leur ſont propres.

Signes des Scrophules.

Les ſignes que les tumeurs ſcrophuleuſes ont de commun avec le skirre, & certains bubons vénériens, ſont l'indolence & la dureté; mais l'on ſait que le skirre ſuccéde pour l'ordinaire aux inflammations, & les Scrophules jamais; & que les bubons vénériens ne paroiſſent qu'après avoir eu quelque commerce impur, dont on s'aſſure par les queſtions qu'on fait au malade. Les ſignes qui caractériſent les Scrophules, ſont la gerçure

& le gonflement des lèvres, le larmoyement & l'inflammation des yeux, la largeur de la mâchoire, la couleur plombée de la peau, le gonflement du nez, l'ozène, &c.

Les signes qui nous font connoître que les Scrophules sont compliquées de vérole, sont les douleurs & les lassitudes, l'ulcération des amygdales, des pustules, une gonorrhée, des chancres, des insomnies, des crêtes & des rhagades; lorsqu'il se rencontre plusieurs de ces signes, on peut présumer la complication de la maladie.

Les signes par lesquels nous connoissons que les Scrophules sont compliquées du vice cancéreux, sont la douleur de la tumeur, la noirceur des veines qui l'environnent; & si elle est ulcérée, il en découle une sanie puante, & les bords sont durs & renversés.

Si la tumeur est accompagnée de saignemens des gencives, de carie aux dents, de puanteur de l'haleine, de taches semblables à des ecchymoses ou à des morsures de puces, on peut conclure qu'elle est compliquée de scorbut : la tension du ventre, un flux chyleux, la maigreur, l'atrophie & le marasme, dénotent l'engorgement des glandes du mésentère. Lorsqu'il arrive quelque gonflement aux os, exostose ou carie, & qu'il se rencontre plusieurs des signes que nous avons dit caractériser les Scrophules, on peut présumer que la maladie est de l'espèce. Il en est de même de tous les dépôts qui se forment par congestion dans toute l'habitude du corps, mais particulièrement aux articulations.

Prognostic des Scrophules.

Le prognostic des Scrophules ne peut être que fâcheux, attendu qu'on n'a pu trouver encore de remèdes sûrs pour dompter cette maladie; mais en général celles qui attaquent les parties internes, sont beaucoup plus fâcheuses que celles des parties externes. En effet, dans quel danger n'est pas un malade, lorsque le foie, le pancréas, la matrice, les glandes du mésentère, celles des bronches & du plexus choroïde, sont affectées de cette maladie! On n'ignore pas les fonctions

de ces organes, & par conſéquent des accidens qui peuvent réſulter de leur dérangement.

Les Scrophules qui attaquent les parties externes, ſont plus ou moins fâcheuſes, ſelon les endroits qu'elles occupent; mais pour l'ordinaire elles ne ſont pas mortelles, à moins qu'elles ne dégénérent en cancer.

Celles qui attaquent les articulations, ſont encore plus ou moins dangereuſes, ſelon l'articulation qu'elles affectent; par exemple, lorſqu'elles ſe forment dans l'articulation de la jambe avec la cuiſſe, de la cuiſſe avec la cavité cotyloïde, du bras avec l'omoplate, elles ſont preſque toujours mortelles, ſur-tout lorſqu'elles viennent à ſuppuration, parce que la ſuppuration produit de grands déſordres dans les parties ligamenteuſes & membraneuſes; elle y ſuſcite des douleurs vives qui déterminent ſouvent l'humeur à rentrer dans le ſang & à ſe dépoſer dans quelque viſcère; celles qui attaquent les doigts, tant des pieds que des mains, ne ſont pas dangereuſes; lorſqu'elles arrivent aux environs des gros vaiſſeaux, elles ſont très-fâcheuſes, non-ſeulement par la difficulté de les emporter, mais encore par la compreſſion qu'elles peuvent faire ſur ces parties, capable d'intercepter la circulation; c'eſt ce qui fait auſſi que les glandes du col parvenues à un certain volume, ſont dangereuſes en comprimant les vaiſſeaux ſanguins, ou la trachée-artère, ce qui empêche le paſſage de l'air, & fait ceſſer la vie. On trouve une obſervation dans le *Sepulchretum Boneti*, qui prouve ce que je viens d'avancer: *Juvenis ſtrumis laborabat, quæ gulam, aſperamque arteriam ſimul adeò compreſſerant, ut neque potus vel ipſe aër tranſire poſſet. Intermoritur; diſſuto cadavere, repertæ fuerunt in orificio ſtomachi, pulmonibus, meſenterio, pancreate, ipſis inteſtinis, & circà veſicæ collum.*

Les Scrophules ſimples ne ſont pas pour l'ordinaire dangereuſes; les compliquées le ſont plus ou moins, ſelon le vice qui en fait la complication; par exemple,

lorſqu'elles ſont compliquées d'un vice cancéreux, elles ſont preſque toujours mortelles ; ſi elles le ſont par le vice vénérien, elles guériſſent aſſez facilement ; celles qui ſont ulcérées & douloureuſes, ſont très-fâcheuſes, de même que celles qui s'enflamment, & qui viennent à ſuppuration, ce qui dénote une grande acrimonie dans les humeurs ; celles qui attaquent les adultes, ſont plus fâcheuſes que celles qui arrivent aux enfans, parce que dans ceux-ci il arrive un changement total, tant dans leurs ſolides que dans leurs fluides, vers l'âge de puberté, ce qui les délivre ſouvent de cette maladie ; mais les filles ont un avantage de plus, c'eſt l'écoulement de leurs menſtrues.

La variation des ſentimens des Auteurs ſur la cure des Scrophules, la multiplicité des remèdes qu'ils ont employés, & le peu de ſuccès qu'ils ont eu, prouvé par un grand nombre de faits, nous diſpenſe de les citer par rapport au long détail dans lequel il faudroit entrer, qui deviendroit plutôt ennuyant qu'utile. Nous expoſerons ſeulement la cure la plus ſimple & la plus générale, approuvée par les grands Maîtres de l'Art, de nos jours. Nous ne pouvons cependant pas refuſer de faire part de quelques remèdes qui ont produit des effets ſurprenans & atteſtés par les Auteurs les plus judicieux.

Cure des Scrophules.

La cure des Scrophules s'accomplit par trois moyens, ſavoir, par le régime de vivre, l'uſage des remèdes intérieurs, & l'application des remèdes extérieurs.

Le régime conſiſte à éviter toutes les choſes capables de relâcher, ou d'apporter de l'acrimonie dans les liqueurs ; ainſi il faut s'abſtenir de manger d'aucune eſpèce de gibier, ni d'alimens ſalés, âcres & relâchans ; l'uſage de l'eau doit être modéré. Les alimens qui conviennent le mieux ſont le poulet & le mouton rôtis ; on doit faire uſage du vin, mais modérément.

Les remèdes intérieurs par où l'on doit commencer, ſont les généraux, ſavoir, la ſaignée, qui doit être répétée plus ou moins, ſelon la plénitude. On purgera

quelques jours après, enſuite on preſcrira des bouillons humectans, apéritifs, délayans, rafraîchiſſans, les bains, l'uſage du lait, &c. Ces remèdes doivent être continués très-long-tems, & pour les adminiſtrer, il faut choiſir le printems, qui eſt la ſaiſon la plus convenable. Après avoir fait uſage de ces remèdes, on en vient aux fondans; l'*aquila alba* & l'æthiops minéral ſont ceux qui méritent la préférence, parce qu'ils ont eu le plus de ſuccès; l'æthiops convient dans cette maladie, parce qu'il corrige la lymphe en la diviſant, & pouſſe par la tranſpiration. Le fondant de *Rotrou* a fait beaucoup de bruit; mais il s'en faut de beaucoup que le public en ait tiré tous les avantages qu'on s'imagine. Les bouillons de vipère doivent être mis en uſage, parce que la vipère purifie la maſſe des humeurs, ranime les fonctions, & par conſéquent aide à la digeſtion: au défaut de vipère, on peut ſe ſervir de la poudre dans des bouillons altérans, ou la mettre en bol avec l'æthiops minéral, incorporés dans du ſyrop des cinq racines. Il eſt des Auteurs qui recommandent l'infuſion de feuilles de noyer, de même que l'uſage de l'eau de goudron; l'antimoine porphyriſé à la doſe de douze à quinze grains, ou les paſtilles de la même eſpèce, conviennent beaucoup. On peut donner ce remède deux fois par jour; on peut le joindre encore avec l'*aquila-alba*.

Les frictions mercurielles ne doivent tenir aucun rang dans la cure des Scrophules, à moins qu'elles ne fuſſent compliquées de vérole. J'ai vu une fille âgée de vingt-deux ans qui avoit deux tumeurs ſcrophuleuſes aux glandes du col, proche les angles de la mâchoire; il fut déterminé que pour la guérir il falloit qu'elle paſſât les remèdes. En effet, elle fut traitée très-méthodiquement; mais bien loin que les frictions diminuaſſent les glandes, les ſymptômes augmentèrent, les tumeurs s'enflammèrent, & il ſe forma du pus dans les graiſſes; on y appliqua des pierres à cautère pour lui donner iſſue; l'eſcarre étant tombée, une partie des glandes ſe trouvèrent à

découvert : on les conſuma en partie par le moyen du cauſtique. On continua de panſer la malade l'eſpace de trois mois ; mais au bout de ce tems, il lui ſurvint d'autres engorgemens plus bas, ce qui la détermina à s'abandonner aux ſoins de la nature. On voit par cette Obſervation, que le mercure n'avoit pas détruit la cauſe, puiſqu'il ſe forma de nouveaux engorgemens, & que l'ophthalmie, le gonflement des lèvres & du nez, firent de nouveaux progrès.

Les eaux minérales conviennent beaucoup, & doivent être regardées comme un des meilleurs ſpécifiques ; entr'autres, celles de Bourbon & du Mont-d'Or, mais particulièrement les bains pour ceux qui ont de ces dépôts dans les articulations, & des gonflemens dans les os. L'uſage de la tiſanne ſudorifique eſt d'un grand ſecours, ſur-tout pour ceux qui ont les parties débiles, & chez qui les humeurs dominent ; mais elle ne convient pas à ceux qui ſont maigres & exténués, parce qu'elle les jetteroit dans le maraſme. Le lait doit être ordonné pour toute nourriture à ces derniers. Si ceux qui ſont attaqués de Scrophules habitent un climat marécageux, aquatique, & où l'air a peu de reſſort, il faut qu'ils aillent demeurer en un lieu qui ait des qualités oppoſées à celles ci-deſſus. Les hydragogues doivent être mis en uſage & répétés plus ou moins, ſuivant l'exigence des cas ; ceux qui conviennent le mieux, ſont le jalap, la poudre cornachine, & l'*arcanum duplicatum*. L'exercice modéré convient beaucoup, parce qu'en donnant du reſſort aux ſolides, il atténue les liqueurs & rend leur cours plus facile. Il faut s'abſtenir d'un long ſommeil, de même que de vivre dans l'oiſiveté & dans la molleſſe. Si les Scrophules avoient été occaſionnées par la ſuppreſſion de quelque évacuation périodique, il faut tâcher de la rétablir par les remèdes convenables. Il eſt des cas où l'on doit employer les abſorbans, tels que les yeux d'écreviſſes & le corail préparé. *Scultet* eſtime fort l'électuaire fait avec la poudre de lézard & le miel ; on

en prend la groſſeur d'une muſcade pendant un mois.

Quant aux enfans qui ſont à la mammelle, comme il n'eſt guères poſſible de leur faire prendre des remèdes, on ſe contentera de les purger de tems en tems avec quelques grains de rhubarbe & d'*aquila-alba*; il faut avoir attention de leur donner une nourrice dont le lait ne ſoit pas épais, & de ne leur pas faire manger de bouillie. Lorſqu'ils ſeront parvenus à l'âge de cinq ou ſix ans, on leur pourra faire uſer des remèdes que nous venons d'indiquer.

Comme on ne peut guères eſpérer de guérir les écrouelles internes abſcédées, il faut tâcher d'adoucir la maladie en mettant le malade à l'uſage du lait, le purger de tems en tems avec des purgatifs doux, & lui faire prendre des boiſſons délayantes. Lorſque le foie, le pancréas, la matrice, les glandes bronchiales, celles du méſentère ſont engorgées, on ne peut guères eſpérer de guériſon; cependant on a vu des enfans avoir ces dernières engorgées, & guérir; pour cet effet, il ne faut rien négliger des remèdes qui ont été indiqués. *Arnaud de Villeneuve*, *Helmontius*, *Charles Muſitan*, *Junker*, nous exhortent à employer les cendres d'éponge marine ou de pierre d'éponge, comme d'un remède éprouvé. *Turner* en donne même une obſervation ſingulière & frappante; il dit qu'un payſan qui avoit des tumeurs ſcrophuleuſes d'une groſſeur conſidérable aux aiſſelles, aux aînes & au cou, le vint trouver; il le jugea perdu, néanmoins il lui ordonna qnelques remèdes, que le malade quitta pour ſe ſervir de poudre d'éponge brûlée, dont un de ſes amis, attaqué autrefois de cette maladie, & guéri depuis peu par la même méthode, lui avoit conſeillé l'uſage; il en prit ſoir & matin une cuillerée dans un verre de bierre; en fort peu de tems ſes tumeurs diminuèrent, & diſparurent enfin totalement, ce qui le rendit méconnoiſſable aux propres yeux de *Turner*. *Théodore de Mayerne* loue auſſi beaucoup la décoction de la plante nommée *paronichia folio rutaceo*; & même

on

on trouve dans le discours de *Boyle, de utilitate philosophiæ experimentalis*, une observation d'un jeune homme de sa connoissance, qui fut guéri en moins de quinze jours par l'infusion de cette plante dans de la bierre. *Etmuller* & *Ray* recommandent la poudre de bluet ou la teinture de ses fleurs. *Reusnerus* recommande comme un spécifique la décoction des racines de dompte-venin, & dit qu'il faut la continuer long-tems. Presque tous les Praticiens conseillent, lorsqu'on a attaqué les Scrophules, ou qu'elles suppurent d'elles-mêmes, d'appliquer un cautère qui prévient très-souvent de nouveaux engorgemens; mais ne seroit-il pas plus avantageux de l'établir dès que cette maladie commence à se manifester? Par-là nous arrêterions peut-être ses progrès, & nous préviendrions grand nombre d'accidens qui en résultent. Il est sûr que par ce moyen les sucs blancs se trouveroient diminués; d'où il résulteroit que les vaisseaux se trouveroient moins remplis, & auroient par conséquent plus d'action sur les liqueurs, ce qui rendroit la lymphe plus coulante, & moins propre à former des engorgemens.

Cette maladie est une de celles qui sont de longue haleine, & dont la terminaison est en partie un pur ouvrage de la nature. Il ne faut donc pas chercher à la dompter en peu de tems, parce qu'en vain le tenteroit-on; il faut seulement employer les remèdes qui détournent ce qui est capable de troubler la nature, & de la surcharger dans ses fonctions.

Mais il arrive très-souvent que les moyens que nous venons d'indiquer pour la cure des Scrophules, ne suffisent pas: il faut donc pour lors avoir recours à des remèdes qui agissent immédiatement sur le local de la maladie, lorsque la possibilité y est; car nous ne pouvons pas appliquer des remèdes qui agissent immédiatement sur les Scrophules des parties internes. Ces moyens sont l'application des emplâtres, & l'opération

qui s'exécute de deux façons, ſçavoir, par l'inſtrument tranchant & le cautère.

Quant aux emplâtres, lorſque les Scrophules ſont skirreuſes, ils ne produiſent pas un grand effet; mais dans le commencement de la tumeur, ou lorſqu'elle eſt diſpoſée à ſe réſoudre, on en peut tirer quelque fruit. Ceux qui conviennent le mieux ſont le ſtyrax ſaupoudré de fleur de ſoufre, l'emplâtre de *Vigo cum mercurio* ſeul, ou mêlé avec le diabotanum & le mucilage; mais avant de ſe ſervir de ces emplâtres, il faut faire précéder les cataplaſmes émolliens, ou il faut doucher les tumeurs avec la leſſive de ſarment de vigne. Il eſt des Auteurs qui recommandent le plomb en limaille; l'on peut expoſer la tumeur à des vapeurs d'eau chaude mêlée avec du vinaigre. On applique encore avec ſuccès ſur la tumeur, de la laine graſſe, & on y fait de légères frictions avec un linge chaud. *Zacutus* aſſure n'avoir jamais employé le liniment ſuivant ſans ſuccès. Prenez racine de grande bryone ronde & charnue, demi-livre; coupez-la par petits morceaux, & faites-la frire avec trois livres d'huile d'olive récente, juſqu'à ce qu'elle ſoit tout-à-fait sèche; exprimez-en le ſuc, & ajoutez-y térébenthine de ſapin demi-livre, cire jaune cinq onces, tirez le mêlange du feu, & faites-en un onguent épais que vous appliquerez ſur la tumeur.

Quant à l'opération, on doit ſe comporter différemment, ſelon que les circonſtances l'exigent. Si cette maladie ſe manifeſte dans quelque partie du corps que ce ſoit, par une tumeur (hors celles qui arrivent aux articulations, & dans les os, parce que nous en parlerons en particulier) il faut examiner ſi elle eſt douloureuſe ou non; s'il y a de la matière, ou s'il n'y en a pas; ſi elle eſt adhérente ou non, ou ſi elle eſt skirreuſe. Si elle eſt douloureuſe, il ne faut pas y toucher, & ſe contenter d'employer les remèdes palliatifs. L'uſage du lait, dans ce cas, eſt le ſeul remède qui convienne. Si elle vient à ſuppuration, il faut y appliquer des cataplaſmes

anodyns, émolliens & ſuppuratifs, lorſqu'on voit que la ſuppuration eſt déterminée; mais il ne faut pas l'ouvrir que la glande ne ſoit totalement fondue. Lorſqu'on juge qu'elle l'eſt, on y applique une pierre à cautère; & quand l'eſcarre eſt tombée, on panſe l'ulcère comme dans un autre cas. Il faut cependant avoir attention que ſi la glande n'avoit pas été fondue totalement par la ſuppuration, il faudroit l'emporter par le cauſtique, parce que s'il en reſtoit le moindre veſtige, il pourroit être le germe d'un nouvel engorgement. Enſuite, s'il vient de mauvaiſes chairs, comme cela arrive fort ſouvent, on emploie les eſcarotiques, & enſuite les ſarcotiques, & on cicatriſe l'ulcère; ſi la tumeur eſt ulcérée, & qu'elle ne ſoit pas douloureuſe, il faut la panſer avec de la diſſolution de ſublimé corroſif diſſous dans de l'eau de plantain; mais ſi elle eſt douloureuſe, il ne faut pas s'en ſervir; il faut ſe contenter d'employer l'emplâtre de cérat, & mettre le malade à l'uſage du lait.

Lorſque la tumeur eſt skirreuſe, & qu'elle n'eſt pas douloureuſe, il faut en venir à l'opération qui s'exécute de deux façons, ſavoir, par le cautère & l'inſtrument tranchant. Si elle n'eſt pas adhérente, on peut l'extirper, ce qui abrége beaucoup la cure, & les douleurs au malade; mais ſi elle eſt adhérente, il faut la conſumer par le cauſtique, ayant fait auparavant une eſcarre à la peau avec des pierres à cautère pour découvrir les glandes. Les cauſtiques les plus doux, les plus faciles à employer, & qui n'attirent jamais d'inflammation, ſont les trochiſques *de minio*. Je crois cependant qu'il eſt à propos de ne pas attaquer ces ſortes de tumeurs aux enfans, qu'ils n'aient atteint un certain âge, attendu qu'elles ſe diſſipent quelquefois ſans le ſecours d'aucun remède, comme je l'ai vu pluſieurs fois, lorſqu'ils ont atteint l'âge de puberté. Si elles avoient été occaſionnées par la ſuppreſſion de quelque évacuation périodique, il n'en faut pas venir à l'opération qu'on n'ait rétabli l'évacuation.

Il y a encore un autre moyen d'emporter les tumeurs ſcrophuleuſes, qui eſt la ligature: après avoir fait une inciſion pour découvrir la tumeur, on la ſaiſit dans ſa baſe avec un lien, & on la ſerre tous les jours juſqu'à ce qu'elle ſoit tombée; cette méthode, lorſqu'on peut la mettre en pratique, eſt préférable à celle de les emporter par l'inſtrument, parce qu'on prévient l'hémorragie, qui, quoiqu'on ait trouvé un ſpécifique pour l'arrêter, ne laiſſe pas que de faire de la peine. *Benivenius* rapporte une Obſervation fort curieuſe, d'une tumeur ſcrophuleuſe qu'il emporta par le moyen de la ligature; il s'exprime en ces termes : *Mulierem Olivam nomine, ſtruma coxæ innata multis annis miſerabiliter vexabat; ad eam enim magnitudinem jam excreverat, ut occupante eâ coxam ipſam ac crus ambulare non poſſet : quo factum eſt ut jam quinquennio miſera in lecto jaceret, nec ex medicis ullus inveniebatur qui cum ferro aut alio quovis medicamento tollere tam ingens malum auderet. Quare omni ſpe deſtituta me juniorem adhuc ad ſe vocans operam noſtram depoſcit, lacrymis urget, & precibus ut quantùmlibet miſerabile, aliquod tamen ei præſidium afferam; mori ſe malle quàm in tantâ miſeriâ & calamitate vitam ducere. Moverunt me, fateor, infelicis mulieris lacrymæ; ac propterea rem ſanè arduam, & quam nullus qui ſaperet attentaſſet, aggreſſus, ſtrumam ipſam eâ potiſſimùm parte quâ coxæ pendebat, vinculo deligo : & quoniam craſſitudo palmâ plenior erat, ſingulis quibuſque diebus vinculum arctiùs necto, donec pars media reſecaretur; tùm candenti ferro quod ſupereſt ſcindo; ſanguinem ſupprimo, & mulierem mortuam ferè reſumens molli cubiculo recreo, ac curioſâ dein obſervatione idoneiſque medicamentis ritè procedens, divino tandem auxilio eam in priſtinam ſanitatem reduco; tanta autem fuit præciſæ carnis moles, ut pondus ſexaginta librarum excederet.*

Cette Obſervation nous fait voir qu'il ne faut pas toujours dans les cas douteux abandonner les malades, & qu'il vaut mieux employer des moyens de la réuſſite deſ-

quels nous ne ſommes pas sûrs, que de les livrer à une mort certaine. Si les Scrophules étoient compliquées de virus cancéreux & ſcorbutique, il faudroit employer les remèdes qui ſont propres à l'un & à l'autre virus.

Les dépôts qui ſe forment aux articulations, ſont de deux eſpèces : les uns occupent l'articulation même, & les autres ſe trouvent ſous la peau dans les graiſſes : ceux-ci viennent preſque toujours à ſuppuration, & il faut les ouvrir de bonne heure, de crainte que la matière n'altère la capſule, & par conſéquent l'articulation. Il n'en eſt pas de même de ceux qui ont leur ſiége dans l'articulation ; car on ne doit pas les ouvrir, & il faut employer tous les moyens convenables pour en procurer la réſolution. Ces moyens ſont les cataplaſmes émolliens & réſolutifs, les bains, & les douches faites avec la leſſive de cendres de ſarment.

Il faut exciter de tems en tems de légers mouvemens dans la partie, afin de diviſer la matière, la rendre plus propre à ſe diſſiper, & prévenir l'anchyloſe ; mais on n'eſt pas toujours aſſez heureux pour en procurer la réſolution ; pour lors la matière ſe fait jour, & l'ulcère reſte fiſtuleux, ou elle s'épaiſſit à un point qu'elle produit l'anchyloſe.

Lorſqu'il arrive que les os ſont altérés par cette maladie, s'ils ſont ſeulement gonflés, il faut appliquer des cataplaſmes réſolutifs, mais principalement le bain & les douches que nous avons propoſées ci-deſſus : mais lorſqu'ils ſont cariés, il faut découvrir toute l'étendue de la carie, & ſe ſervir des moyens propres pour en procurer l'exfoliation. On emploie d'abord l'eſſence de géroſle, ou celle de térébenthine, ou le baume de *Fioraventi ;* mais ſi la carie eſt profonde, ces moyens ne ſuffiſent pas : on met pour lors en uſage une pâte cauſtique qu'on fait avec le ſublimé corroſif, mêlé avec la gomme arabique ; & lorſque cela ne ſuffit pas, duns ce cas on met le cautère actuel en uſage, qui produit des mer-

veilles dans ces ſortes de caries : ces maladies guériſſent fort ſouvent par ces moyens.

J'ai vu un homme, qui à l'occaſion d'un dépôt ſcrophuleux, avoit une carie au péroné, qui s'étendoit depuis la partie ſupérieure juſqu'à la partie moyenne; on appliqua le feu par différentes fois ſur toute l'étendue de la carie, & le malade guérit radicalement. Les remèdes dont il uſa pendant tout ce traitement, conſiſtèrent en des boiſſons apéritives & l'æthiops minéral. M. *le Cat* a fait part à l'Académie des Sciences & Arts de Rouen, de deux Obſervations à l'occaſion de deux caries, à la ſuite de dépôts ſcrophuleux; l'une occupoit toute l'étendue du tibia, & l'autre la moitié du pied. Ces deux maladies, quoique très-conſidérables, furent radicalement guéries par le moyen du cauſtique.

MÉMOIRE

SUR LES

TUMEURS SCROPHULEUSES.

Par M. MAJAULT.

L'HISTOIRE des différentes maladies qui affligent l'humanité, nous préſente des Tumeurs de différentes eſpèces : les unes parcourant promptement leur tems, ont mérité, par rapport à l'inflammation & à divers accidens qui les accompagnent, le nom de *Tumeurs chaudes ;* les autres formées lentement & par la ſtaſe ou la collection de différentes humeurs ſur leſquelles agit à peine la force ſyſtaltique des vaiſſeaux, ont été nommées *Tumeurs froides.* De cette dernière claſſe eſt la maladie qui fait le ſujet propoſé par l'Académie.

Les Ecrouelles ou Scrophules, appellées vulgairement humeurs froides ; par les Latins *Strumæ, Scrophulæ, Scrophæ ;* par les Grecs χοιράδες, du mot χοιρὸς, *porcus,* pourceau, parce que ces animaux ſont ſujets à cette maladie : les Scrophules, dis-je, ſont des tumeurs dures, skirreuſes, froides, ſouvent indolentes, formées peu à peu dans les glandes du col, des aiſſelles, des aînes, dans les glandes maxillaires inférieures, ſublinguales, dans les mammelles, les bras, les poignets, ſous les jarrets, le long des jambes ; enfin dans les parties glanduleuſes du corps.

On regarde auſſi comme ſcrophuleuſes, les tumeurs froides qui attaquent les jointures, les os, les coudes, les pieds, les mains, les doigts ; de même que beaucoup

de fluxions opiniâtres qui attaquent peu à peu les articulations, & dont la ſuite eſt la carie des extrémités des os; enfin le cancer, le goëtre, le *rachitis*, dépendent très-ſouvent d'un virus ſcrophuleux. Ce dernier cas s'obſerve particulièrement dans les enfans.

Les glandes ne ſont pas ſeules le ſiége des tumeurs ſcrophuleuſes; car on voit tous les jours des tumeurs, ou pour mieux dire, des dépôts dépendans d'un vice ſcrophuleux, ſe former peu à peu le long des jambes; on en voit d'autres ſe former au viſage, derrière les oreilles, même par-delà les parotides; & pendant qu'on les traite dans un endroit, le virus qui ſembloit diſparoître ne tarde pas à ſe manifeſter ailleurs, & à produire de nouvelles tumeurs. Nous avons vu un malade dans le premier cas, & un autre qui eut des dépôts ſcrophuleux au grand angle de l'œil.

Les glandes extérieures ne ſont pas ſeules ſujettes aux engorgemens ſcrophuleux; les glandes intérieures, telles que le foie, la ratte, le pancréas, la matrice, en ſont auſſi le ſiége. *Paré*, au rapport d'*Ingraſſias*, dit qu'on trouva dans le méſentère d'un Maure ſoixante-dix tumeurs ſcrophuleuſes, remplies les unes d'une matière viſqueuſe & gluante, les autres d'une matière dure & gypſeuſe, d'autres enfin, d'une matière un peu plus fluide.

Fontanus (*a*) rapporte que des tumeurs ſcrophuleuſes comprimèrent tellement l'œſophage & la trachée-artère, que les alimens, ni l'air, ne pouvant paſſer, le jeune homme qui en étoit affecté mourut: à l'ouverture du cadavre, on trouva de ces tumeurs à l'orifice de l'eſtomac, aux poumons, à l'épiploon, au méſentère, au pancréas, & au col de la veſſie. Ces deux exemples peuvent ſuffire pour prouver que toutes les parties ſont ſujettes à cette maladie, & pour nous diſpenſer d'en rapporter davantage: d'ailleurs les Obſervateurs fourniſſent aſſez de preuves de ce que nous avançons.

(*a*) *Reſponſ. & cur. med. pag. 66.*

Il eſt extrêmement difficile de déterminer préciſément le caractère des tumeurs ſcrophuleuſes, *hoc opus, hic labor;* & il n'eſt pas plus aiſé d'expliquer la manière dont elles ſe forment. L'obſervation cependant peut nous ſervir de guide, elle nous prête ſon flambeau; & ſi la Nature ſemble ſouvent jalouſe de nous tenir en ſuſpens, & de nous cacher ſes merveilles, l'expérience, en l'épiant, la ſuit, la ſurprend ſur le fait, & nous découvre ce qui avoit été caché aux ſiècles précédens; c'eſt à elle que nous devons les progrès de l'art de guérir. Arrêtons-nous un peu ſur l'extérieur des humeurs ſcrophuleuſes; conſidérons, d'après la ſection anatomique, leur intérieur; & leur nature nous deviendra peut-être un peu plus apparente.

En général, les tumeurs ſcrophuleuſes ſont blanches, ſans chaleur, ſans douleur au commencement, ſe formant peu à peu, long-tems pâteuſes, œdémateuſes, particulièrement au voiſinage, ne laiſſant appercevoir de fluctuation que vers le milieu de la tumeur, & même encore qu'après un certain tems.

Tel eſt leur aſpect: voyons ce qu'il nous ſera permis de conclure en rendant raiſon de ces différens phénomènes. Ces tumeurs ſont blanches, parce qu'elles ſont produites par la partie blanche du ſang, la partie rouge n'y ayant pour l'ordinaire aucune part, ou du moins fort éloignée, à moins qu'elles ne ſoient compliquées d'inflammation.

Elles ſont ſans chaleur & ſans douleur au commencement. La Phyſiologie nous apprend que la chaleur naturelle de notre corps a pour cauſe la célérité des fluides dans les vaiſſeaux, & la réaction des vaiſſeaux ſur les fluides; ce fait eſt hors de doute, il eſt ſuffiſamment confirmé dans les paſſions violentes, pendant leſquelles le ſang étant pouſſé avec force vers toutes les parties, la chaleur augmente proportionnellement aux forces avec leſquelles il eſt pouſſé: or, dans le cas dont il s'agit, les ſucs blancs circulent lentement; leurs vaiſſeaux, dont

les parois ſont minces, n'ont qu'une foible réaction; donc le mouvent étant lent, & l'action des vaiſſeaux foible, la chaleur ne doit pas être ſenſible. De même la douleur ſera peu conſidérable au commencement; les vaiſſeaux & les parties ne ſouffrent qu'une diſtenſion graduée, puiſque ces tumeurs ſe forment très-lentement & par congeſtion, & ſont même quelquefois pendant un très-long tems ſans prendre d'accroiſſement ſenſible: elles ſont long tems pâteuſes; ce qui eſt une ſuite de la lenteur de la circulation des ſucs blancs contenus dans leurs vaiſſeaux, ces tumeurs étant pour lors preſque ſemblables à l'œdème par infiltration. Enfin, la fluctuation ne ſe fait ſentir que vers le milieu de la tumeur, & même encore qu'après un certain tems, n'y ayant que cet endroit où ſe fait la rupture des vaiſſeaux; endroit qui étant le centre où vont ſe réunir les forces de chaque vaiſſeau, doit le premier en éprouver le choc.

Quelquefois les tumeurs ſcrophuleuſes ſont dures; ce n'eſt pas, à la vérité, dans les premiers tems: leur dureté approche du skirre; diſons mieux, elle la ſurpaſſe. Cette humeur ne s'épaiſſit pas ſeulement par ſa ſtaſe, qui fait l'abſcès, ou par le vice des ſix choſes non-naturelles; un caractère particulier l'épaiſſit, & fait différer ces tumeurs des autres tumeurs skirreuſes.

Jetons préſentement les yeux ſur l'intérieur de ces tumeurs.

Platerus (*a*), après avoir fait l'hiſtoire d'un jeune homme qui mourut ayant beaucoup de tumeurs ſcrophuleuſes au col, aux glandes axillaires, rapporte qu'ayant pratiqué une inciſion longitudinale le long du cou, de la profondeur de trois doigts, en trois endroits différens, il trouva le corps graiſſeux, blanc, épais, & entièrement ſemblable à du lard. Parmi cette ſubſtance, on découvrit des glandes de différentes groſſeurs.

On lit dans *Bonet* (*b*), qu'on trouva dans les glandes

(*a*) *Obſervat. Lib. 3. pag. 693.*
(*b*) *Anatom. practic. de Tumoribus. pag. 265.*

du cou, & dans celles du méſentère d'une fille morte à Leyde, de cette maladie, une matière pultacée dans les unes, & comme gypſeuſe dans les autres.

M. *Blegny* (*a*) rapporte qu'en 1679, M. *Manche* fit l'ouverture du cadavre d'une fille de trois ans, morte après un aſthme & une toux inſupportable, ayant au pied droit des tumeurs & des ulcères ſcrophuleux. On ne trouva aucun veſtige du poumon gauche; mais ſeulement une matière dure, plâtreuſe, adhérente aux côtes, & recouverte d'une membrane.

Un jeune homme âgé de dix-huit ans (*b*), fut attaqué de Scrophules; malgré les remèdes, il mourut émacié. A l'ouverture du cadavre, on trouva dans le méſentère un nombre infini de glandes engorgées de différentes groſſeurs. Elles étoient ſi dures, que le ſcalpel pouvoit à peine agir ſur elles; elles ne contenoient aucune liqueur; on mit quelques morceaux de ces tumeurs ſcrophuleuſes dans différentes liqueurs lixivielles, dans l'eau thériacale, ſans qu'en pluſieurs jours on eût apperçu aucune marque de diſſolution. Les Obſervateurs fourniſſent encore beaucoup d'autres exemples qu'on nous diſpenſera de rapporter, dans la crainte de paſſer les bornes d'un Mémoire (*c*).

Or, de tous ces faits on peut conclure :

1°. Que les tumeurs ſcrophuleuſes ſont formées par les ſucs blancs.

2°. Que, quoique les glandes conglobées ſoient principalement le ſiège de cette maladie, elles n'y ſont cependant pas ſeules ſujettes, puiſque ce vice agit auſſi ſur les ſucs graiſſeux.

3°. Que les ſucs qui forment les tumeurs ſcrophuleuſes, ſont ſujets à s'épaiſſir, & à former diverſes concrétions.

4°. Que la dureté de ces tumeurs eſt différente de

(*a*) *Blegny Zodiac. Med. pag. 96. ann. 1.*
(*b*) *Bonet. ibid. pag. 96.*
(*b*) *V. Bonet, ibid. & ſequent.*

celle des autres tumeurs skirreuſes; puiſque la matière qui les forme, prend tantôt la forme de bouillie, & tantôt devient pâteuſe.

Tâchons de découvrir préſentement parmi les ſucs blancs, ceux qui principalement ſont affectés. *Hippocrate* a regardé comme cauſe matérielle de cette maladie, une humeur glutineuſe & lente; après lui *Galien* a prononcé que c'étoit une pituite froide; d'autres enfin ont accuſé une humeur pituiteuſe & mélancolique. Quel étoit le principe de ces opinions peu différentes en elles-mêmes? c'eſt ſans doute parce qu'ils regardoient les glandes comme le réſervoir des ſucs pituiteux, & qu'elles ſont attaquées les premières; & en même tems, parce que ces tumeurs ſe forment lentement, ce qui ne pourroit être que l'effet d'une humeur facile à s'arrêter, & qui circule avec peu de force. Ne nous arrêtons pas à ces principes; en développant les cauſes de ce vice, nous en déduirons mieux les effets, & les notions de l'économie animale nous feront mieux appercevoir le vice qui en doit réſulter.

En effet, quels ſont ceux qui y ſont ſujets? Nous trouvons en général les enfans, parmi les jeunes gens, ceux qui ſont d'un tempérament mélancolique, & chez leſquels la digeſtion ſe fait mal; cependant cette maladie peut auſſi attaquer ceux d'un âge plus avancé. Quelle peut en être la raiſon? Outre la diſpoſition primitive & naturelle, pour ainſi dire, dans chaque ſujet; dans cet âge tendre, les pulſations des artères ſont foibles, l'aſſimilation des humeurs ſe fait lentement & difficilement, l'action des ſolides eſt peu ſenſible, les humeurs ſemblent dominer; de-là ſuit le défaut de perfection dans les ſucs deſtinés à l'accroiſſement, & à la réparation de la machine: ajoutons à ces cauſes le lait d'une nourrice cacochyme, ou nouvellement enceinte; enfin tout ce qui peut communiquer au ſang, des particules groſſières, ſalines & acides.

C'eſt par cette raiſon, ſans doute, que l'on peut

regarder la maladie vermineuſe comme cauſe des Scrophules; en effet, ces inſectes, quelle que ſoit la cauſe de leur naiſſance en nous, en ſe remuant, en mordant & tiraillant, pour ainſi dire, les fibres des inteſtins, irritent les nerfs, bleſſent les ſolides, produiſent des nauſées, des vomiſſemens, troublent la préparation du chyle, d'où ſuivent des parties crues & groſſières qui entrent dans la maſſe; de-là la maigreur, la fièvre hectique, la phthiſie, la perverſion des ſucs chyleux, enfin la facilité aux engorgemens. C'eſt par ce même défaut de digeſtion que l'on peut rendre raiſon pourquoi les enfans en grandiſſant ſont ſujets à cette maladie; ce que l'on concevra ſans peine, ſi l'on fait attention que dans ce tems, plus obéiſſant à l'appétit qu'à la raiſon, outre la quantité, ils chargent leurs eſtomacs encore délicats, d'alimens ſuſpects par leur qualité; ce qui eſt confirmé par le témoignage d'*Hippocrate*, qui dit: *Ipſis verò grandiuſculis, tonſillarum inflammationes, ſtranguriæ, ſtrumæ & alia tubercula.*

Dans les jeunes gens, ſur-tout dans ceux qui ſont attaqués d'intempérie mélancolique, & dans ceux d'un âge plus avancé, les vibrations des artères ſont peu tendues; la bile y eſt peu active, les ſucs gélatineux abondent, la coction ſe fait lentement, les récrémens diſſolvans ſont peu actifs, les ſucs chyleux prennent difficilement la forme de nos humeurs; enfin les excrétions ſe font difficilement.

De-là il ſuit que dans cette diſpoſition, la digeſtion ſe fait difficilement; les parties du chyle mal élaborées réſiſtent à l'action des vaiſſeaux, produiſent dans les humeurs une ténacité qui les rend peu coulantes, & les rendent par ce moyen plus propres à s'arrêter dans les extrémités des vaiſſeaux, & ſur-tout dans ceux des glandes; c'eſt ce défaut de ténuité dans les parties du chyle, qui ſans doute lui donne lieu de s'arrêter dans les glandes du méſentère, & d'y former les différentes tumeurs. Nous croyons d'autant plus devoir accuſer ce défaut de

digeſtion, que l'on a trouvé des tumeurs ſcrophuleuſes dans le foie, & ſur le tronc même de la veine-porte (*a*).

Les obſtructions dans les glandes du méſentère, accident aſſez ordinaire à ceux qui ſont attaqués de cette maladie, ont donné lieu à quelques Auteurs d'avancer qu'il n'y avoit point de Scrophules ſans maladie du méſentère; mais nous croyons que ce ſentiment ſe réfute aſſez de lui-même ſans nous y arrêter; puiſque l'on voit des gens vivre très-long-tems avec ces tumeurs, ſans atrophie & autres accidens qui ſeroient les ſuites des glandes obſtruées du méſentère; ce fait eſt aſſez confirmé chez les Eſpagnols & les habitans des Alpes.

A ces cauſes, qui dépendent, pour ainſi dire, de la conſtitution du ſujet en particulier, on peut ajouter le mauvais uſage des ſix choſes non-naturelles : tels ſont un air froid, épais, groſſier, marécageux, chargé d'exhalaiſons vitrioliques, les alimens viſqueux & indigeſtes, les fruits verds, les eaux crues & bourbeuſes, le virus vénérien. Si ceux qui habitent les Alpes y paroiſſent ſujets, c'eſt par l'uſage des eaux viſqueuſes & chargées d'un nitre groſſier, telles que peuvent être des eaux de neige fondue. Les perſonnes oiſives & ſédentaires, celles d'un tempérament phlegmatique, y paroiſſent ſujettes, par les raiſons que nous avons détaillées. D'ailleurs, ces dernières cauſes ſeules peuvent bien cauſer quelque épaiſſiſſement dans les ſucs, lequel occaſionnera des engorgemens paſſagers qui cèdent facilement aux remèdes; mais ceux qui naiſſent d'un véritable virus, fourniſſent continuellement de nouveaux accidens.

Si on examine les effets du vice ſcrophuleux, ils ſemblent prouver que ce vice eſt acide, ſalé, & un peu analogue au virus vénérien. Il eſt joint à des parties rameuſes & groſſières, qui, retenant ſes ſels, empêchent ſes pointes de ſe développer, ce qui le rend lourd, & ne lui permet de ſe manifeſter que peu à peu, & même encore après un long tems; il paroît beaucoup plus fixe

(*a*) *Bonet. loc. citat.*

que le virus vénérien, & ſe développe plus difficilement que lui.

De ces cauſes & de ces effets il réſulte,

1°. Que la partie des ſucs blancs qui forment les tumeurs ſcrophuleuſes, eſt fixe & groſſière.

2°. Que dans cette affection la digeſtion eſt mauvaiſe, & conſéquemment le chyle mal élaboré.

3°. Qu'en conſéquence les ſucs chyleux ne ſont pas ſoumis comme il faut à l'action organique des vaiſſeaux, & produiſent une ténacité dans les humeurs.

4°. Que par la raiſon ci-deſſus donnée, les ſucs gélatineux dominent; que ce ſont eux qui paroiſſent le ſiège de cette maladie, comme on en doit être convaincu par les effets (*a*), & parce qu'ils ſont ſuſceptibles des concrétions que forme la matière des tumeurs ſcrophuleuſes; concrétions preſque ſemblables à celles qui ſe trouvent dans les articulations des Goutteux (*b*), leſquelles ſont formées par l'épaiſſiſſement de l'humeur gélatineuſe qui les arroſe.

5°. Que les ſucs gélatineux dominent plus que les autres dans ces tumeurs, parce qu'elles ſont difficilement attaquées de pourriture, & ſont plus ſujettes à une acrimonie acide ou rance (*c*) propre à ce ſuc.

6°. Enfin, que les ſucs graiſſeux ont auſſi part à cette maladie, ayant beaucoup d'analogie avec les ſucs gélatineux & le chyle; analogie qui eſt démontrée par la facilité qu'a la graiſſe à reprendre les routes de la circulation, & tenir lieu de chyle à certains animaux qui ſont très-long-tems ſans manger.

Les ſucs gélatineux & graiſſeux dominant dans la maſſe, donnent trop de conſiſtance à nos humeurs; elles ne peuvent plus circuler aiſément par les petits vaiſſeaux capillaires, ſur-tout ceux des glandes; elles s'y engor-

(*a*) *Ipſa forſan gelatina ſana ſanguinis in glandulis concreta ſimiles inſert tumores. Gorter Chirurg. repurg.*

(*b*) *Vid.* Manget. *Theatr. Anatom. experiment. de mucilag. articulor.*

(*c*) Cette doctrine eſt adoptée par l'Académie, dans ſes Mémoires. Tome I. pag. 75.

gent, les gonflent, & forcent leurs reſſorts; les oſcillations des vaiſſeaux n'agiſſent plus ſur elles; elles s'arrêtent, forment des obſtacles aux fluides qui doivent parcourir ces voies : de-là la congeſtion. Ces matières amaſſées ſont quelquefois long-tems ſans ſe faire ſentir, ſoit parce que les ſucs qui les forment ſont groſſiers, ſoit parce qu'étant gélatineux & muqueux, ils ſont peu ſuſceptibles d'une dépravation qui les rende aſſez irritans pour cauſer une inflammation; mais peu à peu les ſecouſſes des artères, l'agitation du ſang qui aborde à la partie, l'impulſion dans les canaux obſtrués, & même quelques cauſes externes, mettent les parties ſalines en mouvement, elles ſe débarraſſent des parties rameuſes qui les enveloppoient, irritent les fibres, rendent la partie douloureuſe, & produiſent des fluxions. La tumeur devient rouge, s'enflamme, s'abſcède, & les ſels mis en liberté l'ulcèrent. Cet ouvrage de la nature ne s'accomplit pas auſſi aiſément dans cette maladie, que dans beaucoup d'autres eſpèces de tumeurs. L'action des vaiſſeaux, ou trop foible, ou trop diminuée, ne permet qu'une dépravation lente & ſourde; ou bien, ſi elle n'eſt pas produite, les ſucs graiſſeux s'épaiſſiſſent & prennent conſiſtance, comme il arrive dans les congeſtions ſcrophuleuſes.

Eſpèces des Écrouelles.

Des différens degrés d'acrimonie de ces ſucs, & des divers accidens qui les accompagnent, naiſſent les différentes eſpèces d'Écrouelles; elles peuvent encore recevoir quelques différences du lieu où elles arrivent, de leur grandeur, de la matière qui les forme.

Les unes attaquent le corps des glandes ſeulement, d'autres s'étendent plus loin, & la ſubſtance graiſſeuſe qui environne les glandes, y participe : cela poſé, il ſera évident que les unes peuvent être enkiſtées, & les autres ne l'être point; les unes ſont dures & fixes, les autres ſont plus molles & mobiles, ce qui a donné lieu de diſtinguer deux eſpèces de Scrophules, que les

Latins

Latins appellent *Scrophulæ* & *Strumæ* (*a*); celles-là ſont pâles, moins profondes, plus élevées; celles-ci ſont plus rouges, plus profondes, plus applaties, augmentent & diminuent quelquefois, & cèdent au ptyaliſme, &c.

Les Ecrouelles en général ſont bénignes & malignes. Les bénignes ont pour cauſe un ſimple épaiſſiſſement des ſucs, elles cèdent plus facilement aux remèdes; d'ailleurs elles ſont plus particulières aux enfans.

Les malignes au contraire peuvent être ſubdiviſées en beaucoup d'autres eſpèces; elles s'ulcèrent quelquefois, & ſi les ſucs qui les forment contiennent beaucoup de lymphe, cette liqueur étant ſuſceptible de pourriture, elles dégénèrent quelquefois en cancers, ne cèdent point aux remèdes, & deviennent preſque toujours incurables. Pluſieurs Auteurs les croient contagieuſes, & même héréditaires; mais je crois qu'il ſeroit difficile d'en donner des preuves, cette maladie étant propre au ſujet. Quelquefois ce virus ſe complique avec d'autres, tels que le vénérien & le chancreux, &c. & il devient alors d'autant plus difficile à guérir, que la maladie eſt plus compliquée. Ce n'eſt pas ſans raiſon, que l'on met le virus vénérien au nombre des cauſes des Ecrouelles malignes; & ſi elles ſont ſi communes chez les Eſpagnols, c'eſt vraiſemblablement, parce qu'ils négligent de ſe faire guérir du virus vénérien, dont les ſymptômes ſont ſi mitigés dans ce pays.

Cette humeur parvenue à un certain degré d'acrimonie, n'attaque pas ſeulement les parties molles; elle ſe porte par-tout, & ſur-tout dans les endroits où le mouvement eſt moindre; auſſi les os ne ſont-ils pas épargnés dans cette maladie. Si l'humeur s'arrête ſous le périoſte, s'y amaſſe, s'y durcit, elle forme des hyperoſtoſes; ſi l'engorgement ſe fait dans les canaux qui compoſent la ſubſtance de l'os, elle produit les tumeurs ſcrophuleuſes des os: ce dernier cas eſt plus ordinaire aux enfans,

(*a*) *Warthon, Adenograph. cap.* 40.

dont les os ſe gonflent aiſément par le ſéjour de l'humeur dans des canaux encore mols & tendres; mais ce qu'il y a de plus particulier aux exoſtoſes ſcrophuleuſes, comme l'a remarqué le célèbre M. *Petit*, c'eſt qu'elles ſuppurent plus aiſément que les véroliques, & que l'eſpèce de carie qui y ſuccède eſt fort dangereuſe. Si l'humeur ronge & détruit la ſubſtance de l'os, de-là la carie, l'écoulement de ſanie, l'ulcère. La ſubſtance ſupérieure & inférieure des os longs étant ſpongieuſe, elle y ſera plus ſujette, de même que les articulations, par rapport aux glandes ſynoviales.

Cette humeur peut donc ſe porter par-tout; & étant ſuſceptible de différens degrés d'altération, elle peut produire des fluxions opiniâtres, des ſquinancies dangereuſes, des ophtalmies rebelles, des abſcès malins, des épilepſies, des dartres, ou une eſpèce de gale fort difficile à guérir; accidens qui ſeront plus ou moins conſidérables, ſelon les endroits où ſe portera la matière, & ſelon le degré de perverſion qu'elle aura acquis.

Si l'on vouloit entrer dans le détail des maladies qui en ſont inſéparables, on pourroit s'étendre fort loin; mais quand on ne conſidéreroit que la phthiſie qui en eſt la ſuite, dans quel état ne réduit-elle pas? phthiſie qui a pour cauſe ou l'embarras des glandes de l'eſtomac & des inteſtins, ou l'obſtruction de celles du méſentère, d'où ſuit conſéquemment le défaut de nourriture, & l'impoſſibilité de réparer les pertes auxquelles nous ſommes ſujets. On pourroit auſſi l'attribuer à la mauvaiſe qualité de la ſalive, de même qu'à ſa trop grande quantité; car étant déja altérée dans cette maladie, & ſe mêlant avec les alimens, elle trouble les fonctions de l'eſtomac, cauſe la mauvaiſe digeſtion, & peu à peu l'atrophie. *Salivæ excretio nimia turbat coctionem primam; hinc profert ſitim, tabem, atrophiam,* dit *Boerhaave.*

La fièvre lente accompagne preſque toujours ceux qui ſont attaqués de cette terrible maladie; ce qui paroît dépendre de l'obſtacle continuel que préſentent les

diverſes obſtructions, de la mauvaiſe diſpoſition du chyle, du reflux de quelques particules malignes, enfin de la conſtitution particulière du ſang. En effet, le ſang qui avoit coutume de ſe diſtribuer dans toutes les parties, trouve ſouvent des obſtacles qui l'obligent de paſſer par les vaiſſeaux voiſins, ce qu'il ne peut faire ſans les dilater; mais la ſtructure élaſtique des artères réſiſte; par conſéquent le nombre des vaiſſeaux étant diminué, & la quantité de fluide étant la même pour un moindre nombre de vaiſſeaux, il ſuit que les artères doivent réagir plus fort ſur les fluides pour rétablir l'équilibre; delà un mouvement plus violent & la fièvre. La mauvaiſe diſpoſition du chyle y contribue; car un chyle mal élaboré ne peut pas aiſément ſe convertir en ſang; il eſt donc obligé de circuler plus long-tems dans la maſſe; ce qu'il ne peut faire ſans que ſes parties hétérogènes n'y produiſent des mouvemens irréguliers; de même le reflux de quelques matières malignes y produira des dérangemens particuliers. La nature du ſang, les ſucs gélatineux qui y abondent, ſont autant d'obſtacles qui offrent une réſiſtance continuelle aux artères, d'où ſuivent des diaſtoles & des ſyſtoles plus fortes & plus réitérées. Enfin il y aura des redoublemens, ſi des parties hétérogènes ne ſe trouvent pas toujours également mêlées dans la maſſe, & ſi elles ſe trouvent énervées pour un tems. De cette fièvre ſuivent des accidens particuliers, tels que l'inflammation, l'adhérence des parties les unes avec les autres. Ce dernier cas eſt confirmé par l'obſervation de pluſieurs Praticiens célèbres qui ont trouvé le péricarde adhérent au cœur, dans des enfans morts de cette fâcheuſe maladie; ce qui ne peut avoir pour cauſe que l'inflammation de ces parties, ou l'épaiſſiſſement de l'humeur qui les arroſe.

Les ſignes des Ecrouelles ſont diagnoſtics & prognoſtics; leſquels ſont différens ſuivant les différentes eſpèces d'Ecrouelles. En général, ceux qui ſont attaqués de cette maladie, ſont très-pâles, mols, languiſſans, ayant Signes.

le pouls foible, & s'acquittant très-lentement des fonctions animales. Leur ventre eſt dur, leur teint plombé, ils ont une mauvaiſe digeſtion, le nez & les lèvres enflées, les yeux larmoyans, un écoulement pituiteux par le nez, ce qui eſt accompagné pour l'ordinaire d'engorgement aux glandes du col, des aiſſelles, & des aînes. Ce gonflement des joues, des lèvres, du nez, eſt aſſez familier aux enfans qui en ſont attaqués ou menacés, & il ſe remarque ſur-tout quand l'air eſt un peu froid. A ces ſignes on peut ajouter ceux que nous avons décrits en parlant de la nature des Ecrouelles.

Les Ecrouelles bénignes ſe connoiſſent, parce qu'elles ſont ſuperficielles, peu dures, ne changeant pas beaucoup la couleur de la peau, ſans adhérence, indolentes; elles ne produiſent point d'accidens fâcheux, & cèdent aiſément aux remèdes.

Les malignes, au contraire, ſont plus profondes, dures, skirreuſes, livides, produiſent de la douleur, & d'autres accidens plus fâcheux, fourniſſent une ſuppuration ichoreuſe & de mauvaiſe qualité, cauſent des ulcères noirâtres, longs & difficiles à guérir.

Les Ecrouelles véroliques ſe connoiſſent en rappelant les circonſtances qui ont précédé, en examinant ſi le malade a eu quelque maladie vénérienne, traitée peu ſoigneuſement, & ſur-tout en voyant s'il a des accidens qui ſoient des ſignes actuels de cette maladie; les héréditaires ſe connoiſſent par le récit des malades, quand il eſt né de parens cacochymes, infectés de ce virus, ou du virus vérolique. Enfin les chancreuſes ſe connoiſſent par la pourriture qui leur eſt propre, & par les ſignes communs de ces deux maladies.

Quant aux ſignes prognoſtics, par rapport à l'eſſence des Ecrouelles, celles qui ſont bénignes ſe guériſſent aſſez aiſément, & cèdent beaucoup aux remèdes. Les ſimples ſont moins fâcheuſes que les compliquées.

Les internes ſont plus dangereuſes que les externes; celles qui attaquent les glandes ſuperficielles, ſont plus

aiſées à guérir que celles qui attaquent les os & les articulations : celles-ci ſont plus ſuſceptibles des remèdes que celles qui attaquent les principaux viſcères, & y cauſent des affections d'autant plus dangereuſes, que ces parties ſont plus néceſſaires à la vie ; celles qui arrivent au voiſinage du larynx & du pharynx particulièrement, cauſent des accidens mortels par leur gonflement.

Les Ecrouelles malignes ſont les plus fâcheuſes de toutes ; elles produiſent des accidens terribles, ſe compliquent ſouvent, deviennent chroniques, & ne reconnoiſſent de remède ſouverain que la mort. Les héréditaires ſe terminent plus difficilement que les acquiſes. Celles qui diſparoiſſent d'elles-mêmes ſont très-fâcheuſes ; ſi elles ſont accompagnées d'autres maladies, de cancer, &c. elles deviennent d'une guériſon très-difficile ; ce qui varie ſelon leur progrès & le tempérament du malade : enfin, celles qui arrivent aux enfans ſont moins dangereuſes que celles qui arrivent aux adultes ; car dans ces derniers elles ſont plus diſpoſées à la putréfaction.

Cure. L'intention que l'on doit avoir dans la guériſon des Ecrouelles, c'eſt d'attaquer ſur-tout la cauſe qui les a produites, d'atténuer & diviſer les ſucs ſtagnans, d'émouſſer l'activité de leurs ſels, ou du moins de les embarraſſer, pour ſe munir contre la violence de leurs effets, de rendre la circulation plus libre dans les glandes, & les débarraſſer autant qu'il eſt poſſible des fluides qui y ſéjournent, rétablir enfin l'action organique des premières voies ; par conſéquent tout ce qui ſera capable de diminuer la maſſe, de donner du mouvement aux fluides, de les diviſer, de leur faire reprendre leur route ordinaire, conviendra à la maladie : tels ſont les ſaignées, les purgatifs, les délayans, les humectans, les inciſifs, les apéritifs, les alkalis, les fondans & les ſudorifiques y conviendront beaucoup, mais ayant égard au tems & aux circonſtances de la maladie, à quoi l'on doit ajouter l'uſage des topiques.

Les ſaignées plus ou moins fréquentes, ſelon les forces du malade, ſont donc les premiers remèdes, après leſquels on mettra en uſage les purgatifs minoratifs, par préférence aux violens cathartiques & aux émétiques. Par ces évacuations la maſſe étant débarraſſée, & la circulation plus facile & plus libre, les vaiſſeaux agiſſent plus fortement ſur les fluides, & peuvent ainſi par leur action contribuer à les atténuer & à les diviſer. Les minoratifs tirés des amers méritent la préférence; tels ſont le ſéné, la rhubarbe, les ſels d'abſynthe & de chicorée, les ſyrops de chicorée, de fleurs de pêcher compoſés avec le noirprun, l'agaric, la ſcammonée, les ſels d'Epſom & de Seignette.

Les boiſſons du malade ſeront d'abord apéritives & délayantes; elles ſe feront avec le chiendent, les feuilles de chicorée, de cerfeuil, de creſſon, de pimprenelle, les racines de perſil, d'aſperges, d'ache, d'*eringium*, les fleurs & les ſemences de genet, à quoi l'on peut ajouter le genet-d'Eſpagne, la bardane, le polypode de chêne, les cloportes en bouillon ou en opiate, la teinture de mars, le tartre martial ſoluble, le ſyrop des cinq racines apéritives. L'écorce de tamariſc, ſa racine, ſes feuilles, ſes fleurs, ſon ſel, conviennent auſſi beaucoup pour atténuer les humeurs épaiſſies, & lever les obſtructions du méſentère, de même que la tiſanne de ſarment; ces remèdes pourront entrer dans la compoſition des apoſêmes & des bouillons médicinaux, ſelon les vues de celui qui préſide à la cure.

Quand l'humeur eſt fixe & la tumeur dure, il faut pour lors mettre en uſage les inciſifs, dont les particules ſe mêlant dans la maſſe, ſervent à diviſer les parties tenaces, & à les rendre ſoumiſes aux loix de la circulation; tels ſont la percefeuille, l'impératoire, les eaux minérales chaudes, priſes en boiſſon, autant qu'on le peut; on les mêle même avec les ſudorifiques, l'eſquine, le gayac, la ſalſe-pareille. La ſalicoque ou chevrette, (eſpèce d'écreviſſe de mer) eſt auſſi beaucoup recom-

mandée dans les lieux où elle se trouve ; le bain d'eau douce a aussi beaucoup d'utilité dans cette maladie. Les bouillons de vipères atténuent puissamment les humeurs, & les chassent par la transpiration : les trochisques de vipères sont aussi efficaces, & *Mercurialis* (*a*) atteste leurs heureux succès dans cette maladie ; il faut cependant prendre garde d'employer ces remèdes sans les précautions nécessaires ; car donnant un mouvement trop violent aux fluides renfermés dans les tumeurs, ils pourroient par irritation les faire dégénérer en cancers. L'usage des eaux minérales chaudes, mêlées avec les sudorifiques, mérite la préférence au jugement des meilleurs Praticiens ; & les bons effets qu'elles ont produits en plusieurs occasions, font suffisamment leur éloge.

On joindra à ces remèdes les fondans, lesquels se tirent principalement de l'antimoine & du mercure, le fondant de *Rotrou* avec les précautions requises, l'æthiops minéral, la poudre contre les Ecrouelles d'*Arnaud de Villeneuve*, les préparations du fer, sa limaille rouillée & porphirisée ; s'il y a quelque soupçon de virus vérolique, la panacée, l'*aquila-alba*, auront la préférence. Si des filles peu réglées en étoient attaquées, on leur donne le safran de mars apéritif, les trochisques de myrrhe, l'aloës succotrin, la teinture de mars ; ce que l'on joint aux emménagogues. Le retour de cette évacuation périodique, ou son commencement lorsqu'elle n'avoit pas encore paru, a souvent procuré une dérivation salutaire de l'humeur morbifique, & une guérison peu espérée : on peut se convaincre de ce fait par une Observation de *Saviard* (*b*), qui rapporte qu'une fille attaquée d'un dépôt scrophuleux, ne fut absolument quitte de la maladie que lorsque ses règles commencèrent à paroître.

A ces fondans, si l'action des sels l'exige, on ajoute les absorbans, comme les yeux d'écrevisses, la pierre

(*a*) *De morbis. Cap. de strumis.*
(*b*) Observ. 77.

d'éponge calcinée, la corne de cerf préparée, les coraux en poudre, les coquilles d'œufs lavées & porphirisées, l'antimoine diaphorétique de *Poterius*. *Sculter* conseille fort l'électuaire fait avec le miel & la poudre de lézard, au poids d'une dragme ou environ, tous les matins. Les eaux minérales ferrugineuses, le petit lait calibé, se donnent avec succès sur la fin. *Reusnerus* ordonne comme spécifique la racine de dompte-venin, pourvu qu'on ait soin de la continuer long-tems.

Les tumeurs scrophuleuses sont à peu près sujettes aux mêmes terminaisons que les autres tumeurs. Quand elles sont bénignes, commençantes, peu douloureuses, la terminaison la plus avantageuse est la résolution; il ne faut donc rien oublier dans ces premiers tems pour la procurer. On applique dessus en emplâtre le bitume nommé *ambia*, la gomme animé, qui est aussi émolliente, l'onguent de sperme de grenouilles, la gomme ammoniac recommandée par *Muller*, le diabotanum simple, l'emplâtre de *Vigo cum mercurio*, le diachylon gommé, le mucilage, l'emplâtre de Nuremberg; & en cataplasme, la bardane, la ciguë, la mandragore, les fleurs de romarin, le *xanthium*, la petite scrophulaire, la petite jombarde, la vermiculaire brûlante, la racine vierge, la petite paquerette, le ménianthe ou trèfle d'eau : on peut joindre à ces cataplasmes l'huile de moutarde.

Les fomentations & douches avec la lessive de cendres de sarment, conviennent beaucoup dans ce cas, pourvu qu'on les continue long-tems. On joint à ces topiques les remèdes intérieurs; on saigne le malade, on le purge, on lui fait prendre quelques boissons convenables, ou l'eau de goudron, que l'on place en différens tems de la maladie; on lui donne en bol le baume du Pérou. Quelques-uns recommandent, comme fondans & adouciſſans, la cendre de taupe, depuis un scrupule jusqu'à une demi-dragme. Si ces tumeurs n'augmentent pas, & sont nouvelles, le seul usage des remèdes intérieurs

intérieurs ſuffit pour les guérir tout-à-fait ; la réſolution doit encore être tentée quand on ſoupçonne les Scrophules intérieurement, ou bien quand elles ont leur ſiége au col le long des gros vaiſſeaux. Pour réſoudre ces dernières, & pour les Ecrouelles bénignes, l'uſage des frictions avec des linges chauds, peut être fort utile, pourvu qu'on expoſe auparavant la partie à la vapeur de l'eau tiède avec le vinaigre. M. *van Swieten* (*a*) a vu une glande parotide engorgée, & qui avoit réſiſté aux remèdes les plus efficaces, ſe diſſiper par des frictions avec des morceaux de laine, ce qui ſe pratiquoit deux fois le jour, après l'avoir expoſée à la vapeur de l'eau tiède & du vinaigre. Le mouvement muſculaire ménagé, des frictions sèches employées avec précaution, peuvent donc être utiles ; & quoique certains Auteurs les condamnent (*b*), dans la crainte d'attirer des humeurs vers les parties engorgées, ces moyens cependant ſeront efficaces, s'ils ſont dirigés avec prudence.

Si la tumeur ne diminue pas, ſi les accidens augmentent, ſi la chaleur & la pulſation qui ſe mettent de la partie, annoncent la ſuppuration, il faut alors mettre en uſage les topiques capables de la procurer, comme la ſcrophulaire, avec les feuilles de camomille & de mélilot, la poirée, l'oignon de lis, le levain, auquel on ajoute des graiſſes, les huiles de laurier, de ver, de camomille, de lis, d'olives, &c. l'onguent *baſilicum*, d'*althæa*, la térébenthine. L'emplâtre de *Charles Muſitan* eſt recommandé par ce fameux praticien de Naples, comme un excellent remède, non-ſeulement pour mûrir les Ecrouelles, mais toutes ſortes de tumeurs. Si dans le commencement la douleur étoit conſidérable, on mettroit les anodyns, au lieu des ſuppuratifs.

Quand la ſuppuration eſt formée, il faut lui donner jour ; mais à la différence des autres tumeurs, il ne faut ouvrir celles-ci, & ſur-tout celles qui attaquent les

(*a*) *Commentar. in Boerhav. Aphor.* pag. 180.
(*b*) Mercurialis *de morbis puerorum.*

glandes, que quand leur ſubſtance paroît entièrement conſommée & devenue purulente ; autrement les bords ſe durciſſent, le ſéjour de la matière dans le tiſſu de la peau les rend calleux, la chaleur diminuée dans la partie empêche la coction, pour ainſi dire, de ce qui devoit ſuppurer, & produit une cicatrice difforme ſous laquelle ſe trouve ſouvent le germe d'une nouvelle tumeur. La tumeur ouverte, on entretient la ſuppuration ; les digeſtifs doux y conviennent, & on y peut joindre différens remèdes, ſelon les cauſes & ſelon les indications particulières à la maladie. Le pus eſt quelquefois fort épais, & la ſuppuration fort lente, ce qui oblige ſouvent de recouvrir la partie de cataplaſmes émolliens, afin de relâcher le tiſſu trop tendu des ſolides ; l'onguent de la Mere y convient auſſi ; d'autres fois la ſuppuration eſt ichoreuſe ; ſouvent elle eſt ſanieuſe ; enfin elle varie ſelon les complications. Il arrive ſouvent que la tumeur paroît en fluctuation ; on l'ouvre, & une fauſſe ſuppuration aqueuſe, & qui ſe ſupprime aiſément, démontre une coction imparfaite de la matière.

Pour entretenir la ſuppuration, on donne avec ſuccès la tiſanne faite avec le ſoucy ou avec ſon ſyrop ; ce remède eſt recommandé comme excellent dans ce cas, par feu M. *Lemery* ; mais comme dans cette maladie les ſucs ſont viciés, il arrive ſouvent une régénération de mauvaiſes chairs qui avancent fort vîte, & qui produiroient une cicatrice peu ſolide, ſi on ne les réprimoit par les déterſifs. Ces remèdes ſont fort utiles dans ce cas ; dans les ſuppurations ordinaires, il ne faut que ſuivre la nature ; dans celles-ci il faut ſouvent réprimer ſon ouvrage, & arrêter ſes progrès prématurés. On emploie avec ſuccès dans cette vue, l'herbe aux verrues, la percefeuille, le ſuc de renoncule, mais avec précaution, parce qu'il eſt violent dans ſes effets ; la poudre de ſabine, la décoction de feuilles de noyer, le vin miellé, la teinture de myrrhe & d'aloës, la ſavonniere,

le lierre, le verdet, l'alun en poudre, l'eau phagédénique, le collyre de *Lanfranc*, l'onguent mondificatif d'ache, l'ægyptiac, l'onguent des Apôtres, l'huile de camphre, l'onguent brun, la pierre infernale, & enfin le baume d'acier, recommandé comme un excellent remède dans ces occaſions par M. *de la Peyronie*; les bons effets que ce Praticien célèbre en a vus, & qu'il a ſans doute communiqués à l'ACADEMIE, en aſſurent aſſez l'excellence. Quand la plaie a été détergée, on met en uſage les ſarcotiques, & on tend à une bonne & ſolide cicatrice.

Il arrive ſouvent que la tumeur eſt trop tôt ouverte par l'inſtrument tranchant, ou qu'étant près des tégumens, le pus ſe fait jour avant que la glande ſoit conſommée; pour lors il faut détruire le reſte de ces glandes, & même les emporter entières en cas qu'il y en ait. Cette manœuvre eſt d'autant plus néceſſaire, que ſi des glandes reſtent, & même des parties de glandes, pourlors, ſervant toujours de réſervoirs aux ſucs qui les arroſent, ils y ſéjournent, & peu de temps après produiſent de nouvelles tumeurs. J'ai même obſervé que les glandes à demi-emportées ſont beaucoup plus ſujettes à récidive, & même cèdent plus difficilement aux remèdes réſolutifs qu'on pourroit appliquer, que celles qui ſont entières; ce qui eſt d'autant plus aiſé à concevoir, qu'étant compoſées de vaiſſeaux délabrés, à demi rongés, & qui ne ſont ſuſceptibles d'aucun reſſort, les ſucs qui s'y portent continuellement, les forcent, & produiſent par leur ſéjour de nouvelles tumeurs très-conſidérables.

Ces reſtes de glandes s'emportent commodément, en appliquant, au moyen d'un emplâtre feneſtré, la pierre à cautère, les trochiſques *de minio*, ceux de ſublimé corroſif, l'eau mercurielle avec précaution, &c. on coupe enſuite les chairs, & on continue juſqu'à la deſtruction totale. Cette méthode, quoique néceſſaire, & même préférable, devient ſouvent dangereuſe, ſi les glandes ſont ſituées près des gros vaiſſeaux, des nerfs & des

tendons; on remédie aux accidens que pourroit produire l'application des cauſtiques, par des topiques convenables, tels que les anodyns. Si on redoute les accidens que peut produire le cauſtique, on emploie l'inſtrument tranchant, ayant ſoin d'emporter le kiſte, autant qu'il eſt poſſible; & s'il en reſte, il faut le faire ſuppurer; il faut encore faire attention d'enlever le germe, ce que recommande *Tulpius* (*a*); mais il y a lieu de croire que ce qu'il a pris pour le germe des Ecrouelles, n'étoit autre choſe que quelques grains glanduleux engorgés ou plus durs, ou des concrétions formées dans l'épaiſſeur des membranes.

Si les dépôts ſcrophuleux ſe trouvent près des os, ils corrodent ſouvent juſqu'à leur ſubſtance, & produiſent la carie; d'autres fois la carie commence dans l'intérieur de l'os, d'où s'étendant au-dehors, elle produit des ulcères ſcrophuleux; alors elle eſt l'effet du virus qui s'arrête dans la ſubſtance des os, ſoit que les vaiſſeaux y ont peu de reſſort, ſoit parce qu'étant trop étroits, les fluides viſqueux s'y arrêtent, enfin parce que la circulation eſt très-lente dans ces parties. Les remèdes convenables aux autres eſpèces de caries y conviennent; l'eſſence de térébenthine, la teinture de myrrhe & d'aloës, l'eau mercurielle; mais le plus sûr eſt l'application du cautère actuel. J'ai vu employer ce dernier avec beaucoup de ſuccès ſur pluſieurs malades de l'Hôpital de la Charité de Paris. Après l'exfoliation de toute la carie, on incarne & on mène à cicatrice.

Nous avons obſervé ci-devant que les exoſtoſes ſcrophuleuſes ſuppurent plus aiſément que les véroliques, & que l'eſpèce de carie qui y ſuccède, eſt fort dangereuſe. Quelle en eſt la raiſon? c'eſt ſans doute parce que les ſucs qui la forment, ſont plus diſpoſés à la diſſolution; elle peut donc être rangée dans la claſſe des caries humides, & l'heureux ſuccès que produit le cautère actuel, en abſorbant les ſucs pervertis, confirme ce que

(*a*) Tulpius. *Obſervat. lib.* 1. *cap.* 46.

j'avance : c'eſt dans ce cas que tout ce qui peut deſſécher, pour ainſi dire, l'habitude du corps, eſt d'un ſuccès preſque auſſi certain. Parmi ces remédes, on peut donner efficacement les ſudorifiques, & leur effet ſurpaſſe ſouvent nos eſpérances, comme nous le confirme l'obſervation (*a*) de M. *le Dran*; obſervation par laquelle il prouve leur utilité, ſur-tout après un long uſage. S'il arrivoit que la ſeule application du feu ne produisît pas l'effet attendu, & que les exfoliations fuſſent longues, ou qu'enfin l'étendue de la carie fût conſidérable, on pourroit alors, ſans confier ce ſoin à la Nature, la prévenir, l'aider, en emportant la partie de l'os affectée; on trouve des preuves de cet heureux ſuccès dans une obſervation communiquée par M. *le Cat*; dans deux différens Sujets attaqués de Scrophules, il a emporté à l'un le *tibia* entier vermoulu, & à l'autre la moitié du pied; ces opérations n'ayant pas été pratiquées ſans fruit, font aſſez appercevoir qu'on peut ſouvent ſauver une partie, en emportant le vice local, quand l'articulation n'eſt point attaquée.

Les tumeurs ſcrophuleuſes des os, de même que leur gonflement, cèdent auſſi à l'uſage intérieur des remèdes convenables à la maladie; les articulations attaquées par ce virus ſe guériſſent très-difficilement; ſi on les ouvre, les humeurs dont elles ſont continuellement abreuvées, ceſſent véritablement quelquefois de couler; mais l'anchyloſe qui ſuccède à leur guériſon, devient très-incommode pour le malade. Dans cette conjoncture ſurtout, s'il reſte des ſinus, il n'y a qu'une reſſource fâcheuſe, à la vérité; c'eſt l'amputation, avant laquelle on doit cependant tenter les douches, les boues des eaux thermales, s'il eſt poſſible, & autres remèdes appropriés.

L'induration peut auſſi terminer les tumeurs ſcrophuleuſes; elle peut être la ſuite du long uſage des répercuſſifs & des réſolutifs. Cette terminaiſon devient avan-

(*a*) *Obſervat.* 103.

tageuſe quand la tumeur attaque quelques parties où on ne peut porter les remèdes convenables, ou quand elle n'incommode point, qu'elle eſt proche les gros vaiſſeaux, &c. pour lors on peut l'abandonner à elle-même; mais ſi on veut en débarraſſer la partie, & qu'elle ſoit ſujette à l'action immédiate des topiques, on peut y appliquer des remèdes mucilagineux & aqueux, qui par leur vertu émolliente, relâchent le tiſſu des fibres, & permettent aux fluides de s'y inſinuer. Il faut obſerver de ne pas irriter ces tumeurs endurcies par des topiques âcres & chauds; ce qui pourroit, en excitant des mouvemens ſpontanés dans les ſucs & la partie de la lymphe, qui compoſent la tumeur, les faire aiſément dégénérer en cancers. D'ailleurs, ſi l'opération eſt poſſible, on peut emporter la tumeur par l'inſtrument tranchant.

La déliteſcence & la pourriture peuvent auſſi arriver; elles produiſent des accidens fâcheux qui exigent les remèdes convenables en pareilles occaſions; mais comme ils ſont aſſez connus, & que ce n'eſt pas du Sujet propoſé, je n'en parlerai pas ici.

Les glandes ſalivaires attaquées de ce virus, ſe gonflent, & produiſent des tumeurs conſidérables. Les remèdes propoſés ci-deſſus y conviennent; mais l'obſervation, mère de l'expérience, a fait connoître que le *lepidium* ou paſſerage mâché, ſoulageoit infiniment cette eſpèce de tumeur, ce qui la fait préférer comme le meilleur topique en ce cas. Le ſuc de cette plante, qui eſt inciſif, âcre & pénétrant, contenant d'ailleurs beaucoup de ſel eſſentiel & fixe, s'inſinue par les pores abſorbans & les conduits des glandes. Il procure par ſa partie âcre une plus grande filtration de ſalive; par ſon action inciſive & pénétrante il diviſe les fluides trop épais, & en procure l'évacuation.

Les ophthalmies ſcrophuleuſes & humides étant ſouvent rebelles à l'action des topiques, la Chirurgie a été obligée de chercher plus loin des reſſources; elle les a

trouvées dans l'action du véſicatoire & du ſéton : ces remèdes procurent une évacuation conſidérable de ſéroſités, diminuent la maſſe des ſucs blancs ; par ce moyen, cette maſſe étant moindre, permet aux vaiſſeaux de reprendre leur reſſort ; de-là la diminution de l'inflammation, du gonflement des yeux, du larmoiement ; enfin la guériſon parfaite de ces maladies.

La plupart des autres accidens des Ecrouelles cèdent aux remèdes généraux, au régime, &c. & comme ils n'exigent de la Chirurgie rien de particulier, nous n'en dirons pas davantage.

MÉMOIRE
SUR LES
TUMEURS SCROPHULEUSES.

ANONYME.

IL eſt plus facile de déterminer le caractère, les eſpèces, & les ſignes des Tumeurs ſcrophuleuſes, que de donner une méthode sûre de les guérir. Celles que les Auteurs ont preſcrites juſqu'ici, ne contiennent que des remèdes inſuffiſans. Ce n'eſt pas qu'on ait ignoré la nature du mal, & les moyens de le combattre, & même de le dompter en un état encore foible; mais, lorſqu'il eſt parvenu à un certain degré de force, il faut d'autres armes pour le vaincre, & il exige un ſpécifique propre & particulier; c'eſt ce que j'eſpère donner à la fin de ce Mémoire; mais l'on ſe ſouviendra qu'il doit être adminiſtré par une main habile, afin de le varier ſelon l'âge, les forces & le tempérament du malade; on eſt même obligé de le ſuſpendre en certains cas, pour lui ſubſtituer les différens ſecours que requiert la diverſité des accidens.

Deſcription. Cette maladie paroît en pluſieurs endroits, & ſous différentes formes, ſuivant la quantité, l'acrimonie & les qualités de l'humeur peccante. Les tumeurs ſcrophuleuſes, proprement dites, ſont dures & glanduleuſes, ordinairement de même couleur que la peau; elles ſe forment peu à peu aux côtés du col, derrière les oreilles, & ſous le menton. On voit tous les jours des malades qui en ont d'arrangées en chapelet. Elles ſont preſque toujours

toujours enveloppées d'une membrane propre. Elles ſont plus ou moins mobiles, ſimples, compoſées, &c.

Elles ſe manifeſtent auſſi très-ſouvent ſous les aiſſelles, aux mammelles & aux aînes ; ſur les côtes & le *ſternum*, ſur les mains & ſur les pieds, aux doigts & aux orteils, aux coudes & aux cuiſſes. J'ai vu une jeune fille d'environ ſix ans, qui avoit une tumeur de cette nature au milieu de la joue gauche ; ce que j'avois déja vu à d'autres enfans de cet âge.

Lorſque cette humeur fait éruption aux yeux, l'ophthalmie qu'elle cauſe eſt quelquefois ſi violente, qu'en peu de jours elle excorie la cornée traſparente en pluſieurs endroits, & forme aſſez ſouvent de petits abſcès, dont la matière peut rompre la cornée & produire un ſtaphylôme ; d'où réſulte la perte de la vue, & une grande difformité : & ſi le déſordre ne va pas juſques-là, il reſte au moins des cicatrices qui empêchent la viſion en tout, ou en partie.

Les paupières ne ſont pas moins expoſées à la férocité de cette humeur ; elle les gonfle, les ulcère, & les durcit au point de renverſer la paupière inférieure en dehors, et de former un bourrelet rouge qui fait l'œil éraillé ; quelquefois elle occaſionne tantôt la trichiaiſe, tantôt l'anchylops, même l'ægilops. Il eſt à remarquer que l'ægilops provenant de cette cauſe eſt rarement ſimple ; l'os maxillaire ſe trouve quelquefois carié à la partie inférieure de l'orbite, et je l'ai vu deux fois percé.

Quoique ce virus ſe faſſe ſentir davantage aux endroits que nous avons décrits, il ne laiſſe pas d'affecter indifféremment toutes les parties du corps, les glandes, les muſcles, les membranes, les tendons & les viſcères, ſans épargner même les os, notamment les phalanges, l'os maxillaire, la mâchoire inférieure &c.

La matière de cette maladie affecte auſſi les lèvres, le nez, les amygdales ; elle embarraſſe les tuyaux de l'air dans le poumon ; de-là une toux opiniâtre qui n'eſt nullement ſoumiſe aux remèdes ordinaires ; la toux en-

fin calmée, il reſte au malade une reſpiration courte qui l'oppreſſe, ſur-tout lorſqu'il eſt obligé de faire quelques exercices. Mais ce qui caractériſe plus particuliérement cette maladie : c'eſt 1°. que la tumeur ne vient que difficilement à une entière maturité, & ne ſuppure pour l'ordinaire qu'imparfaitement. 2°. Qu'elle ne cède point aux réſolutifs. 3°. Que ſi elle ſuppure, elle forme des fongus ſinueux, & quelquefois cancéreux, qui conduiſent les plus forts Sujets au tombeau. En 1736, j'ai vu un fongus croître d'une plaie pareille, lequel parvint à la groſſeur de la forme d'un chapeau, dans l'eſpace de ſix ſemaines. Ce n'étoit originairement qu'une glande maxillaire & indolente, qui n'excédoit pas le volume d'un œuf de pigeon. L'opération fut jugée pratiquable, exécutée avec toute l'habileté poſſible, & conduite à cicatriſation en trois ſemaines de tems; néanmoins, & quoique le Sujet fût jeune, & d'un bon tempérament, cela ne l'empêcha pas de ſuccomber au bout de quatre mois.

Lorſque ſa malignité ne porte pas au malade des coups ſi funeſtes, ce n'eſt qu'à la dure condition d'augmenter en nombre, puiſqu'au lieu d'une tumeur qu'on aura ôtée, il en pullulera d'autres au voiſinage. A l'égard du fongus, ou du chancre ſurvenu après l'extirpation, je n'ai vu aucun malade lui ſurvivre.

La fin que l'ACADEMIE ſe propoſe, eſt moins d'exciter les Auteurs à faire parade d'une érudition infructueuſe, qu'à trouver des moyens de délivrer le genre humain d'un mal ſi cruel. Qu'il y ait de ces tumeurs qui ne ſoient pas purement lymphatiques; que l'on y faſſe concourir, tantôt l'humeur mélancolique, tantôt la bile; qu'importe, dès qu'elles ſont ſcrophuleuſes. L'eſſentiel eſt de ſavoir les diſcerner des autres tumeurs, mais ſur-tout de procéder efficacement à leur guériſon.

Le ſiége de la maladie dont nous parlons, n'eſt pas où il paroît, je veux dire aux glandes & aux autres lieux énoncés, mais dans le méſentère dont les glandes ſont

preſque toujours viciées, avant que celles des autres parties commencent à enfler. C'eſt pourquoi, on doit imputer à la mavuaiſe affection de ce viſcère, la léſion des autres endroits du corps; & les exemples ſur cela, confirment ce que l'on ſait d'après tous les bons Auteurs, tant Anciens que Modernes.

On diſtingue quatre ſortes d'Ecrouelles; les ſimples, les malignes, les ulcérées, & les chancreuſes. Eſpèces.

1°. On les appelle écrouelles ſimples, lorſque la tumeur eſt dure, vacillante, & ſuperficielle; que la peau qui la recouvre, conſerve ſa couleur naturelle, enſorte qu'on ne la connoît qu'au toucher; & tandis qu'elle eſt encore molle, on ne peut pas la diſtinguer des glandes que le vulgaire appelle des croiſſances. Ces Ecrouelles ſimples ſont d'abord ſans douleur, & deviennent skirreuſes par le laps du tems: mais un excès de chaleur, ou l'acceſſion d'une autre maladie peut les enflammer, & les faire venir à ſuppuration; & comme cette ſuppuration eſt preſque toujours imparfaite, faute d'une maturité ſuffiſante, la tumeur peut redevenir quelques jours après auſſi dure qu'auparavant.

Lorſque cette ſuppuration eſt accompagnée d'inflammation, elle forme un faux phlegmon qui ne ſe fond pas par une ſuppuration louable & complette, comme le font les vrais phlegmons. Cependant les tumeurs de l'eſpèce que nous traitons, ne laiſſent pas d'être bénignes, pour être ulcérées, parce qu'elles ſont encore ſoumiſes aux remèdes, à moins qu'elles ne dégénèrent en cancer.

2°. Les Ecrouelles malignes cauſent de la douleur au malade; elles ne flottent point, elles ſe gonflent, la peau rougit, & on a bien de la peine à les empêcher de s'ouvrir. Elles ſont malignes ordinairement dès leurs premier germe, & ne paſſent pas l'année ſans ſe développer.

3°. Lorſque les Ecrouelles malignes ont briſé la peau, qu'il en découle une ſanie purulente, ou un ſang cor-

rompu ; on les appelle Ecrouelles ulcérées malignes. On voit par cette distinction, qu'il se rencontre deux espèces d'Ecrouelles ulcérées, dont l'une est bénigne, & l'autre maligne.

4°. Les Ecrouelles sont chancreuses ; si les bords de l'ulcère deviennent calleux, renversés, & extrêmement douloureux, s'il suinte de l'ulcère une humeur virulente, & de mauvaise odeur, &c. Enfin les unes sont primitives, comme dans les cas où la maladie est originelle, & les autres sont secondaires.

Causes.

La première, & la plus commune cause primitive de ce mal est attribuée, du consentement unanime de tous les Médecins, à la grossièreté & à l'épaississement de la lymphe qui croupit dans ses vaisseaux, s'y arrête, & s'y durcit par le long séjour qu'elle y fait.

La lymphe ne sçauroit croupir long-tems dans un endroit, que ses parties les plus fines ne s'évaporent, & que son résidu ne durcisse. C'est ainsi que se forme cette tumeur que nous appellons Ecrouelle, suivant l'opinion de la plûpart des Auteurs. Quelques-uns ajoutent qu'il se trouve de l'acide dans la lymphe ; autrement, disent-ils, les enfans ne seroient pas si exposés à cette maladie qu'ils le sont ; puisque de soixante personnes qui en seront atteintes, il ne s'en trouve que cinq ou six adultes. La lymphe peut devenir grossière par plusieurs causes.

1°. Les eaux bourbeuses, marécageuses, nébuleuses, & de neige fondue, rendent la lymphe propre à se durcir dans les glandes, comme on l'observe dans ceux qui habitent les endroits marécageux & froids, des Alpes, & des bords de la Manche.

2°. L'usage des fruits crus & des alimens grossiers, fait la même chose, ainsi qu'on eut le malheur de l'éprouver en France au tems des guerres civiles.

3°. La viscosité du chyle, par toute autre cause, peut aigrir & épaissir la lymphe au point de ne pouvoir plus traverser les pores des glandes, & de s'y embarrasser.

4°. Les enfans qui tetent des femmes nouvellement

enceintes, ſont ſouvent attaqués de cette maladie, parce que la lymphe qui réſulte de ce lait étant fort groſſière, s'arrête facilement dans les glandes pour produire les Ecrouelles.

La ſeconde cauſe de cette fâcheuſe maladie, beaucoup plus grave que la précédente, eſt l'effet de la contagion. Celle-ci peut, par ſon propre caractère, vicier tout à la fois les fluides & les ſolides; c'eſt le virus dont les parens ont été infectés, & qui ſe manifeſte chez leurs deſcendans.

La troiſième cauſe originelle de cette maladie, c'eſt le lait de la nourrice; & ſi le lait d'une femme nouvellement enceinte, peut devenir une cauſe éloignée de cette maladie, il n'y a pas de doute que celui d'une femme infectée d'Ecrouelles n'en puiſſe être une cauſe immédiate.

La quatrième cauſe de cette maladie eſt la communication par cohabitation, par l'uſage du linge & autres uſtenciles, peut-être même l'haleine du malade. C'eſt le jugement qu'en a porté la Faculté de Médecine de Paris, par ſon Décret du 28 Novembre 1578, conſultée par le Parlement ſur la queſtion, ſi cette maladie pouvoit être contagieuſe; déciſion conforme à la doctrine d'*Hippocrate* & de *Valleriola*. *Aretæus* trouve tout-à-fait imprudent de converſer avec les malades de cette eſpèce; & j'ai des exemples que cette maladie eſt contagieuſe.

Les cauſes ſecondaires ſont, lorſque les Ecrouelles ſuccèdent à nne autre maladie, comme à une fièvre lente, ou à la petite vérole, à une gale invétérée, ou répercutée par des remèdes deſſéchans; à un éryſipèle rentré en-dedans par des aſtringens, ou des remèdes trop froids.

Les Ecrouelles ont des ſignes, ſelon le degré où elles ſe trouvent. 1°. Les ſimples ne paroiſſent pas plus conſidérables que des glandes naturelles; elles ne changent point la couleur de la peau. On ne les connoît qu'au Signes.

tact ; alors on sent des glandes dures, rénitentes & mobiles. Elles sont sans douleur ; & c'est ce qui les fait regarder bien souvent comme de simples croissances dans les enfans. Il est cependant très-important de les bien distinguer.

2°. Lorsque l'on sent une rangée de ces petites glandes le long du muscle mastoïdien, ou sous le menton, ou aux aînes, ou dessous les aisselles, il y auroit du risque à les négliger : car, en ce cas, on a droit de soupçonner les Scropules très-prochaines ; mais si une ophthalmie s'y trouve jointe, ou un suintement d'une humeur âcre derrière les oreilles, aux lèvres, à quelque doigt, &c. on ne doit pas hésiter à déclarer les glandes du col scrophuleuses, quelque petites qu'elles soient, quand même les parotides, les axillaires & les inguinales seroient dans leur état naturel. Il ne faut pas craindre de trop avancer en cela. Il est vrai que dans le premier état il n'y a aucune différence entre les glandes naturelles, & celles qui prennent la route des Ecrouelles ; mais les accidens que nous avons donnés pour indices, doivent nous déterminer à caractériser une maladie qui ne paroît rien moins que ce qu'elle est en effet : au lieu que les marques distinctives désignées par les Auteurs pour faire ce discernement, ne peuvent plus servir, lorsque la tumeur est si marquée au coin funeste, que le vulgaire est en état d'en décider. Nous n'avons donc point de signe plus certain pour connoître les tumeurs scrophuleuses dans le premier état, que l'accompagnement de quelques-uns des accidens déjà répétés. Il est extrêmement important de ne pas mépriser ces petits indices, vû que le mal, en ce premier degré, peut être dompté, sur-tout si l'on est favorisé par le tempérament, les qualités de l'air, & des alimens ; car on voit dans un Sujet bien constitué, ces mêmes glandes se dissiper à l'aide de la Nature, d'un air léger, d'alimens de facile digestion & de bon suc : en d'autres, ces tumeurs subsisteront bien des années sans augmenter ni diminuer, ni incommoder le malade.

3°. Les Ecrouelles abſcédées ſe reconnoiſſent par le changement de la tumeur, en ce que de dure qu'elle étoit, elle devient molle au moins à ſa partie ſupérieure. Elle eſt toujours un peu rouge ou livide en cet endroit, le reſte de la tumeur demeurant dans le même état. Le malade y reſſent la chaleur & la douleur d'un abſcès ordinaire, par la tenſion des fibres nerveuſes & le battement des artères.

4°. Les Ecrouelles malignes ſe manifeſtent par la douleur & la rougeur que l'on remarque dans toute l'étendue de la tumeur.

5°. L'ouverture de la tumeur démontre ſon ulcération. La dureté & la douleur des bords de l'ulcère, caractériſent les Ecrouelles ulcérées & chancreuſes. L'on n'eſt guères expoſé à la mépriſe dans le diſcernement des trois dernières eſpèces. La ſeule inſpection ſuffit pour les reconnoître.

Les Ecrouelles en général, ſont des tumeurs très-fâcheuſes & difficiles à guérir. Elles le ſont cependant plus ou moins, ſelon leur différent état, la cauſe qui les produit, les parties qu'elles attaquent, & l'habitude du malade. Prognoſtic.

1°. Les Ecrouelles ſimples & qui commencent, peuvent facilement ſe guérir, ſur-tout ſi les tumeurs ſont fort petites & iſolées.

2°. Celles qui ne proviennent que de la mauvaiſe nourriture, du climat, &c. ne réſiſtent pas longtems aux remèdes, ſi l'on change l'état du malade.

3°. Les ſimples devenues ulcérées, ſont plus difficiles à guérir qu'auparavant.

4°. Celles qui ſont douloureuſes donnent plus de peine que celles qui ſont ſans douleur; celles qui ſont fixes, que celles qui ſont mobiles; celles qui ſont à la partie antérieure du col, que celles qui ſont ailleurs; & celles qui ſont accompagnées de fièvre, ou qui l'excitent, que celles qui en ſont exemptes.

5°. La figure de la tumeur ne détermine rien, attendu

qu'elle dépend des parties qui l'environnent & qui la compriment ; cependant inégales & douloureuſes, elles ſont de mauvaiſe eſpèce.

6°. Les petites tumeurs en grand nombre, ſont plus longtems à ſe diſſiper, que lorſqu'elles ſont rares.

7°. Celles qui ſont extrêmement groſſes, ne ſe fondent qu'avec beaucoup de tems.

8°. Les Ecrouelles malignes ſont difficiles à diſſiper. La difficulté eſt encore plus grande après leur ulcération.

9°. Il n'y a pas ſujet d'augurer mieux des tumeurs chancreuſes.

10°. Celles qui ſont placées entre de gros vaiſſeaux, ou près des tendons, demandent du tems, & beaucoup de circonſpection ; les topiques doux y faiſant peu, & les plus forts pouvant être dangereux, ainſi que l'opération.

11°. Celles qui s'attachent aux os ne peuvent être guéries que la portion altérée ne ſoit enlevée, & même l'os entier, au cas qu'il en ſoit pénétré dans toute ſon étendue.

12°. Les Ecrouelles héréditaires, de même que celles qui viennent d'une nourrice qui en ſeroit infectée, ne ſont pas curables, ſi le Sujet n'eſt pas en état de ſupporter les remèdes durant deux printems & deux automnes, d'autant que le mal eſt identifié, & qu'il fait partie de ſa ſubſtance.

13°. Elles ſont encore incurables dans un Sujet âgé de quarante ans, parce qu'elles ſont accompagées d'obſtructions invincibles dans les viſcères ; & lorſqu'elles attaquent une perſonne au-delà de cet âge, ſi ce ſont des Ecrouelles malignes, ulcérées, elles ſont également incurables, parce qu'elles dégénèrent ordinairement en cancer, ou que le malade tombe dans l'hétiſie, & finit par conſomption. Dans ces trois derniers cas, les remèdes ne peuvent plus avoir lieu.

La conſéquences que l'on peut tirer de toutes ces particularités,

ticularités, eſt que, dans les autres cas, perſonne n'eſt exclu de la guériſon, ſinon radicale, au moins palliative, que ceux dont la mauvaiſe habitude leur interdit l'uſage du remède pendant un tems ſuffiſant.

Pour parler ſelon le ſtyle ordinaire, les Ecrouelles exigent différentes curations, ſuivant les différens degrés où elles ſe trouvent, & l'âge ou les forces du malade; quoiqu'à proprement parler, une ſeule méthode leur ſuffiſe, pourvu qu'elle ſoit modifiée d'une manière appropriée à chacun de ces différens états; & pour l'effectuer, trois choſes ſont requiſes.

1°. Le Régime.

2°. La Pharmacie, ou les remèdes internes.

3°. La Chirurgie.

Premièrement, le régime eſt ſi néceſſaire pour la cure de cette maladie, que ſans lui le meilleur ſpécifique ſeroit inutile, & quelquefois nuiſible. On dit ordinairement qu'il doit être conforme à l'âge & au tempérament du malade. Il y en a de bien des eſpèces. Je preſcris néanmoins le même régime indifféremment à tous, à l'exception du tempérament trop chaud ou trop ſec, qui doit être davantage humecté, & du trop humide ſujet à beaucoup de crudités, lequel doit obſerver une diette plus exacte. Tout le reſte dépend de la bonne adminiſtration du remède, qui conſiſte à en proportionner la doſe, en régler les priſes, en ſuſpendre l'uſage, pour donner du relâche au malade, quand il en eſt tems, & procurer les adouciſſans que le cas exigera.

En général, j'interdis à tous les viandes froides, les ragoûts, les liqueurs ardentes, les fruits cruds, le poiſſon, ſur-tout celui d'étang, les oiſeaux aquatiques, le beurre, le laitage, à l'exception du lait d'âneſſe, lorſqu'il eſt néceſſaire d'adoucir la poitrine, ou du petit lait, quand il eſt beſoin de rafraîchir, ou du lait de vache coupé de moitié d'eau d'orge mondé, au défaut de lait d'âneſſe.

Je réduis le malade à deux potages par jour, de la

viande de boucherie & de la volaille à dîner ſeulement, lui ſubſtituant le ſoir des pommes cuites, & autres fruits cuits, non acides, des œufs, du riz, &c.

A l'égard des enfans qui font toujours le plus grand nombre de ces malades, je les conforme à cet ordre, aux quantités près. Je leur fais boire, au cas qu'ils aient ſoif, de l'eau de petits clous pure; à ceux qui ont la poitrine délicate, ou de la toux, la tiſanne de racine de glouteron; s'ils ſont échauffés, celle de chiendent, ou autres appropriées à la ſituation où ils ſe trouveront. Au cas qu'ils ſe dégoûtent de ſoupe, on peut leur donner une fois par jour de la bouillie, à condition qu'on y mêlera vingt-quatre grains d'yeux d'écreviſſes en trochiſque; on peut leur donner auſſi un mélange de parties égales de mars apéritif & de poudre de cloportes, à la doſe de dix grains. Cette doſe de mars eſt pour les enfans depuis quatre juſqu'à huit ans: ceux qui ſont au-deſſus, en peuvent prendre juſqu'à douze grains tous les jours. Comme l'air contribue beaucoup à la cure de cette maladie, on doit le choiſir doux & léger pour ceux qui ont la facilité de ſe déplacer. Je ne détaillerai pas ici les ſecours requis dans le cas de fièvre, ou d'hétiſie, parce qu'ils n'appartiennent pas à notre ſujet. Il me ſuffit d'avertir qu'il faut ceſſer alors de traiter les Ecrouelles, pour ne porter les attentions qu'aux autres maladies plus urgentes.

Mon remède interne ſe fait en trois préparations ſéparées. La première conſiſte en ce qui ſuit:

℞. Sel de nître purifié.
Sel d'abſynthe.
Antimoine d'Hongrie, *ana* ℥ j.

Je pulvériſe ces trois ingrédiens en particulier; je les fais bien ſécher; enſuite je les mêle enſemble, & les mets dans un creuſet trois fois plus grand que le volume de la matière; je le couvre d'une plaque de fer trouée au milieu, après quoi je le place dans un réchaud; je

l'environne de charbon; & enfin j'allume le feu que je pouſſe peu à peu juſqu'à ce que le creuſet rougiſſe; il ſe fait une détonnation, & la fuſée ſort par le trou de la plaque. Je laiſſe refroidir le creuſet dans le fourneau, puis j'en retire la pierre ſans caſſer le creuſet. Alors je réduis la pierre en poudre, & je la leſſive pendant dix jours dans l'eau chaude, la remuant cinq ou ſix fois par jour, & je la laiſſe repoſer quand je veux changer l'eau, ce que je réitère matin & ſoir. Les lotions finies, je fais ſécher la poudre & je la porphyriſe, puis je la conſerve dans un bocal bien bouché.

Je fais une forte décoction de réglisſe, dans laquelle je mets à volonté de la ſcammonée d'Alep en poudre, la remuant ſans ceſſe ſur le feu; quand la liqueur eſt à peu près comme du lait, je la verſe dans un vaiſſeau, & je remets de nouvelle décoction chaude ſur le réſidu de la ſcammonée, en remuant toujours ſur le feu, juſqu'à ce qu'elle ſoit blanche; alors je la jette ſur la première, & je réitère la même choſe juſqu'à ce que la décoction ne blanchiſſe plus, & qu'il ne reſte de la ſcammonée qu'un morceau de matière noire comme de la poix, que je jette. Je fais enſuite évaporer, au bain-marie, la liqueur blanche juſqu'à la conſiſtance d'un ſyrop épais, que je garde précieuſement dans un pot bien bouché.

Je prends du mercure vif à volonté, je le triture dans un mortier avec ſuffiſante quantité d'yeux d'écreviſſes ou de nacre de perle en trochiſques; je l'enferme enſuite dans un chamois fort & bien lié; puis je le ſerre dans une preſſe de Relieur. Je réitère trois fois cette opération avec de nouvelles poudres, après quoi le mercure en ſort pur & brillant, tandis que les poudres chargées de ſon acide & de toutes ſes impuretés, demeurent noires.

Je joins à ces trois préparations, d'autres matières, avec les proportions ſuivantes:

℞. Scammonée, ʒ ij.

Æthiops, ʒ j. ß.
Mercure purifié, ʒ iij.
Antimoine préparé, ʒ iij.
Safran de mars apéritif, ʒ iij.
Savon blanc de Gènes, ʒ ij.
Poudre de cloportes des bois, ʒ iij.

Je fais une masse de ces sept choses avec quelque syrop; j'en forme un bol du poids de dix-sept ou dix-huit grains pour un adulte passablement fort, & je me règle sur l'effet que ce premier produit, pour doser les autres. Il doit purger trois ou quatre fois, au-delà desquelles il faut le diminuer en faisant quatre bols de trois; & lorsqu'il agit moins, je l'augmente, ne faisant que deux bols de trois; en se conformant à cette règle, tous les malades, de quelque âge & de quelque tempérament qu'ils soient, pourront en user autant de tems que la guérison l'exigera, sans s'affoiblir. Au reste, lorsque le malade s'échauffe facilement, je ne lui donne de ce bol que deux ou trois fois par semaine, & afin de ne point perdre de tems, je remplis les jours vuides par une chopine de petit lait, ou deux bouillons de mouû ou de cœur de veau, avec une poignée de chicorée; je lui fais prendre ces mêmes jours, un mélange de cinq grains d'æthiops, de quatre grains de poudre de cloportes, & de deux grains de notre préparation d'antimoine, dans une cuillerée de soupe. Il arrive quelquefois, sur-tout quand l'estomac est rempli de matières crues, & de glaires, que le premier bol excite une évacuation si abondante, qu'elle ne se termine qu'à la fin du deuxième jour, quoique la dose soit bien proportionnée; néanmoins je n'en redonne que trois jours après que la fonte est arrêtée, & je diminue la dose pour cette fois, quoiqu'il en faille revenir à la première dose pour opérer au degré que nous avons désigné.

Je procède de la même façon à l'égard des enfans, observant de ne leur jamais donner de bol deux jours

de ſuite, laiſſant toujours au moins un jour d'intervalle, que je remplis comme chez les adultes délicats, en leur donnant ſix grains de ſafran de mars apéritif, & trois grains de trochiſques d'yeux d'écreviſſes, depuis quatre juſqu'à dix ans, augmentant la doſe à proportion des années qu'ils ont au-deſſus de celles-ci; obſervant encore de ne leur donner la doſe du premier bol, que d'autant de grains qu'ils ont d'années. Je fais prendre aux enfans le bol applati, & caché dans une cuillerée de ſoupe, ayant la précaution de leur faire avaler un peu de bouillon non dégraiſſé avant & après. Ce remède n'occaſionne jamais de tranchées, ni même de foibleſſe: au contraire la plupart, & principalement les enfans, engraiſſent pendant ſon uſage; ce qui n'eſt pas étonnant, puiſqu'il réveille l'appétit.

Deux heures après qu'on a avalé le bol, le malade commence à uſer de quelques boiſſons légères, juſqu'au dîner. Un adulte échauffé peut boire de l'orgeat ou de la limonade après le dîner pour ſe rafraîchir. S'il arrive enfin que le malade ſoit fatigué, je ſuſpens l'uſage du remède pour lui ſubſtituer les choſes que ſa ſituation requiert, comme le lait d'âneſſe, ou celui de vache diſtillé au bain-marie, avec quelques écreviſſes ou cuiſſes de grenouilles; ou à leur défaut, le lait coupé d'eau d'orge mondé, dans le cas où la poitrine ſe trouve altérée; ou de l'eau de racine de glouteron, quand il faut adoucir ſans rafraîchir; ou bien, ſuivant les cas, les looks appropriés, le kermès, mais ſur-tout le ſoufre qui eſt bon dans cette maladie: ce qui a été obſervé. L'on employera encore, ſuivant les cas, le bain, les lavemens, &c.

Je prépare le malade à l'uſage du remède interne, ſelon ſes forces & ſon tempérament. Je fais ſaigner les adultes, ſelon la plénitude; enſuite je place le petit lait pendant huit jours, le matin à jeûn, & le mars apéritif, avec un peu de poudre de cloportes dans la ſoupe du dîner, à la doſe de quinze grains. Les enfans n'en pren-

nent que depuis cinq juſqu'à dix grains. Au bout de ce tems je purge le malade, & dès le lendemain il commence les bains domeſtiques, qu'il continue juſqu'à neuf ou dix : les trois derniers jours je donne au malade trois priſes du mélange de deux grains de notre préparation d'antimoine, & de ſix grains d'æthiops, dans la ſoupe ; après quoi je commence à donner les bols, j'en continue l'adminiſtration tous les jours juſqu'à ce que le malade ait beſoin de relâche, ou que les grandes chaleurs ou les grands froids m'obligent de le ſuſpendre ; & de tems en tems je fais prendre trois cuillerées d'huile d'olive, la veille du bol : avec toutes ces précautions, l'on doit retirer de grands avantages du remède.

Lorſque la tumeur eſt douloureuſe, ou qu'elle enfle, j'emploie les cataplaſmes émolliens & les réſolutifs modérés ; celui-ci eſt très-bon.

Je fais cuire une cuillerée de graine de lin, & de fénugrec ou de *pſyllium*, parties égales, dans trois demi-ſeptiers de lait ; je coule le mucilage, enſuite j'y fais bouillir un écheveau de fil crud, & j'applique chaud l'échevau de fil ſur la tumeur. Je fais renouveller ce topique de cinq en cinq heures.

Si la tumeur eſt groſſe & indolente, je la fais frotter avec l'huile de vers, le ſoir, & je la fais tenir chaudement juſqu'au matin. Lorſque le malade ne veut pas garder ce remède pendant le jour, je me contente d'un emplâtre de parties égales *de Vigo cum mercurio*, & de diabotanum ; je continue l'uſage de ces topiques juſqu'à ce que la tumeur ſe détermine, ſoit pour la réſolution, ſoit pour la ſuppuration. Quand elle eſt déterminée à la ſuppuration, je l'ouvre, j'en fais ſortir le pus, & je la panſe avec l'emplâtre de diachylon, mêlé de celui de mucilage, y ajoûtant un peu de mercure crud éteint avec la ſalive, & j'applique un cataplaſme par-deſſus l'emplâtre.

J'ai toujours remarqué que ces tumeurs ſont plus dociles aux remèdes doux, qu'à ceux qui ſont forts ; il faut du tems & de la patience.

Mais s'il n'y a que la ſuperficie de la tumeur d'abſcédée, je perſévère, ſans l'ouvrir, à l'amollir par les cataplaſmes, couvrant ſeulement l'ouverture d'un petit emplâtre, & à l'aide du remède interne, la tumeur ſe fond enfin, partie par la ſuppuration, & partie par la réſolution. Je n'emploie point de déterſifs plus forts que les ſuivans.

1°. L'emplâtre *de ranis cum mercurio*, & un peu de camphre.

2°. L'emplâtre de céruſe, dans une once duquel j'incorpore un gros de mercure vif, & un ſcrupule de camphre. Quand il eſt néceſſaire de fondre davantage, je frotte de tems en tems l'emplâtre de mercure crud, & les calloſités fondent ſuffiſamment, & même ſenſiblement.

Si pourtant la tumeur ne ſe détermine à rien, qu'il ne ſoit pas poſſible de la réſoudre ni de la mûrir, & qu'elle tienne de la nature des athéromes, j'emploie le cauſtique. Il n'en eſt jamais arrivé de ſuites fâcheuſes lorſque la tumeur eſt loin des gros vaiſſeaux : car dans une telle poſition, cela eſt fort différent; j'aime mieux attendre l'effet du remède interne & des topiques doux, que de mettre le malade en péril en voulant trop entreprendre. A l'égard des excoriations des petites tumeurs ſuperficielles que ce vice produit ſur les parties tendineuſes, aux doigts, aux orteils, aucun topique ne convient mieux que le beurre de Mai, que l'on prépare avec les plantes aromatiques.

Voilà le détail exact d'une méthode curative, que Dieu bénit tous les jours par les grands ſuccès & les guériſons nombreuſes qui en réſultent.

QUESTION

PROPOSÉE EN 1752,

POUR LE PRIX DE 1753.

Le Feu ou Cautère actuel n'a-t-il pas été trop employé par les Anciens, & trop négligé par les Modernes? En quels cas ce moyen doit-il être préféré aux autres pour la cure des Maladies chirurgicales, & quelles ſont les raiſons de préférence?

L'Académie a trouvé dans quelques Mémoires de fort bonnes choſes ſur cette matière; mais les Auteurs qui ont préſenté de la théorie, ne l'ont point ſoutenue par des faits de pratique; & ceux qui ont préſenté des faits, n'ont point établi de préceptes. C'eſt pourquoi l'Académie n'a pas adjugé le prix; & elle a remis la même Queſtion, avec promeſſe d'un Prix double pour l'année 1755.

SUJET

SUJET

PROPOSÉ EN 1753,

POUR LE PRIX DE 1754.

L'AMPUTATION étant absolument nécessaire dans les plaies compliquées de fracas des Os, & principalement celles qui sont faites par armes à feu; déterminer les cas où il faut faire l'opération sur le champ, & ceux où il convient de la différer, & en donner les raisons.

QUOIQUE cette proposition soit aussi clairement énoncée qu'il est possible, elle semble n'avoir pas été entendue par ceux qui ont composé pour le Prix; les uns ayant disserté sur les Plaies d'armes à feu, les autres sur la nécessité de l'Amputation dans quelques-unes de ces Plaies, & le plus petit nombre n'ayant traité que très-superficiellement le point essentiel de la Question: *En quels cas faut-il faire cette amputation sur le champ; en quels cas faut-il la différer?*

On peut assurer que ce Sujet est de la plus grande importance dans la Chirurgie militaire. Pour déterminer ces cas, il faut avoir égard à la différence des plaies, à l'espèce des accidens, à la nature de la partie offensée, même au lieu où le blessé se trouve; comme sur le champ de bataille, pouvant ou ne pouvant pas être transporté, destiné à l'être près ou loin, plus ou moins commodément, &c. Quoiqu'il semble qu'un Chirurgien d'armée en doive sçavoir sur cela plus qu'un autre, il est pourtant vrai de dire, qu'une bonne théorie & une saine logique contribueront essentiellement à établir les règles que l'on demande; les exemples ne feront qu'en donner la preuve par les bons ou mauvais succès dans les cas auxquels elles sont applicables.

L'Académie n'ayant rien trouvé de tout cela dans les Mémoires qu'elle a reçus, a décidé que le même Sujet seroit remis pour l'année 1756, avec promesse d'un prix double.

QUESTION

REMISE EN 1754,

POUR LE PRIX DE 1755.

Le Feu ou Cautère actuel n'a-t-il pas été trop employé par les Anciens, & trop négligé par les Modernes ? en quels cas ce moyen doit-il être préféré aux autres pour la cure des maladies chirurgicales, & quelles ſont les raiſons de préférence ?

Le prix double a été adjugé au Mémoire N°. 20, portant à la première page l'emblême de la Salamandre avec cette deviſe : *Nimium extinguit, deſideratum renovat;* & à la dernière page, l'emblême du Phenix avec cette Deviſe : *Crematus ipſe reſurgit.* M. *de la Biſſiere*, Chirurgien Major du Régiment de la Reine, Cavalerie, a envoyé une copie double de ce Mémoire.

L'ACADÉMIE a jugé à propos de faire imprimer à la ſuite, le Mémoire n°. 14, ayant

pour Deviſe : *Labor eſt non levis eſſe brevem* ; dont l'Auteur eſt M. LOUIS, Maître-ès-Arts & en Chirurgie à Metz, Démonſtrateur public d'Anatomie & de Chirurgie, Chirurgien Aide-Major des Camps & Armées du Roi, & de l'Hôpital-Royal-Militaire de Metz, en ſurvivance : & le Mémoire Latin n°, 5. ayant pour Deviſe : *Aut Davus, aut Œdipus*, dont l'Auteur ne s'eſt point fait connoître.

MÉMOIRE
SUR
LA QUESTION PROPOSÉE
PAR L'ACADÉMIE ROYALE DE CHIRURGIE.

Le Feu ou Cautère actuel n'a-t-il pas été trop employé par les Anciens, & trop négligé par les Modernes ? En quels cas ce moyen doit-il être préféré aux autres, pour la cure des maladies Chirurgicales, & quelles ſont les raiſons de préférence ?

Par M. DE LA BISSIERE.

Le fer & le feu (*a*) ſont les remèdes extrêmes que la Chirurgie emploie contre quelques-uns des maux que la multitude de nos miſères lui offre à combattre ; mais l'application & l'uſage légitime de tous moyens extrêmes, demandent la prudence la plus conſommée. Un guerrier qui conſulte moins le droit des gens & les véritables loix de ſon art, qu'une aveugle ambition ; qui compte ſes exploits, moins par les Provinces qu'il

(*a*) Nous n'entendons point ci par le Feu, la chaleur qu'on communique par celui de nos foyers, par les étoffes, les peaux d'animaux, les ſachets, fomentations, bains, &c. dont l'utilité généralement reconnue, a fourni aux Anciens un grand fond d'éloges en faveur du Feu ; il s'agit du feu ardent, brûlant, du fer rouge, par exemple, comme s'en explique très-clairement l'ACADÉMIE.

ſubjugue, que par celles qu'il détruit, ſe flatte d'acquérir par le fer & par le feu le titre de conquérant, & il n'obtient que celui de barbare. L'ancienne Chirurgie, avec une ambition plus noble & des intentions plus pures, mais auſſi peu éclairées que celles de notre prétendu héros, n'a pas échappé aux dénominations odieuſes dont nous venons de le caractériſer. Le feu, ſur-tout, mis en uſage dans preſque toutes ſes opérations, lui a procuré ces épithètes qui deviennent flétriſſantes pour un art, dont l'humanité même eſt la mere; car ſi tous les hommes ſont citoyens pour un Philoſophe, ils ſont tous frères & amis pour un Chirurgien. La douleur que la néceſſité rend quelquefois compagne des ſecours qu'il leur porte, loin de le faire déroger à ces titres, devient une preuve de la force ſupérieure de ſon attachement pour eux. Quel autre qu'un ami eſſentiel peut les ſecourir avec cette intrépidité qui brave tous les mouvemens de la nature révoltée par le ſang & les cris, avec ce courage raiſonnable & éclairé, qui dans ces momens tumultueux, ſçait mettre en uſage toutes les reſſources du génie & des talens? Tel eſt pour tous les hommes l'ame du vrai Chirurgien, que la gloire d'exceller dans un art ſi précieux, ſoutient encore dans cette noble & pénible carrière.

On ne reprochera point à nos Ancêtres, d'avoir manqué à ces principes. S'ils ont pouſſé trop loin cette intrépidité eſſentielle aux artiſtes, c'eſt qu'ils l'ont crue ſalutaire; ils ont bien ſenti qu'il eſt conforme aux loix de l'humanité, auſſi-bien qu'aux lumières du véritable art de guérir, de n'attaquer d'abord les maladies que par des médicamens; de n'avoir recours au fer que dans les cas où ceux-ci ſont inutiles ou moins bons; & de n'employer le feu que quand on ne peut plus ſe fier à aucuns des deux précédens, ſelon cet oracle d'*Hippocrate*, qu'ils avoient tant en vénération: *Quæ medicamentum non ſanat, ferrum ſanat; quæ ferrum non ſanat, ignis ſanat; quæ ignis non ſanat, inſanabilia ſunt.* Aphor. ultim.

sect. 7. Mais ils ont peut-être décidé un peu trop vîte de l'inutilité de leurs essais avec les moyens plus doux, & de la préférence dûe au feu. Ils sçavoient que dans des cas extrêmes, il vaut mieux éprouver un remède incertain, que de n'en tenter aucun; mais ils n'ont peut-être pas assez pesé cet autre principe, qu'il y a de la témérité à essayer un moyen trop douteux, quand il porte avec lui les horreurs d'une cruauté capable de décrier l'Art & les Artistes. L'Empirisme auquel ils étoient livrés, a pû les induire èn erreur; le succès du feu sur quelques maladies chroniques placées en des parties peu sensibles, comme les caries profondes, certaines tumeurs glanduleuses & lymphatiques, fongueuses, &c. les ont portés à l'essayer sur toutes les autres espèces de tumeurs & d'ulcères longs & rebelles, quelques parties qu'ils occupassent; ils l'ont employé à la cure des plaies récentes mêmes, dès qu'ils les ont soupçonnées d'être rebelles, telles que les Plaies d'armes à feu, sans égard à la sensibilité des organes qu'elles occupoient, ni à la nature particulière de ces maladies, dont le feu ne pouvoit qu'augmenter la perversité. Ils ont vu que les brûlures & les coups de feu sont pour l'ordinaire exempts d'hémorragie; au moindre soupçon de cet accident qu'ils pouvoient prévenir par des moyens plus doux, ils ont porté ce remède violent sur les chairs fraîchement coupées des plus vastes amputations, extirpations, &c. où il n'a fait que mettre le comble à la maladie.

Enfin il n'y avoit pas jusqu'aux ouvertures d'abscès de toutes les espèces, aux empyêmes, aux ponctions des hydropiques mêmes, aux opérations du filet des enfans, à celles qu'on pratique aux imperforations, aux adhérences contre nature, &c. qui ne se fissent anciennement avec le fer rouge; ensorte que le feu ayant tout à la fois, selon eux, la vertu d'évacuer & de fortifier, d'attirer & de discuter, de ramollir & de dessécher, de relâcher & de resserrer, de remédier à l'intempérie froide & à la chaude, d'être un aiguillon, & un anodyn, en un

mot, d'être le plus grand ſecret pour combattre tous les maux ſans exception (*a*), il n'eſt pas étonnant qu'ils en aient prodigué l'uſage à toutes les maladies ; mais il eſt auſſi évident, par le ſeul contraſte la plûpart de ces propriétés attribuées au feu, qu'il a été de beaucoup trop employé par les Anciens.

Les premiers des Praticiens qui ont eu le courage de ne point ſe laiſſer entraîner au torrent de la routine, & de ſe rendre raiſon de leur pratique, n'ont pas été long-tems à remarquer & à réformer ces abus du feu. Notre illuſtre *Paré* a banni les huiles bouillantes, du traitement des Plaies d'armes à feu, & a ſubſtitué la ligature à la cruelle application des cautères actuels dans les amputations. Cependant la force du préjugé l'a encore forcé de s'en ſervir après l'extirpation du Cancer (*b*) ; mais, bien des ſiècles avant lui, les Médecins, le public même, que ce remède a toujours effrayé, avoient banni le fer rouge, de la plûpart des opérations de Chirurgie. *Rhases* qui vivoit dans le milieu du dixième ſiècle, ſe plaignoit déja qu'on ne pratiquoit plus les cautériſations auſſi fréquemment que le faiſoient les Anciens. *Lazarus Sotus*, *Mercurialis*, *Petrus Salius Diverſus*, *Aquapendente*, *Heurnius*, & pluſieurs autres, regrettent beaucoup l'abandon du fer rouge, & accuſent les Chirurgiens de trop de timidité & de complaiſance. En effet, cet Empiriſme, qui a été dans tous ces ſiècles le ſeul guide des Praticiens, les a conduits d'un excès à l'autre ; le haſard les ayant ſervis aſſez heureuſement pour leur montrer l'abus de quelques applications du feu, ils ſont venus peu à peu à en conclure, que l'uſage de ce moyen étoit généralement abuſif ; & ils ont confondu avec les opérations dont ils avoient découvert la barbarie, grand nombre d'autres

(*a*) *In igne ſecretum omnibus vitiis expugnandis maximum.* Fabricius Hild. Pyrotechnia. pag. 146. *Omnibus affectionum generibus abolendis ſatisfacere ignem poſſe*, ibid. pag. 153. *Nullum remedium præſtantius eſt igne.* Barth. Maggius, de Vuln. Sclop. Curat.

(*b*) *Pag.* 275. *edit. de Paris.* 1579.

pratiques

pratiques utiles qu'une saine théorie nous eût conservées: ensorte que l'usage du fer rouge, devenu universel dans les premiers siécles de la Médecine, sans beaucoup d'autres raisons que quelques événemens heureux, est tombé par la suite dans un discrédit presque total, avec aussi peu de fondement.

Qui nous garantira donc de ces deux extrêmes également préjudiciables à l'art, & au public ? Une théorie qui a manqué à ces respectables Ancêtres, & au flambeau de laquelle seule on peut déterminer l'usage légitime du feu dans la cure des maladies chirurgicales, & par conséquent distinguer la préférence que mérite ce moyen sur tous les autres, dans certaines espèces de ces maladies ; d'où il sera facile de reconnoître en quoi il a été trop employé par les Anciens, & trop peu par les Modernes.

La théorie de l'usage d'un remède comparé à quelques autres, renferme celle de chacun des remèdes comparés, c'est-à-dire, l'exposition de leur nature, de leurs propriétés particulières, & celle des divers genres de maladies auxquelles ces propriétés peuvent être contraires ou favorables. Telle sera la division de Mémoire.

La première partie traitera de la nature & des propriétés des principaux moyens que la Chirurgie emploie à la cure des maladies, & elle insistera particulièrement sur la théorie du feu, considéré tant en lui-même, que dans le cautère actuel. La seconde passera en revue les divers genres de maladies chirurgicales, à la cure desquelles les propriétés de chacun de ces moyens peuvent être utiles ou pernicieuses.

PREMIERE PARTIE.

De la nature & des propriétés des principaux Moyens que la Chirurgie emploie à la cure des Maladies.

CES principaux moyens indiqués par l'Aphorisme même d'*Hippocrate*, qu'on vient de citer dans l'article préliminaire, sont les médicamens, le fer & le feu.

ARTICLE PREMIER.

Des Médicamens.

§. 1. LES médicamens topiques, dont il s'agit ici, sont des substances qui étant appliquées sur les maladies, en aident ou procurent la terminaison, soit en secondant les manœuvres de la nature, soit en corrigeant ses dispositions perverses.

§. 2. Leurs propriétés nombreuses, considérées aussi généralement que l'exigent les bornes de ce Mémoire, peuvent se réduire à calmer, rafraîchir, resserrer, ramollir, résoudre, faire suppurer, &c.

§. 3. Le caractère de ces effets est une douceur amie, qui se combine avec les puissances naturelles, & semble agir de concert avec elles contre la dépravation morbifique, ou pour la corriger, ou pour en expulser le principe.

ARTICLE II.

De l'inſtrument tranchant.

§. 1. Le fer ou l'inſtrument tranchant eſt le premier des moyens violens qu'emploie la Chirurgie : ſes propriétés ſi connues dépendent de la fineſſe de ſon tranchant, qui poſſède au ſuprême degré tous les avantages du coin, l'une des premières machines de la mécanique, & elles ſe rapportent toutes à la diviſion du tiſſu de nos parties. L'ouverture, l'amputation & l'extirpation, en ſont des eſpèces.

§. 2. Le caractère particulier de la diviſion qu'il exécute, eſt qu'elle ſe fait promptement, & avec le moins d'efforts, de tiraillemens & de douleur, qu'il eſt poſſible de le faire en ſi peu de tems.

§. 3. Les effets ſecondaires ſont l'évacuation des matières ou liqueurs contenues dans les parties ou dans les vaiſſeaux qu'il ouvre, la rétraction ou le relâchement des fibres coupées, peu ou point d'engorgement & d'inflammation.

ARTICLE III.

Du Cautère.

§. 1. Le feu ou le Cautère eſt de deux eſpèces. Le feu caché ou en puiſſance, nommé cautère potentiel; & le feu ouvert ou actuellement agiſſant, appellé cautère actuel.

§. 2. Le cautère potentiel eſt une ſubſtance compoſée de particules ſolides, tranchantes, capables de déchirer le tiſſu de nos ſolides, & d'une quantité conſidé-

rable de la matière du feu, qui eſt le mobile de ces corpuſcules deſtructeurs.

§. 3. Il y a de trois ſortes de cautères potentiels; de liquides, comme l'eau forte, l'eau mercurielle, le ſuc d'épurge; &c. de mous, comme le beurre d'antimoine, les pommades eſcarrotiques; & de ſolides, comme la pierre à cautère, la pierre infernale, &c. mais ils acquièrent tous plus ou moins de liquidité dans leur action, par l'addition de la lymphe, & par la chaleur naturelle de la partie où on les applique.

§. 4. Le caractère de ce topique eſt donc, 1°. De s'étendre au-delà des endroits où on le place. 2°. De ſe joindre à nos liqueurs pour déchirer le tiſſu de nos ſolides. 3°. De le faire avec plus ou moins de lenteur, ſelon l'eſpèce du cautère, mais toujours beaucoup plus lentement que le fer & le feu. 4°. De cauſer par conſéquent des douleurs moins vives, mais beaucoup plus longues.

§. 5. Les effets ſecondaires ſont les eſcarres, l'engorgement, l'obſtruction, l'inflammation, &c. dans l'uſage des plus ſimples; la fièvre, les nauſées, les vomiſſemens, les convulſions, lorſque le cauſtique eſt vénéneux, & qu'il en paſſe quelques particules dans le ſyſtême vaſculeux ou nerveux.

ARTICLE IV.

Du Feu ſeul, & du Feu conſidéré dans le Cautère actuel.

1. QUICONQUE eſt initié dans la ſcience de la Nature, ſçait que la matière du Feu eſt un fluide actif & ſans ceſſe agité, répandu par-tout l'univers, aſſez ſubtil pour pénétrer les pores de tous les corps, & aſſez groſſier ou ſolide pour en remuer & diſſoudre les molécules, s'il y eſt en ſuffiſante quantité.

2. Une juſte proportion de ce fluide dans l'écono-

mie animale, donne à nos liqueurs la fluidité naturelle, & à nos solides la dilatation, l'épanouissement, & par-là la souplesse & la mobilité essentielle à leurs fonctions.

3. S'il manque à un certain point, tout se coagule, se condense, se resserre, se roidit chez nous; & si le défaut est excessif, la vie est bientôt éteinte.

4. Si nous l'avons dans un excès opposé; cet excès étant au premier degré, nos liqueurs raréfiées outre mesure, distendent & bouffissent nos solides déja relâchés par l'abondance de cette matière, & s'introduisent dans des vaisseaux qui leur étoient ci-devant inaccessibles; nos fluides les plus essentiels s'échappent & nous abandonnent.

5. Si l'excès est du second degré, les liqueurs mêmes mises en ébullition changent de nature, s'évaporent, sortent en partie des solides, & commencent cette demi-dissolution de leur tissu, qu'on appelle *coction* dans les viandes alimentaires, & *brûlure* dans les parties vivantes.

6. Enfin cet excès au troisième degré, disperse les liqueurs, détruit directement la tissure même des solides. Cette dissolution fait la brûlure complette; & la consomption par le feu.

Voilà les effets généraux du feu seul, ou du feu considéré chez nous & dans l'air qui nous environne, soit sous une forme invisible, soit sous celle de la flamme. Examinons-le maintenant attaché à des corps solides métalliques.

7. De la matière du feu unie à des corps métalliques, il résulte une substance solide & brûlante, qui ajoute à toutes les propriétés précédentes du feu celles qui appartiennent aux solides.

Les premières de ces propriétés sont la densité & la figure.

8. Par la densité du métal embrâsé, le feu acquiert une force d'autant plus considérable, que cette densité du

métal eſt plus grande, & il la conſerve plus longtems ; car la force du feu doit être proportionnée à la quantité de molécules embrâſées, ou remplies de ce fluide actif. Or le corps le plus denſe eſt celui qui renferme le plus de ces molécules ſous un même volume. Donc cette propoſition qui eſt conſtante par l'expérience auſſi-bien que par le raiſonnement, démontre une erreur des Anciens, qui s'imaginoient que les cautères faits avec l'or, le plus denſe des métaux, étoient néanmoins les plus doux ou les moins ardens, & par cette raiſon, ils croyoient devoir l'employer par préférence, à la cautériſation des lèvres, des gencives, des paupières, & autres parties délicates (*a*).

9. Par cette même denſité ou ſolidité du corps embrâſé, la matière du feu ſe trouve reſſerrée dans un eſpace limité ; ce qui rend ſon application déterminée, préciſe & exacte, preſque comme celle de l'inſtrument tranchant, l'un des avantages eſſentiels du cautère actuel ſur toutes les eſpèces de cautères potentiels. (n°. 1. *art.* 3.)

10. C'eſt principalement par la figure, qui eſt la ſeconde propriété capitale du corps ſolide embrâſé, que le cautère actuel s'accommode avec préciſion, à toutes les eſpèces de parties, & à toutes les ſortes d'opérations auxquelles on le deſtine.

11. Les Anciens apportoient encore un grand ſcrupule dans le choix des diverſes eſpèces de la ſubſtance du cautère, dans laquelle ils affectoient de chercher un rapport avec chaque maladie particulière, indépendant de l'action du feu. Par exemple, ils faiſoient un grand cas du cautère d'or pour les ulcères, parce qu'ils le croyoient plus doux, & qu'il ne rouille point ; cependant ils eſtimoient beaucoup l'airain pour les mêmes maladies, à cauſe de ſa rouille ; comme s'il étoit queſtion de rouille dans un métal embrâſé. Tout homme

(*a*) *Hollerius, p. 134. in. lib. cui tit. de Chirurgiæ ſcriptor. Hildan. Pyrotechnia, p. 169. col. 2.*

ſenſé regardera cette opinion, du même œil que cet oracle d'*Apollon* qui prédiſoit que la lance d'*Achille* bleſſeroit & guériroit en même-tems, parce qu'elle étoit d'airain :

Unâ eâdemque manu vulnus opemque feret.

Cette erreur leur faiſoit choiſir le charbon ardent de bois de figuier, pour cautériſer les verrues ; celui de chêne, de myrthe & de ſarment, quand ils vouloient joindre l'aſtriction à la brûlure ; ils préféroient celui de racines d'ariſtoloche, quand en cautériſant ils ſe propoſoient de mondifier ; celui de laurier, quand ils eſpéroient de réſoudre ; celui de racine de gentiane, quand ils avoient deſſein de chaſſer le venin, & ainſi des autres ; ne faiſant point attention que l'embrâſement qui s'empare de ces ſubſtances, y dévore ou dérange les principes conſtitutifs de leurs propriétés primitives, & n'y laiſſe plus d'autre vertu que celle du feu qui les remplit. C'eſt donc aux ſeuls effets de ce fluide actif qu'il faut ſe réduire dans l'uſage du cautère actuel. Or, après les notions que nous venons d'en donner, ces effets peuvent ſe diviſer en deux eſpèces ; ſçavoir, en ceux que l'application du cautère produit ſur le champ, & directement : j'appelle ceux-ci, *effets primitifs ;* & en ceux qui ne ſont que les ſuites des premières : nous les nommerons, *effets ſecondaires*, que nous diviſons en idiopathiques ou directs, & ſympathiques ou indirects.

12. Les effets primitifs de l'application du fer rouge, ſont la diviſion de nos ſolides par la calcination de leur tiſſu expoſé au contact de la ſubſtance du cautère, & à la première couche de la ſphère d'activité du feu qui l'embrâſe (6).

13. La mortification ou la coction eſcarrotique (5) de la couche voiſine ; la bouffiſſure (4) des couches ſuivantes.

14. L'évaporation des fluides de la première couche, l'altération de ceux qui ſont contenus dans la ſeconde,

l'amas et l'engorgement dans les ſuivantes.

15. Une ſecouſſe vive & douloureuſe dans les nerfs & les eſprits, inſéparable d'une diſſolution auſſi violente & auſſi bruſque (*a*).

16. Les effets ſecondaires idiopathiques de l'application du fer rouge, ſont

17. L'évacuation & le deſſéchement d'une partie ſurchargée ou abreuvée de liqueurs : ſuite de la diviſion & de l'évaporation attachée à la calcination (12).

18. L'affluence du ſang & des eſprits appellés dans la partie cautériſée par les ſecouſſes de cette opération (16).

19. La ſuppuration, la fonte & l'expulſion des eſcarres & des ſucs circonvoiſins, frappés de cette eſpèce de foudre chirurgicale.

20. La régénération des ſubſtances perdues ; & enfin, la cicatriſation de ces ſubſtances régénérées.

21. Tels ſont les effets directs, conſtans, évidemment mécaniques, & chirurgicaux, ſi l'on peut dire, du cautère actuel, auxquels je pourrois peut-être me borner, eu égard à la queſtion propoſée, ſi dans un ouvrage deſtiné à développer les effets du cautère, je ne devois pas au moins indiquer une ſeconde eſpèce d'effets ſecondaires de ce remède, d'un uſage plus général encore pour l'une & pour l'autre partie de l'art de guérir ; je veux parler de ces cautères, tant paſſagers qu'habituels, que l'on preſcrit pour faire paſſer une maladie, d'un

(*a*) *Aquapendente* nous aſſure que le Cautère actuel, quoique plus expéditif, fait une moindre douleur que les autres moyens. *Ferramento candenti aduſti calli & expeditiùs & minori dolore auferentur*, pag. 145. in fol. *Patavicæ*. 1641. *Lartholomeus Maggius* eſt du même avis : *Malitiam citiſſimè aufert*, dit-il, *& parvo dolore afficit. p. 267. ex lib de Chirurg. ſcriptor.* Il eſt conſtant, & je l'ai éprouvé pluſieurs fois, que le Fer rouge fait beaucoup plus de peur que de mal ; mais il faut convenir néanmoins, qu'il eſt beaucoup plus violent que l'inſtrument bien tranchant. On comprend que les Anciens le penſoient auſſi, quand on voit *Paré* aſſurer que ſon Cautère potentiel de velours qui produit une eſcarre d'un doigt de profondeur en une demi-heure, ne fait point de mal du tout : c'eſt-à-dire, par comparaiſon aux douleurs que cauſoient les eſcarres pareilles produites par le fer rouge. *Paré, pag.* 1043. 1044.

organe

organe précieux qu'elle occupe, ou qu'elle menace, ſur une partie ſans conſéquence, ou pour épuiſer, à ce que l'on croit, une humeur dont on craint les ravages dans l'habitude. J'appelle ces effets indirects ou ſympathiques, parce qu'ils s'opèrent ſouvent dans des régions éloignées de la partie malade, & que le mécaniſme en eſt auſſi obſcur que le fait eſt réel. Ce cautère ſe pouvant faire à la rigueur, auſſi-bien & plus promptement avec le feu qu'avec le médicament (*a*), & ſon effet important devenant commun à ces deux eſpèces, j'en expoſerai les preuves & le mécaniſme dans le dernier article de ce Mémoire.

22. Par l'analyſe que nous venons de faire des effets du cautère actuel, il eſt évident que les propriétés particulières de ce remède, ſont de calciner, mortifier, altérer, deſſécher, ce qu'il touche immédiatement; engorger, enflammer, les parties qui l'avoiſinent; ſecouer vivement le genre nerveux, occaſionner des métaſtaſes, &c. Il faut voir maintenant quelles ſont les maladies chirurgicales où il convient ou non de donner la préférence à de pareils moyens. C'eſt l'objet de la ſeconde partie.

(*a*) *Scultet* preſcrit de faire le Cautère à la nuque, avec le fer rouge, pour l'epilepſie & les intempéries froides & pituiteuſes. *Commentaire de la Pl. 34.*

SECONDE PARTIE.

Des Maladies chirurgicales, à la cure desquelles le Cautère actuel est ou préjudiciable, ou au contraire utile, & préférable aux autres moyens.

SI nous n'avions à traiter que des cas où le Cautère doit être employé, il il nous suffiroit de nous adresser à quelques maladies particulières de la Pathologie chirurgicale, auxquelles les effets précédens du Cautère actuel peuvent convenir ; mais l'ACADÉMIE nous prescrit encore d'examiner sur l'usage de ce moyen, & la conduite des Anciens, qu'elle soupçonne avec raison d'en avoir été prodigues, & celle des Modernes qui passent pour en être trop avares. Cette triple tâche nous oblige à parcourir tous les genres de Maladies chirurgicales ; car il n'y en a aucun que la Chirurgie ancienne n'ait soumis au Cautère, & pour cela nous préluderons à cet examen par un plan général de cette Pathologie.

On compte vulgairement cinq genres de Maladies chirurgicales, qu'on appelle externes; sçavoir, la tumeur, la plaie, l'ulcère, la fracture, & la luxation. Mais sous lequel de ces cinq genres placer l'inflammation sans tumeur, ou la phlogose, la gangrêne séche, le sphacèle qui la suit, les atrophies, &c ? sous laquelle de ces cinq choses peut-on ranger les difformités des parties, comme les jambes torses, le bec de lièvre naturel, les monstruosités mêmes par la pluralité, ou la mutilation des parties ? Appellera-t-on tumeur un sixième doigt, qui n'est point une maladie, mais seulement une conformation difforme & incommode, &c ? Comment placer encore dans cette division les imper-

forations, les adhérences illégitimes des parties, l'écartement des ſutures, le relâchement des articles ſans luxation, celui de certaines parties molles, comme l'anus, le vagin, & pluſieurs autres maladies qui ne ſont ni tumeur, ni plaie, ni ulcère, ni fracture, ni luxation?

Nous ſommes donc forcés, pour faire une revûe exacte des divers genres de Maladies chirurgicales, d'en expoſer un plan plus régulier, avec la briéveté qu'exige de nous un ouvrage comme celui-ci.

Toutes les Maladies chirurgicales ſont le dérangement ou la deſtruction de quelques-unes des cinq modifications ſuivantes, la grandeur, la figure, le mouvement, le repos, & la ſituation naturelle des parties, dures ou molles.

On conçoit que ſi j'ajoûtois aux parties dures & molles, les liquides & les ſpiritueuſes, j'aurois dans la combinaiſon des cinq modifications dont la matière eſt ſuſceptible, la ſource de toutes les dépravations, tant internes qu'externes, de l'économie animale; mais nous n'embraſſons pas ici un ſi vaſte champ.

Les cinq genres précédens de maladies des parties dures & molles auxquelles nous nous bornons, vont faire autant d'Articles, dans leſquelles nous diſtribuerons l'examen qu'on nous propoſe.

ARTICLE PREMIER.

De la dépravation de la grandeur naturelle.

LA grandeur eſt tout ce qui eſt capable d'augmentation & de diminution; ainſi elle comprend & le volume & le nombre des parties.

Le dérangement du volume des parties dures & molles par excès, fait les tumeurs quelconques de ces parties.

Ce même dérangement par défaut, fait les atrophies, les gangrênes séches, les pertes de substance, &c.

Enfin, l'excès & le défaut dans le nombre des parties, fait les monstruosités par la pluralité ou la mutilation de ces parties : trois espèces de dépravations, qui sont la matière d'autant de paragraphes.

§. I.

Les tumeurs des parties dures, ou les exostoses, tant celles qui se forment par extravasation du suc osseux, que celles qui doivent leur origine à une sorte d'infiltration de ce suc dans un tissu osseux, trop mou, trop aisé à dilater, sont ou bénignes ou malignes.

Les malignes se traitent d'abord par les médicamens intérieurs appropriés au virus, & continués jusqu'à ce qu'on les ait remises dans la classe des bénignes. Si la malignité est indomptable, comme certaines exostoses scrophuleuses, & toutes les chancreuses, alors en cas que le vice soit purement local, il devient vraiment l'objet propre du Cautère actuel ; car c'est ici où il convient de calciner, de détruire la substance infectée de ces virus, de dessécher, de dissiper ce qui peut s'en être imbibé dans les couches voisines, d'altérer, de réformer les sucs circonvoisins qui auroient pû acquérir quelque contagion, d'y occasionner un engorgement qui empêche le passage de ce vice dans la masse, & s'il est possible, une suppuration louable qui l'expulse au-dehors.

Les exostoses bénignes qui n'incommodent point, & ne s'abscèdent point, se gardent, & n'ont pas besoin de traitement. Celles qui incommodent ou s'abscèdent, se traitent avec les médicamens, ou s'emportent avec la rugine, le trépan, la gouge & le cizeau : il n'y a que celles qui sont compliqués de fongosités, de caries profondes & humides, qui admettent le fer rouge, comme le font sagement les Modernes. Ces substances viciées, mollasses, & abreuvées de fluides, ne peuvent

céder qu'à l'ardeur du feu, qui réduit en cendres le ſolide vicieux, évapore le ſuc impur, deſſéche la partie, & rectifie les ſucs dont elle pourroit encore être imbûe. Le fer tranchant eſt incapable de ces effets, & le cauſtique humide ne pourroit qu'augmenter les déſordres qu'on vient de décrire. Les Anciens regardoienr la cure de toutes les eſpèces d'exoſtoſes comme particulièrement ſoumiſes à l'empire du feu, & ils étoient dans l'erreur. Celles qui ſont ſolides & qui ne ſont pas abreuvées de ſucs impurs, peuvent être enlevées exactement avec les moyens qu'on vient d'indiquer, & ce qui reſte étant ſain, produit bien-tôt une guériſon parfaite, que le feu auroit beaucoup traverſée, en portant l'altération dans les couches mêmes qui jouiſſent de la vie; car la carie, la vermoulure, la grande humidité, en même-tems qu'elles dirigent l'Opérateur dans la quantité de l'application du feu, arrêtent auſſi, & éteignent l'action de celui-ci, au lieu que l'os ſolide & ſec en reçoit, & tranſmet plus vivement la chaleur aux couches éloignées. D'ailleurs il n'y a point d'humidités vicieuſes à conſumer, ce qui eſt la principale indication du cautère.

Les tumeurs des parties molles ſe diviſent en organiques, humorales, & concrètes.

§. II.

Les tumeurs organiques comprennent ſous elles les hernies.

Les Anciens faiſoient un grand uſage du cautère actuel ſur cette eſpèce de tumeur. Ils fondoient leurs eſpérances ſur une prétendue vertu fortifiante qu'ils accordoient libéralement au fer rouge, & ſur la forte cicatrice que laiſſoit après elle la chûte de l'eſcarre. Ce dernier motif eſt plus raiſonnable; mais d'autres Praticiens ont eu depuis la même raiſon de ſe confier au cautère potentiel; ſon eſcarre eſt ſuivie d'une cicatrice qui n'eſt pas moins forte, & cette cicatrice étant le ſeul vrai but de cette opération, le feu n'a ici aucun avan-

tage plus doux, moins effrayant. S'il euſſent réfléchi, les uns & les autres, ils euſſent encore préféré l'inſtrument tranchant aux deux précédens moyens. Qu'eſt-ce au fond qu'une eſcarre, ſinon une perte de ſubſtance que la régénération répare? & puiſqu'il n'eſt queſtion que d'emporter une portion des témugens de la hernie, pourquoi le faire par des moyens auſſi longs, auſſi effrayans, auſſi douloureux, que les cautères, pendant qu'on le peut faire avec la plus grande promptitude, & moins de douleur avec l'inſtrument tranchant?

2. Mais une réflexion condamne également toutes ces manœuvres, & elle eſt le fruit des progrès de la Chirurgie moderne. Les tégumens que les opérations précédentes attaquent, c'eſt la peau & les graiſſes, ce ne ſont point là les barrières qui s'oppoſent à la ſortie des parties contenues: on aura beau les reſſerrer par des cicatrices, celles-ci ſe prêteront toujours de reſte tant que les muſcles du bas-ventre donneront iſſue aux parties contenues. Il faudroit donc que ces cicatrices ſoudaſſent l'anneau dans les bubonocelles annulaires; il faudroit pour cela être ſûr d'un moyen, qui en ulcérant, en enflammant cette boutonnière aponévrotique, y occaſionnât une génération des chairs, une adhérence réciproque qui la fermât. L'on ne peut ſe promettre une pareille coalition d'une opération ſur les tégumens; & l'inſtrument tranchant porté tant de fois ſur les anneaux mêmes, n'a pas empêché la récidive des hernies. Oſera-t-on porter le cauſtique ſur ces parties aponévrotiques contre les loix que ſe ſont impoſées les Anciens mêmes? Et en ſuppoſant qu'on le fit impunément, qui nous répondra que l'exfoliation de ces aponévroſes ſeroit ſuivie de la ſoudure ſouhaitée? C'eſt peut-être là une de ces expériences qu'on devroit faire ſur quelque Criminel affligé des hernies; car il faut convenir que le grand nombre de ces maladies rendroit une pareille opération qui réuſſiroit, infiniment précieuſe & bien digne d'être miſe au nombre des grandes découvertes de l'ACADÉMIE.

§. III.

Les tumeurs humorales font le plus vaſte champ de la Chirurgie, & elles fourniſſent aux Anciens les plus fréquentes occaſions à l'application du cautère. Nous les diviſerons ici en deux genres.

1. La tumeur inflammatoire, & la tumeur non inflammatoire ou blanche, telle que l'œdême, l'emphiſême.

Les Anciens attaquoient les tumeurs aqueuſes & venteuſes avec le cautère actuel, par la ſeule habitude qu'ils avoient de porter le fer rouge par-tout; car la ſimple évacuation de l'eau & du vent ſe fait également par l'inſtrument tranchant ou piquant : quant à la deſtruction de la cauſe, elle doit dépendre entièrement des remèdes intérieurs, & non de l'application d'un topique embrâſé.

2. La tumeur inflammatoire eſt de deux eſpèces; l'inflammatoire ſincère ou ſanguine, telle que l'érésipèle, le phlegmon, &c. l'inflammatoire fauſſe ou bâtarde, telles que ces tumeurs lymphatico-glanguleuſes & lymphatico-nerveuſes, qui admettent beaucoup de lymphe, de ſuc nourricier, peu ou point de ſang, & qui attaquent les régions fournies de glandes, de ligamens, de tendons, &c. on les appelle communément tumeurs froides.

La cure de ces maladies s'obtient par la réſolution, la ſuppuration, & quelquefois partie par la ſuppuration & partie par l'extirpation.

3. La réſolution des tumeurs inflammatoires, ſincères & bénignes, & celle des tumeurs blanches, n'ont évidemment beſoin d'autres topiques que les médicamens. Nous en excepterons les cas où les effets du cautère, que nous avons appellés indirects, c'eſt-à-dire, du cautère appliqué ailleurs qu'à la partie même malade, ſont d'un ſecours très efficace. Tel eſt, par exemple, celui qu'on applique à la nuque, ou mieux encore, derriere

les oreilles pour les ophtalmies les plus rebelles.

Mlle..... fut prise en.... d'une ophtalmie sur les deux yeux très-considérable : les saignées, les collyres n'y furent pas épargnés; les deux yeux devinrent si malades, qu'on ne distinguoit plus la cornée transparente, ni la prunelle, du reste de l'organe, & qu'on les croyoit tous deux perdus; j'appliquai un vaste cautère derriere chaque oreille : tous les accidens se calmèrent, & les yeux, contre notre propre espérance, ont repris toute leur première santé, & leur première beauté. Je pourrois ajouter ici plus de vingt Observations de cette espèce (a); il me suffira de déclarer que je ne connois que deux vrais remèdes pour les ophtalmies, sçavoir, les escarrotiques doux pour les passagères, & les cautères en règle pour les habituelles. Tout le bien que je dis ici du cautère potentiel, rejaillit sur l'actuel. J'avoue que la complaisance qui nous fait rabattre sur le premier est raisonnable, & que c'est une de nos loix d'épargner les douleurs; mais on conviendra que n'ayant égard qu'au succès de l'opération, celle du Cautère actuel, 1°. produit le même effet; 2°. beaucoup plus vîte; 3°. elle s'exécute avec plus de préciſion dans les endroits désignés. Lorsqu'il s'agit de l'appliquer à la nuque, on peut substituer au Cautère le séton, ou emporter avec le bistouri l'endroit où on veut établir la suppuration; mais outre que ceci n'est guères praticable derriere l'oreille, je crois que l'escarre & les aiguillons du caustique entrent pour quelque chose dans le bon effet de ces moyens, comme on le verra au dernier article de ce Mémoire.

Maintenant si le Cautère est un si puissant résolutif des inflammations des yeux, appliqué à une certaine distance de cet organe, pourquoi ne procurera-t-il pas le même bien à toute autre partie affectée d'inflammation; par exemple, à celles qui sont sujettes au hémor-

(a) On peut voir dans les Observations de *Lamotte* & de *Chabert*, grand nombre d'exemples de cette espèce.

rhoïdes,

roïdes, en établiſſant des eſcarres, non pas ſur les hémorroïdes, comme le faiſoient cruellement ſelon moi, & au détriment du malade, les Anciens, mais ſur quelque partie voiſine, comme vers l'os *ſacrum*, à la cuiſſe, &c.

Si j'accuſe ici nos Prédéceſſeurs de s'être égarés en brûlant les hémorroïdes, je ne ſerai pas plus indulgent pour les Modernes, qui les extirpent, au moins en entier. L'expérience m'a appris que ceux à qui on fait cette opération, périſſent preſque tous des déſordres affreux de la ſuppreſſion de cet écoulement, ou plutôt de cette affection reportée ſur l'eſtomac ou les inteſtins. J'en ai des Obſervations détaillées, que je produirois ſi je ne les croyois pas trop éloignées de mon ſujet : il me ſuffira de citer ici l'épouſe de M..... célèbre Avocat, qui après une pareille opération que je lui fis à ſa ſollicitation, & à celle de ſon mari, paſſa de la plus belle ſanté en une atrophie cauſée par des douleurs intérieures cruelles, qui en peu d'années la réduiſirent au tombeau.

A l'égard du feu, beaucoup plus terrible que l'opération précédente, je ne ſçais qu'un cas où l'on puiſſe l'adminiſtrer ſur des hémorroïdes ; c'eſt celui d'un flux exceſſif qui menace la vie du malade, & qui ne peut être arrêté par aucun autre moyen : tel eſt celui de l'Obſervation de *Scultet*, *Commentaire de ſa Pl.* 42. Encore faut-il, comme le preſcrit l'Auteur, conſerver une partie de cet écoulement.

4. La terminaiſon par ſuppuration n'a lieu qu'aux tumeurs inflammatoires vraies, & elle eſt l'effet de l'application des médicamens ; la Chirurgie inſtrumentale n'y peut être admiſe que pour l'ouverture. Les Modernes la font toujours avec l'inſtrument tranchant ; les Anciens y employoient encore le Cautère, & cela, diſoient-ils, pour que l'iſſue en fût plus ample ; comme ſi avec un biſtouri on ne pouvoit pas la faire auſſi ample, & même beaucoup plus ample & plus conforme aux vues du Chirurgien, qu'avec un cauſtique.

5. Nous nous écarterons moins de la pratique de ces reſpectables Fondateurs de l'art de guérir, s'il s'agit d'une tumeur inflammatoire maligne. Nous diſtinguerons ici deux cas, celui où la malignité étant répandue dans toute l'habitude, une nature vicieuſe en fait l'expulſion par un dépôt critique : je me garderai bien d'appliquer ici des cautères, qui, ou répercuteroient cette éruption, ou en arrêteroient le cours; mais j'emploierai ſur l'extérieur les attractifs ſuppurans, pour hâter cette affluence virulente, & j'adminiſtrerai intérieurement les cordiaux, alexitères, &c. propres à fortifier les puiſſances naturelles qui la produiſent.

Mais ſi la malignité vient du dehors, comme une piqûre vénimeuſe, un contact impur, vénérien ou peſtilentiel, qui aura produit un bubon, un phlegmon, alors pour prévenir le paſſage de ce poiſon dans une habitude qui eſt ſaine, je porterai ſur ces eſpèces d'*Etnas*, les foudres de l'art, le cautère actuel, qui en diſperſant juſqu'aux dernières molécules de cet amas, ne laiſſera aucun lieu à la contagion qui menaçoit le malade. Quelques Modernes ont conſervé cet uſage, quant au cautère potentiel, pour les bubons vénériens, dans le cas expliqué ci-deſſus ; mais 1°. qui eſt-ce qui ne ſent pas la préférence que mérite le cautère actuel (9. 17.) exact dans ſon applicatien, prompt à détruire & à diſperſer les ſubſtances ennemies. ? 2°. On voit par ce qui précède, que le bubon vénérien n'eſt point la ſeule tumeur maligne locale qu'on doive cautériſer.

6. La gangrène qui ſurvient à une tumeur, peut être due à un principe vénéneux, malin, local; & en ce cas-là on conçoit que cette maladie admettra le cautère actuel : mais ſans cette circonſtance, qui eſt très-rare, je ne vois pas quelle raiſon les Anciens ont eue de preſcrire contre la gangrène un moyen qui ne peut qu'en accélérer les progrès, en ajoutant mortification à mortification, eſcarre à eſcarre.

7. La ſuppuration des tumeurs inflammatoires bâ-

tardes, ou tumeurs froides, eſt ſur-tout le triomphe des cauſtiques.

La ſimple dénomination de ces maladies nous indique que le feu ſeul peut lui donner la chaleur qui manque à leur terminaiſon.

Si on les conſidère dans les glandes, on y découvre à la vue même, que le ſang qui porte avec ſoi la chaleur, qui eſt ſi eſſentielle à l'inflammation ſincère & ſuppuratoire, manque dans ces parties. Si nous les examinons dans une articulation qui n'eſt recouverte que de ligamens & de tendons, la même privation du ſang, l'abſence des eſprits dont le cours eſt intercepté dans ces tiſſus nerveux, ſoit par des violences externes qui en ont dérangé les filières, ſoit par des virus qui les ont engouées ou altérées, réclame l'action du feu & ſes aiguillons ſalutaires qui rappellent dans ces tumeurs le ſang & les eſprits, y établiſſent de vraies ſuppurations, ſeules terminaiſons favorables de ſemblables maladies, quand leur réſolution eſt décidée impoſſible.

Nos Modernes ont conſervé l'uſage de larder de cauſtiques quelques-unes des glandes d'une pareille tumeur, & d'en attaquer ainſi ſucceſſivement les diverſes parties; mais on fait d'abord la place au trochiſque eſcarrotique dans la glande par un inſtrument tranchant, douleur préliminaire qui devient inutile, ſi le trochiſque abreuvé, noyé dans la ſanie, manque ſon effet, ce qui arrive ſouvent : l'olive ardente du cautère ne manque jamais & de conſumer dans l'inſtant le ſolide indomptable, l'humidité vicieuſe, & de porter l'irritation, l'inflammation déſirée dans le reſte.

N** D'E** avoit à l'aîne une tumeur glanduleuſe, qui depuis ſix mois de traitement par les émolliens, attractifs, forts ſuppurans, n'avoit acquis que quelques nuances de rougeur, & montroit dans un endroit une eſpèce de ſuintement ſuppuratoire; la tumeur étoit non circonſcrite, épatée, profonde, voiſine des gros vaiſſeaux, hors du cas de l'extirpation. J'y appliquai une

traînée de pierres à cautère : elle fit peu de choſe, tant la chaleur de la partie étoit foible & peu propre à remuer le cauſtique. J'obtins du malade ennuyé de ſa maladie, de me laiſſer employer les cautères actuels de la forme ſuſdite. Je couvris de charpie trempée dans l'eau froide de morelle & de plantain, la circonférence de la tumeur; je détruiſis en quatre ou cinq applications faites à trois ou quatre jours d'intervalle la plus grande partie de ces glandes, & j'occaſionnai dans le reſte une inflammation vraiment ſuppuratoire; le malade eut quelques jours de fièvre que le bon régime calma, & il guérit.

8. Les tumeurs froides des articles ſont un des fléaux de la Chirurgie moderne, depuis qu'elle a abandonné aux Maréchaux le ſeul moyen qu'elle avoit de les guérir. Un courſier que l'on a ſouvent & long-tems ſurmené, & qui a marché dans des lieux marécageux, &c. eſt pris dans le bourrelet ou dans les articulations du bas de la jambe avec le pied, de roideur, de gonflement aux ligamens, aux tendons; quelques remèdes qu'on applique ſur cette maladie, elle dégénère en ulcère fongueux, en carie, & le cheval eſt perdu. Qu'eſt-ce que fait le Maréchal inſtruit des reſſources de ſon art? Dès qu'il s'apperçoit de ce gonflement, il fait à la circonférence des tégumens qui l'environnent, cinq ou ſix profondes ſcarifications longitudinales avec le cautère actuel inciſoire; les ſcarifications rappellent le ſang & les eſprits dans cette froide partie, la ſuppuration qui y eſt établie parfaitement, dégorge tous ces organes nerveux, l'animal guérit, & en eſt quitte pour les cicatrices de ces eſcarres; c'eſt ce que j'ai vu pluſieurs fois.

En quoi differe de cette maladie celle qui attaque dans l'homme les mêmes parties & de la même manière? La raiſon qui met ſeule de la différence entre ces Sujets, nous dicte qu'il n'y en a point dans les maux, & que le ſuccès de la cure du Maréchal, eſt une leçon pour le Chirurgien. Combien n'ai-je point vu de pieds cariés

dans les articulations, & par conſéquent de jambes condamnées à l'amputation, parce que le traitement dont je viens de parler, a été négligé dans ce ſiècle!

Il y a longtems que j'ai voulu la ſuivre, cette leçon de la *Chirurgie comparée;* mais ſans une autorité comme celle de l'ACADÉMIE & des grands Chirurgiens qui la compoſent, le public ne ſe prêtera point à ce renouvellement d'une ancienne pratique qu'il regarde comme barbare, & reléguée à une Chirurgie, dont le parallèle l'offenſe au lieu de le perſuader.

La ſeule occaſion où j'aie pu en eſſayer, eſt à l'une de ces tumeurs lymphatico-fongueuſes, que *Guy de Chauliac* appelle *inflatio carnea & phlegmatica*: ce ſont des eſpèces de champignons très-mous qui viennent à la ſuite des tumeurs précédentes ſur les ligamens & les tendons du carpe & du métacarpe; la peau y eſt comme flottante, elle laiſſe appercevoir une ſorte de fluctuation ſourde, enſuite elle s'ulcère & laiſſe ſortir de ces fongus beaucoup de ſanie purulente. J'ai traité de ces maladies juſques à trois & quatre à la fois, par tous les remèdes réſolutifs, fondans, ſuppurans; j'y ai appliqué les eſcarrotiques; rien ne m'a réuſſi. J'ai déterminé un de ces Sujets à laiſſer conſumer ces fongoſités, extrêmement molles & abreuvées de lymphe, par le fer rouge paſſé un peu rapidement & avec la précaution des défenſifs pour les parties voiſines: cette manœuvre, que je crois ſeule capable de dompter ces eſpèces d'hydres de *Lerne;* paroiſſoit me réuſſir, lorſque l'effroi l'emporta chez le malade ſur l'eſpérance, & le déroba à mes ſoins.

§. IV.

1. Les tumeurs concrètes ſont la troiſième diviſion du dérangement par excès de la grandeur naturelle des parties molles; j'appelle de ce nom tous les amas de ſucs concrets inexpugnables, pour l'ordinaire, aux agens des terminaiſons favorables, & que l'art eſt preſque toujours obligé d'extirper: telles ſont les verrues, condy-

lomes, polypes, loupes, ſcrophules confirmées, skirres, cancers vrais & bâtards.

Il y a cinq moyens de faire ces extirpations; l'arrachement, qui eſt l'extirpation proprement dite; la ligature, l'inſtrument tranchant, le cauſtique, & le feu.

2. L'arrachement ne peut ſe pratiquer qu'aux tumeurs de conſiſtance fongueuſe, dont le corps a beaucoup plus d'étendue que les racines, & dont les adhérences molles peuvent céder à cette manœuvre ſans détruire les parties eſſentielles qui leur ſervent de baſe; tels ſont certains polypes. Cette extirpation eſt la plus parfaite, quand elle a lieu, & qu'elle eſt bien faite, parce que c'eſt elle qui détache & enlève le plus complètement la concrétion maladive; la continuité de la maſſe de ces tumeurs avec leurs productions ou appendices, pouvant ſeule donner la facilité de dégaîner parfaitement celles-ci d'entre les diverſes parties ſaines où elles ſe trouvent fourrées & adhérentes.

J'ai enlevé complètement par cette manœuvre un polype extrêmement conſidérable à Jacques F... âgé de vingt ans, de la Paroiſſe de M.... ſur lequel avoient échoué les autres méthodes de traiter ces maladies.

3. La ligature convient aux tumeurs qui ont la baſe extrêmement étroite, à celles qui ſont entourées de beaucoup de vaiſſeaux, & qui ſont placées dans des cavités où il n'eſt pas poſſible ou très-difficile de remédier aux hémorragies qu'on a ſujet d'en craindre: tels ſont la plupart des condylomes & autres tumeurs de l'anus, du vagin, certains polypes; & l'on a quelquefois vu, dans les cas mêmes où la maladie n'eſt pas toute entière en-deçà de la ligature, que la mortification introduite dans le reſte par cette opération, a ſuffi pour le faire tomber (*a*). On a obſervé le même effet dans le cauſtique (*a*); cependant il faut convenir que ce bon effet n'arrive pas ſouvent; & que la ligature qui n'em-

(*a*) Voyez l'excellent Ouvrage de M. *Levret*, ſur les Polypes.
(*b*) Prix de l'Académie, Tom. I. pag. 57.

braſſe pas toute la maladie, eſt fort incertaine.

4. L'inſtrument tranchant a ſans contredit la prérogative d'être très-ſûr, très-exact, & plus doux que les précédens moyens. (1. Part. art. 2.) Dans les plus petites tumeurs, comme dans les plus grandes, il mérite la préférence : indépendamment de cette préférence générale, les tumeurs larges de baſe, d'une forte conſiſtance, & qui par-là ſe refuſent & à la ligature & à l'arrachement, ne peuvent être attaquées que par le fer; mais ce moyen ſi doux, ſi préférable à tous, a ſes limites; on peut rarement le porter dans les cavités; il a peu de priſe ſur les tumeurs mollaſſes, fongueuſes, ſanieuſes, virulentes, dont les baſes de même nature, ne ſont pas circonſcrites, mais implantées çà & là, & comme éparſes dans les parties; il eſt, pour l'ordinaire, impoſſible qu'il puiſſe ſuivre toute eſpèce de tumeur entre divers cordons de vaiſſeaux, de nerfs, de tendons, ou dans des cavités où les racines ſe prolongent; enfin, ce qu'il laiſſe, repullule pour l'ordinaire, parce que ſon action ſur ces reſtes, n'eſt point capable d'y attirer les engorgemens, inflammations, ſuppurations propres à les fondre, à les faire tomber.

C'eſt dans les quatre circonſtances précédentes où le fer eſt impuiſſant, que le feu montre ſon énergie & ſa ſupériorité ſur lui; c'eſt l'office du cautère, d'aller attaquer ces maladies dans leurs plus profondes retraites, & de le faire ſans crainte d'hémorragie. La tumeur fongueuſe, mollaſſe, ſanieuſe, virulente, n'échappe point à ſon activité; & il peut pourſuivre très-heureuſement juſqu'à leur origine, par la mortification qu'il leur imprime, & par les engorgemens ſuppuratoires qui la ſuivent, toutes les eſpèces de tumeurs précédentes, ainſi que les reſtes de celles dont l'inſtrument tranchant aura emporté la maſſe principale. Mais de quel cautère nous ſervirons-nous?

5. Si la tumeur a une certaine ſéchereſſe qui puiſſe conſerver à un bon eſcarrotique, ſoit ſec, ſoit liquide,

toute sa force ; si la maladie est bénigne, & que son caractère n'ait point de funeste développement à craindre de la part de ce dissolvant putréfiant, préférez le caustique médicamenteux, moins effrayant que le fer rouge : il mortifiera (*a*) les chapelets glanduleux, les traînées skirreuses, il occasionnera des suppurations à leur circonférence, & leur séquestre.

6. Mais si les concrétions sont abreuvées de beaucoup d'humidités, le fer rouge peut seul consumer & celles-ci, & les concrétions qui les produisent ; la nécessité redouble, si ces humidités sont vicieuses, & menacent de corruption les parties voisines ; elle sera plus pressante encore cette nécessité, si la malignité scrophuleuse, chancreuse, &c. caractérise ce vice, & qu'elle soit locale : hâtez-vous alors de réduire en cendres & en fumier ce virus & ses productions.

7. Nous exigeons néanmoins de vous, dans le choix de ces tumeurs ou de ces restes de tumeurs que vous poursuivez avec le cautère, de ne vous adresser qu'à celles qui sont plus fongueuses que skirreuses, plus molles & humides que sensibles & dures ; car si nous avons éprouvé que la simple ligature du cordon spermatique d'un testicule carcinomateux suffit, par la douleur qu'elle y cause, pour y réveiller, & peut-être même y faire naître un levain chancreux ; si nous nous sommes bien trouvés, dans ce cas, d'envelopper seulement ce cordon coupé, d'une bandelette de linge doux, pour l'arrêter sur le pubis, l'y comprimer, & prévenir, sans douleur, l'hémorragie ; combien seroit-il plus dangereux de porter sur cet organe, soit pour suppléer à la ligature, soit pour achever d'en détruire le carcinôme, un fer rouge infiniment plus irritant que cette ligature ? Gardez-vous donc de porter ce violent remède sur de pareilles tumeurs, ni de l'approcher même de trop près des organes extrêmement sensibles, comme des tendons, des nerfs, de la dure-mere, &c. Profitez du malheur

(*a*) Prix de l'Acad. tom. I. p. 57.

arrivé

arrivé à un Chirurgien Florentin, qui pour avoir pouſſé le cautère actuel juſqu'à toucher cette dernière membrane, occaſionna à ſon malade une mort précipitée (*a*).

8. On peut rapporter à la cure de ces concrétions par le feu, celle que j'ai faite avec ce moyen, d'une tumeur glanduleuſe dans l'aîne (N°. 7. §. 3.) à laquelle j'ajouterai celle qui ſuit.

M..... à la ſuite de prétendus enchifrenemens longtems gardés, ſe trouva le nez ſi rempli d'excroiſſances, qu'il en étoit diſtendu au double de ſa groſſeur ordinaire, ſur-tout du côté droit; les excroiſſances venoient juſqu'à l'orifice du nez; elles le bouchoient exactement, & quoiqu'elles fuſſent molles & perpétuellement ſuintantes, elles ne permettoient l'entrée à aucun inſtrument. L'examen me fit découvrir que ces excroiſſances venoient de toute la ſurface des parois de cet organe : ces diſpoſitions ne donnant lieu ni à l'arrachement, ni à la ligature, la grande humidité & la forte maſſe de la concrétion m'ôtant toute confiance aux eſcarrotiques, j'eus recours au cautère actuel; j'en pouſſai un de la groſſeur de deux lignes dans chaque narine, j'obtins une iſſue du côté gauche dès la première opération, & une pareille du côté droit à la ſeconde, que je ne fis que cinq jours après; j'agrandis dans la ſuite ces iſſues, la ſuppuration dégagea cet organe, & je procurai par-là à ce malade tout le ſoulagement qu'il étoit poſſible de lui donner en pareil cas. Chacune de ces opérations étoit ſuivie de mal à la tête pendant quelques jours; mais cet accident n'allant pas plus loin, ne m'avoit pas allarmé. J'avois fait avec ſuccès l'arrachement d'un très-vaſte polype à Jacques F***. dont tout l'accident avoit été un pareil mal de tête pendant trois jours; j'avois même remarqué que ce ſymptôme étoit arrivé à M**. un de mes bleſſés, après une ſimple injection de décoction d'ariſtoloche, animée d'un peu

(*a*) *Hildan.* Pyrotechnia. p. 180.

d'eau vulnéraire, pour mondifier un abscès formé dans la duplicature de la membrane pituitaire.

§. V.

Le dérangement de la grandeur naturelle des parties dures & molles par défaut, qui comprend l'atrophie, la gangrène sèche, la perte de substance, exclut visiblement les secours du cautère actuel, dont l'effet est de produire cette perte de substance, ce dessèchement qui fait le caractère de ces maladies; le seul cas où il pourroit donc avoir lieu, est celui où l'atrophie, la gangrène sèche, dépendroient d'une affection sur les nerfs, d'une malignité que les caustiques pourroient détourner & enlever, comme on l'a déja dit, & comme on l'expliquera plus amplement à la fin de ce Mémoire.

§. VI.

L'excès & le défaut dans le nombre des parties, qui fait les monstruosités, par la pluralité ou la mutilation de ces parties, ne peut jamais être l'objet du cautère actuel; la mutilation n'exigeant aucune opération que la prothèse en certains cas, & la pluralité trop difforme ou trop incommode, étant l'affaire de l'instrument tranchant, comme un sixième doigt qu'on extirpe.

ARTICLE II.

Dépravation de la figure naturelle des parties.

LA Figure étant de deux sortes, l'une de relief, l'autre de couleur, les dérangemens de la figure naturelle des parties dures & molles, sont aussi de relief ou de couleur. Les dérangemens du relief naturel comprennent les difformités des parties, ou mauvaises conformations, comme les jambes torses, les imperforations, les adhérences contre nature, le filet, le phimosis

naturel, les ongles qui rentrent dans les chairs, les cils qui ſe retournent contre l'œil; &c. ils renferment auſſi les diviſions maladives, comme le bec-de-lièvre, le palais & la luette diviſés, &c.

§. I.

Les dépravations de la couleur naturelle des parties comprennent les inflammations, phlogoſes, lividités, échymoſes, noirceurs gangréneuſes, & toutes les autres mauvaiſes couleurs ou décompoſitions intérieures des parties, ou liqueurs quelconques, que les Anciens appelloient intempéries. Il eſt évident que ces dernières affections n'admettent pour leur cure que des médicamens.

§. II.

A l'égard des mauvaiſes conformations, celles qu'on acquiert après la naiſſance, ſe traitent, 1°. en détruiſant la cauſe qui les a produites; 2°. en combattant la difformité ſubſiſtante, par les moyens qu'on va dire.

Les mauvaiſes conformations qu'on apporte en naiſſant, ſe guériſſent rarement. Celles qui donnent eſpérance de guériſon, ſe traitent ou par les machines, comme les jambes torſes par des botines, les épines difformes par des corſets; ou par l'inſtrument tranchant, comme le bec-de-lièvre, le phimoſis, les imperforations, les adhérences, les filets; les cils & les ongles rebelles s'arrachent; & je ne puis attribuer qu'au goût trop décidé des Anciens pour le feu, la pratique ſingulière qu'ils avoient de traiter par ce moyen les quatre avant-dernières maladies.

ARTICLE III.

Les dépravations du mouvement ſont par excès ou par défaut.

LES dérangemens par excès de mouvement, ſont les mouvemens convulſifs, l'érétiſme, &c. qui ne peuvent demander le cautère habituel, que dans certains cas qui regardent particulièrement la Médecine intérieure.

Les dérangemens par défaut de mouvement renferment la paralyſie, l'atonie, le relâchement des ligamens, l'anchyloſe, &c.

§. I.

La Paralyſie reçoit chaque jour des bienfaits marqués, de l'application des cautères potentiels, qui n'ont pour être préférés à l'actuel, qu'un appareil moins effrayant.

Le nommé..... s'étant enyvré dans une fête au point de ne pouvoir revenir chez lui, paſſa la nuit couché ſur le gazon; il ſe réveilla le lendemain avec une paralyſie à la paupière du côté ſur lequel il avoit dormi; je lui appliquai une traînée de cautères derrière l'oreille ou ſur l'apophyſe maſtoïde du même côté; au bout d'environ huit jours de ſuppuration de l'eſcarre, la paupière reprit ſon mouvement.

M..... pauvre Prêtre du Diocèſe de..... fut pris en 1753 d'une paralyſie du nerf optique preſque complette, de façon qu'il ne pouvoit plus dire la meſſe qui faiſoit ſon principal revenu; je lui établis de vaſtes cautères à la nuque, & après environ un mois de ſuppuration, il vit aſſez pour vaquer à ſes fonctions.

Le même moyen m'a réuſſi ſur des paralyſies récentes des bras; mais quel eſt le Praticien qui n'eſt point là-deſſus d'accord avec toute l'antiquité?

§. II.

Le relâchement des ligamens étoit traité par les cautères actuels dans l'ancienne Chirurgie ; & je crois cette pratique fort saine quand la maladie a résisté à tous les remèdes externes & internes.

Ce relâchement si préjudiciable aux mouvemens des principales parties de notre corps, vient ou de la paralysie des nerfs qui s'y rendent, & alors le cautère doit être appliqué vers le principe de ces nerfs ; ou c'est une lymphe viciée qui les abreuve & les dissout en partie, auquel cas le fer rouge appliqué sur les tégumens mêmes qui environnent ce réservoir de lymphe viciée, en tarira la source : voilà une de ces opérations que je crois que la Chirurgie gagneroit à reprendre.

§. III.

L'anchylose vraie étant décidée incurable, nous nous trouvons dispensés de nous y arrêter, & l'anchylose fausse n'étant qu'un gonflement dans toutes les parties nerveuses & articulaires dont nous avons traité en parlant des tumeurs froides, nous renvoyons à cet article, y ajoutant seulement cette réflexion de *Hildanus : Jérôme Fabrice*, dit-il, a été témoin qu'un Empirique a fait fondre une anchylose du genou par la vertu caustique de l'herbe aux gueux, (*clematis*) ; pourquoi la très-efficace action du fer rouge ne fera-t-elle pas la même chose, & mieux encore entre les mains d'un Médecin sçavant & habile ?

ARTICLE IV.

LA destruction du repos naturel des partties dures arrive, lorsque la liaison étroite de ces organes se dissout, se relâche, & devient vacillante : tel est l'écartement des os pubis, celui des sutures du crâne, &c.

Le repos naturel des parties molles eſt dérangé par les treſſaillemens, les tremblemens, les tiques, &c. La cure de ceux-ci appartient à la Médecine, & celle des premiers ſe rapporte pour l'ordinaire à celle des ligamens relâchés dont nous venons de parler.

ARTICLE V.

LA deſtruction de ſituation naturelle eſt de deux ſortes, comme cette ſituation, à ſçavoir de continuité & de contiguité.

La deſtruction ou ſolution de continuité dans les parties dures, comprend les fractures, fentes, taillades, caries, &c.

Dans les parties molles, ce ſont les plaies, les ulcères, les brûlures, ruptures & déchiremens.

La deſtruction ou ſolution de contiguité dans les parties dures, comprend les luxations ou déplacemens des os, les *diaſtaſis*, la déſunion des ſutures, &c.

Celle des parties molles renferme les chûtes d'inteſtins, d'épiploon, &c. dans les hernies; celles du *rectum*, du vagin, de la matrice, &c.

§. I.

De toutes les parties de la ſubſtance des os, la carie ſeule, profonde & humide, mérite les ſecours extrêmes du fer rouge. Cette doctrine eſt ſi unanimement reçue de la Chirurgie moderne, & ſes manœuvres, ſes principes, en ſont y ſçavamment détaillés dans des ouvrages univerſellement connus, que je ſuis diſpenſé de m'y arrêter; il eſt évident que cette maladie a toutes les conditions que nous exigeons pour l'application du feu: ſa nature rebelle à tous les autres moyens, le peu de ſenſibilité, la pourriture, qui ſe nomme ici vermoulure, & l'humidité vicieuſe que la calcination ſeule du fer rouge peut ruiner & diſſiper. Ce remède devient plus

indiſpenſable encore ſi ces vices attaquent un os d'une grande dureté; car dans des os ſpongieux, fournis de beaucoup de ſang & de vie, le trépan, la rugine, ſont des moyens plus doux, plus humains, & ſouvent auſſi efficaces.

Auguſtin le P**. d'H***. âgé de vingt-neuf ans, domeſtique de M. de G***. Officier de... eut en Janvier 1754, à la ſuite d'une fièvre maligne, une tumeur ſur le ſternum de la groſſeur d'un œuf, ſans inflammation. On l'ouvrit, il n'en ſortit que du ſang; mais on découvrit une carie au ſternum qui traverſoit toute la ſubſtance de cet os, & y produiſoit une petite iſſue par laquelle on fit ſortir le pus d'un dépôt placé dans la poitrine ſous cette pièce. Auguſtin s'étant mis entre mes mains, j'agrandis cette iſſue avec la rugine, j'appliquai une couronne de trépan; enfin, j'emportai par ces deux moyens toute la carie, & la maladie guérit parfaitement & promptement: mais je pris un parti différent dans la cure ſuivante.

Georges N**. manœuvre de la Paroiſſe de.... âgé d'environ vingt ans, après avoir reſſenti pendant pluſieurs mois des douleurs cruelles à la jambe droite, y apperçut une tumeur; on l'ouvrit, & on la traita longtems inutilement; on me l'amena, je l'examinai: le fond de ſon ulcère étoit une ſubſtance fongueuſe, à travers de laquelle la ſonde pénétroit juſques bien avant dans la ſubſtance du tibia: après avoir largement enlevé toutes les parties molles & fongueuſes, la rugine démontra aux yeux mêmes ce que la ſonde avoit déjà indiqué, la vermoulure de cet os; j'en calcinai toute la ſubſtance viciée avec le fer rouge; j'eus ſoin d'aller à la découverte avec la rugine ſur l'étendue de ce vice, & de munir les parties voiſines des défenſifs recommandés par les Auteurs. Après environ ſix mois de traitement, Georges ſe trouva parfaitement guéri.

Je pourrois rapporter pluſieurs Obſervations de cette eſpèce, tant des Auteurs, que de ma propre pratique,

mais la répétition des preuves d'une pratique dont perſonne ne doute, ſeroit une pure perte de tems pour mes Lecteurs.

§. II.

1. Les diviſions récentes des parties molles, ou les plaies ſimples, n'admettent évidemment aucune des propriétés du cautère actuel, pas même dans le cas d'hémorragie à laquelle la Chirurgie moderne a tant d'autres moyens plus doux à oppoſer ; cependant il eſt quelques cas rares où ces moyens favorables nous manquant, nous ſommes encore trop heureux d'avoir recours au fer rouge : telles ſont les hémorragies dont les vaiſſeaux ſeront ſitués entre des os ou caſſés, ou déplacés, & ſur leſquels la ligature, la compreſſion, l'uſage même des ſtyptiques ſont impraticables ; ces circonſtances fâcheuſes ſe rencontrent quelquefois dans les fracas du carpe & du tarſe, du métacarpe & du métatarſe (*a*).

2. Les Anciens ſont ſi univerſellement blâmés d'avoir porté le feu dans les plaies d'arquebuſades, que cette mauvaiſe pratique ne fait plus une queſtion digne des diſcuſſions que nous propoſe l'ACADÉMIE ; ainſi parmi les diverſes eſpèces de diviſions ou de ſolutions de continuité des parties molles, l'ulcère ſeul & les morſures venimeuſes peuvent avoir affaire au cautère actuel.

3. Qui peut douter que le fer rouge appliqué ſur la morſure d'une vipère, ſur celle d'un chien enragé, dans le moment qu'elle vient d'être reçue, ne conſumât la liqueur vénéneuſe qui porte cette contagion dans l'économie animale, & ne prévînt par conſéquent tous ſes funeſtes effets ? Quiconque emportera promptement la pièce avec le biſtouri, fera peut-être le même effet ; mais le cautère, par l'étendue de l'altération qu'il produit dans les liqueurs & les ſolides, par celle de l'engorgement & de la ſuppuration qui le ſuit, me paroît

(*a*) Prix de l'Académie, Tome I. pag. 105.

encore

encore plus sûr, ou bien il faudroit que la substance emportée par l'instrument tranchant, fût bien considérable; or cela n'est pas toujours possible. Nous bannissons de cette opération le cautère potentiel; l'expérience a appris qu'il s'associe avec l'action du venin, comme l'huile s'associe à la flamme d'une lampe (*a*).

4. Quant au venin particulier de la rage, j'ai vu guérir un grand nombre de chiens de cette maladie, en leur appliquant un fer rouge assez considérable sur le devant de la tête. Je ne doute point que la terreur imprimée à l'animal par cette opération, ne fût la principale cause de la guérison, en excitant une révolution dans les esprits que ce virus affecte; mais il est très-vraisemblable aussi que l'action du feu sur les solides nerveux, si voisins de ceux qui sont affectés dans cette maladie, qui est une espèce d'esquinancie, & la suppuration de l'escarre, contribuent beaucoup à cette cure heureuse.

5. La Chirurgie moderne a banni le fer rouge des ulcères, & nous devons examiner si elle n'a pas donné dans un excès opposé à celui qu'on reproche aux Anciens. L'ulcère simple étant à plus juste titre encore que la plaie d'arme à feu, hors du domaine du cautère actuel, nous n'avons pour objet de notre examen, que les ulcères compliqués de callosités, soit avec fongosités & sanie tout ensemble, soit avec malignité corrosive.

6. Les ulcères simplement calleux, comme le deviennent les abscès fistuleux les plus simples lorsqu'ils vieillissent, n'ont besoin que de l'instrument tranchant, puisque leur cure ne consiste qu'à enlever les callosités & les clapiers, pour en faire des ulcères simples ou plutôt des plaies plates, ou bien ouvertes qui guérissent, pour ainsi dire, seules. Il n'y a que ceux qui auroient des callosité inaccessibles à l'instrument tranchant, qu'on doit attaquer par les caustiques: si l'on y peut porter le fer rouge, sans endommager aucune partie intérieure ou

(*a*) *Hildan.* pyrotechnia, p. 144.

voiſine, il n'y a pas à balancer pour le préférer au cauſtique médicamenteux, incertain & vague dans ſes effets, (art. 3. part. 1.) ſur-tout lorſqu'il eſt placé dans des cavités profondes, humides & chaudes. C'eſt-là ſeulement où j'adopterois le ſentiment d'*Aquapendente* que nous avons cité, (art. 4. part. 1.) *Ferramento candenti perduri calli & expeditiùs & minori dolore auferuntur.*

7. Les ulcères *cacoethes*, calleux, fongueux, abreuvés de ſanie, qui ont réſiſté à toutes les eſpèces de traitemens internes & externes, ne peuvent être guéris que par les cautères, & ſur-tout par les actuels; voici des cures dues aux potentiels, dont j'eſpère tirer des inductions de préférence pour l'actuel. J'avois préparé la poudre bénite de *Fuſchius*, faite d'arſenic & de poudre de racine de ſerpentaire, à deſſein d'en faire des eſſais.

Il ſe préſenta quelque tems après un Garçon de dix-neuf à vingt ans, de Saint-P..... ayant trois ulcères fongueux, calleux, & comme skirreux, à la joue droite; cette concrétion occupoit depuis l'orbite juſqu'au bas du menton, & elle devoit ſon origine à une fluxion occaſionnée par des maux de dents. La maladie avoit été traitée avec ſoin & intelligence pendant cinq mois, ſans qu'on y apperçût le moindre progrès. *Fuſchius* auroit donné ceci au public pour un cancer; mais la douleur médiocre atteſtoit le contraire.

On ſaupoudra ſur un plumaceau chargé de ſuppuratif, un peu de la poudre bénite, & on l'appliqua ſur les ulcères; on prévint le malade ſur le gonflement & le mal de tête qui devoient ſurvenir. Le troiſième jour, les douleurs ſe calmèrent, la bouffiſſure du viſage & des paupières s'évanouit. Le quatrième jour on vit un commencement de ſéparation d'eſcarre. Le cinquième jour celle-ci tomba, & laiſſa des chairs louables ſans aucun veſtige de skirre, & la guériſon de cet ulcère ſimple, ou plutôt de cette plaie, fut achevé en quinze jours ou trois ſemaines.

La même année au mois de Septembre, le garçon

du Jardinier de ..... avoit à la partie moyenne & supérieure de la mâchoire inférieure du côté gauche, un ulcère, lequel perçoit la joue, & formoit une espèce de voute, depuis celle-ci jusqu'à l'alvéole de la seconde dent molaire extérieurement; & sa fistule formoit un cul de poule, ou espèce d'entonnoir, du milieu duquel sortoit un champignon, dont la racine étoit à l'alvéole. Dès la première application de la poudre bénite, le champignon tomba; il parut renaître le lendemain; la poudre le réprima de nouveau, il en soutint sept à huit applications jusqu'à ce que la dernière racine fût atteinte, après quoi l'ulcère guérit très-promptement.

La même poudre fit tomber, & laissa guérir en quinze jours un ulcère avec tumeur skirreuse à la paupière supérieure du Garçon de M. R***. qui le portoit depuis plusieurs années, & avoit épuisé tout l'art de quatre Chirurgiens fameux.

Une fille de douze ans demeurant au..... avoit depuis onze ans une ulcère au gros de la fesse droite, large d'un pouce & demi, profond d'environ autant, avec des bords calleux, une couleur violette, un fond livide, versant une sanie fétide & sanguinolente; l'art avoit échoué bien des fois contre cette maladie: on en saupoudra le fond & les bords avec la poudre; on mit pardessus des plumaceaux de suppuratif, de la charpie brute, pour enfoncer & appliquer ces plumaceaux par-tout, & un bandage contentif; les douleurs furent vives pendant quelques jours; mais le cinquième jour, il tomba une vaste escarre qui ne laissa ni callosités, ni excroissances; & l'ulcère guérit en trois semaines. Je pourrois joindre un plus grand nombre d'observations pareilles à celles-ci, mais je les crois suffisantes pour prouver le bon effet des caustiques dans ces ulcères indomptables.

8. J'ajouterai seulement ici qu'il est à remarquer que l'épaisseur des escarres ne répondoit pas toujours à toute celle qu'avoit la callosité ou la dureté skirreuse, & qu'une fonte qui s'emparoit des couches voisines de

l'eſcarre achevoit de détruire ces concrétions contre nature ; en quelques-unes, on a vu les eſcarres entraîner avec elles des cordons, ou eſpèces de racines qui ſe dégaînoient de dedans d'autres parties ſaines, vaſculeuſes, nerveuſes, &c. ; or ces deux effets, dont l'inſtrument tranchant n'eſt pas capable, démontrent la ſupériorité du cauſtique dans ces occurrences.

9. Cependant combien n'a-t-on point tenté de cauſtiques ordinaires ſur de ſemblables ulcères, ſans en obtenir la fonte qu'y a produite l'arſenic ? C'eſt donc par ſa violence ſuprême que ce poiſon eſt devenu ici un remède ſouverain ; mais quelque violent cauſtique qu'il ſoit, on ne ſçauroit diſconvenir que le fer rouge ne l'emporte encore deſſus lui, & il n'a point les qualités vénéneuſes de celui-ci : au contraire il eſt l'antidote du poiſon, du venin, &c. & l'on ne ſçauroit nier que la poudre arſénicale n'expoſe le malade (§. 5. art. 3. part. 1.) à être empoiſonné, à être pris de vomiſſemens, de convulſions, &c. comme il y en a quelques exemples dans les Auteurs (*b*), & que le cautère actuel employé dans les mêmes circonſtances, ne produiſe les mêmes révolutions heureuſes, ſans faire courir au patient les mêmes riſques : en voici des preuves directes.

Albucaſis (*c*) ayant affaire à un Polype ſanieux & ſuppurant, qui ſe produiſoit toujours comme le champignon de l'Obſervation II. précédente, au lieu de le pourſuivre par des applications réitérées d'un cauſtique, comme on a fait ici ; il l'attaqua avec le fer rouge, & l'extirpa radicalement (*a*).

Jean le C..... âgé de quarante ans, de la paroiſſe de B..... avoit été ſujet pendant pluſieurs années à

(*a*) Prix de l'Acad. 1. p. 35. p. 264.

(*b*) Cet Auteur a donné un ample Traité des avantages & des inconvéniens du Cautère actuel ; il en décrit l'uſage ſur toutes les parties, depuis la tête juſqu'aux pieds. C'eſt le premier de ſes Ouvrages imprimés par Extrait avec la Chirurgie d'*Argelata*, à Veniſe en 1520 ; mais *Fabricius* a renfermé & ſurpaſſé tous ces anciens Auteurs dans ſa *Pyrotechnie*.

(*c*) *Hildan.* Pyrotechnia. p. 178. col. 1.

des rhumatiſmes à la hanche, qu'on regardoit comme une ſciatique ; au mois d'Août 1752, il eut un abſcès à la partie latérale & inférieure de la feſſe. Il fut panſé long-tems ſans aucun ſuccès ; il ſe mit entre mes mains le 2 Mai 1753, ayant pluſieurs ulcères fiſtuleux à la feſſe, dont toute la partie latérale étoit occupée par les clapiers de ces fiſtules : comme le mal étoit trop conſidérable pour l'enlever en entier par une ſeule opération, je réſolus de l'attaquer avec l'inſtrument tranchant par parties ; je commençai par la région inférieure à cauſe de l'iſſue que la pente offroit aux matières ; les clapiers découverts, les lambeaux emportés, laiſſèrent à nud l'aponévroſe du *faſcia-lata*, qui me parut altérée & fongueuſe ; je ſcarifiai cette aponévroſe en tous ſens ; on panſa régulièrement ce vaſte ulcère ; on n'y épargna point les eſcarrotiques : la ſuppuration, la régénération des chairs s'y établit, cette grande partie de ſubſtance ſe répara, la cicatrice ſe fit, & ſembla quelque-tems ſolide ; mais bientôt les écoulemens recommencèrent.

Après quelques mois de repos, je dreſſai contre cette indomptable fiſtule une batterie différente de la première ; je pris le parti d'attaquer d'abord la portion ſupérieure de la maladie, de paſſer une mèche dans l'inférieure, en attendant que ſon tour vînt, & de cautériſer le fond de tous ces clapiers. J'ouvris & j'enlevai les lambeaux avec l'inſtrument tranchant, depuis auprès de l'épine antérieure de l'os des iſles, juſques vers la partie moyenne & un peu inférieure de la cuiſſe ; j'en conſumai quelques jours après les fongus avec de larges cautères actuels, en parcourant avec ces plaques ardentes la ſurface de ces fongoſités très-humides, & qui devenoient ſanglantes au moindre attouchement, & même au moindre mouvement qu'on donnoit à la cuiſſe. La douleur du fer rouge fut paſſée au bout de ſix heures, & la bonté du projet fut juſtifiée, tant par la promptitude avec laquelle la ſuppuration s'établit, que par la beauté & la régularité des chairs régénérées.

10. Les Anciens traitoient par le feu toutes les fiſtules lacrymales ; la règle étoit ſans doute trop générale. Il eſt bien plus conforme aux loix de la Nature, & à celles de l'art, qui doit la ſecourir en l'imitant, de rouvrir & de traiter ces canaux mêmes des larmes, que d'en faire d'artificiels ; & quand ceux-ci ſont indiſpenſables, comme dans le cas de l'oblitération du canal lacrymal, il eſt plus ſimple & plus humain de faire l'iſſue nouvelle avec un inſtrument tranchant. Ce ſont les deux pratiques ſubſtituées par les Modernes à celle des Anciens ; mais ils les employoient à toutes les fiſtules lacrymales, de la cure deſquelles ils ont banni totalement le cautère actuel, & par-là ils ont encore donné dans un excès oppoſé à celui où étoient leurs ayeux. L'obſervation ſuivante en ſera la preuve.

M. H***. l'aîné, Négociant à ..... s'étoit fait faire deux fois l'opération de la fiſtule lacrymale en ..... & l'on y avoit employé la méthode qui détruit l'os *unguis* par l'inſtrument tranchant & briſant, ſi l'on peut dire : la maladie ſubſiſtant, M. H***. en ſupporta les incommodités pendant pluſieurs années ; elles attirèrent ſur la tête, & en particulier ſur l'œil du même côté, des fluxions ſi conſidérables, que dans un catarrhe arrivé en 1747, le malade eut un abſcès interne qui détruiſit cet organe, & lui en fit perdre l'uſage ; la couleur verte du pus qui refluoit par les points lacrymaux, les douleurs preſque continuelles que cauſa cette fiſtule, ayant fait craindre de plus grands déſordres encore pour la ſuite, M. H***. me preſſa de lui faire l'opération de cette fiſtule, toute incertaine que je la lui annonçaſſe.

J'ouvris avec l'inſtrument tranchant le ſac lacrymal, & j'en tamponnai toute l'étendue, pour en examiner l'état à la levée du premier appareil.

Je trouvai le canal naturel des larmes totalement oblitéré, le ſac lacrymal extraordinairement allongé vers la cloiſon nazale, avec un fond garni de chairs fort ſuſpectes ; cependant point de carie apparente.

N'y ayant plus de moyen de rouvrir les canaux naturels, il me reſtoit à faire une iſſue artificielle à travers ce fond du ſac lacrymal ; la nature des chairs & du pus qu'il rendoit, me déterminèrent pour le cautère actuel, & ſa ſituation très-voiſine de la cloiſon nazale, rendirent le bouton de feu abſolument néceſſaire ; car la pointe d'un biſtouri, d'une lancette, eût à peine pénétré le fond de ce ſac, qu'elle eût bleſſé la cloiſon, ſans me donner l'ouverture deſirée.

Je munis cette cloiſon d'une ſauve-garde de métal, & avec la canulle & le cautère actuel de nos Anciens, je fis mon opération, qui fut ſuivie du traitement ordinaire, & terminée par une canulle convenable placée au fond du ſac dans le nez, avec tout le ſuccès qu'on pouvoit deſirer.

On ſent bien que ſi ces fonds ſuſpects euſſent couvert une carie humide & conſidérable, l'opération eût à plus forte raiſon exigé l'uſage du cautère actuel, qu'on eût appliqué d'autant plus largement & aſſidument, que l'altération eût été plus grande & plus humide.

11. Nous venons de voir les grandes reſſources qu'on peut tirer du cautère dans les ulcères *cacoethes* peu douloureux, comme les putrides, les ſcrophuleux, les ſcorbutiques, &c. mais il faut convenir que les bornes de ſon empire ne s'étendent pas plus loin : cependant nos Peres n'y en mettoient pas ; ils l'employoient avec une égale confiance ſur les ulcères chancreux, *mangeurs*, &c. L'expérience les a convaincus là-deſſus de barbarie, & leur pratique un peu adoucie en apparence par la ſubſtitution des cauſtiques au cautère actuel, eſt reléguée parmi les Charlatans, qui ſacrifient encore chaque jour à cette dangereuſe manœuvre les victimes aſſez crédules pour leur prodiguer une confiance aveugle.

La doctrine que j'avance ici eſt ſolidement établie dans les Mémoires couronnés par l'Académie, Tome I, pag. 264. J'y ajouterai deux Obſervations, l'une ſur l'ulcère chancreux, l'autre ſur l'ulcère phagédénique ou *depaſcens*.

On avoit fait à un Laboureur de... l'extirpation du cancer à la lèvre inférieure ; la réunion étant faite, le malade reſſentit un froid & un engourdiſſement dans la partie, les douleurs lancinantes revinrent, & une eſpèce de douleur de dents. Enfin, deux mois après l'opération, il parut une tumeur comme un œuf de pigeon dans la bouche, contre la gencive ; elle s'ulcéra bientôt ; la poudre bénite qu'on avoit eſſayée avec tant de ſuccès dans les ulcères du N°. 7 précédent, revint à l'eſprit comme une reſſource ; on en appliqua à diverſes repriſes ſur cet ulcère chancreux naiſſant ; elle n'y produiſit qu'une légère eſcarre blanche ſur la ſurface qu'elle toucha ; mais elle fit pulluler prodigieuſement les tubercules chancreux ; elle redoubla les douleurs lancinantes, étendit les ulcères, & porta la maladie à la joue & à tout le menton ; il ſembloit que le poiſon du cauſtique ſe joignît à celui du virus ; on l'abandonna promptement pour ſe réduire à la cure palliative.

12. Le cautère actuel eût-il été employé plus heureuſement ſur ce cancer renaiſſant ? je n'en crois rien ; le grand uſage qu'en ont fait les Anciens en pareil cas, le diſcrédit dans lequel il eſt tombé, malgré l'attachement qu'ils avoient pour lui, eſt une preuve de fait contre ce moyen ; la théorie ne lui eſt pas plus favorable. 1°. Du côté de ſon analogie avec le cauſtique précédent, nous convenons que l'arſenic eſt un poiſon, & en cela fort inférieur au cautère actuel ; mais cette propriété vénéneuſe conſiſte ici principalement, ſinon en entier, dans ſa cauſticité ; car dans le mauvais effet qu'on y vient d'obſerver, nous n'y remarquons rien de ce qu'on entend par le mot de vénéneux ; rien qui ne ſoit l'effet direct de la cauſticité, c'eſt-à-dire d'une action violente, qui en diſſolvant les ſolides, irrite vivement ceux en qui il reſte quelque ſenſibilité : or comme il eſt démontré par un grand nombre de faits, que l'irritation augmente, introduit même dans un ulcère la malignité, il eſt évident que cet effet attaché au cauſtique, eſt la cauſe

cauſe du progrès de l'ulcère de l'Obſervation précédente, en qui cette malignité étoit déjà bien grande.

2°. L'effet direct du cautère actuel eſt de calciner les ſolides, & de conſumer, d'évaporer les liqueurs: ces deux effets appliqués ſur un ulcère malin, ne peuvent en extirper le vice, qu'autant qu'ils ne laiſſeront rien de cette malignité, & qu'à plus forte raiſon ils ne la multiplieront point; comment ſe promettre cette deſtruction complette du virus ſur des ulcères dont les productions fuſent dans l'intérieur? Cela n'eſt poſſible que dans ceux où la mortification introduite par le contact du cautère, & l'engorgement inflammatoire porté dans les couches voiſines, produiſent une ſuppuration louable, ſuivie de la chûte des concrétions & du dégorgement des ſucs *cacoethes*, comme on l'a vu dans les numéros précédens; mais ici il n'y a nul eſpoir d'obtenir cette ſuppuration ſalutaire: ainſi l'eſcarre & l'engorgement qui le ſuit, l'irritation qui accompagne l'action, d'autant plus violente qu'elle eſt plus prompte par le moyen qui les produit, ne peut qu'augmenter la malignité carcinomateuſe, & hâter la mort du malade.

13. Quant à l'ulcère rongeant, comme il y en a de diverſes eſpèces, le même principe de raiſonnement & d'expérience qui nous a guidés dans la cure des tumeurs, nous conduira dans celle de cet ulcère, qui a de l'analogie avec elles. Si ſa malignité vient du dedans, & tient au vice général, envain l'attaquera-t-on par tous les moyens employés à l'extirpation; & ſi cette malignité eſt grande, qu'elle ait ſon ſiége en parties nerveuſes, les moyens les plus irritans, tels que les cauſtiques, le fer, ſeront par les raiſons qu'on vient de déduire, ceux qui hâteront le plus le progrès de l'éroſion maligne, ou de cette eſpèce de diſſolution gangréneuſe blanche qui caractériſe le Νομὴ ou ulcère *mangeur*; mais ſi la cauſe de cette éroſion vient du dehors, ſi elle eſt purement locale, ſi avec ces circonſtances la ſurface de l'ulcère eſt fongueuſe, & tient un peu de la nature putride & indo-

lente, l'extirpation a lieu, & ſur-tout celle produite par le cautère, dans les endroits où l'inſtrument tranchant ne peut pas enlever la maſſe infectée.

OBSERV. I. Un Payſan qui avoit dormi dans un bois, ſe réveilla avec le prépuce & le gland fort enflés; il crut avoir été piqué par un animal, qu'il n'avoit cependant pas vû: il ſe fit bientôt un ulcère à l'une & à l'autre de ces parties, qui en conſuma une grande portion; les Chirurgiens de ſon canton y employèrent les remèdes généraux & tous les topiques anodyns, émolliens, puis actifs, &c. qu'ils imaginèrent convenir: l'ulcère alloit toujours en avant; l'urètre & les corps caverneux en furent diſſéqués, & tandis que l'éroſion gagnoit d'un côté, il pouſſoit des fongoſités de l'autre. C'eſt dans cet état qu'il me vint trouver: tout le fond de ces ulcérations fongueuſes étoit blafard; il n'en ſuintoit que quelque ſéroſités, & il n'avoit point de ſenſibilité à l'attouchement. Inſtruit de l'inutilité des remèdes employés, je conſumai toutes les fongoſités avec l'olive ardente, que nos Anciens ont miſe au bout des ſondes cannelées ordinaires, & j'appliquai ſur le reſte un fort Egyptiac. Je donnai intérieurement la tiſanne des bois & de quinquina, les bols alexitères; je fus long-tems à obtenir une vraie ſuppuration, elle vint cependant. Il ſurvint au malade un éryſipèle univerſel dont il penſa mourir; cette eſpèce d'éruption s'étant terminée par les ſuintemens de la peau, qui ſont ordinaires, la première maladie qui paroît avoir été la cauſe de cet éryſipèle, alla mieux encore qu'auparavant, il ſe fit une robe nouvelle à ce qui reſtoit de cet organe.

OBSERV. II. En 1736, M. de la B**. logé chez..... rue de..... fut attaqué d'un ulcère de l'eſpèce précédente, au gland, excepté qu'il n'y avoit pas de fongoſités; la ſubſtance du gland devenue blanche, ſans ſentiment, ſe diſſolvoit en ſanie, & diſparoiſſoit; il n'y avoit point de bords durs, comme dans l'ulcère chancreux vénérien; & d'ailleurs, le malade n'avoit couru aucun des haſards

qui pût faire ſoupçonner cette cauſe. Après avoir éprouvé inutilement les anodyns, les émolliens, les ſuppurans, les vivifians, anti-gangréneux, j'eus recours à un Egyptiac fort vif; cet eſcarrotique mondifiant ſuffit; l'ulcére s'arrêta, ſuppura, devint vermeil & guérit.

OBSERV. III. En Janvier 1743, M. H..... demeurant rue..... m'appella pour voir un ulcère pareil aux précédens, qui avoit conſumé le frein, une partie du gland & du prépuce. On l'avoit pris pour un chancre vénérien; on le traitoit depuis longtems par la méthode uſitée pour la cure de ces ulcères, & celui-ci gagnoit toujours. On avoit eu recours comme-ci-devant, aux anodyns, aux émolliens, aux ſuppurans, aux topiques animés; rien n'y avoit fait. Il me reſſouvint de la guériſon de M. de la B**. obtenue par l'Egyptiac; je l'employai; loin d'arrêter les progrès de l'ulcère, il fit une eſcarre, & avança l'ulcération; je modérai l'Egyptiac par le mêlange du ſuppuratif; il ne produiſit ni eſcarre ni mondification, & l'ulcère continua d'aller en avant.

Je fis diverſes autres tentatives qui ne réuſſirent pas mieux. Enfin, je compoſai un onguent avec le pompholix, l'huile de mirtile, les poudres de ſang de dragon, & de bol d'Arménie. Je lavai les ulcères avec les eaux de morelle & de plantain, dans quatre onces deſquelles j'avois fait fondre un gros d'alun; je les ſaupoudrai enſuite avec les poudres ſuſdites que j'avois à part, & j'appliquai par-deſſus un plumaceau chargé de l'onguent précédent: j'enveloppai le tout avec des compreſſes trempées dans notre eau réfrigérante & alumineuſe.

Le ſecond jour de l'uſage de ce remède, ce qui reſtoit du prépuce déſenfla, & la ſupuration s'établit; peu de jours après il vint des chairs vermeilles.

Je mis dans l'urètre une cannule d'argent appropriée, pour diriger la ſortie de l'urine, & la régénération de cette partie qui étoit fort délabrée, & percée encore de deux trous au-deſſous du délabrement.

Comme cette réparation étoit longue, un homme de

l'Art qui voyoit le malade avec moi, se lassa de ces réfrénans, & persuada de suivre la méthode ordinaire des digestifs, des mondifians, & des spiritueux; les fusées ulcéreuses recommencèrent comme ci-devant, excepté qu'elles étoient purulentes, mais elles gagnoient en avant.

On reprit les réfrénans, & on guérit enfin cette terrible maladie.

Je crois qu'on ne doutera pas que le fer rouge employé sur cet ulcère, n'en eût encore plus hâté les progrès, puisque les réfrénans, qui sont si contraires, se sont trouvés par l'expérience, en être les spécifiques.

Cependant les Anciens en usoient, & le prescrivent pour toutes les espèces d'*ulcères mangeurs*, sans distinction. Ils en ont donc poussé trop loin l'usage à cet égard, comme nous l'avons nous-mêmes trop négligé, puisque nous ne l'employons dans aucun de ces ulcères, & que les deux premières observations prouvent, ainsi que la théorie, que le cautère actuel & ses substituts, conviennent dans le Nouï, qui vient de cause externe, & qui a un caractère humide, indolent, fongueux, & en quelque sorte froid & benin, par comparaison à l'autre espèce.

§. III.

1. La solution de continuité des parties dures & molles, c'est-à-dire, les luxations, *diastasis*, désunions des futures, les hernies, les chûtes ou relâchemens du *rectum*, du vagin, &c. sont les dernières maladies sur la cure desquelles il nous resteroit à examiner l'utilité ou les inconvéniens de l'usage du cautère actuel, si ces maladies n'avoient point déja été passées en revue dans les articles précédens. Les luxations qui peuvent avoir affaire au cautère actuel, sont celles qui dépendent du relâchement des ligamens ou de la paralysie des muscles; nous en avons traité, (art. 3. & 2.) Le diastasis, si l'on n'a égard qu'à l'écartement des os, n'a pas besoin du cautère actuel: s'il s'agit de la distension des ligamens,

d'une entorſe, & d'un gonflement en conſéquence qui ait réſiſté à tous les traitemens, long-tems continués, enfin ſi la maladie eſt dégénérée en tumeur froide; elle devient l'objet des N°. 7. 8. §. 3. art. 1. Ceux qui ſouhaiteront conſulter les plus anciens Auteurs ſur la façon de ſe ſervir du cautère actuel dans ces maladies, n'ont qu'à voir *Aetius de Uſtione, in morbo articulari, Cap. 25, pag. 593.* de l'ouvrage intitulé, *Artis Medicæ Principes*, & pluſieurs autres.

L'écartement des ſutures eſt ou naturel, ou le produit d'une maladie interne, comme l'hydrocéphale. Le cautère n'eſt pas le remède à la première eſpèce; je ſçai que les Anciens l'ont employé contre la ſeconde, mais je voudrois quelques expériences en leur faveur pour me faire approuver cette pratique; car de ce que ce moyen ſoit capable de tarir les humidités d'un ulcère, d'une carie, je ne ſçaurois en conclure qu'il ait la puiſſance d'épuiſer un lac tel que celui que j'ai obſervé dans les hydrocéphales qui ſont venus à ma connoiſſance.

Nous avons traité des Hernies ſous le titre de Tumeurs organiques, (§. 2, art. 1).

Je ne crois pas qu'il y ait de Chirurgien qui s'aviſe d'attaquer avec le fer rouge les déplacemens & chûtes du vagin & de la matrice. Les Anciens ont eu la hardieſſe de porter ce violent remède ſur le *rectum* relâché & tombé. Nous avons déja dit ce que nous penſons de cette manœuvre en parlant des hémorrhoïdes; il y a ici une raiſon de plus contre eux. Les hémorrhoïdes peuvent être conſidérées comme des tumeurs ou fongueuſes ou skirreuſes, & elles rentrent à cet égard dans le genre des maladies du reſſort des cauſtiques; mais l'inteſtin ſimplement relâché ne perd pas ſa nature de parties nerveuſes, ſur leſquelles les règles mêmes des Anciens leur défendoient de porter le feu immédiatement.

Que ſi cette application du cautère ne regardoit que les tégumens, alors je n'en répudierois pas l'uſage dans

un de ces relâchemens exceſſifs, préjudiciable à la ſanté du ſujet, & inſurmontable par tout autre moyen; mais il me reſteroit toujours un doute ſur le ſuccès, par les raiſons alléguées contre les opérations ſur les hernies. (art. 1. §. 2.)

CONCLUSION
DE CE MÉMOIRE.

Reflexions ſur la dernière eſpèce d'effets ſecondaires des Cautères, tant paſſagers qu'habituels.

§. I.

NOUS avons ſuivi juſqu'ici les effets primitifs & les ſecondaires, idiopathiques ou directs du cautère, & principalement du cautère actuel, qui fait notre objet propre. Nous en avons examiné l'abus & l'uſage légitime dans tous les genres de maladies chirurgicales. Il nous reſte à remplir la promeſſe que nous avons faite de porter cet examen ſur une autre eſpèce d'effets ſecondaires de ce moyen, plus éloignés de ſon action primitive; par leſquels il opère la cure d'une partie éloignée de ſons application, par une méchanique plus cachée, & que par cette raiſon nous avons nommés effets ſecondaires, *ſympathiques ou indirects.*

1. Quoique la réalité de ces effets ſoit aſſez généralement admiſe, je crois devoir ajouter aux preuves qu'on en a déja, les faits dont j'ai moi-même été témoin, afin que les ennemis de l'art n'aient point lieu de reprocher à un Auteur Chirurgien la frivolité des hypothèſes.

Je crois qu'il eſt peu de Praticiens qui ne ſoit convaincu par ſa propre expérience, que la goutte interne a été cent & cent fois rappellée ſur les pieds ou ſur les mains, par l'application des épiſpaſtiques, tels que la moutarde ou les véſicatoires.

2. Quel eſt le Chirurgien qui a beaucoup ſaigné ou vû ſaigner, & qui n'a point remarqué dans quelques-unes de ces opérations les mieux faites, des dépôts attirés ſur le bras ſaigné, par la ſeule petite bleſſure de la lancette? Cela eſt ſi commun, entr'autres à ceux qui ont de grandes maladies de la peau, que j'ai vu des Praticiens n'oſer faire ſaigner de pareils ſujets, par l'expérience qu'ils avoient que ces piquûres étoient ſuivies de phlegmons plus dangereux, plus difficiles à guérir que la maladie principale, & que le Public avoit ſouvent l'injuſtice de mettre ces accidens ſur le compte du Phlébotomiſte.

3. L'utilité marquée des grands emplâtres véſicatoires, ſi en uſage en Angleterre & en France même, dans les fièvres aiguës avec délire, dépend du même méchaniſme; mais voici une obſervation qui regarde l'uſage du feu directement.

4. M.** avoit un rhumatiſme ſi violent dans les lombes, qu'il avoit perdu toute eſpèce de mouvement de cette partie, & que les douleurs cruelles qu'il y reſſentoit ſans ceſſe, lui donnoient une inſomnie perpétuelle. Après avoir fait bien des remèdes ſans ſuccès, un ami lui frotta toute la partie poſtérieure du tronc avec de l'eau-de-vie camphrée. Un domeſtique qui éclairoit à cette opération, mit le feu par mal-adreſſe à cette liqueur, dont la peau du malade étoit imbûe; on ne put l'éteindre aſſez promptement pour empêcher la cautériſation de toute cette région du dos: on la trouva le lendemain enflammée & toute levée en phlyctênes; mais en même-temps le malade guéri.

C'eſt à de ſemblables ſuccès qu'eſt dû le grand uſage où étoient les Arabes, les Perſes, les Grecs, les Romains, & où ſont encore les Indiens, de ſe piquer la peau & de ſe la brûler avec des étoupes, du linge & de l'amadou en feu, pour la goutte & pour toute autre douleur qui ne cède point aux remèdes ordinaires. C'eſt à ce même effet qu'eſt dû principalement le ſuccès des

ventouſes, trop louées ſans doute par les Anciens, mais trop mépriſées auſſi par les Modernes. Continuons d'établir par les faits le bon uſage du cautère, dans les cas qui font l'objet de cet Article.

S. M. ***, Anglois de nation, âgé d'environ quarante-cinq ans, fut attaqué d'une ſciatique violente, des deux côtés, & réduit au lit pendant pluſieurs mois, comme paralytique des deux extrémités inférieures. Le peu de ſuccès des remèdes qu'on lui avoit adminiſtrés en grand nombre, le faiſoit regarder comme incurable, & on le condamnoit à demeurer perclus le reſte de ſes jours. Un Médecin de ſa nation, qu'il trouva, lui fit quatre grandes eſcarres avec le cautère ſur le *ſacrum*. Cette pratique tira ce malheureux de l'état pitoyable où il étoit, & le guérit parfaitement (*a*).

6. On peut ſe reſſouvenir ici de la cure ſigulière que nous fîmes de l'ophthalmie extrême de Mlle le P**. (N°. 353. Art. I. Part. II.) par l'application de vaſtes cautères derrière les oreilles.

7. *Ballonius* rapporte que le cautère actuel a guéri un mal de tête de ſept années, à une femme qu'aucun autre moyen n'avoit pu ſoulager. On a vu de nos Praticiens trépaner avec ſuccès pour des maux de tête continuels & inſupportables, quoiqu'ils ne tiraſſent aucune matière étrangère de l'intérieur du crâne. Ne ſeroit-il pas moins dangereux de ſubſtituer à cette opération le cautère actuel pouſſé juſqu'au crâne, comme le preſcrivent les Anciens pour les maladies qui ont leur ſiége dans les parties contenues de cette boîte oſſeuſe ? *Epiphanius Fernandus* a rendu la mémoire & guéri la folie, en appliquant depuis cinq juſqu'à ſept cautères actuels à la tête. *Hildan. Entopyria, p.* 232.

8. Je paſſe légèrement ſur tous ces faits ; ils font partie d'un grand nombre d'autres, qui prouvent qu'on a

(*a*) Cette méthode du Docteur Anglois n'eſt que celle de Paré, qui preſcrit pour pareilles maladies trois ou quatre Cautères actuels, profonds d'un travers de doigt. L. 17. Chap. 28.

auſſi

auſſi trop négligé l'uſage du feu dans les maladies internes. Mais cette queſtion étant étrangère à la nôtre, nous revenons à l'explication de l'effet ſalutaire de ce moyen, qui nous intéreſſe plus particulièrement, tant parce que c'eſt le Chirurgien qui l'applique, & qu'il doit ſavoir la raiſon de ce qu'il fait, que parce que cette eſpèce d'effet ſecondaire indirect a auſſi ſouvent lieu dans les maladies chirurgicales, comme on le voit dans la guériſon des ophthalmies que je viens de citer, & par la pratique où l'on ſe met aujourd'hui d'établir un cautère pour aſſurer, ſi l'on peut dire, la cure d'une extirpation du cancer, ou empêcher la récidive de cette maladie, comme on l'a toujours fait contre celle des ulcères habituels, &c.

§. II.

1. C'eſt une erreur, dont il y a long-tems qu'on a ſenti la folie, que de croire qu'un cautère, un ſéton, une ventouſe, ſoient capables d'appeller préciſément dans la partie où on les applique, la portion viciée de nos liqueurs qui forme la maladie. Les loix de la circulation ſont formellement contraires à cette idée, & il n'y a pas un bon principe de Phyſiologie ſous lequel elle puiſſe ſe réfugier.

Nous n'en croyons pas moins que la vertu des moyens dont il s'agit conſiſte principalement en ces deux effets; *tranſporter la maladie des parties précieuſes où elle a ſon ſiège, ſur celle où l'on pratique ces opérations; relever le ſyſtême nerveux d'un état d'affaiſſement, & occaſionner par-là une diſtribution des eſprits plus abondante & plus régulière.*

2. Le pouvoir d'opérer les métaſtaſes heureuſes dont on vient de parler, eſt prouvé dans les cautères, dans les véſicatoires, & dans le feu même, par les Obſervations I. II. III. IV. §. 1.

Nous pourrions en reſter à ces ſeules preuves de fait, qui ſont les plus sûres; mais on ſent mieux une vérité

quand on ſait comment elle ſe fait; ce comment ne fût-il qu'un syſtême.

D'où vient, en irritant la peau d'une partie, attiré-je deſſus une goutte, un dépôt, une maladie qui affectoit une autre région du corps? C'eſt à quoi ſe réduit la première Propoſition.

3. C'eſt une vérité bien connue en Chirurgie, qu'en irritant un éréſipèle fort vif, on le fait dégénérer en skirre, en cancer; qu'on donne par-là de la malignité à un ulcère qui n'en avoit point; qu'on convertit une verrue ſimple à la joue en *noli me tangere*, & qu'ainſi la malignité eſt une modification qui ſe donne par irritation, c'eſt-à-dire, en affectant douloureuſement nos ſolides, nos houppes nerveuſes, ou plutôt les eſprits qui y réſident, puiſque ſans eux nos ſolides ſont inſenſibles. Il réſulte deux vérités de ce fait; la première, que la malignité ou la maladie d'un degré extrême, eſt une modification de ce fluide des nerfs: la ſeconde, qu'une irritation répétée, continuée, une grande irritation enfin peut l'occaſionner. Mais ſi les maladies extrêmes conſiſtent dans une grande perverſité des eſprits, les moindres maladies doivent pareillement conſiſter dans une médiocre perverſion de ce fluide nerveux. Au moins on ne ſaura ſe refuſer à cette conſéquence dans celles qui obéiſſent, pour ainſi dire, aux irritations faites à ces eſprits; & cette irritation conſervera ici ſon privilège de pervertir les eſprits, ou, ce qui eſt le même, de donner une maladie ou une très-prochaine diſpoſition à la maladie.

4. C'eſt une autre loi connue non-ſeulement dans l'économie animale, mais encore dans toute la nature, qu'il y a entre les fluides homogènes une affinité qui les porte l'un vers l'autre, & les unit. Le célèbre *Geoffroy* a raſſemblé en table un petit nombre de ces affinités pour les mixtes, qui font l'objet de la Chimie. Chaque partie des Sciences naturelles en offriroit autant aux Obſervateurs attentifs, & l'on verroit que plus les fluides

homogènes ſont ſubtils, plus la ſphère de cette affinité eſt étendue, & plus ſon action eſt prompte.

5. De ces principes réunis il ſuit, qu'en affectant douloureuſement les eſprits d'une parrie, j'y introduis une perverſion qui l'approche de celle dont ſont affectés les eſprits qui produiſent la goutte, une inflammation maligne, ou autre maladie, dans une partie éloignée de celle que j'irrite; & qu'auſſi-tôt que je ſuis parvenu à donner aux eſprits de celle-ci une perverſion analogue à celle qui fait la maladie, ou au moins qui en approche plus qu'aucune autre portion du fluide des autres nerfs, les eſprits en qui réſide cette maladie, viennent par la loi de l'affinité ſe rendre dans la partie qu'on irrite. Tel eſt le mécaniſme de la métaſtaſe, qu'opèrent les cautères, les ventouſes, &c.

6. La puiſſance de redonner le ton aux ſolides, de relever les parois affaiſſées des nerfs, d'y faire couler les eſprits, n'eſt pas une propriété moins conſidérable ni moins réellement attachée aux moyens en queſtion, & le méchaniſme en eſt fort ſimple. C'eſt une loi bien connue dans l'économie animale, que l'irritation appelle dans les eſprits les nerfs, & que tout vaiſſeau où le fluide abonde a les parois relevées. Les nerfs étant les vaiſſeaux des eſprits, leurs calibres doivent donc être dilatés par l'action des cautères, des ventouſes, des véſicatoires, & verſer dans les organes une plus grande quantité de leur fluide vivifiant. C'eſt par cette action que les remèdes précédens ſont utiles dans la léthargie, la paralyſie, l'apoplexie, dans la caducité des vieillards, qu'on appelle cacochymes, pléthoriques. Combien de jeunes gens ont une caducité prématurée, à laquelle ces ſecours ſont utiles?

7. Ces réflexions doivent faire convenir les Modernes qu'il y a beaucoup de fondement dans la confiance que les Anciens avoient au cautère, & en particulier au cautère actuel, qui à la rigueur peut être placé par-

tout où l'on emploie les autres, & qui l'emporte à bien des égards ſur eux; d'où il réſulte que ces reſpectables Pères de notre Art ne ſont à blâmer que ſur l'abus qu'ils en ont fait; mais que nous-mêmes ſommes répréhenſibles d'avoir trop négligé des moyens ſi précieux. Nous avons donné des preuves de ces vérités dans tous les articles de ce Mémoire, & nous avons tâché de donner les raiſons de la préférence que mérite le feu dans des cas où nous en avions abandonné l'uſage : ce ſont-là les conditions du problême propoſé par l'Académie; nous nous eſtimerions heureux de les avoir remplis à ſa ſatisfaction.

MÉMOIRE
SUR
L'USAGE DU FEU.

Par M. LOUIS.

LA perfection des Arts ne peut s'obtenir qu'avec le tems, elle eſt le fruit des obſervations recueillies d'un grand nombre de cas particuliers dont on tire d'abord des préceptes généraux. La raiſon & l'expérience apprennent enſuite à faire l'application de ces préceptes dans la pratique de l'Art, toujours ſuſceptibles d'accroiſſement & de réforme par la comparaiſon des découvertes anciennes & modernes. Le feu eſt un moyen très-efficace dans la guériſon des maladies ; il eſt peut-être auſſi ancien que l'Art même : les premiers Inventeurs en ont connu l'excellence, & quand ils paroîtroient avoir employé ce moyen en trop d'occaſions, ils ne ſeroient pas blâmables. Nous pouvons du lieu où nous ſommes voir des fautes dans les Anciens, ſans pouvoir leur reprocher d'en avoir commis. Leurs connoiſſances n'étoient pas aſſez développées ; leurs erreurs étoient moins celles de leur eſprit que de leur tems ; & la preuve que ces hommes excellens ne manquoient pas d'induſtrie pour le ſoulagement des infirmités auxquelles les hommes ſont ſujets par la miſère de leur condition, c'eſt qu'on ne s'applique jamais à la lecture de leurs ouvrages ſans en tirer beaucoup de fruit. L'étude de la Phyſique, la connoiſſance exacte du corps humain, les travaux chimiques, les découvertes & l'expérience de

tous les siècles qui se sont écoulés depuis la naissance de l'Art jusqu'à nous; tous ces secours qui paroissent nous donner tant d'avantages, n'ont pu dépouiller les premiers maîtres de toute la gloire qu'ils ont acquise par leur savoir & par leur habileté, puisque nous pouvons encore nous former par leur expérience & par la lecture de leurs ouvrages.

Les sciences & les arts sont sujets à des révolutions; & même, dans leurs plus beaux jours, il y a des momens où leur grand éclat est couvert de quelques nuages. Il y a eu dans tous les tems des Empiriques, des ignorans téméraires, ou des gens dont l'esprit n'avoit pas assez de justesse, & qui ont pu introduire des méthodes cruelles & superflues, en croyant suivre les traces des grands Hommes qui les avoient précédés. Il n'y a pas loin de l'usage à l'abus, non plus que de la pratique des meilleures choses à leur omission. Il seroit difficile de juger lequel de ces deux inconvéniens, je veux dire de l'abus ou de l'omission, a été le plus funeste à l'Art & au genre humain.

POUR mettre quelque ordre dans ce Mémoire, & pour déterminer d'abord *si le Feu actuel ou Cautère n'a pas été trop employé par les Anciens, & trop négligé par les Modernes*; nous considérerons l'état de la Chirurgie sous différentes époques. Cet Art existoit avant le grand *Hippocrate*, qui a été le dix-neuvième de la race des *Esculapes* qui l'avoient cultivé. Les tems héroïques nous montrent des Princes occupés de l'exercice de notre Art; l'extraction des flèches, la restauration des membres fracturés, l'application des différentes plantes sur les blessures, sont expressément marqués dans les plus anciens Ecrivains. Il n'est pas probable qu'on se fût abstenu de l'usage du Feu, puisque *Hippocrate*, qui a rédigé l'Art, en parle comme d'un moyen déja usité, & soumis à des règles que les Grecs & les Latins ont suivies dans le tems de la splendeur des sciences & des

beaux Arts ; tems qui forme la ſeconde époque. Après la chûte de l'Empire Romain & l'invaſion des barbares, l'ignorance ſe répandit dans tout l'univers, & ne fut diſſipée qu'après pluſieurs ſiècles. Dans cette troiſième époque, toutes les autres ſciences étant preſqu'entièrement éteintes, la Chirurgie a dû ſouffrir de la calamité générale de ces tems malheureux : cependant la néceſſité en a conſervé les ſecours les plus certains, & nous voyons que l'uſage du Feu a continué d'être en pratique, & même qu'il a été porté plus loin que du tems des Grecs & des Romains, qui s'en ſervoient avec ménagement & circonſpection. Enfin, les beaux Arts rappelés en Italie par les *Médicis*, protégés & récompenſés en France par *François I*, ont jetté un premier éclat ; les ténèbres ſe ſont diſſipées peu à peu par l'étude des ouvrages des Grecs & des Latins. L'état de la Chirurgie, ſous l'époque de la renaiſſance des Lettres juſqu'à nous, peut être appellé la Chirurgie moderne. Nous diſtinguons cependant comparativement ceux qui l'ont cultivée, en Anciens, en Modernes, & en Contemporains. Tâchons de faire voir ce que l'on doit aux uns & aux autres ſur le ſujet de la queſtion propoſée par l'ACADÉMIE ; quelles intentions ils ont eues en ſe ſervant du Feu dans les différens cas ; & en appréciant les motifs de cet uſage par les effets qui doivent en réſulter, nous verrons en quoi nous devons nous éloigner ou nous rapprocher des modèles que tous nos prédéceſſeurs nous ont laiſſés.

L'application du Feu eſt fort recommandée par *Hippocrate* : la lecture de ſes ouvrages nous apprend qu'il ne déſeſpéroit jamais de la guériſon d'un malade que lorſque ce ſecours ne pouvoit produire aucun effet : il comptoit encore efficacement ſur cette reſſource après avoir tenté inutilement tous les autres moyens que l'Art preſcrit. *Quæ medicamenta non ſanant, ea ferrum ſanat ; quæ ferrum non ſanat, ea ignis ſanat ; quæ verò ignis non ſanat, ea inſanabilia reputare oportet.*

Il ne faut pas croire qu'*Hippocrate* ſe ſoit ſervi du

Feu ſans autre règle que celle de l'inutilité des autres moyens; & qu'il l'ait enviſagé comme un procédé douteux qu'on met en pratique à tout événement dans les cas déſeſpérés. L'adminiſtration de ce ſecours étoit méthodique; on raiſonnoit ſur ſon action & ſur ſes effets; le ſuccès avoit confirmé les raiſons de ſon uſage, & les différentes circonſtances avoient déterminé quelque variété dans la façon de s'en ſervir, ſuivant diverſes intentions.

Lorſqu'il étoit néceſſaire de procurer l'évacuation des matières épanchées, *Hippocrate* paroît quelquefois laiſſer l'alternative du fer ou du feu. L'aphoriſme 27 de la 6me ſection, nous en fournit la preuve (*a*). Il y eſt parlé de l'abcès de la poitrine, & de l'anaſarque. Il y auroit bien des raiſons de préférer, ſur-tout dans cette dernière maladie, la cautériſation aux inciſions, que quelques Livres modernes recommandent pour l'évacuation des ſéroſités infiltrées dans les cellules du tiſſu graiſſeux; car rien n'eſt plus ordinaire que de voir ſurvenir la gangrène à ces ſortes d'ouvertures, les progrès de laquelle on ne peut borner avec ſécurité qu'en appliquant le Feu, pour encroûter, pour ainſi dire, les lévres de la plaie par l'eſcarre qu'il produit. On doit à la Chirurgie moderne une perfection bien importante dans l'opération qui convient à Leucophlegmatie; j'entends parler des mouchetures ſuperficielles qui entament à peine la ſurpeau, qu'on multiplie ſans cauſer la moindre douleur, qu'on réitère au beſoin ſans crainte d'aucun inconvénient, & qui procurent des dégorgemens ſi abondans & ſi efficaces. Il ſe fait quelquefois aux jambes œdémateuſes des ſujets cachectiques, des crevaſſes gangréneuſes. Je me ſuis ſervi avec ſuccès d'un bouton de Feu par la raiſon ſuſdite, pour arrêter les progrès de la putréfaction, dont j'avois vu quelquefois de mauvais effets à la ſuite des ſcarifications, quoiqu'on eût employé les

(*a*) *Qui pus Thorace colligunt, aut aquâ inter cutem laborant, ſi uruntur, aut ſecantur, &c.*

cataplaſmes

cataplaſmes antiputrides convenables dans ce cas ; *quæ ferrum non ſanat, ignis ſanat.* J'ai fait uſage depuis peu du Cautère actuel dans une hydrocèle par infiltration, où quelques points de mortification ſe manifeſtoient ; l'effet en a été très-ſalutaire.

Hippocrate préfère abſolument la cautériſation pour l'ouverture des abſcès profonds ; on peut en juger par les deux cas qu'il rapporte dans le cinquième Livre des Epidémies, (N°. 29 & 30) à l'occaſion de deux malades attaqués d'abſcès au bas-ventre, & qu'il dit être morts parce qu'on avoit trop différé à les brûler. Il parle de la cautériſation du foie abſcédé, dans ſes Aphoriſmes (*a*), où il répète ce qu'il avoit déja dit dans ſes Coaques ſur le prognoſtic du pus, qui ſort des abſcès du foie, qu'on a ouverts par le Cautère. *Aretée* (*b*), qui a traité ſçavamment des abſcès du foie, a donné le précepte de la cautériſation lorſque l'abſcès ſe montre à l'extérieur, & qu'il eſt ſuſceptible d'être ouvert. Il craint qu'une hémorrhagie ne faſſe périr le malade, ſi l'on ſe ſervoit de l'inſtrument tranchant pour faire cette ouverture. *Si ſecare autem malis, profluvii ſanguinis periculum inſtat, ſtatimque hominem perdi contingit ; nam ſanguinis è jecore profuſio coerci nullo modo poteſt. Igitur ſi aliquando neceſſariò ad ſectionem venire cogeris, uſtorium ferramentum condens perſpicuumque ab igne accipito, & uſque ad puris locum intrudito ; idem enim tibi & ſecat & comburit.*

Blâmerons-nous *Aretée* de la pratique qu'il propoſe ? Il craint l'hémorrhagie comme un accident mortel, & on peut le prévenir ſans inconvénient en ſe ſervant du Cautère : voilà une raiſon de préférence du Feu ſur l'inſtrument tranchant. Nous pourrions ajouter que de tous les abſcès profonds, ceux du foie ſont ceux dont l'ouverture peut être la moins favorable à la facilité de

(*a*) 45. Sect. 7. *Quibus purulentum jecur aduritur.*

(*b*) *Lib.* 1. *Cap.* 13. *De cauſis & notis diuturn. affect. in collect. Stephan. Med. Art. princip.*

la parfaite évacuation du pus. En effet, on ne choisit pas le lieu de l'opération ; il est déterminé par la situation de la tumeur externe, qui ne se manifeste souvent que dans une circonscription peu étendue. Dans l'ouverture qu'on en fait avec le bistouri, quel ménagement ne doit-on pas avoir dans la crainte de détruire les adhérences du foie au péritoine ! On peut voir à ce sujet le savant Mémoire de l'illustre M. *Morand*, dans le second Volume des Mémoires de l'ACADÉMIE Royale de Chirurgie. Mais comme il est manifeste que la matière n'use pas toujours les muscles & le tissu cellulaire, au point que le dépôt n'ait plus que la peau qui le recouvre, & qu'il n'y a aucune raison pour que la matière cherche plutôt à se faire jour vers l'extérieur, qu'en dedans ; il n'est pas moins évident qu'on risquera beaucoup à attendre ces progrès incertains de la tumeur vers l'extérieur. Dès qu'on aura des signes de la suppuration du foie, une simple œdématie circonscrite à l'extérieur, peut suffire pour conduire jusqu'au foyer de la matière. C'est dans ce cas qu'un Chirurgien éclairé ouvrira une voie salutaire au pus, qui, comme je l'ai remarqué à l'ouverture de quelques cadavres, peut se creuser des sinus assez profonds dans le foie, & se procurer une issue dans le bas-ventre, long-temps après avoir donné le signe que je viens de rapporter, & qui indiquoit la possibilité de l'opération avec espérance de succès. M. *Petit le fils*, fait bien sentir les inconvéniens dangereux, inséparables du long séjour des matières purulentes dans le foie, dans le même second Volume des Mémoires de Chirurgie. Si l'on juge donc qu'on peut attaquer ce viscère sans attendre que le pus ait corrodé les muscles, le cautère actuel nous paroîtroit préférable à l'instrument tranchant : premièrement par la raison d'*Aretée*, de crainte de l'hémorrhagie ; en second lieu, pour donner une route aisée au pus, dont le foyer ne répond pas toujours directement à l'ouverture. On évitera par la déperdition de substance que la cautérisation produit, la nécessité de

l'uſage des tentes, des cannules, ou autres dilatans, ſans leſquels la trop prompte réunion de la plaie des muſcles, ou le mouvement de ces organes, peuvent mettre obſtacle à la ſortie du pus avant l'entière déterſion du foyer de l'abſcès. Je crois avoir juſtifié le précepte d'*Hippocrate* & celui d'*Aretée*: nous remarquerons ſeulement à cette occaſion, que ce dernier conſeille le cautère actuel; c'eſt-à-dire, le fer rouge; & qu'*Hippocrate* parle de fuſeaux de buis trempés dans de l'huile bouillante (*a*). Son intention dans cette méthode, étoit peut-être de vaincre la répugnance de certains malades timides, que l'aſpect du feu actuel auroit porté à refuſer lâchement les ſecours efficaces de l'art.

Les douleurs opiniâtrément fixées ſur une partie, lorſqu'elles ont réſiſté à tous les autres ſecours de l'art, exigent la cautériſation, ſuivant *Hippocrate*. Il dit en parlant des maux de tête rebelles, que ce moyen eſt la ſeule eſpérance de les guérir, *Unica ſanitatis ſpes venas comburere* (*b*). L'effet de cette brûlure eſt d'augmenter dans la partie, la force de l'action des vaiſſeaux ſains; ce qui peut diſſiper efficacement l'humeur lente qui embarraſſe les extrémités vaſculeuſes, & cauſe leur diſtenſion douloureuſe. La cautériſation produit auſſi des ébranlemens ou oſcillations d'une nature différente de celles qui ſont l'effet de la maladie & la cauſe de la douleur, comme cela arrive dans les affections ſpaſmodiques. Enfin, l'application du feu peut être utile encore en procurant un égout pour la dérivation de l'humeur morbifique.

Hippocrate recommande le lin crud pour brûler dans l'affection ſciatique, ſur le lieu où la douleur ſe fait ſentir; mais il ne preſcrit cette cautériſation que dans le cas où la douleur auroit été rebelle à toute autre remède (*c*). Cette maniere de cautériſer eſt encore aujourd'hui

(*a*) *De internis affectionibus.*
(*b*) *Libro de affect. Sect.* 5.
(*c*) *Lib. de affect. N°.* 30. *Sect.* 5.

pratiquée aux Indes, où l'on ſe ſert d'une mouſſe nommée *moxa*.

Quelques auteurs prétendent que par le lin crud, il ne faut pas entendre les étoupes ou la filaſſe de lin, mais plutôt la toile de lin même. Les Egyptiens en ont conſervé l'uſage, ſuivant *Proſper Alpin* (*a*), qui dit, que dans ce pays on enveloppe un peu de coton dans une petite pièce de toile de lin roulée en pyramide, & ayant mis le feu du côté pointu, on applique la baſe de cette pyramide ſur la partie qu'on veut cautériſer.

On lit dans les actes de Copenhague, vol. V, une Lettre de *Thomas Bartholin* à *Horſtius*, ſur le *moxa*, dont il dit avoir vu les bons effets ſur des tophes vénériens, à Naples, chez *Marc-Aurèle Severin*. Il en conſeille l'uſage dans les douleurs des articulations cauſées par fluxions d'humeurs froides & flatueuſes. *Horſtius* écrit de Francfort à *Bartholin*, que l'uſage du *moxa* eſt fort en uſage dans les affections arthritiques & goutteuſes, & que cette brûlure n'eſt pas fort douloureuſe quoiqu'on la faſſe ſur une partie ſaine; ce qu'il aſſure avoir éprouvé ſur lui-même. Sa lettre eſt du 17 Avril 1678.

On voit que le *moxa* dont *Horſtius* vante les bons effets, n'agit pas différemment que le coton des Egyptiens, que le lin crud d'*Hippocrate*, & de même que feroit un morceau d'amadou dont *Hippocrate* s'eſt même ſervi. Lorſqu'il vouloit cautériſer plus efficacement, il ne ſe contentoit pas d'une ſimple brûlure; mais il paroît qu'il mettoit dans la ſolution de continuité faite par l'application du cautère, une éponge trempée dans de l'huile, ſur laquelle on appliquoit le feu pour cautériſer plus profondément (*b*). On réitéroit cette opération autant qu'on le jugeoit convenable. *Hippocrate* fait une remarque bien véritable à cette occaſion, & qui eſt applicable à tous les cas où l'on cautériſe; c'eſt que les eſcarres tombent d'autant plutôt, que la brûlure a cauſé des

(*a*) *Medic. Ægyptior.*
(*b*) *Lib. de videndi acie.*

croûtes plus fortes. Cette obſervation eſt fort utile pour la pratique.

Il y a toute apparence que c'eſt d'après la dernière méthode dont je viens de parler, que *Job à Méeckren* a imaginé celle qu'il propoſe dans la piquûre du tendon, pour l'honneur du Chirurgien & le ſalut du bleſſé. Il faut mettre ſur l'ouverture un plumaceau trempé dans une mixtion faite avec l'huile de thérébentine & l'eſprit de vin, de chacune une partie; huile de cire, dans laquelle on aura mis un peu d'Euphorbe, deux parties. On couvrira ce plumaceau d'un autre qui ſera ſec, ſur lequel on appuyera avec une ſpatule rougie au feu pour faire pénétrer le médicament & le faire agir ſur les parties bleſſées intérieurement. Après cette cautériſation, on panſe la plaie avec les remèdes appropriés; on ſaigne le malade, & on lui donne les autres ſecours convenables à ſon état, afin de prévenir les accidens, & de les détruire s'ils ſurviennent. Cette façon de cautériſer n'eſt point à négliger; elle convient ſur-tout très-fort pour deſſécher la carie & en prévenir les progrès dans les os ſpongieux où elle fait de ſi grands ravages, par la facilité qu'ils ont d'abſorber les matières purulentes. Il eſt évident que l'application immédiate du feu ne peut agir que ſur l'extérieur ou ſur la ſurface découverte de l'os, & qu'on peut faire pénétrer profondément dans ſa ſubſtance des remèdes puiſſamment deſſiccatifs, par le procédé que je viens d'expoſer.

Voilà l'idée avantageuſe que la lecture réfléchie des ouvrages d'*Hippocrate* m'a fournie en ce qui concerne l'application du feu, dont l'effet ſe paſſoit ſur la partie malade. Pourra-t-on le juſtifier dans l'uſage qu'il en a fait pour la diverſion des humeurs? Il n'y a preſque point de maladie chronique où il ne le propoſe. Dans l'hydropiſie naiſſante, il cautériſoit le ventre en huit endroits vers la région du foie. Dans les douleurs de tête, il appliquoit auſſi huit Cautères ſur cette partie, deux vers les oreilles, deux ſur le derrière de la tête, deux à

la nuque, & deux auprès des angles des yeux. M. *Le Clerc*, dans ſon Hiſtoire de la Médecine, dit en faveur d'*Hippocrate*, que ceux qui feront réflexion ſur la violence & l'opiniâtreté de ces maux, & particulièrement ceux qui y ſont ſujets, ne devront pas trouver étrange qu'on ait tâché de les guérir par des moyens auſſi vigoureux, & il n'y aura pas de quoi s'étonner, ajoute-t-il, ſi ces maladies ſont preſqu'aujourd'hui au rang des incurables; l'averſion ou l'horreur que l'on a pour des remèdes de cette nature, étant beaucoup plus grande qu'elle ne l'étoit autrefois.

Il y a de la mode dans tout, & on ne ſe ſeroit jamais douté qu'il y en eût juſques dans la pratique de l'art de guérir; il y a dans tous les pays un aſſerviſſement aux pratiques populaires. On ſe fait ſouvent ventouſer en Allemagne, ſans ſujet, & par forme de récréation. Les Eſpagnols uſent beaucoup de Cautères pour prévenir des maladies dont ils ne ſont pas menacés, & on refuſe de ſe ſoumettre à des opérations ſalutaires que preſcrit une indication urgente. J'oſerois croire que les gens de l'Art ſont la principale cauſe de ce déſordre; mais les recherches qu'il faudroit faire pour la preuve de cette propoſition, me jetteroient hors de mon ſujet.

Les Romains, barbares dans leur origine, allèrent chez les Grecs pour s'inſtruire dans les Sciences & dans les Arts. Un paſſage de *Ciceron* (*a*) nous donne une fort bonne opinion de la pratique des Chirurgiens de ſon temps: ce n'eſt jamais, dit-il, qu'à regret, lorſque la néceſſité les y contraint, & qu'il n'y a point de moyens plus doux pour guérir, qu'ils ont recours au fer & au feu. *Ad urendum & ſecandum Medici rarò invitiquè veniunt, nec unquam niſi neceſſariò ſi nulla alia reperiatur Medicina.* On reconnoît l'eſprit d'*Hippocrate* dans cette conduite; *Celſe* ne s'eſt jamais écarté du précepte général; c'eſt une règle qui lui ſert de guide dans tous les cas. S'il conſeille dans l'hydropiſie timpanite de faire par

(*a*) *De Offic. Lib.* 1.

le moyen d'un fer chaud différens ulcères ſur le ventre, il ne le propoſe pas légèrement & comme un moyen auquel la pratique fût bornée. Il met cette cautériſation au nombre des dernières reſſources, & il ne la propoſe qu'après toutes les autres. Il récommande que ces ulcères ſoient entretenus long-temps : *Ferramentis candentibus pluribus locis venter exulcerandus eſt, & ſervanda ulcera diutiùs* (*a*).

Cet auteur eſpère la guériſon radicale de l'Epilepſie, ſi l'on fait ſur l'occiput deux brûlures avec un fer ardent pour donner iſſue à l'humeur pernicieuſe qui occaſionne cette fâcheuſe maladie ; c'eſt la dernière reſſource, *ultimum eſt.* Si ce moyen n'emporte point la cauſe de la maladie, il eſt rare, dit-il, qu'elle guériſſe jamais, & il faut s'en tenir à la cure palliative en faiſant également uſage des choſes capables d'adoucir, & en évitant les choſes nuiſibles. L'auteur ne laiſſe rien à deſirer ſur ces détails (*b*).

Dans le dernier degré de conſomption, qu'il nomme *Phthiſie*, lorſqu'il n'y a plus abſolument à compter ſur les ſecours ordinaires, ſi le mal devient de plus en plus conſidérable, ſi la fièvre & la toux ſont continuelles, ſi le corps commence à ſe décharner, il faut avoir recours à des remèdes plus efficaces. On fera donc, dit *Celſe*, avec un fer chaud, un ulcère artificiel ſous le menton, un autre à la gorge, deux ſur chaque mammelle, & un pareil nombre à l'extrémité des os des épaules, que les Grecs appellent *Omoplates.*

Un pareil expoſé donnera ſans doute à bien des perſonnes une idée de grande cruauté de la Chirurgie de *Celſe.* Ce n'eſt pas ſans raiſon que cet auteur exige, entre les qualités néceſſaires à un Chirurgien, qu'il ſoit intrépide & impitoyable, *immiſericors* : mais il y a de l'inhumanité à ne point faire uſage des ſecours de l'Art, à l'avantage de ceux qui les implorent, & l'on pourroit

(*a*) *Lib.* 7. *Cap.* 22.
(*b*) *Ibid. Cap.* 23.

être cruel par pitié. Ne convient-on pas que la révulsion des humeurs qui s'évacuent par les Cautères, ne soit un très-excellent moyen dans beaucoup de cas ? La Phthisie n'est une maladie si fréquente que parce que le poulmon est un viscère fort spongieux & dont les fibres ont peu de ressort, sur lesquelles les fluxions des humeurs acrimonieuses se font très-aisément. Si l'on peut détourner cette humeur, & qu'on ne le fasse qu'en partie, on procurera quelque soulagement ; la mort viendra peut-être à pas un peu plus lents. Mais si l'on avoit le courage de multiplier à temps, les sources de dérivation de l'humeur, on éprouveroit probablement des succès marqués de cette pratique : les malades ne s'y refuseroient pas si l'on pouvoit leur promettre avec quelque certitude les avantages qui peuvent en résulter.

La proposition de l'ACADÉMIE est bien capable de réveiller l'attention des gens de l'Art, que leur poste ou leur crédit met à portée de faire des tentatives raisonnées, pour remettre cette ancienne Chirurgie dans le cours de l'expérience journalière. Pour montrer la véritable idée que *Celse* avoit des avantages qui reviennent de l'évacuation produite par l'opération des Cautères, il pose ce principe comme une règle constante dans tous les cas, que ces sortes d'ulcères ne doivent point être guéris, & qu'on doit les laisser fluer jusqu'à ce que l'humeur soit tarie, & le malade guéri.

Celse recommande l'usage du Cautère actuel dans plusieurs maladies Chirurgicales, avec beaucoup de discernement (*a*). L'article de la curation de l'Erésipèle est remarquable. Cette maladie, dit *Celse*, survient non-seulement à la suite des plaies, mais il vient encore indépendamment de toute blessure. Il est souvent dangereux, sur-tout s'il occupe les environs du col ou de la tête. On doit saigner, continue *Celse*, si les forces le permettent, & appliquer ensuite des cataplas-

(*a*) *Lib.* 5. *Cap.* 26, 27 & 28.

mes ;

mes; nôtre Auteur en donne les formules. Mais ſi l'endroit éréſipélateux eſt noir, ſans néanmoins que la noirceur s'étende dans les environs, il veut qu'on applique de légers cauſtiques pour ronger doucement les chairs pourries; & lorſqu'on a par ce moyen ſuffiſamment détergé l'ulcère, on procure la régénération des chairs comme dans les autres plaies. Si la pourriture eſt plus conſidérable, ſi le mal s'étend & gagne les environs, il faut avoir recours à des cauſtiques plus violens; & s'ils ne font rien, il faut *brûler* l'endroit juſqu'à ce qu'il n'en découle pas d'humeur; car les parties ſaines demeurent ſèches quand on les brûle : *Nam quod ſanum eſt, ſiccum eſt, cùm aduritur.* Cette pratique ſera toujours très-ſalutaire, & l'on ne riſque point de dire que par ſon omiſſion l'Art perdroit de ſon excellence.

La cure de la gangrêne préſente dans *Celſe* un tableau auſſi bien raiſonné, pour la conduite intérieure & extérieure. Lorſque le mal eſt borné, il conſeille d'emporter la pourriture avec l'inſtrument tranchant; mais ſi le mal s'étend, malgré les remèdes preſcrits, il faut, dit-il, brûler tout ce qui eſt gangrêné. Il ne recommande l'amputation du membre que pour ſauver le reſte du corps, lorſque tous les ſecours ayant été inutiles, le mal commence à s'étendre. C'eſt un remède déplorable à la vérité, mais il eſt le ſeul : *Miſerum ſed unicum auxilium eſt.*

Après avoir décrit les ſignes du Charbon avec élégance & préciſion, nôtre Auteur dit avec moins de raiſon, que la meilleure méthode eſt de brûler le charbon ſur le champ. Cette opération, ajoute-t-il, n'a rien de douloureux, car les chairs ſont mortes, & par conſéquent privées de ſentiment. Il faut continuer de brûler juſqu'à ce qu'on ſente de la douleur de tous les côtés; enſuite on traite l'ulcère comme les autres brûlures. Il ſe forme une croûte, qui venant à tomber & à ſe ſéparer des parties ſaines, emporte avec elle tout ce

qu'il y avoit de vicié ; & lorſque l'ulcère eſt bien détergé, on ſe ſert des remèdes propres à faciliter la régénération des chairs. Voilà les propres paroles de *Celſe*, qui dans quelques autres cas ſemblables, comme dans la cure de l'Anthrax & du Thériome, preſcrit l'uſage du feu ſuivant le même principe, en recommandant expreſſément de prendre garde aux nerfs, aux tendons, &c.

La morſure des animaux enragés eſt un cas que nous ne devons pas paſſer ſous ſilence. Si on a été mordu par un chien enragé, dit *Celſe*, il faut attirer le virus au dehors par le moyen des ventouſes qu'on applique ſur la plaie ; enſuite on brûle l'endroit qui a été mordu, s'il n'eſt ni nerveux ni tendineux. Cette réſerve marqueroit de la prudence & de la circonſpection anatomique, ſi l'Auteur ne diſoit quelques lignes plus bas, que ſi l'on n'a point brûlé l'endroit de la morſure, il faut appliquer deſſus des cauſtiques violens. On ne doit à la vérité avoir aucun ménagement en ce cas, à raiſon des ſuites funeſtes de ces ſortes de plaies. Cette méthode a été perfectionnée depuis, comme on en peut juger par la lecture d'*Ætius*

On reproche à cet auteur d'avoir profité des Ecrits d'*Hippocrate* ; mais il n'en eſt pas ſimplement le copiſte. Il parle de diverſes méthodes qu'il a vu pratiquer de ſon tems, & dont il n'eſt fait mention dans aucun des auteurs qui l'ont précédé. La qualité de Praticien & d'Obſervateur doit donner quelque crédit aux choſes qu'il avance, quoique ſur le fait des cautères en général, il parle ſur l'autorité d'*Archigenes*. Or *Archigenes*, qui vivoit, ſelon M. *Freind*, du tems de *Domitien*, ne parloit lui-même que d'après les anciens.

Ætius (*a*) dans le cas de paralyſie dont il décrit excellemment la méthode curative, dit qu'il n'héſiteroit nullement de cautériſer avec le fer ou avec un médicament : *Ego verò etiam cruſtas inurere non dubitarim per*

(*a*) *Tetrab. 2. Serm. 2. Cap. 8.*

ignem aut per medicamentum. Il conſeille même d'en multiplier les applications en faiſant des eſcarres ſur différentes parties.

Archigenes (*a*) lui a fourni le chapitre des abſcès de la poitrine. Il parle des tubercules qui ſe forment dans les poumons, & qui viennent ſucceſſivement à ſuppuration. Il donne des moyens pour prévenir ces petites vomiques qui ont coutume de ſe ſuccéder, & ſuivant l'eſprit d'*Hippocrate*, ſi les médicamens ſont inutiles pour empêcher ces récidives, il veut qu'on ait recours aux cautères.... *Quod ſi ſæpè puris collectio contingat, ſecurius eſt cruſtas per cauteria inurere.*

Ætius (*b*) décrit auſſi très-bien l'opération & le traitement de la Fiſtule lacrymale, après la cautériſation de l'os. On mettra, dit-il, dans l'ouverture, une lentille cuite dans le miel, juſqu'à la chûte de l'eſcarre. Les remédes déterſifs dont il conſeille encore l'uſage, ſont très-convenables, & il paroît en garantir les bons effets par les deux mots qui finiſſent le chapitre, ... *utere & probabis.*

Suivant ce que nous venons de remarquer, cet auteur étoit judicieux dans l'emploi du feu. Ce qu'il dit du traitement de la morſure des chiens enragés, il l'a tiré de *Rufus* & de *Poſſidonius* (*c*). Je n'ai trouvé aucune notice ſur ce ſecond auteur. M. *Leclerc*, dans la troiſième partie de ſon Hiſtoire de la Médecine, nous apprend que *Rufus* étoit Ephéſien, & qu'il vivoit ſous l'Empereur *Trajan.* On ne peut donner trop promptement du ſecours, dit *Ætius*, à ceux qui ont été mordus d'un chien enragé, *quàm celerrimè*: car aucun de ceux qui n'ont pas été traités méthodiquement, n'en eſt échappé. Il faut d'abord commencer par agrandir la plaie avec l'inſtrument tranchant, & en ſcarifier aſſez profondément l'intérieur pour faire ſortir beaucoup de

(*a*) *Tetr.* 2. *Serm* 4. *Cap.* 65.
(*b*) *Tetr.* 2. *Serm.* 3. *Cap.* 86.
(*c*) *Tetrab.* 2. *Serm.* 2. *Cap.* 24.

ſang de cet endroit .... *Fiſſuris incuſſis omnem circum circà locum vellicare, eo ſtudio ut efflux um ſanguinis multum per locum efficiamus.* On cautériſera enſuite avec des fers rouges; on panſera avec des porreaux, des oignons, ou de l'ail avec du ſel; & lorſque les eſcarres ſeront tombées, il faut bien ſe donner de garde de cicatriſer les ulcères avant quarante ou ſoixante jours; & s'ils venoient à ſe fermer, il ne faut point héſiter à les rouvrir de nouveau. Les Modernes n'ont rien de mieux ſur ce point.

Quoique *Paul d'Egine* ait très-bien mérité de la Chirurgie en pluſieurs endroits, il n'eſt pas original ſur l'uſage du feu; il en parle comme *Hippocrate* & comme *Celſe*, en ce qui regarde les dérivations. Il dit dans la cure de l'Empyème, que pour le cautère actuel on doit ſe ſervir de la racine d'ariſtoloche avec de l'huile miſe ſur le feu. Il rapporte auſſi, d'après *Leonides*, la manière de paſſer un fer rouge à travers la plèvre, pour emporter la matière purulente du Thorax. La Chirurgie moderne a trouvé dans l'uſage des mèches de linge fin, un moyen d'entretenir ſans inconvénient la voie pour l'iſſue des matières. Malgré cela on pourroit donner des raiſons pour montrer la préférence de l'ouverture faite avec le cautère actuel, ſur-tout dans le cas d'hydropiſie. La perforation de la poitrine avec le fer rouge, en cauſant une perte de ſubſtance, aſſure une voie à l'évacuation de l'humeur contenue, ſans exiger la néceſſité d'entretenir une mèche dans le paſſage; & en ſuppoſant qu'on trouve l'uſage de cette mèche convenable, elle ſe placera ſans douleur pour le malade, parce que les parois cautériſées de la route qui conduit dans l'intérieur du thorax, n'ont plus de ſenſibilité. De plus, on prévient le danger de gangrêne, qui ſuccède aſſez volontiers aux plaies faites dans les parties œdémateuſes, ou dont les parois ſont continuellement abreuvées par des eaux : toujours peut-on aſſurer que ſi cet accident arrivoit à la ſuite de l'opération de l'Empyème, faite

avec l'inſtrument tranchant, le meilleur moyen d'en borner le progrès avec efficacité, ſeroit de porter le cautère actuel dans tout le paſſage.

Dans la cure de l'*ægilops*, *Paul* (*a*) preſcrit la cautériſation de l'os s'il eſt attaqué de carie; & dans ce cas, il indique la précaution de couvrir l'œil avec une éponge mouillée. On voit qu'il ne croyoit pas l'application du feu néceſſaire dans le traitement de tous les *ægilops*; ce ſont les Modernes qui abuſoient de l'uſage du feu dans ce cas, avant les recherches qu'on a faites avec tant de ſuccès, dans ces derniers tems, ſur le traitement des maladies des voies lacrymales. L'application d'une éponge, ou d'une compreſſe mouillée, ce qui ſeroit la même choſe, eſt une précaution plus utile & mieux raiſonnée que cette cuiller d'argent échancrée, avec laquelle on prétendoit mettre l'œil à l'abri de l'impreſſion du cautère. Le génie de l'Art ſe découvre dans les plus petites choſes.

Paul recommande en général l'extraction des polypes du nez; mais il veut qu'on brûle ceux qui ſont d'un mauvais caractère, *malignos perurimus*. L'article de l'Hydrocèle mérite d'être lu dans cet auteur (*b*). Il propoſe l'opération par inciſion avec l'inſtrument tranchant, & fait remarquer qu'il eſt quelquefois néceſſaire de faire l'amputation du teſticule, & c'eſt lorſqu'on le trouve putréfié. *Paul* décrit à la fin de ce chapitre la méthode de procéder à ces opérations par le moyen des cautères, parce que les jeunes Chirurgiens de ſon tems la croyoient préférable: *velut junioribus placet*.

Un des principaux effets de l'application du feu, eſt de corroborer & fortifier les parties voiſines de celles que ſon action immédiate détruit; la chaleur actuelle eſt deſſicative lorſqu'elle eſt communiquée par un corps ſolide; c'eſt pourquoi les Anciens, pour fortifier l'habitude du corps, pour guérir les tumeurs lâches, telles

(*a*) *Lib.* 6. *Cap.* 22.
(*b*) *Ibid. Cap.* 42.

que ſont principalement celles des Hydropiques, expoſoient leurs malades nuds aux rayons du ſoleil : On appelloit ce moyen de guérir, *Inſolation.* On les faiſoit auſſi coucher ſur des peaux huilées, étendues ſur le ſable, ou ſur le ſel qu'on avoit ſoin d'échauffer : *Antyllus* (*a*) aſſure que c'eſt un excellent remède dans l'Hydropiſie, la Sciatique, &c. Mais pour ne point ſortir de notre ſujet, & ne parler que du cautère actuel, les Anciens en faiſoient un grand uſage dans les maladies des articulations. L'Obſervation leur avoit appris que les capſules ligamenteuſes ſe relâchoient ſouvent, parce qu'elles étoient humectées par une humeur glaireuſe, que nous connoiſſons ſous le nom de *Synovie.* Ils attribuoient auſſi les douleurs articulaires à un engorgement d'humeurs pituiteuſes que l'action du feu devoit conſumer ; & ils comptoient ſur cette même action pour fortifier les parties ſolides, & prévenir la récidive des douleurs, parce que les parties corroborées n'étoient plus ſuſceptibles d'être abreuvées. On pratiquoit ces ſortes de cautériſations du tems d'*Hippocrate*, comme nous l'avons remarqué à l'occaſion de la Sciatique. *Celſe* en parle auſſi, mais *Paul d'Egine* en traite d'une manière particulière. Il recommande de faire un ſéton avec un fer rouge à la peau de l'articulation de l'*humerus*, contre les luxations de cet os, qui ſont ſi difficiles à maintenir lorſque les ligamens ſont fort lâches ; & s'il y avoit trop d'étendue d'une ouverture à l'autre, il faudroit, dit cet Auteur, paſſer un ſtilet dans le trajet, & brûler enſuite la peau au milieu des deux ouvertures juſqu'au ſtilet. Il indique la précaution de ne pas comprendre plus que les tégumens, *Profunditatem autem inuremus non altiorem cute ;* & cela dans la crainte des accidens qui ſuivroient de la cautériſation des parties nerveuſes qui ſont au-deſſous : *Nervi enim & glandulæ & alia ſubjacent, quæ inflammationem & operis difficultatem inducere poſſunt.* Cette Chirurgie, comme on voit, eſt

(*a*) *Ætius*, *Tetr.* 1. *Serm*, 3. *Cap.* 9.

raiſonnée, & elle n'eſt point trop cruelle : la preuve que dans ce cas-là on en tireroit encore du fruit, c'eſt qu'on s'en ſert utilement dans la Vétérinaire.

Paul d'Egine eſt le dernier des Ecrivains Grecs qui nous ait laiſſé quelque choſe de remarquable ſur la Chirurgie. Nous devons examiner cet Art ſous ſa troiſième époque, c'eſt-à-dire, entre les mains des Arabes, qui ont donné un ſi grand ſpectacle à l'Univers par leurs conquêtes : les Sciences ont été cultivées dans le ſein de ce peuple barbare, qui a été le fléau des autres. Une nation belliqueuſe ne peut ſe paſſer de la Chirurgie ; & cet Art doit prendre naturellement le caractère d'intrépidité de ceux qui demandent ſes ſecours. L'idée du Feu actuel qui fait frémir préſentement, a été dans tous les tems un ſecours dont les peuples barbares faiſoient gaîment uſage. Au rapport d'*Hippocrate* (*a*), les femmes des Sauromates ſe brûloient elles-mêmes une mammelle pour acquérir la force & la facilité de ſe ſervir du bras du même côté. La cautériſation étoit ſi familière aux Arabes, qu'elle en a porté le nom, *Uſtio Arabica*. *Hali* rapporte que les Perſes cautériſoient l'eſtomac en pluſieurs lieux avec une éponge de chêne, quand il avoit été affoibli par une longue diarrhée. Mais ne ſuivons pas ces auteurs dans leurs abus ſur l'uſage du Feu : le cautère actuel, les tentes ou mèches de lin ou de coton, & les champignons qui ſervent d'amorce au feu (pour me ſervir du terme des auteurs), ont ſervi aux Arabes, & la coutume de s'en ſervir a paſſé aux Turcs leurs ſucceſſeurs. Les Egyptiens s'en ſont ſervis plus familièrement que toutes les autres nations, & *Proſper Alpin* rapporte des cures très-belles en des maladies très-difficiles, opérées par ce moyen.

Les Ecrivains arabes ont été les copiſtes des Grecs. Je n'ai pu recouvrer *Rhaſès*, pour voir comment il avoit uſé du Feu. Cet auteur, qui vivoit dans le dixième ſiècle, ne vouloit point qu'on ouvrît le cancer par inciſion. Il

(*a*) *Lib. de Aere, Locis & Aquis.*

dit avec raiſon, que ceux qui le font y gagnent ſeulement, qu'ils cauſent un ulcère où il n'y avoit qu'une tumeur; à moins que ce ne ſoit en un endroit d'où l'on puiſſe l'extirper entièrement par le fer ou par le feu. Je tire ce paſſage de l'Hiſtoire de la Médecine de M. *Freind.*

Albucaſis, dans le douzième ſiècle, fut le reſtaurateur de la Chirurgie, preſque éteinte de ſon tems. Son premier Livre roule ſur les cautères, dont l'uſage lui étoit plus familier qu'aux Grecs mêmes; il le regardoit comme un remède univerſel pour diſſiper toutes les maladies. *Marc-Aurèle Séverin* rapporte & paraphraſe avec complaiſance dans ſa Pyrotechnie chirurgique, la première période du Livre d'*Albucaſis* ſur les grandes propriétés du Feu. Quoiqu'il fît un grand uſage des cautères, il ne les appliquoit pas en téméraire; les connoiſſances anatomiques, telles qu'elles étoient alors, le guidoient dans l'adminiſtration d'un ſecours auſſi efficace. Il avertit qu'il faut connoître au juſte la ſituation des nerfs, des tendons, des artères & des veines : il rapporte l'hiſtoire d'un malade, tué, dit-il, parce qu'on lui avoit brûlé les tendons en lui cautériſant le pied. Il remarque que la direction d'un ſecours auſſi puiſſant, n'eſt pas placée convenablement dans la main du premier venu; qu'elle requiert un Chirurgien adroit & expérimenté, qui connoiſſe bien la nature différente de chaque homme en particulier & l'état de la maladie, ſes cauſes, ſes accidens, & le tems auquel elle a commencé. La cautériſation n'étoit donc pas, ſuivant cet auteur, une affaire de routine & un pur empiriſme.

Conſidérons à préſent ſur quels principes la Chirurgie moderne s'eſt conduite dans l'uſage du Feu. Nous mettrons parmi les anciens auteurs de cette claſſe le célèbre *Ambroiſe Paré*, à qui nous devons une des plus belles collections de faits de Chirurgie. Cet auteur, par l'invention de la ligature des vaiſſeaux, a banni le cautère de la pratique ordinaire des amputations. Eclairé par un heureux haſard, dont un homme moins réfléchi

fléchi n'auroit pas profité, il a proscrit la cautérisation avec l'huile bouillante du traitement des plaies d'armes à feu : il n'y a point d'opération de Chirurgie qui ne soit cruelle dès qu'elle est superflue ou inutile. *Paré* recommande néanmoins le cautère en beaucoup de cas, & il donne la préférence au cautère actuel sur le potentiel : l'opération du Feu est plus prompte & plus sûre, & l'on ne touche absolument que la partie qu'on veut cautériser. Voilà les raisons de préférence qu'il donne au Feu sur les médicamens caustiques dans la cure de l'*ægilops* & de la fistule lacrymale. Il répète ces raisons au Chapitre XXXIII. de son dix-neuvième Livre, à l'occasion de la séparation des os attaqués de carie ; & il y ajoute que les cautères actuels sont ennemis de toute pourriture, parce qu'ils consomment & dessèchent l'humidité étrange imbue en la substance des os, & corrigent l'intempérature froide & humide : ce que ne peuvent faire les potentiels, lesquels aux corps cacochymes causent quelquefois inflammation, gangrêne & mortification ; ce que j'ai vu, dit *Paré*, à mon grand regret : toutefois, continue-t-il, nous sommes souvent obligés d'en user, par l'horreur que les malades ont du fer ardent. *Gourmelen* laisse la question indécise, si la préférence qu'on donnoit de son tems dans la pratique au cautère potentiel sur l'actuel, venoit de la négligence des Chirurgiens ou de la mollesse des malades. Ce reproche ne pourroit pas s'adresser à *Ambroise Paré ;* on le voit même qui se sert du cautère actuel dans certaines opérations sur les parties molles, comme pour brûler les racines des cils ; ce qu'*Ætius* a aussi proposé pour l'ouverture des tumeurs qui se forment sous la langue, connues sous le nom de Grenouillettes ; pour donner issue à l'eau ou au pus épanché dans la cavité de la poitrine ; &c.

Paré entre dans un détail fort circonstancié sur la cure de la sciatique, par le moyen des médicamens ; mais s'ils sont inutiles, il propose la cautérisation en

pluſieurs endroits autour de l'articulation, pour diſcuter les humeurs & raffermir les ſolides. Ce conſeil eſt tiré d'*Hippocrate* & de *Celſe*, qui ſont cités à cet Article. En général, les Anciens ſont les guides ſur la matière de la cautériſation; & nous ſaurions bien peu, dit *Paré*, ſi les Anciens ne nous euſſent pas tranſmis leurs connoiſſances.

Le cautère actuel eſt loué par *Ambroiſe Paré* dans la curation des plaies faites par la morſure des animaux enragés; il s'étaye de l'autorité d'*Ætius* dont nous avons expoſé la doctrine à cette occaſion. *Paré* conſeille les ventouſes que *Celſe* avoit miſes au nombre des moyens capables d'attirer le venin en dehors; mais il ne preſcrit pas l'ordre qu'il faut tenir dans leur application. Il ſemble qu'on pourroit ſuivre avec raiſon celui que nous voyons avoir été obſervé par *Job à Méékren* (*a*), dans l'Hiſtoire qu'il nous a tranſmiſe ſur une morſure de chien enragé. Il a réitéré trois fois l'application des ventouſes avant que de mettre le feu à la plaie. Il auroit peut-être tiré plus de fruit de ſa méthode s'il eût commencé par aggrandir la plaie & en ſacrifier les parois & le fond, pour procurer le dégorgement de la partie, ſuivant le précepte d'*Ætius* adopté par *Paré*.

Fabrice d'Aquapendente tient un rang diſtingué parmi les Auteurs de Chirurgie. Il avoit étudié les Anciens avec le plus grand ſoin; mais il ne ſuit pas aveuglément leurs préceptes. La doctrine qu'ils ont fondée, il l'appuie par les lumières que lui fourniſſoient les découvertes anatomiques modernes, auxquelles il a eu grande part: avec l'expérience d'une pratique réfléchie, il incline toujours pour les moyens les plus doux, & perſonne n'a peut-être mieux entendu que lui l'art de faire la Chirurgie au rabais des opérations, par la juſte adminiſtration des médicamens convenables aux indications des maladies, ſuivant la différence de leurs cauſes, de leurs ſymptômes, de leurs accidens, &c. Son autorité

(*a*) *Cap.* 62.

ne ſera pas ſuſpecte lorſqu'il recommandera l'uſage du Feu, puiſqu'il le rejette en beaucoup de cas où les Anciens l'employoient. *Celſe* avoit propoſé la cautériſation des veines variqueuſes des jambes, & *Paul d'Egine* vouloit qu'on les ôtât avec l'inſtrument tranchant. *Fabrice d'Aquapendente* rejette ces deux méthodes comme trop dures : *Antiquorum aſperæ Chirurgiæ varicum ;* il leur ſubſtitue l'application des remèdes qui répriment, aidés d'une compreſſion faite avec art ; & il preſcrit après la cure, les bas de peau de chien pour éviter la récidive.

Il déſapprouve les cautériſations de la tête dans la vûe de détourner les fluxions d'humeurs qui ſe font ſur les yeux, ou qui cauſent des migraines, des céphalalgies. Il donne la préférence au Seton, qui a tous les avantages du cautère, & qui n'eſt pas un moyen ſi douloureux. Il condamne auſſi les cautériſations de l'abdomen ſur la région du foie, de la ratte, du ventricule, pour les maladies de ces viſcères. L'application des cautères ne peut point guérir l'intempérie de ces viſcères qui ſont fort éloignés de la peau qu'on brûle ; on a trouvé d'ailleurs des moyens plus doux pour remédier aux maux que *Paul* & *Albucaſis* prétendoient guérir par la cautériſation : enfin, dit *Fabrice*, les cautères agiſſant avec violence & dans le moment même, on peut s'en ſervir dans un cas preſſant ou qui menace d'une mort prochaine ; par exemple, dans l'Épilepſie, l'Apoplexie, le Sphacèle ; dans les grandes Hémorrhagies, & autres cas ſemblables ; mais non pas dans une maladie chronique & habituelle, qui dépend de l'intempérie d'une partie.

Il ne faut faire uſage de cette dernière propoſition que par rapport aux viſcères contenus dans l'*abdomen ;* car notre Auteur loue, par exemple, la cautériſation des articulations pour des maladies que nous pouvons dire, ſuivant la langue des Anciens, être une maladie habituelle & d'intempérie froide. L'amas de la matière

muqueuſe, dont les articulations ſont humectées dans l'état naturel, relâche les ligamens, rend l'articulation foible, eſt une cauſe interne de luxation. La douleur accompagne aſſez ſouvent cet accident par la contuſion que la tête de l'os qui ſort de ſa cavité, fait ſur les parties nerveuſes qu'elle comprime ou diſtend violemment. *Fabrice d'Aquapendente* rapporte à cette occaſion les préceptes d'*Hippocrate*, de *Celſe*, d'*Ætius*, & de *Paul* d'*Egine*. Il donne à ce ſujet deux Obſervations qui lui rendent raiſon de l'efficacité du moyen : il avoit eſſayé ſans ſuccès l'application des remèdes capables de ramollir & de diſcuter la matière qui rendoit un genou fort gonflé & très-dur ; le malade guérit par l'application de cinq ou ſix cautères actuels ronds & aſſez larges. Le ſecond qu'il cite lui fera encore plus d'honneur : un homme de conſidération avoit le génou ſi gonflé & ſi dur, qu'il ne pouvoit le faire mouvoir. *Fabrice* appellé avec *Capivaccius*, jugea que cette maladie étoit incurable. Un Empirique qu'on appella, mit un médicament irritant ſur la partie, qui y excita une grande inflammation, avec chaleur, rougeur & douleur ; & dès ce moment même le genou acquit un peu de mouvement, & les choſes ont été toujours de mieux en mieux juſqu'à la parfaite guériſon. L'amour de la vérité & du bien public fait dire à notre Auteur, que cet Empirique a fait une cure qu'il n'a pas oſé entreprendre, & il en prend occaſion d'expliquer le fait : le cauſtique avoit, dit-il, échauffé & atténué la matière froide & épaiſſe qui formoit la tumeur.

Hippocrate & *Albucaſis* jugeoient qu'on ne devoit point toucher au Cancer des mammelles. *Fabrice* d'*Aquapendente* ne ſuit point ce précepte ; il a vu faire cette opération à un Chirurgien, lequel, après l'extirpation de la mammelle, brûla la partie avec des fers rouges, & la guériſon ſe fit heureuſement. Notre Auteur ſe propoſoit de ſuivre cet exemple dans l'occaſion, & même de changer quelque choſe au procédé ; car il ne vouloit

ſe ſervir que du cautère tranchant pour couper & brûler en même-tems; méthode que nous ne pouvons approuver. Nous ne craignons point l'hémorrhagie dans l'opération du cancer; mais on pourroit, dans d'autres vues, ſe ſervir encore utilement du cautère actuel; par exemple, lorſque le carcinome eſt adhérent aux côtes, quand les parties molles auxquelles il touchoit ſont abbreuvées de l'humeur putride, ne deſſécheroit-on pas avec bien de l'avantage l'humidité infecte dont les graiſſes des environs ſeroient infiltrées? &c.

La carie des os eſt une maladie qu'on a toujours attaquée avec ſuccès avec les cautères actuels. *Fabrice d'Aquapendente* préfère de les emporter avec les ruginés; ou ſi l'os eſt aſſez découvert, avec la gouge, frappée par le maillet de plomb. Il n'admet la cautériſation que dans la carie avec pourriture, *cùm in oſſe putrilago apparet, ad ipſam abſumendam.* Ces préceptes ſont donnés avec diſcernement.

L'école de Chirurgie étoit très-floriſſante dans l'Univerſité de Padoue, au commencement du ſiècle précédent: c'eſt ſous *Fabrice d'Aquapendente* & ſous *Spigelius* que ſe ſont formés *Scultet* & *Glandorp*, deux Chirurgiens Allemands, qui ont fait uſage du cautère actuel avec intelligence, au grand ſoulagement des malades qui ſe confioient aux ſoins de ces Hommes ſçavans & expérimentés. *Scultet* (*a*) rapporte avec complaiſance l'obſervation de la cure d'un ozène par le moyen du cautère actuel; car c'étoit, dit-il, ma première opération. La puanteur & la noirceur du pus qui couvroit une tente de linge miſe dans la narine d'un homme qui avoit paſſé par le traitement de la maladie vénérienne, manifeſtoit aſſez qu'il y avoit un ulcère avec carie. *Spigelius*, qui étoit indiſpoſé, chargea *Scultet*, ſon élève, de cette opération; il lui prêta ſes inſtrumens, qui étoient une cannulle percée de côté, & un cautère dont l'introduction dans la cannulle miſe dans le nez, a ſervi à brû-

(*a*) *Armament. Tab. 37.*

ler le lieu ulcéré. L'exfoliation se fit au bout de quatorze jours ; & il y avoit deux ans qu'on traitoit le malade inutilement. *Scultet* dit, qu'il a fait depuis, cette opération plusieurs fois en Allemagne ; mais que pour s'accommoder au génie des gens de cette nation, qui ont la cautérisation en horreur, il mettoit du coton sur les yeux & les bandoit, afin de dérober ses instrumens à la vue de ses malades.

Cet Auteur avoit ouï dire à un Etudiant, qu'il avoit été témoin d'une cure d'Ozène, faite par *Fabrice d'Aquapendente* avec une canulle pleine, c'est-à-dire, que le cautère ne pouvoit agir que sur les parois de la canulle, & n'avoit point d'action immédiate sur l'ulcère : il ne vouloit qu'échauffer la partie & en dessécher l'humidité. On retiroit la canulle dès que le malade faisoit signe que le sentiment de chaleur devenoit trop vif. La réitération de cette pratique suppléoit à la cautérisation. Les procédés doux étoient toujours préférés par *Aquapendente*, qui craint de retrancher la luette trop longue avec des ciseaux, qui ne veut pas qu'on la cautérise avec une petite cuiller destinée à cet usage, qu'on faisoit rougir, & cela dans la crainte d'en brûler plus qu'il n'est nécessaire ; mais qui conseille de faire chauffer suffisamment cet instrument pour qu'il puisse fortifier la partie & y faire renaître la vie, en rappellant la chaleur naturelle qui y est languissante.

Scultet (*a*) a fait l'amputation du *penis* gangrené, dans la mortification même, près du vif, & il appliqua le cautère actuel pour consommer ce qui restoit de chairs putrides, jusqu'à ce que le malade sentît l'action du Feu. Il avoit connu à Padoue un homme auquel le Chirurgien de l'hôpital avoit fait cette opération avec succès. Elle met à l'abri de l'hémorrhagie, & évite de la douleur. Je n'hésiterois pas à la préférer à la section avec le bistouri, sur-tout dans les sujets cacochymes, chez les-

(*a*) Observ. LX.

quels l'inflammation, qui ſuccède aux inciſions, ſe termine facilement par la gangrêne.

Glandorp a fait un Traité ſur les Fontanelles & les Sétons, intitulé, *Gazophylacium polypluſium fonticulorum & ſetonum*, dans lequel il rapporte tout ce qui a été dit ſur la matière des cautères par les Anciens & par les Modernes; & pour avoir éprouvé lui-même la différence de l'application du cautère actuel & du potentiel, il aimeroit mieux qu'on lui en appliquât ſix de la première eſpèce, qu'un de la ſeconde. Le cautère actuel fait plus de peur que de mal, *actuale cauterium majorem metum quàm dolorem incutit.* Voilà ſans doute des raiſons de préférence du cautère actuel ſur le potentiel dans la Chirurgie des fontanelles, dont l'utilité eſt reconnue dans beaucoup de cas, qu'il n'eſt pas de notre ſujet de traiter.

Les obſervations des grands Hommes qui ont illuſtré la Chirurgie, ſont des monumens immortels conſacrés à l'utilité publique. On comprend à peine, après le tableau que nous venons de tracer, comment cet Art a pû tomber preſque ſubitement en des mains qui ont négligé l'uſage des ſecours les plus efficaces. *Marc-Aurele Severin* ſe plaint de la décadence de l'Art, & du peu de cas qu'on fait du Feu pour la guériſon des maladies: je ferai, dit-il, tous mes efforts pour rétablir cette Chirurgie généreuſe & Herculienne. Il a fait un grand ouvrage ſur cette matière; il rapporte tout ce qui a été dit ſur l'uſage du Feu, l'enthouſiaſme le ſaiſit, & il tombe dans le défaut ordinaire des panégyriſtes zélés; il outre ſon ſujet: cependant on reconnoît le travail d'un homme habile, ſçavant & expérimenté dans ſon Art; & nous en rendrions un compte plus détaillé, ſi, en conſultant les originaux mêmes, nous n'avions pas déja fait mention des principaux faits qu'il rapporte.

Il entre dans un aſſez grand détail ſur la matière des cautères; il préfère les inſtrumens de fer, parce qu'ils conſervent plus long-tems le feu. On peut en arrêter

l'activité en le passant légèrement ; c'est une des remarques de notre Auteur, & qu'il a tirée des Anciens. *Albucasis* mettoit un cautère, légèrement échauffé, dans le conduit de l'oreille, bouché par une caroncule. *Aurelianus* appelle ces sortes de cautères *tiédes* ; & *Paul* les nomme froids, & en recommande l'application dans les durillons des pieds & des mains, dans les verrues plates, &c.

J'ai déja parlé, d'après *Aquapendente*, des canulles par lesquelles il modéroit l'action du Feu. *Severin* dit d'après *Aurelianus*, qu'on peut appliquer, dans la Sciatique, des sachets de sel blanc arrosés d'eau marine, qu'on presse avec des fers chauds assez larges, pour que l'humidité pénètre dans les parties. Voilà une façon très-efficace de faire pénétrer les résolutifs & les discussifs.

Séverin divise le dernier Livre de sa Pyrotechnie Chirurgique en deux parties : dans la première, qu'il nomme Entopyrie, il traite de la cautérisation dans les maladies internes ; on y lit des Observations de cures admirables, opérées par la diversion des humeurs à la suite des cautères. Je passerois les bornes d'un Mémoire Académique en répétant ces cas. La seconde partie de ce dernier Livre sur l'usage du Feu, est intitulée l'Exopyrie, c'est-à-dire, de la cautérisation dans les maladies externes. Les ulcères & les abscès accompagnés de corruption d'os, ont cédé à ce moyen : l'Auteur a arrêté la gangrêne & la pourriture avec les cautères actuels ; il a détergé des ulcères malins & rongeans ; il s'est servi d'un fer chaud en forme de couteau pour ouvrir des tumeurs froides. C'étoit aussi le sentiment de *Pigray ;* il a porté le feu avec succès sur des chancres de la jouë, du nez, & du fond de la gorge, que les Médecins & Chirurgiens regardoient comme incurables ; les bubons vénériens & pestilentiels, les fistules dans différentes parties, les exostoses & tubérosités des os, produites par le virus vénérien, ont été guéries entre ses mains par l'application

plication du Feu. Il faut convenir qu'on s'eſt bien relâché ſur ce moyen de guérir. Il nous reſte à examiner quelle eſt la raiſon de cet oubli dans l'état préſent de la Chirurgie.

Depuis la découverte de la circulation du ſang, la doctrine fondamentale de l'art de guérir a changé de face ; on ne parle plus en Phyſiologie, de chaleur innée, d'humide radical, & des différentes facultés, reſtes de l'ancienne Philoſophie, dont la Médecine devoit néceſſairement emprunter le jargon inintelligible. On ne connoît actuellement que la Philoſophie expérimentale ; on étudie la Nature, & on ne croit pas qu'on doive raiſonner ſur ſes opérations par des ſubtilités & des diſtinctions métaphyſiques. Les Chirurgiens ont cultivé l'Anatomie ; les opérations ſe ſont perfectionnées, parce que les Maîtres de l'Art ont mieux connu le corps humain & les maladies qui l'attaquent : ils ont inventé beaucoup d'inſtrumens pour remplir différens objets ; le feu a inſpiré de l'averſion ; on s'eſt ſervi des cautères potentiels dans tous les cas où l'inſtrument tranchant ne pouvoit avoir lieu. Les progrès de la Chymie, qui a multiplié les remèdes cauſtiques, ont peut-être contribué auſſi à l'omiſſion de la pratique de cautériſer avec le cautère actuel. Il paroît n'être reſté dans la Chirurgie que lorſqu'il s'agit de détruire les caries & de hâter les exfoliations ; encore n'eſt-ce que dans le cas où l'on ne peut être ſûr d'enlever exactement le vice local par le tranchant de la gouge ou du ciſeau.

Il eſt certain que l'inſtrument tranchant eſt en général préférable pour l'ouverture ou pour l'extirpation des tumeurs, comme le remarque M. *Médalon* dans le Mémoire qui a mérité le premier Prix de l'ACADÉMIE ; mais dans les abſcès gangréneux, on ne retirera pas le même effet de l'inſtrument tranchant que du cautère actuel. Dans les tumeurs dures qui ne ſont pas ſuſceptibles d'être ſimplement ouvertes, ſi l'indication exige qu'on y attire de l'inflammation pour la faire ſuppurer plus promptement, les cautères potentiels peuvent

être employés, ils font naître la putréfaction : mais si la tumeur est déja disposée à la pourriture, le cautère potentiel ne convient point ; il faut, suivant les principes qui ont été posés sur l'action du feu, préférer le cautère actuel. L'incision nécessaire pour donner issue aux matiéres contenues, a souvent donné lieu à une plus grande corruption dans certains Anthrax. L'accès de l'air rend la pourriture contagieuse, & lui fait faire des progrès : l'application du feu n'a pas cet inconvénient ; il augmente la force vitale dans les vaisseaux circonvoisins, & il forme à l'extrémité des vaisseaux divisés une escarre solide, qui tient lieu des tégumens naturels. Que pourroit-on faire de mieux que de porter le feu sur ces maux de gorge gangréneux, qui ces années dernières ont fait périr tant de monde ? C'étoit une espèce de charbon placé dans un lieu chaud & humide, disposé par conséquent à une prompte putréfaction par sa situation même, indépendamment de sa nature. Je n'ai pas vu que les scarifications aient fait du bien ; & la cautérisation auroit probablement arrêté les progrès du mal, si on l'eût employée lorsqu'il en étoit temps. La pratique présente quelquefois un spectacle affreux dans certaines maladies carcinomateuses qui affectent les os maxillaires supérieurs ou inférieurs, qui s'étendent au loin, qui rongent les chairs & les os. On ne peut absolument espérer de guérison que par l'éradication de ces tumeurs fongueuses : l'instrument tranchant peut emporter le plus gros de la tumeur, si j'ose parler ainsi ; mais ce ne sera qu'avec des cautères actuels qu'on pourra détruire la racine du mal, consumer l'humidité sanieuse des parties voisines, & procurer des croûtes qui les préservent contre les causes destructives de leur substance. Il faut y revenir plusieurs fois, & être fort attentif à consumer les points de chair qui voudroient végéter en tubercules contre nature à la surface découverte.

Le feu sera toujours un moyen dans les cas très-

urgens pour arrêter les hémorrhagies, & même il ſera l'unique dans certains endroits, comme dans l'intérieur de la bouche.

J'AI fait mes efforts pour expoſer avec le plus de netteté qu'il m'a été poſſible l'uſage que les anciens & les modernes avoient fait du feu dans le traitement des Maladies Chirurgicales; j'ai tâché de marquer en chemin faiſant, les cas où l'on pouvoit s'en ſervir avec ſuccès, & les raiſons de préférence. Si je n'ai pas rempli les vues de l'ACADÉMIE Royale de Chirurgie, je verrai ſon jugement en faveur d'un autre Emule, ſans manquer à la reconnoiſſance; car l'obligation où j'ai été de lire les anciens, pour parler avec connoiſſance de cauſe à des Juges auſſi éclairés, m'a fait acquérir des lumières que je tâcherai de ſuivre, pour mériter une autre fois d'être diſtingué de ceux qui courront avec moi dans la même carrière.

ESSAI
SUR L'USAGE DU FEU
DANS
LA GUÉRISON DES MALADIES.

ANONYME.

LE feu appliqué aux corps des animaux produit des effets différens, ſuivant ſes forces.

La chaleur naturelle des animaux donne aux humeurs la fluidité, aux ſolides la force & la flexibilité requiſes pour l'exercice des fonctions dont la vie dépend : au contraire, lorſqu'elle vient à manquer, le froid violent qui s'empare des parties, congele les liquides, roidit les ſolides, & produit un engourdiſſement général.

Une chaleur un peu plus forte raréfie les humeurs, & diſtend les vaiſſeaux dans leſquels elles ſont contenues, ſans qu'il s'enſuive cependant aucune ſenſation fâcheuſe ; d'où l'on peut conclure qu'elle relâche même les parties ſolides ; & c'eſt principalement à ce dernier effet qu'il faut rapporter le ſuccès des fomentations & des épithèmes qu'on emploie en Chirurgie.

Lorſque la chaleur eſt plus forte encore, elle devient fâcheuſe à cauſe de la douleur, excite de l'inflammation, & fait élever des véſicules ſous l'épiderme. Ces phénomènes s'obſervent auſſi après l'application des médicamens ſtimulans qu'on nomme *Veſſicatoires*.

Si la force du feu eſt encore augmentée, les vaiſſeaux ſont criſpés & détruits, les liqueurs ſont coagu-

TENTAMEN
DE USTIONIS USU
IN
MORBIS SANANDIS.

AUCTORE ANONYMO.

Ignis, animalium corporibus admotus, effectus, pro ejus viribus, varios edit.

Calor animalium nativus, liquoribus fluiditatem, solidis vim & flexilitatem, vitæ muneribus obeundis aptam, tribuit. Contrà, ab ejus defectu, à sævo scilicet frigore, congelantur liquida, rigescunt solida, cuncta torpescunt.

Calor hunc paulò superans, humores rarefacit, vasa coërcentia tendit, sine tamen ingratâ sensatione: undè concludere licet partes solidas, etiam ab ipso relaxari; & hùc præcipuè felix fotuum & epithematum in Arte Chirurgicâ exitus referendus est.

Intensior verò & molesta ignis actio, dolorem & inflammationem excitat, & cuticulam in vesiculas attollit hujusmodi effectus etiam observantur, adhibitis medicamentis stimulantibus, vesicantibus dictis.

Auctâ adhuc vi ignis, crispantur, destruuntur vascula, coagulantur liquida, parti inducitur necrosis, & omnes

lées, la partie tombe en gangrène ; & celles qui en ſont voiſines, éprouvent tous les degrés de la brûlure, depuis la plus légère phlogoſe juſqu'au ſphacèle. Cette propriété du feu s'appelle *action de cautériſer*, d'une expreſſion empruntée des Grecs ; & comme elle eſt commune à pluſieurs médicamens, on leur donne auſſi le nom de *cautères ;* mais ils ſont ſurnommés *potentiels* pour les diſtinguer du feu, qu'on appelle *cautère actuel.*

La croûte gangreneuſe, ou l'eſcarre qui réſulte de l'application du cautère, eſt plus ou moins promptement ſéparée des parties vives par l'impulſion des liquides qui ſe portent avec force vers leurs extrémités. Les embouchures des vaiſſeaux déchirés laiſſent exſuder entre elles & les parties ſaines, une liqueur bien différente de celles qui circulent, ou qui ſont ſéparées par les glandes, dans l'état de ſanté. Cette ſéparation, qui commence par les bords de l'eſcarre, en gagne le milieu peu à peu, de ſorte que toutes les fibres qui lioient la partie gangrenée à la partie ſaine, ſont à la fin détruites par la ſuppuration.

Le mouvement très-rapide du feu, qui pénètre tout, & ſa ſubtilité, l'attraction, la répulſion, les pointus aiguillons des remèdes cauſtiques, la façon particulière dont ils agiſſent ſur les parties ſolides ou fluides du corps, offriroient ici un beau champ aux raiſonnemens d'un Philoſophe : mais de telles hypothèſes, quoiqu'elles ſoient revêtues des apparences de la vérité, n'ont ordinairement rien de certain ni de ſolide ; elles peuvent nous conduire à pluſieurs erreurs dans la pratique, & d'ailleurs elles ne concourent en rien aux progrès de la Chirurgie. C'eſt ſans doute pour cela que l'ACADÉMIE ROYALE de Chirurgie abandonne ces recherches aux Phyſiciens, & ſe contente de propoſer les deux queſtions ſuivantes, ſur le bon ou le mauvais uſage du feu, dans la guériſon des maladies.

ustionis gradus, à primâ & leviſſimâ inflammatione, in ſæviſſimum uſque ſphacelum, in locis vicinis conſpiciuntur. Vis hæc ignis inurens, per vocem à Græcis mutuatam, cauterium, *vulgò exprimitur, & quoniam plura medicamina vi tali cauſticâ pollent,* cauteria *etiam hæc nuncupantur: Ignis verò,* cauterium actuale; *hæc,* potentialia *vocantur.*

Cruſta gangrænoſa cauterio excitata, eſcharra dicitur, quæ citiùs, aut ſeriùs, vi vitalis liquidi ad fines ejus ruentis, à partibus vivis depellitur. In ſpatium intermedium, à vaſorum laceratorum finibus effunditur liquor, qui ab humoribus, vel circuitum obeuntibus, vel ope glandularis fabricæ, ullibi in ſano carpore ſecretis, omninò diſſidet. Hæc ſeparatio ad eſcharræ margines incipiens, partem ejus mediam ſenſim petit, ita ut tandem omnes fibræ gangrænam parti ſanæ nectentes, per ſuppurationem, ut aiunt, ſolvantur.

Philoſophus certè hîc loci, de ignis cuncta pervadentis motu rapidiſſimo & ſubtilitate; de attractione, repulſu, ſpiculis remediorum cauſticorum; de modo peculiari quo in partes ſolidas, aut fluidas corporis agant, per plura diſſereret: ſed quoniam tales hypotheſes, utcumque veri ſpeciem exhibeant, nil certi aut ſolidi plerumque continent, & pluribus in praxi urroribus anſam præbere poſſunt, nec ullatenùs quid in Arte Chirurgicâ promovendâ conferunt; his fortè de cauſis, ACADEMIA REGIA *illuſtris, tales lucubrationes, ut par fuit, Philoſophis contemplandas reliquit; ſequentes duas quæſtiones de cauterii actualis uſu aut abuſu in morbis ſanandis utiliſſimas certè proponens.*

1. *Le feu ou cautère actuel n'a-t-il pas été trop employé par les Anciens, & trop négligé par les Modernes ?*

2. *En quel cas ce moyen doit-il être préféré aux autres pour la guériſon des Maladies Chirurgicales ; & quelles ſont les raiſons de préférence ?*

Mais comme il eſt néceſſaire de connoître les cas dans leſquels un remède doit être employé avant que de déterminer ſi les Praticiens s'en ſont trop ſervis, je crois que l'ACADÉMIE me permettra de traiter la ſeconde queſtion avant la première.

PREMIERE PARTIE.

En quel cas le feu ou Cautère actuel doit-il être préféré aux autres moyens pour la guériſon des Maladies Chirurgicales, & quelles ſont les raiſons de préférence ?

POUR répandre plus de jour ſur cette queſtion, il eſt néceſſaire d'examiner trois choſes ; ſavoir :

Premièrement. Quels ſont les cas où le cautère doit être préféré aux autres moyens de guériſon ?

Secondement. Quels ſont ceux où le cautère actuel doit l'emporter ſur le cautère potentiel & ſur les autres moyens curatifs ?

Troiſièmement. En quels cas le cautère potentiel mérite la préférence ſur le cautère actuel.

Nous tâcherons, en diſcutant ces trois points, de rendre raiſon de nos aſſertions ſur chacun des cas qui ſe préſenteront.

1. Le

1. Le feu ou cautère actuel n'a-t-il pas été trop employé par les Anciens & trop négligé par les Modernes?

2. En quels cas ce moyen doit-il être préféré aux autres pour la cure des Maladies Chirurgicales, & quelles ſont les raiſons de préférence?

Quùm autem priùs intelligere oportet, quibus in caſibus remedium quodcumque adhibendum eſt, quàm definire poſſumus, an nimiùm apud Practicos in uſu fuerit, ACADEMIA, ſpero, veniam dabit, ſi ſecundam quæſtionem priori anteponamus.

PARS I.

En quels cas le Feu ou Cautère actuel doit-il être préféré aux autres moyens pour la cure des Maladies Chirurgicales, & quelles ſont les raiſons de préférence?

HUJUS quæſtionis explicationem, clarioris doctrinæ gratiâ, in tres diſquiſitiones dividere opus eſt; ſcilicet,

1°. *In quibus caſibus Chirurgicis, cauterium aliis curandi rationibus meritò præferatur?*

2°. *In quibus cauterium actuale, cauterio potentiali, & aliis omnibus ſanandi rationibus præſtet?*

3°. *Quibus denique cauterium potentiale, actuale præcellat?*

De Hiſce Differenti, conſiliorum rationem, in ſingulis caſibus, reddere incumbit.

CHAPITRE I.

Quels ſont les cas où le Cautère doit être préféré aux autres moyens de guériſon ?

1. LE Chirurgien eſt ſouvent obligé d'employer le cautère malgré lui, lorſque, par exemple, il a affaire à un malade foible, dont l'horreur pour l'inſtrument tranchant eſt telle, qu'il aime mieux ſouffrir l'action lente du cautère, que celle du biſtouri. Il eſt cependant vrai que les douleurs de l'inciſion ne ſont ni auſſi cruelles, ni auſſi longues que celles que cauſe la brûlure, comme tout Praticien a pû ſouvent s'en appercevoir en ouvrant des cautères & des abſcès : mais comme ces ſortes de cas où le Chirurgien eſt obligé de céder à l'erreur du malade, ſont étrangers à notre ſujet, nous n'en rapporterons point d'exemples.

2. Quoiqu'il y ait pluſieurs maladies, pour la guériſon deſquelles la ſaine méthode preſcrit de préférer d'autres moyens au cautère actuel, cependant il ſe préſente dans ces mêmes maladies certains cas dans leſquels il devient préférable aux autres moyens ; par exemple,

(*a*) Il eſt plus convenable pour réprimer les effuſions de ſang ou de toute autre liqueur, qui ſe font par les extrémités de pluſieurs petits vaiſſeaux, d'employer les ſtyptiques, les aſtringens ou la compreſſion, moyens dont il ne réſulte aucune léſion dans les parties, que de ſe ſervir du cautère, dont l'application produit le ſphacèle. Cependant le ſang ou la lymphe ſortent quelquefois avec tant d'abondance des excroiſſances fongueuſes qui ſurviennent après l'application des ſangſues, dans les enfans, ou dans ceux dont le ſang a perdu ſa conſiſtance à la ſuite de fièvres hectiques

CAPUT I.

In quibus casibus Chirurgicis, Cauterium aliis curandi rationibus meritò præferatur?

1. *CHIRURGUM etiam invitum sæpè oportet cauterium adhibere; si, e. g. æger meticulosus cultrum exhorreat, Chirurgum coget tardum potiùs escharræ secessum expectare, quàm scalpello illicò officio defungi; et si nec tam sævum, nec diuturnum dolorem creet incisio, ac inustio, ut Practico in fonticulis fodiendis, & abscessibus aperiundis, sæpè accidit: sed, quoniam tales casus, ubi Medicus errorem in consilium vertit, à proposito nostro prorsùs alieni videntur, plura hujusmodi exempla afferre nolumus.*

2. *Quanquam in morbis multis, alia curandi ratio inustioni plerumque meritò anteponatur, in iisdem tamen nonnulli casus occurrunt in quibus cauterium præcellit: exempli gratiâ,*

(a) *Sanguinis, aut aliorum liquorum, è vasculorum plurium finibus, stillicidium, aptiùs per remedia styptica, astringentia, pressum, cohibetur, quæ partes non lædunt, quàm per cauterium quod sphacelum inducit. Attamen in infantibus à morsu hirudinum invulneratis, ubi sanguinis crasis tenuior & aquosior evasit, in iis qui febre hecticâ diù laborarunt, ab excrescentiis fungosis, sanguis aut lympha tantâ sæpè copiâ stillat, quod ipse non semel expertus sum, ut nullum aliud remedium, præter cauterium, liquorum fluxum jugem sistere valeat.*

fort longues, (ce que j'ai vu arriver plusieurs fois) qu'on ne peut l'arrêter qu'à l'aide du cautère.

(*b*) Pour l'ordinaire on arrête certainement & sans retour les hémorrhagies fournies par l'ouverture des artères, en liant les vaisseaux. Cependant il se rencontre dans la pratique, des cas où, par rapport à la situation & au cours du vaisseau, le bandage ni la ligature ne peuvent être d'aucun usage, & où on est obligé de recourir au cautère. La chose deviendra plus sensible par un exemple. Supposons que l'artère interosseuse de l'avant-bras ou de la jambe, ait été ouverte par une épée ou tout autre instrument piquant, il est bien certain que dans ce cas la compression ni la ligature n'offriront aucune ressource, & qu'on sera obligé de porter un fer rouge sur l'ouverture de l'artère, à l'aide d'une cannulle, pendant qu'en même tems on fera une forte compression sur le tronc de l'artère brachiale ou crurale avec un tourniquet, pour empêcher que l'affluence du sang n'amortisse l'action du feu. La pratique m'a offert un cas de cette nature, où le succès fut le plus heureux; & pour peu qu'on soit versé dans l'anatomie, on concevra facilement qu'il peut se rencontrer souvent.

(*c*) On extirpe avec le plus grand succès les tumeurs enkistées, les tubercules & les excroissances, avec l'instrument tranchant, & l'on guérit les fistules en les ouvrant par le même moyen; mais souvent ils sont insuffisans pour détruire radicalement ces maladies, & pour lors on est obligé de recourir au cautère.

3. Dans les cas où l'on pourroit se servir indifféremment du scalpel ou du cautère, on donne quelquefois la préférence à celui-ci, & avec raison, par rapport à la façon dont il agit & à ses qualités particulières, parce que c'est un remède irritant, stimulant, qui cause l'obstruction, la stagnation des humeurs, change la nature de celles-ci, & produit une escarre dont la lente séparation d'avec les parties vives peut être de quelque utilité. Il ne sera pas hors de propos de rendre ce que nous venons de dire plus sensible par des exemples.

(b) *Sanguis ex vulneratâ arteriâ prosiliens, ut plurimùm, tutissimè & certissimè sistitur ligaturâ injectâ; nec tamen apud Practicos desunt exempla, ubi, ob situm & decursum vasis, nec vinculum, nec ligatura prodesse possunt, & cauterium adhibere necesse est. Exemplo res clarior patebit. Supponamus arteriam interosseam, cubitalem, aut cruralem, ense vel simili instrumento acuto punctam: nil certè hîc loci, pressio aut vinculum valebit; ferro autem ignito per cannulam immisso arteriam inurere oportebit, dùm interim applicatâ fasciâ tortili truncus arteriæ humeralis, aut femoralis fortiter comprimitur, ne effluens sanguis ignem extinguat; cujus rei successûs memorabile exemplum in praxi vidi, & cuivis parùm etiam in anatomicis perito, tales casus quàm plurimi se obvios dabunt.*

(c) *Tumores saccati tutissimè & citissimè plerumque cultro abscinduntur; fistulæ scalpello aperiuntur; tubercula & excrescentiæ exscinduntur; sed sæpissimè prorsùs impossibile est, instrumenta incisoria, hisce in morbis, ita adhibere, ut radicitùs tollantur; cauteria igitur in auxilium vocare necesse est.*

3. *Ubi quod agendum est, scalpello æquè atque cauterio peragi potest, hoc tamen illi, ob modum quo effectum suum edit, & dotes singulares, aliquando meritò præfertur, quatenùs irritat & stimulat, obstructionem, & humorum stagnationem creat, horum naturam immutat, & escharram tardè à partibus vivis subjacentibus secedentem producit. Pauca exempla hùc spectantia referre haud fortè abs re alienum erit.*

(*a*) On réuſſit ſouvent bien plus certainement & avec une moindre perte de ſubſtance par l'application du feu, que par l'inciſion ou tout autre moyen, à affoiblir la violence du venin introduit dans une plaie, & à prévenir ſes pernicieux effets ſur les nerfs, ainſi que ceux qui réſultent du tranſport du ſang de la partie malade dans le reſte du corps.

(*b*) Il eſt preſque impoſſible d'obtenir la cicatriſation de ces ulcères fongueux dont il découle une ſanie de couleur pâle & cendrée, ſi l'on n'en détruit les mauvaiſes chairs par le cautère. Ce remède ranime l'action & la force des ſolides, obſtrue les vaiſſeaux, & procure enfin la formation d'un pus blanc, épais, glutineux, &, comme l'on dit, *louable.*

(*c*) La gangrêne, qui vient de foibleſſe & de relâchement, gagne ſouvent les parties ſaines, ſi on ne la borne à tems par l'application de ce remède, dont l'efficacité procure la ſéparation des parties mortes d'avec les vives.

(*d*) Lorſque l'os eſt vicié ſans que cependant la circulation y ſoit totalement éteinte, l'exfoliation ſe fait attendre fort long-tems; car pour qu'elle ſe faſſe, il faut que la partie morte ſe deſſéche, & que la partie ſaine s'enflamme. Lorſqu'on applique le cautère, qui produit ces deux effets en même-tems, la lame oſſeuſe ſe ſépare beaucoup plus promptement, parce que les chairs qui croiſſent au fond & aux bords de la plaie, la pouſſent en tous ſens. Je ne puis m'empêcher de relever ici l'erreur de pluſieurs Auteurs, qui vantent le ſuccès du cautère dans les caries profondes; inſtruit par l'expérience, j'oſe aſſurer que ſi on n'a pas ſoin d'emporter par la rugine une bonne partie de la lame qui doit s'exfolier, on retirera de foibles avantages de l'application du cautère; car ces effets ne s'étendent pas juſqu'à la partie intérieure de l'os.

(*e*) Les Varices, & ſur-tout celles des jambes, qui ſont ordinairement accompagnées d'extravaſation de ſang

(a) *Venenum vulneri immissum debilitatur; vis ejus in nervos, aut in sanguinis circuitum abrepti, igne adhibito, certiùs sæpè, & cum minori carnis jacturâ præcaveri potest, quàm incisione, aut alio remedio quocunque.*

(b) *Ulcus fungosum, pallidi aut cineritii coloris saniem evomens, vix ac ne vix quidem conglutinatur, nisi priùs, cauterio adhibito, carnem mali moris inuras, quo partes solidæ stimulentur, roborentur, vasa obstruantur; pus denique album, spissum, glutinosum, laudabile, ut aiunt, efformetur.*

(c) *Gangræna ex debilitate & laxitate partes vicinas sanas sæpè trahit, nisi tempestivè ad idem remedium recurratur; hujus autem efficaciâ partes mortuæ citò à vivis secedunt.*

(d) *Si os vitiatum sit, nec tamen in eo humorum circuitus omninò desierit, vix post longum tempus sanitas exfoliatione restituetur; nam necesse est aridum sit, id quod vitiatum est, & simul inflammetur pars viva subjacens. Cauterio igitur admoto, quod utrique usui inservit, ex osse squamma citò secedet, carneâ fundo sursùm & ab ambitu versùs centrum pullulante. Neque hîc loci præterire possum plurium Authorum errorem, qui asserunt cauterium, optimo successu, in carie profundâ usurpari; ipse enim experientiâ edoctus affirmare ausus sum, nisi priùs ossis corrupti pars maxima scalpro exscindatur, cauterium vix quidquam valere; quoniam effectus ejus mortiferi interiora ossis non attingunt.*

(e) *Venarum varices, quas sæpè, in cruribus præcipuè, comitatur sanguinis in telam cellulosam effusio, aptiùs &*

dans le tiſſu cellulaire, ſe guériſſent bien plus promptement par le cautère que par l'inciſion, ou tout autre moyen, parce que le danger de l'hémorrhagie eſt moindre.

(*f*) L'inflammation excitée par les cautères change ſouvent un cancer cutané, rongeant, ambulant, en un ulcère de bon caractère qui ſe cicatriſe bientôt après.

(*g*) Les tumeurs indolentes, dont la ſuppuration eſt tardive, mûriſſent bien plus tôt par l'application du cautère, & la chûte de l'eſcarre donne une libre iſſue à la matière qu'elles contiennent. Les cautères paroiſſent donc être propres à procurer la maturité & l'ouverture des tumeurs ſcrophuleuſes, aqueuſes, gélatineuſes, des bubons froids-vénériens, des parotides, des bubons peſtilentiels, & autres tumeurs ſemblables.

(*h*) Les os, ſoit compactes, ſoit mols, & parmi ces derniers, ceux qui le ſont davantage, ſe carient ordinairement à leur ſuperficie, lorſqu'ils ſont découverts & expoſés à l'impreſſion de l'air; ſi en ce cas on rugine la partie altérée, ou qu'on l'emporte avec la gouge, il eſt à craindre que la lame ſaine qui eſt deſſous, expoſée auſſi à l'air par ces opérations, ne ſoit atteinte de carie avant que la plaie ait pu ſe remplir de nouvelles chairs. On ne peut donc ſe conduire ainſi dans ces ſortes de cas, ſans courir le riſque de rendre la cure fort longue & fort ennuyeuſe. On préviendra cet inconvénient en procurant une exfoliation ſalutaire par l'application du feu ſur la ſurface altérée de l'os.

(*i*) On eſt quelquefois obligé de tenir l'orifice de certains ulcères ouverts, pour que le fond ait le tems de ſe conglutiner & ſe remplir de chairs. Par exemple, lorſque par rapport à la ſituation, il eſt impoſſible d'emporter auſſi profondément qu'il ſeroit néceſſaire, une tumeur enkiſtée, dont le ſac contient de l'eau, ou de la matière ſemblable à de la gelée ou à de la bouillie; lorſqu'une flèche ou tout autre corps étranger, eſt engagé ſi profondément dans une plaie qu'on ne puiſſe en faire

cum minori hæmorrhagiæ periculo, cauterio quàm inciſione aut aliter curantur.

(f) *Inflammatio, cauteriis excitata, cancrum cutaneum exedentem, ſerpentem, ſæpè immutat in ulcus boni moris, citò cicatrice obducendum.*

(g) *Si tumor lentus & indolens per ſe tardiùs in ſuppurationem abeat, cauterio applicato, citiùs ſæpè deliqueſcet, & matureſcet, & dein eſcharra opportunè decidens, exitum materiei præbebit. Cauteria igitur idonea eſſe videntur tumoribus ſtrumoſis, aquoſis, gelatinoſis, bubonibus lentis venereis, parotidibus, bubonibus peſtilentibus, & his ſimilibus maturandis & aperiundis.*

(h) *Oſſa etiam vel dura, vel mollia, præſertim verò molliora, denudata, & aëri expoſita, cariem in ſuperficie ſæpè contrahunt; & ſi pars corrupta radiculâ abradatur, vel ſcalpro exſcindatur, periculum eſt ne ſquamma etiam ſubjacens, carioſa evadat, priùs quàm caro pullulans vulnus reſarciat. Chirurgus igitur curationem hoc modo aggrediens, ægro tædium & moleſtiam plurimam afferet: quod præcaveri poterit, oſſis ſuperficiem cauterio inurendo, ut exfoliatio ſalutaris exindè fiat.*

(i) *Aliquando, ut ritè ex fundo ulcus conglutinetur, orificium ejus apertum tenere neceſſe eſt; ſi, e. g., ſaccum in quo aqua, materies gelatinoſa vel pultacea collecta eſt, ob ſitum, eradicare impoſſibile ſit; ſi telum vulneri altè inſederit, aut corpus aliquod extraneum firmiter inhæſerit, ita ut vi evelli nequeat; ſi oſſis ſuperficies corrupta ſit, ſed ſquamma nondùm deceſſerit: in his & ſimilibus, utile erit ulceris labra cauterio inurere, ne orificium intempeſtivè nimis arctum evadat. In abſceſſibus itaque, & tu-*

faire l'extraction; lorſqu'une lame d'os carié n'eſt point encore ſéparée. Dans tous ces cas, ou autres ſemblables, il eſt utile de détruire les bords de l'ulcère à l'aide du cautère, pour empêcher que ſon ouverture ne devienne trop étroite. C'eſt pourquoi, lorſque l'on ouvre les abſcès & les tumeurs, dont nous avons parlé, il faut obſerver de brûler les tégumens avec le cautère, afin qu'après la chûte de l'eſcarre, ſi l'on peut ſans danger différer l'évacuation de la matière juſqu'à ce tems, cette même matière trouve un iſſue facile. Si au contraire il eſt néceſſaire de l'évacuer ſur le champ, comme dans les cas rapportés ci-deſſus (§. 9.), il faut enfoncer le biſtouri dans la tumeur, au travers de l'eſcarre.

CHAPITRE II.

JUSQ'UICI nous avons parlé des cautères en général; car les uns & les autres ont la propriété de cauſer la gangrène, qui eſt plus ou moins conſidérable, plus ſuperficielle, ou plus profonde, ſuivant les forces, la quantité du cautère, la durée de ſon application, & ſuivant la tiſſure plus ferme ou plus lâche des parties ſur leſquelles on les applique. Mais outre ces effets, qui leur ſont communs, chacun en a qui lui ſont particuliers, & que nous devons examiner ici, afin de pouvoir connoître ceux dont il ſera néceſſaire de faire choix dans les cas particuliers.

1. Le feu brûle de loin ſans que la flamme ni le corps enflammé ſoient appliqués à la partie. Il n'en eſt pas ainſi du cautère potentiel.

2. Le feu produit le même degré de brûlure, bien plus vîte que le cautère potentiel, quel que ſoit ce dernier.

3. Les liqueurs animales diminuent toujours l'activité du feu; au contraire elles augmentent celle du cautère potentiel.

moribus aperiundis, ad id cavendum, tegumenta cauterio inurere oportet, ut eſcharra decidens, ſi eò uſque humores in carcere tenere tutum ſit, materiei exitum relinquat; ſi verò materiem contentam citò evacuare neceſſe ſit, ut in caſibus jam & ſupra ad §. 9. memoratis, ſcalpellus per mediam eſcharram adigendus eſt.

CAPUT II.

Hucuſquè de cauteriis in genere diximus; ab utroque enim inducitur necroſis, quæ aut major, aut minor, levior, aut profundior evadit pro cauterii viribus & quantitate, ſpatio temporis quo applicatur, & firmiore aut laxiore organi compage: ſed, præter communia, utrumque quædam ſibi propria vindicat, quæ ut ritè dignoſcamus, quodnam in ſingulis caſibus eligendum eſt, idoneè hìc loci inquirenda veniunt.

1. *Ignis procul inurit, quamvis nec flamma, nec corpus ignitum parti applicetur. Non ita verò cauterium potentiale.*

2. *Ignis eundem inuſtionis gradum multò citiùs, quàm potentiale cauterium quodcumque, producit.*

3. *Liquores animales ignis vim nonnunquàm minuunt; cauteriis potentialibus admixti ſæpiùs eorundem vires intendunt.*

4. Le cautère actuel dissipe les humeurs en fumée : ce que ne fait pas le cautère potentiel.

5. On est plus le maître de borner la brûlure occasionnée par le feu, qu'on ne l'est de borner les effets des autres cautères.

6. Le fer ardent excite une plus grande irritation, & une inflammation plus vive dans les parties voisines que le cautère potentiel.

Les phénomènes que nous venons de rapporter, & les effets du feu sur les animaux, dont nous avons parlé plus haut, sont évidens, & n'ont pas besoin d'être prouvés. Je n'ai parlé que de la puissance de brûler que possèdent les cautères potentiels; je passe exprès sous silence les qualités qui leur sont particulières, selon qu'ils sont lixiviels, salins, métalliques, mercuriels, arsenicaux, quoique les qualités nuisibles de quelques-uns les ayent tous fait proscrire en général par quelques Auteurs.

CHAPITRE III.

En quels cas le Cautère actuel est-il préférable au Cautère potentiel, & aux autres moyens de guérison ?

ON doit préférer le cautère actuel lorsque l'on a besoin de brûler sur le champ & très-promptement. On peut apporter pour exemple de ce cas celui d'une plaie infectée de venin; la sortie du sang & de la lymphe trop dissous, par l'extrémité des petits vaisseaux, qu'on ne peut arrêter par les styptiques; l'impossibilité d'arrêter ni par la ligature, ni par la compression, l'écoulement du sang par l'ouverture des artères.

2. Lorsqu'il est nécessaire, pour obtenir la guérison, de dissiper les humeurs aqueuses, ou d'exciter l'action

4. *Cauterium actuale humores in fumum dissipat; non ita potentiale.*

5. *Ustionis limites certiùs per ignem quàm per cauteria alia definiuntur.*

6. *Ferrum candens majorem, quàm potentialia cauteria, irritationem & inflammationem in partibus vicinis producit.*

Phœnomenanunc recitata, & ignis effectus in animalia, anteà memorati spontè patent, ideò nec probatione indigent. Solius urendi potestatis, quàm possident cauteria potentialia, mentionem feci; cæteras eorum dotes, unicuique singulares, prout lixivialia, salina, metallica, mercurialia, arsenicalia sint, de industria sileo, etsi ob eorum quorundam noxias qualitates ansam arripuerunt Autores, ut cauteria quæcumque damnarent.

CAPUT. III.

In quibus casibus Cauterium actuale, Cauterio potentiali, & aliis omnibus sanandi rationibus præstet?

1. *Si aduſtione celerrimâ confestim opus sit, ignis meritò præfertur. Hujus rei exemplo erunt vulnus veneno infectum; sanguinis aut lymphæ ex vasculis stillicidium; sanguinis ex vulneratis arteriis profluvium, ubi nec vinculum, nec pressio valet.*

2. *Si, ad curationem ritè peragendam, humores aquosos dissipare, aut vasa stimulare usui erit, ut absorbtio &*

des vaiſſeaux, afin que l'abſorption & la ſuppuration en ſoient augmentées. Nous avons dit plus haut, qu'on ſe trouvoit bien de l'uſage du cautère dans le traitement des tumeurs aqueuſes, gélatineuſes, &c.

3. Les cautères potentiels ne rempliſſent point nos vues lorſqu'il eſt néceſſaire de preſcrire des bornes exactes à la brûlure; car ces médicamens ſe fondent plus ou moins en exerçant leur action, & s'étendent dans le voiſinage, ſur-tout au-deſſous de l'endroit où ils ont été appliqués. Le feu au contraire s'emploie très-avantageuſement en ce cas, & on doit s'en ſervir; ſur-tout (*a*) ſi par rapport à la ſituation de la partie malade, on ne peut conduire à l'œil l'application du cautère, ni la corriger avec la main lorſqu'elle a été mal faite, & qu'il y a en même tems un écoulement abondant de liqueurs, propre à fondre le cautère potentiel. On arrêtera donc bien plus ſûrement les hémorrhagies par le feu que par le cautère potentiel.

(*b*) Lorſque l'on craint que du pus, ou quelqu'autre humeur, ne s'écoule pendant l'action du cautère, on doit ſans contredit préférer le cautère actuel, parce que les médicamens cauſtiques ſe fondant par l'action des liqueurs épanchées, ils ſont entraînés avec elles, & brûlent & rongent les parties voiſines. Ces accidens ne ſont point à craindre de la part du feu.

(*c*) S'il eſt néceſſaire de cautériſer des tumeurs & des ulcères ſitués dans le goſier, un fer rouge conduit ſur le mal au moyen d'une cannulle, remplit parfaitement cette indication, ſans bleſſer les parties voiſines, & ſans que le malade ſoit expoſé à rien avaler de nuiſible.

(*d*) Dans la carie appellée *vermoulure*, le cautère potentiel pénètre plus profondément qu'il ne faut; ce qu'on ne peut reprocher au feu.

4. Le feu eſt bien plus ſtimulant que le cautère potentiel; il ſera donc d'une plus grande efficacité pour guérir les ſpaſmes, fortifier les ſolides, exciter l'inflammation & accélérer la ſuppuration, & devra être pré-

ſuppuratio augeantur.

3. *Si uſtionis limites accuratè definire oportet, cauteria potentialia votis non cedunt; nam hæc ſemper, inter urendum, plus minùs & liqueſcunt, & per ſpatium vicinum, maximè inferiùs, diffundunt; ignis contrà optimè rem peragit; & præcipuè adhibendus eſt,* (a) *ſi ex partis affectæ ſitu, cauterium nec oculo dirigi, nec manu corrigi poteſt, & ſimul adſit fluxus liquorum copioſus, cauterium potentiale colliquefaciens. Hemorrhagiæ itaque igne aptiùs quàm cauteriis potentialibus cohibentur.*

(b) *Si metus eſt ne pus vel humor alius, inter urendum, effluat, cauterium actuale meritò præfertur; quoniam à liquoribus effuſis medicamina cauſtica liqueſcunt, cum iis rapiuntur, vicinas partes urunt, erodunt; non ita ferrum candens.*

(c) *Si oris & faucium tumores & ulcera cauterio inurere opus ſit, ferrum ignitum per cannulam introductum uſui optimè inſerviet, & nec partes vicinas ſanas lædet, nec periculum afferet ne noxium quid deglutiatur.*

(d) *In carie vermiculari dictâ, cauterium potentiale altiùs quàm convenit, inurit; non item ignis.*

4. *Ignis acriùs quàm cauterium potentiale ſtimulat; meliùs igitur inſerviet ſpaſmis tollendis, ſolidis roborandis, inflammationi excitandæ, ſuppurationi promovendæ, & meritò in caſibus mox memorandis præfertur.*

féré dans les cas dont nous allons parler.

(*a*) Dans l'odontalgie, les affections des nerfs, le clou hyſtérique, l'apoplexie, la paralyſie, &c. l'irritation cauſée par l'application d'un fer ardent, calme ſouvent des douleurs très-aiguës, & guérit quelquefois les maladies.

(*b*) Lorſqu'on a tenté inutilement dans les cas rapportés ci-deſſus, de provoquer la ſuppuration & la ſéparation deſirées par le cautère potentiel, on en vient à bout au moyen de l'application d'un fer rouge, par l'inflammation ſubite & violente qu'il excite dans les parties vives.

Quoique je connoiſſe la théorie des Anciens ſur les qualités différentes du feu ſolaire, & du feu dont nous nous ſervons communément; cependant j'ai toujours parlé du fer ardent & du cautère actuel comme d'un ſeul & même remède, parce que tout le monde convient qu'on fait utilement & promptement toutes les cautériſations poſſibles par ſon moyen.

Quoique le raiſonnement & l'expérience répétée, & les ſuccès ſurprenans du cautère actuel dans les maladies les plus difficiles à guérir, rendent ſon uſage très-recommandable; il s'eſt cependant trouvé des Auteurs qui les condamnent abſolument dans tous les cas chirurgicaux, par rapport à la cruauté dont il préſente l'image, & qui retombe ſur le Chirurgien lui-même, ainſi que par rapport à la terreur que ce remède imprime au malade, & aux douleurs violentes qu'il lui fait éprouver. Mais on peut leur répondre,

1°. Que dans le tems où ce remède étoit fort uſité, on ne taxoit point les Chirurgiens de cruauté: d'ailleurs il me ſemble qu'il y en a bien davantage dans ces opérations chirurgicales qui s'exécutent par une lente diſſection des parties; méthode cependant dont ils font de pompeux éloges.

2°. Que l'on peut diminuer certainement la frayeur du malade en cachant le fer dans une cannulle, & en couvrant

(a) *In odontalgiâ, affectionibus nervosis, clavo hysterico, apoplexiâ, paralysi, &c. ferramenti igniti stimulus, dolores sæpè levat, morbos etiam aliquandò tollit.*

(b) *Postquàm frustrà tentatum est in casibus suprà memoratis cauterio potentiali suppurationem & separationem optatas parare, ferrum candens votis respondet, ob subitam & summam, quam excitat in partibus vivis, inflammationem.*

Licet non immemor sim antiquorum theoriæ, de ignis solaris, culinaris, &c. variis qualitatibus, nunquam non de ferro ignito & de cauterio actuali, tanquam uno eodemque remedio locuti sumus, quoniam apud omnes hodiè constat ferrum ignitum promptè & utiliter omni ustionis usui inservire.

Quanquam ratione & experientiâ repetitâ, cauterii igniti usus comprobetur, & non obstante insigni ejus in morbis curatu difficillimis, successu, quidam tamen Authores ejus usum in omnibus casibus Chirurgicis improbârunt, propter speciem, ut aïunt, crudelitatis, quam præ se fert, quâ quasi ipsum Chirurgum inurit, & propter terrorem quem ægro incutit, & dolorem acerrimum quo eum afficit. His respondere sufficit;

1°. *Quo tempore cauterium actuale plurimum in praxi pollebat, Chirurgi non arguebantur crudelitatis, & mihi saltem plùs sævitiæ in illis operationibus chirurgicis videtur, ubi à tardâ dissectione curationem aggreditur, quamque illi rationem laudibus efferunt, quàm in combustione.*

2°. *Si ferrum ignitum cannulâ condatur, & ægri caput obvolvatur, ut semper fit in operationibus chirurgi-*

vrant le visage du malade, comme on a coutume de le faire dans toutes les opérations de Chirurgie.

3°. Que la douleur causée par le cautère actuel, n'est ni aussi cruelle, ni aussi intolérable qu'on se l'imagine ordinairement, & qu'elle n'est pas de longue durée, comme l'a fort bien remarqué *Heister* (*a*). M. *Morand* (*b*) ayant appliqué le cautère actuel sur le nez, dont la sensibilité est fort grande, le malade, autant qu'on en puisse juger par son histoire, ne se plaignit point d'avoir souffert de violentes douleurs; & si notre témoignage pouvoit ajouter quelque chose à l'autorité de ces grands Hommes, & à celle de presque tous les Anciens, j'assurerois que j'ai vu moi-même appliquer des fers rouges sur des plaies, des ulcères, sur la peau même, sans qu'il s'en soit suivi ni des douleurs, ni des convulsions aussi atroces que celles que cause la ligature des artères.

(*a*) *Heist. Instit. Chirurg. Part.* 1. *Lib.* 1. *Cap.* 2. *& Part.* 2. *Cap.* 26.
(*a*) *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, *T.* 2, *p.* 228.

CHAPITRE IV.

En quels cas le Cautère potentiel mérite-t-il la préférence sur le Cautère actuel ?

1. SI dans la partie où l'on doit appliquer le cautère, l'humidité est si grande qu'elle éteigne le feu & rende son application inutile, on doit préférer le cautère potentiel. Par exemple :

(*a*) Une petite quantité d'un caustique lixiviel, introduit dans le creux d'une dent, recouvert de coton, de peur qu'en se fondant il ne ronge la langue & les gencives, convient mieux que l'application du feu.

(*b*) Les caries avec hypersarcose, & certaines excroissances fongueuses, fournissent une si grande quantité d'humidités, que ce seroit en vain qu'on y appliqueroit

cis, terror multùm minuitur.

3. *Dolor à cauterio ignito excitatus, non tam sævus, nec intolerabilis est quàm fingitur, & citò desinit, ut* Heisterus (*a*) *jure annotavit; & accuratus* Morand (*b*) *nasum, partem maximè sensilem, cauterio actuali adussit, nec æger, quantùm ex historiâ scire licet, adeò graviter de cruciatu conquestus est; & si quid fidei tantorum virorum & veterum ferè omnium dictis, nostrum testimonium addere posset, assererem ipsum me vidisse ferramenta ignita, vulneribus, ulceribus, & cuti etiam admota, nec tamen dolores tam atroces, tremores, convulsiones insecutas, quàm arteriarum ligationes, &c. sæpè comitantur.*

(*a*) Heist. Institit. Chirurg. Part. 1. Lib. 1. Cap. 2. Part. 2. Cap. 26.
(*b*) *Morand.* Mémoires de l'Acad. de Chirurg. T. 2. p. 228.

CAPUT IV.

Quibus in casibus Cauterium potentiale actuali præcellat?

1. *SI humidum tantâ copiâ redundet ut ignem extinguat, ita irritam ejus applicationem faciat, cauterium potentiale certò eligendum est. Exempli causa:*

(a) *Frustulum causticilixivialis, dentis cavo introductum, & xilo obductum, ne causticum dissolutum linguam & gingivas inurat, aptiùs usurpatur ferramento ignito.*

(b) *Ossa carie exesa cum hypersarcosi, & excrescentiæ quædam fungosæ, liquores tantâ copiâ evomunt, ut irrito conatu adhibeatur ignis; cauterio verò potentiali exedun-*

le feu; le cautère potentiel eſt ſeul capable de les détruire, pourvû cependant qu'on prenne les précautions néceſſaires pour empêcher que ce remède ne ſe répande au loin, & ne brûle les parties ſaines.

2. Il eſt des cas où l'irritation cauſée par le feu, comme trop violente, ſeroit nuiſible, & où celle que cauſe le cautère potentiel, comme moindre, produit des effets ſalutaires.

Donnons des exemples de ces cas.

(*a*) S'il faut ouvrir un phlegmon ou un éryſipèle ſuppuré, & que le malade ait une répugnance trop forte pour l'inſtrument tranchant, il faut avoir recours au cautère potentiel.

(*b*) Un cancer d'un petit volume, ou le reſte d'un cancer conſidérable qui n'a pu être extirpé en entier par rapport à ſa ſituation, peuvent être détruits par le cautère potentiel.

(*c*) Si les chairs d'une plaie ou d'un ulcère, d'ailleurs d'un bon caractère, croiſſent trop, on les réprime avec ſuccès en les touchant ou avec la pierre infernale, ou avec le vitriol romain.

SECONDE PARTIE.

ON eſt convenu de regarder comme Auteurs anciens les Grecs & les Romains, auxquels on ne peut conteſter le nom de Peres de l'Art de guérir; les Ecrivains Arabes, & tous ceux enfin qui depuis le rétabliſſement des Lettres, ont fleuri dans les quinzième & ſeizième ſiècles: mais on peut encore joindre à ceux-ci ceux de leurs ſucceſſeurs qui marchant ſcrupuleuſement ſur les traces de leurs Maîtres, n'oſèrent parler, penſer, agir que par eux. Ces hommes ſerviles, abandonnant l'uſage de leur raiſon pour ne ſe conduire que par celle des Anciens, étoient bien éloignés de faire

tur, modò interim cautum sit ne longè latèque hoc remedium se diffundat, & partes sanas corrodat.

2. *Ignis irritatio acris in quibusdam casibus nocet, ubi cauterii potentialis stimulus minor etiam prodest; cujus rei exemplis sint sequentia.*

(a) *In phlegmone qui in suppurationem abiit, si cultrum æger exhorreat, cauterio potentiali uti necesse est.*

(b) *Cancer parvus, aut cancri majoris residuum, quod ob situm exscindi nequit, repetitis cauterii potentialis applicationibus auferri potest.*

(c) *Si ulceris, aut vulneris, alioquin boni moris, caro luxuriet, caustici lunaris, aut vitrioli romani tactu reprimitur.*

PARS II.

GRÆCI & Romani Medicinæ Patres, Scriptores Arabes, & omnes denique qui antè Litterarum instaurationem sæculo decimo quinto aut sexto post Christum floruerunt, Authores antiqui apud omnes habentur; sed & his annumerare licet, ex eorum etiam successoribus, qui præceptores prorsùs secuti, in eorum verba quasi jurârunt; hi enim majorum magis freti quàm suâ ratione, eorum theorias evertere, veritatem erroribus obrutam eruere, novi quidquam proferre, & experimentis confirmare non audebant, ita ut sæculum vix præterierit, ex quo sanguinis circuitu detecto, omni dein antiquorum theoriâ eversâ,

des efforts pour renverser leurs théories, faire triompher la vérité des erreurs sous lesquelles elle étoit accablée, produire quelque chose de nouveau, & le confirmer par des expériences; ensorte qu'on peut assurer qu'à peine y a-t-il un siècle qu'après avoir découvert la circulation & renversé de fond en comble la théorie des Anciens, ceux qui professent l'Art de guérir ont commencé à penser par eux-mêmes, à bâtir des théories sur une base solide, & à régler leur pratique sur ces théories: aujourd'hui même encore les Maréchaux, marchant sur les traces des Anciens, conservent l'usage fréquent du cautére actuel. Les Chirurgiens modernes au contraire, après avoir découvert les erreurs des Anciens, & peut-être entraînés par un trop grand amour de la nouveauté, paroissent s'être trop écartés d'une pratique utile & confirmée par l'expérience. En est-il ainsi de l'usage du feu? c'est ce que décidera la solution de la question proposée par l'ACADEMIE ROYALE de Chirurgie: *Le feu ou cautère actuel a-t-il été trop employé par les Anciens, & trop négligé par les Modernes?*

CHAPITRE I.

Le Cautère actuel a-t-il été trop employé par les Anciens.

POUR répondre comme il convient à la première partie de cette question, nous ne citerons pas un grand nombre d'Auteurs, & nous ne ferons pas étalage d'une érudition propre à fatiguer le Lecteur: nous ne parlerons que de la Pyrotechnie de *Marc Aurele Severin*, homme d'une érudition consommée, & qui fleurissoit il y a cent ans. Cet Auteur, tout dévoué aux Anciens, appuye de leur autorité les éloges qu'il fait du feu, dont l'usage commençoit alors à être négligé dans

iterùm per ſe Medici cogitârunt, theorias certâ baſi ſtruere, praxim iis denique accommodare, cœperunt; adhuc dum etiam veterinarii, majorum veſtigiis inſiſtentes, cauterii uſum multiplicem retinent. Medici contrà hodierni, virorum antiquiorum erroribus detectis, nimio fortè novitatis ſtudio, à praxi utili & uſu comprobatâ, ultrà æquum bonumque non nunquam receſſiſſe videntur. Non ita in cauterii uſu ſe res habeat, ACADEMIÆ REGIÆ illuſtris quæſtione perpenſâ patebit, ſcilicet: An non ignis aut cauterii actualis uſus nimiùm apud Antiquos invaluerit; nimium verò apud hodiernos exoluerit?

CAPUT I.

An non Antiqui nimio in ignis uſu fuerunt?

UT hujus quæſtionis parti priori aptè reſpondeamus, Authores complures ad Lectoris faſtidium citare, & eruditionem oſtentare nolumus: ad Marci-Aurelii Severini *Pyrotechniam referre potiùs viſum eſt, cujus centum circiter abhinc annos eruditionis in re Medicâ fama claruit; totus fuit Antiquis addictus, quos plurimos in ferramenti igniti laudes citat, apud Practicos tunc temporis in deſuetudinem abeuntis, quoniam Chemia nuper introducta, remedia inurentia ſuppeditare cœpit efficaciora,*

la pratique, parce que la Chymie qu'on avoit introduite depuis peu dans la Medecine, fourniſſoit des médicamens cauſtiques plus ſûrs que la moutarde, le vinaigre, le *natrum*, la couperoſe, la chaux vive, le verd-de-gris, & autres ſemblables dont on ſe ſervoit autrefois. En outre, l'Anatomie & les Arts mécaniques, beaucoup plus cultivés, ont enrichi la Chirurgie de jour en jour de nouvelles méthodes d'opérer, plus ſûres que celles qui étoient connues.

Avant de faire l'extrait du Livre de *Séverin*, il eſt bon d'obſerver que ſouvent il cite, comme fauteurs de ſes ſentimens, des Auteurs qui ne conſeillent point l'uſage du feu dans tous les cas, comme lui qui traite expreſſément cette matière. Quelques-uns auſſi parmi les Anciens, & *Celſe* entr'autres, qu'on devroit étudier nuit & jour, donne à l'uſage du feu des éloges médiocres, & avec la ſagacité qui lui eſt ordinaire. Cependant la plûpart des Chirurgiens de ce tems employoient le cautère actuel, ſelon la doctrine de *Séverin*.

SECTION PREMIERE.

Sentimens des Anciens ſur les effets du Feu.

LES Anciens regardoient le feu comme propre à remédier aux maladies de tous les tempéramens, ſoit que le corps péchât par trop de chaleur ou par trop de froid, par ſéchereſſe ou humidité, &c. Enfin, ſelon eux, il poſſédoit la propriété de procurer la coction & la ſuppuration, de ramollir, d'atténuer, de réſoudre, d'attirer, d'abſorber, d'extraire, d'amaſſer, de reſſerrer, d'ouvrir, de relâcher, de pouſſer au-dehors, de fortifier, de rétablir, de diviſer; en en mot, il poſſédoit toutes les vertus.

Ils croyoient que les effets du feu étoient différens, ſuivant ſa nature & la façon de l'appliquer; c'eſt-à-dire, ſelon qu'on le formoit, en raſſemblant les rayons du Soleil,

quàm ſinapi, acetum, natrum, ſal, atramentum ſutorium, calx viva, æris flores, & ſimilia olim uſitata; prætereà, ob Anatomiam & Artes mechanicas nunc acriùs excultas, inventis rationibus operandi novis & tutioribus, Chirurgia quotidiè locupletata eſt.

Antequàm Severini *Librum, quaſi in compendium cogamus, annotandum venit illum Authores ſæpè in partes ſuas trahere, qui non in omnibus quos ipſe, ex profeſſo de ignis uſu agens, caſus memorat, ferrum candens adhibent. Ex antiquis etiam nonnulli, latiniſſimus præſertim* Celſus, *quem nocturnâ verſare manu, verſare diurnâ proderit, parcè, & pro ſagacitate ſuâ uſtionem laudat. Chirurgi tamen tunc temporis plerique, aduſtionem, juxtà* Severini *doctrinam, exercuerunt, quæ ita eſt.*

SECTIO PRIMA.

De ignis effectibus Antiquorum ſententia.

IGNEM *omnibus temperamentorum malis remedium Antiqui crediderunt, ſeu corpus calore, ſeu frigore peccaret, ſiccitate aut humiditate, &c. Cunctis denique temperamentis occurrere, concoquendi, ſuppurandi, & molliendi vi valere; attenuandi, diſcutiendi, attrahendi, abſorbendi, extrahendi, evocandi, aſtringendi, aperiendi, laxandi, excludendi, roborandi & confirmandi, inſecandi, & omnibus denique facultatibus gaudere.*

Ignis effectus pro variâ ejuſdem naturâ & modo applicandi, varii æſtimantur; prout ſcilicet ſolis radiis coactis conſtabat vel igne culinari, eoque cum, vel ſine flammis,

Soleil, ou qu'on ſe ſervoit du feu vulgaire, ſelon que ce feu étoit enflammé ou ne l'étoit pas; que les ſubſtances qui lui ſervoient d'intermède ou de véhicule, étoient ſolides ou fluides, & qu'elles étoient tirées du regne animal, végétal ou minéral. Ils donnoient différentes règles ſur la grandeur & la figure du cautère, ſur la façon de lui communiquer le feu & de l'appliquer; & ces règles ſe rapportoient à leurs différentes théories ſur la nature des humeurs peccantes, & la dignité des parties.

Les parties du corps auxquelles on applique le feu, ſont expoſées à pluſieurs accidens, tels que l'influx des humeurs, l'inflammation, la douleur, l'intempérie; & ces accidens dépendent de l'acrimonie du feu. Mais quelques Anciens s'imaginoient qu'il y avoit des ſubſtances douées d'une vertu ſi réfrigérante, ſi aſtringente, ſi répercuſſive, qu'elles pourroient empêcher les effets délétères du feu, de paſſer les bornes que leur preſcrivoit la volonté de l'opérateur.

Quant à nous, qui avons rejetté la plupart des théories des Anciens ſur la nature des maladies & les remèdes propres à les guérir, qui ne connoiſſons d'autres effets du feu que ceux que nous avons rapportés au commencement de cette Diſſertation, & qui ſommes perſuadés qu'ils ne diffèrent que par rapport à la durée & à la force de l'impreſſion, à la ſenſibilité, la ſolidité, l'uſage des parties brûlées, nous ſerons peut être portés à conclure que la pratique des Anciens, ſuggérée par de vaines théories ſur l'uſage du fer ardent, a dû être néceſſairement expoſée à mille erreurs. Il ne faut cependant pas trop ſe hâter de tirer cette conſéquence; car il eſt certain que ce n'eſt qu'après avoir trouvé des remèdes, qu'on a diſcouru ſur leur action & ſur leurs effets; & que l'art de guérir n'a pas été inventé d'après le raiſonnement, mais que ce n'eſt au contraire qu'après que l'art de guérir a été inventé, qu'on a commencé à raiſonner; en un mot, que les Médecins ſe ſont fort éloi-

aut à materiâ solidâ vel fluidâ excitabatur, & hæc ex regno animali, vegetabili, seu minerali petita. Secundùm varias theorias de naturâ humorum in morbis peccantium, locorum dignitate, varias regulas de magnitudine & figuris cauterii tradiderunt, de ignitionis & impressionis modis, &c.

Subjicitur pars corporis, quæ inuritur, nonnullis offensis, e. g. humorum incursibus, inflammationi, dolori, intemperiei, cunctis quidem ab ignis acrimoniâ excitatis; crediderunt etiam plures substantias tali vi refrigerante, astringente, repellente pollere, ut etiam impedire possint ne ignis effectus deleterii, ultrà opificis consilium excurrerent.

Nobis qui Virorum antiquorum theorias pleraſque de morborum naturâ & medelis rejecimus, qui alios, præter memoratos in initio hujus Dissertationis, ignis effectus, nosmet ignorare fatemur, hosque varios solummodò dicimus, pro vi & duratione impressionis, partium ustarum sensilitate, soliditate, usu, &c. indè fortè colligere proclive erit, priorum praxim vanis theoriis de ferri igniti usu suffultam, erroribus necessariò stipatam, obvolutam esse. Lentè tamen ad talem conclusionem festinandum est; novimus enim, repertis Medicinæ remediis, homines de rationibus eorum disserere cœpisse, nec post rationem, Medicinam esse inventam, sed post inventam Medicinam, rationem esse quæsitam, & plurimum in praxi à theoriâ quam colebant recessisse Medicos. Praxis itaque Antiquorum erronea fuerit necne perpendamus.

gnés dans la pratique, de la théorie qu'ils cultivoient. Examinons donc si la pratique des Anciens a été erronée ou non.

SECTION II.

Pratique des Anciens.

Les Anciens se sont toujours servis du feu pour arrêter les hémorragies des gros vaisseaux. Mais comme le fer rouge, lorsqu'on l'ôte, entraîne souvent avec lui l'escarre qu'il a faite, & trompe ainsi l'intention de l'opérateur; & que d'ailleurs cette escarre, lors même qu'elle reste, résiste rarement à l'effort & à l'impétuosité du sang, & qu'elle tombe trop tôt, ce seroit mal-à-propos qu'on se serviroit du cautère actuel, lorsque la compression, les styptiques, ou la ligature, peuvent avoir lieu.

Ils cautérisoient les artères de la tête en plusieurs endroits, pour déplacer le sang épanché & mêlé avec les humeurs de l'œil. Mais on remédie bien plus sûrement à cette maladie par les évacuans, les topiques résolutifs, ou en incisant avec un instrument convenable la cornée dans sa partie inférieure.

Les Anciens employoient le cautère actuel dans les douleurs & les dépôts d'humeurs; mais cette méthode est fort dangereuse dans les maladies aiguës & inflammatoires, qui cèdent ordinairement aux évacuans, aux saignées, aux émolliens. Supposons d'ailleurs qu'il soit nécessaire d'ouvrir une issue aux humeurs lentes & pituiteuses par un cautère; il sera, même en ce cas, plus sûr, plus prompt & moins douloureux pour le malade, de le pratiquer par incision, que par inustion, comme nous l'avons insinué ci-dessus.

Ils cautérisoient dans l'Empyême; ils enfonçoient un fer rouge dans les abscès du foye, dans le bas-ventre des hydropiques; ils ouvroient la vessie urinaire avec un scalpel rougi au feu, pour faire l'extraction de la pierre; ils se servoient d'un cautère actuel contre l'hydrocèle &

SECTIO II.

Antiquorum praxis.

AD cohibenda ſanguinis profluvia ex vaſis majoribus, ignem ſemper adhibuerunt veteres. Sed quoniam ferrum, ubi eximitur, eſcharram ſæpè trahit, & ſpem opificis fallit, raròque eſcharra ſanguinis impetui ſatis reſiſtit, & nimis citò decidit, cauterium ignitum ineptè applicatur ubi preſſio, ſtyptica, vinculum, hemorrhagiæ ſiſtendæ valent.

Capitis arterias pluribus locis inurebant, ad ſanguinem effuſum, & humoribus oculi immixtum removendum. Aptiùs verò huic malo ſuccurritur evacuantibus, topicis reſolventibus, ſeu corneæ partem inferiorem apto inſtrumento incidendo.

Doloribus & humorum fluxui, ferro ignito Veteres occurrere ſoliti ſunt. Periculoſæ certè res aleæ in morbis acutis & inflammatoriis qui evacuantibus, venæ ſectioni, & emollientibus optimè cedunt. Ponamus etiam humores lentos, pituitoſos, per fonticulum elicere neceſſe eſſe; in hoc etiam caſu, tutiùs, citiùs, & cum minore ægri dolore, inciſione, quàm uſtione, Chirurgus propoſito inſerviet, ut anteà innuimus.

Urendos Empyicos profeſſi ſunt. In hepar ſuppuratum, aut in ventrem hydropicum, ferrum candens adigerunt. Ut calculum extraherent, ſcalpro candente veſicam urinariam inurebant. Ad hydrocelem & ad ulcera inteſtini recti ſananda, cauterio ignito uſi ſunt. Quæ operationes, ob par-

contre les ulcères de l'inteſtin *rectum*. Toutes ces opérations ſont ſi dangereuſes, par rapport à la ſenſibilité des parties, & à la néceſſité des fonctions des organes auxquels ou au voiſinage deſquels ils appliquoient le cautère, qu'il eſt ſurprenant que les Anciens aient oſé les entreprendre; & il eſt évident qu'on leur doit préférer celles qu'on pratique aujourd'hui dans ces mêmes cas. Ils ont oſé conſumer par le feu les polypes des narines, qu'on emporte ſûrement par l'extraction & par la ligature. Ils brûloient les tégumens dans les hernies. Ils traitoient par le fer rouge les fiſtules à l'*anus*, & les chûtes du fondement : ils conſumoient par ce moyen les *fungus* de la même partie, les verrues, les tubercules, les ulcères rongeans de la verge. Ils corrigeoient l'union contre nature des narines, des doigts, des lèvres, du vagin, à l'aide du feu. Ils brûloient le frein de la langue trop long. En un mot, ils préféroient dans tous ces cas un remède cruel & inepte, à l'uſage facile & doux de l'inſtrument tranchant.

Ils ont été dans l'uſage d'appliquer le feu à l'*ægilops*; pratique inutile, & qu'on ne doit jamais ſuivre : car, lors même que les parois du conduit lacrymal ſont cariées, on détruit bien plus ſûrement & plus facilement la partie corrompue en la ſaiſiſſant avec des pinces, ou tout autre inſtrument, en l'ébranlant, & en l'arrachant enſuite.

Les ébranlemens des dents ont quelquefois des cauſes internes, & dans ce cas les Anciens conſeilloient d'appliquer un fer rouge ſur les gencives; mais ſi les dents ſont ébranlées dans leurs alvéoles, parce que celles-ci ſe rempliſſent d'une matière oſſeuſe, à quoi ſervira l'application du cautère actuel ſur les gencives? Si au contraire leur ébranlement vient de ce que les gencives ſont relâchées & flétries, il eſt certain que les médicamens aſtringens, fortifians, ſont bien plus propres à corriger ce vice.

Il eſt donc conſtant par tout ce que nous venons de

tium ſenſilitatem, organorum functiones neceſſarias, quibus aut quorum vicinio cauterium adhibitum ſit, adeò periculi plenæ ſunt, ut mirum videatur has Antiquos aggredi auſos eſſe, & ſpontè patet operationes hodiè exercitas iis longè longèque anteferendas eſſe. Polypos narium, extractione vel vinculo certè tollendos, igne conſumere auſi ſunt. Tegumenta in herniis inurebant. Ani fiſtulas & procidentias, ani fungos, hæmorrhoides, verrucas, tubercula, penem exulceratum, exeſum, cauteriis ignitis delerunt. Nares coalitas, digitos concretos, vaginæ muliebris latera concreta, frænum linguæ nimis longum, ferramentis ignitis dirimebant; præ leni & facili ſcalpelli uſu, inepto certè & crudeli remedio.

Ægylopes adurere mos fuit, plerumque verò inutilis, & vix ac ne vix quidem exercendus; oſſeis etiam ductûs lacrymalis parietibus carie exeſis; pars enim corrupta, volſellâ vel tali inſtrumento prehenſa, tutiùs & aptiùs infirmatur, dein evellitur.

Dentes non nunquam ex internâ cauſâ moventur, in quo caſu ferramentum candens gengivis admoveri ſuadent Veteres. Si verò dentes loculamentis materie oſſeſcente repletis vacillent, nil proderit ferramentum; ſi verò, propter gingivarum laxarum, marceſcentium vitium, moveantur, medicamenta aſtringentia, indurantia, malo corrigendo magis proficient.

Cauterium igitur actuale Antiquos ſæpè adhibuiſſe, ubi

dire, que les Anciens ont ſouvent employé le cautère actuel dans des cas où il n'étoit pas même beſoin de cautère. Outre cela, ſi l'on prend la peine de comparer ce que nous avons établi ci-deſſus, avec ce que nous dirons ci-après, d'après *Severin*, on verra manifeſtement qu'ils ſe ſont ſervis du fer ardent dans des cas où le cautère potentiel eſt mieux indiqué.

Leur pratique conſtante dans la carie des os & des dents, étoit d'appliquer ſur l'endroit carié des fers rougis au feu; ils en appliquoient aux excroiſſances fongueuſes en général; ordinairement aux abſcès ſuppurés, à l'éryſipèle, à l'hyperſarcoſe des plaies & des ulcères, & même aux endroits dont les parties voiſines très-ſenſibles ne peuvent ſouffrir l'approche du feu, comme aux bords des paupières, aux excroiſſances de la caroncule lacrymale, aux caroncules de l'oreille, à celles de l'urèthre, au panaris, aux cors des pieds, &c. Il eſt donc évident que le feu a été trop employé par les Anciens.

CHAPITRE II.

Le Cautère actuel a-t-il été trop négligé par les Modernes?

QUELQUES Ecrivains modernes ſyſtématiques, ſe croyant obligés de traiter de tout ce qui concerne la Chirurgie, donnent la deſcription de différentes formes de cautères, & en indiquent (*a*) l'uſage dans la carie des os, dans le skirre, dans le cancer, les excroiſſances, les charbons, les gangrènes; pour ouvrir des fonticules, faire des ſétons, arrêter les hémorrhagies; dans l'*amauroſis*, l'épilepſie, les douleurs de ſciatique, de dents, & d'autres parties; & parlent ſouvent de ſon uſage & de ſon efficacité pour la guériſon des mala-

(*a*) *Heiſter, Inſtit. Chir.*

dies

nequidem cauterio opus erat, ex jam dictis patet; præterea si quæ suprà evicimus, cum mox infrà ex Severini *Libro citandis conferantur, liquidò apparebit ferrum candens sæpè etiam in his casibus adhibitum fuisse, ubi cauterium potentiale aptiùs proposito inserviret.*

Dentibus & ossibus carie exesis ferramenta ignita semper admovebant; excrescentiis fungosis in genere, nunquam non abscessibus suppuratis, erysipelati, vulnerum, & ulcerum hypersarcosi, & ubi etiam partes vicinæ sensilissimæ igni propinquo ferendo impares erant, &c. limbis palpebrarum, carunculæ lacrymalis excrescentiis, auris carunculis, urethræ carunculis, paronichiæ, clavis pedum. His exemplis satis superque constat Antiquos in usu ignis nimios fuisse.

CAPUT II.

An non Cauterii actualis usus nimiùm apud Hodiernos exolevit?

SCRIPTORES quidam recentiores systematici, qui omnia ad Artem Chirurgicam pertinentia proferre se teneri credunt, cauterii formas varias depingunt, & ossibus carie exesis, schirro, cancris, excrescentiis, carbunculis, gangrænis, ut & fonticulis perfodiendis, setaceis trajiciundis, hæmorrhagiis sistendis, amaurosi, epilepsiæ, doloribus sciaticis, dentium, aut aliarum partium sedandis admoveri sinunt (a), *eorumque vim & usum ad morbos tollendos iterùm atque iterùm memorant* (b). *Ex his, primo*

(*a*) Heister. Inst. Chir.
(*b*) Ibidem.

dies (*a*). Qui ne croiroit d'abord que ces Auteurs ne s'écartent preſque point de la pratique des Anciens ? Cependant, lorſqu'ils nous expoſent (*b*) la terreur que ce remède imprime aux malades, ſa cruauté (*c*), les douleurs violentes qu'il cauſe, les dangers que ſon application même dans les gangrènes (*d*) fait encourir, & que dans les endroits cités ci-deſſus, l'éloge qu'ils en font conſiſte à dire, que *les Maîtres de l'Art preſcrivènt ce remède.... L'uſage des cautériſations chirurgiques eſt extraordinairement tombé.... Les Anciens nous ont appris à nous ſervir du feu* (*e*) : on eſt porté à croire que ces Auteurs, en ne condamnant pas tout-à-fait l'uſage du feu, ſe conduiſent plutôt par une autorité étrangère, que par leur raiſonnement & leur expérience propre.

D'autres Auteurs décrivent, & même ont fait graver (*f*) pluſieurs eſpèces de cautères; & à peine s'en ſervent-ils, ſi ce n'eſt dans le traitement de la fiſtule lacrymale, (*g*) & dans l'exfoliation des os (*h*).

Il s'en trouve parmi les Modernes, dont le langage pourroit faire croire que l'uſage du feu leur eſt (*i*) familier : comme cependant ils n'en font éloge que pour réprimer les fongus & traiter la carie avec vermoulure, ils renferment l'uſage de ce remède dans des bornes trop étroites, de même que d'autres qui le conſeillent ſeulement dans la gangrène humide (*k*), dans la carie profonde (*l*), & dans la fiſtule lacrymale (*m*).

On ſoutient dans quelques diſſertations nouvelles, que le cautère actuel eſt plus pernicieux qu'utile dans la

(a) Heiſter. *Inſtit. Chir.*
(b) *Ibidem.*
(c) *Ibidem.*
(d) *Ibid.*
(e) *Ibid.*
(f) Garengeot, *des Inſtrum. de Chirurg.*
(g) Idem. *Traité des opérations.*
(h) *Ibid.*
(i) Monro, *Edimb. Eſſays.*
(k) Guizard. *Pratique de Chirurgie.*
(l) *Ibid.* Le Dran. *Obſervations.*
(m) Le Dran, Platner, Garengeot.

intuitu, quis fortè cogitet à praxi Veterum eos vix recedere? Cùm verò iidem Authores, terrores, crudelitatem acerbam (a), *dolores sæviſſimos, pericula denique quæ ferri candentis vel gangrænis admoti* (b) *uſum circumſtant, cumulatim objiciunt* (c), *& in locis pluribus vix laudant. Ita enim loquuntur*: Expertiſſimi Chirurgicæ Artis Profeſſores præcipiunt. . . . uſtiones Chirurgicæ magnoperè in deſuetudinem abierunt, veteres ferro adurere docuerunt, &c. (d): *hîc non levis oritur ſuſpicio, non ſuæ eos rationi aut experientiæ confiſos, ſed aliorum authoritate ductos, cauterium ignitum prorsùs non improbaſſe.*

Authores alii plura ferramenta uſtoria deſcribunt, & figuris exprimunt (e); *ſed in uſum vix revocant, fiſtulâ lachrymali* (f) *& oſſium exfoliatione exceptis* (g).

Apud Hodiernos reperiuntur qui verbis utuntur, quibus innuere videntur uſum ignis ſibi eſſe conſuetum (h); *quoniam verò ad fungum reprimendum, & in carie vermiculari tantùm laudant, ab his intrà nimis arctos limites remedium coërcetur; ut etiam ab iis qui uſum ejus ſolummodò ſuadent in gangrænâ humidâ* (i), *carie profundâ* (k), *& fiſtulâ lachrymali* (l).

In nuperis quibuſdam diſſertationibus contenditur, in fiſtulâ lachrymali etiam cauterium actuale plus nocere

(a) *Heiſter*, inſtit. Chir.
(b) Ibidem.
(c) Ibid.
(d) Ibid.
(e) *Garengeot*, des Inſtrum. de Chir.
(f) *Idem*. Traité des Opérations.
(g) Ibid.
(h) *Monro*. Edimb. Eſſays.
(i) *Guizard*. Pratique de Chirurgie.
(k) Ibid. *Le Dran*. Obſervations.
(l) *Le Dran*, *Platner*, *Garengeot*.

fiſtule lacrymale (*a*). D'autres Auteurs croyent que ſes effets ne ſont pas auſſi fâcheux dans la carie des os, que dans les autres cas où l'on les déſapprouve (*b*). D'autres prétendent qu'on ne doit pas même s'en ſervir dans la carie des os (*c*). Quelques-uns diſent que ce remède n'eſt plus pratiqué que dans la carie profonde, dans l'Exoſtoſe & l'Hyperſarcoſe ; ils ajoutent cependant que ce n'eſt qu'au grand préjudice de l'Art de guérir, que les Modernes en ont rejetté l'uſage dans pluſieurs cas (*d*). Quelques autres avancent que ce remède eſt totalement tombé dans le diſcrédit, & qu'on ne s'en ſert aujourd'hui que pour les tumeurs malignes & les ulcères de mauvais caractère, lorſqu'il eſt à craindre que la malignité ne s'étende & ne gagne les parties ſaines, parce qu'on doit peu compter ſur les autres remèdes (*e*). D'autres, que c'eſt être trop cruel que d'appliquer un fer rouge ſur le corps vivant, & ſur-tout ſur les parties molles (*f*) : la cautériſation même des os paroît être un remède trop cruel (*g*) ; & il ne faut l'appliquer que ſur des parties gangrenées. Qu'eſt-il beſoin d'en dire davantage ? Ce remède, qu'on regardoit autrefois comme divin, ſera dans peu, ſi l'on en croit cet Auteur (*h*), rejetté par tout le monde.

Si donc il eſt conſtant que non-ſeulement il n'eſt plus queſtion à préſent de cautère actuel dans les Livres de Chirurgie, mais encore que ce remède eſt banni de la pratique & des hôpitaux ; s'il eſt vrai qu'on ne trouve plus à préſent dans les Arcenaux chirurgiques, ſur-tout des jeunes Chirurgiens, des fers propres à cautériſer, (deux

(a) Ferrein. *Non ergò fiſtulæ lachrimali Cauterium actuale.*
(b) Platner. *Inſtit. Chirurg.*
(c) Le Monier. *Non ergò in oſſium carie Cauterium actuale.*
(d) Le Cat. *Recueil des Pièces qui ont concouru pour les Prix de l'Académie de Chirurgie.*
(e) Baſſius. *Ibidem.*
(f) Le Dran. *Introduct. aux Opérations.*
(g) Sharp. *Introduct. aux Opérations,*
(h) Sharp.

quàm prodeſſe (a). *Authores alii credunt, non æquè grave eſſe oſſibus corruptis admotum, ac in aliis caſibus in quibus improbatur* (b); *alii ne quidem ex uſu eſſe id oſſibus vitiatis adhibuiſſe* (c); *quidam denique, hodiè, remedio eſſe deiiſſe, carie profundâ, & oſſium Exoſtoſi vel Hyperſarcoſi exceptis; ſubnectentes tamen, non ſine Medicinæ damno, Hodiernos in multis caſibus id rejeciſſe* (d); *alii, apud omnes in deſuetudinem abiiſſe, excipias fortè tumores malignos, ulcera mali moris ubi periculum eſt ne ſerpat malignitas, & partes ſanas trahat, aliis remediis hîc loci parùm proficientibus* (e); *alii nimis acerbum eſſe in vivum corpus, præſertim verò partes molliores, igne ſævire* (f): *oſſium etiam uſtio nimis crudelis, nimis acerba damnatur* (g), *gangrænis admovere relligio eſt. Quid multa? Remedium olim ferè divinum, brevi, eodem Authore* (h), *prorsùs apud omnes deſueſcet.*

Si igitur non ſolùm à Libris, ſed à praxi & noſocomiis, per totam ferè Europam, exolet cauterium actuale, nec in Chirurgorum ſaltem juniorum armamentariis, ferramenta uſtioni apta reperiantur, (quod utrumque veriſſimum eſt), cum Platnero *concludere licebit, in hâc noſtrâ molliori ætate, ignem remedio eſſe ferè deſiiſſe* (i).

(a) *Ferrein.* Non ergo fiſtulæ lachrymali Cauterium actuale.
(b) *Platner.* Inſtit. Chirurg.
(c) *Le Monier.* Non ergo in oſſium carie Cauterium actuale.
(d) *Le Cat.* Recueil des Pièces qui ont concouru pour les Prix de l'Académie de Chirurgie.
(e) *Baſſius.* Ibidem.
(f) *Le Dran.* Introduct. aux Opérations.
(g) *Sharp.* Introduct. aux Opérations.
(h) *Sharp.*
(i) *Platner*, Inſtit. Chirurg.

vérités qu'on ne peut conteſter), qu'il nous ſoit permis de conclure avec *Platner*, que dans notre ſiècle délicat on a preſque ceſſé de mettre le feu au nombre des remèdes (*a*).

Si enfin l'ACADÉMIE daigne donner ſon approbation à ce que nous avons dit au *Chap. II* de la *première Partie* de cet Eſſai, pour établir l'excellence du cautère actuel dans pluſieurs cas, nous conclurons que les Modernes en ont trop négligé l'uſage.

(*a*) Platner. *Inſtit. Chirurg.*

Si igitur ACADEMIA *illuſtris approbare dignetur, quæ* Part. I. Cap. II. *hujuſce Tentaminis, de cauterii actualis in multis caſibus præcellentiâ ſtabilire conati ſumus, concludendum tandem erit, Hodiernos cauterii actualis uſum nimiùm neglexiſſe.*

SUJET

REMIS EN 1755,

POUR LE PRIX DE 1756.

L'AMPUTATION étant abſolument néceſſaire dans les plaies compliquées de fracas des Os, & principalement celles qui ſont faites par armes à feu ; déterminer les cas où il faut faire l'opération ſur le champ, & ceux où il convient de la différer, & en donner les raiſons.

LE Prix double a été adjugé au Mémoire, N°. 20, ayant pour deviſe : *Natura vim non patitur.* L'Auteur eſt M. FAURE, Chirurgien-Major du Régiment de *Royal-Vaiſſeaux.*

Le Mémoire N°. 19, ayant pour deviſe : *Au jugement de l'Académie*, a concouru ſeul ; & il auroit vraiſemblablement partagé le Prix, ſi la pratique en eût étayé la doctrine. M. LE CONTE, Chirurgien établi à Arcueil, a montré une copie double de ce Mémoire.

MÉMOIRE

MÉMOIRE
SUR LA
QUESTION PROPOSÉE
Par l'Académie Royale de Chirurgie,
POUR LE PRIX DE 1756.

Par M. FAURE.

RIEN ne ſeroit plus intéreſſant pour la Chirurgie militaire, que de pouvoir établir des règles certaines dans les plaies compliquées de fracas d'os, & principalement faites par armes à feu, pour déterminer les cas où il convient de faire l'amputation ſur le champ; ceux où il pourroit être néceſſaire de la différer; les circonſtances qui exigent de s'écarter d'un uſage trop général, ou qui obligeroient de préférer l'amputation prompte, plutôt que d'expoſer les bleſſés aux accidens attachés à des tranſports incommodes ou trop éloignés. Ces principes une fois poſés, l'on marcheroit à pas ſûrs dans la carrière; l'Art n'offriroit plus de difficultés à vaincre ſur ce ſujet; tout ſeroit éclairé par une ſaine théorie, appuyée ſur les faits les plus frappans. C'eſt ce qui paroît avoir été l'objet principal de l'Académie dans la queſtion propoſée pour le prix de l'année 1756.

Mais ſi l'on conſidère avec attention l'état d'un homme atteint d'un coup de feu, la ſituation où ſe trouvent les parties léſées, dont les unes ſont contuſes,

déchirées, brûlées, détruites; les autres, comme les os, briſées par éclats; les fluides bouleverſés, la commotion portée dans le genre nerveux avec une telle agitation, que toute la machine ſe trouve en combuſtion, ou prête à le devenir, ſoit par la violente impreſſion du choc, ſoit par la frayeur & la conſternation du bleſſé; l'on doit demeurer comme en ſuſpens ſur la méthode qu'il convient d'employer dans ces circonſtances. Car ſi l'on examine d'un côté l'état actuel des bleſſés, & de l'autre le peu de réuſſite des amputations qui ſe font ſur le champ (*a*), il ſera impoſſible de n'en pas inférer, que jamais la théorie ne s'eſt mieux accordée avec la pratique. En effet, eſt-ce dans le moment où la fougue des accidens eſt prête à ſe manifeſter de toutes parts, que l'on portera le fer ſur le membre offenſé, pour l'extirper? N'eſt-il pas certain qu'il doit en arriver des accidens funeſtes; que l'amputation dans ce cas doit être regardée en quelque ſorte comme une ſeconde bleſſure, dont l'effet naturel occaſionnera un plus grand nombre de ſymptômes fâcheux? Et le raiſonnement ſain ne dicteroit-il pas d'attendre, s'il étoit toujours poſſible, l'effet des remèdes propres à calmer, avant que de procéder à une opération de cette nature, qui ne peut être combinée avec un tel état de violence, ſans précipiter les bleſſés dans un danger encore plus imminent, tantpar le ſurcroît des vives douleurs qu'elle excite dans tout le genre nerveux, que par la grande confuſion apportée à la maſſe entière des fluides déja répercutés: ce qui accroît la fièvre, produit le gonflément, la tenſion, & ſouvent même une inflammation conſidérable qui ſe fait reſſentir non-ſeulement à la circonférence du moignon, mais encore à tout le membre.

Ces déſordres ne peuvent venir que pour avoir amputé dans un moment ſi critique, puiſqu'ils ne ſont point apperçus dans un tems où la nature eſt moins agitée.

(*a*) Toute amputation faite ſur le champ eſt en général dangereuſe par ſes ſuites.

En effet, la trop forte preſſion des parois des vaiſſeaux ſur la ſurface globuleuſe des fluides dans les canaux trop gorgés des environs de la partie léſée, attire en partie ces fâcheux ſymptômes: les fluides, pouſſés avec trop de viteſſe vers le moignon, s'engageant dans les canaux collatéraux, dont le reſſort ſe trouve affoibli, (joint à la réſiſtance de la ligature des vaiſſeaux & de l'appareil, qui font effort en pluſieurs ſens ſur l'embouchure de ces vaiſſeaux qui ont été tronqués), doivent produire néceſſairement cet effet. Comme les fluides ne ſont qu'un compoſé de pluſieurs petits corps globuleux qui cèdent à la moindre preſſion, paſſant facilement dans les canaux où ils trouvent moins de réſiſtance, ils ſont obligés ſouvent d'y ſéjourner, & de les diſtendre. Cette diſtenſion eſt quelquefois ſi forte dans toute la circonférence du moignon, qu'elle produit un gonflement à tout le membre, d'autant plus conſidérable, que le mouvement du reſſort des tuyaux eſt appliqué plus fortement ſur la ſurface des fluides, & les oblige à une circulation plus rapide. La véhémence de leurs globules, dont le choc eſt porté à ce degré, ne peut que produire une infinité d'accidens de toute eſpèce, ſoit par la trop grande tenſion des vaiſſeaux, ſoit par l'engorgement des fluides, qui force leurs globules à ſéjourner dans des canaux qui leur ſont en quelque ſorte étrangers, & où ils contractent de mauvais principes bien différens de ceux qu'il faudroit pour fournir, après l'amputation, cette lymphe douce, ſi avantageuſe à la bonne ſuppuration.

On ne voit au contraire ſortir de l'embouchure des vaiſſeaux, après les amputations ſubites, & qui n'ont point été préparées, qu'un fluide ſanguinolent qui n'a pu être travaillé, & qui péche viſiblement par ſa trop grande abondance : d'où nous avons cru entrevoir la cauſe des ſymptômes mortels qui en ſont preſque toujours la triſte ſuite, comme mouvemens convulſifs, tranſport au cerveau, gangrène, &c. faits dont nos yeux ont

ſi ſouvent été les fidèles témoins dans les hôpitaux d'armée, & principalement après les batailles de Fontenoi, de Raucoux & de Lawfeld, où il ſembloit que la Chirurgie militaire n'avoit d'autre objet que de faire l'amputation le plus promptement qu'il étoit poſſible, dans l'idée de s'oppoſer au développement des accidens : mais le grand nombre des bleſſés n'ayant point permis d'en faire autant qu'on auroit deſiré, il en arriva que nombre de ces opérations furent différées. L'on vit alors avec ſurpriſe réuſſir preſque en totalité les opérations retardées, tandis que celles qui furent faites ſur le champ, eurent un ſuccès tout oppoſé : tant il eſt vrai que la nature ne veut point être priſe dans un état de trouble & d'agitation, & ſemble favoriſer davantage la méthode qui tendroit à différer l'amputation, ſi les circonſtances pouvoient toujours le permettre.

Mais pour donner toute la force poſſible à cette propoſition, rappellons l'expérience que nous avons eu occaſion de faire nous-mêmes, après les journées dont il vient d'être parlé, ſur un aſſez grand nombre de bleſſés que nous imaginâmes de ſouſtraire à la loi qui les condamnoit à ſubir l'amputation faite ſans préparation, dans l'eſpérance d'un ſuccès moins équivoque, & dans la vue auſſi d'affermir davantage nos principes, par des épreuves aſſez réitérées pour forcer l'incrédulité la plus opiniâtre. Dix bleſſés Anglois, reſte d'un nombre d'environ mille, conduits dans les hôpitaux de Douay, après la bataille de Fontenoi, furent en conſéquence mis en réſerve. La nature de leur bleſſure étoit telle, que l'amputation dans la plupart étoit indiſpenſable, puiſque pluſieurs avoient été frappés par le canon : il n'étoit ſeulement queſtion que d'amputer plus tôt ou plus tard.

* Obſervations ſur dix bleſſés de Fontenoi.

* Le premier avoit eu la tête de l'*humerus* emportée d'un coup de canon, qui endommagea l'acromion, & détruiſit en partie le muſcle deltoïde : dans le même moment un coup de fuſil lui fit une fracture complette

à la partie moyenne inférieure de la jambe. L'amputation du bras dans l'article fut faite le 29 de la bleſſure, la plaie de la jambe guérie ſans ce fâcheux remède, & le bleſſé parfaitement rétabli dans l'eſpace de deux mois, à compter du jour de l'opération.

Le ſecond avoit eu l'os fémur fracturé d'un coup de balle à la partie moyenne inférieure, ſans néanmoins que le coup eût produit un grand déſordre. La balle fut retirée avec le reſte des corps étrangers reſtés dans la partie, au moyen d'inciſions profondes qui dégorgèrent la plaie, & mirent les parties à l'aiſe. Le malade fut panſé ſelon les règles : on fit des ſaignées copieuſes ; des boiſſons douces & abondantes furent adminiſtrées dès les premiers jours. Les accidens les plus notables furent la fièvre, le gonflement & l'inflammation à toute la cuiſſe & au genou, qui ſe diſſipèrent même au bout de vingt jours par la ſuppuration qui fut abondante ; & au moyen des minoratifs doux & huileux qui achevèrent de préparer l'opération, l'amputation de la cuiſſe fut faite quarante jours après le coup porté ; l'affaiſſement du ſujet, le mauvais état de la bleſſure, & les os caſſés qui ne ſe réuniſſoient point, ayant contraint de recourir à ce remède extrême, dont le ſuccès total fut obtenu ſans accident au bout de deux mois & demi.

Le troiſième étoit bleſſé d'un coup de fuſil, qui fractura les deux condyles du fémur : comme le coup avoit été porté de près, la balle qui ne fit que ſon trou n'avoit produit aucun éclat conſidérable ; l'entrée en étoit au condyle externe proche les attaches des muſcles jumeaux, & la ſortie au condyle interne. On débrida la plaie ; on ménagea les parties tendineuſes & aponévrotiques ; on tira les corps étrangers & les eſquilles ; on y paſſa un ſéton ; on appliqua les cataplaſmes émolliens & relâchans, des ſaignées copieuſes remplirent les premières indications. Les accidens furent d'abord violens, comme gonflement & tenſion conſidérable ſuivie d'inflammation qui s'étendoit preſque à tout le membre ; des

convulsions se firent aussi sentir les premiers jours. Tous ces fâcheux symptômes ne cédèrent qu'après la formation d'un dépôt qui survint à la jambe entre les muscles jumeaux, & dont l'évacuation fut copieuse. Enfin, la suppuration s'étant bien établie aux deux plaies, les accidens les plus fâcheux se dissipèrent vers le 15, & il n'en survint plus de notables. L'amputation de la cuisse fut faite le quarante-deuxième jour de la blessure, à cause du mauvais état des plaies & de l'articulation du genou abreuvée, & que les parties qui l'affermissent se détruisoient par la mauvaise suppuration qui en découloit; ce qui affoiblissoit trop le sujet, quoiqu'on eût la précaution dans les derniers tems de le soutenir avec les cordiaux. Enfin, n'étant pas possible à la nature de rétablir le désordre de l'articulation, l'amputation, comme il vient d'être dit, fut indiquée comme le seul remède capable de sauver la vie au sujet: elle eut le succès le plus heureux, ne présenta aucun accident considérable à combattre, & la guérison fut complette dans l'espace de trois mois.

Le quatrième étoit atteint d'une balle de fusil, qui fit une fracture complette à la partie supérieure de l'avant-bras, laquelle s'étendoit jusqu'à son articulation avec l'*humerus*: l'entrée se trouvoit à la partie moyenne supérieure, face externe du *radius*, le muscle radial externe le long & le court, furent en partie détruits en cet endroit, & l'os réduit en plusieurs pièces: le *cubitus* se trouva légèrement fracturé, & la balle sortie. Le pansement se fit selon les règles; on se comporta pour l'administration des remèdes, comme on l'a dit dans la seconde & la troisième observation. Les accidens furent assez considérables: les principaux furent une fièvre forte, gonflement, tension, inflammation au bras & à l'avant-bras; ils se dissipèrent peu à peu vers le douzième jour de la blessure par l'abondante suppuration qui découloit de la plaie, qui se trouva au bout de quarante-deux jours remplie de mauvaises chairs, malgré les précautions que

l'on avoit prises pour les réprimer : les parties qui affermissent l'articulation étant détruites par la suppuration qui l'avoit abreuvée, & l'Art ni la Nature ne pouvant remédier à un tel état, l'amputation du bras fut faite le quarante-deuxième jour du coup porté, & la guérison obtenue sans accident dans l'espace d'environ deux mois de l'opération.

Le cinquième avoit reçu le coup à la partie inférieure de l'avant-bras, avec fracas des os du carpe de la première rangée : l'entrée de la balle étoit à la face externe du poignet, & la sortie à la partie interne. On fit plusieurs incisions ménagées par rapport aux tendons fléchisseurs, extenseurs, & au ligament. La plaie fut pansée méthodiquement, & le traitement soumis aux mêmes règles. Les accidens ne furent point considérables ; il survint une tension accompagnée d'inflammation à l'avant-bras & à la main ; la fièvre fut assez forte les premiers jours, & tout céda à la suppuration copieuse qui découloit de la plaie. Enfin, le blessé conduit au quarante-troisième jour du coup porté, les os du poignet se trouvant désunis de leur jonction, & de couleur noire, la matière putride qui découloit ayant dilacéré les tendons, & l'Art n'offrant plus de ressources pour conserver l'extrémité, l'amputation de l'avant-bras fut exécutée à ce terme, & le malade guéri sans accident fâcheux dans l'espace de cinquante jours après l'opération.

Le sixième avoit été frappé par un boulet de canon, dont le coup porté en dédolant à la partie moyenne supérieure du bras, proche l'attache mobile du tendon du muscle deltoïde, brisa l'*humérus* de plus de la largeur d'un pouce : la contusion fut forte ; on fit de grandes incisions pour enlever les esquilles ; la fièvre, le gonflement de l'épaule, du bras & de l'avant-bras, furent considérables. Des convulsions se manifestèrent dès les premiers jours ; la plaie devint livide & sèche ; on la ranima par le moyen des spiritueux. Enfin la suppuration s'étant établie quelques jours après, peu à peu les plus

grands accidens disparurent. Le blessé conduit au terme de quarante-quatre jours, le membre étoit atrophié, point de régénération dans la substance osseuse; ce qui, joint au mauvais état de la plaie, dont il découloit une abondante suppuration qui exténuoit le sujet, détermina au retranchement du membre, qui ne fut suivi d'aucun accident considérable; & le blessé jouissoit d'une parfaite santé deux mois & demi après l'opération.

Le septième, atteint d'un coup de fusil dont l'entrée se trouvoit à la partie supérieure face externe du premier os du métacarpe, & la sortie dans la main, avec fracas de cet os, & déchirement aux tendons des deux premiers doigts, fut conduit suivant la même méthode. Nombre d'accidens fâcheux survinrent dans le cours du traitement : le bras, l'avant-bras & la main devinrent considérablement tendus; la fièvre étoit forte & accompagnée de convulsions; des fusées, des dépôts s'établirent. Les accidens les plus violens cédèrent enfin après l'ouverture de ces dépôts; & ces accidens furent même en quelque sorte dissipés vers le dixième de la blessure. Il se fit une si grande fonte par la plaie & par l'ouverture des dépôts, que le blessé devint d'une maigreur étonnante : & comme une partie des tendons étoient dilacérés, que l'articulation du poignet, abreuvée par les mauvais sucs qui en découloient, ôtoit toute espérance de sauver le membre, l'amputation de l'avant-bras fut résolue au quarante-sixième jour de la blessure, & la cure obtenue sans accident au cinquante-cinquième de l'opération.

Le huitième avoit été frappé par une balle de fusil qui fracassoit le *calcaneum*, & déchiroit le tendon d'Achille ensemble avec les parties contiguës. Le même traitement fut employé, toujours dans le principe d'éloigner le terme de l'amputation, & de mettre à profit les efforts de la nature. Un gonflement, une tension considérable à la jambe & au pied, une fièvre ardente, se manifestèrent; des convulsions se firent ressentir pendant plusieurs

pluſieurs jours. Ces divers ſymptômes finirent par les dépôts qui ſe formèrent à la jambe & ſous le pied ; la jambe ſe retira conſidérablement, à cauſe du tendon d'Achille détaché : toute l'articulation du pied avec la jambe ſe remplit de ſinuoſités. Enfin, le mauvais état des plaies nous obligea de recourir à l'amputation de la jambe quarante-ſix jours après le coup porté, & la cure fut obtenue au bout de trois mois & quelques jours.

Le neuvième avoit été frappé par un boulet de canon à la partie moyenne de la jambe, face interne du *tibia*, avec fracas des deux os : le péroné ſe trouva moins endommagé ; on enleva les éclats ; on dégorgea la partie au moyen de profondes inciſions ; on panſa la plaie. Une fièvre ardente accompagnée de tenſion & de gonflement à la cuiſſe & à la jambe, furent les principaux accidens que l'ont eut d'abord à combattre, & qui cédèrent enfin à l'action des remèdes indiqués & à la grande ſuppuration de la plaie. Mais la nature ne fourniſſant aucuns ſucs pour opérer la réunion des os caſſés, & le malade étant parvenu à ce degré d'affoibliſſement ſi déſirable pour le ſuccès des amputations, l'extirpation de la jambe fut indiquée au quarante-ſeptième jour du coup porté, & eut tout le ſuccès qu'on pouvoit deſirer, puiſque la guériſon s'obtint dans l'eſpace de trois mois & demi de l'opération.

Enfin le dixième avoit été frappé par une balle de calibre à la partie inférieure de la jambe : la plaie ſe communiquoit aux os du tarſe, la bale avoit ſon entrée à la malléole externe, & ſa ſortie un peu au-deſſous de la malléole interne, de façon que les éclats qui n'étoient pas conſidérables, s'étendoient à l'articulation du pied. Les inciſions qu'on fit pour enlever les corps étrangers, & les eſquilles, furent ménagées par rapport aux tendons, &c. On panſa la plaie à l'ordinaire ; les remèdes appropriés en pareil cas, furent mis en uſage. Malgré ces précautions, les accidens furent violens, tels que

la fièvre, le gonflement, l'inflammation à la jambe, au genou & au pied. Des convulsions s'emparèrent du blessé pendant quelques jours. Les plus forts symptômes se dissipèrent enfin après l'ouverture des dépôts qui se formèrent sous le jarret & sous la plante du pied, & par la grande suppuration qui découloit de ces plaies: ce qui fit perdre au blessé cette portion surabondante de force, qui semble faire périr un si grand nombre de sujets dans les amputations promptes. Enfin la jambe devint atrophiée, les autres parties livides, les os de couleur noire: & l'Art n'offrant plus de ressource pour espérer de pouvoir conserver l'extrémité lésée, l'amputation de la jambe fut indiquée au quarante-septième jour de la blessure; & la cure obtenue sans accidens notables trois mois & quelques jours après l'opération.

Voilà dix faits bien propres à appuyer les principes que nous exposons ici (*a*): car tandis que par la méthode ordinaire on voyoit périr une si grande quantité d'amputés, j'eus le bonheur de sauver les dix de ma réserve en les préparant à l'amputation. Si cette expérience n'eût été faite que sur un, deux, & même trois blessés réchappés par cette méthode, ce seroit toujours un préjugé favorable de sa solidité. Mais il me paroît difficile de ne pas être frappé d'une épreuve répétée jusqu'à dix fois, & avec un succès toujours pareil, & notamment dans les espèces de blessures dont il est ici question, qui exigèrent trois amputations de bras, y compris une dans l'article, deux de cuisse, trois de jambe, & deux de l'avant-bras.

Ce seroit donc envain que l'on objecteroit, comme font quelques Critiques, qu'un succès si manifeste tient du prodige, & qu'en retardant l'amputation dans le cas

(*a*) J'ai pour témoins de ces dix faits Mrs. *Majaut*, pere & fils, qui signèrent tous les deux le détail qui en fut remis par moi à M. *de la Peyronie*; MM. *Dufour* & *Henri*, Chirurgiens employés à l'Hôpital de Douay; & M. *Delaitre*, Chirurgien Aide-Major de l'Armée, qui visita ces dix blessés pour en rendre compte à M. *Andouillé*, Chirurgien major.

où elle eſt ſuppoſée indiſpenſable, la nature s'épuiſe en efforts ſuperflus. Pourquoi recourir à la voie des miracles pour expliquer des faits dont il eſt facile à l'Art de rendre raiſon ? N'y a-t-il pas lieu de penſer que les inciſions qui furent faites pour procurer un ample dégorgement aux plaies, mettre les parties à l'aiſe, extraire les corps étrangers, enlever les eſquilles qui cauſoient de l'irritation, vuider les dépôts qui ſurvinrent en quelques parties, &c. avec les ſaignées copieuſes faites dès les premiers jours, l'adminiſtration des boiſſons adouciſſantes, les lavemens, les minoratifs doux & huileux, & autres remèdes relâchans & calmans dont on fit uſage, ont d'abord rappellé les fluides répercutés par la ruine des vaiſſeaux, faite avec tant de précipitation, & ont favoriſé cette ſuppuration louable que l'on a vu conſtamment s'établir peu de jours après l'application de ces différens remèdes, & dont l'effet a toujours été d'entraîner les débris des vaiſſeaux ruinés, d'expulſer les corps étrangers, les portions d'os briſés qui avoient pu reſter, & déterminer le gonflement, la tenſion, l'inflammation & la fièvre. Seroit-ce donc en pure perte que l'économie animale ſeroit conduite à ce point de calme & de tranquillité dans le tems qui précédera immédiatement celui de l'amputation ? Et que pourroit-on craindre d'amputer dans ces circonſtances ? Quels accidens auroit-on à redouter quand le ſyſtême général des ſolides & des fluides ſeroit rétabli dans l'ordre naturel, c'eſt-à-dire, lorſque les fluides ſeront pouſſés uniment & doucement dans leurs canaux, & qu'abordant vers la partie léſée, ils pourront enfiler avec aiſance les vaiſſeaux collatéraux, puiſque la route des autres ſe trouve détruite ? La ſuppuration après l'opération étant moins abondante à raiſon de la diminution des fluides, l'on n'auroit plus à craindre les accidens funeſtes qui arrivent aux ſujets opérés dans un état d'une trop forte vigueur, ni l'engorgement des fluides dans les canaux collatéraux où ils acquièrent néceſſairement de mauvaiſes qualités, ainſi

qu'il a été dit, ſi éloignées de celles qui conviennent à la bonne ſuppuration ; ſans parler d'autres accidens tout auſſi connus, qui font périr les bleſſés quand leurs forces n'ont pas été miſes en proportion avec celles qu'exige la nature des amputations.

Cette vérité eſt d'autant plus conſtante dans les amputations faites au moment du coup, qu'il faut de toute néceſſité, pour que le malade guériſſe, qu'il ait perdu une grande quantité de ſang avant l'opération, ou qu'il s'établiſſe une abondante ſuppuration au moignon ; choſe aſſez rare dans un ſujet robuſte, comme il a été dit. Si le bleſſé a trop de force, il périt par excès ; s'il n'en conſerve pas aſſez, il périt par défaut. Il y a donc un milieu à ſaiſir qui ne peut ſe trouver ni dans le moment du coup porté, où l'économie animale eſt encore dans le plus grand état de vigueur, ni dans l'état d'un notable dépériſſement, qui ne permet aucun autre genre d'affoibliſſement.

Après tout ce qui vient d'être dit dans cet article, nous croyons pouvoir avancer cette propoſition fondamentale, qu'à ne conſidérer l'amputation faite ſur le champ qu'en elle-même, & ſans égard aux circonſtances qui peuvent l'exiger, de notables inconvéniens doivent s'y rencontrer, l'Art ne pouvant jamais être d'accord avec la Nature : qu'en conſéquence, toute opération de cette eſpèce faite immédiatement ou peu après le coup reçu, doit être dangereuſe dans ſes ſuites ; qu'il ne faut pas s'étonner de voir périr une ſi grande quantité d'amputés ; & qu'enfin la Nature ſemble demander qu'une opération de cette importance, qui porte un ſi grand trouble dans l'ame des bleſſés, & bouleverſe à tant d'égards les fonctions naturelles de l'économie animale, ne ſoit point faite au moins dans le moment de la plus violente agitation, & quand le ſyſtême général des ſolides eſt dans le plus grand érétiſme. Mais comme il arrive ſouvent qu'une bleſſure ſe trouve ſi fort compliquée dans ſes circonſtances, qu'il y auroit un danger évident de

différer l'amputation, comme par exemple, 1°. s'il étoit queſtion d'un membre tronqué.

En quels cas il faut faire l'amputation ſur le champ.

2°. Dans le cas de quelques grandes articulations fracaſſées, ſoit par le boulet, par la bombe, l'obus, la grenade, &c.

3°. Dans le cas d'une extrémité preſque détruite, les os s'y trouvant éclatés, avec une déperdition conſidérable des parties molles.....

4°. Si les os ſe trouvoient, pour ainſi dire, moulus dans une grande étendue, & les parties qui les avoiſinent, fort meurtries & contuſes, avec déchirement des parties tendineuſes & aponévrotiques.....

5°. Si une articulation quelconque étoit fracturée avec léſion conſidérable aux parties ligamenteuſes qui la tiennent affermie.

6°. S'il étoit queſtion d'un tronc d'artère ouverte, d'où ſortiroit inceſſamment une grande quantité de ſang dont on ne pourroit ſe rendre maître.

Dans tous ces ſix cas, dis-je, la ſouſtraction prompte de la partie léſée, eſt le ſeul remède que connoiſſe la Chirurgie à raiſon des accidens encore plus fâcheux, qui ſurviendroient indiſpenſablement pour peu que l'amputation fût retardée. Car dans le premier cas, la Nature ne pourroit réunir les parties ſans le ſecours de l'Art, à cauſe de l'irrégularité de leurs déchiremens, & du décharnement de la partie oſſeuſe, lequel s'étend plus ou moins ſuivant la force du coup; ces circonſtances néceſſitent à l'opération immédiate, puiſque tout s'y réduit au fond à couper plus exactement les parties déja emportées par le coup: ce qui ne doit ſouffrir aucun retardement.

Les accidens, dans le ſecond cas, ne ſeroient gueres moins fâcheux, tant par les douleurs intolérables dont le fracas des grandes articulations eſt toujours ſuivi, que par le ſpaſme, les convulſions violentes, la fièvre aiguë, l'inflammation, & la tenſion conſidérable de tout le membre; ſuites toujours ordinaires du déchirement des

tendons & des bandes ligamenteuſes, des aponévroſes, & de la capſule, léſées, & qui ne peuvent être prévenues que par une prompte amputation.

Il arriveroit dans le troiſième cas, l'extrémité étant preſque détruite par la ruine complette & profonde des vaiſſeaux, où tout le principe vital ſeroit anéanti, que la gangrene s'empareroit de tout le membre dans peu de tems. Ainſi il ne paroît pas que l'Art puiſſe employer d'autre moyen que l'amputation faite ſur le champ.

Le quatrième cas préſenteroit à peu près les mêmes inconvéniens : les os de l'extrémité fracaſſée ſe trouvant preſque moulus dans une grande étendue, les inciſions que l'on ſeroit tenu de faire pour enlever une ſi grande quantité de fragmens oſſeux qui occaſionneroient de l'irritation par l'irrégularité de leurs parties, laiſſeroient, pour ainſi dire, l'extrémité ſans appui, & la priveroient de beaucoup de parties molles : inconvéniens plus fâcheux que ceux attachés à l'amputation même, d'autant plus qu'une fièvre ardente, des convulſions & la gangrene termineroient bien vîte la vie du ſujet.

L'amputation dans le cinquième cas, ne pourroit non plus être guères différée, attendu la difficulté de prévenir les accidens terribles dont les déchiremens des parties de l'articulation ſont toujours ſuivis, comme on vient de le remarquer dans le ſecond cas. En effet, ces accidens ſont les ſuites des dépôts conſidérables ; les parties qui lient l'articulation, ſeroient entraînées par la ſuppuration ; la ſynovie n'étant plus retenue par ſes enveloppes, s'épancheroit malgré les précautions de l'Art ; les bleſſés tomberoient dans le maraſme : ce qui formeroit tout autant de maladies dont la mort certaine ſeroit le triſte effet. Sentiment même conforme à l'opinion des plus grands Auteurs.

La néceſſité de recourir au même remède eſt ſi abſolue dans le ſixième cas, qu'il n'y auroit, comme on le ſçait, aucun inſtant à perdre pour l'employer ; la ligature promptement faite au vaiſſeau dans le cas dont

il s'agit, où l'on ne pourroit se rendre maître du sang par aucun autre secours de l'Art, étant le seul moyen praticable de sauver la vie au blessé.

S'il arrive cependant que quelques Observateurs produisent des exemples contraires aux loix que nous venons d'établir, & indiquent un certain nombre de blessures de l'espèce où à peu près, de celles dont il vient d'être parlé, guéries sans amputation, comme nous en rapporterons nous-mêmes quelques exemples ci-après, ces cas ne doivent être regardés que comme exceptions à la règle générale. Car l'on sent bien que ce n'est pas sur quelques cas particuliers que l'on doit asseoir les principes d'une méthode universelle: pour un membre que l'on parviendroit à sauver en n'amputant point, ou en différant l'amputation dans quelques-uns des six cas dont il vient d'être parlé, l'on exposeroit une infinité de sujets à perdre la vie. Ainsi, en avançant que toute amputation est dangereuse dans ses effets, lorsqu'elle est faite dans les circonstances que nous venons de marquer, où toutes les parties du corps humain seroient dans un état de violence, avouons en même-tems qu'elle ne sçauroit être différée dans les six cas mentionnés ci-dessus, sans exposer les blessés à une mort certaine.

Si l'Art nous développe ici tout le danger de l'opération, il nous montre en même-tems l'indispensable nécessité de l'affronter; c'est un hasard à courir, un pas dangereux dans la carrière où nous devons marcher, dont aucune route ne peut détourner. Ainsi ne cherchons point à en étendre les limites au-delà des bornes que la Nature semble prescrire, & renfermons-nous au contraire dans la sphère des connoissances qu'elle nous a tracées.

Tirons des principes que nous avons établis, les connoissances que nous devons acquérir sur le traitement des blessures, qui ne sont point de nature à permettre aucun genre de transport; le tems indispensable pour

cette opération, le mouvement de la voiture, le peu d'eſpace que chaque homme y trouve, ſoit dans les ambulances ordinaires, ſoit dans les tranſports ordonnés à la ſuite de grands faits d'armes, étant autant de circonſtances qui aggraveroient encore l'état des bleſſés, & ne produiroient que le funeſte effet de les faire périr plus tôt. Nous terminerons ici cet article, perſuadés que nous n'avons rien omis d'eſſentiel pour répondre aux vûes que l'Académie s'eſt propoſées dans ſon Programme, pour la diſcuſſion d'une matière ſi intéreſſante.

S'il eſt vrai, comme nous penſons l'avoir démontré, que toute amputation faite ſans préparation & avant le rétabliſſement du calme dans la machine, ſoit dangereuſe dans ſes effets, & qu'il ne faille l'employer même qu'en tremblant dans les cas forcés dont il vient d'être queſtion, plutôt comme mal néceſſaire, que comme remède efficace; avouons que cette propoſition amène naturellement celle de différer l'amputation dans tous les autres cas, que nous appellerons *cas du ſecond genre;* comme par exemple, s'il étoit queſtion d'une plaie compliquée qui ne ſeroit néanmoins pas accompagnée d'un grand fracas d'os, ni d'une grande déperdition de partie molle dans tel endroit des extrémités que ce fût, & même aux articulations.

Ces différentes bleſſures peuvent être plus ou moins compliquées, ſoit par fracas d'os, ſoit par meurtriſſures ou dilacrétations aux parties qui ſervent à exécuter les divers mouvemens qui y ſont relatifs; bandes ligamenteuſes, tendons fléchiſſeurs, extenſeurs, &c. Cependant nous les enviſagerons toujours comme cas ou bleſſures du ſecond genre, & comme moins conſidérables que celles dont il a été fait mention dans la première Partie de ce Mémoire.

Or l'Art paroît nous développer dans les cas dont il eſt queſtion, la vraie méthode à ſuivre dans le traitement de ces bleſſures; il ſemble que nous pouvons appliquer ici les principes dons nous avons parlé d'abord

bord, c'eſt-à-dire, attendre le calme des accidens autant qu'il ſera poſſible, & même faire tous nos efforts pour y parvenir, avant que de procéder à l'amputation : car quelle raiſon pourroit-on alléguer pour appuyer l'opinion de l'amputation ſubite ? Seroit-ce, comme on dit, dans l'idée de prévenir des accidens fâcheux, tandis qu'elle ne ſert au contraire le plus ſouvent qu'à les faire développer plus haut, comme nous l'avons ſi ſouvent remarqué dans les hôpitaux d'armées, ainſi que nous l'avons déja dit ? Seroit-ce encore, comme on ne ceſſe de le répéter, dans la crainte d'une diminution de forces dans le ſujet, occaſionnée par le retardement de l'opération, tandis que cet état eſt le plus déſirable de tous, attendu que les accidens ſont toujours en proportion avec les forces du ſujet, & que plus elles diminueront, plus les premiers doivent diminuer auſſi. En effet, lorſque la maſſe des fluides n'eſt point diminuée dans les vaiſſeaux, que la diète, les évacuations de tout genre, n'ont point affoibli le corps humain, que le calme enfin n'eſt point rétabli, l'amputation ſurvenant dans ces circonſtances, pourroit-elle produire un effet égal à celui dont elle eût été ſuivie ſi elle eût été préparée par cette voie ? Et pourquoi remarque-t-on que les ſujets les plus robuſtes périſſent plutôt que les autres dans ces occaſions ? Combien n'avons-nous pas vu de Grenadiers, dans les tranchées, ou après quelques autres faits d'armes, ne pouvoir ſoutenir les opérations auxquelles des ſujets bien plus foibles réſiſtoient avec ſuccès (*a*) ? C'eſt donc un point de fait, & que la théorie en même-temps démontre, que plus l'amputation ſera appliquée tard ſur un ſujet foible, ſoit par ſa conſtitution naturelle, ſoit par une préparation antérieure, plus les eſpérances de ſuccès augmenteront, toutes choſes d'ailleurs égales.

Les dix faits que nous avons rapportés dans la première partie de ce Mémoire, ſont bien propres à confirmer les principes que nous venons d'établir ici, puiſqu'ils

(*a*) Comme il a été remarqué aux ſiéges de Mons & d'Ath.

conſtatent tous le ſuccès de la méthode que nous propoſons, de préparer les ſujets avant que de les opérer, dans les cas dont nous parlons.

Juſqu'ici nous n'avons enviſagé les plaies d'armes à feu que ſous le point de vue qui nous les a préſentées du côté de l'amputation en général; c'eſt-à-dire, que nous avons ſuppoſé que les circonſtances de la bleſſure exigeoient néceſſairement le retranchement du membre, conformément à l'eſprit du programme : & nous croyons avoir établi ſolidement les diſtinctions qu'il convenoit de faire dans les plaies du premier & du ſecond genre, pour amputer plus tôt ou plus tard; & le bien qui reviendroit de différer ſouvent l'amputation, & d'y préparer même le ſujet ſelon les règles de l'Art, pour prévenir les accidens dont nous avons fait ſi ſouvent mention. Or, ſi cette méthode avouée par la raiſon, ſi conforme aux lois de la nature, & autoriſée par l'expérience, ſe montre ſupérieure à celle que ſuivent la plupart des Chirurgiens, & tend à conſerver un plus grand nombre de ſujets, combien ne s'élève-t-elle pas encore au-deſſus, étant conſidérée par rapport à la conſervation même des membres, qui après l'inſpection des plus grands Maîtres, auroient été condamnés à l'amputation, tandis que l'expérience a ſouvent fait connoître la poſſibilité de leur conſervation. Or, par la pratique ordinaire, point de reſſources dans ce cas, puiſque le membre eſt extirpé ſur le champ; au lieu que par la méthode de différer l'amputation, tous les haſards heureux tournent au profit de l'humanité, en même temps que la vie ſe trouve plus en ſûreté.

Il eſt ſi difficile d'apprécier au juſte les vraies forces de la Nature, dans ſes efforts perpétuels pour conſerver les extrémités endommagées, qu'il eſt preſque impoſſible de n'y être pas ſouvent trompé en ſe preſſant trop d'amputer. L'on feroit des Volumes entiers ſi l'on vouloit raporter l'Hiſtoire de tous les membres condamnés à l'amputation, que la réſiſtance des malades, ou autres

cauſes ſemblables, ont conſervés : en ſorte qu'il ſera impoſſible de ne pas tomber dans l'inconvénient des opérations haſardées, tant que la Chirurgie n'adoptera pas des principes fixes ſur cette matière. Le ſeul qui me paroiſſe devoir être reçu, & remplir l'objet de l'Art dans toute ſon étendue, c'eſt celui qui preſcriroit de ne ſe déterminer à l'amputation dans les bleſſures du ſecond genre dont il eſt ici queſtion, qu'au moment où les efforts de la nature tendroient, non à conſerver la partie, mais à s'en débarraſſer ; car il faut remarquer que ſon opération doit être différente dans ces deux cas. Quand un membre ſera vicié au point de ne pouvoir être conſervé, la Nature cherche d'elle-même à s'en ſéparer comme d'un poids inutile & qui lui devient à charge ; ce membre ceſſant d'être dans le rapport primitif avec les autres parties de l'économie animale, lui devient en quelque ſorte étranger, & dès-lors la Nature fait effort pour l'expulſer. Ce qui eſt tellement vrai, qu'il eſt arrivé dans pluſieurs cas que la Nature s'eſt ſervie de la gangrène comme d'un inſtrument pour ſéparer le vif d'avec le mort, & opérer par là une véritable amputation : mais ce cas ſera marqué par quelques ſignes extérieurs, différens de ceux qu'elle emploie lorſqu'elle cherche à conſerver.

Toute la difficulté ſe réduira donc à conſulter ces ſignes pour ſonder, pour ainſi dire, la Nature, & parvenir à connoître ſa véritable intention, afin de ſe régler en conſéquence : or il n'eſt pas douteux que dans le moment du coup reçu, & même aſſez long-tems après, le ſyſtême de la Nature doit être de ſecourir, autant qu'il eſt en elle, la partie léſée. Par conſéquent ce ſeroit mal prendre ſon tems & la troubler dans ſes fonctions, que de ſe décider à l'amputation dans ce moment : l'Art doit agir ſuivant le plan que la Nature paroîtra ſuivre. Or dans les premiers tems du coup porté, tous ſes efforts étant relatifs à la conſervation, il ne doit être queſtion dans le traitement que d'employer les remèdes ordi-

naires ; c'eſt-à-dire, qu'il faut ſe conduire comme s'il n'étoit véritablement queſtion que de conſerver la partie bleſſée, & d'aider la Nature dans ſes fonctions. Une conduite oppoſée mettroit l'Art en oppoſition avec elle : mais quand les ſignes extérieurs changeront, que la plaie deviendra livide, que la ſuppuration ſera putride & de mauvaiſe couleur, que les chairs deviendront baveuſes, les os de couleur noire, la partie menacée de gangrène ou d'atrophie, & autres ſignes de cette eſpèce connus ; dès-lors le ſyſtême de la Nature eſt changé : ce n'eſt plus la conſervation du membre qu'elle cherche, c'en eſt au contraire le retranchement, puiſqu'elle lui refuſe les ſucs qui lui ſeroient néceſſaires pour le rétablir dans l'état primitif. Or, le ſyſtême de la Nature changeant, celui de l'Art doit changer auſſi. Ainſi ce ſera là le moment d'amputer ; & l'amputation ne doit par conſéquent être regardée dans le principe que comme un remède ordinaire, inſtitué pour aider la Nature dans ſes beſoins. Mais comme il peut arriver que les ſignes extérieurs reſtent long-temps les mêmes, ou à peu-près, ſans que la cure avance, & qu'au contraire le ſujet s'affoibliſſe par une ſuppuration ou trop abondante ou trop longue, à cauſe de la mauvaiſe diſpoſition des ſucs, les os ne ſe réuniſſant point, & que dans ce cas le malade finiroit par tomber dans un véritable maraſme, il eſt certain qu'un Chirurgien doit prendre ſon parti dans cette occaſion, & procéder à l'amputation, après néanmoins avoir employé tous les moyens connus pour ſoutenir le bleſſé dans un degré de forces convenables à ſon état, afin d'éviter toujours, autant qu'il ſera poſſible, le riſque des amputations faites ſans néceſſité abſolue.

Ainſi il paroît qu'en ſuivant ces principes, il ne ſera pas difficile de décider le point important du tems où les amputations doivent être faites dans quelque cas dont il puiſſe être queſtion, en rempliſſant toujours le double objet d'amputer quand il le faut indiſpenſable-

ment, & dans le tems le plus favorable : car l'on aura ſans doute remarqué que le tems d'amputer dont il vient d'être queſtion ici, qui eſt au moment du changement des ſignes extérieurs, n'eſt point différent de celui dont nous avons parlé dans la première Partie de ce Mémoire, où nous l'avons placé à l'époque de la chûte des principaux accidens, & quand le calme ſe rétablit dans la machine. C'eſt ordinairement du quinzième au vingtième jour du coup porté, que les accidens ceſſent, ſuivant les remarques que nous en avons faites; & c'eſt auſſi vers ce même temps que les ſignes extérieurs changent, quand la partie ſe trouve léſée au point de ne pouvoir être conſervée. Si les dix bleſſés dont il a été parlé au commencement de ce Mémoire, n'ont été amputés qu'aux environs de ſix ſemaines du coup porté, & ſe ſont ainſi ſoutenus ſi long-tems, c'eſt vraiſemblablement par les alimens convenables qu'il y eut ordre de leur donner. Ainſi il n'y a pas lieu de s'étonner que le temps de l'amputation ait pu être ſi fort éloigné.

L'on ne paſſera pas non plus ſous ſilence ces cas qui ſe préſentent aſſez ſouvent, & qui ſortent de la règle générale. L'homme, toujours en butte à une deſtinée fatale qui ſemble ſe plaire à ſe jouer de l'humanité, ne peut pas ſe flatter que l'Art puiſſe toujours détourner avec ſuccès ce nombre d'accidens de tout genre, dont les coups de feu ſont, pour ainſi-dire, toujours ſuivis, ſoit qu'ils émanent de la forte percuſſion du mobile choquant, qui excite l'érétiſme dans le ſyſtême général des ſolides, & cauſe le trouble & la confuſion dans toute la maſſe des fluides; ſoit que l'on y joigne les fatigues de la guerre, un mauvais régime, des veilles perpétuelles, même le mauvais air des hôpitaux.

Il eſt toujours conſtant que l'on ſe propoſe ſouvent de conſerver un membre, ou d'en retarder l'extirpation, lorſque des accidens imprévus obligent de le retrancher ſur le champ, comme il arrive quand au bout de quelques jours après la chûte des eſcarres, il ſurvient une

grande hémorrhagie dont on ne peut ſe rendre maître ; ou bien, lorſqu'un gonflement, une grande tenſion accompagnée d'une inflammation conſidérable à tout le membre, avec une fièvre forte, viennent à ſe manifeſter ; que la plaie ſe trouve livide & sèche ; que la ſuppuration n'a pu s'établir, malgré les précautions priſes ; ou que l'étant elle ſe ſupprime tout-à-coup, les bleſſés ayant le pouls vîte & concentré, & que des phlyctènes ſurviennent à la partie, accidens qui ſont les avant-coureurs ordinaires de la mortification & de la gangrène, ſelon les principes que nous avons établis ; il ne paroît pas que dans ces occurrences l'Art puiſſe employer d'autres moyens que le retranchement prompt du membre, ſeule reſſource pour ſauver le ſujet.

Ainſi nous ne craindrons point de dire, qu'il eſt encore plus avantageux dans ces cas précipités, de faire l'amputation au moment où tous ces accidens ſe manifeſtent, que de l'avoir faite auparavant, & dans l'inſtant du coup ou peu après, parce que rien ne peut affoiblir le principe que nous avons poſé d'abord : que plus l'amputation étoit faite dans un terme éloigné de celui de la bleſſure, plus la circonſtance étoit favorable à raiſon de la diminution dans les fluides, & d'un plus grand relâchement dans les ſolides, opérés par le traitement, leſquels doivent toujours produire l'effet dont il a été parlé, d'apporter un plus grand calme dans la machine. Et ſi les accidens paroiſſent ici plus conſidérables qu'ils ne l'étoient au moment du coup reçu, & par conſéquent la machine plus troublée, ce n'eſt que parce que la Nature indique la néceſſité de retrancher une extrémité trop léſée pour pouvoir être conſervée plus long-temps. Dès-lors l'amputation fait évanouir ces accidens, qui n'étoient en quelque ſorte que paſſagers & indicatifs ; & le calme ſe remettra d'autant plus vîte dans le ſujet, que le traitement qui aura précédé l'amputation aura été plus long, dès qu'il n'y aura point de vice particulier. Mais ſi dans ce même cas l'opération

n'eût été précédée d'aucun traitement capable d'affoiblir, il y a bien lieu de préſumer que le ſujet eût ſuccombé à la violence des accidens multipliés, que la commotion générale du coup, combinée avec toutes les ſuites attachées à l'opération en général, & en particulier avec l'amputation immédiate, eût fait développer.

Reſſouvenons-nous toujours que l'amputation n'en ôte point la cauſe, que le retranchement du membre laiſſe toujours ſubſiſter le trouble univerſel imprimé à la machine par l'action rapide du mobile choquant, & y ajoute encore de nouveaux degrés de force par la douleur vive dont elle eſt toujours ſuivie. Or quel ſuccès peut-on, encore un coup, ſe promettre d'une méthode qui commence par mettre le ſujet dans un danger plus évident de perdre la vie, & qui augmente le déſordre déja aſſez grand par lui-même, dans le temps qu'il faudroit s'appliquer à le diminuer ?

N'eſt-il pas univerſellement reçu en matière de Médecine & de Chirurgie, qu'il faut employer les remèdes relâchans & calmans, comme les ſaignées, les boiſſons de tout genre, les lavemens, &c. dans les maladies qui troublent les fonctions de l'économie animale, avant que d'adminiſtrer les remèdes irritans ? Pourquoi donc cette idée ſe trouveroit-elle renverſée dans le traitement des bleſſures dont il eſt ici queſtion ? Eſt-ce que l'impreſſion rapide du corps chaſſé par l'arme à feu, & les ſuites terribles dont elle eſt toujours ſuivie, auroient apporté moins de déſordre dans les parties qui conſtituent le corps humain, qu'on n'en remarque par l'effet d'une fièvre ordinaire, qui oblige de ſuivre l'ordre preſcrit dans l'adminiſtration de ces différens remèdes ? Et comment parviendroit-on à appuyer un tel principe par des raiſons que l'art de la Chirurgie pût avouer, tandis qu'il détruit les fondemens ſur leſquels cet Art porte, en faiſant marcher, pour ainſi dire, l'opération qui doit être regardée comme un remède des plus irritans,

avant les saignées, les boissons & autres remèdes calmans qui auroient dû la précéder ? L'Art ne prescrit-il pas dans tous les cas d'opérations graves, de préparer le sujet avant que de l'y soumettre ? Pourquoi donc, encore un coup, les plaies d'armes à feu seroient-elles seules exceptées d'une règle si générale, principalement quand les signes extérieurs n'indiquent aucune nécessité absolue de procéder à l'amputation ; que le travail de la nature a pour objet unique de réparer les désordres de la partie lésée ; qu'il est très-possible qu'elle parvienne à la conserver avec le secours de l'Art, quelque prognostic qu'on ait pu même en porter d'abord ?

Si cependant on voit réussir quelques amputations par une méthode opposée au principe que nous avons établi, l'on doit regarder ces succès comme des cas particuliers, sur lesquels la base d'une doctrine générale ne doit point porter. Ainsi nous croyons pouvoir avancer, après tout ce qui a été dit, que soit que l'on considère le principe dont il est ici question, par la saine théorie, & par son rapport avec la manière de traiter les maladies qui troublent les fonctions intérieures du corps humain, soit qu'on l'envisage du côté de la pratique, & par le succès qui l'a couronné tant de fois, l'on trouvera que tout y semble bien relatif aux vues que la Chirurgie doit se prescrire en pareil cas. Mais pour suivre l'ordre que nous nous sommes prescrit dans ce Mémoire, d'apporter toujours des faits pour appuyer les principes, nous avons cru devoir placer ici huit Observations graves, tendantes à prouver que la seule inspection des blessures ne suffit pas toujours pour déterminer exactement les cas où il convient d'amputer, & qu'il faut nécessairement recourir à d'autres signes moins équivoques.

OBSERV. I. Par M. *Réad.* Le nommé *Aubillant*, Carabinier, Compagnie de *Serenne*, reçut un coup de balle de fer, à la bataille de Fontenoi, à la partie inférieure de la cuisse ; le condyle externe du fémur fut fracturé avec une portion de la rotule,

rotule, le choc principal porté au-dessus de ce condyle, la bale qui se perdoit dans l'inférieur de la cuisse semblant faire un trajet considérable dans cet os qui se trouvoit en pièces, la complication de cette plaie, paroissoient n'offrir de ressource que dans une amputation prompte; mais comme on ne sçavoit point au juste où se bornoit le fracas excité par la bale perdue, ce fut un motif pour éloigner l'amputation. Les bandes ligamenteuses & les tendons qui affermissent la rotule, étoient léfées: on pratiqua les incisions nécessaires pour mettre les parties à l'aise, & enlever les fragmens d'os qui se trouvoient détachés, soit de la rotule, soit du condyle externe, & une grosse pièce du fémur qui se présentoit en pointe à la plaie; sur laquelle pièce on fut obligé d'appliquer plusieurs couronnes de trépan pour en emporter de la largeur de deux doigts. On pansa méthodiquement la plaie; on chercha à prévenir les accidens. Le blessé se trouvoit travaillé d'un cours de ventre six jours avant la blessure; le terme de l'amputation fut toujours éloigné; les accidens ne devinrent ni pressans, ni considérables: la tension à la cuisse, une inflammation légère au genou, furent les plus marqués, qui s'évanouirent après la formation d'un dépôt qui se présenta à la partie supérieure latérale & postérieure de la cuisse, d'où la bale fut tirée. Quatre mois après le coup porté, on fut fort étonné de sentir une grosse pièce du fémur qui vacilloit: on fit une incision pour agrandir la plaie, afin de tirer la pièce (*a*), qui vint sans résistance; elle s'exfolia de toute la circonférence du fémur; elle étoit de la largeur de trois doigts & demi; on rapprocha les extrémités des os le plus qu'il fut possible; le blessé se trouva heureusement guéri au bout d'onze mois, marchant sans appui, quoique sa cuisse fût plus courte de quatre pouces que la droite. Il est sorti de l'Hôpital de Valenciennes pour aller aux Invalides.

Le nommé Charles Bien-aimé, Soldat de la Com-

(*a*) Cette pièce d'os a été remise à M. *Garengeot*.

pagnie de Guverduc au Régiment de Beauvoiſis, fut frappé par un boulet de canon à la même affaire, qui lui emporta toute la partie inférieure du péroné; le fracas fut même ſi conſidérable, que le corps du tibia & une partie de ſon extrémité inférieure étoient en pièces; l'aſtragale ſe trouvoit léſé, de même que les ligamens, les tendons, & la membrane capſulaire. L'inſpection de cette plaie ne préſentoit qu'un fracas de preſque toutes les parties de l'articulation, de telle ſorte que le pied étoit renverſé vers la partie latérale interne de la jambe, & ſembloit être détaché de ſon articulation. Le premier objet de M. *Réad* fut de procéder ſur le champ à l'amputation; & cette opinion eût certainement été celle des plus grands Maîtres, vu la nature d'une telle bleſſure : mais les inſtances du bleſſé, aucun accident preſſant ne s'étant encore manifeſté, ſuſpendirent cette opération. On s'appliqua dès-lors à tirer les portions d'os détachées, au moyen des inciſions indiquées; le tiers du péroné fut enlevé, ainſi que pluſieurs pièces de la partie inférieure du tibia, & quelques fragmens de l'aſtragal : on panſa la plaie, les parties furent miſes en ſituation, & maintenues par un appareil convenable qui reſta quatre jours ſans être levé. Le bleſſé fut ſaigné huit fois dans les premiers jours; des boiſſons adouciſſantes, une diète rigoureuſe, furent preſcrites : on avoit attention de fomenter ſouvent la partie léſée avec la leſſive de cendre de ſarment, dans laquelle on ajoutoit un peu d'eau-de-vie. Il ne ſurvint aucun accident fâcheux pendant tout le tems de la cure, qui s'obtint au bout de quatre mois. Le Soldat eſt ſorti de l'Hôpital de Valenciennes pour aller aux Invalides, marchant ſans canne ni bâton. La partie du péroné qui fut détruite, ne s'eſt point régénérée; le ſuc oſſeux qui s'eſt épanché, a formé une eſpèce de croûte qui s'eſt unie au tibia; le tout ne faiſoit qu'un ſeul os.

OBS. III. Un Soldat du Régiment d'Aubeterre reçut à la même bataille un coup de fuſil à la partie moyenne inférieure

de la jambe, avec fracture complette des deux os : on dilata la plaie au moyen d'incisions profondes ; les corps étrangers & les fragmens d'os furent retirés, la plaie fut pansée, & les parties maintenues dans une situation convenable : on s'appliqua à prévenir les accidens par d'amples saignées, & les remèdes calmans & relâchans administrés à proportion que la nature de la blessure l'exigeoit. Les accidens furent peu considérables, eu égard à la blessure : il survint une fusée qui termina un dépôt peu considérable à la partie supérieure de la jambe, & le blessé fut parfaitement guéri dans l'espace de trois mois.

Obs. IV. Un Soldat Suisse reçut un coup de fusil à la partie supérieure de l'avant-bras, avec fracas du *radius ;* la bale fut tirée proche l'articulation de cet os avec l'*humerus*, ainsi que les autres corps étrangers, & les portions d'os détachées, par des incisions convenables. Le pansement se fit méthodiquement ; on s'attacha à prévenir les accidens par les remèdes indiqués en pareil cas, & ces accidens ne furent point considérables : la fièvre fut assez forte dans les premiers jours ; l'avant-bras & la main devinrent gonflés, mais la suppuration fit disparoître le tout, & le blessé obtint guérison dans deux mois & quelques jours.

Obs. V. Un Anglois fut frappé d'un coup de feu à la partie supérieure du bras, à la journée de Fontenoi ; la bale fut tirée de la tête de l'*humerus* par une légère incision, aussi-bien que plusieurs petits fragmens d'os. Jamais le blessé n'a gardé le lit ; il a toujours vécu comme à son ordinaire. Il se fit une légère suppuration qui entraînoit quelques petites esquilles sans la moindre inflammation apparente ; & la plaie fut très-bien guérie dans l'espace de six semaines. C'est une cure que j'ai suivie moi-même.

Obs. VI. Le 9 Juin 1742 M. *de Lagrange*, Capitaine au Régiment de Piémont, fut frappé à la main droite par un boulet de canon, qui forma une plaie compliquée par le déchirement des tégumens & la dilacération des parties

tendineuſes & aponévrotiques. La partie léſée préſentoit pluſieurs lambeaux mâchés & contus dans une grande étendue. M. *Trecourt*, Chirurgien-major du Régiment, & Docteur en Médecine, débrida la plaie, & mit les parties à l'aiſe au moyen d'inciſions convenables. Les circonſtances n'étoient pas heureuſes, l'armée devant faire un mouvement, ce qui obligea de tranſporter le malade. Le dixième jour on aſſembla les Chirurgiens Conſultans, qui opinèrent pour l'amputation, attendu les accidens qui leur parurent preſſans : les tendons fléchiſſeurs des doigts coupés & lacérés, ſortoient par la plaie: un gonflement, une inflammation conſidérable ſe faiſoient reſſentir à la main & au bras, ce qui étoit encore accompagné d'une fièvre violente ; ſituation triſte dans le moment même d'un départ précipité, où l'on ne pouvoit appliquer les remèdes convenables. MM *de la Martinière* & *Trecourt* furent les ſeuls d'avis de différer l'opération, s'étant apperçus en pluſieurs occaſions du peu de ſuccès des opérations promptes. Ils convinrent que le bleſſé ſeroit conduit à Prague, quoique l'on ne dût y entrer que cinq jours après, & que l'on dût s'attendre à des marches forcées, à des harcelemens continuels de la part des ennemis, qui donnèrent à peine le tems de faire quelques ſaignées au malade. La ſuppuration ſe trouva bien établie le quinzième, ce qui diſſipa les accidens ; & l'Officier jouiſſoit d'une bonne ſanté deux mois & demi après, avec l'agrément de ſe ſervir de ſa main.

OBS. VII. Pendant le ſiège de Prague de l'année 1742, M. *Doms*, Lieutenant au Régiment de Piémont, ſe trouvant attaqué d'une fièvre quarte depuis près de trois mois, accompagnée d'un cours de ventre qui l'avoit réduit, pour ainſi dire, dans un état de maraſme, voulut par un excès de zèle ſe porter aux travailleurs; & comme ſa main droite s'appuyoit ſur un bâton, il y fut frappé par un obus qui caſſa les os du carpe & du métacarpe, & déchira les tendons extenſeurs des doigts enſemble

avec les parties relatives. M. *Trecourt* enleva les fragmens d'os au moyen d'inciſions néceſſaires, & panſa la plaie méthodiquement. Les accidens furent conſidérables, comme fièvre violente, accompagnée de redoublemens; une grande tenſion, une inflammation ſe manifeſtèrent au bras; la plaie devint sèche & livide. On manda les Chirurgiens Conſultans, qui furent d'avis d'amputer, ce moyen étant regardé comme le ſeul propre à ſauver la vie au ſujet; mais ſa grande foibleſſe faiſoit douter du ſuccès. Le frere de M. *Trecourt*, à qui les ſoins du malade avoient été confiés, ne jugea point à propos de faire l'amputation, principalement dans le tems où les accidens ſembloient anéantir la nature; loin de chercher à l'accabler, il trouva moyen de la ranimer par des remèdes convenables. Le dixième de la bleſſure la ſuppuration fut abondante, ce qui diſſipa les accidens; mais ils reparurent quelques jours après, par l'imprudence que l'on eut de donner des alimens ſolides au bleſſé, qui tomba dans une ſi grande foibleſſe, que M. *Trecourt* fut obligé de recourir aux cordiaux mêlés avec des abſorbans, qui ranimèrent le malade. Les accidens ſe diſſipèrent inſenſiblement, & la guériſon s'obtint au bout de trois mois ſans inconvéniens, ſinon que l'Officier ne pouvoit ſe ſervir que du pouce & de l'indicateur.

Obs. VIII. Au mois d'Octobre 1755, un nommé *Meunier*, de la ville d'Aveſnes, âgé d'environ dix-huit ans, d'une complexion valétudinaire, reçut un coup de feu à la main droite, à la partie inférieure des os du métacarpe, qui furent fracaſſés dans toute leur étendue, avec dilacération des parties tendineuſes & aponévrotiques; l'atonie ſe faiſoit reſſentir preſque à tout le membre. Les Chirurgiens aſſiſtans furent d'avis d'amputer ſur le champ; mais la réſiſtance des parens y mit obſtacle.

L'on panſa la plaie ſelon les règles de l'Art. Le ſecond jour je fus appellé pour viſiter le bleſſé; mon opinion fut conforme à l'idée des parens. Le ſixième de la

bleſſure, la partie ſe ranima, la ſuppuration s'établit : il ne s'eſt point manifeſté d'accidens fâcheux, quoique le malade n'ait été ſaigné qu'une fois. Deux mois après le coup porté, le jeune homme jouiſſoit d'une bonne ſanté. M. *Noſſier*, Chirurgien Aide-major de l'Hôpital d'Aveſnes, a ſuivi cette cure.

M. *Réad*, Chirurgien-major de l'Hôpital de Valenciennes, de qui nous avons emprunté les trois premières Obſervations, aſſure en avoir trente de plaies compliquées de fracas d'os, à la vérité moins graves que les trois premières, preſque toutes guéries ſans amputation, quoique, ſelon les règles ordinaires, la plupart euſſent exigé cette opération ſur le champ. De neuf cents bleſſés qui furent tranſportés aux Hôpitaux de Valenciennes après la bataille de Fontenoi, le nombre des amputés s'eſt réduit à onze, dont neuf ont été guéris parfaitement, quoique amputés du dixième au quinzième jour de la bleſſure, & à proportion du changement qui ſurvenoit dans les ſignes extérieurs de la partie léſée, & que les malades avoient été mieux préparés.

Voilà donc une méthode dont tout concourt à confirmer le ſuccès ; des membres ſauvés, qui euſſent été extirpés par les principes ordinaires, & qui auroient mis les ſujets dans un plus grand danger de perdre la vie ; & un plus grand nombre d'amputations heureuſes, puiſque le nombre de celles qui réuſſiſſent par le ſyſtême ordinaire, eſt au plus par quelques-uns évalué au tiers (ce qui eſt bien contraire aux Obſervations que nous eumes occaſion de faire après la bataille de Fontenoi, où le ſuccès d'environ trois cents amputations fut réduit à trente ou quarante) ; tandis que ſi l'on raſſemble ſeulement celles de M. *Réad*, & celles que nous avons eu occaſion de faire nous-mêmes en ſuivant d'autres principes, la perte, loin d'être portée au tiers ſuppoſé du nombre des amputés, ne va pas même au dixième : différence prodigieuſe, qui doit faire d'autant plus d'impreſſion ſur l'eſprit de l'Académie, qu'il s'agit d'un point qui intéreſſe particulièrement le bien

de l'humanité en général, auquel elle consacre tous ses soins, & la gloire de la Chirurgie. Mais cependant il ne faut pas se dissimuler qu'une telle disproportion doit être modérée par un certain nombre de blessés morts à la suite de l'amputation immédiate, ou peu après, lesquels auroient également péri quand l'amputation eût été retardée.

Il est des espèces de plaies, qui combinées avec la constitution actuelle de certains sujets, sont véritablement incurables, puisque d'autres sujets réchappent, atteints des mêmes blessures, opérés par la même main, traités de la même manière & dans les mêmes circonstances : or il seroit injuste de mettre sur le compte d'une méthode quelconque le peu de succès de telles opérations. Aussi nous ne prétendons point établir aucune prééminence de système sur ce point. Le parallèle des deux méthodes ne doit porter que sur des sujets d'égale constitution, propres à soutenir la confusion que l'amputation répand dans l'économie animale. Ainsi, si par un calcul certainement exagéré, l'on supposoit que dans un certain nombre de blessés aux extrémités, il s'en trouvât toujours la sixième partie à prélever à cause du vice actuel de leur constitution, suivant toujours l'hypothèse du tiers des sujets sauvés par l'amputation immédiate, ce qui est une supposition de beaucoup au-dessus de celle que l'expérience nous a fait connoître, ce nombre seroit porté alors aux deux cinquièmes, c'est-à-dire, que sur quatre cents cinquante amputations, cent quatre-vingt réussiroient; au lieu que si notre proportion se soutenoit toujours, comme nous avons le même droit de l'exiger, nos succès dans les mêmes circonstances seroient portés à plus de quatre cents cinq, ce qui ne se ressemble point.

On sent bien qu'il seroit superflu de nous objecter la pluralité des blessés qui n'arriveroient point au terme prescrit par l'amputation. Ce nombre ne sauroit être autre que celui même destiné à périr dans les deux hypothèses, puisque très-certainement on accordera bien

que de ce qu'ils n'auroient point été amputés, le traitement étant d'ailleurs le même, ils ne seroient point succombés plus tôt. L'amputation de plus dans le sujet, doit le mettre dans un danger de la vie toujours imminent, & peut d'autant moins être comparée aux incisions passagères qu'exige la méthode de l'amputation différée, que celle-ci étant d'un ordre bien inférieur, loin de troubler l'économie animale au même point, & de contrarier la nature qui tend à conserver dans ce moment, doivent au contraire être considérées comme un secours qu'elle demande dans le tems où elle fait effort pour régénérer la partie lésée. Il ne paroît donc pas qu'on puisse rien opposer de solide contre cette méthode.

Nous ne croyons pas hors de propos, avant que de finir ce Mémoire, de dire un mot de ces évacuations précipitées qui ont coutume d'être faites à l'armée après de grandes batailles & de longs siéges, & qui obligent souvent ou d'abandonner les blessés aux ennemis, ou de les transporter à des distances considérables. Ces deux inconvéniens également à redouter, obligent de s'écarter de la loi générale : car le risque où sont les malades de tomber entre les mains de Chirurgiens peu éclairés, le danger du transport, la nécessité du pansement, l'embarras des appareils composés dont il convient de se servir dans les plaies compliquées de fracas d'os, sont autant de circonstances qui paroissent exiger la soustraction prompte de l'extrémité lésée, afin de simplifier les pansemens, de diminuer les douleurs des blessés, qui souffriroient moins dans les voitures, étant transportés dans un état semblable, que s'ils l'étoient avec l'extrémité endommagée. Mais si le terme du transport ne s'étendoit pas au-delà de trois ou quatre lieues, comme à Fontenoi ou à Lawfeld, l'ordre que nous avons établi pour amputer plus tôt ou plus tard ne doit point être altéré, les blessés pouvant être transportés plus ou moins commodément dans les vingt-quatre heures, sans éprouver de changement notable à leur état.

MÉMOIRE

MÉMOIRE
SUR LA
QUESTION PROPOSÉE
Par l'Académie Royale de Chirurgie,
POUR LE PRIX DE 1756.

L'AMPUTATION étant absolument nécessaire dans les plaies compliquées de fracas des os, & principalement celles qui sont faites par armes à feu, déterminer les cas où il faut faire l'amputation sur le champ, & ceux où il convient de la différer; & en donner les raisons.

Par M. LE CONTE.

L'ACADEMIE, en proposant cette importante Question à résoudre, ne demande pas qu'on lui expose la nature des plaies faites par armes à feu. L'excellent Mémoire qu'Elle a couronné du Prix de 1738, ne nous laisse rien à desirer sur cette matière. Il ne s'agit pas non plus d'établir ici la différence de ces plaies, & de faire entr'elles le discernement de celles pour lesquelles l'amputation est nécessaire, d'avec celles qui n'exigent point cette opération. Ce discernement est supposé déja fait, & la nécessité de l'amputation décidée en conséquence. C'est donc précisément dans cet instant de décision pour cette opération, que l'Acadé-

mie demande au Chirurgien, non pas s'il faut la faire; on en convient; mais s'il faut la faire ſur le champ, ou bien s'il faut la différer. Voilà l'état précis de la queſtion, qui s'offre d'elle-même toute diviſée en deux Parties. Pour y répondre, je déterminerai dans la premiere Partie de ce Mémoire les cas où l'amputation doit être faite ſur le champ; & dans la ſeconde, ceux où il convient de la différer. Trop heureux ſi mon travail peut être de quelque utilité dans la pratique.

PREMIERE PARTIE.

Cas où l'amputation doit être faite ſur le champ.

LA voie la plus ſimple que je croie pouvoir ſuivre dans la détermination des Cas demandés par la premiere Partie de la Queſtion, eſt de les indiquer par ordre, & de joindre à chacun en particulier les motifs de la détermination. Mais pour que cette méthode, où il ne doit paroître aucun ſyſtême particulier, ait le double avantage de la briéveté requiſe, & de toute la clarté dont la matière eſt ſuſceptible, trois ſuppoſitions me paroiſſent néceſſaires.

Je ſuppoſe donc, 1°. que le bleſſé ne puiſſe être tranſporté ſans un délai conſidérable; ou que le trajet n'étant pas long, il ne puiſſe être tranſporté commodément. Il n'eſt pas douteux que le mouvement en cette occaſion produit, ou par ſa durée ou par ſa rudeſſe, un délabrement qui doit rendre l'opération moins ſûre après qu'avant le tranſport.

2°. Que la Chirurgie ſoit venue aſſez tôt au ſecours du bleſſé, pour que le tems néceſſaire à un examen convenable n'ait pas mis un trop long intervalle entre l'inſtant de la déciſion & celui de l'opération. Une plaie l'exigeoit dans un inſtant moins éloigné du coup de feu,

pour laquelle elle ne convient plus dans un autre, qui eſt cependant celui du premier abord pour l'œuvre de la main; ce retardement ne contribueroit-il pas fort à ce que pour l'ordinaire il ſe ſauve à peine un tiers de ceux à qui l'amputation eſt cenſée faite ſur le champ dans les armées? Le nombre des Chirurgiens n'y étant point proportionné au nombre exceſſif des bleſſés, dont les beſoins ſont également preſſans, ou plus preſſans dans les uns que dans les autres, il n'eſt pas poſſible de ſuffire à tous, ou de faire le juſte diſcernement de ceux-ci d'avec ceux-là. Tels devroient être amputés les premiers, qui ne le ſont que les derniers, ou dans un tems moyen qui n'eſt plus celui de la déciſion. La Chirurgie n'a pas dans ſes reſſources de quoi parer à ce funeſte inconvénient: mais ſa théorie n'en eſt pas moins ſûre; & lorſque les moyens qui ne ſont pas en ſon pouvoir, lui permettront d'en ſuivre les principes dans l'exécution, elle aura plus d'heureux ſuccès dans la pratique.

3° Qu'il ne faut jamais perdre de vue dans cette première Partie, que l'état de la plaie ſoit tel qu'en donnant lieu d'appréhender un développement dont les effets ſeroient dangereux, il n'indique pas en même tems des accidens actuels nuiſibles à l'opération: car, comme il ne ſuffit pas pour ſe déterminer à faire l'amputation ſur le champ, de pouvoir la faire plus ſûrement, ſi d'ailleurs le cas n'eſt pas preſſant, de même auſſi l'indication des accidens conſécutifs ne doit point déterminer à la faire dans le premier tems, ſi les accidens actuels y ſont contraires.

Ces trois ſuppoſitions, dont la dernière ſur-tout a des rapports plus étendus, doivent toujours être ſous-entendues dans la détermination des cas de la première Partie, & ſervir à en reſtreindre la généralité.

PREMIER CAS.

Lorſque l'un des grands os, tels que le *fémur* ou l'*humerus*, eſt fracaſſé de façon que les deux bouts fracturés forment des pointes ſaillantes qu'on ne peut ni emporter, ni arcbouter de manière à en avoir une bonne réunion.

Deux raiſons, en pareil cas, doivent déterminer l'amputation. La première, eſt que les pointes ſaillantes ne peuvent par le délai qu'augmenter le déchirement des parties molles qui les enveloppent, en les irritant de plus en plus : la ſeconde eſt que le volume des parties molles étant très-conſidérable, eu égard à l'unité d'os dans la cuiſſe & au bras, les accidens doivent être fort à craindre dans ces ſortes de plaies, que leur plus grande proximité du tronc ne rend déja que trop dangereuſes.

SECOND CAS.

Lorſque l'un des os, de la cuiſſe ou du bras, de la jambe ou de l'avant-bras, eſt briſé en pluſieurs endroits; c'eſt-à-dire, que ſur la longueur il ſe trouve pluſieurs fractures à quelque diſtance les unes des autres : à plus forte raiſon ſi deux os enſemble, ſoit de la jambe ſoit de l'avant-bras, ſont dans le cas.

La raiſon en eſt ſenſible : c'eſt la complication de fracture, qui dans le cas préſent fait juger l'amputation néceſſaire. Donc cette complication ſe trouvant multipliée, la déciſion doit en déterminer l'opération au premier tems. Il réſulte en effet de ces fractures multipliées autant de plaies internes, qui, quoique improprement dites, ſont d'autant plus à craindre, que la plaie principale influe ſur chacune d'elles, & que celles-ci réciproquement influent ſur la principale. Extraire tant de parties, ce ſeroit ôter l'os preſqu'en entier : tenter de les réduire, eſt une entrepriſe ſi difficile, qu'elle paroît impoſſible.

TROISIEME CAS.

Lorſque dans cette multiplicité de fractures, l'extrémité de l'os eſt tellement caſſée, qu'elle en eſt ſéparée du corps de l'os.

Outre ce qui vient d'être dit pour établir la déciſion précédente, dont celle-ci n'eſt qu'une ſuite, il ſe trouve ici une circonſtance qui doit faire accélérer l'amputation; c'eſt que la plaie principale eſt déterminée aux parties ligamenteuſes, aponévrotiques & capſulaires, que l'on ſait être beaucoup plus ſuſceptibles d'irritation que les parties charnues. Les accidens n'y peuvent donc que s'accroître par le délai, & devenir inſurmontables; on ne peut en diſconvenir, pour peu que l'on connoiſſe la nature & le tiſſu des ligamens, des aponévroſes, leur extrême ſenſibilité, & la difficulté de les mettre en ſuppuration.

Il eſt vrai que ſi l'extrémité briſée étoit l'inférieure de quelqu'un des os de l'avant-bras ou de la jambe, le cas ſeroit un peu moins preſſant à raiſon du plus grand éloignement du tronc; mais en ce cas il ne ſeroit permis de différer que pour donner la préférence au plus preſſant, & ce ſeroit toujours amputer ſur le champ.

QUATRIEME CAS.

Lorſqu'une articulation eſt tellement fracaſſée, que les os qui la compoſent en ſont comme écraſés & réduits en eſquilles, & que la déſunion de ſes parties ne laiſſe aucun point d'appui aux parties molles.

La raiſon eſt que d'un côté il n'eſt pas poſſible en pareil cas d'obtenir la réunion des pièces, & que de l'autre on ne peut ſe flatter de prévenir les ſuites funeſtes de la meurtriſſure, qui affecte ici les parties tendineuſes & ligamenteuſes, qui, comme on vient de le remarquer,

ſont plus beaucoup ſuſceptibles d'irritation que les autres parties molles.

CINQUIEME CAS.

Lorſque le corps contondant qui a fait fracas dans une articulation s'eſt tellement enclavé dans quelque grand os, qu'on ne peut l'en ôter, & que les grands accidens commencent à paroître.

La preuve en réſulte, & à plus forte raiſon, de ce qui vient d'être dit dans le cas précédent, quand même il n'y auroit pas deſtruction entière de l'articulation : la circonſtance des grands accidens qui menacent, ne permet point de revenir à de nouvelles tentatives, quand les premières n'ont ſervi de rien pour l'extraction du corps contondant.

Ceci peut ſe confirmer par deux Obſervations ; l'une, de M. *Deſport*, qui eſt la treizième dans ſon Traité des Plaies d'armes à feu ; l'autre de M. *le Cat*, Prix de l'Académie, *Tome I. page 224 in fin.* On voit dans la première que les accidens que M. *Deſport* eut à combattre, euſſent infailliblement emporté le cannonier, s'il ne fût enfin parvenu à extraire à grande peine la bale qui s'étoit enclavée dans l'os du fémur. On voit par la ſeconde, que ſi l'amputation ne ſauva point l'Officier, c'eſt qu'on la fit trop tard ; & ce qu'il y a de bien remarquable, c'eſt que la bale dont parle M. *Deſport*, avoit fait ſimplement ſon trou ſans autre fracas dans l'articulation ; & que l'éclat de grenade dont parle M. *le Cat*, avoit à la vérité intéreſſé la rotule, & traverſé le genou juſqu'à la ſurface poſtérieure du fémur ; mais il n'avoit fait aucune autre fracture.

Il s'enſuit donc que l'inhérence du corps contondant à la ſubſtance oſſeuſe, dès qu'elle eſt invincible & jointe à quelque fracas conſidérable dans une articulation, & que les accidens commencent à paroître, forme le cas

d'une prompte amputation. Les exemples du contraire ne peuvent infirmer la déciſion, ſi la parité n'y eſt entière dans les circonſtances.

SIXIEME CAS.

Lorſque l'artère du membre fracaſſé eſt ouverte ou par le corps contondant, ou par la fracture, & qu'on a tenté envain d'arrêter le ſang, ſoit par l'agaric de chêne, ſoit par la ligature.

La gangrène inévitable, & qui ſuit même de fort près en pareil cas, en eſt ſeule la raiſon péremptoire. Si l'on a ajouté comme condition préalable à l'opération, la tentative pour l'étanchement du ſang, ce n'eſt qu'en ſuppoſant qu'on peut la faire ſans un délai nuiſible; & parce qu'il peut ſe faire, comme il arrive quelquefois, qu'une branche d'artère collatérale ſe dilate ſuffiſamment pour ſuppléer au défaut de l'autre. Cette précaution, dont le bon effet peut aller juſqu'à préſerver le membre de l'amputation, en le preſervant de la gangrêne, ne peut manquer d'être du goût de l'Académie, qui dans les Queſtions qu'elle nous propoſe, n'a pas moins en vûe la conſervation des Citoyens que la perfection de la Chirurgie.

Soyons habiles à amputer; mais ne négligeons rien pour nous en diſpenſer quand le tems & l'état du bleſſé nous le permettent.

SEPTIEME CAS.

Lorſqu'une partie d'un membre eſt emportée par le coup de feu.

Outre qu'en pareil cas la plaie n'eſt pas unie, l'os n'étant pas caſſé net, les éclats peuvent s'étendre bien au-deſſus de la plaie, avec commotion.

L'on a même vu l'articulation ſupérieure luxée par le même coup qui avoit emporté la partie inférieure: &

l'on peut assurer que si la luxation n'y paroît point, c'est que les ligamens & la capsule ont résisté. Or qui ne sent ce que doit produire une telle résistance dans ces sortes de parties ?

Ce seroit donc faire une très-grande faute non-seulement de différer en ce cas l'amputation, mais même (qu'il me soit permis de pousser jusques-là la conséquence) de ne faire que rafraîchir cette amputation brisée & mâchée. L'on risqueroit par ce ménagement, vraiment cruel, de voir l'articulation supérieure se gonfler, l'inflammation s'y mettre, la fièvre s'allumer, la suppuration, si difficile à s'établir dans ces parties, manquer, & le blessé périr; à moins qu'à la première apparence du gonflement on ne fît de nouveau l'opération au-dessus de l'articulation. Or ne vaut-il pas mieux, puisqu'il le faut, en venir là d'abord, tant pour prévenir les accidens si ordinaires & si difficiles à combattre dans les parties ligamenteuses & aponévrotiques, (sur quoi l'on ne sçauroit trop insister) que pour épargner au blessé la peine de souffrir deux fois pour une, cette terrible opération ?

CAS PARTICULIERS,

Concernant les accidens consécutifs.

1°. Si l'une des plaies dont il s'agit, ayant été traitée dans le premier tems comme n'exigeant pas une prompte amputation, il y survient des convulsions, & que la section des tendons voisins ne fasse point cesser les accidens, il n'y a plus à différer. L'amputation peut seule empêcher ces convulsions particulières de se communiquer à tout le corps, & de causer une mort précipitée.

2°. Si à l'inflammation des parties membraneuses, aponévrotiques, &c. succède une gangrène considérable, prête à gagner l'endroit au-delà duquel on ne peut reculer

reculer la section des chairs, l'amputation ne peut plus se retarder, à moins que selon toutes les règles de l'Art, on ne juge encore pouvoir appliquer avec succès le cautère actuel dont l'Académie vient de faire revivre le bon usage. On peut voir le Mémoire qui a remporté le Prix sur cette matière.

Ces deux cas ne sont placés ici que pour ne rien laisser à desirer; l'on ne peut même les regarder comme déplacés, puisqu'une amputation qu'on se voit forcé de faire plutôt qu'on ne croyoit devoir y être obligé, peut absolument être regardée comme celle qu'il faut faire sur le champ. Du moins est-il certain que les motifs qui déterminent en l'un & l'autre cas à faire l'opération sans différer, demandent la même célérité pour le moment, que ceux qui déterminent à la faire dans le premier instant.

Voyons maintenant le cas où il faut la différer. L'on y trouvera le correctif des premiers; & le rapport des uns aux autres en fera mieux sentir les différences.

SECONDE PARTIE.

Cas où il faut différer l'amputation.

SI le seul danger qu'il y auroit à faire l'amputation sur le champ, est une raison suffisante de la différer, il faut convenir aussi que le danger qu'il y a toujours à la faire, doit également déterminer à remettre le plus qu'on peut l'opération, tant qu'on ne court aucun risque par le délai. Il peut arriver qu'une plaie pour laquelle elle aura été jugée nécessaire, & avec raison, dans l'instant de la décision, change tellement d'état dans le second & le troisième tems, qu'on puisse sauver le blessé sans la faire: on doit même être persuadé que la Nature, en suspendant ainsi les développemens critiques,

nous avertit expreſſément de ne point la troubler. En ne nous demandant alors que des ſecours ordinaires de l'Art, elle nous défend de traverſer ſon travail par une opération qui lui donne toujours d'énormes obſtacles à ſurmonter. Quelque ſavante & quelque habile qu'elle ſoit, elle ne parvient jamais ſans beaucoup de peine & ſans un grand danger, à fabriquer une circulation nouvelle, & à établir la ſuppuration dans un moignon, où toutes les fibres & tous les vaiſſeaux ſont non-ſeulement coupés, mais même entièrement privés du commerce néceſſaire à l'organiſation; où les extrémités de ces mêmes vaiſſeaux violemment ſerrées & étranglées par une forte ligature, ſont, pour ainſi dire, abandonnées à elles-mêmes, ſans autre rencontre que celle des topiqués, plus propres à les irriter qu'à ménager leur ſenſibilité; où les fluides ne trouvent que des culs-de-ſac, qui les empêchent de répandre ſur la plaie le ſuc vital qu'ils portent en trop grande abondance aux parties ſupérieures.

Il ſuit de ces principes, qu'on peut ſe déterminer par deux différens motifs à différer l'amputation, ou parce qu'il y auroit trop de danger à la faire ſur le champ, ou parce qu'on peut, ſans un grand danger, la remettre à un autre tems. Je déterminerai dans un premier article les cas où le premier motif doit avoir lieu; & dans un ſecond article, les cas où le ſecond motif doit décider pour le délai.

ARTICLE PREMIER.

Cas où l'on doit différer l'amputation, parce qu'il y auroit trop de danger à la faire ſur le champ

PREMIER CAS.

LORSQUE la plaie compliquée de fracas des os du bras, de l'avant-bras, de la cuiſſe & de la jambe, eſt accompagnée d'une commotion trop forte. Je m'explique; & de l'explication naîtront, comme d'elles-mêmes, les raiſons du délai.

Par commotion trop forte, j'entends celle qui de la partie bleſſée s'étend à toute l'économie animale par le genre nerveux; on la connoît par ſes ſuites, ou plutôt par ſes effets preſque momentanés: ce ſont pour l'ordinaire la petiteſſe & la concentration du pouls, la ſyncope, les angoiſſes, la perte de la raiſon, les mouvemens convulſifs, le hoquet, le vomiſſement, les friſſons irréguliers, avec roidiſſement de tout le corps, le froid univerſel, l'engourdiſſement général avec peſanteur, le changement de couleur qui devient jaune, verte, plombée, &c. Ces effets qui ne peuvent manquer d'être apperçus du Chirurgien, pour peu qu'il ſoit attentif, l'obligent de différer l'amputation, ſans qu'il ſoit néceſſaire de les voir tous réunis. C'eſt aſſez du concours ſenſible de quelques-uns pour le décider: il peut même ſuffire d'un ſeul tel que ſeroit le froid univerſel, l'engourdiſſement général, le roidiſſement de tout le corps, la convulſion de toutes les parties. Ces effets indiquent la commotion dont je parle, & ſont la preuve d'un étranglement qui arrête le mouvement muſculaire, & intercepte la circulation.

Or il eſt indubitable que l'amputation dans ce moment doit rendre ces deux accidens encore plus funeſtes : car, en premier lieu, dans l'état d'érétiſme où eſt le genre nerveux, elle ne peut qu'y ajouter un ſurcroît d'irritation. En ſecond lieu, elle ne peut qu'intercepter de plus en plus la circulation, en occaſionnant une obſtruction plus grande dans tous les vaiſſeaux ; car il eſt évident que la ſuppreſſion du membre retranché, ne permettant plus aux liquides de continuer le peu de mouvement progreſſif qu'ils pouvoient encore y avoir avant l'amputation, c'eſt une néceſſité que le reflux s'en faſſe dans les autres, qui ne ſont déjà que trop tendus ; & que par une ſuite inévitable, le ſurcroît de gonflement augmente la tenſion & l'érétiſme des parties nerveuſes, & mette un nouvel obſtacle à la circulation. Qu'en doit-il arriver, ſi ce n'eſt ſuſpenſion d'excrétion, fièvre violente, avec rêveries, redoublement de convulſions & de hoquets, inflammation, gangrène ?

SECOND CAS.

Trop de vigueur dans le bleſſé, jointe à la commotion.

C'eſt une ſuite du cas précédent. Cet état de vigueur, bien loin d'être favorable à l'opération, comme étant le plus fort & le plus ſain, ne peut y être que nuiſible, parce qu'à raiſon du plus de vigueur, la contraction des ſolides & la conſiſtance ou denſité des fluides, ſont trop fortes, & par conſéquent plus capables d'augmenter que de diminuer le gonflement, la tenſion & l'engorgement, qui, comme il vient d'être prouvé, ſont encore plus conſidérables après le retranchement d'un membre, qu'ils ne l'étoient auparavant.

On a vu dans l'expoſé préliminaire de cette ſeconde Partie, ce que fait la ſeule ligature néceſſaire dans cette opération : la contraction & la denſité dont je parle,

jointes à la ſuppreſſion du membre, & à la compreſſion extraordinaire de toutes les parties qu'embraſſe la ligature, forment la preuve complette de la déciſion : auſſi voit-on pour l'ordinaire que l'amputation réuſſit mieux quand le ſujet eſt affoibli, parce qu'alors la circulation eſt plus douce & plus unie. Les ſolides ſe trouvant plus relâchés, & les fluides atténués, ceux-ci éprouvent dans leur reflux beaucoup moins de réſiſtance, & enflent avec bien plus d'aiſance les voies nouvelles que la Nature ſubſtitue à celles qui manquent.

TROISIEME CAS.

Mauvaiſes qualités des liqueurs. J'entends celles dont ſont les cauſes internes, telles que quelque virus ſcrophuleux, ſcorbutique, vérolique, la jauniſſe, le maraſme, un vice épidémique de maladie contagieuſe, un fièvre violente. Il faut néceſſairement les détruire, ou commencer à les corriger avant que de faire l'amputation ; elles ne peuvent que porter le déſordre dans la plaie en y portant leur vice, par le commerce continuel & réciproque de toutes les parties du corps. La foibleſſe qui les accompagne, n'eſt plus ce relâchement louable des ſolides dont nous parlions tout-à-l'heure ; mais une énervation auſſi vicieuſe, que la dépravation dont elle eſt le pernicieux effet. La foibleſſe n'a beſoin que de confortatifs : la dépravation, pour ceſſer d'être nuiſible, a beſoin de correctifs ; & l'on ſent la différence des uns aux autres pour accélérer ou retarder une opération qui peut dépendre de ces ſecours.

QUATRIEME CAS.

L'état inflammatoire d'un viſcère principal, tel que le poumon, le cerveau, les meninges, &c. une tenſion inflammatoire au voiſinage de la bleſſure, qui s'étendroit

juſqu'à l'endroit où ſe doit faire l'amputation.

Deux raiſons établiſſent la néceſſité du délai en pareil cas : la première eſt que l'inflammation dont il s'agit, feroit ſur la plaie le même effet que les cauſes de dépravation, déduites dans le cas précédent. La ſeconde, que le reflux inévitable de la plaie aux autres parties, ne pourroit qu'augmenter l'inflammation dans le viſcère qui en eſt affecté.

Le méchaniſme ſur lequel ces deux raiſons ſont fondées, eſt ſuffiſamment développé dans les cas précédens, & oblige de lever l'obſtacle avant que d'en venir à l'opération.

CINQUIEME CAS.

Défaut de panſement dans le premier tems.

Il arrive de ce défaut, que la dépravation dans les parties bleſſées devient par le laps de tems équivalente à celle qui eſt l'effet des vices & des cauſes internes du troiſième cas; alors elle doit également ſe communiquer à toute l'habitude du corps par le commerce continuel & réciproque : elle exige donc également les correctifs préparatoires à une heureuſe amputation.

SIXIEME CAS.

Mortification non bornée, ſur-tout lorſqu'au-deſſus de la plaie ſe trouve une tuméfaction phlogiſtique, qui s'étend au-deſſus de l'endroit où doit ſe faire la ſection des chairs.

Ne point différer en pareil cas, ce ſeroit riſquer de voir au-deſſus de la ſection même la gangrène ſe former & gagner les parties ſupérieures : ce qui arrive ſurtout quand les cauſes ſont de la nature de celles auxquelles je viens d'attribuer, dans le troiſième cas, les mauvaiſes qualités des liqueurs.

Comme le membre ſe trouve alors ſphacélé en fort peu de tems, l'on pourroit croire que l'amputation prompte eſt l'unique reſſource ; mais l'expérience, ſupérieure à tous les raiſonnemens, y eſt contraire, & l'on a vu pluſieurs ſujets en qui cette opération a été infructueuſe, pour s'être preſſé de la faire avant que la mortification fût bornée.

M. *Boucher* appuie cette doctrine, dans ſes Mémoires, de l'exemple d'un cadet Hollandois, qui mourut avec la gangrène au moignon & à la cuiſſe, deux jours après y avoir ſouffert l'amputation, qu'on avoit cru pouvoir ſeule en arrêter le progrès.

M. *Pialoux* ayant obſervé les mauvais ſuccès de cette opération dans les mêmes circonſtances, prit en conſéquence le parti de ne la plus faire, que la mortification ne fût bornée par une ligne circulaire de ſéparation bien profonde : auſſi en fit-il pluſieurs avec cette précaution, qui lui réuſſirent toutes, quelques-unes même de la cuiſſe.

Dans tous ces cas, comme l'on voit, il y auroit un danger évident à faire l'amputation ſur le champ : ceux où l'on ne riſque point à la différer ſeront déterminés dans l'Article ſuivant.

ARTICLE II.

Cas où l'on doit différer l'amputation, parce que l'on peut, ſans grand danger, la remettre à un autre tems.

PREMIER CAS.

EN général, lorſque le fracas en conſéquence duquel l'amputation eſt jugée néceſſaire, ne vient que du mouſquet.

La raiſon eſt que la colliſion n'en étant que foible, en comparaiſon de celle qui vient du canon, de la bombe & de la grenade, la commotion n'en peut occaſionner des accidens auſſi difficiles à combattre, ni capables de produire des effets auſſi étendus & auſſi prompts: à quoi il faut ajouter que la contuſion & le déchirement fait par la balle, ſont toujours moindres, que dans les plaies faites par le boulet & les éclats des autres inſtrumens plus forts que le fuſil.

Ce délai donne au malade le tems de revenir du ſaiſiſſement, qui jette toujours du trouble dans l'économie animale; à la Nature, celui de fournir des reſſources ſecrettes, en reprenant, pour ainſi dire, ſon aſſiette ordinaire; au Chirurgien, celui d'opérer moins bruſquement, & par conſéquent avec plus de ſécurité. S'il en arrive que le bleſſé guériſſe ſans amputation, la Chirurgie ne pourra qu'applaudir à un traitement, qui aura ſi heureuſement combattu les accidens ſur leſquels elle avoit jugé avec fondement cette opération néceſſaire dans le moment de la déciſion. Les exemples de cet heureux ſuccès ſont ſi communs, qu'on ne finiroit pas ſi l'on vouloit rapporter ici les Obſervations qu'en fourniſſent nos grands Maîtres: elles ſont connues de l'Académie

cadémie; & j'oſe avancer que le délai dans le cas préſent eſt d'autant plus conforme à ſes vues, qu'il tend à conſerver au bleſſé la vie avec tous ſes membres.

Mais, dira-t-on, dès que l'amputation eſt une fois jugée néceſſaire, ne vaut-il pas mieux la faire avec toute l'aſſurance poſſible du ſuccès, quand il ne s'y trouve pas de grands obſtacles à vaincre, que de s'expoſer, en différant, à en avoir de difficiles à combattre?

Je réponds à cela, que ſi la maxime ſur laquelle on raiſonne, peut avoir lieu dans les cas où l'œuvre de la main ne tire pas à de funeſtes conſéquences, c'eſt certainement en abuſer, que de l'appliquer à une opération qui met toujours la vie du ſujet en un très-grand danger; & je perſiſte à dire que l'eſpérance de bien faire l'amputation & d'y réuſſir, ne doit jamais l'emporter ſur l'eſpérance de l'éviter: or celle-ci ſubſiſte tant que rien ne preſſe d'amputer.

SECOND CAS.

Lorſque le fracas n'attaque l'os que dans ſa partie moyenne, pourvu cependant que les circonſtances ne ſoient pas les mêmes que dans le premier cas de la première Partie; que la plaie contuſe n'indique pas des accidens conſécutifs dont le développement ſeroit à craindre; & que les parties charnues n'aient point perdu leur chaleur naturelle. Le cas s'étend à tous les grands os.

Ce qui doit avec ces précautions déterminer au délai, en pareil cas, c'eſt que,

1°. Selon les lois de la Méchanique, il eſt beſoin d'un moindre effort pour rompre un corps dur de quelque étendue, par ſon milieu, que vers l'une ou l'autre de ſes extrémités. D'où il s'enſuit que la fracture d'un des grands os dans ſa partie moyenne, doit être l'effet d'une colliſion moins violente, & qui produit conſéquemment une commotion moins forte & moins dangereuſe dans ſes ſuites: au lieu que le fracas des extré-

mités ſuppoſe une colliſion plus violente, tant à raiſon de leur proximité des points d'appui, qu'à raiſon de leur conſiſtance, qui les rend moins fragiles que le corps de l'os creux.

2°. La partie moyenne de l'os eſt enveloppée de parties charnues, moins ſuſceptibles en elles-mêmes d'irritation & de douleurs aiguës, parce que les fibres en ſont plus molles & moins *attrites* pour l'ordinaire, parce que la partie oſſeuſe qu'elles enveloppent, réſiſtant moins à la colliſion, leur occaſione une contuſion moins forte, au lieu que les parties molles qui recouvrent les apophyſes, les épiphyſes & leurs environs, ſont plus ſuſceptibles d'irritation, & plus *attrites*, pour les deux raiſons contraires, & de leur tiſſu plus ſerré, & du plus de réſiſtance de la partie oſſeuſe qu'elles enveloppent, à l'impulſion du corps contondant.

TROISIEME CAS.

Lorſque dans l'articulation du coude ou du genou, la fracture n'affecte point l'extrémité inférieure de l'*humerus* ou du fémur, quoique l'autre partie de cette articulation ſoit fracaſſée, ſi d'ailleurs les accidens ne ſont pas urgens, l'on doit encore différer.

Car quoiqu'il ſoit vrai, comme il vient d'être prouvé dans les cas précédens, que les têtes d'os en général réſiſtent plus à la colliſion, & exigent conſéquemment un plus grand effort pour être caſſées, que la partie moyenne, & que de-là ſuivent les conſéquences que nous en avons tirées; on doit cependant conclure ici, que cette colliſion plus forte ne l'a pas été dans le cas préſent à un degré d'excès qui demande célérité pour l'opération, puiſque l'extrémité, ſoit de l'*humerus*, ſoit du fémur, n'en eſt pas endommagée malgré la contiguité.

Mais ce qu'il faut remarquer ici, & qui mérite une attention particulière, c'eſt qu'en faiſant dans le cas pré-

ſent l'amputation ſur le champ, l'on ſacrifie tout d'abord une articulation dont la fracture n'affecte que la partie inférieure. Or en différant on ne riſque rien de plus, & il peut en arriver que l'on ſoit diſpenſé de faire un tel ſacrifice.

QUATRIEME CAS.

Lorſque dans les plaies des jointures de la jambe avec le pied, & de l'avant-bras avec la main, les os de la jambe & du tarſe, de l'avant-bras & du carpe, ne ſont caſſés ou briſés qu'en partie, parce que l'éloignement du tronc, ſur-tout quand les accidens ne ſont pas extraordinaires, rend le progrès de la commotion moins dangereux dans ces parties, & que d'ailleurs une foule d'obſervations favoriſent cette déciſion : inutilement les mettrions-nous ſous les yeux de l'Académie.

Le même cas doit s'étendre, & à plus forte raiſon, aux articulations des extrémités, ſoit au métacarpe, au métatarſe, & aux phalanges. La Chirurgie dans ces ſortes de plaies, a l'avantage d'être dirigée par l'étendue de l'eſpace entre les extrémités & les articles principaux, & de pouvoir combattre les accidens primitifs ſans craindre que les conſécutifs la préviennent, & lui deviennent inſurmontables.

Ces raiſons me paroiſſent ſi ſolides, que je ne puis voir ſans regret des mains amputées ſur le champ. Il eſt vrai que dans les exemples qu'on en rapporte, la pratique ſe trouve juſtifiée par le ſuccès ; mais ce ſuccès, qui prouve à la vérité qu'on a bien opéré, & dans des circonſtances qui n'avoient rien de contraire à l'opération, prouve-t-il également qu'on ne pouvoit ſans danger la remettre à un autre tems ? Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que ceux à qui l'on a retranché, dès l'inſtant de la bleſſure, cette partie du corps ſi néceſſaire & ſi utile même, quelque mutilée qu'elle ſoit, ne l'auroient pas plus perdue ſi l'on avoit différé l'amputation.

CINQUIEME CAS.

En général, lorſque les plaies compliquées de fracas des os ne ſont point faites par armes à feu.

La raiſon du délai eſt, que ces ſortes de plaies ne ſont jamais accompagnées d'une commotion ſi grande que celles d'arquebuſades, qui demandent célérité, & que les accidens primitifs ne s'en étendent ni ſi loin, ni ſi promptement.

Ce dernier cas ſeroit ſuperflu, ſi l'Académie ne renfermoit dans ſa Propoſition que les plaies faites par armes à feu. Mais en ſe ſervant du terme *ſur-tout*, elle a donné clairement à entendre que ſi c'étoit-là ſon intention principale, elle ne prétendoit pas exclure de ce Mémoire les autres plaies également compliquées de fracas d'os.

RÉCAPITULATION.

Ce détail préſente naturellement trois ſortes de cas déciſifs de l'accélération ou du retardement de l'amputation : des cas *preſſans ;* ce ſont ceux de la première Partie de ce Mémoire : des cas *nuiſibles ;* ce ſont ceux du premier Article de la ſeconde Partie : des cas *neutres ;* ce ſont ceux du ſecond article de la ſeconde partie.

Les premiers ſont toujours tels dès le premier inſtant, & ne le ſont que parce qu'ils peuvent devenir *nuiſibles* en très-peu de tems par un accroiſſement d'irritation.

Les ſeconds peuvent être *preſſans ;* mais comme *nuiſibles*, ils ſont ſi contraires à l'amputation, qu'ils la rendroient pire que le mal ſi on la faiſoit ſur le champ.

Les troiſièmes n'ont rien d'un côté qui ſoit contraire à l'opération, ni rien de l'autre qui oblige de la faire dans le premier tems.

Amputer ſur le champ dans les cas *preſſans*, c'eſt em-

ployer l'unique moyen de ſauver le bleſſé du péril. Le faire de même dans les cas *nuiſibles*, quoique preſſans d'ailleurs, c'eſt abréger de gaîté de cœur la vie d'un homme qui paroît à la vérité devoir bientôt la perdre, mais dont il y a toujours à eſpérer tant qu'il vit, & que la Nature peut être aidée par d'autres ſecours. Faire enfin l'amputation ſur le champ dans les cas *neutres*, c'eſt prévenir, j'en conviens, des accidens qui pourroient la rendre impraticable ſi l'on en étoit prévenu, & qu'ils fuſſent développés juſqu'à un certain point: mais c'eſt faire courir avant le tems les riſques d'une opération, qui met toujours la vie du ſujet en danger.

La néceſſité oblige de diligenter dans les cas *preſſans*. L'humanité défend d'agir ſur le champ dans les cas *nuiſibles*. La prudence exige qu'on ne ſe preſſe point dans les cas *neutres*. Delà deux règles générales.

PREMIERE REGLE GÉNÉRALE.

Toujours différer l'amputation dans les cas nuiſibles *& dans les cas* neutres, *& ne la faire ſur le champ que dans les cas* preſſans.

Mais dans ces cas preſſans il y en a qui ſont nuiſibles dès le premier inſtant, pour cauſe de vices internes; & l'on peut s'y méprendre, ſoit parce que ces vices ne ſont pas faciles à appercevoir, ſoit qu'ils échappent à l'attention du Chirurgien, plus occupé de ce qu'il y a d'apparent dans la plaie, que de ce qui rend intérieurement l'habitude du corps ou du tempérament, vicieuſe. Il y en a d'autres qui n'étant point nuiſibles dès le premier moment, le deviennent en très-peu de tems par un développement des accidens primitifs, qui confinoit déja avec les conſécutifs à la premiére inſpection de la bleſſure: & comme le moins tient beaucoup du plus dans les plaies de cette eſpèce, on peut regarder comme encore preſſans des cas qui ſont déja nuiſibles.

Or amputer sur le champ dans ces deux sortes de cas, c'est le faire à contre-tems ; trop tôt pour ceux qui sont nuisibles dès le premier instant ; trop tard pour ceux qui étoient pressans d'abord, mais qui cessent de l'être alors en devenant nuisibles.

SECONDE REGLE GÉNÉRALE.

N'amputer sur le champ, même dans les cas pressans, *que quand on est sûr, autant qu'on le peut être, qu'ils ne sont point* nuisibles *pour cause de vices internes, ou qu'ils ne touchent point aux accidens qui les rendroient* nuisibles.

Si de la théorie qui nous fournit ces deux règles générales, nous rapprochons l'expérience, nous y trouverons de quoi les appuyer & en faire sentir les avantages. Sans remonter à des tems reculés, arrêtons-nous à l'action de Fontenoi. Plus l'époque est proche de nos jours, plus nous serons autorisés à croire qu'il y avoit d'habileté dans la Chirurgie, qui va toujours en croissant en degrés de perfection. Dans ce tems si voisin du nôtre, & où l'on vit opérer tant d'habiles mains déja exercées depuis plusieurs années, que le fléau de la guerre leur avoit fourni des sujets sans nombre, combien en réchappa-t-il de ceux à qui l'amputation fut faite sans différer ? A peine un tiers. M. *Boucher* en a donné la liste : on peut la consulter. D'où a pu venir un si mauvais succès ? Seroit-ce trop hasarder que de l'attribuer en très-grande partie à ce qu'on a confondu les cas nuisibles avec les cas pressans ? N'est-il pas même permis de conjecturer que du tiers qui s'est sauvé, la plûpart étoit dans le cas neutre, dont par conséquent un assez bon nombre auroit pu guérir sans amputation ; ensorte que des amputés, il n'y en auroit eu sans ceux-ci qu'environ un quart de sauvé ? C'est ce que je soumets au jugement de l'Académie.

Je ne vois rien qu'on puiſſe m'objecter, à quoi je n'aie répondu d'avance, ſinon peut-être que les bleſſés qui ſeront dans les cas nuiſibles, auront, en conſéquence du délai, beaucoup plus à ſouffrir que ſi l'amputation à laquelle il faudra venir après bien de douloureux préparatifs, leur étoit faite ſur le champ.

Mais, 1°. Je ne crains point qu'une pareille objection ſoit jamais faite par aucun des grands Maîtres de l'Art. 2°. Il eſt facile de répondre que ſi en pareil cas l'on eſt obligé de faire ſouffrir aux bleſſés des inciſions de toute eſpèce, les taillades, l'application du cautère, &c. c'eſt leur état qui nous réduit à cette fâcheuſe néceſſité, & qu'il vaut mieux tenter à diverſes repriſes de leur ſauver la vie par pluſieurs ſouffrances, que de les faire certainement mourir par la première : car autant nous ſommes ſûrs de faire mourir ces ſortes de bleſſés par une amputation faite ſur le champ, autant connoiſſons-nous peu les reſſources que la Nature & le tempérament, aidés de ces préparatifs, peuvent nous ménager pour l'opération remiſe à un autre tems. M. *Faure* eût-il ſauvé les dix amputés s'il leur eût fait l'opération dans le premier tems? En fût-il mort les deux tiers de ceux de Fontenoi, ſi l'on ſe fût moins preſſé de la faire à la plus grande partie? Je ne ſçaurois me le perſuader. C'eſt à l'Académie d'en juger.

SUJET

PROPOSÉ EN 1756,

POUR LE PRIX DE 1757.

DANS les cas où l'Amputation de la cuisse dans l'article paroîtroit l'unique ressource pour sauver la vie à un malade, déterminer si l'on doit pratiquer cette opération, & quelle seroit la méthode la plus avantageuse de la faire.

L'ACADÉMIE a reçu douze Mémoires sur ce sujet, & n'en a point trouvé qui fût digne du prix. Parmi ces Mémoires, il en est un dans lequel l'Auteur a en vue de prouver que l'opération proposée n'est praticable en aucun cas. S'il eût établi cette assertion de façon à lever tous les doutes, le prix lui auroit été décerné, & le seroit encore à celui qui prouveroit incontestablement cette proposition; parce qu'il seroit censé avoir démontré que cette opération ne peut jamais être une ressource pour sauver la vie à un malade, contre la supposition suivant laquelle l'Académie demande si on doit la faire, & quelle seroit la meilleure méthode de la faire.

Le même sujet a été remis pour l'année 1759, avec promesse d'un prix double.

SUJET

SUJET

PROPOSÉ EN 1757,

POUR LE PRIX DE 1758.

DÉTERMINER les cas où les injections ſont néceſſaires pour la curei des Maladies Chirurgicales, & établir les règles générales & particulieres qu'on doit ſuivre dans leur uſage.

CE point de la Thérapeutique Chirurgicale a été juſqu'à préſent fort peu approfondi, & préſente néanmoins un vaſte champ de doctrine. L'Académie deſire que l'on expoſe les avantages & les inconvéniens que les injections doivent avoir dans les différentes eſpèces de maladies, & ſuivant la nature différente des parties malades, notamment de celles qui ſont contenues dans les capacités; que les Auteurs donnent les procédés particuliers qu'ils pourroient avoir, tant pour les compoſitions que pour les inſtrumens; enfin, que leur théorie ſoit appuyée ſur des exemples & des obſervations.

L'Académie a jugé à propos d'ajouter cette condition à celles qui ont été juſqu'ici demandées : ſçavoir, que les Auteurs mettront ſimplement une deviſe à leurs ouvrages ; mais que pour ſe faire connoître, ils y joindront, dans un papier cacheté & écrit de leur propre main, leurs nom, demeure & qualité, & ce papier ne ſera ouvert qu'en cas que la Pièce ait remporté le prix.

Le prix a été adjugé au Mémoire N°. 8, ayant pour deviſe cette phraſe de *Celſe : Satius eſt anceps experiri auxilium quàm nullum.* L'Auteur eſt M. GRILLON, Maître en Chirurgie à Rouen.

MÉMOIRE
SUR
LES INJECTIONS.

Par M. GRILLON.

I.

LA perfection d'un Art eſt l'ouvrage de la ſagacité, de l'induſtrie, & des travaux : leur alliance a ſeule le droit d'en étendre la ſphère ; elle crée, elle réforme les différens moyens propres à donner la plus grande préciſion à ſon exercice. C'eſt par elle que la Chirurgie ſe trouve enrichie d'une infinité d'inventions ; ſes Livres en ſont remplies, & l'on ne peut les y conſidérer ſans en admirer le nombre & la variété. Si chacune d'elles avoit apporté le ſceau de la perfection en ſortant du génie de ſon Auteur, cet Art auroit aujourd'hui peu à deſirer pour être auſſi parfait qu'il eſt utile. Il eſt encore éloigné de jouir de ce double avantage ; car malgré les efforts des grands Hommes de tous les tems & de tous les lieux qui l'ont cultivé, il y a encore des parties qu'ils ont laiſſées ſi imparfaites, qu'elles ont un extrême beſoin d'être approfondies pour qu'on puiſſe en tirer tous les avantages qu'on a droit d'en attendre.

II.

Les injections ſont du nombre des inventions de la Chirurgie, deſquelles il ne nous reſte que de foibles

traces. Depuis la naiſſance de cet Art juſqu'à nos jours, nous voyons qu'elles ont été miſes en uſage ; mais cette ancienneté de ſervices nous apprend peu de choſes de leur utilité. En effet, quels avantages pouvons-nous tirer des Obſervations & des exemples vagues, où il ſemble dans la plûpart, qu'on s'en ſoit ſervi plutôt par imitation, par habitude, que par des indications appuyées ſur des raiſonnemens émanés des circonſtances qui doivent décider de leur néceſſité ? Quel fond pouvons-nous faire ſur la confiance aveugle que lui ont vouée certains Praticiens qui les ont employées dans les cas où elles ſont viſiblement, nous ne dirons pas ſeulement contraires, mais pernicieuſes ; ſur un mépris ſi outré de la part d'autres Praticiens, qu'ils ont dédaigné d'implorer leur ſecours dans des circonſtances où elles auroient pu rendre les plus importans ſervices ? Tel eſt l'état où ſe trouve cette partie de la Chirurgie ; elle a été juſqu'à ce jour enveloppée de ténébres ſi épaiſſes, qu'il n'y a eu que les grands Maîtres, guidés par le flambeau de l'expérience & des réflexions ſolides, qui ayent pû en connoître la vérité.

III.

L'Académie Royale de Chirurgie, dont les travaux ont pour baſe la perfection des objets qu'elle embraſſe, demande que l'on mette la doctrine des injections dans un jour ſemblable à celui dont jouiſſent pluſieurs parties de la Chirurgie. Nous penſons qu'il faut pour cela recueillir avec ſoin ce qui eſt épars de côté & d'autre ſur cette matière, en exprimer ce qu'il y a de vrai & de bon, & l'incorporer à nos propres connoiſſances. Quoique cette proviſion ne ſoit compoſée que de fragmens ſans rapport, ſans liaiſon, ſouvent en contradiction entr'eux, ne les mépriſons point : il nous ſeroit difficile, ſans eux, de faire paroître notre ſujet dans le jour dont il a beſoin. C'eſt à leur faveur qu'il nous ſera permis de

parvenir à ſa juſte appréciation, de dévoiler les degrés de ſes propriétés, & les cas où elles ſe déployent. Un moyen ne peut être univerſel; ſon efficacité eſt donc néceſſairement bornée. Quelles qu'en ſoient les limites, il faut les connoître; car il eſt certain qu'on n'en tirera pas tous les avantages qu'il promet & qu'il peut donner, ſi on n'a pas déterminé avec préciſion les circonſtances favorables ou défavorables qui permettent ou défendent ſon uſage. L'abus qui ſuivra de cette indétermination le rendra infidèle, & ſon infidélité lui méritera la proſcription. Il eſt donc indiſpenſable de fixer les termes où commencent & finiſſent ſes propriétés: avec cette ſage précaution, on obtiendra ce qu'on a lieu d'en eſpérer.

IV.

La Chirurgie ne doit s'armer de l'appareil effrayant de ſes inſtrumens tranchans, que lorſqu'elle a épuiſé ou reconnu inſuffiſans des moyens plus doux & plus ſimples: amie de l'humanité, entièrement occupée du ſoin de la faire jouir de tous les droits de la vie & de la ſanté, elle eſt ſatisfaite lorſqu'elle peut y travailler ſans révolter ſa ſenſibilité. Nous trouvons cet avantage dans les injections: ce ſont des médicamens fluides dont les qualités ſont diverſifiées, comme les circonſtances qui demandent leur uſage; la Chirurgie les emploie pour la guériſon des maladies internes & externes, à la faveur d'un inſtrument nommé *ſeringue*.

La ſimplicité de ce ſecours fait ſon apologie; il n'a rien de cet aſpect redoutable qui ſouvent fait préférer aux malades les infirmités qui les accablent, à des guériſons certaines, mais que la Chirurgie ne peut leur donner que par des moyens douloureux.

V.

Les injections ſont donc de ces ſecours de la Chirur-

gie que les malades acceptent ſans répugnance. Cette prérogative les rend infiniment recommandables ; elles le ſeroient encore plus ſi l'effet en étoit auſſi fidèle qu'agréable : mais elles ne peuvent prétendre à de ſi grands avantages; elles ont des inconvéniens qui ſont inſéparables de leur uſage ; il leur eſt impoſſible de ſoutenir le parallèle d'efficacité avec d'autres moyens, dans bien des cas où elles ſont, comme eux, praticables. L'examen de ces deux circonſtances défavorables aux injections, en montrera la vérité, & il en réſultera la connoiſſance de leur juſte valeur, & des règles qu'il faudra obſerver pour l'obtenir. Par-là notre travail ſe trouve naturellement partagé en quatre parties : dans la première, nous recherchons les inconvéniens des injections : dans la ſeconde, nous en ferons le parallèle avec d'autres moyens : dans la troiſième, nous fixerons leur vrai uſage : enfin, dans la quatrième, nous donnerons les règles qu'il faut obſerver en les employant.

ARTICLE PREMIER.

Inconvéniens des injections.

I.

LES difficultés de l'Art de guérir ſeroient renfermées dans des bornes plus étroites qu'elles ne ſont, ſi les procédés dont il ſe ſert arrivoient ſans empêchemens à leurs fins ; la certitude des ſuccès ſeroit preſque toujours la ſuite des entrepriſes. Mais il n'eſt pas accordé à cet Art d'avoir dans toutes ſes parties tant de préciſion dans ſon exercice ; des obſtacles, des inconvéniens ſemblent ſouvent s'y multiplier, pour traverſer les moyens les mieux concertés : ce n'eſt qu'après les avoir écartés que l'on peut ſe flatter d'obtenir ce qu'ils promettent. Pour ſentir la vérité des inconvéniens que nous allons reconnoître dans l'uſage des injections, il faut avoir préſent ce qu'on

entend en Chirurgie par plaie profonde, *sinus*, fiſtule, abſcès avec ouverture diſproportionnée à ſes dimenſions, en quelques parties externes ou internes que ces maladies ſoient ſituées. Ce ſont les cas principaux dans leſquels on les emploie; & c'eſt par eux que nous découvrirons leurs défauts. Ce ſont autant de cavernes dans le ſein deſquelles il y a des déſordres qui troublent & s'oppoſent aux travaux de la Nature. L'Art, ſon miniſtre & ſon appui, s'empreſſe à l'aider; mais la petiteſſe des ouvertures par leſquelles il peut communiquer ſes ſecours, & les faire parvenir juſqu'aux lieux qui les demandent, ne lui permet point d'autres voies que celles des injections. Si elles étoient auſſi certaines dans leurs effets qu'elles ſont faciles à pratiquer, l'Art trouveroit en elles les plus précieux avantages; mais l'expoſé des nombreux inconvéniens qui les environnent, doit naturellement affoiblirles eſpérances qu'il peut en concevoir.

PREMIER INCONVENIENT.

Les injections accablent & ſurchargent les parties dans leſquelles elles ſont faites.

Leur forme eſt fluide; comme telles, elles ont les propriétés communes à tous les autres fluides; conſéquemment elles ſont compoſées de particules peſantes dont la gravité en quelque endroit qu'elles ſoient placées, eſt proportionnelle à la quantité de matières dont elles ſont compoſées. Cette gravité eſt d'autant plus ſenſible aux parties malades, que la quantité de liqueur d'une injection, ordinairement proportionnée à la grandeur de la cavité deſtinée à la recevoir, s'y détermine ſubitement. Tout changement ſubit qui arrive aux parties du corps, leur eſt toujours à charge & incommode. Cette incommodité ſe trouve ſouvent répétée cinq à ſix fois dans un même panſement, & fait néceſſairement un inconvénient, lorſqu'il ſe paſſe ſur-tout dans des parties faciles à ébranler.

SECOND INCONVENIENT.

Les injections distendent les parties où elles sont faites; elles y occasionnent des infiltrations, des sinuosités. On ne peut remplir de liquides une cavité, sans que ses parois ne soient distendues en tous sens; ce qui nécessite de remplir une cavité qu'on injecte, c'est que tous les points de sa surface ont besoin de la présence de la liqueur injectée pour y réformer ce qui y est contre nature. Les distensions de tous les points d'une partie malade, y font naître un sentiment douloureux qui est souvent suivi d'inflammation & de ses suites. Lorsqu'elles se passent dans les parties extensibles, comme celles qui sont spongieuses, garnies d'une grande quantité de tissu cellulaire, elles augmentent les dimensions du lieu, elles ouvrent les aires des cellules, elles déchirent les moins résistantes, la liqueur de l'injection s'y insinue: de-là les infiltrations & les sinuosités.

TROISIEME INCONVENIENT.

Les injections enlèvent avec les fluides étrangers ces exudations glutineuses que la Nature a soigneusement travaillées pour être les matériaux élémentaires des parties solides; pour servir de vernis & de défense aux végétations tendres & délicates avec lesquelles elle s'efforce de réparer ses pertes; enfin, pour être le ciment avec lequel elle soude les parties divisées. Le Chirurgien, qui en connoît la valeur, évite scrupuleusement de les en priver: quoi de plus capable de les enlever que les injections? Ce sont des lavages qui pénètrent & entraînent aisément des sucs aussi déliés & aussi tendres; les injections raviſſent donc ces sucs aux parties, & avec eux les avantages qui reviendroient de leur secours.

QUATRIEME

QUATRIEME INCONVÉNIENT.

Les injections détruiſent les extrémités naiſſantes des vaiſſeaux; elles les froncent & les durciſſent, ſur-tout quand elles ſont fréquemment répétées.

Par l'inconvénient précédent, nous voyons les vaiſſeaux dépouillés de leurs enveloppes; conſéquemment plus expoſés à être inſultés par le choc d'une liqueur déterminée ſouvent avec un aſſez grand degré de viteſſe. Cette cauſe eſt plus que ſuffiſante pour opérer des effets marqués : de grands Chirurgiens les ont reconnus; c'eſt ce qui leur a fait avancer que les injections étoient ſuſceptibles des mêmes inconvéniens que le tamponnement.

CINQUIEME INCONVÉNIENT.

Les injections favoriſent l'introduction de l'air dans les parties où elles ſe font : par conſéquent elles ſont coupables de toutes les mauvaiſes impreſſions qu'il peut faire ſur les ſolides & les fluides de ces parties.

Ce qui attire cet inconvénient aux injections, c'eſt la longueur indiſpenſable des panſemens que l'on fait avec elles, la néceſſité de répéter ſouvent ces mêmes panſemens, enfin, l'inattention du Chirurgien à prendre garde qu'il ne s'introduiſe de l'air dans la ſeringue dont il ſe ſert. Toutes ces circonſtances ſe réuniſſent pour prouver qu'il eſt preſque inévitable d'empêcher l'impreſſion de l'air dans les parties où ſe font les injections.

SIXIEME INCONVÉNIENT.

Les injections étant ſous une forme liquide, elles ont les inconvéniens des remèdes de cette eſpèce : la vertu de ces remèdes s'altère & ſe diſſipe très-promptement,

ils n'adhèrent que ſimplement aux ſurfaces qui ont beſoin de leur action.

Pour qu'un remède puiſſe produire ſes effets, il faut que les particules efficaces dont il eſt compoſé puiſſent ſe conſerver & s'attacher un tems ſuffiſant aux ſurfaces qui doivent les recevoir, Si, à meſure qu'elles y ſont appliquées, leur ténuité, leur ſubtilité, font qu'elles s'énervent & ſe diſſipent avant qu'elles ayent eu le tems de déployer leur action, leur uſage devient nul. La plupart des compoſitions des injections ont ces défauts; ce qui limite extrêmement leurs propriétés.

SEPTIEME INCONVÉNIENT

Sans prétendre trop charger le tableau des inconvéniens qu'entraînent après elles les injections, il eſt indiſpenſable de mettre ſur leur compte les mauvais effets qui réſultent de la manœuvre de certains Praticiens, qui, pour les faire ſortir des lieux où ils les ont faites, en preſſent l'extérieur avec rudeſſe. Ces compreſſions ſont autant de contuſions qui attirent des accidens à la maladie qu'ils traitent.

II.

Ce grand nombre d'inconvéniens qui accompagnent preſque inſéparablement l'uſage des injections, eſt ſeul capable de les faire effacer du nombre des ſecours de la Chirurgie; il les a fait abandonner par de grands Chirurgiens. *Cæſar Magatus*, ce zélé partiſan de la rareté & de la ſimplicité des panſemens, dont la plupart des maximes devroient être gravés ſur les murs de nos Ecoles, les a regardées d'un œil dédaigneux. Les *Belloſte*, les *Lamothe*, les *Sharp*, ne les ont pas traitées beaucoup plus favorablement: mais ce qui a encore contribué à les faire mépriſer, c'eſt l'impoſſibilité où elles ſont de ſoutenir le parallèle d'efficacité vis-à-vis d'au-

tres moyens, dans bien des cas où elles ſont, comme eux, praticables.

ARTICLE II.

Parallèle des injections avec d'autres moyens.

I.

LE choix des moyens dont l'uſage eſt poſſible pour la guériſon d'une maladie, eſt de la dernière importance : pour y parvenir avec cette préciſion qui n'admet que le plus convenable, il faut déchirer le voile de ces reſſemblances apparentes qui, en faiſant prendre le change, détournent de la connoiſſance indiſpenſable de la maladie, & du remède qui lui eſt propre. C'eſt ici l'ouvrage de l'habileté & du diſcernement : à eux ſeuls il appartient de diſſiper toute équivoque, de ſaiſir le vrai des indications, d'évaluer les degrés d'efficacité des moyens praticables qui peuvent les remplir, & de ſe décider en faveur de celui qui en a le plus : auſſi pour faire le parallèle des injections avec l'opération, le bandage expulſif, la contre-ouverture, la mêche, & le tamponnement méthodique, nous prenons pour guides les grands Maîtres de l'Art : ce n'eſt que d'après eux que nous fondons l'eſpérance de donner une déciſion qui mérite d'être adoptée.

II.

Les maladies chirurgicales auxquelles les ſecours dont il eſt queſtion ſont applicables, ſont les ſolutions de continuité profondes, ſinueuſes, fiſtuleuſes, récentes, ou anciennes : dans les unes & dans les autres, les principales raiſons qui nous invitent à leur uſage, ſont d'obtenir la chûte des eſcarres, de fondre les calloſités, &

ſur-tout de prévenir ou détruire les croupiſſemens de matières. C'eſt un axiôme en Chirurgie, que les liqueurs animales ſorties des routes de la circulation, & épanchées dans un lieu où ſur-tout l'air extérieur peut avoir un libre accès, ſubiſſent des dénaturations qui varient comme leur caractère & la diverſité de leur mélange, & produiſent d'abord dans les parties où eſt l'épanchement, des déſordres diverſifiés comme leur ſtructure, leurs fonctions & leur relations, & enſuite tranſmettent dans tout le ſyſtême de l'économie animale des accidens formidables. Il eſt donc de la plus grande importance de choiſir le moyen dont la puiſſance détournera avec le plus de promptitude & de facilité une ſource auſſi féconde en malheurs.

Pour ſuivre ce parallèle, & entrer dans le vrai ſens des choſes, il faut avoir préſens les inconvéniens des injections: par-là nous ſerons diſpenſés d'entrer dans des répétitions qui ſeroient déplacées.

Parallèle des Injections avec l'opération.

Les maladies chirurgicales qui ſont dans le cas d'avoir beſoin de quelques-uns des moyens dont nous diſcutons les prérogatives, trouvent dans la ſection totale une ſupériorité d'avantages qu'elles chercheroient inutilement dans les autres. Toutes les loix de la ſaine Chirurgie prononcent en ſa faveur; ces loix ſont dictées par la raiſon & par l'expérience: elles nous preſcrivent d'ouvrir dans toute ſon étendue un abſcès, une fiſtule, un ſinus; de mettre le fond de ces maladies à découvert & à portée des yeux & des mains; de dilater une plaie dont le trajet a beſoin de procédés différens de ceux qu'il faut pour des plaies ſimples. Par ce moyen, le Chirurgien obſerve tout ce qui s'y paſſe, les moindres défectuoſités lui ſont ſenſibles; auſſitôt qu'il les reconnoît, il y remédie; ſouvent même il les prévient & les détourne. Tels ſont les avantages de l'opération dans les lieux où

elle eſt praticable. Nuls autres moyens ne peuvent en accorder autant, & les injections leur ſont inférieures. En faut-il davantage pour les éloigner de toute comparaiſon avec l'opération?

Parallèle des Injections avec le bandage expulſif.

Le bandage expulſif eſt un des ſecours de la Chirurgie les plus doux à employer. C'eſt par un moyen auſſi ſimple, que nous conduiſons à des fins promptes & heureuſes des ſolutions de continuité récentes ou anciennes, profondes & caverneuſes; à ſa faveur nous rapprochons les parois des plaies & des ulcères, nous empêchons ou tariſſons un croupiſſement funeſte, & nous procurons la réunion. Il eſt inutile de détailler comment les injections ne peuvent atteindre à d'auſſi grands avantages.

Parallèle des Injections avec la contre-ouverture.

Lorſque l'entrée d'une plaie, d'un abſcès, d'un ulcère, ne donne point une iſſue libre au ſang & aux matières dépoſées dans leur ſein, & que leur ſituation permet une contre-ouverture, on ne doit point héſiter à la faire par ſon moyen on délivrera la partie d'un croupiſſement qui l'empêchoit de jouir de cette liberté néceſſaire à la reproduction des ſubſtances perdues, & à la réunion des parties diviſées. Les injections ſont ici très-certainement praticables : elles peuvent même enlever ces matières chaque fois qu'on les fait; mais il n'eſt pas en leur pouvoir d'empêcher que dans les intervalles que l'on eſt indiſpenſablement obligé de mettre entre chaque panſement, ces matières ne s'amaſſent de nouveau, & ne produiſent leurs pernicieux effets. Cet événement, abſtraction faite des autres qui leur appartiennent, eſt ſouvent le ſeul qui s'oppoſe à la guériſon de ces maladies; il diſparoît par la contre-ouverture, & donne à

celle-ci une ſupériorité de mérite qui eſt inconteſtable.

Parallèles des injections avec la mèche.

L'uſage de la mèche ſuppoſe celui de la contre-ouverture ; les cas où elle convient peuvent être ceux des injections. La contre-ouverture ſatisfait à toutes nos eſpérances, lorſque les parois des parties cavernées n'ont point été trop dévaſtées, ſoit par le croupiſſement des matières, ſoit par l'agent qui a produit la diviſion, & lorſqu'elles ont un reſſort ſuffiſant pour en rapprocher tous les points ſans laiſſer d'interſtices. Si le ſeul reſſort des parties eſt en défaut, la compreſſion externe y ſuppléera ; mais ſi ces parois ſont ruinées & abreuvées, elles ont beſoin de ſuppuration & de déterſion, & l'on ne peut les obtenir qu'en appliquant ſur leurs ſurfaces des remèdes capables de les produire. Quel autre moyen les leur tranſmettra plus commodément & plus ſûrement que la mèche ? C'eſt un corps doux, mollet, qui ſe charge aiſément des médicamens néceſſaires, & les tient appliqués ſur les parties qui ont beſoin de leur préſence. Si on ſe rappelle ce que nous avons reproché aux injections, & qu'on réfléchiſſe que la mèche n'eſt ſuſceptible d'aucuns de ces reproches, on ſera convaincu de la néceſſité de prononcer en ſa faveur.

Parallèle des Injections avec le tamponnement méthodique.

Le tamponnement dont le nom ſeul révolte, a cependant, dans des mains guidées par le génie & par le ſçavoir, des avantages qu'il ſeroit téméraire d'eſpérer de tout autre procédé. Un ſinus placé de manière à ne permettre ni ſection totale, ni bandage expulſif, ni contre-ouverture, ni mèche conſéquemment, recevra par ſon moyen un ſecours efficace. Ce tamponnement n'eſt point celui qui a excité l'indignation des Chirurgiens éclairés ; mais une garniture méthodique de tous les points du ſinus,

de manière à n'y laiſſer aucun vuide. Un ſemblable panſement, ſans moleſter les parties affligées, favoriſe l'écoulement des matières croupiſſantes, & préſerve de leurs funeſtes ſuites. L'illuſtre M. *Queſnay* nous fournit des exemples de ce procédé dans ſon Art de guérir. Ce grand Maître obtint la guériſon d'un ſinus caverneux, ſitué entre le tibia & le péroné, qui avoit produit des ravages affreux, & épuiſé grand nombre de moyens, parmi leſquels ſe comptent les injections. Ce fait eſt une preuve évidente que les injections ne peuvent diſputer d'efficacité avec le tamponnement méthodique.

III.

La connoiſſance des inconvéniens des injections, celle de leur infériorité aux moyens avec leſquels nous venons de les comparer, nous mène naturellement à tirer une concluſion générale, qui doit faire loi en Chirurgie: c'eſt que toutes les fois que les circonſtances des maladies chirurgicales permettent pour leur traitement la concurrence des injections avec l'opération, le bandage expulſif, la contre-ouverture, la mèche, le tamponnement méthodique, nous ne devons point balancer à préférer ces derniers moyens. Les injections n'ont jamais rien donné qui puiſſe leur être comparé; l'impéritie, ou la timidité, peuvent leur accorder la préférence, mais le ſçavoir la leur refuſera: il ſeroit preſque tenté de les proſcrire de la Chirurgie. Cependant, réſervés dans nos jugemens, en les écartant des cas propoſés, nous chercherons à en faire l'application à d'autres circonſtances, & nous reconnoîtrons qu'elles ne ſont point à rejetter.

ARTICLE III.

Vrai uſage des Injections.

I.

Nos recherches ſur les injections n'ont ſervi juſqu'à préſent qu'à les déprimer : ſi elles ont quelque mérite, il ſera d'autant mieux établi, qu'il aura paſſé par un examen plus rigoureux. Ce ſeroit avec regret que nous les en trouverions auſſi deſtituées que l'ont prétendu certains Chirurgiens. C'eſt un point que nous diſcuterons avec une attention ſcrupuleuſe : pour cela, nous examinerons tous les cas où elles peuvent être employées, & nous tiendrons un compte exact de ceux d'entre eux qui demandent ou refuſent leur uſage. Nous commencerons nos perquiſitions par des vérités qui ſont très-avantageuſes aux injections.

Un moyen eſt eſtimé néceſſaire lorſque, dans un cas donné, il eſt capable de produire des effets ſupérieurs à tout autre.

Les injections tranſmettent des ſecours dans des lieux où il eſt impoſſible d'en porter de toute autre manière.

Les endroits acceſſibles aux injections ſont ſuſceptibles de toutes les circonſtances qui nous néceſſitent de nous ſervir des anodyns, des émolliens, des aſtringens, des balſamiques, des mondificatifs, des déterſifs, des cauſtiques, &c.

Ces vérités forment une ſpécieuſe préſomption en faveur des injections. Si elles ſoutenoient par les faits le nombre & la variété des indications qu'elles promettent de remplir, elles ſeroient placées avec diſtinction entre les principaux moyens dont ſe ſert la Chirurgie. Mais ce que nous avons avancé dans les articles précédens, nous donne une juſte défiance de leurs effets : elle

elle augmentera ou diminuera, selon que leurs effets seront conformes ou non avec les loix de la Nature, les principes de l'Art, & les Observations les plus exactes. Ce seront nos guides pour déterminer les vrais usages des injections dans,

1°. Les solutions de continuité externes, récentes ou anciennes.

2°. Les solutions de continuité internes, récentes ou anciennes.

3°. Les maladies des oreilles.

4°. Les maladies du nez, & des sinus de la base du crâne.

5°. Les maladies des voies lacrymales.

6°. Les maladies de l'urètre & de la vessie.

7°. Les maladies du vagin & de la matrice.

8°. Les ulcères, & quelques autres maladies du *rectum*.

II.

Dans les solutions de continuité récentes, externes & profondes, soit qu'elles percent de part en part une extrémité, ou qu'elles se terminent à quelque point de son épaisseur, soit qu'elles parcourent un long trajet selon sa longueur, avec ou sans sortie; que les mêmes modifications se trouvent dans les parties contenantes de quelques capacités; quelles qu'en puissent être les causes, tranchantes, déchirantes ou contondantes; quelques parties qu'elles puissent avoir atteintes; quels que soient les phénomènes qui les accompagnent, nous ne voyons point qu'aucunes indications puissent être satisfaites par les injections. Jamais aucun Praticien éclairé ne s'est avisé de s'en servir en pareilles circonstances; ils sont les garans de notre décision. Si leur autorité paroît insuffisante, qu'on se rappelle les inconvéniens des injections; & les parallèles que nous en avons faits; on sera très-certainement persuadé de la vérité de notre sentiment, & on nous évitera la peine de l'exposer dans une plus grande étendue.

III.

Mais auſſitôt que ces plaies ont ceſſé de fournir les tems & les gradations par leſquels elles doivent paſſer pour parvenir au terme d'une bonne cicatrice, & qu'elles ſont dégénérées en ſinus, en fiſtules, ou lorſque ces maladies, ſinus ou fiſtules, ſont les ſuites d'un abſcès, & que les matières croupiſſent, ſans poſſibilité d'y faire des dilatations ſuffiſantes, des contre-ouvertures, d'y placer une mèche, d'uſer du bandage expulſif ou du tamponnement méthodique; elles tombent dans la néceſſité d'avoir beſoin des injections. La crainte & la puſillanimité des malades peuvent auſſi nous empêcher de les ſolliciter par les moyens que l'Art nous ordonne: alors nous nous trouvons contraints de nous ployer à leurs foibleſſes; les injections les accommodent, & quoique ce ne ſoient que des moyens infidèles, nous devons nous en ſervir. S'ils ne ſont pas toujours prompts & éclatans, ils auront aſſez de mérite, ſi par une direction ſage & éclairée, du tems & de la patience, ils deviennent heureux.

IV.

Nous venons de nous trouver forcés de donner aux injections le titre de moyens principaux, & de convenir qu'on peut faire avec elles des entrepriſes ſupérieures: nous allons les voir devenir moyens auxiliaires.

Nos opérations, ſecondées même de pluſieurs autres moyens, ſont ſouvent inſuffiſantes pour compléter certaines cures ſans l'intervention des injections. M. *de Laiſſe*, Aſſocié de l'Académie Royale de Chirurgie, nous dit (*a*), qu'ayant fait toutes les ouvertures néceſſaires & poſſibles à un abſcès très-profond, ſitué entre le *rectum* & la veſſie, il s'apperçut, après dix jours d'un panſement convenable, par l'augmentation journalière

(*a*) Recueil d'Obſervations de Chirurgie.

des matières purulentes, qu'il y avoit un clapier inacceſſible à la manière de ſon traitement; ce qui le détermina à y ajouter les injections : elles ſecondèrent ſi bien ſes autres moyens, qu'il termina la cure heureuſement. On trouve chez l'immortel *Paré*, ſpécialement dans ſon Traité des plaies d'armes à feu, des exemples de guériſons qu'il n'a pu accomplir qu'en aſſociant les injections aux autres ſecours dont il s'étoit ſervi inutilement. M. *Trionen* (*a*), conjointement avec M. *Touſſaint*, Chirurgien, avoit traité ſans ſuccès un abſcès ſinueux, avec les inciſions, le bandage expulſif; ce qui les engagea à y ajouter les injections : cet enſemble combla leurs vœux.

Nos Obſervateurs nous fourniſſent un grand nombre d'autres exemples, par leſquels il eſt évident que les injections ſont des moyens auxiliaires dont la Chirurgie ne peut abſolument ſe paſſer.

V.

Nous avons accordé aux injections tout ce qu'elles peuvent prétendre dans le traitement des maladies internes; leurs droits s'y ſont trouvés établis ſur l'impoſſibilité de nous ſervir des autres moyens. Arrêtés par les obſtacles qu'oppoſent les malades, la ſituation, la nature, & les fonctions des parties affligées, nous avons été obligé d'implorer leurs bons offices. Si les limites dans leſquelles nous les avons renfermées ſont très-étroites, elles ſeroient fort reculées, ſi nous nous en rapportions au plus grand nombre des Praticiens dans le traitement des maladies internes. C'eſt ici où particulièrement, ſans diſtinction des cas, ils ont prodigué les injections. S'y eſt-il agi d'arrêter des hémorragies, de diſſiper des épanchemens ſanguins ou purulens, de déterger & de favoriſer la réparation des ſubſtances détruites? ils ont eu recours aux injections; ils les ont,

(*a*) *Faſciculus Obſervationum Medico-Chirurgicarum.*

pour ainſi dire, regardées comme les ſeuls & uniques ſecours qu'il fût poſſible d'oppoſer à ces maladies. Examinons ſi les vrais principes de l'Art & les loix de la Nature, ſe réuniſſent pour applaudir à de ſemblables procédés.

Les loix de la Nature ſont uniformes dans toutes les parties du corps humain; les phénomènes qui s'y paſſent ſont parfaitement correſpondans à ces loix. La Nature ne change point de conduite pour réformer les défauts qui arrivent aux organes qui ſont voilés à nos ſens: elle eſt la même que celle dont elle ſe ſert pour redreſſer ceux des parties externes: la réunion des parties diviſées, la déterſion des ſurfaces dévaſtées par des ſuppurations, la réparation de leurs pertes & la cicatriſation, s'accompliſſent dans les replis les plus cachés, comme à la ſurface du corps. Une ſi parfaite analogie dans le méchaniſme des opérations de la Nature, nous ordonne, en quelque lieu qu'il ſe paſſe, l'uſage des mêmes moyens pour le favoriſer.

Les vrais principes de l'Art ne peuvent être en contradiction avec les loix de la Nature; ces principes nous commandent, dans les amas ſanguins & purulens, de pratiquer une ouverture dans le point le plus propre à leur donner une libre ſortie. L'expérience nous montre tous les jours que des parties ruinées par de longs croupiſſemens, ſe détergent, ſe régénèrent & ſe réuniſſent par les ſeuls efforts de la Nature, aidée par une ſimple ouverture. Puiſque la Nature n'a beſoin que d'un moyen auſſi ſimple pour la ſeconder dans la cure des maladies externes, pouvons-nous douter qu'il ne puiſſe lui ſuffire dans celle de ſemblables maladies internes? Ainſi toutes les fois que la tête, la poitrine & le bas-ventre ſont infeſtés par des épanchemens ſanguins ou purulens, n'héſitons point à placer des ouvertures dans les endroits de ces parties, qui puiſſent le plus facilement les délivrer de leur funeſte préſence. Les forces de la Nature dégagées de la contrainte où ces corps étrangers

les tenoient, reprendront leur vigueur, & accompliront dans le silence & dans le secret, des merveilles plus promptes & plus étonnantes que celles que nous admirons à découvert.

VI.

Le rempart solide dont le cerveau est environné, ne le garantit pas toujours des insultes extérieures: l'importance de cet organe ne le met point à l'abri de la fureur des maladies internes. Les effets de ces causes qu'il nous convient d'examiner, sont les épanchemens sanguins ou purulens; ils se placent entre le crâne & la dure-mère, entre celle-ci & la pie-mère, & dans la substance même du cerveau. Quand leur situation permet l'accès des secours de la Chirurgie, il y a beaucoup à espérer pour leur destruction, & celle des désordres qu'ils ont fait naître. C'est dans ces occasions que l'Art, par ses opérations, lève les obstacles qui s'opposoient à l'exercice des plus belles facultés de l'homme.

Le sang & le pus, amassés & épanchés dans la cavité du crâne, ne peuvent en sortir que par deux voies; la résorption des matières, & l'ouverture de cette partie. La première manière ne peut satisfaire qu'aux petits épanchemens; c'est plutôt l'ouvrage de la Nature que de l'Art. La seconde satisfait aux grands épanchemens; c'est plus l'ouvrage de l'Art que de la Nature. Lorsque la présence de ces substances étrangères nous est suffisamment attestée, nous devons par des recherches attentives nous assurer de la vraie position de leur foyer: parvenus à le reconnoître, notre devoir est d'y placer une ouverture. Si elle est assez favorablement située pour donner une issue libre aux matières épanchées, nous avons obtenu ce que nous demandions: si elle est insuffisante, il faut en placer une seconde, une troisième, &c. enfin, les multiplier, autant qu'on estime qu'elles sont nécessaires. On les place à côté les unes des autres,

ou à des distances plus ou moins éloignées, à la manière des contre-ouvertures dans les parties molles. Les exemples viennent en nombre s'offrir pour nous montrer l'excellence de cette conduite.

Si avec tous ces procédés on ne parvient point encore à ses fins, & qu'ils ne puissent point en totalité épuiser les croupissemens, il faut les seconder par une bonne situation de la partie, par une application des pièces de l'appareil qui réunisse les avantages de préserver les parties affligées de l'impression de l'air, & de ne point gêner la liberté des écoulemens; par les canules & les gouttières; enfin, en faisant de douces pressions avec le *meningophylax*, & en ordonnant aux malades, dans le tems des pansemens, de suspendre leur respiration. Avec ces différens secours, nous satisfaisons ordinairement à l'épuisement d'un épanchement sanguin. Mais quelque artistement qu'ils soient administrés, nous ne sommes pas toujours assez heureux dans les amas purulens, pour qu'ils puissent les tarir & favoriser suffisamment la réparation des pertes qu'ils ont occasionnées. Souvent, malgré la multiplicité des trépans, & celle des ouvertures des membranes du cerveau, nous ne pouvons atteindre au foyer des désordres; il se trouve situé de façon à ne nous plus permettre d'en faire davantage: dans ces cas, il nous reste un moyen qui n'est point à mépriser; c'est d'instiller quelques médicamens appropriés aux circonstances des lieux & des effets demandés. La simplicité de ce secours ne doit point l'écarter; quoiqu'il ne soit capable de transmettre dans les parties désolées qu'une très-petite quantité de substances efficaces, elles peuvent être suffisantes pour les consoler, & compléter les besoins de la Nature.

Enfin, si par la combinaison des circonstances de la maladie, nous voyons échouer nos tentatives, recourons aux injections avec les plus sages précautions, & flattons-nous des succès qu'elles ont donnés aux mains expérimentées. Les grands Praticiens viennent ici nous

fournir des modèles; ils nous ont frayé des routes dans leſquelles nous devons entrer avec confiance. C'eſt donc l'inſuffiſance des autres moyens qui crée la néceſſité des injections.

Si l'uſage qu'on a fait des injections ne ſe trouve point toujours d'accord avec le terme où nous les bornons, c'eſt que, le plus ſouvent, on n'a pas réfléchi à leurs inconvéniens, ni comparé leur puiſſance aux moyens que nous leur préférons. Si on s'en donne la peine, on connoîtra la conformité de notre détermination avec les loix de la Nature & les principes de l'Art. Ce que nous venons d'avancer eſt fondé ſur un grand nombre d'Obſervations exactement comparées.

VII.

La poitrine renferme des organes ſi eſſentiels à l'économie animale, que leur léſion entraîne des accidens fâcheux. Lorſqu'une cauſe externe eſt parvenue juſqu'aux viſcères de cette cavité, & qu'elle a rompu la continuité de leurs parties conſtitutives, auſſi-tôt le ſang quitte ſes routes naturelles pour ſe jetter avec une impétuoſité proportionnée aux diamètres des vaiſſeaux ouverts, dans la nouvelle route qui vient de lui être frayée. Il s'épanche dans la poitrine, & y produit des déſordres qui ſont en raiſon de ſa quantité : plus ils ſont grands, plus la Chirurgie eſt empreſſée à en arrêter le cours. Pour y parvenir, elle a ſes moyens généraux & locaux. Ces derniers conſiſtent en des procédés qui tendent à débarraſſer la partie du liquide qui y eſt dépoſé.

Si l'ouverture qui a été faite aux parties externes par l'inſtrument qui a bleſſé, eſt, par ſa ſituation & par ſa grandeur, aſſez avantageuſe pour lui donner paſſage, la Chirurgie ne fait qu'y ajouter un panſement convenable.

Si cette ouverture n'a pas les qualités requiſes, on les lui donne, ou on lui en ſubſtitue une autre qui les réuniſſe.

Si ces moyens, en réuſſiſſant à détruire l'épanchement à meſure qu'il ſe fait, n'empêchent pas la continuation de l'hémorrhagie, quelques Praticiens nous invitent, par leur exemple, à porter dans ces parties des aſtringens par la voie d'injection. Quoique *Scultet* diſe s'en être ſervi, nous ne pouvons adopter ſon avis, parce que,

1°. Il nous paroît douteux qu'une injection puiſſe parvenir juſques dans la ſubſtance du poumon, à moins que ce viſcère ne ſoit adhérent à la plèvre dans le point où eſt la plaie.

2°. C'eſt que ſi elle s'y introduiſoit, elle en inonderoit les cellules, & feroit naître l'oppreſſion & la toux, &c.

3°. Les eſpèces d'aſtringens qu'il eſt permis d'y tranſmettre n'ont pas aſſez de puiſſance pour avoir priſe ſur les vaiſſeaux léſés. On ne peut donc s'empêcher de conclure que les injections aſtringentes ne ſont point admiſſibles dans les hémorrhagies du poumon.

La Chirurgie ſcholaſtique recommande les injections délayantes pour détremper le ſang amaſſé & coagulé dans la poitrine: nous ne voyons pas que les Praticiens en aient fait beaucoup d'uſage; les ouvertures, aidées des panſemens méthodiques, des canules, &c. leur ont ſuffi. Nous croyons que nous ne pouvons rien faire de mieux que de nous conformer à leur conduite. L'on ne doit pas ignorer que la grande quantité de tranſpiration qui exude des ſurfaces du poumon & de la plèvre, peut diſſoudre ces coagulations, & les mettre en état d'être évacuées, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'introduire aucune liqueur étrangère, dont l'impreſſion doit importuner des parties qui n'ont beſoin que de repos & de tranquillité.

Il n'eſt pas de maladies pour leſquelles les injections aient été en plus grande recommandation que dans les ſuppurations internes de la poitrine. Les Anciens, & le plus grand nombre des Modernes, ſans nulle diſtinction

de

de circonſtances, prononcent unanimement qu'elles doivent y être miſes en uſage; leurs conſeils ſont appuyés de leur pratique. On ne peut ſur cette matière conſulter leurs ouvrages, ſans y trouver un moyen uſité. Cependant, quand on examine les choſes de près, ſi on ramaſſe tous les cas où ils s'en ſont ſervis, qu'on les compare ſoigneuſement entr'eux, & qu'on réfléchiſſe ſur les différens ſuccès, on reconnoît ſenſiblement que toutes les circonſtances ne ſont point favorables aux injections.

Pour déterminer celles de ces circonſtances qui exigent les injections, nous établiſſons que le pus qui s'épanche dans la poitrine peut venir, 1°. d'une plaie du poumon; 2°. d'un abcès dans la ſubſtance de ce viſcère, avec ou ſans adhérence à la plèvre. 3°; enfin, d'un abſcès formé dans le tiſſu cellulaire de la plèvre.

Si la réunion d'une plaie du poumon n'eſt point faite dans un tems convenable, la ſuppuration y ſurvient. Dans ce cas, il n'eſt queſtion que de ne ſe point oppoſer à la libre ſortie du pus. On ne doit être occupé que de la favoriſer par la grandeur & la bonne ſituation de l'ouverture de la poitrine; & l'on ſera ſi attentif à ne la point interrompre, qu'on évitera avec ſcrupule l'uſage des pièces d'appareil qui pourroient le faire. On la ſecondera par l'attitude des malades, en leur ordonnant de faire de fortes inſpirations, & s'il eſt néceſſaire, par des canules. Cette conduite a donné à ceux qui lui ont été fidèles, & promet à tous ceux qui le ſeront, les plus grands ſuccès.

Si cependant, par une ou pluſieurs des cauſes poſſibles, le tems nous apprenoit, par des ſuppurations abondantes & dénaturées, que notre manière d'agir eſt inſuffiſante, il faudroit recourir à l'inſtillation de quelques médicamens reconnus propres à rectifier les défauts obſervés. Enfin, ſi les effets ne répondoient point à nos eſpérances, on a les injections.

Lorſqu'un abſcès du poumon, ſans adhérence à la

plèvre, a verſé le pus qu'il contenoit dans la cavité de la poitrine, & que l'épanchement nous eſt connu, nous pratiquons l'empyème. Par cette opération, nous donnons un libre cours à la matière épanchée; & la Nature délivrée de la préſence de ſon ennemi, ſera peut-être en état de réparer les torts qu'il lui a faits. Dans des cas équivalens, elle les répare bien, dans les maladies externes, aidée d'une ſimple ouverture.

Si avec un tems convenable nous reconnoiſſons qu'elle ne peut ſurmonter les obſtacles qui s'oppoſent à ſes opérations, ſecourons-la par les moyens mentionnés ci-deſſus: s'ils ne ſont pas aſſez puiſſans, alors il nous eſt indiſpenſable d'appeller les injections à ſon ſecours. On ne doit cependant pas le faire dans tous les cas: il eſt des conditions ſans leſquelles nous ne devons rien eſpérer de leur uſage, il faut être certain que les parois du ſac de l'abſcès, forment un rempart qui empêche la liqueur injectée de pénétrer dans les cellules pulmonaires, ſans quoi on ſe trouveroit expoſé à cauſer des accidens qu'il eſt facile d'imaginer. Dans ces cas malheureux, il n'y a d'autre parti à prendre que d'entretenir l'écoulement à la faveur d'une canule, & de ſe repoſer pour le reſte de la cure ſur les bienfaits de la Nature.

L'abſcès du poumon adhérant à la plèvre, ayant détruit cette dernière avec les muſcles intercoſtaux, ſe montre au-dehors. Les ſignes qui le manifeſtent nous déterminent à l'ouvrir; nous devons enſuite nous comporter comme nous l'avons recommandé dans l'abſcès précédent.

Si les reſſources qui y ſont indiquées ſe trouvent épuiſées, il nous reſte celle des injections. Il faut ici redoubler de circonſpection, pour éluder leurs inconvéniens. Pour le peu qu'elles puiſſent avoir de communication avec les cellules du poumon, nous devons les exclure: ſi nous ſommes aſſurés qu'elles n'en aient point, nous devons les ménager de manière à ne point violenter les ſurfaces ulcérées, ſans quoi nous nous expoſe-

rions à les rompre, & à inonder le poumon.

Il ſe forme des abſcès dans le tiſſu cellulaire de la plèvre; le pus qu'ils renferment peut ſe manifeſter à l'extérieur, ou s'épancher dans la cavité de la poitrine. Dans le premier cas, nous faiſons une ouverture dans le lieu où nous reconnoiſſons l'exiſtence du pus. Bien placée & ſuffiſamment grande, elle lui donne un libre paſſage, & les parois du kiſte doivent ſe rapprocher & ſe réunir. Si quelques circonſtances s'y oppoſent, il faut chercher à les deviner & les détruire. S'il eſt beſoin de porter des remèdes dans le fond du ſac, il faut d'abord y en inſtiller. Si cette manière eſt inſuffiſante, les injections deviennent néceſſaires : elles n'ont ici que leurs inconvéniens généraux; il n'eſt pas à craindre qu'elles parviennent juſques dans le poumon.

Quand le pus de ces abſcès ſe dépoſe dans la cavité de la poitrine, nous lui donnons iſſue par l'opération de l'empyème : l'entretien de ſon écoulement, ſans jamais y mettre empêchement, eſt le ſeul ſecours que nous devons employer pendant tous le tems de la cure. Il n'eſt point permis de ſe ſervir d'injections; le poulmon étant ſain, on ne pourroit en faire ſans s'expoſer à importuner toute ſa ſurface externe. Indépendamment de cet inconvénient, nos injections ſont ici inutiles; car quelle apparence y a-t-il qu'une liqueur jettée au haſard dans la cavité de la poitrine, puiſſe aller enfiler un pertuis fait à une membrane qui eſt néceſſairement affaiſſée, puiſque le liquide qui la diſtendoit par ſa préſence n'y eſt plus? Il eſt donc de la plus grande conſéquence de ne point confondre ces abſcès avec les précédens, & de bannir abſolument de leur traitement l'inſertion de tout médicament dans la poitrine.

Nous croyons avoir reſſerré les injections dans leurs juſtes bornes, pour le traitement des ſuppurations de la poitrine : les places que nous leur avons aſſignées, nous paroiſſent les ſeules qui puiſſent leur appartenir. Si notre

ſentiment a beſoin de garanties, on en trouvera particulièrement dans les ouvrages de *Lamotte*.

VIII.

Le bas-ventre fournit à l'Art de guérir l'exercice le plus étendu : le nombre des organes qui y ſont placés & la variété de leurs fonctions, font qu'ils ſont ſuſceptibles d'une infinité de maladies. Celles auxquelles l'objet de nos recherches eſt applicable, ſont univerſelles & particulières. Les premières, ſont les épanchemens ſanguins, purulens, ſéreux, chyleux, urineux, bilieux, ſtercoraux, &c. Les ſecondes, ſont quelques maladies circonſcrites du foie, des voies urinaires & de la matrice.

Si quelques-unes des digues que la Nature a multipliées dans le bas-ventre, contre les liqueurs qu'elles ſont deſtinées à contenir, viennent à ſe rompre dans les points correſpondans à cette capacité, il s'y fait un épanchement. S'il eſt de nature, par la quantité ou l'eſpèce du liquide qui le forme, à ne pouvoir être diſſipé par d'autres moyens que par ceux dont la Chirurgie eſt en poſſeſſion, alors elle ſe trouve chargée de les mettre en uſage. On a plus lieu aujourd'hui que jamais d'en attendre de bons ſuccès. Les ſçavans Mémoires de MM. *Petit*, fils, & *Garengeot* (*a*), ont mis cet objet dans un ſi beau jour, & détruit les préjugés qui en maſquoient la vérité, qu'il n'eſt plus permis de la méconnoître, ni de ſe tromper ſur la conduite qu'il faut tenir. Les faits y donnent naiſſance à la théorie la plus brillante & la plus convaincante : à ſa faveur on eſt mené à une connoiſſance parfaite du méchaniſme par lequel les liqueurs épanchées dans la cavité du bas-ventre s'y amaſſent dans un endroit déterminé. Il n'eſt donc queſtion maintenant que d'avoir un concours de preuves ſuffiſantes de l'exiſtence d'un épanchement. Lorſque y nous ſommes parvenus, nous ne

(*a*) Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, Tome II.

devons avoir rien de plus preſſé que d'y donner iſſue. Une ouverture ſuffiſante, appropriée aux circonſtances des lieux, aidée d'une bonne manière de panſer, rempliront au gré de nos deſirs tout ce qu'exige un cas ſemblable. L'écoulement, quelle qu'en ſoit la matière, ſe faiſant avec facilité, nous ne devons être occupés que du ſoin de l'entretenir : il nous promet de trop grands avantages pour ne pas craindre de le troubler. N'allons donc point chercher à le ſeconder par de nouveaux moyens, que nous ne ſoyons certains de ſon inſuffiſance. Les faits nous prouvent aſſez que la Nature eſt ſatisfaite de ce ſeul ſecours : en faut-il davantage pour l'accréditer, & lui accorder la plus grande confiance ?

Nous tenons pour ſolidement établi en Chirurgie, que dans tous les épanchemens du bas-ventre, à l'exception peut-être des purulens, l'ouverture eſt le ſeul & unique moyen que nous ayons à mettre en uſage. Nous ſommes bien éloignés de propoſer les injections dans ce cas : pourrions-nous eſpérer de les faire parvenir juſqu'au lieu principal du déſordre ? nous l'ignorons le plus ſouvent. Croyons-nous pouvoir, par elles, effacer les impreſſions qu'ont faites les matières épanchées dans l'endroit où elles ſe ſont amaſſées ? Il faut peu connoître les reſſources de la Nature pour ſoupçonner ſon impuiſſance, ſçachant ce qu'elle eſt capable de faire dans la cure de quelques-unes de nos opérations herniaires. Dira-t-on qu'une maſſe de ſang épaiſſie pourroit être détrempée & diſpoſée à l'évacuation par le moyen des injections ? Ne ſoyons point impatiens : ſi notre ouverture a les qualités requiſes, la liqueur ſe diſſoudra & s'évacuera, ſans que nous courions les riſques d'attirer des accidens par l'introduction de ſubſtances étrangères. Notre ſentiment eſt, comme l'on voit, fort oppoſé à celui de ceux qui conſeillent de faire des injections après l'opération de la paracentèſe. De quelque côté que nous enviſagions leurs deſſeins, nous

ne pouvons nous empêcher de les regarder comme des rêveries indignes de réfutation.

Lorsque nous avons prononcé l'exclusion des injections du traitement des épanchemens dans le bas-ventre, nous avons dit que peut-être elles seroient de quelque utilité dans les purulens. La cicatrisation d'une plaie à quelques viscères du bas-ventre, ayant manqué, elle entre en suppuration; le pus qu'elle distille s'amasse insensiblement dans un point déterminé de cette cavité. Il en est de même d'un abscès formé dans quelques-uns des viscères qui y sont renfermés. Rompu dans un point correspondant à cette cavité, son pus s'épanche & s'amasse de même dans un endroit de cette cavité.

Lorsque nous sommes bien certains de cet amas purulent, nous y pratiquons une ouverture; notre attention doit être de la placer dans le lieu le plus commode pour laisser sortir avec aisance & facilité la matière de l'épanchement. Il ne nous reste rien de plus à faire que d'entretenir & favoriser l'écoulement; tout autre secours seroit superflu s'il n'étoit pas nuisible. On est communément très-empressé à se servir des injections; la vue du pus semble représenter des surfaces détruites & abreuvées, qui indiquent la nécessité des suppuratifs, des déterfifs, &c. On ne connoît d'autre manière de leur transmettre ces remèdes que celle des injections; aussi n'hésite-t-on point à les employer. On ne précipiteroit point tant leur usage, si on avoit présens leur inconvéniens, & les difficultés qu'il y a de les faire parvenir au foyer de la maladie. Une plaie, un abscès de la région épigastrique, verseront leur pus qui s'amassera dans l'hypogastrique: nous y faisons une ouverture, & nous prétendons que de là notre injection se rendra dans le lieu affligé! Nous en estimerons l'impossibilité & le danger, quand nous réfléchirons aux distances à parcourir, & aux parties qui doivent être exposées aux impressions des médicamens injectés. Des

poſitions reſpectives, moins éloignées des foyers des maladies & des ouvertures, donneront peut-être moins d'inconvéniens; mais elles en auront toujours. Dans quelque partie du bas-ventre qu'on ſuppoſe la ſource du pus qui y eſt épanché, nous ne voyons point qu'il ſoit poſſible d'y faire parvenir la liqueur d'une injection. Qu'on la place même vis-à-vis de l'ouverture; qu'on ſoit certain qu'elle y parviendra : que nous reviendra-t-il d'y déterminer une liqueur qui ne peut la toucher que ſuperficiellement, & qu'il ne nous eſt pas permis de laiſſer ſéjourner, ſans l'expoſer à importuner des parties ſaines, ſans avantages pour les malades? Ainſi, de quelque façon que ſoient placées les ouvertures pour évacuer les épanchemens, relativement aux foyers qui les fourniſſent, on ne trouvera jamais dans les injections que des moyens infidèles, pleins d'inconvéniens, ſans qu'ils puiſſent donner les moindres bienfaits. Nous ſçavons que de grands Maîtres s'en ſont ſervis, même avec apparence de ſuccès : nous reſpectons leur autorité, mais nous ne pouvons nous y ſoumettre. Nous ſommes dans une ferme perſuaſion qu'ils auroient plus promptement réuſſi, s'ils n'avoient pas employé un ſemblable moyen.

Nous ne faiſons point mention des ſuppurations placées entre le péritoine & les muſcles du bas-ventre; nous les comprenons dans les maladies externes ſur leſquelles nous avons donné notre déciſion à l'égard des injections.

Les abſcès du foie ſont des maladies redoutables à l'une & à l'autre Médecine : cependant ceux qui ſont acceſſibles à la médecine externe, peuvent recevoir des ſecours efficaces. Le ſort de ces maladies eſt dans leur ſituation. Lorſque des adhérences ſalutaires ont concentré la matière dans un lieu où nos opérations peuvent parvenir, ſans craindre, avec des précautions ſages, qu'elle ne s'épanche dans le bas-ventre, nous ſommes, en les pratiquant, dans la voie du ſuccès. Il eſt ſouvent

très-difficile de bien s'assurer de l'existence de ces dépôts; mais aussi, quand on y est parvenu, il n'y a point à temporiser pour en satisfaire les indications. La principale est de donner issue au pus qu'elles contiennent, par une ouverture assez grande & bien située : alors nous devons rester quelque tems spectateurs des travaux de la Nature ; ils sont ordinairement rapides, lorsqu'ils n'y a plus d'obstacles qui lui résistent. Si des marques certaines nous attestent qu'ils sont heureux, confions-lui tranquillement le reste de la cure. Pendant son cours, ne nous occupons que du soin d'empêcher le croupissement du pus ; nous n'avons que cela à redouter.

Si cependant, malgré les avantages d'une ouverture bien conditionnée, & d'un pansement artiste, nous nous appercevons que la guérison est retardée, il faut tâcher d'en découvrir la cause. Si les qualités des suppurations nous montrent que les surfaces de l'abscès ont des vices que la Nature ne peut surmonter, il faut appliquer sur les parties des moyens propres à l'aider efficacement. Nous avons donné ci-devant la préférence à l'instillation : nous recommandons encore ici de l'essayer avant d'en venir aux injections. Si nous sommes dans la nécessité de nous servir de ces dernières, redoublons nos attentions pour éviter de caverner un viscère tendre qui se laisse aisément pénétrer & abreuver. Des inconvéniens de cette importance doivent nous rendre très-réservés sur l'usage des injections.

Les abscès du foie & la manière d'en diriger le traitement, ont été jusqu'à nos jours enveloppés de nuages très épais. Nous avons l'obligation à l'illustre M. *Morand* d'avoir mis cet objet dans le plus grand jour. Il a donné sur cette matière un Mémoire où l'on trouvera des notions exactes, & qu'il faut lire dans le recueil même de l'Académie Royale de Chirurgie (*a*).

(*a*) Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, Tome II.

IX.

IV.

Les principales maladies des oreilles, qui peuvent demander les injections, ſont la collection & l'endurciſſement de la liqueur qui s'y filtre, connue ſous le nom de *cerumen*, & les ulcères.

Nous ne penſons pas que la première de ces maladies puiſſe abſolument avoir beſoin d'injection : on peut en délivrer ces organes avec les inſtrumens convenables; s'ils ſont inſuffiſans, un bain de vapeur & l'inſtillation, faits avec des remèdes appropriés, les aideront à parfaire la cure.

Nous n'entrerons point dans le détail des eſpèces d'ulcères qui peuvent affliger les oreilles; nous dirons ſeulement que plus ils ſont extérieurs, moins on doit recourir aux injections pour les guérir. Le bain de vapeurs, la fumigation, & l'inſtillation, ſont les vraies manières de leur porter des ſecours : elles ſont ſans inconvénient, & les injections peuvent en avoir. Nous offrons, par préférence aux injections, les mêmes moyens pour le traitement des ulcères profonds, & nous exhortons de ne recourir à elles qu'après avoir épuiſé ceux-ci.

X.

Les maladies des voies lacrymales trouvent dans les injections des ſecours qu'on ne doit point négliger. Nous ne diſcuterons point ſi les injections peuvent ſatisfaire à toutes les eſpèces, & aux complications poſſibles de ces maladies. Nous nous renfermons à dire que quelques-unes de ces maladies ont été traitées, & le ſont tous les jours, par les méthodes de MM *Anel* & *Laforeſt*, avec les ſuccès les plus heureux. Ils ſont promis, ces ſuccès, à tous ceux qui ſçauront faire choix des circonſtances, & ſe ſervir des injections avec autant d'adreſſe & d'intelligence qu'eux.

XI.

Les Praticiens nous fourniſſent un grand nombre d'Obſervations d'ulcères du nez, & des ſinus qui y aboutiſſent, ſpécialement des maxillaires, par leſquelles il nous eſt évident que les injections ſont néceſſaires au traitement de ces maladies. Rien ici ne répugne à leur uſage; & les conditions, les lieux, les rendent indiſpenſables. En effet, de quel autre moyen pourrions-nous nous ſervir, ſur-tout à l'égard des ſinus maxillaires, après les opérations que nous eſtimons convenables, pour déterger les ulcères de ces parties, & prévenir la dépravation des matières qui en découlent? dépravation qui eſt toujours & bientôt portée à un degré extrême, par l'accès continuel & inévitable de l'air.

XII.

Il eſt inconteſtable qu'il y a certaines maladies de la veſſie, que nous ne pouvons convenablement traiter que par des topiques portés dans ſa cavité. Nous les y faiſons commodément parvenir à la faveur des injections. C'eſt avec elles que nous remédions à deux maladies oppoſées de cet organe, ſon trop grand rétréciſſement, & ſa trop grande dilatation.

Les ſpaſmes qui tourmentent ſi fréquemment les parties nerveuſes, ſe fixent ſouvent à la veſſie; ils ne peuvent s'y arrêter pendant quelque tems avec quelques degrés de violence, ſans que les liqueurs retardées dans leur cours par l'étranglement des vaiſſeaux ne s'épaiſiſſent. Les conſtrictions ſpaſmodiques des membranes qui forment cet organe, & l'épaiſſiſſement des liqueurs contenues dans leurs vaiſſeaux, doivent néceſſairement produire l'augmentation d'épaiſſeur de ces mêmes membranes, & la diminution de la capacité de la veſſie. Cette maladie donne des accidens auxquels nos remèdes gé-

généraux peuvent apporter peu de secours, si nous ne travaillons à les soulager par des moyens immédiats. Les seules injections nous les offrent; aussi est-ce à leur faveur que M. *le Dran*, dont le nom vivra autant que la Chirurgie, a guéri un racorniſſement de veſſie (*a*). Cet organe, qui d'abord ne pouvoit contenir que deux cuillerées de liqueur, ſe dilata peu à peu, & parvint à recouvrer ſes dimenſions naturelles.

L'expérience journalière nous apprend que la trop grande extenſion des parties de notre corps leur fait perdre leur reſſort. Leur action organique dépérit en même raiſon de cette perte. Les rétentions d'urine produiſent ſouvent ces effets ſur la veſſie. Les degrés de cette maladie doivent nous décider ſur le choix des moyens, dont nous devons uſer pour la combattre. Lorſque nous les eſtimons aſſez conſidérables pour ne devoir pas mettre notre entière confiance dans la ſeule déplétion de la veſſie, nous devons appeller à notre ſecours des topiques, qui, en ſtimulant ſes parois, les invitent à reprendre leur reſſort, & à lui redonner ſa capacité ordinaire. Les injections compoſées conformément à l'exigence de ces cas, ſont la baſe de nos eſpérances.

La ſurface interne de la veſſie eſt ſouvent attaquée par des ulcères. Cette maladie, que nous comparons à des aphtes, afflige pendant très-long-tems cet organe, lorſque nous ne cherchons à le ſoulager que par des moyens internes. Nous ſommes donc dans l'obligation de nous ſervir de moyens locaux. Les injections ſont notre reſſource. Diverſifiées ſelon les indications bien appréciées des circonſtances de cette maladie, nous trouvons en elles de quoi les remplir. Elles abrègent la cure en calmant les irritations, en détergeant & favoriſant la cicatriſation des point ulcérés.

Sans les injections, les lithotomiſtes expoſeroient ſouvent leurs malades à la cruelle néceſſité d'être opérés

(*a*) Obſervations de Chirurgie.

une seconde fois ; à leur faveur ils font sortir de la vessie, après l'opération de la lithotomie, des petites pierres, ou des fragmens de pierres, qu'ils ne pourroient tirer qu'avec difficulté & danger, par le moyen des instrumens ordinaires. Avec les injections, on parvient à dégager des pierres arrêtées à l'insertion des uretères dans la vessie. M. *le Drand* a réussi à en faire sortir une qui y étoit fixée. Sa présence y causoit une irritation qui excitoit la tension des fibres aponévrotiques qui sont interposées entre les insertions des uretères. Les injections émollientes ayant relâché ces parties, elles laissèrent échapper la pierre.

Les injections ne montrent pas moins d'efficacité dans les maladies de l'uretère que dans celles de la vessie. Il n'y a que leur abus, dans certaines maladies de cette partie, qui soit condamnable ; lorsqu'elle est affligée d'inflammation, ou d'ulcères, dont la cause est innocente, les injections sont très-profitables. On ne peut nier qu'on ne se trouve très-bien des injections adoucissantes & calmantes, dans les inflammations opiniâtres des gonorrhées. Il n'est pas permis, sans prévention, de ne point reconnoître leurs avantages, sur la fin de ces maladies dont le traitement a été méthodique, & régulier. Il ne s'y agit souvent que de tarir un écoulement simple & incommode, & de donner du ton à une partie que la réitération, ou la longueur de la maladie a trop affoiblie. Les injections dont les compositions sont relatives à ce qu'exigent ces états, réussissent à les réformer.

XIII.

Tous ceux qui ont écrit sur certaines maladies de la matrice & du vagin, recommandent les injections. Leurs autorités jointes à la conformation de ces parties, prouvent assez que c'est une des manières d'y porter des remèdes la plus commode. Il n'y a donc de difficulté, à cet égard, que dans la connoissance des maladies. C'est leur caractère qui doit servir de guide pour faire choix

des remèdes qui doivent compoſer les injections, & du tems de les employer. De ces maladies, celles que l'on peut ranger dans la claſſe des ulcères ſimples, comme ceux qui réſultent d'une plaie reçue en ces parties, d'un abſcès, de l'extirpation d'un fongus, &c. permettent l'injection, auſſi-tôt qu'elle eſt crue néceſſaire. Les ulcères graves les demandent auſſi, dans la vue d'en adoucir la férocité. Les vénériens exigent les traitemens qui leur ſont relatifs, ſans qu'il ſoit permis d'en tarir l'écoulement avec l'extinction de la cauſe qui les a fait naître; alors la perſévérance d'un écoulement innocent peut être réprimée par les injections. Les fleurs blanches exigent auſſi des précautions dont il faut s'inſtruire avant qu'on puiſſe chercher à les tarir par les ſecours des injections.

M. *Recolin* nous a fait voir l'utilité des injections d'eau chaude dans la matrice, quand il y reſte des portions de l'arrière-faix, après les fauſſes couches (*a*).

XIV.

Les ulcères ſuperficiels du *rectum*, ſoit qu'ils ſoient les ſuites de l'extirpation d'hémorrhoïdes, de fongus, ou de quelques autres cauſes, tombent dans le cas de l'uſage des injections. On porte commodément dans cette partie, par leur moyen, les remèdes néceſſaires à ces ulcères.

XV.

Indépendamment des cas où nous avons déterminé les injections néceſſaires, elles ont encore quelques autres utilités qu'il ne faut point mépriſer.

Les injections tiennent lieu de dilatans dans les cas où les corps étrangers ſont engagés dans des parties très-ſenſibles, dont la moindre irritation feroit naître les accidens les plus redoutables. Quoique ce ne ſoit qu'un

(a) Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, Tome III.

foible ſecours, il ne faut point le rejetter ; il eſt le ſeul ſans danger, & les dilatans ſolides en ont.

S'il eſt queſtion d'aider un écoulement, dont la pente quoique aſſez favorable ſoit cependant inſuffiſante, on trouvera dans les injections de quoi le favoriſer.

Enfin, ſi nous voulons découvrir l'étendue d'un ſinus, d'une fiſtule, dont les tortuoſités rendent l'accès impoſſible à nos ſondes, nous nous ſervons des injections : par elle nous en eſtimons les dimenſions : la quantité de liqueur admiſe, nous les fait apprécier ; & cette circonſtance nous détermine ſur le choix des procédés.

XVI.

Nous penſons avoir accordé aux injections toute la part qu'elles peuvent prétendre au traitement des maladies auxquelles elles ſont applicables. Les loix de la nature & de l'art ont été nos guides : ſi nous nous ſommes trompés dans notre déciſion, c'eſt que nous les avons mal interprétées, ou que nous en avons fait une fauſſe application. Nous nous flattons cependant, que ſi on eſt bien pénétré de ce que nous avons dit dans les deux premiers articles de ce Mémoire, on ſera convaincu qu'il n'eſt pas poſſible de donner une plus grande extenſion à l'uſage des injections. Au reſte, notre théorie eſt générale, elle doit avoir ſes exceptions. Il ne nous a pas été poſſible d'examiner toutes les nuances des circonſtances des maladies, par conſéquent nous n'avons pu déterminer ſi quelques-unes d'elles ne ſont point capables de faire plier notre déciſion ; mais la ſingularité des cas ne peut faire loi, ni la détruire.

ARTICLE IV.

Règles qu'il faut observer dans l'usage des Injections.

I.

Nous sommes parvenus à reconnoître que les injections tiennent un rang distingué dans le nombre des moyens dont se sert la Chirurgie. Les services importans qu'elles ont rendus, le leur ont mérité. Les mains entre lesquelles elles ont rendu ces services, étoient sans doute conduites par des règles qui, quoique enveloppées dans le silence, n'en étoient pas moins fidèlement observées. Comme nous ne pouvons espérer d'en tirer les mêmes avantages, sans la connoissance de ces regles, nous ne devons rien négliger pour l'obtenir.

PREMIERE REGLE.

Il faut que la liqueur des injections soit animée de quelques degrés de chaleur au-dessus de celles des parties dans lesquelles on les fait. Une chaleur qui ne seroit qu'égale à celle des parties où se font les injections, seroit capable de leur imprimer un sentiment de froid qui leur seroit, non-seulement à charge, mais funeste. Nous croyons même avoir observé que les viscères s'accommodent très-bien d'un degré de chaleur, qui seroit importun aux organes du toucher. Il n'y a peut-être que les cas, s'il en est, des injections astringentes qui exigeroient qu'on se relâchât de cette règle.

DEUXIEME REGLE.

Le siphon de la seringue dont on se sert pour faire les

injections, doit avoir le plus grand diamètre possible, relativement à la partie.

Nous trouvons plusieurs avantages dans la pratique de cette règle.

1°. Le choc du jet de la liqueur molestera moins les parties sur lesquelles il sera déterminé; d'après cette loi, que le choc d'un corps sur le nôtre, toutes choses égales d'ailleurs, fait d'autant moins de sensation, qu'il a plus de surface, *& vice versâ.*

2°. Dans un tems donné on déterminera nne plus grande quantité de liqueur; d'où s'ensuivra une plus grande promptitude dans l'exécution du pansement.

3°. Cette plus grande quantité de liqueur injectée dans le moindre tems possible, sans offense des parties, délayera & entraînera plus promptement & plus facilement, les matières étrangères, quelquefois tenaces & adhérentes.

TROISIEME REGLE.

La quantité de liqueur que l'on doit déterminer dans la partie, chaque fois que l'on fait l'injection, doit être proportionnée à la grandeur du lieu qui est destiné à la recevoir. On ne peut violer cette règle sans s'exposer à deux inconvéniens.

Le premier est que si la liqueur de l'injection n'est point suffisante pour remplir la partie malade, on tombera dans la nécessité de réitérer plusieurs fois l'injection, d'allonger le pansement, & d'exposer long-tems les parties malades à l'air.

Le second a lieu, lorsqu'elle excède la capacité de la partie malade, sur-tout dans les cas où la liqueur ne revient que difficilement, ou dans ceux qui demandent qu'elle séjourne un certain tems. Il résultera de cet excès de réplétion, des distensions, des déchiremens des parties injectées, des infiltrations, &c.

QUATRIEME

QUATRIEME REGLE.

Il faut renouveller ſouvent les panſemens que l'on fait avec les injections.

L'application de cette règle ſe trouve ſpécialement dans les cas où les injections ſont le ſeul remède, ou le principal. Elle a peu de place dans ceux où elles ne ſont qu'auxiliaires.

Les fondemens de cette règle ſe trouvent 1°. dans la forme des injections; 2°. dans la nature des maladies dans leſquelles on s'en ſert.

La forme fluide des injections fait que la vertu des médicamens qui les compoſent, ſe diſſipe très promptement, & qu'elles ne s'attachent que très-foiblement aux parties malades: de-là la néceſſité de leur réapplication fréquente.

La plupart des maladies qui demandent des injections, ſont des ulcères ſinueux, caverneux, fiſtuleux, dont tous les points des parois verſent des matières dépravées plus ou moins éloignées du caractère du vrai pus. On ne peut ſe garantir de leur collection & de leur croupiſſement, que par la fréquence des panſemens. Les Praticiens nous fourniſſent des exemples où les injections ont été renouvellées juſqu'à ſix fois en vingt-quatre heures.

CINQUIEME RÉGLE.

On doit diminuer la quantité de la liqueur de l'injection, à proportion qu'on s'apperçoit que le lieu dans lequel on la fait, diminue de capacité.

Cette règle regarde particulièrement les ſolutions de continuité avec perte de ſubſtance, dont la réparation s'avance de jour en jour.

Un Praticien inobſervateur de cette règle, perdroit les fruits de ſes travaux, ne s'appercevant point des pro-

grès de la guériſon, & s'obſtinant à déterminer la même quantité de liqueur dans un lieu dont les dimenſions diminuent de moment en moment ; il convertiroit une heureuſe régénération en une caverne incurable.

Cette règle a ſes exceptions. Lorſque nous ſommes dans le deſſein d'augmenter les dimenſions perdues d'une partie, nous devons, à meſure que nous nous appercevons qu'elle les recouvre, y déterminer une plus grande quantité de liquide. Tel eſt le cas du racorniſſement de la veſſie.

SIXIEME REGLE.

Il faur faire les panſemens avec les injections dans le moindre tems poſſible.

Les avantages des panſemens prompts ſont évidens. Pour les obtenir dans les panſemens faits avec les injections, il faut avoir attention à ce qu'il ne manque rien aux inſtrumens avec leſquels on les fait, & que les médicamens dont elles ſont compoſées ſoient maintenus au même degré de chaleur, par le moyen du bain-marie. Avec cette précaution, on évitera les longueurs qui réſultent du trop ou trop peu de chaleur, & de la néceſſité de rajuſter des inſtrumens mal diſpoſés.

SEPTIEME REGLE.

On doit, autant qu'il eſt poſſible, favoriſer la ſortie de la liqueur injectée, en ſituant la partie malade de manière qu'elle puiſſe s'écouler aiſément par la ſeule pente, aidée dans certains cas, par la retenue de la reſpiration, par une douce preſſion, mais ſans aucune violence externe.

Si cependant en ſuivant cette règle, on ne peut parvenir à faire ſortir la liqueur, on doit la retirer avec une autre ſeringue que celle qui a ſervi à faire l'injection, afin de ne la point gâter.

C'eſt en obſervant fidèlement cette règle, qu'on obvie aux inconvéniens qui réſultent de la mauvaiſe manœuvre de comprimer trop fortement l'extérieur des parties injectées.

HUITIEME REGLE.

Auſſi-tôt qu'on reconnoît qu'on a ſatisfait aux indications qui avoient commandé l'uſage des injections, on doit les diſcontinuer. C'eſt s'expoſer, non-ſeulement à perdre les bons effets d'un remède, mais même à lui en faire produire de mauvais, que de porter ſon uſage au-delà de ſa néceſſité. Cette vérité trouve aiſément ſon application aux injections. De quelques qualités qu'elles ſoient revêtues, il y a indiſpenſablement inconvénient à les continuer lorſqu'elles ont rendu les ſervices qu'on s'en promettoit. On ne peut diſconvenir que les injections aſtringentes doivent être ceſſées auſſi-tôt que l'hémorrhagie eſt appaiſée; les émollientes, dès qu'on a rappellé le ton des parties à leur état naturel; les toniques, quand on a redonné aux parties le reſſort qu'elles avoient perdu; les déterſives, lorſqu'on reconnoît, par la bonne qualité du pus qui ſe trouve ſur les pièces de l'appareil ou dans l'injection, que la déterſion eſt faite, &c. On ſent aſſez quelles ſuites auroient toutes les eſpèces d'injections, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'en donner d'explication, ſi on s'en ſervoit au-delà du terme que nous preſcrivons.

II.

Les infidélités & les inconvéniens qui ſuivent l'uſage d'un moyen, viennent ordinairement de ſon indue application. Il n'y a qu'une ſage méthode qui puiſſe en aſſurer le ſuccès, & elle eſt fondée ſur des règles qui en dirigent la conduite. Nous venons de donner celles que nous eſtimons devoir ſervir de baſe à la pratique des injections. Nous croirions nos veilles très-récompenſées

ſi nous avions pu réuſſir à ôter les injections de la claſſe des ſecours douteux & incertains, & à les avoir miſes au rang de ceux dont une ſage adminiſtration ſait tirer de très-grands ſervices. Alors nous ceſſerions avec grand plaiſir de dire à leur égard : *Satius eſt anceps experiri auxilium quàm nullum.*

III.

Les injections appartenant à la Chirurgie manuelle & à la médicale, il ſembleroit indiſpenſable de les conſidérer ſous ces deux égards.

Nous croyons avoir donné à la Chirurgie manuelle des injections toute l'étendue qu'elle comporte. Il eſt vrai que nous aurions pu y ajouter la deſcription des inſtrumens qui ſervent à tranſmettre les remèdes dans les endroits où nous les jugeons néceſſaires : mais les arſenaux de la Chirurgie en ſont remplis ; il y en a de toutes les grandeurs & de toutes les formes. Si elles ne peuvent ſuffire aux deſſeins de l'Artiſte, c'eſt à lui à y faire les rectifications néceſſaires, ou à en inventer qui ſoient capables d'y ſatisfaire. Celui dont le génie ſera aſſez heureux pour reconnoître l'inſuffiſance des inſtrumens ordinaires dans les cas ſinguliers, ſaura les rectifier ou en inventer de nouveaux.

Si nous n'avons rien dit de la Chirurgie médicale des injections, c'eſt que nous avons regardé cette partie comme appartenant inſéparablement aux claſſes des remèdes dont nous compoſons les diverſes formules des injections. C'eſt dans la connoiſſance de ces claſſes de remèdes, que l'on puiſera celle des formules des injections. C'eſt-là que l'on apprendra les vertus générales, ſpécifiques & particulières, de chacun des individus qu'elles renferment, la manière & les réſultats de leurs combinaiſons, nous ne dirons pas ſeulement des remèdes compris dans la même claſſe, mais de ceux de pluſieurs claſſes. Si nous nous étions ſeulement arrêtés à effleurer cette matière, elle nous auroit emporté très-

au-delà des bornes de notre objet; nous n'aurions pu que donner des notions générales, & quelques formules. Les premières n'auroient inſtruit que ſuperficiellement, & les ſecondes auroient été dangereuſes. Nous n'avançons rien de trop, en diſant que des formules dans un pareil ouvrage ſont dangereuſes. Quelque nombreuſes qu'euſſent été ces formules, elles n'auroient certainement pas pu comprendre toutes les combinaiſons médicales capables de répondre à toutes les indications poſſibles. Les reſſemblances apparentes de tous les cas propoſés avec ceux qu'on a actuellement ſous les yeux, font adopter ces formules, ſans qu'on s'apperçoive des différences qui les éloignent, & les rendent ſouvent oppoſées. De-là ces erreurs ſi préjudiciables aux malades, & ſi honteuſes pour le Chirurgien. Un autre inconvénient qui réſulte des formules, dans un traité comme celui-ci, c'eſt qu'elles fomentent la pareſſe, & perpétuent l'ignorance. On trouve, ou l'on croit trouver ſon ouvrage tout fait, & par-là on s'eſtime diſpenſé d'aller s'inſtruire dans les ſources, de les approfondir.

NOUVEAUX PRIX

ETABLIS

PAR L'ACADEMIE ROYALE DE CHIRURGIE.

1755.

IL eſt dit dans le Teſtament de M. *de la Peyronie*, que les revenus des fonds qu'il a légués à la Compagnie des Maîtres en Chirurgie de Paris, étant appliqués aux uſages particuliers qu'il ordonne en être faits, le ſurplus ſera employé en dépenſes pour l'utilité & les progrès de la Chirurgie, & de l'Académie Royale de Chirurgie.

En conſéquence, outre la Médaille de cinq cents livres pour le Prix dont l'Académie donne le ſujet, elle en donnera dorénavant une de deux cents livres tous les ans, à celui des Chirurgiens étrangers ou régnicoles, non Membres de l'Académie, qui l'aura méritée par un ouvrage ſur quelque matière de Chirurgie que ce ſoit, au choix de l'Auteur. Ce ſecond prix ſera nommé *Prix d'Emulation.*

L'Académie donnera encore chaque année, cinq Médailles d'or de cent livres chacune, à cinq Chirurgiens, ſoit Académiciens de la claſſe des Libres, ſoit ſimplement Régnicoles, qui auront fourni, dans le cours de l'année précédente, un Mémoire, ou trois Obſervations intéreſſantes.

Ces prix ſeront adjugés dans la Séance publique, avec celui de cinq cents livres, fondé par M. *de la Peyronie*. A l'égard des Ouvrages, ils rentrent naturellement dans la claſſe de ceux dont l'Académie compoſe ſa collection, & ils ne paroîtront point imprimés à part.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le troisième Tome des Prix de l'Académie Royale de Chirurgie.

A.

Abscès (intérieurs) : ne sont pas toujours l'effet de la métastase, & en sont souvent la cause, pag. 7. Signes qui annoncent qu'un abscès est fait, 272. Pour se déterminer à ouvrir les abscès plus tôt ou plus tard, il faut considérer l'espèce de suppuration, *ibid.* (Scrophuleux) comment doivent être ouverts, 273. Comment doivent être pansés, *ibid.* (Profonds) les anciens préféroient le cautère actuel pour l'ouverture de ces abscès, 417. Le cautère actuel, utile, selon les anciens, pour l'ouverture des abcès de la poitrine, 427, 428. Et pour le traitement des abscès gangréneux, 441. (Du foie) doivent être ouverts, 575. Les signes qui annoncent ces abscès, 418. Les injections ne doivent pas être employées dans le traitement de ces abscès, 576

Absorbans : utiles pour la guérison des écrouelles, 78, 115, 222. Leur usage en ce cas, 327, 328. Le long usage en seroit nuisible, 222. Les apéritifs préférables aux absorbans, *ibid.*

Acide : ce que l'on entend par-là, 153. Les effets du vice scrophuleux

ſcrophuleux prouvent qu'il eſt cauſé par un acide, 52, 199, 318. Les alimens chargés d'acides ſont cauſe d'écrouelles, 58. Comment agiſſent, en pareil cas, les acides fournis par les végétaux, 150. Pourquoi les acides occaſionnent ces déſordres dans les enfans, dans les filles, & dans ceux dont le ſang eſt appauvri, *ibid.* Il y a un ſel acide dans le ſang: autorité d'Hippocrate, 154. Quoique les acides exiſtent dans le ſang, cependant ils n'y ſont pas naturels, *ibid.* Les acides ont particulièrement leur ſiège dans l'eſtomac, 155

Acrimonie: ce que c'eſt, 194. L'acrimonie ſcrophuleuſe n'eſt jamais ſimple, 195. Comment agit l'acrimonie pour produire la mortification, *ibid.* Quels remèdes conviennent pour diminuer l'acrimonie, 216

Air: comment il peut être cauſe des écrouelles, 55. Sur-tout l'air humide, 293. Le changement d'air eſt utile pour la guériſon des écrouelles, 89. L'air des montagnes eſt utile pour la guériſon des écrouelleux habitans des Villes, 90. Comment l'air peut donner lieu à l'épaiſiſſement de la lymphe, 147. Quelle eſpèce d'air convient pour la guériſon des écrouelles, 211 *& ſuiv.* Un air doux & léger y convient fort, 346.

Alimens: comment ils peuvent être cauſe d'écrouelles, 58, 147. Par leur quantité, 148. Par leur qualité, *ibid.* Le changement d'alimens dans les enfans qu'on ſèvre, eſt ſouvent cauſe de cette maladie, 294. Quels alimens conviennent dans le traitement général des écrouelles, 212. Des écrouelles commençantes, p. 118. Les alimens viſqueux fourniſſent un acide qui cauſe les écrouelles, 273

Amers: les amers & le quinquina ſont utiles pour la guériſon des écrouelles, 79

Amputation: la conſidération des accidens qui accompagnent les plaies avec fracas d'os & par armes à feu, indique la néceſſité de différer l'amputation, 490. Obſervations qui prouvent les avantages de l'amputation retardée, 491 *& ſuiv.* Quels ſont les avantages de l'am-

putation retardée, 498 & *suiv.* Pour assurer le succès de l'amputation, on doit tâcher de saisir le tems où le corps n'est ni dans une trop grande vigueur, ni dans un dépérissement notable, 500. L'amputation faite dans le tems de l'agitation violente & de l'érétisme général, est dangereuse, *ibid.* Il faut faire l'amputation sur le champ, lorsque les accidens consécutifs sont absolument fâcheux, *ibid.* Cas où elle est nécessaire sur le champ, 501 & *suiv.* Elle ne peut être différée dans ces cas sans exposer le malade à une mort certaine, 503. Circonstances qui déterminent à courir les dangers de l'amputation, 504. L'amputation doit être différée dans toutes les plaies compliquées, qui ne sont pas accompagnées de grands fracas d'os, ni de déperdition considérable même aux articulations, *ibid.* Dans ces cas elle ne doit être faite qu'après que les grands accidens sont passés, 505, 506. Les accidens de l'amputation sont en proportion des forces du sujet, *ibid.* L'amputation différée donne souvent lieu de conserver un membre qui sembloit d'abord devoir être amputé, *ibid.* Dans le cas où l'amputation n'a pas été urgente, on ne doit se déterminer à la pratiquer qu'au moment où la nature indique sa nécessité, *ibid.* & *suiv.* Elle est indiquée, lorsque les signes extérieurs d'une plaie compliquée de fracas d'os, prennent un mauvais caractère, 508. Lorsque le malade s'affoiblit trop, & lorsque les os ne se réunissent point, *ibid.* Quel est le tems le plus favorable pour faire une amputation différée, 509. Des accidens que l'on ne peut prévoir, déterminent souvent à faire sur le champ une amputation que l'on vouloit éviter, ou retarder, *ibid* & *suiv.* Il est plus avantageux de faire l'amputation dans ces cas urgens, que de l'avoir faite dans l'instant du coup, ou peu après, 510. L'amputation fait évanouir les accidens qui n'étoient en quelque sorte qu'indicatifs. *ibid.* Peut augmenter les accidens primitifs, *ibid.* Doit être précédée par l'administration des remèdes calmans & relâchans, 511. Peut être

indiquée néceſſaire contre les règles preſcrites, lorſque l'on eſt obligé de tranſporter fort loin les bleſſés, 520, 522. Cas où il faut différer l'amputation, 529. Pourquoi elle réuſſit mieux quand le ſujet eſt affoibli, 533. L'amputation n'arrête point les progrès de la mortification, *ibid.* Se fait avec ſuccès lorſque la gangrène eſt bornée, 535. On doit différer l'amputation, lorſqu'on peut ſans danger la remettre à un autre tems, 536. Application de ce principe à pluſieurs cas, *ibid & ſuiv.* Diſtinction des cas qui doivent diriger pour différer l'amputation, ou la faire ſur le champ, 540. Il faut toujours la différer dans les cas nuiſibles & dans les cas neutres, & ne la faire ſur le champ que dans les cas preſſans, 541. Il faut n'amputer ſur le champ, même dans les cas preſſans, que quand on eſt sûr, autant qu'on peut l'être, qu'ils ne ſont point nuiſibles pour cauſe de vice interne, ou qu'ils ne touchent pas aux accidens qui les rendroient nuiſibles, *ibid & ſuiv.*

Antiſcorbutiques : ſont utiles pour la cure des écrouelles 80.

Apéritifs : bons pour la guériſon des écrouelles, 218. Sur-tout de celles qui dépendent de l'épaiſſiſſement de la lymphe, 239. Quels ſont ceux que l'on emploie plus particulièrement dans cette maladie, 218

Articulations : ſont très-ſujettes aux engorgemens, ſcrophuleux. Pourquoi, 290. L'anchyloſe ſuccède ſouvent à ces engorgemens, 333. Comment l'on doit traiter les dépôts des articulations, 309, 334. Utilité du feu dans ces maladies, 429, 435.

B.

BAins : leur utilité pour la guériſon des écrouelles, 273. Sur-tout ſi le ſujet eſt pléthorique, 233. Il y a des cas où il en faut uſer fréquemment, 238.

Bandages : (expulſifs) ſont plus avantageux que les injections pour la guériſon des ſinus, 557

C.

CAncer : (des mamelles) ſuccède ſouvent aux engorgemens ſcrophuleux

des glandes axillaires, 170. Les écrouelles prennent quelquefois le caractère du cancer, 189. Signes qui annoncent ce changement, *ibid & ſuiv.*

Carie : comment on doit traiter celle des os ſcrophuleux, 332. Utilité du cautère actuel dans ce cas, *ibid.* La carie ſcrophuleuſe doit être rangée parmi les caries humides, *ibid. & ſuiv.* Utilité du cautère actuel dans les caries humides, 390, 409. Procédé particulier pour faire pénétrer les médicamens deſſicatifs dans les ſcaries ſpongieuſes, 421. Attentions ſur l'uſage du cautère actuel dans les caries profondes, 454

Cauſtiques : Utilité des cauſtiques pour l'ouverture de certaines tumeurs ſcrophuleuſes, 136. Avantages des cauſtiques ſur l'inſtrument tranchant, 136, 331. Les cauſtiques excitent la fonte des tumeurs écrouelleuſes dures, 136. Sont utiles auſſi dans d'autres tumeurs, 384. Comment ils agiſſent, 261. Combien on diſtingue de ſortes de cauſtiques, *ibid.* Uſage des cauſtiques véſicatoires, 262. Les cauſtiques ſeroient dangereux ſur les tumeurs ſcrophuleuſes tendantes au cancer, 264. Leur uſage dangereux au voiſinage des gros vaiſſeaux & des nerfs, 331.

Cautères : leur utilité pour la guériſon des écrouelles, 94. Et particulièrement pour les anciennes, 106, 305. Lieux où l'on applique les cautères, 250. (Actuel) voyez le mot *Feu.* Le cautère actuel convient pour les tumeurs ſcrophuleuſes dont le fond eſt mollaſſe ou voiſin des os, 137. Son uſage étoit fréquent dans l'ancienne Chirurgie, 358. Ce que c'eſt que cautère potentiel, 363. Combien il y en a d'eſpèces, & comment il agit, 364. Comment on applique la pierre à cautère, 278. Le cautère actuel a l'avantage ſur le potentiel d'avoir une action préciſe & déterminée, 366. Ses effets ſont primitifs ou ſecondaires. Effets primitifs, *ibid.* Effets ſecondaires, ou idiopathiques, 368. Il peut encore produire des effets indirects, ou ſympathiques, *ibidem.* Quelles ſont ſes propriétés, 369. Il convient pour atta-

quer & détruire les exoſtoſes malignes, 372. Pour les exoſtoſes bénignes, abſcédées, compliquées de fongoſités & de carie humide, *ibid.* N'auroit pas la même utilité pour l'exoſtoſe ſolide, 373. A été beaucoup employé par les anciens pour la cure des hernies, *ibid.* Le cautère potentiel a été employé par quelques modernes dans la même vue, *ibid.* Ces deux moyens ne ſont pas préférables à l'inſtrument tranchant, *ibid. & ſuiv.* Les Anciens employoient mal-à-propos le cautère actuel pour la guériſon de l'œdème & de l'emphyſême, 375. Le cautère peut être employé utilement pour réſoudre certaines inflammations opiniâtres, comme les ophthalmies, &c. *ibid.* Avantages réciproques du cautère actuel & potentiel ſelon les cas, 376. Le cautère actuel convient aux tumeurs malignes locales, 378. Même avec une gangrène locale, *ibid.* Pour terminer les tumeurs froides des articulations, 380. Pour traiter les concrétions humides, ſurtout ſi elles ſont de mauvais caractère, 384. Pour une tumeur fongueuſe des narines, *ibid & ſuiv.* Ne convient pas dans les maladies par dérangement de la grandeur naturelle, 386. Dans les maladies par excès ou par défaut des parties, *ibid.* Utilité du cautère pour guérir la paralyſie, 388. Le cautère actuel a été employé utilement par les Anciens, pour le relâchement des ligamens, 389. Eſt abſolument inutile dans le traitement des plaies, excepté pour certaines hémorrhagies qu'on ne peut arrêter par les autres moyens, 392. Pourroit être utile dans le traitement des plaies venimeuſes; & le potentiel ſeroit dangereux, *ibid.* Pourroit être utile pour le venin de la rage, 393. Ne convient point aux ulcères dont on pourroit détruire les calloſités par l'inſtrument tranchant, *ibid.* Eſt utile particulièrement pour guérir les ulcères *cacoëthes*, 394. Raiſons de préférence du cautère actuel ſur le potentiel dans ce cas, 396. Les Anciens ont abuſé du cautère actuel pour le traitement de toutes les fiſtules

lacrymales : il peut cependant convenir pour quelques-unes, 398. Le cautère actuel ou potentiel ne convient pas aux ulcères chancreux & rongeans, 399. A moins qu'ils ne dépendent d'un vice local, 401. Quel peut être l'usage du cautère dans les maladies par déplacement, pag. 404. Son utilité pour le rhumatisme, 407. Pour la goutte, 407, 419. Pour les douleurs de tête permanentes, 408. L'usage du cautère actuel est très-ancien, 414. Fort recommandé par Hippocrate pour l'abscès de la poitrine & l'anasarque, 415 & *suiv.* Peut être utile dans le cas d'œdème, 416. Les douleurs opiniâtres, 419. Pour faire diversion des humeurs, 421. L'ulcère produit par le cautère ne doit pas être guéri, que l'humeur morbifique ne soit épuisée, 424. L'usage du cautère actuel selon Celse, *ibid.* Selon Ætius, 426. Selon Paul d'Ægine, 428. Selon Marc-Aurele Severin, 440. Selon Fabrice d'Aquapendente, 434. Un des principaux usages du cautère actuel est de corroborer les parties voisines, 429. Les Arabes ont abusé de l'usage du cautère actuel, 432. Ambroise Paré a supprimé l'usage du cautère actuel dans la pratique des amputations, & le traitement des plaies d'armes à feu, *ibid.* Il le croit utile pour l'ægilops, la cure de la sciatique, la morsure des animaux enragés, 433. Le cautère actuel a été employé utilement pour la guérison de l'ozène, 347. Pour l'amputation du *pénis*, 438. Pourquoi il a été négligé par les Modernes, 441. Peut être employé pour certains anthrax, les maux de gorge gangréneux, les carcinomes des os maxillaires supérieurs ou inférieurs, *ibid.* Convient pour arrêter les hémorrhagies dans les cas très-urgens, & est nécessaire pour celle de la langue, 442. Quels sont les cas où le cautère doit être préféré aux autres moyens de guérison, 558. Le cautère doit être employé pour certaines tumeurs & fistules, 452. Est préférable à l'instrument tranchant dans les plaies venimeuses, *ibid.* Pour les

ulcères fongueux, 454. Pour la gangrène par relâchement, *ibid.* Pour les varices anciennes, les cancers cutanés, ambulans, les tumeurs indolentes, *ibid.* Eſt préférable au potentiel, lorſqu'il s'agit de brûler promptement, 460. Lorſqu'il s'agit de parties où l'on ne peut diriger l'action du cautère potentiel, 462. Lorſque l'on craint que le pus ne fonde la pierre à cautère, *ibid.* Lorſque l'on veut cautériſer des tumeurs ou ulcères ſitués dans le goſier, *ibid.* Pour guérir le ſpaſme, exciter l'inflammation, accélérer la ſuppuration, *ibid.* Le cautère actuel toujours employé par les Anciens pour arrêter les hémorrhagies, eſt inutile lorſque la compreſſion, les ſtyptiques & la ligature peuvent avoir lieu, 476. Examen de la pratique des Anciens dans l'uſage du cautère actuel, *ibid.* Sentimens de quelques Modernes ſur l'uſage du cautère actuel, 480.

Chaleur : effets de la chaleur naturelle des animaux, 444. Quel effet produit ſur le corps une chaleur un peu plus forte, *ibid.* L'action d'une chaleur plus forte fait élever des véſicules ſur la peau, *ibid & ſuiv.* La chaleur trop forte cautériſe les parties, *ibid.*

Commotion : celle qui accompagne les plaies avec fracas d'os, eſt une raiſon pour différer l'amputation, 531. Quels ſont les ſignes qui indiquent la commotion, *ibid.* La commotion procure l'étranglement, & intercepte la circulation, *ibid.*

Contre-ouvertures : elles ſont préférables aux injections pour la guériſon des épanchemens intérieurs, 564.

D.

DEgorgement : le dégorgement des plaies compliquées de fracas d'os aſſure le ſuccès de l'amputation, 499

Délayans : uſage des remèdes délayans & humectans pour la guériſon des écrouelles, 215

Déliteſcence : ce que c'eſt, 4. La déliteſcence peut être regardée comme une bonne ou une mauvaiſe terminaiſon, *ibid.* Eſt quelquefois ſuivie de métaſtaſe, 5. Ce

qui peut occasionner la déliteſcence, 197. Elle arrive rarement aux tumeurs ſcrophuleuſes, *ibid.* Cette terminaiſon eſt fâcheuſe dans ce cas, 198.

Dentition : Comment elle peut être cauſe des écrouelles, 295.

E.

EAu : eſt la baſe & le meilleur de tous les humectans, 216. Les eaux crues, & particulièrement celles des montagnes, ſont des cauſes d'écrouelles, 53. L'eau, ſelon ſes qualités, produit une acrimonie acide ou alkaline, 152

Eaux minérales : les eaux minérales peuvent être très-utiles pour la guériſon des écrouelles, 91, 93, 311. Les eaux Bonnes en *Béarn*, & celles de *Barrèges* conviennent beaucoup pour la guériſon des écrouelles, 82. Comment elles agiſſent. *ib.* Ces eaux facilitent la digeſtion du lait, 88. Les eaux minérales, ferrugineuſes, & les ſulphureuſes, conviennent comme apéritives dans le traitement des écrouelles, 221. Sur-tout les ferrugineuſes à la fin du traitement, 328. Les eaux minérales, froides ou chaudes, ne conviennent pas également à tous les ſujets, 221.

Ecrouelles : ce que c'eſt, 311. Les écrouelles ſont une maladie fort ancienne; ce qu'en ont penſé les Anciens & quelques Modernes, 25 *& ſuiv.* Preſque tous les Modernes reconnoiſſent pour cauſe des écrouelles le vice de la lymphe, 28, 39, 290, 297. D'où paroiſſent dépendre les cauſes des écrouelles, 32, 48, 293, 340. Les écrouelles dépendent particulièrement de la diſpoſition acide des humeurs, 52. Les écrouelles ont ſouvent pour cauſe l'eau, l'air & les alimens, 53. Enfin le mauvais uſage des ſix choſes non-naturelles, 318. Pourquoi les habitans des montagnes ſont plus ſujets aux écrouelles, 56. Les eaux de neige fondue, & croupiſſantes, peuvent en être cauſe, 293. Les écrouellés dépendent d'un vice général d'un ſuc nourricier, & ſe développent dans une partie ſelon les mouvemens organiques, 70. Les écrouelles ſont ſouvent produites par des maladies dégénérées,

rées, 73. La maladie vermineuſe peut être cauſe d'écrouelles, 316 *& ſuiv.* L'intempérie mélancholique peut auſſi en être cauſe, 317. Différences des écrouelles, 292, 320. Différences des écrouelles d'avec d'autres maladies, 37. Elles ſont bénignes, malignes, compoſées ou compliquées, 159. Signes par leſquels on reconnoît les écrouelles, 30, 31, 46. Signes qui caractériſent les écrouelles dans leur commencement & dans leur progrès, 46, 323, 329. Les ſignes démonſtratifs des écrouelles ne ſont pas tous également univoques, 201. Signes qui peuvent être regardés comme des effets d'écrouelles 204. Comment on peut reconnoître les écrouelles compliquées, 207. Comment on peut diſtinguer les écrouelles ſimples, malignes, ulcérées & chancreuſes, 339. Les écrouelles attaquent les jeunes gens & diſparoiſſent ſouvent à l'âge de puberté, 30, 35. Dans quels cas cette maladie eſt plus commune parmi les enfans, 31, 47. Les écrouelles ſont ordinairement indolentes, 31, 34. Pourquoi & comment les écrouelles arrivent plus aiſément aux enfans, 32, 292. Les écrouelles ne ſont pas maladies héréditaires, 36. Les écrouelles n'ont aucun rapport avec les maladies vénériennes, *ibid.* Les écrouelles compliquées de vice vénérien, ne cèdent pas toujours à l'uſage du mercure, 37. Les écrouelles produiſent ſouvent une fauſſe ou mauvaiſe ſuppuration, 38. Les écrouelles attaquent particulièrement les parties glanduleuſes, 38, 49. Pourquoi les écrouelles ſe portent plutôt à la tête dans les enfans 49. Ceux qui ſont attaqués d'écrouelles ont ſouvent le foie malade, 59. Changemens dans leſquels paſſent les parties affectées d'écrouelles, 61. Explication des ſymptômes ordinaires des écrouelles, 65. Symptômes ſinguliers des écrouelles, 69. Pourquoi & comment les ſymptômes des écrouelles diſparoiſſent en certaines circonſtances, *ib.* Les goêtres ne ſont pas toujours ſymptômes des écrouelles, 71. Les écrouelles peuvent ſe communiquer par

contagion, 74. On doit distinguer dans les écrouelles trois états différens, 101. Les écrouelles parvenues à un certain point ne doivent pas être traitées, 103. On doit considérer dans le traitement de cette maladie, l'âge, le sexe, l'ancienneté, 104. La révolution du tempérament, & la mutation d'âge font des effets singuliers sur les écrouelles, 105. Il est difficile de reconnoître les écrouelles commençantes dans le premier état, 116. Avantages qui pourroient résulter de cette connoissance, 116. *& suiv.* Les écrouelles attaquent toutes les parties internes & externes, 157, 337, 313, 321. Les symptômes qui accompagnent les écrouelles, démontrent le vice de la lymphe, 168. Les écrouelles sont quelquefois accompagnées de gonflemens aux jointures & suivies d'anchyloses, *ibid.* Elles sont contagieuses comme elles sont héréditaires, 176. Dans quel tems elles se développent, 177. Les écrouelles héréditaires affectent les adultes souvent pendant toute leur vie, parce qu'elles naissent & croissent avec eux; 178. Les écrouelles acquises sont primitives ou consécutives, 179. Quels sont les sujets plus ordinairement affectés d'écrouelles, 316. Les écrouelles peuvent avoir lieu sans engorgement des glandes du mésentère, 318. Le vice des écrouelles affecte particulièrement les sucs graisseux, les sucs blancs & sur-tout les sucs gélatineux, 319. L'humeur des écrouelles cause différens accidens selon les parties où elle se porte, 322. Les écrouelles peuvent être secondaires ou l'effet d'une autre maladie, 341. Il y a des écrouelles endémiques, 179. Comment on établit leur prognostic, 207, 293, 343. Les écrouelles sont plus à craindre pour les petits enfans & pour les vieillards que pour les adultes, 208. Elles ont des variations selon les tempéramens, *ibid.* Et différens noms selon les parties, 291. Celles qui prennent un caractère chancreux sont très-dangereuses, 189. Comment on doit les traiter, & d'où l'on doit tirer les indications, 38. Quels sont les bons effets des vomitifs &

des purgatifs pour la cure des écrouelles, 75 *& ſuiv.* De la ſaignée, pag. 326. Des apéritifs & délayans, *ibid.* 215, 217. Des inciſifs, 326. Des fondans, pag. 327. Des abſorbans, 78, 327 *& ſuiv.* Des amers & du quinquina, 79. Des antiſcorbutiques, 80. Du mercure, 84. L'uſage du lait ne peut être utile pour la guériſon des écrouelles, 80. Indications générales pour la cure de cette maladie, 81 *& ſuiv.* Utilité du régime pour la guériſon & quel il doit être, 87. Le changement d'air eſt utile dans ce cas, 89. Utilité des cautères pour la guériſon des écrouelles, 94. Pour guérir cette maladie, il faut changer la nature du ſuc nourricier, 118. Le mariage convient aux jeunes gens écrouelleux, 121. Il ne convient pas de même à ceux qui ont des écrouelles un peu anciennes, 122. Remarques importantes ſur le traitement des écrouelles, 123. La guériſon peut être complette, quoiqu'il reſte des tumeurs extérieures, 130. On doit remédier aux ſymptômes des écrouelles ſelon l'état des parties, 141. Pour traiter les écrouelles, il faut avoir égard aux ſignes commémoratifs, 200. Quelles ſont les indications que l'on a à remplir dans la cure des écrouelles, 210. Elles ne peuvent être guéries par certains moyens que le préjugé a paru accréditer, *ibid.* Elles ſont incurables parvenues à un certain degré, 211. L'art fournit le régime, les médicamens & l'opération pour guérir les écrouelles; quelles ſont les choſes qui dirigent l'uſage de ces moyens, *ibid.* Le bon uſage des choſes non-naturelles eſt utile pour la guériſon des écrouelles, *ibid. & ſuiv.* Les médicamens altérans & évacuans ſont néceſſaires pour la guériſon des écrouelles, pag. 213. Uſage des préparations d'antimoine & du fondant de Rotrou pour la guériſon des écrouelles, 224, 244, 245. Uſage des diaphorétiques & des ſudorifiques, 230. Si les écrouelles réſiſtent au traitement & deviennent malignes, on ne doit tenter qu'une cure palliative, 248. Quelle eſt l'ad-

miniſtration des remèdes externes pour la guériſon des écrouelles, 251, 264, 306. La cure des écrouelles s'accomplit par le régime, les remèdes internes & les remèdes externes, 301. Comme on doit traiter les écrouelles des petits enfans à la mamelle, 304. Comment on doit traiter les écrouelles internes abſcédées, *ibid.* Les écrouelles héréditaires, & celles qui arrivent à un ſujet d'un certain âge, ſont ſouvent incurables, 61. Quand les écrouelles ſont compliquées de maladies graves, il faut en ſuſpendre le traitement, 63. Spécifiques contre les écrouelles, 39, 346.

Epanchemens : ceux qui ſe font ſous le crâne doivent être traités par l'ouverture du crâne, la ſituation, les canules, &c. 565. Si ces moyens ſont inſuffiſans, les injections peuvent être utilement employées, 566. Lorſqu'il y a des épanchemens dans la poitrine, on doit pratiquer des ouvertures, pour les évacuer convenablement, 567. Quels ſeroient les inconvéniens des injections pour ces épanchemens, 268. L'épanchement de pus à la ſuite d'un abſcès du poumon doit être traité par l'empyême, 569. Si l'injection pénètre dans les cellules pulmonaires, il faut donner iſſue à cet épanchement par une canule, 570. Les épanchemens du bas-ventre doivent être traités, en faiſant une ouverture ſuffiſante pour l'évacuation ; 572 *& ſuiv.*

Eſcarre : comment ſe ſépare de la partie ſaine, 446. Plus elle eſt épaiſſe, plus elle tombe aiſément, 420

Exoſtoſes (bénignes, abſcédées, compliquées de fongoſités, de carie humides) peuvent être traitées par le cautère actuel, 372. malignes (quant au vice local) doivent être traitées par le cautère actuel, *ibid.*

F.

FER : uſage des préparations du fer, & comment il agit pour la guériſon des écrouelles, pag. 220.

Feu : ce que c'eſt que le feu conſidéré en général, 364.

Le feu eſt un des principaux mobiles de l'économie animale, *ibid.* Quels ſont les inconvéniens de l'excès du feu, 365. Il a été beaucoup trop employé par les Anciens, 358. Et beaucoup trop négligé par les Modernes, 359 *& ſuiv.* Une bonne théorie peut ſeule ſervir à déterminer les cas où le feu convient, 361. La matière du feu unie à un corps métallique produit la ſubſtance brûlante, 365. Le feu acquiert une force d'autant plus conſidérable, que la denſité du métal eſt plus grande, *ibid.*

Fièvre : la fièvre lente eſt preſqu'ordinaire à ceux qui ſont attaqués d'écrouelles, 322

Fiſtules : les fiſtules lachrymales, anciennes & fongueuſes, peuvent être traitées par le cautère actuel, 427, 428. Les Anciens en ont abuſé pour cette maladie, 398.

G.

Gangrène : la gangrène qui dépend d'un principe local peut être traitée par le cautère actuel, 578. La gangrène ſèche qui dépend d'une affection ſur les nerfs peut être traitée par le cautère actuel, 386. La gangrène qui n'eſt point bornée, peut être traitée de même, 371. La gangrène par relâchement peut être traitée par le cautère actuel, 454. La gangrène ſurvient après l'amputation, lorſqu'on la fait, la mortification n'étant point bornée, 534.

Glandes : on peut ſe ſervir de trochiſques cauſtiques pour emporter les corps glanduleux, 279. Les glandes ne ſont pas les ſeules parties ſuſceptibles d'engorgemens ſcrophuleux, 289, 311. Pourquoi certaines glandes y ſont plus ſujettes que les autres, 290, 317. Les glandes externes peuvent en être affectées ſans que les internes le ſoient, 298. Quel traitement convient aux engorgemens ſcrophuleux des glandes ſalivaires, 334.

Goêtres : ne ſont pas toujours ſymptômes des écrouelles, 71. Les goêtres ſont ordinaires dans certains cantons des montagnes, 71 *& ſuiv.* Comment on diſtingue les goêtres ſcrophuleux des autres eſpèces, 204.

Grenouillette : cette tumeur peut être l'effet d'un vice ſcrophuleux, 168.

H.

HEmorrhoïdes : le cautère peut être utilement appliqué ſur quelques parties voiſines pour réſoudre des hémorrhoïdes, 376. Le cautère actuel ne doit être appliqué ſur les hémorrhoïdes qu'en cas d'hémorrhagie, 377.

Hernie : l'inſtrument tranchant eſt préférable aux cautères actuel & potentiel dans la cure des hernies, 374.

I.

INduration : (des tumeurs ſcrophuleuſes) eſt plus ordinaire, lorſqu'elles ſont formées par congeſtion, 190. L'uſage mal entendu des répercuſſifs, réſolutifs & fondans, peut donner lieu à l'induration, *ibid.* Signes qui annoncent cette terminaiſon, 191. Dans quels cas elle eſt avantageuſe, *ibid.*

Injections : l'uſage des injections eſt fort ancien, & il n'a pas été déterminé par des règles préciſes, 547. Utilité des obſervations, pour déterminer l'uſage des injections, 548. Inconvéniens des injections, 550 *& ſuiv.* Elles ont été abandonnées par de grands Praticiens, 554. Parallèle des injections avec les autres moyens de guériſon dans les maladies Chirurgicales, 555. Parallèle des injections avec l'opération, 556. Elles n'ont pas les avantages de l'opération dans les lieux où elle eſt praticable, *ibid.* N'ont pas l'avantage des bandages expulſifs pour la guériſon des ſinus, 557. N'ont pas l'avantage des contre-ouvertures pour la guériſon d'une plaie, d'un abſcès ou d'un ulcère qui ſe vuident difficilement, *ibid.* N'ont pas l'avantage, comme la mèche, de tenir les médicamens appliqués dans le trajet de la plaie, 558. N'ont pas l'utilité du tamponnement méthodique, *ib.* Ne doivent pas être préférées aux autres moyens de guériſon, quand ils peuvent avoir lieu, 559. Vrai uſage des injections, 560. Les injections tranſmettent des ſecours dans les lieux où il eſt impoſſible d'en por-

ter par tout autre moyen, *ibid.* Elles favorisent l'usage des médicamens de toute espèce, *ibid.* Ne peuvent point convenir aux plaies même contuses dans les premiers tems, 561. Peuvent être employées pour les plaies dégénérées en fistules, ou en sinus, lorsqu'on ne peut pas mettre en usage les autres moyens de guérison comme moyens principaux, 562. Peuvent être employées comme moyens auxiliaires, *ibid.* Leur usage n'est point indiqué pour les épanchemens intérieurs, 564. Les injections conviennent aux épanchemens sous le crâne, lorsque les autres moyens ont été insuffisans, 566. Les injections astringentes conseillées par Scultet pour les hémorrhagies du poumon, ne doivent pas être employées, 568. Les injections délayantes sont inutiles, & même peuvent être nuisibles, pour détremper le sang amassé & coagulé dans la poitrine, *ibid.* Quoique les injections aient été conseillées pour les suppurations internes de la poitrine, elles sont en général inutiles, & ne conviennent que quand les autres moyens sont insuffisans, 570. Les injections peuvent convenir pour certains abscès fort étendus du tissu cellulaire de la plèvre, *ibid.* Ne conviennent point, si ces abscès devenoient pénétrans, 571. Sont peu utiles, & même dangereuses pour traiter les épanchemens purulens du bas-ventre, 574, 575. Inutiles pour le traitement des abscès au foie, p. 576. Peuvent être utiles dans quelques maladies des voies lachrymales, p. 577. Pour celles des sinus maxillaires, 578. Pour celle de la vessie, *ibid.* Après la lithotomie, pag. 579. Dans les maladies de l'urèthre, 580. Dans certaines maladies de la matrice & du vagin, *ibid.* Pour traiter les ulcères superficiels du *rectum*, 581. Peuvent tenir lieu de dilatans & favoriser l'extraction des corps étrangers, *ibid.* Règles à observer dans l'usage des injections, 583. Quand les injections ont produit leur effet, on doit les cesser, 587. Les injections ne sont pas des moyens dont le succès soit douteux, ou indif-

férent, *ibid.*
Insolation : ce que c'est, en quels cas l'employoient les Anciens, 429.
Instillation : ce que c'est. Souvent préférable aux injections, 566, 576.
Instrument : (tranchant) son usage dans les maladies chirurgicales, 140.

L.

LAit : la mauvaise qualité du lait d'une nourrice peut être cause d'écrouelles, 294, 340. Le lait est très-utile pour le traitement des écrouelles commençantes, 118. Et après le traitement des écrouelles, 248.
Ligature : effet de la ligature après l'amputation, relativement au moignon & à la circulation, 530, 533.
Lymphe : ce que c'est, 143, 144. Sa viscosité est une des causes des écrouelles, 36, 144, 290, *& suiv.* Il faut changer son caractère pour le traitement des écrouelles, 118. Quelles sont les causes de l'épaississement de la lymphe, 145. Comment l'action trop forte des solides peut causer cet épaississement, *ibid.* Comment le défaut d'action des solides peut donner lieu à l'épaississement de la lymphe, 145. Comment la pléthore peut y donner lieu, 146. Comment les choses non-naturelles causent l'épaississement de la lymphe, 147. C'est à la dépravation de la lymphe plus ou moins acrimonieuse qu'il convient de rapporter les désordres des écrouelles, 156. Comment on peut reconnoître l'espèce de dépravation de la lymphe, 165. La lymphe transmet son vice aux autres humeurs, 167. Le vice de la lymphe produit quelquefois le gonflement des jointures & l'anchylose, 168. La lymphe viciée agit sur les organes les plus délicats, 170 *& suiv.*

M.

MAladies : divisions des maladies chirurgicales, 370. Par dépravation de la grandeur naturelle des parties, 371. Par dépravation de la figure naturelle, 386. Par dépravation du mouvement, 388.
Maturatifs : ces médicamens sont émolliens ou irritans, 256. Dans quels cas conviennent

viennent ces médicamens, *ibid.* Quelles ſont les indications qui en déterminent l'uſage, 258
Médicamens : Quelle doit être l'adminiſtration des médicamens internes pour la guériſon des écrouelles, 231. Des médicamens externes, 251. Comment agiſſent les topiques, 362.
Mercure : n'eſt point un remède certain pour la guériſon des écrouelles, 29. Pas même pour les écrouelles compliquées de vice vénérien, 37. Les préparations qui méritent préférence en ce cas, 242, 302. Peut cependant quelquefois convenir dans cette maladie, en y joignant les eaux minérales, 84. L'uſage intérieur du mercure combiné avec des évacuans & des altérans, eſt quelquefois utile dans cette maladie, 224. Quelles ſont les préparations de mercure les plus uſitées, *ibid.*
Métaſtaſe : ce que c'eſt, & comment elle doit être définie, 4. Elle ne peut avoir lieu que dans les maladies cauſées par quelque fluide, *ibid.* Elle prend différens noms ſelon les maladies, où elle arrive, *ibid.* N'étoit point inconnue aux anciens, 6. Ne ſe peut pas faire ſubitement, 7. Cauſe de la métaſtaſe, 7, 14. Maladies où la métaſtaſe arrive, 10. Les maladies qu'elle produit ſont différentes ſelon les parties où elle ſe fait, *ibid.* Dans quels cas il faut éviter la métaſtaſe, 14. Dans quels cas il faut la procurer, *ibid.* Comment agiſſent les cauſes qui peuvent la procurer, 14 & *ſuiv.* Signes qui la font connoître, 17. Les ſignes de la métaſtaſe varient ſelon l'eſpèce de la maladie, & ſelon la partie affectée, *ibid.* Moyens de la prévenir ſelon les différens cas, 18. Moyens que l'on peut employer pour la procurer ſelon les cas, 19. La différence des mouvemens organiques peut donner lieu à la métaſtaſe des tumeurs écrouelleuſes d'une partie à une autre, 70. Métaſtaſe opérée par les cautères, ventouſes & ſéton, 409.
Mortification : les engorgemens ſcrophuleux ſe terminent quelquefois par mortification, 191. La mortification eſt ſèche ou humide, *ibid.* Cauſes de la mortification, *ibid.* Comment ſe

forme la mortification humide, *ibid.* Comment agit l'acrimonie pour produire la mortification, 195. La mortification des tumeurs ſcrophuleuſes ne peut guères être avantageuſe, 196.

Moxa : Les Anciens ſe ſervoient du *moxa* embrâſé, pour cautère actuel dans la cure des douleurs opiniâtres, 419.

O.

OPhthalmie : les ophthalmies ſcrophuleuſes doivent être traitées par l'uſage des véſicatoires ou du ſéton, 334. Le cautère eſt utile pour réſoudre certaines ophthalmies, 375.

P.

PAralyſie : le cautère peut être utile pour la cure de la paralyſie, 388, 426.

Parotides : Remarques ſur les parotides ſcrophuleuſes, 139. Difficultés ſur l'extirpation des parotides ſcrophuleuſes, 139 *& ſuiv.*

Plaies : le cautère actuel eſt abſolument inutile dans le traitement des plaies ſimples, 392. Les plaies d'armes à feu ne doivent pas être traitées par ce moyen, *ibid.* Les plaies venimeuſes peuvent être utilement traitées par le cautère actuel, 392, 454. Les plaies faites par la morſure des animaux enragés peuvent être traitées de même, 426, 427. Dans les premiers tems d'une plaie compliquée, où l'amputation n'eſt pas d'abord indiquée, on doit employer les moyens généraux pour la cure, 507. Lorſque les ſignes extérieurs changent, & que la plaie prend abſolument un mauvais caractère, l'amputation du membre peut avoir lieu, 508. L'Art ne peut pas toujours éloigner les accidens qui accompagnent les plaies d'armes à feu, 509. Les remèdes calmans & relâchans, comme la ſaignée, &c. doivent d'abord être employés dans le traitement des plaies compliquées, 511. Il y a des eſpèces de plaies qui, combinées avec la conſtitution du ſujet, ſont véritablement incurables, 519. Les plaies compliquées ne doivent être traitées avec les injections, que quand elles ont dégénéré en ſinus, ou en fiſtules, 562.

Purgatifs : les purgatifs actifs ſont ſouvent préférables dans le traitement des é-

crouelles, 77. Comment agiſſent les atténuans cathartiques ou purgatifs, 227. Les purgatifs forts doivent ſouvent être employés avec des correctifs, 228. Quels ſont les purgatifs indiqués dans le traitement des écrouelles, *ibid.* On doit ſouvent joindre dans ce cas les apéritifs avec les purgatifs, 229. Les purgatifs conviennent, quand les écrouelles dépendent du vice des digeſtions, 240.

Pus : le pus des ulcères ſcrophuleux a différentes couleurs & conſiſtance ſelon les complications & les cauſes de la maladie, 188.

R.

Reflux : ce que l'on entend par reflux ou ſuppreſſion de ſuppuration, 5. Comment on peut prévenir les troubles qui réſulteroient du reflux des matières purulentes des écrouelles, 249.

Régime : ſon utilité, & quel il doit être pour la guériſon des écrouelles, 87, 211, 301, 345. Doit varier ſelon le traitement des écrouelles, 88.

Réſolution, ce que c'eſt, 4, 180. En quoi elle diffère de la déliteſcence, 4. La réſolution des tumeurs écrouelleuſes ne doit pas être tentée dans certains cas, 130, 181, & 182. Quelles ſont les conditions requiſes pour que la réſolution ſe faſſe, 181. Pourquoi la réſolution des tumeurs ſcrophuleuſes eſt difficile, *ibid.* Dans quel cas elle peut être heureuſe, 182. Comment on connoît que la réſolution ſe fait, *ibid.*

Réſolutifs : Quels ſont les réſolutifs qui conviennent dans le traitement des écrouelles, 254.

Réſorbtion, du pus, ce que c'eſt, 5. Elle peut cauſer beaucoup d'accidens, *ibid.* Comment ſe fait la réſorbtion, 6.

S.

Sang : la partie blanche du ſang eſt celle des humeurs qui eſt plus diſpoſée à l'acide, 65. Il y a dans le ſang des ſels de différentes eſpèces, 153.

Séton : il eſt préféré au cautère par quelques Praticiens pour la guériſon des affections ſcrophuleuſes, 250.

Sinus : Comment on doit les

dilater ſelon leur ſituation, 279 *& ſuiv.*
Sudorifiques : ne ſont pas préférables à l'uſage des eaux minérales pour la guériſon des écrouelles, 94. Les ſudorifiques & diaphorétiques doivent ſouvent ſuccéder aux purgatifs dans le traitement des écrouelles, 229. Quel doit être l'uſage de ces remèdes, 230, 504.
Suppreſſion : la ſuppreſſion des règles peut être cauſe d'écrouelles, 294. Il faut détruire cette ſuppreſſion pour guérir cette maladie, 303. Le rétabliſſement des règles guérit ſouvent cette maladie, 273.
Suppuration : Ce que l'on entend par reflux de ſuppuration, 5. La ſuppreſſion de ſuppuration a ſouvent lieu, quand le genre nerveux eſt attaqué, 10. Qualité de la ſuppuration des tumeurs ſcrophuleuſes, 31. La ſuppuration des écrouelles eſt ordinairement fauſſe ou mauvaiſe, 38. Comment on doit aider la ſuppuration des tumeurs ſcrophuleuſes, 131. Il faut attendre que la ſuppuration ſoit complète pour ouvrir les tumeurs ſcrophuleuſes, 133. La ſuppuration de ces tumeurs eſt tardive, difficile & irrégulière, 182. Cette ſuppuration ſe forme & s'annonce de diverſes manières, ſelon la nature de la tumeur, *ibid.* N'eſt pas toujours accompagnée d'inflammation, *ibid.* Quels ſont les agens de la ſuppuration & comment elle ſe forme, 183. Dans quels cas la ſuppuration des tumeurs ſcrophuleuſes peut être ſalutaire, 184. Cas particuliers où la ſuppuration des tumeurs ſcrophuleuſes paroît de mauvais caractère, *ibid.* La ſuppuration ſpontanée des tumeurs ſcrophuleuſes peut être regardée comme putride, 185. Quoique la ſuppuration ſpontanée ſoit annoncée par des ſignes bénins, elle a des ſuites dangereuſes, *ibid.* Cette eſpèce de ſuppuration âcre produit des ulcères ſinueux, & des fiſtules, 186. La ſuppuration des tumeurs ſcrophuleuſes, graiſſeuſes, eſt quelquefois putride, *ibid.* La ſuppuration des tumeurs skirrheuſes qui s'abſcèdent en pluſieurs endroits, eſt déſavantageuſe, *ibid.* La ſuppuration des tumeurs

skirrheuſes eſt long-tems à s'établir, 187. Peut être aidée par les maturatifs, 256. La ſuppuration étant moins abondante par la diminution des fluides, le ſuccès de l'amputation ſera plus aſſuré ſi elle eſt retardée, 499.

T.

TUmeurs: caractère des tumeurs ſcrophuleuſes, 311, 336 & *ſ.* Elles diſparoiſſent & reviennent aiſément, 31. La figure, la quantité, la ſituation, la dureté de ces tumeurs, fourniſſent différentes indications, 38. Les tumeurs ſcrophuleuſes prennent différentes formes, ſelon l'état de la maladie, 62. Mécaniſme de la formation des tumeurs écrouelleuſes dans les glandes, *ibid.* Quelles ſont les parties où peuvent naître ces tumeurs, 125. Quels ſont leurs différens états, 126. Comment on doit les traiter ſelon les différens états, 127. Il y a des cas où on ne doit pas tenter de les réſoudre, 129, 130. Comment on doit traiter les tumeurs ſcrophuleuſes qui tendent à ſuppuration, 131. Il faut prendre garde de les ouvrir trop tôt, 133. Par quels moyens on doit ouvrir ces tumeurs abſcédées, *ibid.* Dans quels cas il convient de les ouvrir par le fer, 133. Par le cauſtique, 135. Avec le cautère actuel, 137. Le traitement d'une tumeur écrouelleuſe excite ſouvent le gonflement des tumeurs voiſines, *ibid.* L'extirpation des tumeurs écrouelleuſes avancées a ſouvent des ſuites fâcheuſes, 139. Ces humeurs ont preſque toujours la dureté & la réſiſtance des tumeurs skirrheuſes, 143 & *ſuiv.* Elles ſont bénignes, ou malignes, 158. Elles ſont encore compoſées ou compliquées, 159. Elles prennent différens noms ſelon les parties où elles arrivent, *ibid.* Selon la conſiſtance de la matière, 160. Comment elles ſe forment 161. Comment elles augmentent, 162 & *ſuiv.* Comment ſe forme le kiſte, 164. Ces tumeurs ſont des engorgemens vaſculaires & glanduleux *ibid.* Quel eſt l'état des tumeurs bénignes, 166. Comment elles deviennent malignes, *ibid.* Pourquoi elles ſont immobiles, 167. Elles ſe multiplient ſelon la quantité du virus, *ibid.* Elles parcourent

quelquefois les mêmes tems que les autres tumeurs, mais moins promptement, 180. La chaleur & la douleur caractériſent les tumeurs ſcrophuleuſes phlegmoneuſes, 183. Les tumeurs à la ſuperficie deſquelles il y a pluſieurs petits abſcès, & dont la baſe eſt skirrheuſe, ſe terminent par une ſuppuration déſavantageuſe, 186. Les tumeurs ſkirrheuſes ſuppurent difficilement, *ibid.* Les tumeurs ſcrophuleuſes ſont diſpoſées à l'induration à raiſon du fluide qui les forme, 190. Elles ſe terminent quelquefois par mortification, 192. La mortification de ces tumeurs ſe fait avec moins de douleur que celle des tumeurs inflammatoires, 195. Celles qui ſe terminent par mortification, ont ſouvent des ſuites fâcheuſes, 196. Les tumeurs de nature ſcrophuleuſe doivent être eſſentiellement diſtinguées des tumeurs catarrheuſes par fluxion, 202. Comment on peut diſtinguer ces différentes maladies par rapport à leurs cauſes, *ibid.* On ne peut reconnoître la nature de la matière qui forme les tumeurs ſcrophuleuſes, qu'après leur ouverture, 206. Elles ont des variations pernicieuſes, ſelon la conſtitution & le tempérament 208. Quelles ſont les intentions que l'on doit remplir dans le traitement de ces tumeurs, 251. Leur réſolution eſt difficile, 251, 252. Celles que l'on veut réſoudre doivent être traitées par les émolliens avant l'uſage des réſolutifs, 252. Quel effet les médicamens réſolutifs doivent produire pour opérer la réſolution, 254. Quel ſeroit l'inconvénient des réſolutifs appliqués trop tôt, ou pendant l'inflammation, *ibid.* Lorſque les tumeurs ſcrophuleuſes tendent à ſuppuration, on doit employer les maturatifs émolliens, ou irritans, ſelon les circonſtances, 255. Les tumeurs ſcrophuleuſes dures peuvent être conduites à la ſuppuration par les emplaſtiques, 257. Les cauſtiques peuvent aider la maturation des tumeurs ſcrophuleuſes, indolentes & froides, 258. Les cauſtiques ſeroient dangereux ſur les tumeurs enflammées & douloureuſes, 264. Les tumeurs ſcrophuleuſes récentes doivent être ramollies, 265. Lorſ-

qu'elles ont été ramollies, il faut avoir recours aux réſolutifs, 266. (Suppurées) doivent être ouvertes par l'inſtrument tranchant, 275. Celles qui ſont ſuppurées inégalement & dures, doivent être ouvertes par les cauſtiques, *ibid.* Quelles conſidérations exige l'ouverture de ces tumeurs ſuppurées, par l'inſtrument tranchant, *ibid.* Comment on doit penſer ces tumeurs ouvertes pour prévenir les fiſtules, 275. Quand elles ſont ouvertes, s'il reſte des corps glanduleux, on doit les emporter avec des trochiſques cauſtiques, 279. (terminées par induration) doivent être emportées, s'il eſt poſſible, 280. Comment on doit pratiquer l'extirpation ſelon les cas, 282, 307. Comment on doit traiter la mortification de ces tumeurs, 285. Si elles deviennent cancéreuſes, on ne doit tenter qu'une cure palliative, 286. Quels ſont le régime & les topiques convenables dans ce cas, *ibid.* Quelles parties ſont plus ſuſceptibles de ces tumeurs, 289 *& ſuiv.* Comment on doit traiter ces tumeurs par les topiques, 306. Quelles opérations conviennent pour le traitement de ces tumeurs, *ibid.* La ligature peut convenir pour emporter certaines tumeurs ſcrophuleuſes, 308. Quelles conſéquences on peut tirer de l'inſpection intérieure des tumeurs ſcrophuleuſes, 315. Quelle eſt la matière qui forme ces tumeurs, 316. Comment les ſucs graiſſeux & particulièrement les ſucs gélatineux ſervent à les former, 319. Pourquoi elles ſont difficilement atteintes de pourriture, & ſont plus ſujettes à une diſpoſition acide, ou rance, *ibid.* Pourquoi elles ſuppurent difficilement & ſe durciſſent, 320. Elles ſe terminent quelquefois par réſolution, & comment on peut la procurer, 328. Quand elles ſont nouvelles, le ſeul uſage des remèdes intérieurs ſuffit pour les guérir, 329. Comment on doit traiter ces tumeurs qui tendent à ſuppuration, *ibid.* Comment on doit traiter celles qui ſont ſuppurées, *ibid. & ſuiv.* Celles qui ne ſont pas ſuppurées complètement, doivent être entamées par le cauſtique, 331, 351. Quand on attaque ces tumeurs, il faut

les emporter complettement, p. 331. Quel traitement peut être employé pour ces tumeurs terminées par induration, 333. Comment on doit traiter celles qui ſont abſcédées à la ſuperficie ſeulement, 351. Les tumeurs inflammatoires ſuppurées doivent être ouvertes par l'inſtrument tranchant, 377. Les tumeurs inflammatoires, malignes, dépendantes d'un vice général, doivent être traitées par les attractifs ſuppurans, 378. Les tumeurs malignes dépendantes d'un vice local; peuvent être traitées par le cautère actuel, *ibid.* Les tumeurs malignes avec une gangrène ſeulement locale, peuvent être traitées par le cautère actuel, *ibid.* Les tumeurs froides des articulations ſont utilement traitées par le même moyen, 380. Les tumeurs concrètes doivent être extirpées, & quels ſont les moyens d'extirpation, 381. Les tumeurs dont la baſe eſt étroite, peuvent être extirpées par la ligature, 382. Dans quels cas les tumeurs doivent être traitées par l'inſtrument tranchant, 383. Dans quels cas par le cautère actuel, *ibid.* Dans quels cas par le cauſtique, *ibid. & ſuiv.* Les tumeurs ſenſibles & dures ne doivent point être traitées par le cautère actuel, p. 384. Les tumeurs qui ſuppurent difficilement, doivent être ouvertes par le cautère potentiel, 441.

V.

Vomitifs: l'ipécacuanha, comme vomitif, eſt préférable pour les écrouelleux, p. 77. Les vomitifs peuvent être très-utiles dans les premier tems des écrouelles, 214.

Ulcères: les ulcères calleux ne doivent point être traités par le cautère, tant que l'on peut attaquer les calloſités par l'inſtrument tranchant, 393. Les ulcères *cacoéthes* ne peuvent ſouvent être guéris que par le cautère actuel, 394, 396. Ou par les cauſtiques, 395. Mais non les ulcères chancreux & rongeans, 399. A moins qu'ils ne dépendent d'un vice local, 407.

Fin de la Table des Matières.

Le Privilège eſt à la fin du troiſième Tome des Mémoires.